



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

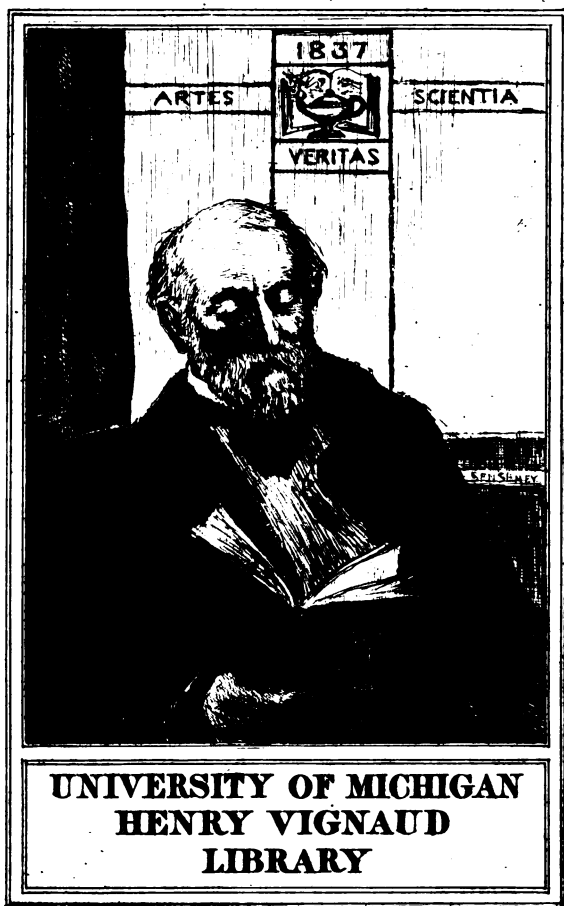
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



**UNIVERSITY OF MICHIGAN  
HENRY VIGNAUD  
LIBRARY**

IF

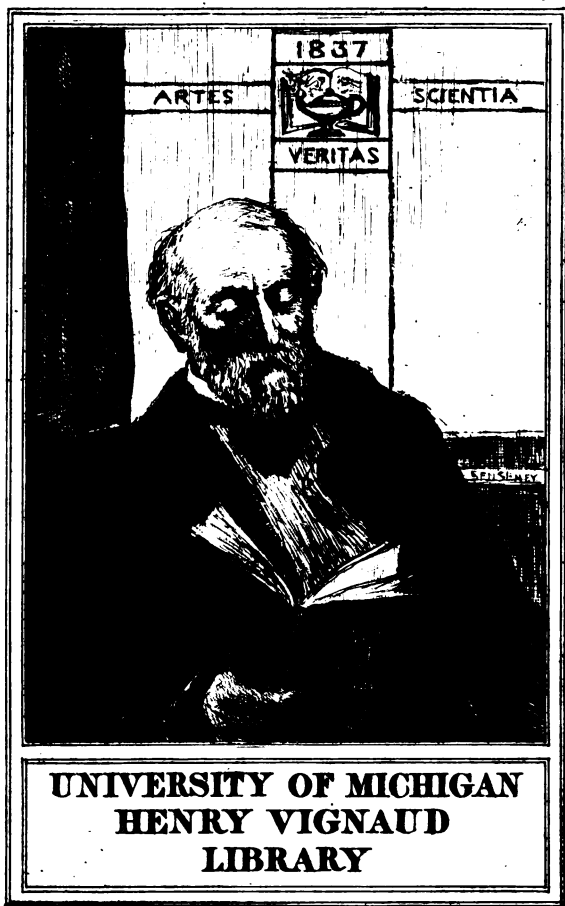
551

.L442

1824

Vignard





**UNIVERSITY OF MICHIGAN  
HENRY VIGNAUD  
LIBRARY**

IF

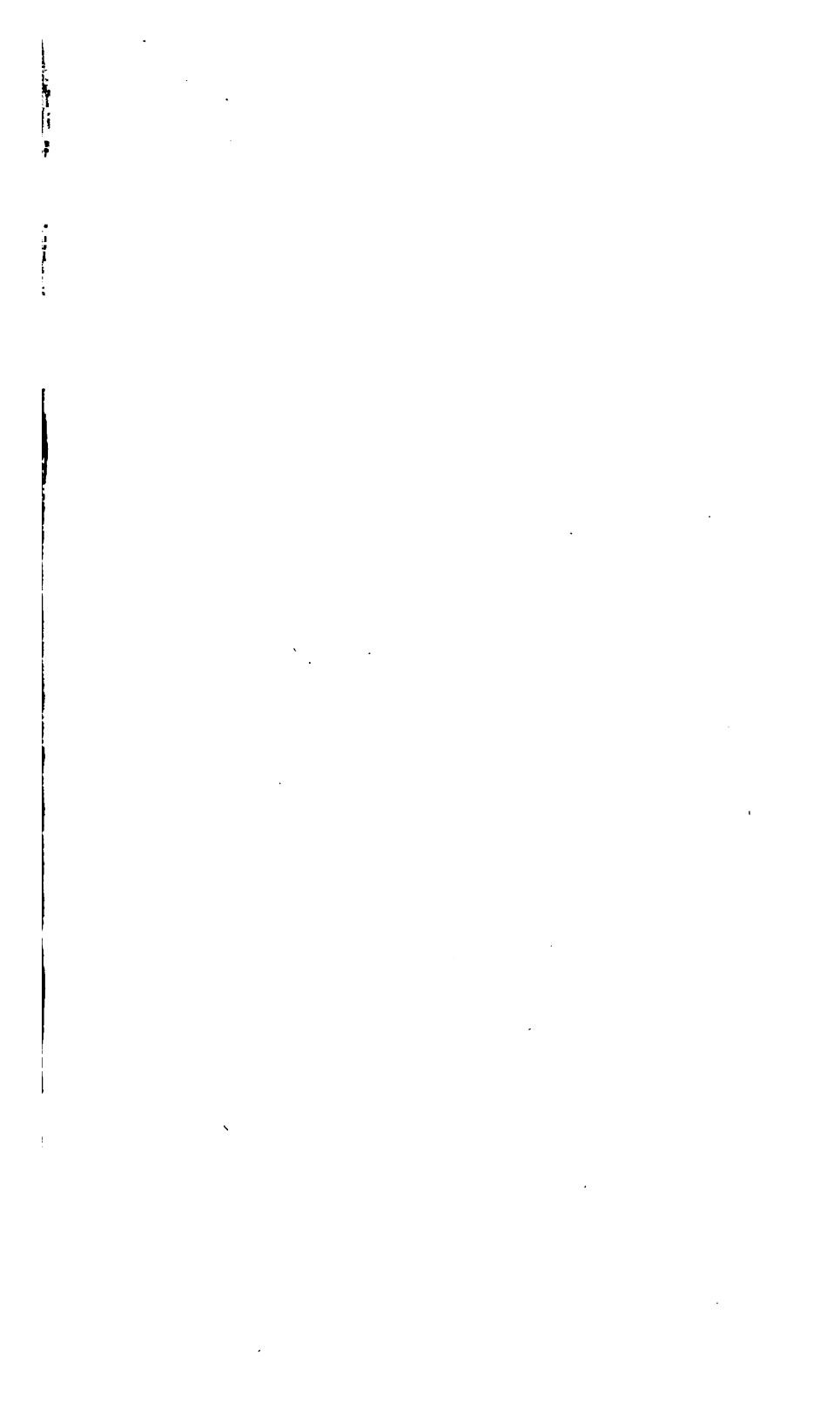
551

L442

1824

Reynard







DF  
551  
-L442  
1824

**HISTOIRE**  
**DU**  
**BAS-EMPIRE.**

---

**TOME XI.**

A PARIS,

CHEZ {  
FIRMIN DIDOT FRÈRES, libraires, rue Jacob, n° 24.  
WERDET et LEQUIEN, libraires, rue du Batoir, n° 20.  
BOSSANGE FRÈRE, libraire, rue de Richelieu, n° 60.  
VERDIÈRE, libraire, quai des Augustins, n° 25.

# HISTOIRE DU BAS-EMPIRE,

PAR LEBEAU. *Charles*

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ENTIÈREMENT, CORRIGÉE,  
ET AUGMENTÉE D'APRÈS LES HISTORIENS ORIENTAUX,

PAR M. DE SAINT-MARTIN,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.)

---

TOME XI.

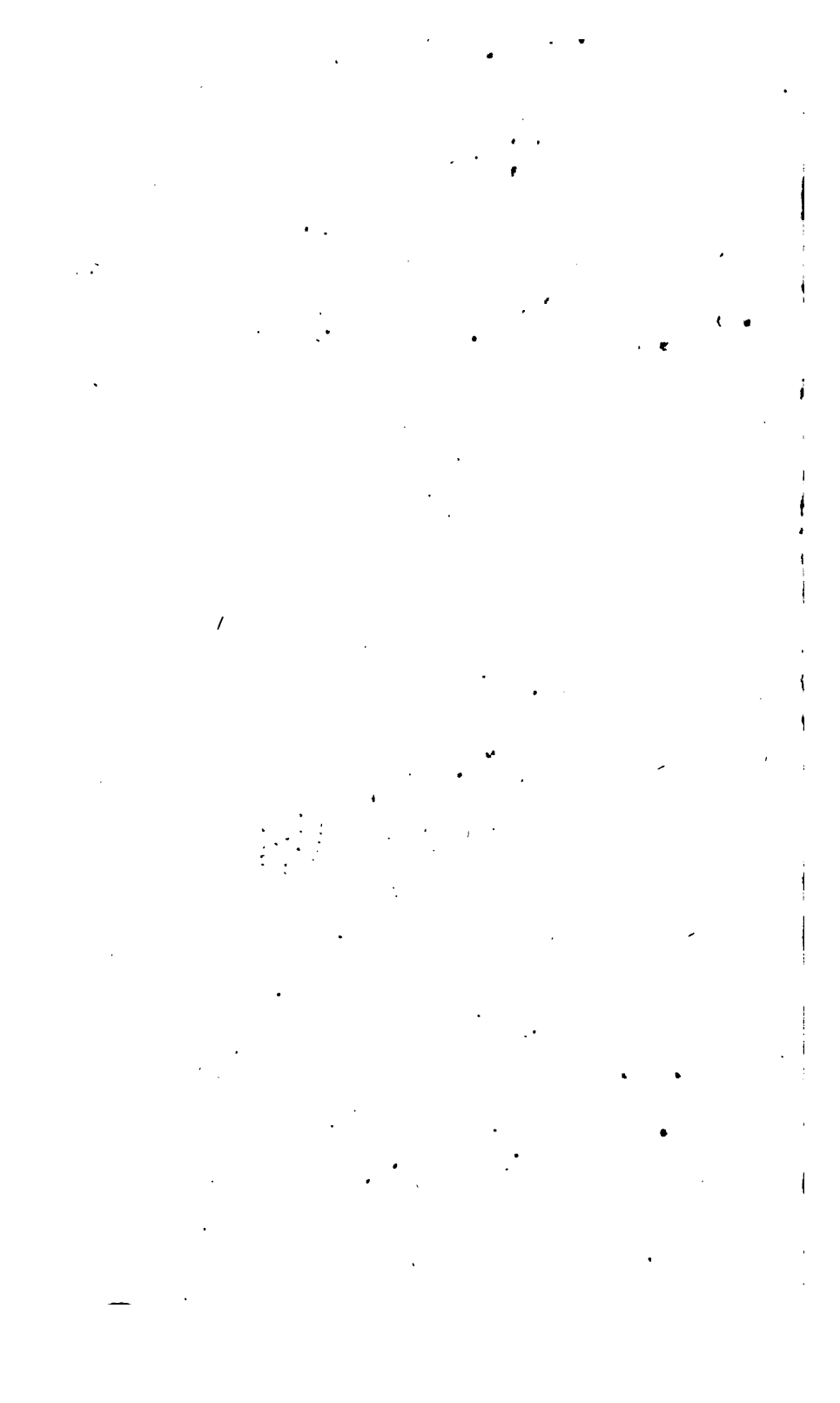


PARIS,  
DE L'IMPRIMERIE DE A. FIRMIN DIDOT,  
IMPRIMEUR DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

•••••

M. DCCC. XXX.





# HISTOIRE

DU

# BAS-EMPIRE.

---

## LIVRE LVI.

- I.** Mauvais état de l'empire en Orient. **II.** État de l'Occident. **III.** Naissance d'Épiphanie. **IV.** Naissance du jeune Héraclius, et mort d'Eudocie. **V.** Juste punition de Vitulinus. **VI.** Conspiration des Juifs à Tyr. **VII.** Les Romains dépouillés d'une partie de ce qu'ils possédaient encore en Espagne. **VIII.** Second mariage d'Héraclius. **IX.** Les Perses prennent Jérusalem. **X.** Charité de saint Jean l'Aumônier. **XI.** Ravage de l'Égypte. **XII.** Ambassade d'Héraclius à Chosroès. **XIII.** Troubles en Italie. **XIV.** Distributions de pain abolies à Constantinople. **XV.** L'empereur veut se retirer en Afrique. **XVI.** Conversion d'un prince de la nation des Huns. **XVII.** Perfidie des Avars. **XVIII.** Paix avec les Avars. **XIX.** Établissement des Croates. **XX.** et des Serviens. **XXI.** Embarras d'Héraclius. **XXII.** Héraclius se prépare à marcher contre les Perses. **XXIII.** Commencement de l'histoire des Musulmans. **XXIV.** Origine de Mahomet. **XXV.** État de la Mecque, lorsque Mahomet s'érigea en prophète. **XXVI.** Religion de la Mecque. **XXVII.** Jeunesse de Mahomet. **XXVIII.** Double projet de Mahomet. **XXIX.** Il prépare les esprits. **XXX.** Il prêche sa religion. **XXXI.** L'Alcoran. **XXXII.** Sur les miracles de Mahomet. **XXXIII.** Hégire. **XXXIV.** Succès de Mahomet. **XXXV.** Conquête de l'Arabie. **XXXVI.** Mahomet rebuté par Chosroès. **XXXVII.** Il traite avec Héraclius. **XXXVIII.** Première guerre des Musulmans contre l'empire.

*Tome XI.*

**I**

427790

xxxix. Récit différent des auteurs grecs. xl. Désertion d'un grand nombre d'Arabes qui se joignent à Mahomet. xli. Autre expédition de Mahomet. xlii. Progrès du mahométisme.

## HÉRACLIUS.

AN 611. **H**ÉRACLIUS, à son avènement à la couronne, trouvait l'empire dans un état déplorable. Depuis huit ans, un soldat brutal et féroce le gouvernait comme il l'avait acquis, par la violence et par le massacre. Plongé dans les plus infâmes débauches, baigné dans le sang de ses sujets, il semblait ne connaître d'autre usage de la puissance souveraine, que la licence, ni d'autre privilège que l'impunité. L'exemple du prince avait achevé de corrompre les mœurs, qui dégénéraient depuis long-temps. Plus de courage, plus de sentiments d'honneur, plus de patrie. Les armées, qui comptaient autant de défaites que de combats, ne savaient plus que fuir. Ces guerriers rebelles qui, après avoir tant de fois vaincu sous les étendards de Maurice, l'avaient indignement trahi, poursuivis par la vengeance du ciel, tombaient de toutes parts sous l'épée des Perses; et lorsque le nouvel empereur en fit faire le dénombrement, il ne se trouva que deux soldats de ceux qui avaient servi sous Maurice. L'Orient, ravagé depuis le Tigre jusqu'au Bosphore, pleurait la ruine de ses villes et la captivité de ses habitants. Au mois de mai de cette année 611, les Perses prirent Édesse<sup>1</sup>. Ayant en-

i.  
Mauvais état  
de l'empire  
en Orient.

Theoph. p.  
250 et 251.  
Cedr. t. i, p.

407.  
Zon. l. i4, t. 2,  
p. 82.

Hist. misc.  
l. 18, ap. Mu-  
rat. t. i, part.  
1, p. 124.

<sup>1</sup> Lebeau a déjà placé en l'an 609 la prise de cette ville, voyez t. 10, p. 442, not. i, liv. iv, § 20. C'est d'après Théophane, p. 250, qu'il fait

mention de cette nouvelle conquête d'Édesse. Cependant, selon la manière dont est conçu le texte de cet auteur, je crois qu'il s'agit plutôt ici

suite passé l'Euphrate, ils s'emparèrent d'Apamée<sup>1</sup>, et portèrent le ravage jusqu'aux portes d'Antioche<sup>2</sup>. Une armée romaine qui se rencontra sur leur passage fut entièrement taillée en pièces.

Les provinces que l'empire conservait encore en Occident ne jouissaient pas d'un meilleur sort. La Thrace, la Mésie, l'Illyrie, la Grèce, étaient en grande partie dépeuplées par les courses des Avars, des Bulgares, des Esclavons. L'avarice des exarques semblait travailler de concert avec les Barbares à ruiner l'Italie. Réduits à la nécessité d'acheter tous les ans la paix avec Agilulf, ils n'étaient armés que contre les sujets de l'empire, employant plus d'exacteurs pour les piller que de soldats pour les défendre. Tandis que les Avars désolaient le Frioul, où ils massacraient les Lombards<sup>3</sup>, les Esclavons ravageaient l'Istrie, qui appartenait encore à l'empereur<sup>4</sup>. Ils y battirent cette

II.  
État de l'Occident.

Fredeg. c. 69.  
Paul. Diac.

I. 4, c. 38, 42.  
Rubeus, hist.

Ravenn. I. 4,  
p. 199 et seq.

Murat. Ann.  
Ital. t. 4, p.

23, 27.  
Giann. hist.

Nap. I. 4, c. 4.

d'une ville de Syrie; je pense que c'est celle d'Émèse, dont le nom est assez semblable à celui d'Édesse, avec lequel il aura pu être facilement confondu par les copistes. Théophane dit que c'est au mois de mai que les Perses firent leur expédition de Syrie. Τὸ δὲ Μάϊῳ μὲν ἐσφάρευσαν οἱ Πέρσαι κατὰ Συρίαν. Ils prirent, ajoute-t-il, Apamée et Édesse (que je crois être Émèse), καὶ παρέλαβον τὴν Ἀπάμειαν καὶ τὴν Ἐδεσσαν, et s'avancèrent jusqu'à Antioche, καὶ ἤλθον ἕως Ἀντιοχείας. Apamée et Émèse étaient toutes deux en Syrie sur les bords de l'O-ronte, tandis qu'Édesse, qu'on joint dans ce texte à Apamée, était fort loin de cette ville dans la Mésopotamie. Je dois remarquer cependant que le nom d'Édesse se retrouve dans

Cédrenus, t. 1, p. 407, copiste habituel de Théophane, et dans l'histoire méléée, qui n'est qu'une traduction en latin barbare du même Théophane. — S.-M.

<sup>1</sup> On a pu remarquer que Théophane place Édesse avant Apamée. — S.-M.

<sup>2</sup> Les auteurs grecs ne disent pas que les Perses se soient emparés de cette capitale de la Syrie, c'est ce qu'affirme au contraire l'historien syrien Abou'Isaradj Bar Hébræus, *chron. syr.* p. 99. — S.-M.

<sup>3</sup> Paul Diacre, I. 4, c. 38, donne un récit très-tonchante de la mort de Gisulfe, duc lombard du Frioul, des infortunes de ses fils et de sa femme Romilda, et des ravages commis par les Avars dans le Frioul. — S.-M.

<sup>4</sup> *Hoc anno Sclavi Istriam inter-*

année un corps de troupes romaines. Héraclius, dès le commencement de son règne, rappela l'exarque Smaragdus, créature de Phocas. Jean Lémigius, qu'il lui substitua, se rendit encore plus odieux. Après cinq années d'une insupportable tyrannie, les habitants de Ravenne prirent les armes, le forcèrent dans son palais, et le massacrèrent avec sa femme et les magistrats qu'il avait amenés de Constantinople.

III.  
Naissance  
d'Épiphanie.  
Chr. Alex.  
p. 384.  
Theoph. p.  
250.  
Zon. l. 14, t. 2,  
p. 82.  
Du Cange,  
fam. Byz.  
p. 118.  
Pagi ad Bar.

Héraclius avait épousé Eudocie le 7 octobre de l'année précédente, le même jour qu'il fut couronné. Au bout de neuf mois accomplis, le 7 juillet 611, il lui naquit une fille, qui fut nommée Épiphanie-Eudocie : c'étaient les noms de son aïeule maternelle et de sa mère. Elle reçut le titre d'Auguste le 4 octobre de l'année suivante. Dans la suite, elle fut promise à Ziébel, chef des Khozars<sup>1</sup>. Mais ce prince étant mort dans le temps même qu'on la conduisait en son pays, elle épousa Nicétas, cousin-germain de l'empereur. Il y eut le 20 avril à Constantinople un grand tremblement de terre.

AN 612.

IV.  
Naissance  
du jeune Hé-  
raclius, et  
mort d'Euo-  
docie.  
Niceph. p. 5,  
6, 7, 15 et  
ibi Petav.  
Theoph. p.  
251.  
Cedr. t. 1, p.  
407.  
Chr. Alex.  
p. 384.

Le 3 mai 612, Eudocie accoucha d'un fils qui fut nommé Héraclius-Constantin. Son père le fit couronner empereur dès le 22 janvier suivant, et avant que ce jeune prince eût un an accompli, il lui fiança Grégoria, fille de Nicétas. Le mariage ne se fit que seize ans après; mais Héraclius s'empressait dès-lors, et continua dans la suite, de resserrer de plus en plus par des alliances les liens de parenté avec Nicétas, qui pouvait seul lui donner de l'ombrage. Eudocie ne survéquit que trois mois à la naissance de son fils. Elle

*fectis militibus lacrimabiliter depræ-  
dati sunt.* Paul. Diac. l. 4, c. 42. — S.-M.

<sup>1</sup> On *Khazars*. Voyez ci-après, liv. LVII, § 18. — S.-M.

mourut d'épilepsie le 13 août. Un accident de la plus légère conséquence, arrivé dans ses funérailles, ne mériterait aucune place dans l'histoire, si l'événement tragique, dont il fut suivi, ne contribuait à faire connaître les mœurs de ce siècle. Pendant que la pompe funèbre traversait la ville dans le plus magnifique appareil, une pauvre femme, qui regardait d'une fenêtre, cracha par mégarde sur les étoffes précieuses qui couvraient le cercueil. On saisit aussitôt cette fille, on la condamne au feu. L'exécution n'est différée que de peur d'interrompre la cérémonie, et le peuple court de la sépulture au bucher de cette malheureuse victime. Comme si cette horrible punition ne suffisait pas encore, on cherche la maîtresse pour lui faire subir le même supplice. Elle avait eu le bonheur de se dérober à la fureur du peuple, et elle ne reparut plus à Constantinople : tant le mélange des Barbares avait alors altéré l'humanité romaine.

Manass.  
p. 75.  
Zon. l. 14, t. 2,  
p. 82.  
Ducange,  
fam. Byz. p.  
118, 119.  
Pagi ad Bar.

Peu de temps après, une violence criminelle fut punie d'un châtement plus juste à la vérité, mais dont l'exécution fut peu conforme aux lois. Vitulinus, officier de la garde, riche, hautain et fier de son emploi, avait une maison de campagne aux environs de Constantinople. Son voisinage incommodait fort une veuve, à laquelle il suscitait des chicanes continues. Pour abrégér les procédures, il jugea à propos d'envoyer ses esclaves se mettre en possession d'un champ contesté. Il y eut un combat, et les gens de Vitulinus tuèrent à coups de bâton un des fils de cette veuve. La mère, désespérée, court à Constantinople avec la robe sanglante de son fils, et se jetant au-devant de l'empereur qui traversait la ville, elle saisit la bride

v.  
Juste puni-  
tion de Vi-  
tulinus.

de son cheval, et lui portant cette robe sous les yeux : *Prince, s'écria-t-elle, puisse-t-il en arriver autant à vos fils, si vous refusez de venger, selon les lois, le sang que je vous présente.* Comme les soldats de la garde la repoussaient brusquement, l'empereur leur défendit de la maltraiter : *Et vous, lui dit-il, n'ayez plus la hardiesse de m'aborder ainsi, je vous ferai justice.* Cette femme, se croyant méprisée, se retira en pleurant et faisant des plaintes amères. Quelques jours après, on célébrait les jeux du cirque. Vitulinus, persuadé que le prince avait oublié son crime, vint prendre sa part du divertissement public; mais Héraclius l'ayant démêlé dans la foule des spectateurs, le fit conduire en prison. Le spectacle terminé, il mande la veuve, écoute sa plainte; et le coupable étant convaincu, il le livre aux autres fils de cette femme, avec ordre de l'assommer à coups de bâton, comme il avait fait périr leur frère : sentence qui tient de la barbarie. C'est punir les offensés, que de les charger de la fonction de bourreaux. Cette année, les Perses, sous la conduite de Razatès, s'avancèrent jusqu'à Césarée en Cappadoce<sup>1</sup> : ils s'emparèrent de la ville, désolèrent les campagnes, et emmenèrent avec eux un nombre infini de prisonniers.

AN 613.

VI.

Conspiration Dès le commencement de l'année suivante, ils repassèrent l'Euphrate, et vinrent encore ravager la Sy-

<sup>1</sup> Théophane, p.251, qui place en cette année la conquête de Césarée, ne dit pas qu'elle ait été prise par *Razatès* ou plutôt *Rhazatès*. Cédrenus son copiste n'en dit rien non plus, t. 1, p. 407. L'historien syrien Bar Hébræus, *chron.syr.* p.99, donne

au général persan qui prit Césarée le nom de Bahram. Je crois que c'est par conjecture que Lebeau a placé dans son texte le nom de Rhazatès. Il existait en effet parmi les généraux de Chosroès un officier de ce nom. —S.-M.

rie<sup>1</sup>. En même temps, une troupe de Sarrasins se jeta dans la même province, du côté de l'Arabie. Les garnisons romaines renfermées dans les forteresses, n'osant tenir la campagne après tant de défaites, laissaient l'ennemi courir impunément. Les Juifs crurent l'occasion favorable pour se soustraire au joug de l'empire. Le bruit s'était répandu parmi eux, qu'Héraclius, adonné à l'astrologie, avait été averti que la puissance romaine serait détruite par un peuple circoncis. Les Sarrasins surent bien, dans la suite, profiter de cette prophétie prétendue; mais alors les Juifs s'imaginèrent qu'elle les regardait, et que le temps était venu de rétablir le royaume d'Israël. Le commerce en avait attiré quarante mille dans la ville de Tyr; ils conspirèrent ensemble, et envoyèrent en diligence des courriers secrets dans l'île de Chypre, à Damas, à Jérusalem, et dans toute la Judée, pour inviter ceux de leur nation à se rendre la nuit de Pâques aux portes de Tyr. Ils promettaient de leur ouvrir les portes, et après avoir massacré les chrétiens, qui ne passaient pas le nombre de vingt mille, ils devaient aller ensemble en faire autant à Jérusalem. Mais l'évêque de Tyr ayant eu avis de ce dessein perfide, les principaux habitants firent prendre les armes aux chrétiens pendant la nuit, et les partagèrent sans bruit dans les différents quartiers. On surprit les Juifs dans leurs lits, et après les avoir enchaînés, on les enferma dans des cachots. On tint les portes de la ville fermées, les murs furent garnis de machines de guerre, et tout fut préparé pour une

des Juifs à  
Tyr.  
Theoph. p.  
251.  
Cedr. t. 1, p.  
408.  
Pagi ad Bar.  
Hottinger,  
hist. Orient.  
l. 1, c. 3, p.  
130.

<sup>1</sup> On ne connaît pas les détails de cette invasion, non plus que ceux des autres conquêtes que les Perses firent

sur le territoire de l'empire pendant le règne de Phocas et les premières années d'Héraclius. — S.-M.



vigoureuse défense. La nuit d'avant Pâques, une incroyable multitude de Juifs arriva devant Tyr. On les salua d'une décharge de toutes les machines, à laquelle ils ne s'attendaient pas, et qui en abattit un grand nombre. Voyant le complot découvert, ils tournèrent leur colère sur les églises du dehors, qu'ils s'empressèrent de brûler ou d'abattre. Mais pour chaque église qu'ils ruinaient, les habitants faisaient monter sur la muraille cent Juifs qu'ils tiraient des cachots, les décapitaient à la vue des assiégeants, et jetaient les têtes au milieu d'eux, par le moyen des machines. Il y en eut deux mille qui furent ainsi exécutés. Enfin, cette multitude confuse, effrayée d'un si affreux spectacle tant de fois répété, prit la fuite en désordre, et les Tyriens sortant sur eux en firent un grand carnage<sup>1</sup>.

AN 614.

Cette entreprise des Juifs les rendit si odieux à l'em-

VII.  
Les Romains  
sont dépouil-  
lés d'une  
partie de ce  
qu'ils possé-  
daient en  
Espagne.

Isid. chr. Got.  
Append. ad  
Greg. Turon.  
Aimoin, l. 4,  
c. 13, 22.  
Ado chr.  
Mariana,  
hist. Esp. l. 6,  
§ 16-18.  
Pagi ad Bar.

pereur, qu'il résolut d'exterminer cette nation infidèle. A l'exemple de Phocas, il employa la contrainte pour les faire baptiser, et non content de les persécuter dans les provinces de l'empire, il mit tout en œuvre pour animer contre eux les autres princes. Sisébut régnait depuis deux ans avec gloire sur les Visigoths. Après avoir apaisé les troubles de ses états, il conçut le dessein de chasser entièrement d'Espagne ce qui restait encore de Romains dans l'Andalousie<sup>2</sup>. Il gagna sur eux deux batailles, et leur enleva presque toutes leurs places, en sorte qu'ils ne conservaient plus qu'un

<sup>1</sup> Ce récit tiré par Lebeau de l'histoire orientale de J. Hottinger, l. 1, c. 3, p. 130, vient originairement des annales écrites en arabe au 10<sup>e</sup> siècle, par Eutychius patriarche d'Alexandrie. Voyez *Ann. Eutych.* t. 2, p.

220 et 223.—S.-M.

<sup>2</sup> Ce nom donné à l'Espagne par les Arabes n'était pas encore en usage à cette époque. L'Andalousie des modernes s'appelait alors la Bétique.—S.-M.

coin de terre vers le promontoire sacré<sup>1</sup>, à l'extrémité de la Lusitanie. Il passa même le détroit, et se rendit maître de Tanger, place importante, et qu'on pouvait regarder comme la clé de la Mauritanie Tingitane. Redoutable par ses victoires, il se fit aimer par sa clémence. Il racheta des mains de ses soldats les prisonniers romains, et leur rendit la liberté. Le patrice Césarius, qui commandait pour l'empire en ce pays, hors d'état de résister à ce prince belliqueux, et charmé de sa générosité, entra en négociation avec lui. On convint de laisser aux Romains cette partie de la Lusitanie, qu'on nomme aujourd'hui le royaume d'Algarve. Pour assurer ce traité, Sisébut envoya des ambassadeurs à Héraclius. L'empereur prit cette occasion de se venger des Juifs. Il les représenta au roi par ses ambassadeurs comme une nation ennemie irréconciliable de tous les peuples chrétiens, et l'exhorta à les bannir de ses états. Sisébut suivit ce conseil; il chassa de son royaume tous ceux qu'il ne put forcer à recevoir le baptême; procéda contraire à l'esprit du christianisme, et désapprouvé alors des évêques d'Espagne, et surtout de saint Isidore, qui tenait le siège de Séville<sup>2</sup>. Quelques années après, Héraclius engagea Dagobert, alors roi de France<sup>3</sup>, à user de la même rigueur envers cette malheureuse nation; mais il ne put réussir lui-même à en délivrer ses états. Malgré les recherches et les vexations des gouverneurs, il en resta un très-grand nombre, dont le cruel ressentiment ne tarda pas long-temps à se satisfaire.

<sup>1</sup> Actuellement le cap St.-Vincent. — S.-M.

<sup>2</sup> *Sisebutus Iudeos ad fidem Christianam permoveans emulatio-*

*nem quidem Dei habuit, sed non secundum scientiam.* Isid. Hispal. chron. Goth. — S.-M.

<sup>3</sup> Ci-après, liv. LVII, § 45. — S.-M.

VIII.  
Second ma-  
riage d'Héra-  
clius.  
Niceph. p.  
ro, 11, 15, et  
ibi Petau.  
Theoph. p.  
251.  
Cedr. t. 1, p.  
408.  
Zon. l. 14, t. 2,  
p. 82.  
Manass. p.  
75.  
Du Cange,  
fam. Byz. p.  
118.  
Pagi ad Bar.  
Assemani,  
bib. Orient.  
t. 2, p. 413  
et seq.

Héraclius était veuf depuis deux ans. Son second mariage causa beaucoup de scandale dans tout l'empire. Il choisit pour femme sa nièce Martine, fille de sa sœur Marie. Sergius, patriarche de Constantinople, employa les plus fortes instances pour le détourner de ce dessein, aussi contraire aux lois de l'empire qu'à celles de l'église. L'empereur, n'écoutant que sa passion, lui imposa silence par ces paroles : *Je vous sais gré de votre zèle : vous faites le devoir de patriarche ; c'est à moi maintenant à décider si je dois déférer à vos avis.* Il n'y déféra pas ; Sergius fut lui-même obligé de célébrer le mariage, et de mettre la couronne sur la tête de la nouvelle impératrice. La faction verte, selon la licence de ces temps-là, fit publiquement la censure de cette alliance, au milieu des jeux du cirque, par des cris peu respectueux. Ce qui acheva de persuader au peuple que le ciel n'approuvait pas cette union, c'est que des deux premiers enfants qui naquirent de Martine, l'un nommé Flavius ou Fabius Constantin, vint au monde avec les vertèbres du cou tellement disloquées, qu'il ne pouvait tourner la tête. Ce défaut n'empêcha pas son père de lui donner, deux ans après, le titre de César ; mais il mourut dans l'enfance. Le second fils nommé Théodose naquit entièrement sourd ; il vécut plus long-temps, et épousa Nicé, une des filles de Nicéas. Il mourut avant son père. Pendant qu'Héraclius ne s'occupait que de ses plaisirs, Romizanes<sup>1</sup>, général des Perses, plus connu sous le nom de Sarbar [ou plus exactement *Schaharbarz*<sup>2</sup>], c'est-à-dire

<sup>1</sup> Il en a déjà été question sous le nom de *Rousmiazan*, en l'an 605. Voyez t. 10, p. 425, not. 3, liv. LV,

§ 8. — S.-M.

<sup>2</sup> Je rétablirai partout ce nom sous sa forme originale. — S.-M.

[en ancien persan] le *Sanglier* [royal]<sup>1</sup>, prit et saccagea la ville de Damas, d'où il emmena en esclavage un grand nombre d'habitants<sup>2</sup>.

Mais l'année suivante fut encore plus funeste. Une multitude innombrable de Perses, sous la conduite de Schaharbarz, vint comme un torrent ravager la Palestine. La Galilée et les rives du Jourdain, dans toute l'étendue de son cours, furent couvertes de ruines. Les habitants des campagnes avaient pris la fuite; mais quarante-quatre pauvres solitaires, que la vieillesse et le mépris de la vie avaient retenus dans la laure de saint Sabas, souffrirent d'abord les plus horribles tortures de la part des soldats perses, qui voulaient les forcer à découvrir leurs trésors, et furent ensuite cruellement massacrés. Huit jours après, au mois de juin, Schaharbarz marcha vers Jérusalem; il y entra comme dans une place de la Perse. Toutes les garnisons avaient abandonné les villes, et la terreur générale n'opposait aucune résistance. Les habitants, hommes, femmes, enfants, furent chargés de fers, pour être traînés au-delà du Tigre. Mais les Juifs, que Schaharbarz épargnait, triomphants du désastre des chrétiens leurs compatriotes, et possédés d'une rage meurtrière, rachetaient tous ceux dont ils pouvaient payer la rançon, pour se donner le cruel plaisir de leur arracher la vie. On dit qu'ils en massacrèrent ainsi quatre-vingt mille<sup>3</sup>. L'évêque Za-

An 615.

IX.  
Les Perses  
prennent Jérusalem.

Niceph. p. 11  
et ibi Petav.  
Theoph. p.  
252.

Chron. Alex.  
p. 385.  
Cedr. t. 1, p.  
408.

Zon. l. 14, t. 2,  
p. 83.

Baronius.  
Pagi ad Bar.  
Fleury, hist.  
ecclés. l. 37,  
art. 10, 11.  
Voyages de  
Chardin, t. 2,  
p. 319.

Assemani,  
bib. Or. t. 3,  
p. 413 et seq.

<sup>1</sup> Cette indication, prise par Lebeau dans la bibliothèque orientale d'Assemani, t. 1, p. 413, a été empruntée par ce dernier à la chronique syriaque d'Abou'lfaradj Bar Hébraeus, *chron. syr.* p. 99. Voyez au reste ce que je dis de ce personnage célèbre, ci-après, § 11, p. 14, not. 1.—S.-M.

<sup>2</sup> Théophaue, p. 251, place après

la conquête de Damas une ambassade d'Héraclius à Chosroès, qui la renvoya avec mépris. La même chose est répétée dans Cédrenus, t. 1, p. 408.—S.-M.

<sup>3</sup> Le texte de Théophaue, p. 252, dit *quatre-vingt-dix mille*, μυριάδας ἑννέα. La même chose est dans Cédrenus, t. 1, p. 408, et dans Zo-

charie fut emmené en captivité<sup>1</sup>. Mais la perte la plus sensible aux chrétiens fut celle de la croix, que chacun d'eux aurait voulu racheter au prix de sa propre vie. Schaharbarz l'emporta, enfermée dans un étui scellé du sceau de l'évêque. Le saint Sépulcre et les églises furent la proie des flammes. Les Perses enlevèrent les vases sacrés, et toutes les richesses que la piété des fidèles avait accumulées dans ces saints lieux. On sauva l'éponge qui avait été présentée à Jésus-Christ sur la croix, et la lance dont son côté avait été percé. Nicetas retira ces deux saintes reliques des mains d'un officier perse, moyennant une grande somme d'argent, et les fit porter à Constantinople, où elles furent exposées pendant quatre jours à la vénération des fidèles, qui les baignaient de leurs larmes. On montre encore à Tauris, nommée alors Ganzac<sup>2</sup>, dans l'Aderbigian<sup>3</sup>, les ruines d'un château, où les Arméniens disent que Chosroès mit la sainte croix en dépôt<sup>4</sup>. Les Perses qui faisaient la guerre en brigands, sans garder leurs conquêtes, s'en retournèrent chargés des dépouilles de Jérusalem, dont la partie la moins riche était la plus précieuse aux yeux des chrétiens.

narc, l. 14, t. 2, p. 83. — S.-M.

<sup>1</sup> Selon Nicéphore, p. 11, Modestus était alors évêque ou patriarche de Jérusalem. Mais c'est une erreur, comme on peut le voir ci-après, § 10, p. 13. La captivité de Zacharie est d'ailleurs positivement attestée par Théophane, Cédrenus et beaucoup d'autres. — S.-M.

<sup>2</sup> Voyez ce que j'ai dit de cette ville, ci-dev. t. 10, p. 281, not. 7, liv. LIII, § 18 et ailleurs. *Ganzac* ou plus exactement *Kandsak* était en effet l'ancien nom arménien de Tauris.

Il en sera encore question dans la suite. — S.-M.

<sup>3</sup> *Aderbaïdjan*, autrefois *Aderbadegan*. — S.-M.

<sup>4</sup> Cette indication est tirée des *voyages de Chardin*, t. 2, p. 326, édition de Langlès, 1811, in-8°. Il paraît qu'il resta à cette époque des parcelles du bois de la vraie croix dans l'Arménie, car il est souvent question de croix miraculeuses, qui se rapportent à cette origine, dans les légendes des Arméniens. — S.-M.

Lorsque les Perses furent retirés, les habitants qui avaient pu se soustraire par la fuite aux Perses et aux glaives des Juifs, revinrent dans la sainte Cité. Modestus, abbé du monastère de Saint-Théodore, prit le gouvernement de l'église, en l'absence de Zacharie; il travailla aussitôt à rétablir les lieux saints. Dans cette pieuse entreprise, il reçut de grands secours de Jean surnommé l'Aumônier, patriarche d'Alexandrie. C'était dans cette capitale de l'Égypte que s'étaient réfugiés en grand nombre les habitants de la Palestine. Le saint prélat les reçut avec une tendresse paternelle: il les logea dans des hôpitaux, où il allait lui-même panser leurs blessures, essuyer leurs larmes, leur distribuer la subsistance. Sa charité inépuisable suffisait à tout. Il envoya un personnage pieux, nommé Ctésippe, pour porter de l'argent, du blé, des vêtements à Jérusalem. Il mit de grandes sommes entre les mains de Théodore évêque d'Amathonte, de Grégoire évêque de Rhinocolure, et de l'abbé Anastase, qui s'exposèrent généreusement à tous les dangers, pour courir après les Perses, et racheter autant qu'ils pourraient de prisonniers.

x.  
Charité de  
saint Jean  
l'aumônier.

L'année suivante Alexandrie eut besoin pour elle-même des secours qu'elle venait de fournir à la Palestine. Les Perses pénétrèrent en Égypte, prirent et pillèrent Alexandrie, et poussèrent leurs ravages jusqu'aux frontières d'Éthiopie. Pendant ce temps-là Saës<sup>1</sup>,

An 616.

xi.  
Ravage de  
l'Égypte.  
Niceph. p. 7,  
et ibi. Petav.  
Theoph. p.  
252.

<sup>1</sup> Selon Nicéphore, p. 7, le général persan qui prit Alexandrie s'appelait *Saitus*, Σαῖτος. Après avoir soumis toute l'Égypte, τὴν ὅλην Αἴγυπτον ἡδραπόδισις, il ravagea tout l'Orient, c'est-à-dire la Syrie et l'A-

sie-Mineure, τὴν ἑῴαν ἀπασαν μοῖραν κατὰ τοῦ, et il vint assiéger Chalcédoine, en face de Constantinople. Selon Bar Hébraeus, *chron. tyr.* p. 99, *Sarbarazas* ou *Schaharbarz* fut le conquérant d'Alexandrie, ce qui me

Cedr. t. 1,  
p. 408.  
Assem. bib.  
Or. t. 3, p.  
413 et seq.

à la tête d'une autre armée, assiégeait Chalcédoine. Pour éviter la confusion que peuvent apporter dans cette histoire les noms des divers généraux perses employés par Chosroès, il est bon de les distinguer. On en voit cinq dans cette guerre, tous capitaines expérimentés, tandis qu'Héraclius n'en avait pas un seul à leur opposer. Comme quelques-uns d'entre eux portent plusieurs noms, le même général se trouve diversement nommé par les différents auteurs, ce qui pourrait le faire méconnaître. Nous avons déjà parlé de Razatès et de Romizanès : celui-ci est le même que Rasmizès, surnommé Sarbar, Sarbarazas, Sarbanazas, et aussi Schariar [ou mieux *Schaharbarz*<sup>1</sup>]. Nous ferons mention dans la suite de Sarablagas ou Sarablanças, qui fit la guerre en Albanie<sup>2</sup>. Nous verrons Sais ou Sathis, nommé aussi Saïn, mourir de douleur d'avoir été vaincu par les Romains. Il ne faut pas le confondre avec Saës<sup>3</sup>, dont nous parlons actuellement, et qui assiégeait Chalcédoine<sup>4</sup>.

paraît plus vraisemblable.—S.-M.

<sup>1</sup> Les Arméniens donnent à ce personnage le nom de *Khorem-razman-Schaharburz*. Il paraît d'après les auteurs syriens, voyez ci-dev. § 8, p. 10, not. 1, que *Roumizan* était en effet son véritable nom. Léonce, auteur de la vie de S. Jean l'aumônier, l'appelle *Rasmizas*. *Schaharbarz* était son surnom, il signifiait, comme on l'a vu plus haut, *sanglier royal*. C'est ce nom qui a été reproduit par les Grecs, sous les formes altérées de *Sarbar*, Σάρβαρος, *Sarbarazas* et *Sarbanazas*, qui sont, selon deux dialectes différents, la prononciation du nom original *Schaharbars*. Ce nom se retrouve un peu corrompu, mais cependant toujours reconnois-

sable, dans les écrivains de l'Orient moderne, qui donnent encore au même personnage le nom de *Schahariar* ou *Scheheriar*. —S.-M.

<sup>2</sup> Voyez ci-après, liv. LVIII, § 10, p. 101, not. 2 et 3.—S.-M.

<sup>3</sup> La chronique d'Alexandrie dit, p. 386, qu'il s'appelait *Saën*, ce qui est la même chose que *Schahin*, que l'on verra dans la note suivante. Ἐξαρχος τοῦ Περσού, καλούμενος Σαῖν. —S.-M.

<sup>4</sup> Le véritable nom du général persan qui assiégeait Chalcédoine, était *Schahin*, comme on l'apprend de Bar Hébraeus, *chron. Syr.* p. 99 ; il n'est pas très-sûr qu'il faille réellement le distinguer de *Sais*, *Saïn*, *Sathis* ou *Saïtus*, qui n'est indiqué et encore

La prise de cette ville devait mettre la capitale de l'empire dans le plus extrême danger, si les Perses prenaient le parti de s'y établir. Tout était en allarme dans Constantinople, d'où l'on voyait l'ennemi, le fer et la flamme à la main, voler sur le bord du Bosphore <sup>1</sup>, et mettre à feu et à sang cette riche contrée. Héraclius, trop faible pour hazarder une bataille, entreprit de corrompre Saës, il lui envoya des présents; et Saës, feignant d'être sensible à ces avances généreuses, invita l'empereur à conférer avec lui <sup>2</sup>. Héraclius accepta la proposition, et monta dans une barque, suivi de toute sa cour, pour imposer aux Perses par l'éclat de son cortège. Lorsqu'il se fut arrêté à quelque distance du rivage, Saës s'avancant sur le bord se prosterna devant lui, comme les Perses étaient en usage de faire devant leur souverain. Ensuite élevant sa voix, il s'étendit sur les avantages mutuels que la paix et la concorde procureraient aux deux empires, et sur les malheurs d'une guerre si funeste aux Romains. Il protesta avec serment, que tout son désir était de réconcilier les deux nations. Héraclius témoigna qu'il y était lui-même très-disposé; mais que, pour conclure un traité, il était nécessaire de s'assurer des intentions de Chos-

xix.  
Ambassade  
d'Héraclius  
à Chosroès.  
Chr. Alex.  
p. 386.  
Niceph. p. 7  
et seq.  
Theoph. p.  
252.  
Cedr. t. 1, p.  
408, 410.  
Zon. l. 14, t. 2,  
p. 82.  
Glyc. p. 276.  
Pagi ad Bar.  
Assemaui,  
bib. Or. t. 3,  
p. 413 et seq.

d'une manière très-confuse que par le seul Nicéphore, p. 7, qui me paraît fort peu exact dans ce qu'il dit de l'histoire de cette époque. Au reste, comme je n'ai pas actuellement les moyens de mettre ces événements dans tout leur jour, et d'en bien distinguer les circonstances et les personnages, je ne fais aucun changement au texte de Lebeau.—S.-M.

<sup>1</sup> Il s'avauça, dit la chronique d'A-

lexandrie, p. 386, jusqu'à Chrysopolis et à Méconium, lieux situés sur le bosphore de Thrace, ὡς Χαλκηδόνος ἤλθεν, καὶ ἐπὶ τὰ μέρη Χρυσουπόλεως καὶ τοῦ Μήκωνιου.—S.-M.

<sup>2</sup> On voit par une lettre du sénat, dont il sera bientôt question, et rapportée par la chronique d'Alexandrie, p. 386 et 387, que l'officier persan chargé de cette invitation s'appelait *Spadadour*.—S.-M.



roës. *J'en suis garant*, répliqua Saës; *faites partir avec moi vos ambassadeurs; je leur promets mes bons offices auprès de mon maître, et je vous réponds d'une paix sincère et durable.* L'empereur, charmé de cet entretien, retourne à Constantinople. Le patriarche et le sénat sont d'avis de profiter d'une ouverture si favorable. On nomme aussitôt pour ambassadeurs Olympius, préfet du prétoire, Léonce, préfet de la ville, et Anastase, économiste de l'église de Sainte-Sophie. Saës, qui n'espérait pas prendre Chalcédoine cette année, parce que la saison était trop avancée, laisse devant cette ville une partie de ses troupes pour la tenir bloquée pendant l'hiver, et part avec le reste, accompagné des plénipotentiaires. On les traita avec beaucoup d'honneur, tant qu'ils furent sur les terres de l'empire. Mais dès qu'ils eurent le pied dans la Perse, Saës les fit charger de chaînes, et les conduisit à Chosroës comme des prisonniers. Il comptait que son maître lui saurait gré de cette perfidie, et Chosroës était de caractère à y applaudir. Mais ce prince fier et intraitable n'eut pas plus tôt appris l'entrevue de Saës et les honneurs qu'il avait rendus à l'empereur, que jetant sur lui des regards furieux: *misérable*, dit-il, *tu as donc renoncé ton seigneur, en prostituant à un étranger l'adoration que tu ne dois qu'à moi? c'était cet Héraclius qu'il fallait prendre et m'amener pieds et poings liés.* En même temps il ordonne de l'écorcher vif, et de faire une outre de sa peau. Se tournant ensuite vers les ambassadeurs: *J'épargnerai les Romains*, leur dit-il, *quand ils auront abjuré leur Crucifié, pour adorer le soleil*<sup>1</sup>; et sur-le-

<sup>1</sup> Théophane, qui rapporte ce propos de Chosroës, p. 252, ne dit rien

champ, il commande de les enfermer dans des cachots, et de les traiter avec rigueur. Léonce y mourut de maladie. Les deux autres furent assommés à coups de bâtons à la première nouvelle que Chosroès reçut six ans après, de l'entrée d'Héraclius en Perse <sup>1</sup>. Ce monstre d'ingratitude, ennemi mortel des Romains, auxquels il devait sa couronne, avait aussi oublié qu'autrefois, dans l'extrémité de l'infortune, il n'avait trouvé de secours que dans le Dieu de Maurice, qu'il outrageait par ses blasphèmes. Je ne tiens ici aucun compte d'une lettre que la chronique d'Alexandrie suppose avoir été mise par le sénat entre les mains des ambassadeurs, pour être rendue à Chosroès. On y demande grâce à ce prince dans les termes les plus soumis; et il n'est nullement vraisemblable, ni que le sénat ait eu la lâcheté, ni qu'Héraclius ait permis d'avilir par tant de bassesse la majesté de l'empire <sup>2</sup>. J'ai réuni dans ce récit ce que plusieurs historiens ont partagé en trois ambassades : selon un habile critique <sup>3</sup>, Héraclius n'envoya jamais qu'une ambassade à Chosroès.

de la captivité des ambassadeurs romains. Cédrenus le copie, t. 1, p. 408, et n'en dit pas davantage. Il parle plus loin d'une ambassade de soixante-dix personnes arrêtées et maltraitées par le roi de Perse; mais je pense qu'il s'agit ici d'une ambassade envoyée long-temps après, et que c'est à tort que Lebeau en a placé quelques détails sous l'an 616. — S.-M.

<sup>1</sup> C'est ce que rapporte Nicéphore, p. 14. — S.-M.

<sup>2</sup> Je ne pense pas ainsi. Je ne vois rien dans cette lettre qui puisse en faire suspecter l'authenticité. Il ne serait pas étonnant que le sénat ait,

de son chef et pour ménager l'amour-propre de l'empereur, tenté d'entamer une négociation bien nécessaire à l'état, accablé par quinze ans de ravages et de misère. On donne dans cette lettre, au général persan Schahin, un titre qui m'est tout-à-fait inconnu, c'est celui de *Babmanzudago*. Σαὴν ὁ ἐνδοξότατος Βαβμανζαδάγῳ, τοῦ Περσικοῦ στρατοῦ ἑξάρχος. Chron. Alex. p. 387. — S.-M.

<sup>3</sup> C'est de Pagi qu'il s'agit ici : je ne crois pas son opinion fondée; il n'est pas vraisemblable qu'Héraclius qui régnait depuis six ans, ait laissé annuellement ravager les provinces

AN 617. Schaharbarz acheva le siège de Chalcédoine<sup>1</sup>, et les Perses, après avoir pillé la ville, l'abandonnèrent selon leur coutume. Pendant ces ravages de l'Orient, l'Italie aurait pu jouir du repos. Agilulf, dont la valeur était tempérée par la prudence, préférait, à la gloire des armes, le bonheur de ses sujets. Ce prince sage et réglé dans ses mœurs, déférant aux salutaires conseils de sa femme, la vertueuse Théodelinde, fut le premier roi Lombard qui embrassa la religion catholique. Sa mort arrivée en 615 n'apporta aucun changement aux affaires<sup>2</sup>. Théodelinde prit la tutelle de son fils Adaloald, qui n'avait que treize ans<sup>3</sup>, et suivant l'exemple de son mari, elle continua de vivre en paix avec l'empire. Mais faute d'ennemis étrangers, les Romains d'Italie se déchiraient eux-mêmes par des séditions et des révoltes. Les habitants de Ravenne s'étant soulevés contre Lémigius, et l'ayant massacré, l'eunuque Éleuthérius, patrice et chambellan de l'empereur, envoyé pour lui succéder, fit le procès aux meurtriers, dont un grand nombre furent punis de mort. A peine le calme était-il rétabli dans Ravenne, qu'une autre révolte appela Éleuthérius en Campanie. Jean de Compsa, homme puissant et ambitieux, avait profité de ces troubles pour se rendre maître de Naples. Éleuthérius força la ville, la réduisit à l'obéissance, et revint à Ravenne.

de l'empire, sans tenter d'entrer en négociation avec les Perses. — S.-M.

<sup>1</sup> Bar-Hébræus dit, *chron. syr.* p. 99, que Chalcédoine fut prise par Schahin et non par Schaharbarz. S'il en fut ainsi, Schahin n'aurait point éprouvé le sort cruel qu'on lui a attribué, ci-dev. p. 16, d'après l'autorité unique et très-contestable de

Cédrenus, t. 1, p. 410. Voyez aussi § 11, p. 14, not. 4. — S.-M.

<sup>2</sup> Il avait régné vingt-cinq ans, selon Paul Diacre, l. 4, c. 43. — S.-M.

<sup>3</sup> Selon Paul Diacre, *de gest. Lang.* l. 4, c. 29, depuis long-temps il avait été couronné et associé au trône par son père. — S.-M.

XIII.  
Troubles en  
Italie.

Theoph. p.  
252.

Cedr. t. 1, p.  
410.

Anast. in  
Deus-dedit

etin Bonif. V.  
Paul. Diac.

l. 4, c. 35, 43.  
Rubeus, hist.

Raven. l. 4,  
p. 200 et 201.

Sigon. de  
reg. Ital. l. 2,

p. 60 et seq.  
Peregrin. de

finib. Benev.  
p. 33.

Murat. ann.  
Ital. t. 4, p. 33,

35, 37, 38, 40.  
Giann. hist.

Nap. l. 4, c. 4.  
Pagi ad Bar.

Jean de Compsa fut tué en combattant. Peu de temps après, l'an 619, Éleuthérius lui-même regardant l'Italie comme un membre détaché de l'empire, auquel elle ne tenait plus que par les exarques, entreprit de s'ériger en souverain. Dans ce dessein, il prit la route de Rome à la tête d'une armée. Mais ses soldats, plutôt par mépris pour sa personne que par attachement à l'empire, se révoltèrent contre lui en Ombrie, dans un lieu nommé Lucéoles, près de Cantiano, le tuèrent, et envoyèrent sa tête à Constantinople. L'empereur lui donna pour successeur Isac<sup>1</sup>, né en Arménie d'une famille illustre, qui tint l'exarquat pendant dix-huit ans. Pour achever de désoler l'Italie, à la méchanceté des hommes se joignirent de furieux tremblements de terre, qui furent suivis d'un autre fléau. C'était une lèpre inconnue jusqu'alors, qui dura plusieurs années, et qui fit périr une multitude d'habitants.

La contagion s'étendit jusqu'en Thrace; et comme l'irruption des Perses en Égypte n'avait pas permis d'ensemencer les terres, les convois de blé qui venaient d'Alexandrie, ayant manqué cette année 618, Constantinople se vit réduite à une extrême disette. Il fal-

AN 618.

xiv.  
Distribu-  
tions de pain  
abolies à  
Constanti-  
nople.

<sup>1</sup> Ou plutôt *Isaac*, ou encore selon l'usage arménien, *Sahak*. L'origine de ce personnage est connue par l'épithaphe placée sur son tombeau, qui existe encore dans l'église de St.-Vital à Ravenne. Ce tombeau fut élevé par sa femme Susanne. On y apprend qu'il était arménien, d'une race illustre, Ἀρμένιος γὰρ ἦν οὗτος ἐκ λαμπροῦ γένους; qu'il était le plus bel ornement de l'Arménie, ὁ τῆς ἀπάσης Ἀρμενίας κόσμος μέγας. Cette inscription dit de plus qu'il était l'allié des

rois, c'est-à-dire sans doute d'Héraclius et des princes ses fils associés au trône. Ἰσαάκιος, τῶν βασιλέων ὁ σύμμαχος. C'est dans cette inscription qu'on apprend encore qu'il fut exarque pendant dix-huit années. Cette inscription est en vers. Je pense que cet arménien, dont il n'est pas question dans les ouvrages des Orientaux, appartenait à la famille de Cam-sar, dont j'ai eu bien souvent l'occasion de parler. C'était une branche de la race des Arsacides. — S.-M.

Chr. Alex. p. 389.  
 Niceph. p. 9.  
 Godefr. paratitl. ad lib. 17.  
 Cod. Theod. Du Cange, Const. Christ. l. 2, c. 12.  
 Pagi ad Bar.

lut acheter du blé à grands frais; et le trésor public étant épuisé, on fut obligé d'imposer une taxe toujours onéreuse, mais plus insupportable encore dans un temps de calamité. Constantin, pour attirer dans sa nouvelle ville un plus grand nombre d'habitants, avait établi des distributions de pain, qui se faisaient gratuitement toutes les semaines à ceux qui venaient bâtir à Constantinople. Ces gratifications passaient à leurs descendants, tant qu'ils conservaient la maison qui faisait leur titre. Elles s'étendaient encore aux officiers du palais et aux soldats de la garde. Chaque chef de famille recevait un certain nombre de pains, à proportion de sa dignité et du nombre de ses enfants; et cette libéralité fut augmentée par Théodose-le-Grand. Dans le désordre où se trouvaient les finances, Héraclius ne trouva d'autre moyen de fournir à cette dépense, qu'en faisant payer une somme d'argent à ceux qui voudraient conserver ce droit. Il exigea trois pièces d'or une fois payées, c'était environ quarante francs de notre monnaie, pour chaque pain qu'on avait coutume de recevoir. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que peu de temps après, ces sommes étant épuisées ou dissipées par une mauvaise économie, il fallut supprimer une grande partie de ces distributions, quoiqu'elles eussent été payées d'avance: sorte de banqueroute, qui ne manqua pas d'exciter de justes murmures.

xv.  
 L'empereur  
 veut se retirer en Afrique.

Il n'en aurait pas fallu davantage pour soulever cette grande ville, et pour faire perdre la couronne à tout autre qu'Héraclius. Mais ce prince était chéri de ses sujets; on comparait sa bonté et son humanité naturelle avec la tyrannie récente de Phocas. Il était lui-même plus inconsolable que son peuple; et dans l'ex-

cès de son chagrin, il fut tenté de quitter sa capitale, et de se retirer en Afrique. Ce projet était même si avancé, qu'il fit embarquer ce qu'il avait de plus précieux, avec ordre aux pilotes de faire voile vers Carthage. Ce fut encore une nouvelle perte. La flotte était en mer, et déjà à la vue des côtes d'Afrique, lorsqu'une violente tempête fit périr la plupart des vaisseaux, ou les brisa contre les rivages. Dès que la résolution du prince fut connue à Constantinople, elle y répandit la consternation. On vit en un moment accourir une foule innombrable d'habitants, qui, assiégeant les portes du palais, levant les bras vers les fenêtres, conjuraient l'empereur avec larmes, et par des cris lamentables, de ne les pas abandonner. Les plus impétueux menaçaient d'user de violence pour le retenir : rien ne ressemblait mieux à une sédition, que cette sorte d'émeute, excitée par l'amour de leur prince et par la crainte de le perdre. Au milieu de ces clameurs tumultueuses, le patriarche fait sortir le prince et le conduit au travers des supplications et des gémissements du peuple, à l'église de Sainte-Sophie. Arrivé dans ce saint lieu, il impose silence à cette multitude, et oblige l'empereur de jurer hautement à la face des autels, qu'il n'abandonnera pas sa ville impériale. Ce serment, qu'Héraclius ne prêtait que malgré lui, fut suivi de cris de joie; et un jour d'allarmes se termina par les signes les plus éclatants de l'allégresse publique.

Cette même année, ou la suivante, un prince de la nation des Huns <sup>xvi.</sup> vint avec un grand cortège à Constan- <sup>Conversion</sup> d'un prince

<sup>1</sup> *Le seigneur de la nation des Huns*, ὁ τῶν Οὐννων τοῦ ἔθνους κύριος, dit Nicéphore, p. 9. Il vint à Con-

stantinople avec les chefs de sa nation, τοὺς Οὐννωνικοὺς ἀρχοντας. Il est difficile de savoir de quels Huns il

de la nation  
des Huns.

tinople, demander le baptême. L'empereur fut son parrain. Les seigneurs et les dames de la cour firent le même honneur aux autres Huns et à leurs femmes. Le chef fut décoré de la dignité de patrice; et tous retournèrent dans leur pays avec de riches présents et des titres honorables.

An 619.

xvii.  
Perfidie des  
Avars.

Niceph. p.  
9, 10.  
Theoph. p.  
252.

Cedr. t. 1,  
p. 408.

Chr. Alex.  
p. 389.

Zon. l. 14, t. 2,  
p. 82.

Depuis dix-huit ans, les Avars demeuraient dans une inaction peu conforme à leur caractère turbulent et féroce. Cinq batailles perdues dans le cours d'une seule campagne, les avaient tellement affaiblis, qu'il leur fallut attendre une nouvelle génération, pour être en état d'inquiéter l'empire. Ainsi, sans avoir de traité avec les Romains, ils n'avaient fait aucun mouvement durant tout le règne de Phocas et les huit premières années de celui d'Héraclius. Cependant l'empereur, qui se préparait à marcher contre les Perses, ne voulant pas laisser derrière lui ce sujet d'inquiétude, envoya des députés au khakan des Avars<sup>1</sup>, avec des présents, pour l'inviter à établir entre les deux nations une paix solide<sup>2</sup>. Le khakan leur répondit que la conduite qu'il tenait depuis tant d'années prouvait assez son

s'agit ici. Voyez t. 9, p. 422, liv. XLIX, § 52. J'y ai parlé de ces Huns et de cette émigration. — S.-M.

<sup>1</sup> Ὁ τῶν Ἀβάρων τοῦ ἐθνους ἡγεμὼν.  
Niceph. p. 9. — S.-M.

<sup>2</sup> Selon Nicéphore, p. 9, ce fut au contraire le khakan qui envoya des ambassadeurs pour offrir la paix. Il ajoute que la proposition de celui-ci fut acceptée par l'empereur, qui fit partir le patrice Athanase et le questeur Cosmas, pour entrer en négociation avec les Barbares. Je dois remarquer encore qu'il semble résulter des récits de Nicéphore et de Théopha-

ainsi que de ceux de Cédrenus et de Zonare, copiste de ce dernier, qu'en ce temps les Avars avaient fait une grande invasion dans la Thrace. Cette circonstance expliquerait comment Héraclius avait pu choisir, pour traiter avec les Barbares, un lieu si voisin de Constantinople, ce qui serait fort difficile à comprendre en disposant les événements comme le fait Lebeau. Il est impossible de concevoir autrement, comment les Avars auraient pu se trouver si loin du Danube. — S.-M.

amitié pour les Romains ; et qu'afin de l'assurer davantage il irait lui-même conférer avec l'empereur. Héraclée<sup>1</sup> fut choisie pour le lieu de l'entrevue. L'empereur, voulant donner une fête au prince barbare, fit porter avec lui tout l'appareil d'un théâtre et d'une course de chars, avec quantité de riches habits qu'il destinait au khakan et aux seigneurs de sa suite. Il s'arrêta trois jours à Sélymbrie, où se rendit une foule de peuple, que la curiosité attirait. Pendant ce temps-là le khakan s'approcha d'Héraclée, avec un nombreux cortège ; et ayant choisi ce qu'il avait de meilleurs soldats, il les répandit dans les bois et dans les vallons, près de la longue muraille, avec ordre de se couler par des chemins fourrés, pour aller envelopper l'empereur et tous ceux qui l'accompagnaient. Ils ne purent marcher si secrètement, qu'ils ne fussent aperçus de quelques paysans, qui vinrent promptement en donner avis. Aussitôt Héraclius, saisi d'effroi, quitte sa pourpre et toutes les marques de sa dignité, prend l'habit d'un soldat, et fuyant à toute bride avec son cortège, regagne Constantinople. Les Avars les poursuivent vivement, et le sabre à la main, au travers de cette foule d'hommes, de femmes, d'enfants qui fuyaient tout éperdus, ils les foulent aux pieds de leurs chevaux ; ils massacrent, ils dépouillent ; depuis Sélymbrie jusqu'aux murs de Constantinople, la terre est jonchée de cadavres. Ils campent dans l'Hebdome, et de-là s'étendant jusqu'à la pointe du golfe de Céras<sup>2</sup>, qui borde la ville

<sup>1</sup> Ou l'antique Périnthe sur la Propontide, actuellement la mer de Marмара. — S.-M.

<sup>2</sup> Jusqu'au pont du Barnyssus, εἰς τὴν τοῦ Βαρύσσου ποταμοῦ γέφυραν,

dit Nicéphore, p. 10. *Barnyssus* est le nom antique de la petite rivière qui se jette dans l'enfoncement qui forme le port de Constantinople, et où se trouvent ce qu'on appelle ac-



du côté du nord, ils ravagent tous les environs, brûlent les métairies, enlèvent les troupeaux, pillent les églises, brisent les statues et les autels, et couvrent toutes les campagnes de carnage. Les équipages de l'empereur, les habits qu'il avait apportés pour en faire présent aux Avars, l'appareil du spectacle, les chars, les cochers, les voitures et les conducteurs, tout fut enlevé par les Barbares. Ils se retirèrent au bout de quelques jours, avec une multitude innombrable de prisonniers.

AN. 620.

XVIII.

Paix avec  
les Avars.

Theoph. p.

253.

Cedr. t. I, p.

409.

Zon. l. 14, t. 2,

p. 83.

Une si horrible perfidie méritait la plus prompte vengeance. Mais Héraclius, portant toutes ses vues sur la Perse, ne songeait qu'à se mettre en repos du côté des Avars. Il envoya des députés au khakan, pour se plaindre d'un si étrange procédé. Le prince barbare répondit par des excuses, qui, dans un autre temps, n'auraient pas été écoutées, rejetant la faute sur ses gens, si affamés de pillage, qu'il n'avait pu les contenir, offrant de remettre les prisonniers, avec tout ce qu'il pourrait recouvrer du butin, et protestant qu'il réparerait cette insulte par un zèle constant pour la défense de l'empire. Héraclius fit semblant de se payer de ces raisons; il conclut la paix avec les Avars, et ne s'occupa plus que de la guerre contre les Perses. Leurs incursions continuelles ne lui permettaient pas de différer, à moins qu'il ne consentît à voir toute l'Asie réduite à n'être plus que le tombeau de ses habitants. Ancyre, capitale de la Galatie<sup>1</sup>, venait d'éprouver toute la fureur de ces implacables ennemis. — [Les dévastations continuelles des Avars furent, vers cette

tuellement les eaux douces. — S.-M.

<sup>1</sup> Grégoire bar-Hébræus, *Chron.*  
syr. p. 99, place en l'an 1 de l'hégire,

622 de J.-C., la prise de cette place,  
qui selon lui fut conquise par Schabarbarz. — S.-M.

époque, la première cause d'un nouveau mouvement parmi les Barbares qui peuplaient le nord de l'Europe, et d'une révolution dont il n'est pas permis de passer sous silence les résultats. Je veux parler de la descente des nations slaves dans le midi, et de leur établissement dans la partie septentrionale de l'empire, dans des régions dont ils sont encore presque les seuls habitants. Cette révolution ne fut pas violente comme les autres migrations des Barbares. C'est du gré de l'empereur, c'est comme auxiliaires des Romains que les Slaves vinrent occuper des provinces romaines. Héraclius ne savait plus comment résister aux fréquentes et cruelles irruptions des Avars, et l'Orient ravagé par les Perses ne lui laissait pas assez de force pour défendre l'Europe. Pour trouver du secours contre les Avars, il leur chercha des ennemis chez de lointaines nations. Il sut habilement profiter des mouvements qui survinrent, vers ce temps, dans les pays les plus reculés possédés par la race des Slaves. Il appela, il accueillit leurs chefs, il leur céda les provinces qu'il ne pouvait plus conserver, et où il se trouvait déjà des hommes de la même race, plus ou moins opprimés par tous les Barbares d'origine hunnique, qui avaient tour à tour envahi et dévasté les rives du Danube. Les anciens et les nouveaux Slaves ne tardèrent pas à se fondre ensemble. Ils formèrent bientôt des états assez puissants pour occuper et contenir les Avars, qui ne furent plus dès-lors aussi redoutables pour l'empire. Héraclius cependant, enchaîné par la paix honteuse qu'il avait faite avec ces derniers, n'osait les attaquer ouvertement, tant il lui était utile de les ménager et de conserver la tranquillité, si chèrement achetée, qu'il avait obtenue pour cette partie de l'empire.]—S.-M.

xix.  
Établisse-  
ment des  
Croates.  
Ptol. geog.  
l. 5, c. 9.  
Const. Porp.  
de adm. imp.  
c. 30 et seq.,  
et ibi not.  
Band.  
Du Cange,  
hist. Byz. de

Il se présenta [bientôt] une occasion de resserrer les Avars, sans donner atteinte au traité fait avec eux. Ils avaient dépeuplé par leurs courses fréquentes la Dalmatie <sup>1</sup> et les autres contrées voisines. La haute Mésie, la Dacie, la Dardanie, la Péonie <sup>2</sup>, n'étaient plus qu'un vaste désert <sup>3</sup>. Les Chrobates, que nous nommons aujourd'hui Croates <sup>4</sup>, nation esclavonne <sup>5</sup>, habitaient alors au-delà des monts Crapacs <sup>6</sup>, qui séparent la Hongrie

<sup>1</sup> Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* c. 30, donne une grande extension au nom de la Dalmatie. Il dit qu'elle s'étendait depuis les frontières du territoire de Dyrrachium, ἀπὸ τῶν συνόρων Δυρραχίου, ou depuis Antivari, ἤγουν ἀπὸ Ἀντιβάρειας, jusqu'à l'Istrie d'un côté, μέχρι τῶν τῆς Ἰστρίας ὁρίων, et jusqu'au Danube de l'autre, μέχρι τοῦ Δανουβίου ποταμοῦ. Il ajoute que c'était une des plus belles provinces de l'empire d'Occident, ἐνδοξότερον τῶν ἄλλων Ἑσπερίων θεμάτων τὸ τοιοῦτον θέμα ἐτύγγαθεν. La ville de Salone, dont on voit encore les ruines auprès de Spalatro, en était la capitale, κεφαλὴ πάσης τῆς Δελματίας. — S.-M.

<sup>2</sup> Cette dénomination empruntée à la géographie classique de l'antiquité ne convient pas à l'époque dont il s'agit. — S.-M.

<sup>3</sup> Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* c. 30, donne quelques détails sur les dévastations commises par les Avars dans ces régions, et sur la destruction de la ville de Salone qui avait été sous les empereurs capitale de la Dalmatie. Le pays tout entier fut occupé par les Avars, à l'exception des petites villes de la côte, sur la mer Adriatique, μόνα δὲ τὰ πρὸς θάλασσαν πολίχνια οὐ συνέδωκαν αὐτοῖς. Elles restèrent soumises aux Romains, κατεῖχοντο παρὰ τῶν

Ῥωμαίων, qui les approvisionnaient par mer, διὰ τὸ εἶναι τὸν πόρον τῆς ζωῆς αὐτῶν ἐκ τῆς θαλάσσης. — S.-M.

<sup>4</sup> Οἱ Χρωδάτοι. — S.-M.

<sup>5</sup> Voyez ce que j'ai dit des nations slaves en général, t. 5, p. 263, not. 1, liv. xxvii, § 47 et t. 8, p. 144, liv. xli, § 37. — S.-M.

<sup>6</sup> Le nom des Croates, prononcé diversement *Chrobates*, *Chrobot*, *Cherwati* et *Horwath*, dérive d'un mot slave qui signifie *chaîne de montagnes*; c'est un point reconnu. C'est sans doute aussi de ce mot que vient le nom des monts *Carpathes* ou *Crapaks* qui séparent la Hongrie de la Pologne. Ce nom ne serait alors que l'altération d'une expression slave. Tout au reste indique que les Croates habitaient primitivement les montagnes qui séparent la Silésie de la Bohême, et qui par la Moravie viennent s'unir aux monts Carpathes. Je pense que les Croates, c'est-à-dire les *montagnards* ou les peuples slaves de ces régions, sont les Carpes, *Carpi*, des auteurs anciens, célèbres dans les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> siècles de notre ère, par les guerres qu'ils soutinrent dans la Pannonie et la Germanie contre les Romains, guerres qui firent donner souvent aux empereurs le surnom de *Carpicus*. Voyez au reste au sujet de l'origine des Croates, Lucius, *de regn. Dalm.* l. 11, c. 11, p. 44 et seq. — S.-M.

de la Pologne<sup>1</sup>. — [Ceux des Croates qui vinrent s'établir dans le Midi, étaient une portion considérable des Croates païens, distingués par le nom de Croates blancs<sup>2</sup>. Ils habitaient au-delà de la Turquie, comme on s'exprimait peu après cette époque<sup>3</sup>, c'est-à-dire au-delà des régions qui portent à présent le nom de Hongrie, et qui furent au neuvième siècle occupées par les Madjars, qui y sont encore, et qui furent connus des Byzantins sous le nom de Turcs, parce que leur origine se confondait avec celle de ces Barbares<sup>4</sup>. Ces Croates résidaient dans le voisinage des Francs<sup>5</sup>, dont ils reconnaissaient la suprématie<sup>6</sup>, et ils étaient limitrophes des Seryiens, autre peuple slave, que nous verrons bientôt prendre part à ce grand mouvement, et se porter aussi vers le Midi. La patrie de ces Croates était donc dans le voisinage de ceux des Serviens que les historiens de Constantinople nomment païens<sup>7</sup>, par-

Dalm. Croat.  
et Servis.  
Lucius, de  
reg. Dalm.  
l. 1, c. 11,  
l. 4, c. 6.  
Pagi ad Bar.

<sup>1</sup> Selon Constantin Porphyrogénète, de *adm. imp.* c. 30, les Croates occupaient un pays situé au-delà de *Fagivareas*, région dont on ignore la position. Οἱ δὲ Χρῳάτοι κατέκουν πνικαῦτα ἐκείθεν Βαγιβάρειας. Voyez à ce sujet la note de Banduri, dans son édition de Constantin Porphyrogénète, in *cap.* 30, p. 88. Je pense cependant que le nom rapporté par l'empereur byzantin pourrait être celui de la Bavière, dont il ne savait pas bien la position géographique, et qui se nommait alors *Boioaria*. Ce pays était gouverné par des princes qui reconnaissaient la suprématie des rois Francs. — S.-M.

<sup>2</sup> Οἱ Χρῳάτοι οἱ εἰς τὰ Δελματίας νῦν κατοικοῦντες μέρη, ἀπὸ τῶν ἀβαπίτων Χρῳάτων καὶ τῶν ἀσπρῶν ἱππομαζομένων κατὰ γονταί. Const.

Porph. de *adm. imp.* c. 31. Voyez ci-après, p. 34, not. 8 et p. 35, not. 1 et 2. — S.-M.

<sup>3</sup> Οἱ τινες Τουρκίας μὲν ἐκείθεν κατοικοῦσι. Const. Porph. de *adm. imp.* c. 31. — S.-M.

<sup>4</sup> J'ai parlé ailleurs des causes qui ont portées les écrivains byzantins à donner le nom de Turcs aux Madjars, qui sont les Hongrois actuels. Voyez t. IV, p. 60, not. 2 et p. 76, not. 2, liv. XIX, § 40 et 43. — S.-M.

<sup>5</sup> Φραγγίας δὲ πλεοῖον κατοικοῦσι. Const. Porph. de *adm. imp.* c. 31. Voyez ci-après, p. 35, et p. 36 et 37, not. 1-5. — S.-M.

<sup>6</sup> Voyez ci-après, p. 37, not. 1. — S.-M.

<sup>7</sup> Συνοροῦσι Σκλάβοις τοῖς ἀβαπί-  
τοις Σέρβλοις. Const. Porph. de *adm.*  
*imp.* c. 31. — S.-M.

ce qu'ils ne quittèrent pas leurs anciennes demeures <sup>1</sup>. Ces Croates occupaient un pays très-vaste; c'était même, selon Constantin Porphyrogénète, la signification de leur nom dans la langue des Slaves <sup>2</sup>.] — Ils étaient divisés en plusieurs petites principautés, qu'ils nommaient *zupanies* <sup>3</sup>, mot esclavon qui veut dire *contrée*. Cinq *zupanies* <sup>4</sup> s'unirent ensemble sous le commandement de cinq frères <sup>5</sup>; et s'étant détachées du reste de la nation <sup>6</sup>, elles passèrent le Danube, et vinrent en Dalmatie, d'où elles chassèrent les Avars, après une guerre de plusieurs années <sup>7</sup>. Maîtres de ce pays <sup>8</sup>, — [dont les Avars avaient détruit la population romaine <sup>9</sup>, et qui

<sup>1</sup> Voyez ci-après, § 20, p. 38, 39 et 40. — S.-M.

<sup>2</sup> Τὸ δὲ Χρωδάτοι τῇ τῶν Σκλάβων διαλέκτῳ ἐρμηνεύεται, τούτῃσι, οἱ τὴν πολλὴν χώραν κατέχοντες. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 31. Voyez ce que Lucius, *de regn. Dalm.* l. 1, c. 11, dit de cette étymologie frivole, comme la plupart de celles qui se trouvent dans Constantin Porphyrogénète, et ce que j'ai dit ci-dev. p. 26, not. 6. — S.-M.

<sup>3</sup> Ζουπανίαι. Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* c. 30, dit que le pays occupé de son temps par les Croates était divisé en *zupanies*; mais il ne dit pas qu'il en ait été de même dans leur ancienne patrie. Constantin Porphyrogénète dit ailleurs, *de adm. imp.* c. 29, que les nations slaves ne sont pas gouvernées par des princes, mais par des vieillards qualifiés du titre de *Zoupan*. Ἀρχοντας δὲ, ὡς φασί, ταῦτα τὰ ἔθνη μὴ ἔχει, πλὴν ζουπάνους γέροντας, καθὼς καὶ αἰλιπταὶ Σκλαβίνιαί ἔχουσι τύπην. Il est souvent question de ce titre dans l'histoire de la Hongrie et des pays illyriens. — S.-M.

<sup>4</sup> Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* c. 30, dit que c'était une tribu ou race de Croates, conduite par cinq frères, et qui émigra à cette époque. Μία δὲ γενεὰ διαχωρισθεῖσα ἐξ αὐτῶν, ἦγον ἀδελφοί, κ. τ. λ. — S.-M.

<sup>5</sup> Ils se nommaient Cloucas, Lobel, Cosentzès, Mouchlo et *Chrobat*. Constantin Porphyrogénète, qui les fait connaître, *de adm. imp.* c. 30, ajoute qu'ils furent accompagnés par leurs sœurs Tonga et Bouga. — S.-M.

<sup>6</sup> Constantin Porphyrogénète dit, *de adm. imp.* c. 31, que ces Croates qui se portèrent vers le midi, étaient des fugitifs, πρόσφυγες. — S.-M.

<sup>7</sup> Ἐπὶ τινὰς οὖν χρόνους πολεμοῦντες ἀλλήλους ὑπερίσχυσαν οἱ Χρωδάτοι. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 30. — S.-M.

<sup>8</sup> Κατεκράτησαν πᾶσαν τὴν περὶ χωρὶν Δελματίας, ἐργάζοντο δὲ τὰ κάπρα τῶν Ῥωμαίων τὰς νήσους, καὶ ἔζουν ἐξ αὐτῶν. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 30. — S.-M.

<sup>9</sup> Οἱ Ἀβάρεις πολεμήσαντες ἀπ' ἐκείσε τοὺς Ῥωμαίους ἐναπεδίωξαν.

n'était qu'un vaste désert<sup>1</sup>, ]—les Croates<sup>2</sup> s'étendirent le long de la côte du golfe Adriatique, depuis les montagnes de l'Istrie jusqu'auprès de Dyrrachium<sup>3</sup>.—[Dans l'intérieur des terres, de l'Occident à l'Orient, ils avancèrent des montagnes de l'Istrie jusqu'aux frontières du pays occupé plus tard par les Serviens. Ce territoire répond à la Bosnie des modernes<sup>4</sup>. Ils tuèrent la plus grande partie des Avars qui s'y étaient répandus, et forcèrent les autres de se soumettre à leur puissance. La postérité de ces Avars s'y conserva d'une manière fort distincte pendant plusieurs siècles<sup>5</sup>.] — Comme [les Croates] étaient moins redoutables que les Avars, Héraclius, qui ne pouvait défendre ce pays, au lieu de s'opposer à leur établissement, y contribua lui-même; c'était une barrière capable d'arrêter les courses des Avars. Il se réserva seulement quelques places maritimes, avec les

Const. Porph. *de adm. imp.* c. 31.  
—S.-M.

<sup>1</sup> Ἐν ταῖς ἡμέραις τοῦ αὐτοῦ βασιλέως Ῥωμαίων Ἡρακλείου, αἱ τούτων ἐρημίαι καθεστίνασιν χώραι. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 31. —S.-M.

<sup>2</sup> Lebeau a écrit *Chrobates*.—S.-M.

<sup>3</sup> Ceci n'est pas exact: le texte de Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* p. 30, dit que le territoire des Croates s'étendait depuis le fleuve Zentinas qui se jette dans l'Adriatique au nord de la Narenta, jusqu'aux frontières de l'Istrie, ou plus exactement jusqu'à la ville d'*Albounou*, actuellement Albona, que l'on trouve en Istrie sur la côte occidentale du golfe de Carnero. Ἀπὸ δὲ τῆς Ζεντίνας τοῦ ποταμοῦ ἀρχεται ἡ χώρα τῆς Χροατίας, καὶ παρεκτείνεται πρὸς μὲν τὴν παραθαλασσίαν μέχρι τῶν συνόρων Ἰστρίας, ἔγουν τοῦ κάστρου Ἀλβούνου. On verra ci-après, § 20, que toute

la côte qui se prolonge au midi du fleuve Zentinas jusqu'à Dyrrachium, était occupée par les Zachloumiens, les Terbouniens, les Diocléates et d'autres peuples d'origine slave, mais de race servienne.—S.-M.

<sup>4</sup> Les deux zupanies ou gouvernements de *Tzentina* et de *Chlevena*, étaient limitrophes des Serviens. Πρὸς δὲ τὰ ὁρεινὰ καὶ ὑπέρκειται μέχρι τινὸς τῷ θέματι Ἰστρίας, πλησιάζει δὲ πρὸς τὴν Τζέντινα καὶ τὴν Χλέβена τῇ χώρᾳ Σερβίας. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 30. Voyez pour les deux zupanies dont il est question ici, ci-après, p. 36, not. 5.—S.-M.

<sup>5</sup> Constantin Porphyrogénète nous apprend, *de adm. imp.* c. 30, que de son temps, il existait encore dans la Croatie, des Avars reconnus pour tels. Εἰσὶν ἀμὴν ἐν Χροατίᾳ ἐκ τοῦς τῶν Ἀβάρων, καὶ γινώσκονται Ἀβάρεις ὄντες.—S.-M.

principales îles du golfe <sup>1</sup>, et les Croates reconnurent le domaine souverain de l'empereur <sup>2</sup>. — [ Ces petits territoires séparés du reste de l'empire n'eurent qu'une existence bien précaire; ils furent gouvernés par un préteur <sup>3</sup> qui en tirait un modique tribut, et qui n'avait pas les moyens de les défendre contre les déprédations des pirates du continent. Les habitants, lassés des vexations qu'ils éprouvaient de la part de ces brigands, résolurent d'abandonner les îles et de passer sur la côte voisine <sup>4</sup>; mais les Croates, qui voulaient les contraindre à leur payer tribut <sup>5</sup>, n'y consentirent pas. Pour terminer ces différends et mettre un terme à leurs misères, l'empereur Basile le Macédonien <sup>6</sup> consentit à ce qu'ils payassent aux Croates le tribut qu'ils devaient au préteur impérial <sup>7</sup>, ne se réservant qu'une légère redevance pour rappeler qu'ils étaient sujets de l'empire <sup>8</sup>. C'est depuis cette époque que les cités romaines de la côte furent tributaires des Slaves <sup>9</sup>. Aspalathus <sup>10</sup>,

<sup>1</sup> Voyez ci-après, p. 32, not. 2 et 3. — S.-M.

<sup>2</sup> Voyez ci-après, p. 34, not. 3, 4 et 5. — S.-M.

<sup>3</sup> Il était resté de même des gouverneurs ou stratèges impériaux dans l'Istrie et dans quelques cantons limitrophes de l'Italie. — S.-M.

<sup>4</sup> Ἰπὸ δὲ τῶν Παγανῶν καθ' ἑκάστην ἐπαγματοπλῆζόμενοι καὶ ἀφανιζόμενοι, κατέλιπον τὰς τοιαύτας νήσους βουλόμενοι εἰς τὴν ἡπειρὸν ἐργάζεσθαι. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 30. — S.-M.

<sup>5</sup> Ἐκώλουντο δὲ παρὰ τῶν Χρῶατων, οὕτω γὰρ ἐτέλουν αὐτοῖς φόρους. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 30. — S.-M.

<sup>6</sup> En l'an 868. — S.-M.

<sup>7</sup> Ἀλλὰ πάντα ἀπὲρ ἀρτίως παρήχουσι τοῖς Σκλάβοις, τῷ στρατηγῷ ταῦτα παρεῖχον. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 30, et plus loin, Βασίλειος προεστράφητο πάντα τὰ διδόμενα τῷ στρατηγῷ δίδοσθαι παρ' αὐτῶν τοῖς Σκλάβοις, καὶ εἰρηνικῶς ζῆν μετ' αὐτῶν. — S.-M.

<sup>8</sup> Βραχύ τι δίδοσθαι τῷ στρατηγῷ, ἵνα μόνον δίκνυνται ἢ πρὸς τοὺς βασιλεῖς τῶν Ῥωμαίων, καὶ πρὸς τὸν στρατηγὸν αὐτῶν ὑποταγῇ καὶ δούλωσις. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 30. — S.-M.

<sup>9</sup> Ἐκτοτε ἐγένοντο πάντα τὰ τοιαῦτα κἀκεῖ ὑπόφορα τῶν Σκλάβων, καὶ τιλοῦσιν αὐτοῖς πάχτα. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 30. — S.-M.

<sup>10</sup> Ὁ Ἀσπάλαθος. Constantin Por-

la principale de ces villes, actuellement Spalatro, payait deux cents pièces d'or; Tétrangurium<sup>1</sup>, à présent Trau, en donnait cent; Diadora<sup>2</sup>, qui devint puissante et célèbre sous le nom de Jadéra<sup>3</sup>, remplacé plus tard par celui de Zara, en donnait cent dix. Les villes d'Opsara, d'Arbe et de Bécla<sup>4</sup>, qui communiquaient alors leurs noms aux îles de Cherso, d'Arbe et de Véglia, donnaient aussi chacune cent pièces d'or, sans compter les contributions qu'elles acquittaient en nature, en vin par-

phyrogénète prétend, *de adm. imp.* c. 29, que le nom de cette ville signifiait un petit palais. Τοῦ Ἀσπαλάθου κάστρον, ὅπερ παλάτιον μικρὸν ἐρμηνεύεται. On voit qu'il donne une mauvaise étymologie de l'antique nom de *Spalatum*, dont on ignore l'origine. — S.-M.

<sup>1</sup> Τὸ κάστρον τὸ Τετραγγούριον. Cette ville mentionnée par Polybe, Strabon, Pline et Ptolémée, avait été colonie romaine. Elle s'appelait dans l'antiquité *Tragurium*. Selon Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* c. 29, elle était située dans une petite île, μικρὸν ἐν νησίον ἐν τῇ θαλάσσῃ, ou plutôt dans une presqu'île qui communiquait avec le continent par un petit isthme semblable à un pont, ἔχον καὶ πλάχην ἐως τῆς γῆς στενέτατον δίκην γέφυρου. On en fit effectivement une île depuis cette époque, comme l'atteste Lucius et les autres historiens de la Dalmatie. Voyez Bandari, *animadversiones in Const. Porph.* p. 85. Constantin Porphyrogénète prétend encore que le nom de *Tetrangurium* ou *Tetrangurin* lui venait de ce qu'elle était petite comme un concombre. Τετραγγούριον διὰ καλεῖται, διὰ τὸ εἶναι αὐτὸ μικρὸν δίκην ἀγγουρίου. Cette mauvaise éty-

mologie est digne de toutes celles que l'on trouve dans les livres du même auteur. — S.-M.

<sup>2</sup> Διάδωρα οὐ τὸ κάστρον τῶν Διαδωρών. — S.-M.

<sup>3</sup> C'est le nom que l'on trouve dans tous les anciens, dans Méla, dans Pline et dans Ptolémée. Jadéra était colonie romaine. Le nom de cette place a encore donné le moyen à Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* c. 29, de faire une étymologie aussi détestable que toutes celles que j'ai déjà rapportées d'après lui. Il dit donc que Diadora était un nom vulgaire, ἡ δὲ κοινὴ συνήθεια καλεῖ αὐτὸ Διάδωρα, mais que la ville dont il s'agit s'appelait en latin *Iam erat*, καλεῖται τῇ Ῥωμαίων διαλέκτῳ ἱάμ ἔρατ, parce qu'elle existait déjà, à l'époque où Rome fut fondée. Ὅπερ ἐρμηνεύεται, ἀπάρτι ἦτον· δηλονότι ὅτι ἡ Ῥώμη ἀκρίσθη προακτισμένων ἦν τὸ τοιοῦτον κάστρον. — S.-M.

<sup>4</sup> Ἡ Ὀψαρα, ἡ Ἄρβη, ἡ Βέκλα. Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* c. 29, y ajoute une autre île qu'il appelle *Loumbriaton*, τὸ Λουμβριάτον, et qui est nommée par les modernes *Vergada*, selon Lucius, *de regn. Dalm.* l. 1, c. 14, p. 48. — S.-M.



ticulièrement<sup>1</sup>. Les habitants de ces villes et de ces îles conservèrent même le nom de Romains<sup>2</sup>; plus tard ils se rendirent tout-à-fait indépendants de l'empire : ce fut sous Michel le Bègue<sup>3</sup>, vers le commencement du 9<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>.] — A leur arrivée, [dans le midi et sur les bords de la mer Adriatique les Croates] étaient idolâtres; mais leur union avec l'empire leur procura un avantage plus précieux que leur conquête. Héracléonas, successeur d'Héraclius, ou, selon d'autres auteurs, Constantin Pogonat, engagea le pape à leur envoyer un évêque et des prêtres pour les instruire, et leur conférer le baptême<sup>5</sup>. — [Ce fut sous leur prince Porinus<sup>6</sup>, appelé ailleurs Porga<sup>7</sup>.] — Ils furent les premiers Esclavons qui embrassèrent le christianisme; aussi suivent-ils le rit latin. Jean, légat du pape, fut le premier évêque de Spalatro; et l'évêque de cette ville est encore aujourd'hui primat de Dalmatie et de Croatie. On dit

<sup>1</sup> Ἐκτὸς οἶνου καὶ ἐτέρων διαφορῶν εἰδῶν ταῦτα γὰρ πλείονα εἰσὶν ὑπὲρ τὰ νομίσματα. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 30. — S.-M.

<sup>2</sup> Ἰν τινῶν καὶ οἰκήτορες μέχρι τοῦ νῦν οἱ Ῥωμαῖοι καλοῦνται. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 29. — S.-M.

<sup>3</sup> Ἐπὶ Μιχαὴλ τοῦ Ἀμορίου τοῦ Τραυλλοῦ, οἱ τὰ τῆς Δελματίας κάσρα οἰκοῦντες γηγόνασιν αὐτοκέφαλοι, μήτε τῷ βασιλεῖ Ῥωμαίων, μήτε ἐτέρῳ τινὶ ὑποκείμενοι. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 29. — S.-M.

<sup>4</sup> Vers l'an 829. — S.-M.

<sup>5</sup> Constantin Porphyrogénète, qui parle de la conversion des Croates, *de adm. imp.* c. 30, ne nomme pas l'empereur sous lequel elle arriva. Il se contente de dire qu'ils demandèrent le baptême à Rome. Ἐξηγήσαντο τὸ ἄγιον βάπτισμα παρὰ τοῦ Ῥώμης.

Dans un autre endroit de son ouvrage cependant, il nomme Héraclius; mais je soupçonne qu'il y a erreur ou confusion dans ce passage. Ὁ δὲ βασιλεὺς Ἡράκλειος ἀποστείλας καὶ ἀπὸ Ῥώμης ἀγαγὼν ἱερεῖς, καὶ ἐξ αὐτῶν ποιήσας ἀρχιεπίσκοπον, καὶ ἐπίσκοπον καὶ πρεσβυτέρους, καὶ διακόνους, τοὺς Χρωδάτους ἐβάπτισεν. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 31. — S.-M.

<sup>6</sup> Ἐπὶ Πορίνου τοῦ ἀρχοντος αὐτῶν. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 30. — S.-M.

<sup>7</sup> Εἶχον δὲ οἱ αὐτοὶ Χρωδάτοι τῷ τότε καιρῷ ἀρχοντα τὸν Ποργά. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 31. C'est sous le père de ce prince, selon le même auteur, que les Croates vinrent s'établir en Dalmatie. Εἶχον δὲ οἱ αὐτοὶ Χρωδάτοι τῷ τότε καιρῷ ἀρχοντα τὸν πατέρα τοῦ Ποργά. — S.-M.

que le pape les fit jurer à leur baptême, que jamais ils n'envahiraient le pays d'autrui, et qu'ils vivraient en paix avec leurs voisins; et que de son côté il leur promit que, s'ils étaient attaqués injustement, Dieu et l'apôtre saint Pierre se déclareraient en leur faveur, et leur donneraient la victoire<sup>1</sup>. Fidèles à ce serment, ils s'abstinrent de toute hostilité<sup>2</sup>, quoiqu'ils fussent devenus assez puissants dans la suite<sup>3</sup>, pour mettre sur pied cent mille hommes d'infanterie et soixante mille chevaux, et pour avoir en mer cent quatre-vingts bâtiments. Il est vrai que ce n'étaient que des barques, dont les plus grandes ne pouvaient porter que quarante hommes. — [ Les unes se nommaient *sagènes*<sup>4</sup>: elles contenaient en effet ordinairement quarante hommes. Les autres s'appelaient *condoures*<sup>5</sup>; les grandes portaient vingt hommes, et les petites dix seulement. Les forces navales des Croates étaient de quatre-vingts *sagènes* et de cent *condoures*<sup>6</sup>. Ils n'en faisaient pas usage pour courir sûr les navires étrangers, et ne les employaient, dit-on, que pour la défense de leur pays<sup>7</sup>. Ils

<sup>1</sup> Constantin Porphyrogénète raconte fort au long, *de adm. imp.* c. 31, cette historiette fabuleuse. — S.-M.

<sup>2</sup> Οὔτοι οἱ βαπτισμένοι Χρῳάτοι ἐξῶθεν τῆς ἰδίας αὐτῶν γῶρας πολεμεῖν ἀλλοτριῶς οὐ βούλονται. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 31. Il ne paraît guère que les Croates et les autres Slaves établis sur les bords de l'Adriatique, ayant toujours été aussi pacifiques; les premiers historiens de Venise parlent souvent, au contraire, des ravages que les pirates Narentins commettaient sur les côtes de l'Italie, et des guerres que la république fut obligée de soutenir contre eux. — S.-M.

<sup>3</sup> Trois siècles plus tard, sous le règne du prince slave Crasimer, qui vivait peu de temps avant Constantin Porphyrogénète. — S.-M.

<sup>4</sup> Αἱ σαγήναι. — S.-M.

<sup>5</sup> Αἱ κονδοῦραι οὐ κοντοῦραι. — S.-M.

<sup>6</sup> Constantin Porphyrogénète dit, *de adm. imp.* c. 31, que de son temps la puissance de la principauté des Croates était considérablement diminuée, et qu'elle ne pouvait plus armer que trente *sagènes*. — S.-M.

<sup>7</sup> Διὰ τοῦτο οὔτε αἱ σαγήναι τῶν τοιούτων Χρῳάτων, οὔτε αἱ κοντοῦραι, οὐδέποτε κατὰ τινος πρὸς πόλεμον ἀπέρχονται, εἰ μὴ ἄρα τις κατ' αὐτῶν

s'en servaient aussi pour faire un commerce de cabotage, de ville en ville, en contournant le golfe Adriatique jusqu'à Venise<sup>1</sup>. Depuis l'époque de leur établissement dans la Dalmatie, les princes des Croates se considéraient comme vassaux de l'empire<sup>2</sup>; ils ne se rendirent indépendants, ainsi que les chefs des autres nations slaves<sup>3</sup> de ces régions, que sous le règne de Michel le Bègue<sup>4</sup>. Lorsque les Bulgares devinrent puissants, ils furent séparés de l'empire, par le nouvel état fondé par ces Barbares, dont ils ne reconnurent cependant pas la suprématie; les deux peuples se contentaient de s'envoyer des ambassades<sup>5</sup>.] — La nouvelle Croatie [située sur l'Adriatique], fut distinguée de l'ancienne, par le nom de Croatie baptisée<sup>6</sup>; l'autre se nommait *Bélochrobatie*<sup>7</sup>, c'est-à-dire, *la grande Croatie* ou *la Croatie*

ἐπελθοι. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 31. C'est du mot κονδοῦραι ou κοντοῦραι, que vient celui de *gondola* adopté par les Vénitiens et dont nous avons fait *gondole*. — S.-M.

<sup>1</sup> Διὰ τῶν τοιούτων πλοίων ἀπέρχονται οἱ βουλόμενοι τῶν Χρωβάτων διοικεῖν ἐμπορία, ἀπὸ κάσρου εἰς κάσρον περιερχόμενοι, τὴν τε Παγανίαν, καὶ τὸν κόλπον τῆς Δελματίας, καὶ μέχρι Βενετίας. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 31. — S.-M.

<sup>2</sup> Ὁ ἄρχων Χρωβατίας ἐξ ἀρχῆς, ἦγον ἀπὸ τῆς βασιλείας Ἡρακλείου τοῦ βασιλέως, δουλικῶς ἐν ὑποτεταγμένῳ τῷ βασιλεῖ Ῥωμαίων. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 31. — S.-M.

<sup>3</sup> Les Serviens, les Zachloumiens, les Terbouniens, les Canalites, les Diocléates et les Narentins. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 29. — S.-M.

<sup>4</sup> Vers l'an 829. — S.-M.

<sup>5</sup> Οὐδὲ πώποτε οἱ Χρωβάτοι οὔτοι τοῖς Βουλγάροις πᾶκτον δεδώκασιν, εἰ

μὴ πολλάκις ἀμφοτέροι ξενία τινα πρὸς ἀλλήλους παρέσχον φιλοφρονήσεως ἕνεκα. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 31. — S.-M.

<sup>6</sup> Ἡ μεγάλη Χρωβατία ἡ ἀβάπτιστος. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 32. — S.-M.

<sup>7</sup> Οἱ Βέλοχρωβάτοι, ἦγον ἀσπροι Χρωβάτοι. Constantin Porphyrogénète ajoute, *de adm. imp.* c. 30, qu'ils étaient voisins des Francs, ἐμείναν πρὸς Φραγγίαν, et qu'ils avaient un prince particulier, ἔχοντες τὸν ἴδιον ἄρχοντα. Ils reconnaissaient en outre, dit-il ensuite, la puissance d'Othon, le grand roi des Francs et de la Saxe. Ἰπόμενται δὲ ἰσθῶ τῷ μεγάλῳ ῥηγὶ Φραγγίας τῆς καὶ Σαξίας. Comme ils étaient païens, ἀβάπτιστοι, ils contractaient des alliances avec les Turcs, c'est-à-dire avec les Hongrois, car tel est le nom que Constantin Porphyrogénète donne aux ancêtres des Madjars ou Hongrois actuels. Συμπανθε-

*blanche*<sup>1</sup>, le terme esclavon pouvant recevoir ces deux explications<sup>2</sup>. — [Les peuples de la grande Croatie étaient encore païens au milieu du 10<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>, comme les Serviens leurs voisins<sup>4</sup>, qu'il faut bien distinguer des peuples du même nom qui s'établirent dans l'Illyrie, et dont il sera bientôt question. Ces Croates n'avaient pas la puissance de leurs frères, émigrés dans le midi; leurs forces en cavalerie et en infanterie étaient peu considérables<sup>5</sup> et leur pays était continuellement ravagé par les courses des Francs, des Turcs ou Madjars, et des Patzinaces, autre nation d'origine turque célèbre au 10<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>. Ils n'avaient aucune marine militaire ou marchande, parce qu'ils occupaient un pays très-éloigné de la mer<sup>7</sup>. Constantin Porphyrogénète les place à trente journées de marche d'une mer, qu'il appelle *la mer ténébreuse*<sup>8</sup>, et qui est sans aucun doute la mer Baltique. Après que les Croates émigrés

ρίας μετὰ τοὺς Τούρκους καὶ ἀγάπας ἔχοντες. — S.-M.

<sup>1</sup> Ἡ μεγάλη Χρωατία, καὶ ἡ ἄσπρη ἐπωνομαζομένη. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 31. — S.-M.

<sup>2</sup> Voyez Banduri, in *Const. Porph. de adm. imp.* c. 30, p. 89. *Beli* en slave et *bielo* en russe, signifient effectivement *Blanc*, et *Beli* ou *Feli* a le sens de *grand*. Lucius, *de regn. Dalm.* l. 1, c. 11, p. 45. — S.-M.

<sup>3</sup> C'est l'époque à laquelle vivait Constantin Porphyrogénète, le seul écrivain qui nous ait laissé des détails sur cette nation. — S.-M.

<sup>4</sup> Ce sont, je crois, les Sorbes ou Sorabes, habitants de la Lusace actuelle, voyez ci-après, p. 39. — S.-M.

<sup>5</sup> Ὀλιγότερον καβαλλαρικὸν ἐκβαλ-

λουσιν ὁμοίως καὶ πεζικόν. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 31. — S.-M.

<sup>6</sup> Συνεχέστερον πραιδευόμενοι παρά τε τῶν Φράγγων, καὶ Τούρκων, καὶ Πατζιναικῶν. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 31. J'aurai fort souvent occasion, dans la suite, de parler de cette nation turque des Patzinaces, puissante et célèbre dans la Hongrie, la Russie et sur les bords de la mer Noire, depuis le 8<sup>e</sup> jusqu'au 12<sup>e</sup> siècles. — S.-M.

<sup>7</sup> Ἄλλ' οὐδὲ σαγήνας κέκντηται, οὔτε κονδύρας, οὔτε ἐμπορευτικὰ πλοῖα, ὥς μήκοθεν οὔσης τῆς θαλάσσης. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 31. — S.-M.

<sup>8</sup> Ἡ δὲ θάλασσα εἰς ἣν διὰ τῶν ἑμαρῶν λ'κατέρχονται, ἐστὶν ἡ λεγομένη Σκοτεινή. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 31. — S.-M.

eurent achevé la conquête de la Dalmatie, un corps nombreux se sépara du gros de la nation, et se porta vers l'Illyrie et la Pannonie<sup>1</sup>; où il fonda un état qui fut gouverné par un prince particulier<sup>2</sup>, mais subordonné à celui de la Croatie<sup>3</sup>. Le pays occupé par les premiers Croates comprenait la Croatie moderne, la Morlaquie, et la partie septentrionale de la Dalmatie, possédée à présent par les Autrichiens. On doit y joindre encore la portion de la Croatie qui est soumise aux Turcs. Ce territoire fut divisé en onze zupanies<sup>4</sup>, dont les Grecs font connaître les noms<sup>5</sup>. En outre, un territoire situé vers les montagnes, et partagé en trois districts<sup>6</sup>, fut gouverné par un prince particulier, qui portait le titre de *ban*<sup>7</sup>. On comptait dans tout le pays neuf villes<sup>8</sup> remarquables<sup>9</sup>. Les Croates, accoutumés à reconnaître dans leur ancienne patrie la souveraineté des Francs, ne tardèrent pas, dans leur nouvel établissement, à se

<sup>1</sup> Ἀπὸ δὲ Χρωσάτων τῶν ἐλθόντων ἐν Δελματία διεχωρίσθη μέρος τι, καὶ ἐκράτησε τὸ Ἰλλυρικὸν, καὶ τὴν Παννονίαν. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 30.—S.-M.

<sup>2</sup> Εἶχον δὲ καὶ αὐτοὶ ἄρχοντα αὐτοξούσιον διαπιμπόμενον. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 30.—S.-M.

<sup>3</sup> Μόνον πρὸς τὸν ἄρχοντα Χρωσάτίας κατὰ φιλίαν. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 30.—S.-M.

<sup>4</sup> Voy. ci-dev. p. 28, not. 3.—S.-M.

<sup>5</sup> Ils sont nommés dans Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* c. 30, *Chleviana*, *Tzéntzena*, *Hémota*, *Pléva*, *Pesenta*, *Parathalassia* ou le littoral, *Frévéra*, *Nona*, *Tnéna*, *Sidraga* et *Nina*.—S.-M.

<sup>6</sup> *Grivasa*, *Litza* et *Goutzica*.—S.-M.

<sup>7</sup> Ou *Boan*, ὁ Βοάνος. *Ban* ou *Pan* est une expression slave que l'on rencontre souvent dans les historiens de la Hongrie et de la Dalmatie. Elle signifie *seigneur*.—S.-M.

<sup>8</sup> *Nona*, qui porte encore le même nom, *Belograd*, l'ancien *Zara*, *Béltzin*, à présent *Bélina*, *Scordona*, (*Scradin*), *Chlebena* (*Hlivno*), *Stolpe* (*Stalba*), *Tenen*, *Cori* et *Claboca*.—S.-M.

<sup>9</sup> Κάστρα οἰκούμενα, *villes* ou *châteaux habités*, comme dit Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* c. 31, car il y avait encore en ce pays, ainsi qu'il le rapporte ailleurs, *de adm. imp.* c. 29, beaucoup de villes occupées par les Slaves et qui étaient restées désertes. Τὰ δὲ λοιπὰ κάστρα τὰ ὄντα εἰς τὴν ἑρῆαν τοῦ θέμα-

soumettre à leur suprématie<sup>1</sup>. La domination des Francs fut si dure, qu'ils obligèrent les Croates à se révolter. Ils tuèrent les chefs francs qui régissaient leur pays<sup>2</sup>. Une grande armée fut envoyée pour les réduire<sup>3</sup>; les Croates en triomphèrent après une guerre opiniâtre de sept ans et ils tuèrent tous les Francs qui étaient dans leur pays, avec leur chef Goselin<sup>4</sup>. Depuis cette époque, ils restèrent indépendants<sup>5</sup>.] — S.-M.

Le succès [obtenu par les] Croates attira [sur le territoire de l'empire] une nouvelle peuplade de Barbares. Les Serbliens [selon la dénomination adoptée par les historiens de Constantinople<sup>6</sup>], que nous nommons [Serviens<sup>7</sup>] pour adoucir la prononciation

xx.  
Établis-  
sement des  
Serviens.

τος, καὶ κρατηθέντα παρὰ τῶν εἰρη-  
μένων Σκλάβων αὐκίητα καὶ ἔρημα  
ἴστανται μηδενὸς κατοικοῦντος ἐν αὐ-  
τοῖς. Le même auteur nomme sur le  
continent et dans les îles, *Catautre-  
beno, Pisuch, Selbo, Scerda, Aloep,  
Scirdacissa, Pyrotima, Meleta, Es-  
tiounez*, dont les positions pour la  
plupart ne sont pas connues. — S.-M.

<sup>1</sup> Μέχρι δὲ χρόνων τινῶν ὑπετάσ-  
σοντο καὶ οἱ ἐν Δελματίᾳ ὄντες Χρω-  
βάτοι τοῖς Φράγγοις, καθὼς καὶ πρό-  
τερον ἐν τῇ χώρᾳ αὐτῶν. Const. Porph.  
*de adm. imp.* c. 30. — S.-M.

<sup>2</sup> Οὗς ἄρχοντας ἐξ αὐτῶν (Φράγ-  
γων). Const. Porph. *de adm. imp.*  
c. 30. — S.-M.

<sup>3</sup> Ἐστράτευσαν κατ' αὐτῶν ἀπὸ Φραγ-  
γίας φροσάτον μέγα. Const. Porph.  
*de adm. imp.* c. 30. — S.-M.

<sup>4</sup> Ἀνεῖλον τοὺς Φράγγους πάντας,  
καὶ τὸν ἄρχοντα αὐτῶν Κοτζῆλιν κα-  
λούμενον. Const. Porph. *de adm. imp.*  
c. 30. — S.-M.

<sup>5</sup> Αὐτοδίσποτοι καὶ αὐτόνομοι. —  
S.-M.

<sup>6</sup> Σέρβλοι. — S.-M.

<sup>7</sup> J'ai mis *Serviens* au lieu de *Serves*  
qu'on lisait dans Lebeau. Ces peuples  
sont constamment appelés *Serbli*, οἱ  
Σέρβλοι, par Constantin Porphyro-  
génète, qui ne manque pas à leur oc-  
casion de faire selon son usage de  
mauvaises étymologies. Il dit donc,  
*de adm. imp.* c. 32, que le nom des  
Serviens signifiait *esclaves* dans la  
langue des Romains, c'est-à-dire en  
latin, Σέρβλοι δὲ τῇ τῶν Ῥωμαίων δια-  
λέκτῳ δοῦλοι προσαγορεύονται, puis  
il ajoute que c'est pour cela que l'on  
nomme *Serbuli* la chaussure des es-  
claves, et *Serbuliani* ceux qui en  
étaient chaussés comme des esclaves.  
Ὅθεν καὶ σέρβουλα ἡ κοινὴ συνήθεια τὰ  
δουλικῶς φησιν ὑποδήματα, καὶ τερ-  
βουλιανούς τοὺς τὰ εὐτελὴ καὶ πενιχρὰ  
ὑποδήματα φοροῦντας. Enfin, dit-il  
ensuite, c'est parce que ces peuples  
sont les serviteurs, ou plutôt les es-  
claves des empereurs, qu'ils ont été  
nommés Serbliens. Ταύτην δὲ τὴν  
ἐπωνυμίαν ἔσχον οἱ Σέρβλοι διὰ τὸ  
δοῦλοι γενέσθαι τοῦ βασιλέως Ῥω-  
μαίων. — S.-M.

esclavonne, demandèrent à Héraclius la même grâce qu'il avait accordée aux Croates. Ce peuple, qui était aussi une branche d'Esclavons<sup>1</sup>, [venait d'un pays plus éloigné que celui d'où sortaient les Croates. Leur patrie était située bien loin au nord, au-delà des régions qui furent occupées plus tard par les Madjars, appelés alors Turcs, et qui sont les Hongrois des modernes. Elle était voisine de l'empire des Francs, non loin des lieux qu'occupaient les Boïens ou les Bavarois. On y trouvait encore au temps de Constantin Porphyrogénète, d'autres hommes de la même race qui n'avaient point reçu le baptême, et qu'on appelait les Serviens

<sup>1</sup> Je supprime ici quelques lignes qui ne contiennent que des indications inexactes. Lebeau après avoir dit que les Serviens sont une branche des Esclavons, ajoute, que ce peuple *« venait de la Sarmatie asiatique. »* *« Il y a beaucoup d'apparence que ce » sont les Serbi de Ptolémée, qui les » place aux environs du Volga, et » qu'ils passèrent en Europe avec les » Bulgares leurs voisins. Ils s'étaient » établis à l'occident du Danube, » dans ce qu'on appelle aujourd'hui » la basse Hongrie. Trop resserrés » dans ce pays, dont une partie était » occupée par les Abares, ils se par- » tagèrent, et la moitié de la nation » demanda des terres à l'empereur, » qui leur donna d'abord le pays voi- » sin de Thessalonique. »* Ptolémée, l. 5, c. 9, place, il est vrai, dans la Sarmatie asiatique, un peuple appelé *Serbi*, Σέρβοι, mais rien n'indique que ce ne soit pas là un simple rapport de nom, fortuit et produit peut-être par une altération de l'écrivain ou de ses sources, sans qu'on puisse en conclure qu'il ait voulu parler de la nation

slave dont il s'agit ici. J'en dis autant de la conjecture émise par Lebeau, et selon laquelle les Serviens seraient passés en Europe avec les Bulgares. Il n'est pas probable qu'aux époques dont il s'agit, les tribus des Slaves se fussent portées jusque dans ces régions orientales, d'où il faudrait nécessairement les tirer pour admettre le système que je réfute. Dans les temps anciens, les rives du Volga que nous voyons à une certaine époque occupées par les Bulgares, étaient habitées par des tribus toutes d'origine finnoise. On n'y trouvait aucune peuplade slave, c'est bien plus tard que les Russes se sont étendus dans cette direction. Lebeau parle ensuite d'un établissement des Serviens dans la basse Hongrie, de leur division et d'une demande faite par la moitié de la nation à l'empereur Héraclius. Ce sont là des indications de Constantin Porphyrogénète, dont j'ai fait usage dans mes suppléments, mais qui avaient été mal comprises et reproduites inexactement par Lebeau. — S.-M.

blancs<sup>1</sup>. Ces indications font voir que les Serviens des auteurs byzantins sortaient en effet des régions que l'on voit plus tard avoir été possédées par un peuple de race slave, nommé par les écrivains latins du moyen âge, les *Serbi*, *Sorbi* ou *Sorabi*, à présent les Sorabes. Ils possédaient les provinces de la Saxe, connues depuis sous les noms de Misnie et de Lusace, où ils ont encore, surtout dans la Lusace, un grand nombre de descendants, qui ont conservé et leur langue et leur nom<sup>2</sup>. Ils soutinrent de longues et sanglantes guerres contre Charlemagne et ses successeurs, dont ils finirent par reconnaître l'empire, et dont ils reçurent des margraves allemands, qui y conduisirent des colonies nombreuses pour assurer la conquête du pays et la soumission de la nation<sup>3</sup>. C'est ainsi qu'ils devinrent sujets des princes de la maison de Saxe. Le territoire qu'ils occupaient fait à présent partie du royaume de Saxe. Cette nation s'était beaucoup accrue vers l'époque du règne d'Héraclius. Encouragés par le bon accueil que ce prince avait fait aux Croates, beaucoup de Serviens résolurent d'aller chercher de nouvelles demeures, et de se por-

<sup>1</sup> Οἱ Σέρβλοι ἀπὸ τῶν ἀβαπτίστων Σέρβλων, τῶν καὶ ἀσπρων ἐπονομαζομένων, κατὰ γὰρ τῶν τῆς Τουρκίας ἐκείθεν κατοικούντων εἰς τὸν παρ' αὐτοῖς βῆσι τόπον ἐπονομαζόμενον, ἐν οἷς πλησιάζει καὶ ἡ Φραγγία. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 32.—S.-M.

<sup>2</sup> La plupart des faits relatifs à l'histoire des Sorabes et des Slaves de cette partie de l'Allemagne, se trouvent recueillis et discutés dans la collection des *Scriptores rerum Lusaticorum* par Hoffmann, 2 vol. in-8°. Leipsick et Budissin, 1719.—S.-M.

<sup>3</sup> Je dois remarquer cependant que les savants, tels que Dobrowski, Durich et autres, qui se sont occupés des origines et de l'histoire des dialectes de la langue slave, ont reconnu que le dialecte en usage parmi les Vendes de la Lusace et de la Saxe, qui sont les Sorabes, diffère beaucoup du dialecte employé par les Serviens, dont l'idiome ressemble bien plus à la langue russe. Voyez Engel, *Geschichte von Serbien und Bosnien*, dans *Geschichte des ungrischen Reichs*, etc., t. 3, p. 146 et suiv. Adelung, *Mithridates*,



ter vers le Midi. Deux frères venaient d'hériter du pouvoir souverain<sup>1</sup>; l'un d'eux se mit à la tête de la moitié de la nation<sup>2</sup>, et vint trouver Héraclius<sup>3</sup>, qui donna pour habitation à lui et aux siens un vaste territoire qui faisait partie du thème ou de la division militaire de Thessalonique : c'est le pays qui, de leur nom, est encore appelé Servie<sup>4</sup>, et où se trouvent leurs descendants. Il est probable qu'Héraclius, alors aux prises avec les Avars, dont la puissance et la valeur menaçaient à tous les instants l'existence de l'empire et la sûreté de la ville impériale, fut bien aise de trouver des auxiliaires dans les nations serviennes. Il chercha à se les attacher en leur abandonnant des pays envahis et dévastés par ses ennemis, et qu'il ne pouvait ni reconquérir ni défendre. Par cette cession, l'empereur voulait faire des Croates et des Serviens, les remparts de l'empire, et une barrière contre les incursions des Avars. Avec ces explications, on comprend les motifs des cessions considérables que l'empereur fit aux nations slaves, et aux Serviens en particulier, qui obtinrent un très-grand territoire.] — S'y trouvant encore trop à l'étroit, ils quittèrent cette demeure, et repassèrent la Save et la Drave pour rejoindre leurs compatriotes<sup>5</sup>. Mais

t. 2, p. 615 et suiv. Dobrowski, *institutions lingue Slavicae*, p. 4. — S.-M.

<sup>1</sup> Δύο δὲ ἀδελφῶν τὴν ἀρχὴν τῆς Σερβίας ἐκ τοῦ πατρὸς διαδεξαμένων. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 32. — S.-M.

<sup>2</sup> Ὁ εἰς αὐτῶν τὸ τοῦ λαοῦ ἀναλαμβάνωνος ἦμισιν. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 32. — S.-M.

<sup>3</sup> Εἰς Ἡράκλειον τὸν βασιλέα Ῥω-

μαίων προσέφυγεν. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 32. — S.-M.

<sup>4</sup> Ὃν καὶ προσδεχόμενος ὁ αὐτὸς Ἡράκλειος βασιλεὺς, παρέσχε τόπον εἰς κατασκήνωσιν ἐν τῷ θέματι Θεσσαλονίκης τὰ Σέρβια, ἃ ἔκτοτε τὴν τοιαύτην προσηγορίαν παρείληφε. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 32. — S.-M.

<sup>5</sup> Μετὰ δὲ χρόνον τινὰ ἐδοξε τοὺς αὐτοὺς Σέρβλους εἰς τὰ ἴδια ἀπελθεῖν, καὶ τούτους ἀπέστειλεν ὁ βασιλεὺς.

s'étant bientôt repentis de leur inconstance, ils eurent encore une fois recours à l'empereur. — [Ils s'adressèrent au général qui commandait dans Belgrade<sup>1</sup>, pour qu'on leur fît de plus grandes concessions de terre<sup>2</sup>. Ils obtinrent ce qu'ils désiraient. Héraclius] leur [avait] cédé un vaste pays à l'orient des Croates; c'étaient la Mésie supérieure, la Dacie, la Dardanie, qui changèrent de nom pour prendre celui des nouveaux habitants : c'est la Servie et la Bosnie d'aujourd'hui<sup>3</sup>. — [Il y ajouta tout le pays qui est au sud de la Servie, de la Bosnie et de la Dalmatie, cédée en grande partie aux Croates, s'étendant depuis les montagnes qui couronnent la Macédoine au nord, jusqu'à la mer Adriatique, et s'avancant au sud jusqu'à Dyrrachium et au centre de l'Épire. Nous verrons bientôt que ces contrées furent occupées par des tribus slaves, issues de la race serbienne, et connues sous les noms de Narentins, de Zachloumiens, de Terbouniens, de Canalites et de Diocléates<sup>4</sup>.] — Les Serviens suivirent en tout l'exemple des Croates : ils reçurent comme eux le baptême<sup>5</sup>, et de-

Const. Porph. *de adm. imp.* c. 32.  
— S.-M.

<sup>1</sup> Je pense que la ville dont il s'agit ici, est celle qui porte encore le même nom dans la Servie moderne.

— S.-M.

<sup>2</sup> ὅτι δὲ διεπέρασαν τὸν Δάνουβιον ποταμὸν μετὰ μελικοὶ γενόμενοι, ἐμήνυσαν Ἡρακλίῳ τῷ βασιλεῖ διὰ τοῦ στρατηγῶ τοῦ τότε τὸ Βελάγραδον κρατούντος δοῦναι αὐτοῖς ἑτέραν γῆν εἰς κατασκήνωσιν. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 32. — S.-M.

<sup>3</sup> Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* c. 30, dit que le pays des Serviens avait en face les pays des Diocléates, des Terbouniens, des

Zachloumiens et des Narentins; au nord celui des Croates, et au sud celui des Bulgares. Ἡ γὰρ χώρα Σερβίας εἰς κεφαλὴν μὲν ἐστὶ πασῶν τῶν λοιπῶν χωρῶν, πρὸς ἄρκτον δὲ πλησιάζει τῇ Χρωατίᾳ, πρὸς μεσημβρίαν δὲ τῇ Βουλγαρίᾳ. — S.-M.

<sup>4</sup> Ἡ νῦν Σερβλία καὶ Παγανία, καὶ ἡ ὀνομαζομένη Ζαχλούμων χώρα, καὶ Τερβουνία, καὶ ἡ τῶν Καναλιτῶν, ὑπὸ τὴν ἐξουσίαν τοῦ βασιλέως Ῥωμαίων ὑπῆρχον.... καὶ κατεσκήνωσεν ὁ βασιλεὺς τοὺς αὐτοὺς Σέρβους ἐν ταῖς τοιαύταις χώραις. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 32. — S.-M.

<sup>5</sup> Selon Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* c. 32, l'empereur

meurèrent attachés à l'empire, sous le gouvernement de leurs princes particuliers<sup>1</sup>.—[Lorsque les Bulgares établirent un puissant empire au midi du Danube et dans la Macédoine, les Serviens restèrent dans la dépendance ou plutôt dans l'alliance, des Romains, et ne reconnurent point la suprématie des Bulgares<sup>2</sup>, contre lesquels ils soutinrent au contraire des guerres longues et opiniâtres<sup>3</sup>. On trouvait à cette époque huit villes principales dans la Servie; Constantin Porphyrogénète nous en a conservé les noms. Elles s'appelaient Destinicon, Tzernabousxeï, Mégyrétus, Dresnéik, Lesnik, Salénès, Katera et Desnek: ces deux dernières se trouvaient dans le canton de Vosona<sup>4</sup>. C'est le territoire qui, plus tard, forma le royaume de Bosnie. Il me reste maintenant à faire connaître les autres peuples de même origine que les Croates et les Serviens, parlant comme eux des dialectes de la langue esclavonne, et qui se répandirent dans les cantons montueux de l'ancienne Illyrie, situés au midi de la Dalmatie et de la Servie, sur les bords de la mer

fit encore venir de Rome, comme pour les Croates, des prêtres qui instruisirent les Serviens, les convertirent et les baptisèrent. Ὁ βασιλεὺς πρεσβύτας ἀπὸ Ῥώμης ἀγαγὼν ἐβάπτισε, καὶ διδάξας αὐτοὺς τὰ τῆς εὐσεβείας τελεῖν καλῶς, αὐτοῖς τῶν χρόνων πίσιν ἐξέθετο.—S.-M.

<sup>1</sup> Αὐτοῦ οὖν ἀρχοντος τοῦ Σέρβλου τοῦ εἰς τὸν βασιλεῖα προσφυγόντος τελευτήσαντος, κατὰ διαδοχὴν ἤρξεν ὁ υἱὸς αὐτοῦ· καὶ πάλιν ὁ ἐγγων· καὶ οὕτως ἐκ τῆς γενεᾶς αὐτοῦ οἱ καθ' ἑξῆς ἀρχοντες. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 32.—S.-M.

<sup>2</sup> Ὁ ἀρχων Σερβλίας ἐξ ἀρχῆς, ἦγεν

ἀπὸ τῆς βασιλείας Ἡρακλείου τοῦ βασιλέως δουλικῶς εἰς ὑποταγμένους τῷ Ῥωμαίων βασιλεῖ, καὶ οὐδέποτε τῷ ἀρχοντι Βουλγαρίας καθυπετάγη. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 32.—S.-M.

<sup>3</sup> Constantin Porphyrogénète donne à ce sujet de longs et intéressants détails, dans son traité de l'administration de l'empire, c. 32.—S.-M.

<sup>4</sup> Τὸ Δεσινίκον, τὸ Τζερναβουσχεῖ, τὸ Μεγυρέτους, τὸ Δρεσνέικ, τὸ Λεσνίκ, τὸ Σαλῆνες· καὶ εἰς τὸ χωρίον Βόσωνα τὰ Κάτερα, καὶ τὸ Δεσνίκ. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 32.—S.-M.

Adriatique. Les premiers Slaves que l'on rencontrait au midi de la partie de la Dalmatie envahie par les Croates, étaient les Narentins<sup>1</sup>, séparés de ceux-ci par la rivière Zentinas, qui se jette dans l'Adriatique au sud de Spalatro; ils s'étendaient au midi jusqu'au fleuve Orontius<sup>2</sup>, appelé par les modernes Naron ou Narenta, et qui se jette dans le golfe du même nom, qui fait partie de l'Adriatique. Leur territoire montueux et difficile était divisé en trois zupanies<sup>3</sup>: celles de Rasotza et de Mocrum sur la côte<sup>4</sup>; la troisième, celle de Dalen; dans les montagnes<sup>5</sup>; ce qui fait voir que le territoire continental des Narentins répondait à une partie de la Dalmatie autrichienne et de l'Herzégovine possédée par les Turcs. Les habitants des deux premières zupanies étaient pirates; ceux de la troisième vivaient de l'agriculture<sup>6</sup>. Les villes des Narentins, Mocrum, Bérullia, Ostroc et Labinetza,

<sup>1</sup> Les historiens de Venise donnent aux Slaves de la Dalmatie le nom de Narentins, tiré des circonstances géographiques indiquées dans le texte. Le nom de *Narensii* est déjà dans Pline, l. 3, c. 22. Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* c. 36, leur donne, j'ignore pour quelle raison, peut-être par une faute de copiste, la dénomination d'*Arentani*, et celle d'*Arenta* à leur pays. Τῇ τῶν Ῥωμαίων δὲ διαλέκτῳ ἡ χώρα αὐτῶν Ἀρέντα καλεῖται, ἐξ οὗ καὶ κῆνιοι παρὰ τῶν αὐτῶν Ῥωμαίων Ἀρεντάνοι καλοῦνται. — S.-M.

<sup>2</sup> Ἀπὸ δὲ τοῦ Ὀροντίου ποταμοῦ ἄρχεται ἡ Παγανία, καὶ παρεκτείνεται μέχρι τοῦ ποταμοῦ τῆς Ζεντίνας. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 30. Voyez pour le nom de *Paganía*, donné au territoire des Narentins, ci-après,

p. 44, not. 8 et 9. — S.-M.

<sup>3</sup> Τρεῖς ἔχουσα ζουπανίας, τὴν Ῥαζώτζαν, καὶ τὸ Μοκρόν, καὶ τὸ Δαλέν. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 30. Voyez pour ce qui concerne la géographie de ces contrées; Engel, *Geschichte des Ungarischen Reichs und seiner Nebenländer*, tom. II; *Staatskunde und Geschichte von Dalmatien und Croatien*, p. 456. — S.-M.

<sup>4</sup> Αἱ μὲν δύο ζουπανίαι, ἥγουν ἡ Ῥαζώτζα, καὶ ἡ τοῦ Μοκροῦ, πρόσκεινται τῇ θαλάσῳ. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 30. — S.-M.

<sup>5</sup> Ἡ δὲ τοῦ Δαλενοῦ μέγιστόν ἐστι τῆς θαλάσσης, καὶ ἐκ τῆς ἐργασίας ζῶσι τῆς γῆς. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 30. — S.-M.

<sup>6</sup> Voyez ci-dev. p. 33, not. 2, ce qui est dit de la marine et des mœurs pacifiques des Croates. — S.-M.

étaient fortifiées<sup>1</sup>. Ils étaient encore maîtres des quatre grandes îles, de *Meleta*<sup>2</sup>, *Courcoura*<sup>3</sup>, *Vartzo*<sup>4</sup> et *Pharus*<sup>5</sup>, appelées actuellement Méléda, Curzola, Brazza et Lésina. Plusieurs îles voisines et plus petites, telles que Choara, Iès et Lastobon<sup>6</sup>, avaient échappé à la domination des Narentins, et au temps de Constantin Porphyrogénète, elles reconnaissent encore la souveraineté de l'empire de Constantinople. Les îles occupées par les Narentins, naturellement belles et fertiles, contenaient beaucoup de marais et des villes désertes : les unes nourrissaient leurs troupeaux, les autres leur fournissaient des habitations<sup>7</sup>. Ces Narentins tiraient leur origine des Serviens, et ainsi qu'eux ils avaient été d'abord païens<sup>8</sup>. Comme ils l'étaient encore lorsque les Serviens avaient déjà tous reçu le baptême, les Romains continuèrent de les appeler *Pagani*<sup>9</sup>.

<sup>1</sup> Εἰσὶ κάτρα οἰκούμενα, τὸ Μόκρον, τὸ Βερούλλια, τὸ Ὀσρωκ, καὶ ἡ Λαβίντζα. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 36. Voyez Lucius, *de regn. Dalm.* l. 14, c. 14, p. 49.—S.-M.

<sup>2</sup> Τὰ Μέλετα. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 30. Le même auteur dit qu'elle s'appelait aussi *Malozeatæ*, τὰ Μέλετα, ἥτοι τὸ Μαλοζεάται. Pline en parle, l. 3, c. 26, sous le nom de *Melite*. — S.-M.

<sup>3</sup> Νῆσος μεγάλη ἡ Κούρκρα, ἥτοι τὸ Κίερ, ἐν ᾗ εἰσι καὶ κάτρα. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 36. Elle est mentionnée par beaucoup d'auteurs anciens, qui l'appellent Κορκύρα ἡ Μέλαινα, c'est-à-dire *Corcyre la Noire*, pour la distinguer de la moderne Corfou. — S.-M.

<sup>4</sup> Ὁ Βράτζης. Elle est nommée *Brachia*, par Pline. — S.-M.

<sup>5</sup> Τὸ Φάρα. Elle est ordinairement

appelée *Pharus* par les anciens, c'est l'altération du nom de *Paros* qui lui fut donné par une colonie de *Pariens* qui vint s'y établir. — S.-M.

<sup>6</sup> Νῆσος τὰ Χοάρα, νῆσος Ἰῆς, νῆσος τὸ Λάσσοβον. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 36. *Ies* est *Issa* chez les modernes. — S.-M.

<sup>7</sup> Πλησιάζουσι δὲ αὐτοῖς νῆσοι τέσσαρες, τὰ Μέλετα, τὰ Κούρκουρα, ἡ Βάρτζω, καὶ ὁ Φάρος, καλλιφαῖ καὶ εὐφορώταται, ἐρημόκατρα ἔχουσαι καὶ ἐλθόντας πολλοὺς οἰκοῦσι δὲ ἐν αὐταῖς καὶ ἔχουσι τὰ κτήνη αὐτῶν, καὶ ἐξ αὐτῶν ζῶσιν. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 30. — S.-M.

<sup>8</sup> Οἱ δὲ αὐτοὶ Παγανοὶ ἀπὸ τῶν ἀβαπτίστων Σέρβων κατὰγονται. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 36. — S.-M.

<sup>9</sup> Οἱ δὲ Παγανοὶ, οἱ καὶ τῇ Ῥωμαίων διαλέκτῳ Ἀρεντανοὶ (*leg. Narentanoi*) καλοῦμενοι, εἰς δυσβάτους τόπους καὶ

Comme les Serviens et les Croates, ils occupèrent des régions dévastées et envahies par les Avars<sup>1</sup>. La portion de la côte longue et étroite, comprise entre la mer Adriatique et les montagnes de l'Herzégovine, et qui s'étend au midi de la Narenta jusqu'à la ville actuelle de Raguse, tomba au pouvoir d'autres tribus esclavonnes, qui faisaient aussi partie de la race des Serviens. Ceux-ci étaient les Zachloumiens<sup>2</sup>, qui tiraient leur nom d'une montagne appelée Chloum<sup>3</sup>, qui se

κρημυνόμενοι κατελείφθησαν ἀβάπτιστοι. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 29 et 36. On voit que selon cet auteur, ce n'étaient pas les Romains qui donnaient à ces peuples le nom de *Pagani*, mais qu'ils le prenaient eux-mêmes, tandis que les Romains les appelaient *Narentani*, ou selon la manière de Constantin, *Arentani*. Aussi ajoutait-il que *Pagani* signifiait en langue slave qui n'est pas baptisé. Παγανοὶ κατὰ τὴν τῶν Σκλάβων γλῶσσαν ἀβάπτιστοι ἑρμηνεύονται. On aura encore ici une occasion de remarquer combien cet empereur était mal instruit dans la langue des Slaves et même dans la langue latine. Il est hors de doute en effet que le nom de *Pagani* donné à ces Slaves venait des Romains. — S.-M.

<sup>1</sup> Voyez ci-après, p. 50, not. 6. — S.-M.

<sup>2</sup> Ἀπὸ δὲ τοῦ Ῥαουσίου ἀρχεται ἡ ἀρχοντία τῶν Ζαχλούμων καὶ παρεκτείνεται μέχρι τοῦ Ὀροντίου ποταμοῦ· καὶ πρὸς μὲν τὴν παράβαλασσίαν πλησιάζει τοῖς Παγανοῖς, πρὸς δὲ τὰ ὄρεϊνά εἰς ἀρκτον μὲν πλησιάζει τοῖς Χρωβάτοις, εἰς κεφαλὴν δὲ τῇ Σερβίᾳ. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 30. — S.-M.

<sup>3</sup> Ζαχλούμοι δὲ ὠνομάσθησαν ἀπὸ ὕψους οὕτω καλουμένου Χλούμου.

Const. Porph. *de adm. imp.* c. 33. En langue slave la particule *sa*, qui signifie *après*, sert effectivement à former des dérivatifs. Ainsi *zachloumi* signifierait réellement en cette langue *ceux qui sont auprès de Chloum*. A une époque bien plus moderne, au 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> siècles, on donnait le nom de comté de Chelm, *comitatus Chelmen-sis*, à la partie du canton des Zachloumiens, voisin du pays de Zenta et de la ville de Stagno, dans l'état de Raguse, entre les montagnes de la Dalmatie et la mer. C'est là que s'était conservé le nom des Zachloumiens des auteurs byzantins. Ducange fait connaître leurs souverains, *fam. Byz.* p. 343. Il semble d'après un passage remarquable de Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* c. 33, que les Zachloumiens, peuple servien de la Dalmatie, ne devaient pas en réalité leur nom à la colline de Chloum qui se trouvait dans le territoire qu'ils occupaient; mais il paraîtrait que le nom de la nation et celui de la colline auraient été apportés de leur ancienne patrie. Selon Constantin Porphyrogénète, il se trouvait dans les régions lointaines d'où venaient les nations slaves, des Zachloumiens *non baptisés*, Ζαχλούμοι ἀβάπτιστοι, comme il y avait des Croates et des

trouvait dans la partie de l'Herzégovine, qui fut connue pendant long-temps sous le nom de duché de Saint-Sabas<sup>1</sup>. Elle était située dans l'intérieur des terres; on y trouvait une ville qui portait aussi le nom de Chloum, et une autre appelée *Bona*, c'est-à-dire *la bonne*, ce qui se traduit en slave par *Dobra*, nom qu'elle a communiqué sous ces deux formes à une grande rivière qui traverse tout le pays<sup>2</sup>, et qui va se jeter plus loin vers le nord dans la Save. Les Zachloumiens possédaient cinq villes considérables, nommées Stagnum, Mocriscic, Ioslé, Galoumaénik et Dobriscic<sup>3</sup>. De

Serviens non baptisés. Il semblerait d'après ce passage qu'il faudrait chercher dans la Pologne, la patrie primitive de cette nation slave, car il y est dit qu'elle habitait sur les bords d'un fleuve appelé *Vislas*, qui se nommait encore *Ditsicé*, εἰς τὸν ποταμὸν Βίσλας, τὸν ἑπονομαζόμενον Διτζίκη. Ce fleuve *Vislas* est, je pense, la Vistule, nommée *Viscla* par Jornandès, *de reb. Get.* c. 5. Les Polonais l'appellent encore *Wisla*; elle est nommée *Weissel* ou *Wiessel* chez les Allemands. Voyez t. 5, p. 262, not. 3, liv. xxvii, § 47. Là, dans leur ancienne patrie, les Zachloumiens, selon le même Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* c. 33, habitaient sur les bords d'une rivière de *Zachloum*, ὥκουν εἰς τὸν ποταμὸν τὸν ἑπονομαζόμενον Ζαχλούμα, d'où ils tiraient leur nom.—S.-M.

<sup>1</sup> Le duché de St.-Sabas était une souveraineté fondée vers l'an 1317, par un seigneur servien nommé *Wak-Hrana*. Il avait une fort grande étendue. Il était borné à l'est par la ville et le territoire de Novibazar, dans la Servie; le fleuve Zentinas à l'ouest; au sud par le territoire de

Raguse et au nord par la Bosnie dont il faisait originairement partie. Le nom de St.-Sabas ne date que de l'an 1435 environ, il fut alors donné à ce petit état par le prince Étienne créé duc par l'empereur Frédéric IV, et ce fut en l'honneur d'un saint très-révéré chez les Slaves. Le nom d'Herzégovine, que les Turcs donnent à ce pays, vient du mot allemand *Herzog*, qui signifie *duc*, titre que ses souverains portaient. Ce pays fut soumis à l'empire turc par Mahomet II.—S.-M.

<sup>2</sup> Ἐν τῷ τοιοῦτῳ χωρίῳ βουνός ἐστὶ μέγας, ἔχων ἀνωθεν αὐτοῦ δύο κάερα, τὸ Βόνα, καὶ τὸ Χλούμ, ὅπισθεν δὲ τοῦ τοιοῦτου βουνοῦ διέρχεται ποταμὸς καλούμενος Βόνα, ὃ ἐρμηνεύεται καλόν. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 33.—S.-M.

<sup>3</sup> Ἐν τῷ χωρίῳ τῶν Ζαχλούμων εἰσὶ κάερα οἰκούμενα, τὸ Σταγρόν, τὸ Μοκρiscic, τὸ Ιοσλή, τὸ Γαλουμαήνικ, τὸ Δοβρισic. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 33. Parmi ces villes on distingue celle de Stagnum située à une courte distance au nord de Raguse, et dans l'ancien territoire de cette petite république.—S.-M.

Raguse au territoire des Décateriens, connu actuellement sous le nom de pays des Bouches-du-Cattaro, on trouvait sur la côte et dans les montagnes, en allant vers la Servie, une autre souveraineté slavonne, c'était celle des Terbouniens<sup>1</sup>. La capitale était Terbounia, dont le nom signifiait, dit-on, dans leur langue, *lieu fortifié*, et le pays, ajoutait-on, contenait beaucoup de cantons forts et difficiles<sup>2</sup>. Le prince des Terbouniens reconnaissait la suprématie du chef des Serviens<sup>3</sup>, et il commandait lui-même à une autre principauté slave appelée Canali<sup>4</sup>, d'un mot qui, dit-on, signifiait *le chemin des chariots*<sup>5</sup>. On trouvait cinq villes remarquables dans le territoire possédé par le prince ou zupan des

<sup>1</sup> Ἀπὸ δὲ τοῦ κάστρου τῶν Δεκατέρων ἄρχεται ἡ ἀρχοντία Τερβουνίας, καὶ παρακτείνεται μέχρι τοῦ Ρακουσίου, πρὸς δὲ τὰ ὄρεϊνὰ αὐτῆς πλησιάζει τῇ Εἰρδία. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 30. — S.-M.

<sup>2</sup> Τερβουνία δὲ τῇ τῶν Σκλάβων διαλέκτῳ ἐρμηνεύεται ἰσχυρὸς τόπος· ἡ γὰρ τοιαύτη χώρα ὀχυρώματα ἔχει πολλά. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 34. — S.-M.

<sup>3</sup> Ἦσαν δὲ οἱ τῆς Τερβουνίας ἄρχοντες, αἱ ἐπὶ τὸν λόγον τοῦ ἄρχοντος Εἰρδίας. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 34. On apprend du même Constantin Porphyrogénète, que ce pays, depuis l'arrivée des Slaves sous Héraclius, jusqu'à Blastémer, prince de Servie, fut gouverné par de simples Zoupanes. Blastémer donna sa fille en mariage à Krainas, fils de Béla, Zoupan de la Terbounie; qui devint alors prince indépendant, reconnaissant toutefois, comme on vient de le voir, la suzeraineté de la Servie. Θελον (Βλαστήμαρος) οὗτος τὸν ἰδίον γαμβρὸν δοξάσαι, ὠνόμασεν αὐ-

τὸν ἄρχοντα, ποιήσας αὐτὸν αὐτεξουσίου. — S.-M.

<sup>4</sup> Ἔστι καὶ ἑτέρα χώρα ὑπὸ ταύτην τὴν χώραν Τερβουνίας, Καναλή προσαγορευμένη. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 34. Ἡ τῶν Τερβουνιατῶν καὶ τῶν Καναλιτῶν χώρα μία ὑπάρχει. — S.-M.

<sup>5</sup> Τὸ δὲ Καναλή ἐρμηνεύεται τῇ τῶν Σκλάβων διαλέκτῳ ἀμαξιά· ἐπειδὴ, διὰ τὸ εἶναι τὸν τόπον ἐπίπεδον, πάσας αὐτῶν τὰς δουλείας διὰ ἀμαξίων ἐκτελοῦσιν. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 34. Voilà encore un exemple des mauvaises étymologies que faisait Constantin Porphyrogénète et du peu de connaissance qu'il avait des langues slaves et même du latin. Il est surprenant en effet qu'il n'ait pas reconnu ici le mot latin *Canalis* et qu'il l'ait pris pour un terme slave. Le pays des Canalites a conservé son nom jusqu'à nos jours, on appelle ainsi un canton qui faisait partie de l'ancien territoire de Raguse. Il tirait son nom d'un ancien aqueduc destiné à porter des



Terbouniens<sup>1</sup> : c'étaient Terbounia, appelée à présent Trévigné<sup>2</sup>, Hormos<sup>3</sup>, Riséna<sup>4</sup>, Loucabète et Zétlèbe. La ville de Raguse<sup>5</sup> formait un petit état au milieu du pays des Terbouniens. Elle était occupée par une population romaine, sortie d'une cité d'origine grecque nommée Épidaure<sup>6</sup>, qui avait été prise et dévastée par les Slaves, et dont on voit encore les ruines en un lieu appelé *Ragusa Vecchia*, à deux milles au sud de la moderne Raguse. Pour se préserver à l'avenir d'un pareil malheur, et pour pouvoir mieux se défendre, les fugitifs d'Épidaure<sup>7</sup> vinrent se fixer dans

eaux dans l'antique ville d'Épidaure, qui est l'ancienne Raguse. Voyez Banduri, *animad. ad Const. Porph.* p. 110. — S.-M.

<sup>1</sup> Ἐν τῷ χωρίῳ Τερβουνίας, καὶ τοῦ Καναλῆ, εἰσὶ κάστρα οἰκούμενα, ἡ Τερβουνία, τὸ Ὁρμός, τὰ Ρίσενα, τὸ Λουκάβετα, τὸ Ζετλήθη. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 34. — S.-M.

<sup>2</sup> Cette ville est dans l'Herzégovine sur le territoire turc. — S.-M.

<sup>3</sup> Τὸ Ὁρμός. C'était sans doute un port sur la côte; comme l'indique son nom grec. On ne sait à quelle position il répond. — S.-M.

<sup>4</sup> C'est l'antique *Rizzinium* ou *Rhizana*. On l'appelle à présent *Rizano*. Elle est dans le territoire de Cattaro. — S.-M.

<sup>5</sup> Τὸ κάστρον τοῦ Ραουσιῶ. Selon Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* c. 29, le nom de cette ville dérivait du mot *Lau*, Λαῦ, qui en latin *Ρωμαίσι*, ou plutôt en grec, comme le remarque avec raison Banduri, *in Const.* p. 78, signifiait un *précipice*, ὁ κρημνός. On a l'exemple d'une ancienne ville de la Laconie *Laas*, qui tirait son nom du mot *Λᾶας*, gén. *λάου*, *rocher*, duquel paraît venir le

mot latin *lapis*. Les habitants de Raguse furent donc nommés *Lausai*, ἐκλήθησαν Λαυσαῖοι, c'est-à-dire *ceux qui habitent un précipice*, ἦγουν οἱ καθιζόμενοι εἰς τὸν κρημνόν. Dans l'usage commun, par une permutation de lettres assez fréquente, ils furent nommés *Raousai*. Ἡ δὲ κοινὴ συνήθεια, ἡ πολλάκις μεταφθεύουσα τὰ ὀνόματα τῇ ἐναλλαγῇ τῶν γραμμάτων, μεταβαλοῦσα τὴν κλήσιν, Ραουσαίους τοῦτους ἐκάλεσεν. La ville de Raguse est appelée par les Slaves *Dubrovník* du mot *dubrava*, qui signifie *forêt*, à cause des forêts dont elle était autrefois environnée. — S.-M.

<sup>6</sup> Οἱ δὲ αὐτοὶ Ραουσαῖοι τὸ παλαιὸν ἐκράτουν τὸ κάστρον τὸ ἐπιλεγόμενον Πίταυρα (*leg.* *Επίδαυρον*). Const. Porph. *de adm. imp.* c. 29. Je dois remarquer cependant que cette ville est aussi appelée *Epitaurus* dans les inscriptions antiques. Elle était colonie romaine, comme on l'apprend de Pline, l. 3, c. 22, et de plusieurs autres auteurs. — S.-M.

<sup>7</sup> Constantin Porphyrogénète rapporte, *de adm. imp.* c. 29, les noms des principaux citoyens qui vinrent se fixer dans la nouvelle ville, qui

un lieu difficile au milieu de précipices<sup>1</sup>, et ils y bâtirent une ville qui s'agrandit rapidement. Cette ville était, comme on l'a vu, environnée partout de populations slaves<sup>2</sup>, mais elle avait conservé son indépendance moyennant un tribut de trente-six pièces d'or qu'elle payait au prince des Zachloumiens, et un autre de pareille somme au prince des Terbouniens. Les Ragusais pouvaient au moyen de ce vasselage récolter le produit des vignes<sup>3</sup> et des champs qu'ils possédaient au milieu des territoires occupés par les Slaves. Ce petit état gouverné en république a perpétué son existence presque jusqu'à nos jours; ses possessions se sont même accrues. Protégé par les sultans turcs, il avait su se soustraire à la domination des Vénitiens, qui s'est étendue peu à peu sur presque toutes les côtes orientales de la mer Adriatique; il s'était même agrandi aux dépens des princes slaves ses voisins, et autrefois ses suzerains, et il n'a cessé d'exister qu'en l'an 1815, qu'il a été réuni aux états de la maison d'Autriche. On trouvait encore dans ces régions, mais plus au midi, un autre état slave, qui devait aussi son origine à des peuples de race servienne, accueillis par l'empereur Héraclius : c'est celui des Diocléates. Il tirait son nom d'une ville de Dioclée, fondée, dit-on, dans l'Illyrie par l'empereur Dioclétien<sup>4</sup>; ce qui n'est pas vrai, car on lit le nom de cette cité dans des auteurs bien plus anciens

s'agrandit aussi par l'émigration des habitants de Salone.—S.-M.

<sup>1</sup> Εἰς τοὺς ὑποκρήμνους τόπους κατήκτισαν. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 29.—S.-M.

<sup>2</sup> Τὸ δὲ κάστρον τὸ Ῥακούσιον μέσον τῶν δύο χωρῶν πρόσκειται, τῶν τε Ζαχλούμων, καὶ τῆς Τερβουνίας. Const.

Porph. *de adm. imp.* c. 30.—S.-M.

<sup>3</sup> Ἐχουσι δὲ καὶ τοὺς ἀμπελώνας αὐτῶν εἰς ἀμφοτέρας τὰς χώρας. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 30.—S.-M.

<sup>4</sup> Διοκλήτα δὲ ὀνομάζεται ἀπὸ τοῦ ἐν τῇ τοιαύτῃ χώρᾳ κάστρου, ὅπου ἔκτισεν ὁ βασιλεὺς Διοκλητιανός. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 35.—S.-M.

que cet empereur<sup>1</sup>. Elle est actuellement ruinée ; on la trouvait dans le voisinage d'un grand lac, appelé à présent le lac de Scutari<sup>2</sup>. Elle donnait son nom à un territoire assez considérable, qui répond à une partie de l'Albanie moderne et au pays des Monténégrins. Il s'étendait sur la côte de l'Adriatique, depuis les châteaux d'Élissus, d'Helcynius et d'Antivari, destinés à défendre au nord la province de Dyrrachium<sup>3</sup>, jusqu'au pays des Décatériens ou de Cattaro. Du côté des montagnes, il était limitrophe de la Servie<sup>4</sup>. On y trouvait les grandes villes de Gradète, de Nougrade et de Lontodocla<sup>5</sup>. Ce pays, de même que tous les autres, avait été dévasté par les Avars, et il était vide d'habitants<sup>6</sup> quand les Slaves vinrent s'y établir avec la permission de l'empereur. Sur la côte de ce territoire on trouvait encore un petit état, qui avait conservé une certaine indépendance ; c'est le petit canton connu long-temps sous le nom de pays des Bouches-du-Cat-

<sup>1</sup> Elle est nommée *Doclea* dans Ptolémée, l. 2, c. 17, qui en fait la capitale des Docléates, peuple de l'ancienne Dalmatie. C'est au contraire de cette ville que Dioclétien tirait son nom, comme l'atteste formellement Aurélius Victor. *Diocletianus Delmata, matre pariter atque oppido nomine Dioclea, quorum vocabulis, Diocles appellatus.* — S.-M.

<sup>2</sup> Νυνὶ δὲ ἐστὶν ἐρημώκαστρον, μέχρι τοῦ νῦν ἀνομαζόμενον Διοκλίαν. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 35. Cette ville fut détruite, au 10<sup>e</sup> siècle, par le roi des Bulgares Samuel ; elle ne s'est jamais relevée depuis. Son siège archiepiscopal fut alors transporté à Ragnse. Voyez sur la situation et l'histoire de cette ville, Banduri, *animadv. in Const.* p. 111 et 112. — S.-M.

<sup>3</sup> Ἡ δὲ Διοκλίαν πλησιάζει πρὸς τὰ κατέλια τοῦ Δυρραχίου, ἤγουν πρὸς τὸν Ἐλισσὸν, καὶ πρὸς τὸν Ἐλαύνιον, καὶ τὸν Ἀντίβαριν, καὶ ἔρχεται μέχρι τῶν Δεκατέρων. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 30. La ville d'Élissus, paraît être celle qui est appelée à présent Alésio à l'embouchure du Drino. Cette contrée portait le nom de Croatie rouge. — S.-M.

<sup>4</sup> Πρὸς τὰ ὄρεϊνὰ δὲ πλησιάζει τῇ Σερβλίᾳ. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 30. — S.-M.

<sup>5</sup> Ἐν τῇ χώρᾳ Διοκλείας εἰσὶ μεγάλα κάστρα οἰκούμενα, τὸ Γράδετται, τὸ Νουγράδε, τὸ Λοντοδόκλα. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 35. — S.-M.

<sup>6</sup> Παρὰ δὲ τῶν Ἀβάρων καὶ αὐτῇ τῇ χώρᾳ αἰχμαλωτισθεῖσα ἡρτήμεται. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 35. — S.-M.

taro, ou, comme l'appelaient les Grecs du Bas-Empire, le pays de *Decatera* <sup>1</sup>. C'est un canton difficile et pittoresque, de peu d'étendue, sur les bords d'un golfe <sup>2</sup> étroit et contourné, qui s'avance dans l'intérieur des terres <sup>3</sup> l'espace de vingt-cinq milles. C'est à l'extrémité d'un des bras formés par ce golfe que se trouvait la capitale <sup>4</sup> de cette petite république, qui se maintint au milieu des révolutions du pays jusqu'en l'an 1410, époque à laquelle elle reconnut l'autorité des Vénitiens. Après avoir fait connaître les changements notables survenus sous le règne d'Héraclius dans cette partie de l'empire, dont il sera désormais rarement question, il est temps de revenir à la suite des événements.]—S.-M.

Le lecteur doit être étonné de voir depuis dix ans un prince à la fleur de son âge, issu d'une race de guerriers, guerrier lui-même, qui avait donné des preuves éclatantes de son courage en arrachant la couronne à Phocas, laisser les plus belles provinces de son empire en proie à des incursions continuelles, et languir dans une indolence léthargique, tandis que chaque année, par un retour aussi régulier que celui des saisons,

221.  
Embarras  
d'Héraclius.

Baronius.  
Pagi ad Bar.  
Assemani,  
bib. jur. Or.  
t. IV, c. 1.

<sup>1</sup> Τὸ κάστρον τὸ Δεκάτερα. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 29.—S.-M.

<sup>2</sup> Ce golfe était appelé par les anciens, *Rhizonicus sinus*, d'une ville de Rhizon, *Rhizinium* ou *Rhizana*, qui porte actuellement le nom de *Risano*. Elle est située à l'extrémité septentrionale d'un enfoncement formé par un bras du golfe de Cattaro, à l'opposite de Cattaro, qui est au sud.—S.-M.

<sup>3</sup> C'est à cette circonstance même, selon Constantin Porphyrogénète,

*de adm. imp.* c. 29, que ce golfe devait son nom, emprunté, selon lui, à la langue latine, qui ne présente cependant aucun mot qui puisse justifier l'assertion de cet historien. Τὸ κάστρον τῶν Δεκατέρων ἐρμηνεύεται τῇ Ῥωμαίων διαλέκτῳ ἐξενωμένον καὶ πεπληγμένον, διότι εἰσέρχεται ἡ θάλασσα ὥσπερ γλῶσσα ἐξενωμένη μέχρι τῶν δεκαπέντε καὶ εἰκοσι μυρίων.—S.-M.

<sup>4</sup> Εἰς τὸ τῆς θαλάσσης συμπλήρωμα ἐστὶ τὸ κάστρον. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 29.—S.-M.

voyait revenir les Perses, et avec eux le ravage et la mort. A quoi attribuer cet engourdissement dans les commencements de son règne, temps, où pour l'ordinaire, les princes les plus nonchalants jettent quelque étincelle d'activité? Héraclius aimait le repos et le plaisir; il laissa éteindre sur le trône la valeur qui l'y avait placé; et il eut besoin de violentes secousses pour la rallumer. Ajoutez encore l'état de faiblesse où il se voyait réduit. L'empire était anéanti; la tyrannie de Phocas, comme un vent brûlant et pestilentiel, avait desséché ce grand arbre jusque dans ses racines; il fallait une longue culture pour lui rendre la vie. Tout désertait dans les garnisons, tout fuyait, tout périssait dans les armées: et il est remarquable, que sous le règne d'Héraclius l'histoire ne montre, à l'exception du seul monarque, nul personnage, ni dans l'ordre militaire, ni dans l'ordre civil, qui mérite d'être connu de la postérité; tant l'empire était frappé de stérilité. Il est vrai que le courage du prince, marchant en personne à la tête de ses troupes, aurait pu les ranimer. Un vaillant capitaine sait créer de braves soldats. Mais les finances épuisées mettaient l'empereur hors d'état de former une armée. Ce fut pour cette raison, qu'il s'occupa premièrement à trouver des ressources; et il faut avouer qu'il eut d'abord recours à celles qu'il devait regarder comme les moins légitimes. Il envoya en Égypte le patrice Nicéas, pour demander au patriarche d'Alexandrie, Jean l'Aumônier, l'argent qu'il dissipait en libéralités inutiles. C'est ainsi qu'une cour corrompue appelait les aumônes, par lesquelles ce saint prélat a mérité le surnom particulier qui devrait être commun à tous les évêques. Jean répondit au Patrice, que

ce qu'il demandait était le bien des pauvres, et que Dieu seul en était le maître. Nicétas, piqué de ce refus, force le trésor et emporte le dépôt de l'église. Mais bientôt après, touché de repentir, ou bien étonné d'un miracle, comme le rapporte l'auteur de la vie du saint prélat, il renvoie l'argent, y en ajoute même du sien, et devient ami du patriarche. Il l'engage à venir à Constantinople, pour donner sa bénédiction à l'empereur. Jean se mit en mer avec lui; mais étant tombé malade à Rhodes, il se fit transporter en Cypre, où il mourut dans Amathonte, lieu de sa naissance.

Tranquille du côté de l'Occident, Héraclius ne songea plus qu'à réprimer l'audace des Perses. Chosroès enflé de ses succès, non content de verser le sang des Romains, répandait celui de ses propres sujets, et se rendait de jour en jour odieux par sa cruauté et par les impôts dont il les accablait. L'empereur conçut l'espérance de réduire un prince puissant à la vérité, mais qui ne régnait plus sur le cœur de ses peuples. La longue inaction des Avares avait laissé à la Thrace le temps de se repeupler. Les Croates et les Serviens ne demandaient qu'à essayer leurs armes au service de l'empire; l'Occident offrait une nouvelle pépinière de soldats, pour réparer les pertes et la désolation de l'Orient. Mais il manquait encore à Héraclius les deux grands ressorts de la guerre, l'argent et de bons généraux. Les talents militaires semblaient éteints, ainsi que la valeur. Loin qu'il se fût formé d'habiles capitaines sous la tyrannie de Phocas, sa cruelle jalousie avait fait périr ceux qui avaient survécu à Maurice. Héraclius résolut de commander lui-même son armée, persuadé qu'un prince courageux et aimé de ses sujets

AN 621.

XXII.  
Héraclius se  
prépare à  
marcher  
contre  
les Perses.

Niceph. p. 11.  
Theoph. p.  
253.

Cedr. t. I.  
p. 409.  
Pagi ad Bar.

vaut seul plusieurs généraux, et que l'œil du souverain fait naître la valeur. Pour suppléer au mauvais état de ses finances, il fit fondre l'or et l'argent qui servait à la décoration des églises, croyant qu'il était moins fâcheux de dépouiller les temples du seigneur pour les défendre, que de les laisser avec toutes leurs richesses, en proie à de sacrilèges destructeurs. Il passa l'année entière en préparatifs; et ayant mis sur pied des troupes nombreuses, il les fit passer en Asie, à dessein d'aller se mettre à leur tête au commencement du printemps.

AN 622.  
XXIII.  
Commence-  
ment de  
l'histoire des  
Musulmans.

Tandis que les deux puissances les plus anciennes, les plus étendues et les mieux affermies, se préparaient à s'entre-détruire, un homme caché dans les déserts de l'Arabie forgeait, dans l'obscurité, des ressorts dont il ignorait lui-même la force, et dont les prodigieux effets devaient réduire en poudre les deux empires et changer la face du monde. Mahomet était né, et jetait déjà les semences d'un fanatisme qui se développait d'abord avec peine, mais qui dans la suite, abreuvé de ruisseaux de sang, prit des accroissements rapides, remplit l'Asie et l'Afrique, et étendit ses branches jusqu'en Europe. Mahomet comptait encore ses prosélytes, lorsqu'en cette année 622, il fut obligé de s'enfuir de sa patrie, fuite plus fameuse que les plus célèbres victoires, et qui sert d'époque à tous les peuples musulmans pour compter leurs années. Comme nous verrons désormais la nation formée par Mahomet porter les plus grands coups à l'empire romain, je ne puis me dispenser d'en rapporter l'origine; et quoique ce redoutable imposteur soit connu de toute la terre, il est de mon sujet d'en rassembler les principaux traits, répandus dans un grand nombre d'auteurs.

Mahomet descendait de mâle en mâle d'Ismaël<sup>1</sup>, fils d'Abraham<sup>2</sup>. Ismaël, chassé de la maison paternelle avec sa mère Agar, s'arrêta dans le Hédjaz<sup>3</sup>, qui s'étend le long du golfe Arabique, entre l'Arabie Pétrée et l'Arabie Heureuse. Il y trouva établis les descendants de Jectan<sup>4</sup>, que les Arabes nomment Cahtan, fils du patriarche Héber, nommé Houd par les Arabes, et dont la sépulture se montre encore dans l'Arabie Heureuse<sup>5</sup>. Yarab fils de Jectan, avait donné son nom à la nation<sup>6</sup>. Les Ismaélites furent appelés Mostarabes, c'est-à-dire, Arabes mêlés, par distinction des descendants de Jectan, qui furent nommés Arabes purs. Ils furent aussi nommés Agaréniens<sup>7</sup>, du nom d'Agar. Mais celui de Sarrasins ne leur vient point de Sara, avec laquelle leur origine n'a aucun rapport; il vient d'un mot arabe qui signifie orientaux<sup>8</sup>; et c'est ainsi que les appelaient les Grecs et les Juifs, parce que l'A-

xxiv  
Origine de  
Mahomet.  
Elmacin.  
Abrah. Ec-  
chel. hist.  
Arab.  
D'Herbelot,  
bibl. or.  
Gagnier, vie  
de Mah.  
Sale, diss. sur  
le Mahom.  
Jault, préf.  
de la trad.  
d'Okley.  
Assemani,  
bib. Or. t. 4,  
Hist. Univ.  
des Anglais,  
t. 15.  
Mém. de l'A-  
cad. des Insc.  
et B.-L.  
t. xxxii, p.  
406.

<sup>1</sup> Mahomet était, selon les historiens arabes, le 21<sup>e</sup> descendant de Maad, reconnu pour être lui même issu d'Ismaël; mais ces auteurs différaient beaucoup entre eux sur le nombre des degrés généalogiques qui séparent ces deux personnages. Les traditions qu'ils ont conservées sur ce point ne présentent rien de certain. —S.-M.

<sup>2</sup> Les Arabes appellent ce patriarche *Ibrahim*. —S.-M.

<sup>3</sup> Au lieu de *Hégiaz*. J'avertis ici une fois pour toutes, que j'ai donné partout aux noms orientaux l'orthographe adoptée actuellement par la plupart des orientalistes. —S.-M.

<sup>4</sup> Ou *Yoktan*. C'est de Jectan que Théophraste, p. 277, fait venir les Homérites, anciens habitants de l'Yémen. Ἀλλὰ τοῦ Ἰεκτάν, οἱ λεγόμενοι Ἀμανί-

ται (leg. Ἰαμανίται), τοῦτ' ἐστὶν Ὀμ-  
πίται. —S.-M.

<sup>5</sup> Dans le pays d'Hadramaut, situé à l'extrémité méridionale de l'Arabie sur l'Océan indien. —S.-M.

<sup>6</sup> C'est seulement l'opinion de quelques auteurs orientaux. Le fait est que l'on ignore l'origine du nom des Arabes. —S.-M.

<sup>7</sup> Ce nom ne se rencontre presque que dans les écrivains grecs. —S.-M.

<sup>8</sup> Le mot *scharh* en arabe signifie orient, d'où vient *Scharkioun* et *Scharkün*, c'est-à-dire orientaux. C'est ainsi que les Arabes appellent l'Afrique *Mogreb* (l'occident), et ses habitants *Mogrebins* (occidentaux). Les peuples de la Syrie ont pu, en effet, en agir de même, et désigner d'une façon analogue les Arabes leurs voisins. Les livres de l'Ancien Testa-



rabie est à l'orient de la Judée et des pays habités par les Grecs. Les Arabes eux-mêmes ne se sont jamais donné le nom de Sarrasins : cependant, pour nous conformer à l'usage, nous le leur donnerons presque toujours dans la suite de cette histoire. Ismaël ayant fixé son séjour dans le lieu même où l'ange avait montré à sa mère une source d'eau <sup>1</sup>, y bâtit un temple au seigneur, et fut aidé, selon les Arabes, par son père Abraham dans la construction de cet édifice. C'est la fameuse Caaba, ou maison carrée <sup>2</sup>, le centre de la dévotion musulmane, le point de la terre vers lequel ils se tournent toutes les fois qu'ils font leurs prières en quelque pays qu'ils soient, le lieu qu'ils doivent visiter au moins une fois dans leur vie. Quelques-uns de leurs auteurs prétendent que la Caaba subsistait longtemps avant Ismaël; qu'Adam y adorait le seigneur sous une tente descendue du ciel; que son fils Seth bâtit en ce lieu un temple de pierre qui fut détruit par le déluge, et qu'Abraham et Ismaël n'en furent que les réparateurs<sup>3</sup>. Le puits de Zemzem, voisin du temple, est, selon eux, le puits d'Agar, et ils montrent encore sur une pierre noire, très-révéree, l'empreinte des pieds d'Abraham. La ville de la Mecque s'étant formée au-

ment qui ne nomment pas les Arabes, les désignent quelquefois par les mots *Beni-kadam*, c'est-à-dire *les fils de l'orient*. Voy. Pococke, *Specim. hist. Arab.* p. 33, 34, édit. de 1650. — S.-M.

<sup>1</sup> Selon les historiens arabes, lorsqu'Ismaël vint se fixer dans le lieu où se trouve actuellement le temple de la Mecque ou la Caaba, il y trouva des Arabes de la postérité de Djorham, qui appartenaient à la race des Arabes primitifs, dont il n'existe plus

de descendants, et qu'il faut distinguer des Arabes purs qui leur sont postérieurs. Ismaël y épousa Raalah, fille de Madhâdh, le 12<sup>e</sup> et dernier roi des Djorhamites. — S.-M.

<sup>2</sup> On l'appelle aussi *Haram*, c'est-à-dire *la maison sacrée*. — S.-M.

<sup>3</sup> Les Arabes croient qu'il s'est écoulé 2793 ans entre la fondation de la Caaba et la date de l'hégire, ce qui se rapporterait environ à l'an 2171 avant notre ère. — S.-M.

tour de la Caaba, tant par la multiplication des enfants d'Ismaël, que par le concours des étrangers que la dévotion y attirait, les descendants de ce patriarche furent en même temps princes de la Mecque et prêtres du temple.

Ismaël eut douze fils, desquels sortit une postérité nombreuse<sup>1</sup>, qui se divisa en un grand nombre de tribus. Celle des Coraïschites<sup>2</sup>, dans laquelle naquit Mahomet, fut en possession de la Mecque<sup>3</sup>; elle descendait de Cédar, que les Arabes donnent pour l'aîné des fils d'Ismaël, quoique les livres saints attribuent l'honneur de la primogéniture à Nabaïoth, père des Nabathéens<sup>4</sup>. Il paraît par l'histoire de Mahomet, que la qualité de prince de la Mecque ne donnait pas une autorité souveraine, et que le gouvernement de cette ville était aristocratique. Un conseil formé des chefs de famille de la tribu des Coraïschites réglait toutes les affaires publiques. Ce petit état, situé dans un terrain pauvre et stérile, se soutenait par la valeur des Coraïschites, souvent en guerre avec les tribus voisines, par

xxv.  
État de la  
Mecque,  
lorsque Ma-  
homet s'éri-  
gea en pro-  
phète.

<sup>1</sup> C'est d'eux que viennent les Arabes nommés Mostarabes, c'est-à-dire Arabes mêlés. — S.-M.

<sup>2</sup> Cette tribu tirait son origine de Febr, le 10<sup>e</sup> ancêtre de Mahomet, qui portait le surnom de *Koraisch*, dont on ne sait pas bien le sens, et qu'il transmet à ses descendants. — S.-M.

<sup>3</sup> On apprend des auteurs arabes que les Djorhamites restèrent encore pendant fort long-temps possesseurs du territoire de la Mecque et de l'administration de son temple; ils en furent dépouillés à la fin par les Khozaïtes, Arabes venus de l'Yémen et issus de la postérité d'Ismaël, comme

les Koraischites. Elle leur fut ravie plusieurs générations après par Kossai, fils de Kélab, 5<sup>e</sup> ancêtre de Mahomet, mari de Hobba, fille de Holsail, le dernier des administrateurs de la Mecque qui ait été de la race de Khozaa. Ceci fait voir que la domination des Coraïschites à la Mecque ne remontait pas à une époque très-reculée, au temps de la naissance de Mahomet. — S.-M.

<sup>4</sup> Ceci n'est pas exact : les Arabes s'accordent avec l'écriture et donnent *Nabat* pour fils aîné à Ismaël. Kédar, qui continua sa postérité, n'était selon eux que son second fils. — S.-M.

la célébrité du pèlerinage, et par le commerce que le port de Djiddah sur le golfe arabe à deux journées de la Mecque facilitait avec l'Égypte et l'Éthiopie. Haschem, bisaïeul de Mahomet <sup>1</sup>, ouvrit encore une autre voie pour enrichir son pays; il établit des caravanes qui allaient, dans des saisons réglées, chercher les marchandises de l'Arabie méridionale et de la Syrie. Il les conduisait lui-même; et ce fut alors la fonction la plus importante du prince de la Mecque, d'escorter ses caravanes, et de les défendre contre les Arabes du désert, qui ne vivaient que de pillage.

xxvi.  
Religion de  
la Mecque.

L'idolâtrie régnait déjà en Arabie, lorsque Ismaël vint y rétablir la religion primitive, dans laquelle il était né. Cette religion ne se conserva pas long-temps dans sa pureté. L'homme, sorti des mains du Créateur, le perdit de vue, à mesure qu'il s'éloigna de son origine. Environné de besoins, il se borna aux objets sensibles qui servaient à les satisfaire. Il ne vit plus que les bienfaits, sans s'élever jusqu'au bienfaiteur; et l'adoration fut le tribut de sa reconnaissance. Les peuples qui habitaient un terrain fertile adorèrent la terre qui produisait les moissons, le soleil et la lune, qui fécondaient les germes dans le sein de la terre, les arbres qui leur donnaient des fruits, les sources qui désaltéraient leur soif. Les Arabes, ainsi que les pâtres de la Chaldée, errants dans des plaines immenses, où ils conduisaient leurs troupeaux, et toujours obligés d'avoir les yeux vers le ciel pour reconnaître et diriger leur route, firent des astres l'objet de leur culte; ils y placèrent des intelligences; ils leur donnèrent des noms, leur dressèrent des autels et des statues; le culte pri-

<sup>1</sup> Il était fils d'Abd-Ménaf. — S.-M.

mitif fut corrompu et ensuite oublié. La Caaba, où le Dieu d'Abraham était d'abord seul adoré, fut peuplée d'idoles; et cette nation ignorante donna aveuglément dans tous les écarts de l'idolâtrie <sup>1</sup>. Les chrétiens hérétiques chassés des terres de l'empire par les édits des empereurs, les juifs chargés de superstitions, trouvaient une retraite sûre dans les sables de l'Arabie, et le mélange de leurs dogmes grossissait encore la masse des anciennes erreurs. D'ailleurs les Arabes étaient vifs, remuants, hardis, voluptueux; et leur imagination, exaltée par le soleil du climat, était une matière préparée à recevoir la flamme du plus ardent fanatisme.

Ce fut dans des circonstances si favorables à l'imposture, que Mohammed, que nous nommons Mahomet <sup>2</sup>, naquit à la Mecque, l'an de l'ère chrétienne 570 <sup>3</sup>. Deux mois après il perdit son père Abd-allah, qui laissa dans l'indigence sa femme Amina <sup>4</sup>. Elle ne

xxvii.  
Jeunesse de  
Mahomet.  
Elmacin.  
hist. Sarac.  
Abulfarage.  
Abrah. Ec-  
chell. hist.

<sup>1</sup> On ne possède pas des notions bien étendues et bien exactes, sur l'idolâtrie et sur les noms des divinités révérees chez les anciens Arabes. Plusieurs de leurs tribus professaient la religion juive; il se trouvait aussi parmi eux beaucoup de Juifs. Voyez à ce sujet, t. 1, p. 439, not. 1, liv. v, § 37; et t. 8, p. 47, not. 3, liv. xl, § 27 et ailleurs. D'autres tribus, voisines du territoire de l'empire, avaient adopté la religion chrétienne; quelques-unes suivaient la doctrine des Perses. On trouve dans les auteurs orientaux des détails sur ces divers objets. Je m'abstiens de les rappeler plus au long ici, parce qu'ils y seraient déplacés. — S.-M.

<sup>2</sup> Il est appelé *Mouamed*, ô *Mouamid*, par la plupart des auteurs grecs. Quelques-uns le nomment *Moamed*, *Moâmed*, et *Mouchoumet*, *Mouyô-*

met. — S.-M.

<sup>3</sup> La date de la naissance de Mahomet n'est pas encore fixée avec précision. On sait seulement par les auteurs orientaux, qu'il naquit un lundi, le 10 de réby 1<sup>er</sup>, 3<sup>e</sup> mois de l'année musulmane, l'an 40 ou 42 du règne du roi de Perse Chosroës Nouschirvan, en l'an 881 de l'ère des Séleucides, l'an 1316 de l'ère de Nabonassar, etc. Ce qui laisse indécis entre les années 569, 570 et 571 de J.-C. Voyez à ce sujet le *Mémoire* de M. Silv. de Sacy, sur divers événements de l'histoire des Arabes avant Mahomet, inséré dans les *Mém. de l'Acad. des Inscr. et B. L.*, t. 47, p. 527-531. Je suis loin d'admettre le résultat de la plupart des observations ou des conjectures consignées dans ce mémoire. — S.-M.

<sup>4</sup> Aminah était fille de Wahab, de

Arab.  
Theoph. p.  
277, 278, 279.  
Cedr. t. 1,  
p. 421-425.  
Zon. l. 14,  
t. 2, p. 86.  
Const. Porp.  
de adm. Imp.  
c. 14, 17.  
Hottinger,  
hist. Or. l. 1,  
c. 4, l. 2, c. 23.  
Pagi ad Bar.  
D'Herb.  
bibl. Or.  
Gagnier,  
vie de Mah.  
Sale, diss.  
sur le Mah.  
Okley, hist.  
des Arab.  
Jault, pref.  
de la trad.  
d'Okley.  
Assemani,  
bibl. Or. t. 4,  
Hist. Univ.  
des Anglais,  
t. 15.  
Mém. Acad.  
t. xxxii, p.  
412.

survécut à son mari que de six ans. Mahomet, orphelin, trouva un asyle dans la maison de son grand père Abdalmotalleb<sup>1</sup>. Mais ce vieillard mourut deux ans après, âgé de cent dix ans, et le recommanda en mourant à son fils Abou-taleb. L'unique occupation de Mahomet, dans ses premières années, fut d'accompagner son oncle dans les voyages qu'il faisait en Syrie pour y vendre et acheter des marchandises. A l'âge de vingt ans il fit ses premières armes sous les ordres du même Abou-taleb, dans une guerre des Coraïschites contre deux tribus voisines<sup>2</sup>. Ce fut là que Mahomet fit l'essai de ce courage qui lui procura dans la suite les succès les plus étonnants. Ennuyé de vivre dans la dépendance de ses parents, l'espérance d'une meilleure fortune le fit passer au service d'une riche veuve nommée Khadidjah<sup>3</sup>; elle le chargea de la direction de son commerce et de la conduite de ses caravanes. Il n'eut pas de peine à se faire aimer de cette femme âgée de quarante ans; il en avait vingt-cinq. Elle l'épousa, et en eut quatre fils<sup>4</sup>, qui moururent dans l'enfance, et quatre filles<sup>5</sup> qui épousèrent dans la suite les princi-

la race de Zohrah, l'une des quatre grandes divisions de la tribu des Coraïschites. — S.-M.

<sup>1</sup> Fils de Haschem. Il eut douze enfants, presque tous célèbres dans les annales des Arabes, et dans la vie de Mahomet, dont ils étaient les oncles. — S.-M.

<sup>2</sup> Les Kénanites et les Hawazénites. — S.-M.

<sup>3</sup> Khadidjah était aussi de la race des Coraïschites, fille de Khowailéd, fils d'Asad, fils d'Abd-al-Ozza, fils de Kosay, le 5<sup>e</sup> ancêtre de Mahomet. Elle avait été mariée deux fois. Elle vécut avec Mahomet pendant vingt-

quatre ans, cinq mois et huit jours, et mourut à la Mecque, âgée de soixante-cinq ans; trois ans avant l'époque de l'hégire. Tant qu'elle vécut, elle fut la seule femme de Mahomet. Elle est mentionnée dans l'historien grec Théophane; p. 277, qui la nomme *Chadiga*, *Xad'ya*. On trouve le même nom dans Constantin Porphyrogénète, de adm. imp. c. 14, qui ne paraît avoir fait que copier et abrégé ce que Théophane avait dit de Mahomet et de son origine. — S.-M.

<sup>4</sup> Kasem, Thayyab, Thaher et Abdallah. — S.-M.

<sup>5</sup> Zainab femme d'Abou'L-As, Ro-

paux chefs de la secte mahométane. Le nom de Kasem, qu'il avait donné à l'aîné de ses fils, lui fit prendre, selon l'usage des Arabes, le surnom d'Abou'l-Kasem, c'est-à-dire père de Kasem.

Mahomet, se voyant à l'abri de l'indigence, ne s'occupa plus que du grand projet qu'il méditait depuis long-temps. Dès l'âge de douze à treize ans, lorsqu'il suivait Abou-taleb dans ses voyages de Syrie, il avait entretenu à Bostra<sup>1</sup> un moine nestorien, nommé par les Arabes Bohaïra, et par les Romains Sergius<sup>2</sup>, chassé de Constantinople à cause de ses erreurs. Ce moine hérétique et ignorant, mais ardent et enthousiaste, lui avait donné une idée grossière, telle qu'il l'avait lui-même, de la religion chrétienne; il lui avait lu quelques endroits de l'Écriture-Sainte. Ces semences germèrent dans l'esprit de Mahomet; il conçut dès-lors du mépris pour l'idolâtrie. L'ambition vint animer ces sentiments: il forma en même temps le dessein de réformer le culte et de se rendre maître du pays. Nul titre ne lui parut plus flatteur que celui de fondateur à la fois d'un empire et d'une religion. L'ignorance des Arabes prêtait à la séduction; la division et l'indépendance mutuelle des tribus facilitait la conquête; il fallait de moindres efforts pour réussir de proche en proche dans ce double objet sur des peuples désunis; une tribu séduite ou subjuguée devait servir à séduire et à subjuguier les autres. Il eut l'adresse de se faire un moyen d'un obstacle: il ne savait ni lire ni écrire, et se donna bien de

xxviii.  
Double pro-  
jet de Ma-  
homet.

kaïah femme du Khalife Othman, Omm-Kelthoum qui fut aussi femme d'Othman, et Fatime femme d'Ali, le cousin et le disciple bien-aimé de Mahomet. —S.-M.

<sup>1</sup> En arabe *Bosra*. —S.-M.

<sup>2</sup> Selon quelques auteurs orientaux, il se nommait Félix et était fils d'Abd-alsalibi. Voyez Gagnier, *Vie de Mahomet*, t. 1, p. 121. —S.-M.

garde de l'apprendre; il tira bien plus d'avantage de passer pour n'être que l'organe du ciel, pour n'être instruit que par des révélations, et pour n'enseigner aux hommes que ce qu'il apprenait de Dieu même. Il s'en fait gloire dans l'Alcoran, où il affecte de se dire le prophète non lettré. D'ailleurs, ses autres qualités aidaient merveilleusement à l'imposture. Habile à connaître les hommes et à les mouvoir, parlant peu, mais éloquent, prêt à tout entreprendre et à tout souffrir, intrépide au milieu des plus grands dangers, profond, impénétrable, plein de dissimulation et d'artifice, il avait tous les vices qui peuvent servir l'ambition, et savait les cacher sous les dehors de toutes les vertus : impie et scélérat, la piété semblait respirer dans toutes ses paroles, animer toutes ses actions; cruel, vindicatif, n'épargnant ni le poison ni les assassinats, il ne montrait que douceur et clémence : ravisseur injuste, il faisait parade de justice, de désintéressement, de libéralité, de charité envers les pauvres. Il savait sacrifier à ses intérêts tous ces caprices, tous ces défauts subalternes, qui mettent souvent plus d'obstacle aux succès que les vices décidés : sobre, d'une humeur égale, civil et complaisant, gai et familier avec ses amis; plein de condescendance pour ses inférieurs, humble même lorsque son orgueil y trouvait à gagner. De tous les vices qui pouvaient nuire à sa politique, il ne retint ouvertement que l'incontinence : la dépravation de son cœur et l'ardeur de son tempérament triomphèrent en ce point de l'hypocrisie : mais pour couvrir ses dissolutions, il eut la hardiesse d'en rendre le ciel complice : sacrilège imposteur, il osa faire parler Dieu même, pour se dispenser des lois qu'il im-

sait aux autres. Il ne proposa pour récompense dans l'autre vie que les plaisirs des sens : pouvait-il manquer de succès au milieu d'une nation ignorante et voluptueuse ? Il arma pour la défense de son évangile les passions les plus brutales ; il donna pour ressort à sa religion le plus puissant mobile du cœur humain abandonné à lui-même, la corruption de la nature. Son extérieur inspirait à la fois le respect et la confiance : il était de taille médiocre ; il avait la tête assez grosse, le teint basané, mais relevé par la vivacité du coloris ; la barbe longue ; les yeux grands, noirs et pleins de feu ; les traits réguliers ; la physionomie douce et majestueuse ; dégagé dans ses mouvements, sa démarche, selon l'expression des Arabes, ressemblait au cours d'un ruisseau qui coule sur un terrain libre et facile.

L'extérieur de la piété, le zèle pour la pureté du culte, avaient distingué Mahomet dès sa première jeunesse. On lui donnait le surnom de *Fidèle*<sup>1</sup>. Son mariage le mit en état de se livrer à la vie contemplative. Chaque année, pendant un mois, rompant tout commerce avec les hommes, il se retirait dans une caverne du mont Héra, à une lieue de la Mecque. Il ne se laissa pas durant quinze ans de jouer cette comédie, pour se faire considérer comme un personnage extraordinaire, qui recevait des visites de la cour céleste ; et peut-être à force de jeûnes, d'abstinences et de solitude, vint-il à bout de se le persuader à lui-même. Il sut faire servir à son dessein jusqu'aux attaques d'épilepsie. Khadidjah, qui avant son mariage ne s'était pas aperçue qu'il fût sujet à cette maladie, en fut d'abord

xxix.  
Il prépare  
les esprits.

<sup>1</sup> En Arabe *Al-amin*. — S.-M.



alarmée. Mahomet lui fit accroire que ces accès étaient autant d'extases, pendant lesquelles l'ange Gabriël lui révélait les secrets du Très-haut; et le moine Sergius, que Mahomet avait fait venir à la Mecque, acheva de la rassurer. Khadidjah se trouva fort honorée d'avoir un mari en commerce avec le ciel : on lui recommanda le secret, afin de le répandre davantage; mais cette confiance se borna d'abord à quelques femmes imbécilles. Mahomet ne s'attribua la qualité de prophète qu'à l'âge de quarante ans; aussi dit-il dans l'Alcoran, qu'aucun prophète, excepté Jésus, n'a obtenu avant cet âge le don de prophétie. Ce fut alors qu'il prétendit que l'ange Gabriël lui apparaissait sur le mont Héra, et qu'il lui apportait dans sa retraite les chapitres de l'Alcoran. Pendant les quatre premières années, il n'osa débiter ses mensonges qu'en secret. Zaïd son esclave, Ali son cousin, fils d'Abou-taleb, Abou-bekr qui fut ensuite son beau-père et son successeur, furent les premiers séduits. Il n'avait encore que neuf prosélytes, lorsqu'à l'âge de quarante-quatre ans il se déclara hautement prophète envoyé de Dieu.

xxx.  
Il prêche sa religion.

Il ne s'annonça pas comme auteur d'une nouvelle religion. Sa mission, disait-il, ne consistait qu'à ramener à la pureté primitive la seule religion véritable, professée par Adam, Noé, Abraham, Moïse, Jésus, et tous les prophètes; mais défigurée par les idolâtres, altérée par les Juifs et par les Chrétiens. Toute sa doctrine se réduisait à ces deux articles : *Il n'y a qu'un seul Dieu, et Mahomet est son apôtre* <sup>1</sup>. Telle est

<sup>1</sup> En arabe *La allah illa allah wa Mohammed rasoul allah*, c'est-à-dire, *et Mahomet est l'envoyé de Dieu.* C'est la profession de foi des Musulmans. — S.-M.

l'essence de l'Islamisme<sup>1</sup> ; c'est ainsi que les Musulmans appellent leur religion ; et ce mot signifie une entière soumission , une résignation du corps et de l'ame à Dieu , et à ce que Mahomet a révélé de sa part. Les principaux points de sa doctrine étaient la circoncision, le jeûne du mois de Ramadan, dans lequel l'Alcoran avait commencé à descendre du ciel, oinq prières par jour, la purification du corps, le pèlerinage de la Mecque, la défense de manger du sang des animaux morts d'eux-mêmes, ni de la chair de porc. Il approuvait la loi de Moïse et celle de l'Évangile. Selon lui, les prophètes et les apôtres avaient annoncé la vérité ; mais leurs livres avaient été corrompus par les Juifs et par les Chrétiens. Il convient que Jésus-Christ est fils de Dieu, mais par grace et non par nature ; c'est le verbe de Dieu, c'est-à-dire un grand prophète, né de la Vierge par la vertu divine, et sans opération humaine : toutefois c'est un pur homme ; il n'est pas vraiment mort ni ressuscité ; Dieu en a substitué un autre, que les Juifs ont crucifié : pour lui, il est retourné à Dieu, dont il était l'envoyé. Le dogme de la Trinité est pros- crit comme le polythéisme : c'est pour cette raison que l'Alcoran confond les Chrétiens avec les idolâtres, et que les Musulmans se donnent le titre d'Unitaires ; comme étant les seuls qui n'adorent qu'un seul Dieu. Abraham, Moïse, Jésus étaient autant d'Apôtres, envoyés en différents temps, pour réformer les abus qui altéraient le culte primitif. Mahomet est le dernier ; il apporte aux hommes une loi plus parfaite ; et il n'en doit venir nul autre après lui jusqu'à la consommation des siècles.

<sup>1</sup> Ou plutôt *Islam*, en langue arabe. *man*, qui est employé pour désigner les sectateurs de Mahomet. — S.-M.

XXXI.  
Alcoran.

Le livre dans lequel il renferma toute sa doctrine se nomme Alcoran<sup>1</sup>, c'est-à-dire *la lecture*<sup>2</sup>. C'est un composé monstrueux de christianisme, de judaïsme, de paganisme. Ces trois religions partageaient alors l'Arabie, et Mahomet emprunta de toutes les trois, pour gagner plus aisément tous les esprits. Il n'y a pas jusqu'aux fables de Locman, l'Ésope des Orientaux, qui ne se trouvent mêlées avec la Sainte Écriture. Comme il était très-ignorant, il se servit du moine Sergius, et d'un rabbin nommé Abdiah ben Salom, pour rassembler toutes les pièces dont il formait le corps de sa religion. Il ne leur donna aucun ordre. Les divers chapitres, et quelquefois même de simples versets, lui étaient apportés au besoin, et en différents temps par l'ange Gabriël : et ce fut une adresse de ce fourbe, de ne pas répandre tout à la fois sa doctrine ; il se serait donné des entraves à lui-même ; mais d'en produire successivement les diverses parties, pour les ajuster à ses intérêts et à ses passions. Voulait-il enlever une femme mariée à un autre, ou s'autoriser à prendre une concubine ? un nouveau chapitre descendait du ciel, pour donner dispense au prophète. Aussi l'Alcoran est-il un tissu de pièces mal assorties et pleines de contradictions. Dans la naissance de la secte, lorsqu'elle était encore dans

<sup>1</sup> On comme disent à présent quelques personnes, *le Koran*.—S.-M.

<sup>2</sup> Ce livre imprimé plusieurs fois en arabe, a été traduit en latin par Maracci, et en français par Duryer et depuis par Savary. Cette dernière traduction, assez remarquable comme composition littéraire, est plus conforme à la traduction de Maracci, qu'au texte arabe. La première édi-

tion de l'Alcoran donnée par les Européens, est celle d'Hinckelmann, Hambourg, 1694, 1 vol. in-4°. Celle de Maracci fut publiée à Padoue, 1698, 2 vol. in-f°. On en a donné plusieurs éditions en divers formats, en arabe seulement, à Casan en Russie ; elles sont destinées à l'usage des Tartares et des autres Mhammadans sujets de l'empire russe.—S.-M.

un état de faiblesse, Mahomet prêchait la tolérance universelle : il avouait que les autres lois pouvaient conduire au salut, et qu'il n'était pas en droit de contraindre les consciences. Dès qu'il se sentit en état de faire tête à ses adversaires, il permit de faire usage de l'épée pour la défense de sa loi. Mais lorsqu'il fut devenu plus fort, alors l'épée, selon le langage des Musulmans, devint la clef du ciel : l'Alcoran prit un autre ton ; il menaça, il tonna : *Tuez les idolâtres partout où vous les trouverez, assiégez-les ; n'épargnez rien pour les faire périr* ; et par idolâtres, il entend tous ceux qui ne sont pas Musulmans. Il déclara que la guerre faite aux infidèles était d'un grand mérite aux yeux de Dieu, et que ceux qui perdaient la vie dans ces combats remportaient la palme du martyr : dogme fécond en victoires, et qui, joint à celui de la prédestination absolue, a conquis une grande partie de l'univers <sup>1</sup>.

La vraie religion s'est annoncée par des miracles ; elle a été cimentée par le sang des martyrs. Mahomet était trop habile pour démasquer son impuissance, en entreprenant de forcer les lois de la nature : les tentatives qu'on lui attribue à ce sujet ne sont fondées que sur des traditions fabuleuses, dont le recueil est nommé la *Sonna*, ouvrage plein de rêveries, et qui tient chez les Musulmans le même rang que le Talmud chez les Juifs. L'Alcoran ne parle que d'un seul miracle, qui, ne pouvant avoir d'autre garant que Mahomet lui-même, ne peut par conséquent servir à prouver sa mission.

XXXII.  
Sur les mi-  
racles de Ma-  
homet.

<sup>1</sup> Voyez sur le caractère religieux consacré à ce législateur dans le tome xxvi de la *Biographie universelle* de Pott doit porter de son livre, l'article Michaud, p. 187-213.—S.-M.

C'est ce voyage merveilleux, dans lequel, pendant le court intervalle d'une seule nuit, il fut transporté de la Mecque à Jérusalem, et de Jérusalem au plus haut des cieux par des espaces immenses, pour s'entretenir avec Dieu. Il se vante sans cesse de cette faveur surnaturelle. D'ailleurs il donne pour preuve de sa mission divine l'Alcoran même, dont il défie ses adversaires d'égalier la pureté et l'éloquence; en sorte que Dieu seul est capable d'avoir composé un si parfait ouvrage. Il était écrit du doigt de l'Être suprême, avant tous les temps, sur les tables du ciel, d'où l'ange Gabriel en apportait des copies au prophète, par chapitres et par versets. C'est en effet un modèle de style pour les Arabes; ils tiennent compte à Mahomet de chaque verset, comme d'autant de miracles; et selon ce calcul, il en a fait plus de six mille. Aussi les Musulmans spéculatifs ont-ils long-temps disputé, si l'Alcoran est un ouvrage créé, où s'il est incréé, éternel comme Dieu même, une lumière réfléchie des rayons de sa substance; et quand les princes ont pris part à cette dispute, elle a excité de vives persécutions. Pour ce qui est des martyrs, Mahomet et ses disciples n'en connaissent point d'autres que ceux qui meurent en combattant contre les infidèles; d'ailleurs il défend de disputer de sa religion; il permet même de la nier dans les tourments, pourvu qu'on la conserve dans le cœur. Ce faux prophète et ses sectateurs trouvèrent bien plus court et plus commode de faire des martyrs, que de l'être eux-mêmes.

xxxiii.  
Hégire.

Cependant Mahomet fut d'abord persécuté. Les Coraïschites attachés à l'idolâtrie firent tous leurs efforts pour étouffer sa secte naissante, et les premiers Mu-

sulmans<sup>1</sup> furent obligés de s'enfuir en Éthiopie<sup>2</sup>. Il ne s'effraya pas du péril. Sa réputation s'étendit jusqu'à Yatrib<sup>3</sup>, ville considérable à soixante-quinze lieues de la Mecque, vers le nord, d'où il lui vint soixante-quinze prosélytes<sup>4</sup>. Douze d'entre eux furent renvoyés pour persuader leurs compatriotes, et ils réussirent. Mais enfin, Mahomet, averti que le dessein était formé de le faire mourir, prit le parti de la retraite, et s'enfuit à Yatrib, où il avait grand nombre de partisans<sup>5</sup>. Son séjour dans cette ville en fit changer le nom; elle prit celui de Médinat-al-Nabi, c'est-à-dire, ville du prophète, ou simplement de Médine, ville par excellence. C'est cette fuite qui est désignée par le nom d'hégire<sup>6</sup>, et qui sert d'époque aux Mahométans. Omar, second successeur de Mahomet, institua cette ère dix-sept ans après<sup>7</sup>; et quoique Mahomet eût pris la fuite dans le troisième mois de l'année des Arabes, nommé le premier Rebiah<sup>8</sup>, Omar, pour commencer l'hégire avec l'année, la fit remonter jusqu'au premier jour de Moharrem, premier mois de l'année arabe. Dans cette année 622 de Jésus-Christ, ce jour tombait au vendredi 16 de juillet, et c'est de là qu'il faut dater le

<sup>1</sup> Ils étaient onze hommes et quatre femmes. Parmi eux était Othman, qui fut ensuite khalife. — S.-M.

<sup>2</sup> C'est ce que les historiens musulmans appellent la première hégire. — S.-M.

<sup>3</sup> Τὰ μέγαν τῆς Αἰθίοπος. Theoph. p. 278. Cette ville se trouve dans Ptolémée sous le nom de *Iathrippa*. On croit que c'est la ville mentionnée dans Strabon, l. 16, p. 782, sous le nom d'*Athrulla*. — S.-M.

<sup>4</sup> On donna à ces convertis le nom

d'*Ansaris*, c'est-à-dire *alliés* ou *auxiliaires*. — S.-M.

<sup>5</sup> Mahomet s'enfuit de la Mecque le 8 de réby 1<sup>er</sup>, qui répond au 23 septembre 622, et il arriva à Médine, le vendredi 16 de réby 1<sup>er</sup>, ou le 1<sup>er</sup> octobre 622. — S.-M.

<sup>6</sup> C'est le mot arabe *hedjah* qui signifie *fuite*, *exil*. — S.-M.

<sup>7</sup> C'est ce que nous apprennent Aboulfêda, *Ann. Moslem.* t. I, p. 61 et 63, et Elmacin, *hist. Sarac.* p. 26. — S.-M.

<sup>8</sup> Ou plutôt *Reby*. — S.-M.

commencement de l'ère mahométane<sup>1</sup>. Ces années sont lunaires, et ne contiennent que trois cent cinquante-quatre jours huit heures quarante-huit minutes. Pour ne pas perdre ces fractions de jours, leurs astronomes, entre lesquels il s'en est trouvé de fort habiles, ont établi un cycle de trente ans, dont dix-neuf sont de trois cent cinquante-quatre jours, et les onze autres de trois cent cinquante-cinq. Ces années étant donc plus courtes, tantôt de dix, tantôt de onze jours que nos années solaires, pour réduire le calcul de l'hégire à celui de l'ère chrétienne, sur trente-trois de leurs années, on en retranche une; en sorte que trente-trois ans de l'hégire ne valent que trente-deux des nôtres : ce qui ne donne encore qu'une approximation, puisqu'en retranchant ainsi une année entière on ôte six jours de trop. Ce fut à l'imitation des Chrétiens, qui comptaient alors leurs années depuis la persécution de Dioclétien, que le khalife Omar établit l'usage de commencer l'ère mahométane à la persécution suscitée à Mahomet.

xxxiv.  
Succès de  
Mahomet.

La fuite de Mahomet fut le commencement de ses succès, et Médine, qui était pour lui un lieu d'exil, devint le siège de sa puissance. S'étant rendu maître de cette ville par l'empire qu'il savait prendre sur les esprits, après avoir passé les douze années précédentes à prêcher, il passa le reste de sa vie à combattre. Quoiqu'il n'ait pas étendu ses conquêtes hors de l'Arabie, on peut lui attribuer celles de ses successeurs, et le regarder comme le créateur d'une nouvelle nation. D'un

<sup>1</sup> Les chronologistes sont cependant partagés entre le jeudi 15 juillet 622 et le vendredi 16. Il est probable que ce n'est pas encore là le véritable jour du commencement de

l'année civile dans laquelle l'hégire de Mahomet arriva. Je pense que cette année commença en réalité le 18 juillet 622. — S.-M.

peuple misérable, méprisé, confiné dans des déserts, sans armes, sans discipline militaire, il fit un peuple de guerriers formidables. Ce fut son esprit, ce fut le fanatisme qu'il inspira, qui dans l'espace de quatre-vingts ans conquit plus de provinces et de royaumes que la valeur romaine n'en avait subjugué pendant sept cents ans; et quoique cette vaste monarchie, après avoir éprouvé diverses secousses, selon le sort des choses humaines, se soit enfin entièrement écroulée au milieu du treizième siècle, lorsque le tartare Houlagou renversa le trône des Khalifes, ses débris ont couvert une grande partie de la terre; on a vu s'élever de ses ruines des royaumes et des empires, qui subsistent encore avec splendeur. De quels efforts n'étaient pas capables, des soldats obligés par religion à combattre de pied ferme l'ennemi, quoique supérieur en forces, à s'animer les uns les autres, à courir avec joie au-devant de la mort, qui les faisait passer du champ de bataille dans un séjour de délices, dont la seule idée énivrait des âmes grossières et voluptueuses! La cruauté de Mahomet à l'égard des vaincus contribuait encore à la rapidité de ses succès: l'effroi qu'il répandait désarmait ceux qu'il menaçait de la guerre. Lorsqu'il la déclarait à des peuples de religion différente, il leur proposait trois conditions, ou d'embrasser l'islamisme, ou de se soumettre et de payer tribut, ou de décider la querelle par l'épée. S'ils prenaient le premier parti, ils étaient en sûreté pour leurs personnes, leurs familles et leurs biens; ils participaient à tous les privilèges des Musulmans: s'ils se soumettaient au tribut, ils conservaient la liberté de professer leur religion, pourvu que ce ne fût pas une idolâtrie grossière: s'ils avaient le courage



de combattre, point de quartier pour ceux qui étaient pris les armes à la main; ils étaient égorgés sans miséricorde, à moins qu'ils ne se fissent mahométans; les femmes et les enfants étaient réduits en esclavage. Les premiers khalifes suivirent ce plan. Il est vrai que dans la suite, lorsque la religion mahométane eut jeté d'assez fortes racines pour n'avoir plus à craindre d'être détruite par ses ennemis, ce traitement fut jugé trop sévère, et cessa d'être pratiqué.

xxxv.  
Conquête de  
l'Arabie.

Ce serait m'écarter de mon sujet, que de suivre les Sarrasins dans toutes leurs guerres; je dois me borner aux expéditions qui ont rapport à l'empire. Je ne parlerai donc qu'en passant, des exploits de Mahomet en Arabie, où les Romains ne possédaient que quelques places sur la frontière de la Syrie. Les Coraïschites éprouvèrent bientôt la vengeance de leur citoyen fugitif. Sa première armée ne fut que de trois cents hommes, avec lesquels il en défit dix-neuf cents, et se rendit maître d'une riche caravane. C'est la fameuse bataille de Bedr<sup>1</sup>, si vantée par les Musulmans, qui se donna la seconde année de l'hégire<sup>2</sup>. Huit autres combats le mirent en possession de la Mecque, où il détruisit les idoles, établit le nouveau culte dans la Caaba, et se fit déclarer souverain<sup>3</sup>. Les Juifs étaient puissants en Arabie; il les défit en onze combats, s'empara de toutes leurs places, et traita avec une extrême rigueur cette nation, contre laquelle il était plus acharné que contre les Chrétiens<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Bedr était une vallée peu éloignée de la mer Rouge, entre la Mecque et Médine.— S.-M.

<sup>2</sup> Un vendredi, le 17 de Ramadan — 16 mars 624.— S.-M.

<sup>3</sup> Mahomet victorieux, autant par

la ruse que par la force, entra dans la Mecque où il fut inauguré solennellement, le vendredi 21 de Ramadan, de l'an 8 de l'hégire, qui répond au 8 janvier de l'an 630.— S.M.

<sup>4</sup> Gagnier a raconté fort au long,

Maître de toutes les tribus des Arabes, il les réunit en un seul corps sous sa domination ; et cette réunion lui fut aussi nécessaire pour étendre ses conquêtes, que leur division lui avait été utile pour les commencer et pour établir sa religion.

La puissante tribu des Homérites <sup>1</sup>, qui possédaient l'Arabie heureuse <sup>2</sup>, différa quelque temps à se ranger sous son obéissance. Ces peuples avaient été soumis successivement à quatre rois <sup>3</sup>, sous la protection du grand Négus <sup>4</sup>, ou roi d'Éthiopie ; lorsque Seïf, issu de leurs anciens princes, ayant obtenu de Chosroès un secours que lui avait refusé Justin second, chassa les Éthiopiens, et monta sur le trône qu'avaient occupé ses ancêtres <sup>5</sup>. Il fut tué peu de temps après par des Éthiopiens qui étaient restés dans le pays. Les Perses s'en emparèrent sur son successeur Sanaturcès <sup>6</sup>, au temps de la naissance de Mahomet <sup>7</sup>, ainsi que je l'ai raconté <sup>8</sup> ; et depuis plus de cinquante ans, les Homé-

XXXVI.  
Mahomet  
rebuté par  
Chosroès.

dans sa Vie de Mahomet, tous les dé-mêlés du prophète avec les Juifs qui habitaient dans les environs de la Mecque et de Médine. — S.-M.

<sup>1</sup> En arabe *Himyar* ou *Hamiar*, est le nom d'une des plus puissantes divisions de la nation Arabe. Elle occupait la plus grande partie de l'Yémen. Voyez ce que j'en ai dit, t. I, p. 437 et 438, liv. IV, § 37, et t. 8, p. 45, liv. XL, § 27. — S.-M.

<sup>2</sup> L'Yémen. — S.-M.

<sup>3</sup> Il a déjà été question de ces souverains, éthiopiens de naissance, ci-dev. t. 8, p. 44-67, liv. XL, § 27-30, et p. 153-158, liv. XLI, § 40 et 41. Voyez aussi t. 10, p. 78, not. 4, liv. L, § 34. — S.-M.

<sup>4</sup> C'est le titre que les auteurs arabes donnent au souverain chrétien

de l'Éthiopie ; mais on en ignore le sens et l'origine. — S.-M.

<sup>5</sup> Voyez ce que j'ai dit de ce dernier rejeton des anciens rois de l'Yémen, de la race des Homérites, t. 10, p. 78, not. 4, liv. L, § 34. — S.-M.

<sup>6</sup> *Sanaturcès* ou plutôt *Sanatrucès* ou *Sanatrouk*, est un nom arménien et non pas arabe. Je ne crois pas qu'il puisse avoir jamais été porté par aucun des rois de l'Yémen de la race des Homérites. J'ai cherché à expliquer ailleurs, t. 10, p. 77, not. 1, liv. L, § 34, l'erreur commise au sujet de ce personnage par les auteurs modernes. — S.-M.

<sup>7</sup> Sous le règne de Chosroès-le-grand. — S.-M.

<sup>8</sup> Il n'est pas sûr que ce soit à cette époque que l'on doive placer la sou-

rites obéissaient à la Perse, qui leur donnait des vice-rois<sup>1</sup>. La septième année de l'hégire<sup>2</sup>, Mahomet, portant ses vues au-delà de l'Arabie, et joignant le zèle d'un prophète à la fierté d'un souverain, députa aux princes voisins, pour les inviter à reconnaître sa mission<sup>3</sup>. Les lettres qu'il leur écrivit étaient scellées d'un sceau qui portait ces paroles : *Mahomet l'apôtre de Dieu*. Chosroès reçut sa lettre avec mépris, la mit en pièces, et ayant chassé honteusement l'ambassadeur, il manda au vice-roi d'Arabie de se saisir de la personne de Mahomet, et de le ramener à son bon sens, ou de lui envoyer sa tête. Mahomet, instruit des troubles de la Perse et de l'extrémité à laquelle Héraclius avait réduit Chosroès, comme je le raconterai dans la suite, écouta froidement le rapport de son ambassadeur, sans dire autre chose que ces mots : *Dieu mettra en pièces ton royaume*<sup>4</sup>. Il venait d'apprendre la mort funeste du roi de Perse, encore ignorée en Arabie, lorsqu'il reçut un courrier de Badhan, vice-roi de

mission définitive de l'Yémen aux Persans. Je crois que cet événement arriva plutôt sous le règne de Khosrou Parwiz, petit-fils du grand Chosroès. Au reste, je dois dire que cette partie de l'histoire de l'Yémen est environnée de difficultés qui semblent inexplicables. Voyez t. 10, p. 72-79, liv. 1, § 34. — S.-M.

<sup>1</sup> Pococke donne dans son *Specimen historiæ Arabum*, p. 65, édit. de 1650, les noms bien altérés de cinq, d'autres disent de huit rois ou chefs persans qui gouvernèrent l'Yémen, après la destruction de la monarchie des Homérites et l'expulsion des Éthiopiens. Ces noms se trouvent dans d'autres auteurs inédits, où ils me paraissent plus exacts. Ils sont aussi

dans l'ouvrage de M. Johannsen, *Historia Iemanæ*, p. 98. Bonn. 1828, 1 vol. in-8°. — S.-M.

<sup>2</sup> Cette année est appelée par les auteurs orientaux, *l'année des ambassades*. — S.-M.

<sup>3</sup> C'est au printemps de l'an 628, que Chosroès fut détrôné et mis à mort par son fils Schironieh. Les historiens arabes de Mahomet placent la mort du roi de Perse au 13 de Djoumadi 1<sup>er</sup>, de l'an 7 de l'hégire, qui répond au 17 septembre 628 de J.-C. Cette date est fautive. Voyez ci-après, p. 150, not. 4, liv. LVII, § 36. — S.-M.

<sup>4</sup> *Dieu déchirera son royaume, comme il a déchiré ma lettre*, dit-il dans Abou'l-féda, *ann. Musl.* I, 137. — S.-M.

l'Yemen<sup>1</sup>. Badhan, chargé par Chosroès de l'alternative de deux commissions également difficiles, se contenta de mander à Mahomet, qu'il avait ordre de l'envoyer à la cour de Perse. Mahomet, pour soutenir son rôle de prophète, différa sa réponse au lendemain matin; et alors il dit au courrier : *Il m'a été révélé cette nuit que Chosroès a été tué par son fils Siroès. Allez en instruire votre maître.* Le courrier étant de retour, Badhan reçut une lettre de Siroès, qui lui apprenait la mort de son père, et lui défendait d'inquiéter Mahomet. Badhan et les Persans de sa suite, ne doutant plus que Mahomet ne fût en correspondance avec le ciel, l'envoyèrent assurer de leur obéissance et se firent musulmans<sup>2</sup>. Cette soumission acheva la réduction de l'Arabie, à la réserve de la province d'Yemamah, où Moseïlamah<sup>3</sup>, rival de Mahomet en fait d'imposture, avait formé un parti nombreux, qui ne fut réduit que sous le khalifat d'Abou-bekr.

<sup>1</sup> Il écrivit en l'an 7 de l'hégire (11 mai 628—1 mai 629), selon les auteurs musulmans, à Khosrou Parwiz, roi de Perse, à l'empereur, c'est-à-dire à Héraclius, qui se trouvait alors en Syrie, ainsi qu'on le verra bientôt, au commandant de l'Égypte, que les auteurs arabes appellent *Makaukas*, au *Negus* ou *Nedjaschi*, souverain chrétien de l'Éthiopie, à Hareth fils d'Abou-Schamr, roi des Arabes de Ghassan, à Haudah fils d'Aly, roi du Yemamah, qui était chrétien, et à Mondar, fils de Sawy, roi du pays de Bahraïn établi par les Persans. Les possessions de ces deux derniers princes étaient situées sur les bords du golfe Persique. Mahomet envoya aussi des ambassadeurs à cinq princes arabes

qui régnaient dans l'Yémen, et qui ne tardèrent pas à embrasser l'islamisme, en l'an 10 de l'hégire.—S.-M.

<sup>2</sup> Badan mourut au mois de schawal de l'an 10 de l'hégire (janvier 632 de J.-C.). Mahomet donna aussitôt une portion de l'Yémen à Schahar, fils de Badan, et il y envoya six de ses compagnons, pour gouverner le reste du pays. On peut voir les noms de ces chefs, dans l'histoire de l'Yémen, publiée tout récemment à Bonn, par M. Johansen. Les auteurs arabes, dont les récits sont d'ailleurs très-confus, font voir cependant qu'à cette époque, beaucoup de petits souverains se partageaient la possession de l'Yémen.—S.-M.

<sup>3</sup> Ce rival de Mahomet avait d'a-

xxxvii.  
Il traite avec  
Héraclius.

Tandis que le royaume de Perse se détruisait par des divisions intestines, Mahomet conçut le dessein de s'agrandir du côté de l'empire. Les historiens grecs disent qu'il alla lui-même conférer avec Héraclius, qui s'était rendu à Émèse, dans le voyage qu'il fit à Jérusalem au retour de son expédition de Perse; que Mahomet fit avec l'empereur un traité de commerce, et qu'il en obtint quelque étendue de pays. C'était une partie de l'Arabie Pétrée, gouvernée alors par plusieurs petits princes sarrasins qui relevaient de l'empire; mais qui, dans la guerre de Perse, avaient pris parti pour Chosroès. Ce fut apparemment en conséquence de la concession d'Héraclius, que Mahomet se rendit maître de Daumat-al-djandal <sup>1</sup>, ville située à quinze journées de Médine, et à cinq de Damas <sup>2</sup>. Les auteurs arabes racontent cette négociation avec Héraclius, d'une manière bien plus honorable à Mahomet. Selon eux, le prophète envoya une ambassade à l'empereur, et lui écrivit, pour l'inviter à l'islamisme : ils rapportent même sa lettre <sup>3</sup>, pleine de cette froide simplicité que sait af-

bord été musulman. Il ne fut pas soumis du temps de Mahomet. Aboubekr, le successeur du prophète, envoya contre lui Khaled, avec une armée nombreuse. Mosaïlamah fut vaincu et tué; après sa mort les Arabes adoptèrent sans opposition la loi de Mahomet. Il est à remarquer que pendant la vie de Mahomet il s'était montré plusieurs hommes qui voulaient, à son exemple, se faire passer pour prophètes. — S.-M.

<sup>1</sup> Cette ville, située au milieu du désert, était possédée par un prince arabe qui prenait le titre de roi. Il se nommait Okaïdar, fils d'Abd-al-Malek et était de la race des Kendites, fa-

mille illustre parmi les Arabes, qui avait été fort puissante plus d'un siècle avant cette époque. Voyez t. 8, p. 155, not. 4, liv. xli, § 41 et ailleurs. Okaïdar professait la religion chrétienne; vaincu par Khaled, le plus brave des guerriers musulmans, il consentit à se soumettre et à payer tribut à Mahomet; par ce moyen il conserva sa souveraineté. — S.-M.

<sup>2</sup> Les historiens arabes placent la conquête de Daumat-al-djandal, après l'expédition de Tabouk, dont il est question, ci-après, § 41, p. 82. — S.-M.

<sup>3</sup> Cette lettre fut remise par Dahiah, fils de Kholaïfah, de la tribu des Kelbites. — S.-M.

fecter le plus ardent fanatisme. Héraclius, disent-ils, reçut la lettre avec respect; il s'entretint familièrement avec l'ambassadeur, sur la personne de Mahomet, sur sa religion, sur ses miracles. Il se fit même mahométan; mais dans la crainte de perdre sa couronne, il n'osa en faire profession publique. Il renvoya l'ambassadeur chargé de riches présents. Ce récit, rempli de fausseté, est démenti par les événements qui vont suivre. Il n'y a pas plus de vérité dans ce que ces mêmes auteurs rapportent du grand Negus<sup>1</sup>, auquel Mahomet avait écrit en même temps. Ils prétendent que ce prince avait renoncé au christianisme dès l'an 623<sup>2</sup>, converti par les Musulmans réfugiés dans ses états<sup>3</sup>, et que la lettre de Mahomet acheva de l'affermir dans l'islamisme. Mais il est certain que les rois d'Éthiopie continuèrent de professer la religion chrétienne, altérée par les erreurs d'Eutychès, telle qu'ils l'avaient reçue du patriarche Dioscore.

Ce fut dans les dernières années de Mahomet<sup>4</sup>, que s'alluma cette guerre cruelle, qui dura plus de huit cents ans entre les Musulmans et l'empire; et qui n'étant interrompue que par de courts intervalles, couvrit de carnage l'Asie, l'Afrique, et une partie de l'Europe, réduisit en déserts les régions les plus florissantes de l'univers, éteignit dans des flots de sang le christianisme, pour établir dans ces vastes contrées une re-

xxxviii.  
Première  
guerre des  
Musulmans  
contre l'em-  
pire.

<sup>1</sup> Ou *Nedjasehi*. Voyez ci-dev. § 36, p. 75, not. 1. Les auteurs arabes prétendent que ce prince s'appelait Aschamamah, et qu'il était fils d'un autre roi nommé Abhar. Tout ce qu'ils disent de ce roi et de ses relations avec Mahomet et les premiers Musulmans, paraît très-fabuleux.—S.-M.

<sup>2</sup> Il avait fait, dit-on, profession du musulmanisme, entre les mains de Djaafar, fils d'Abou-Taleb, un des compagnons de Mahomet. — S.-M.

<sup>3</sup> Voy. ci-dev. § 33, p. 69, not. 1. — S.-M.

<sup>4</sup> En l'an 8 de l'hégire, au mois de Djoumadi 1<sup>er</sup> (sept.<sup>re</sup> 629).—S.-M.

ligion grossière et brutale, et ne se termina que par la destruction de l'empire grec, et par la prise de Constantinople au milieu du quinzième siècle. Voici quelle fut la première étincelle qui produisit cet horrible embrasement. Mahomet envoya un député <sup>1</sup> au gouverneur de Bosra <sup>2</sup>, pour l'exhorter à embrasser l'islamisme. C'était un de ces princes sarrasins <sup>3</sup>, attachés au service de l'empire, et à la religion chrétienne. Ce député étant à Muta, ville de Syrie au-delà du Jourdain <sup>4</sup>, fut assassiné par ordre du gouverneur <sup>5</sup>. A cette nouvelle, Mahomet, justement irrité, mit sur pied trois mille hommes d'élite, dont il donna le commandement à Zaïd son affranchi <sup>6</sup>. Cette petite troupe, arrivée près de Muta, rencontra l'armée romaine, dont les historiens arabes exagèrent le nombre, jusqu'à lui donner cent mille hommes; ce qui n'est nullement vraisemblable; il suffit de dire qu'elle était fort supérieure. Les Sarrasins brûlant des premières ardeurs du fanatisme, indifférents entre la victoire et le martyre, attaquèrent les Romains avec fureur; mais ils furent obligés de céder au nombre. Zaïd, qui portait la grande enseigne de l'islamisme, fut tué. Djaafar <sup>7</sup> lui succéda, et soutint

<sup>1</sup> Appelé Hareth, fils d'Omaïr, de la tribu d'Azd. *Hareth* est le même nom que celui d'*Aretas*.—S.-M.

<sup>2</sup> Les Arabes nomment cette ville *Bosra*. Elle est sur la limite du désert, au midi de Damas.—S.-M.

<sup>3</sup> Aussi est-il appelé par les Arabes, *roi de Bosra*.—S.-M.

<sup>4</sup> Les géographes orientaux nous apprennent que cette ville, voisine de Krak, place très-forte dans le désert, au midi de la Palestine, était dans la dépendance de Belkaa, ville de la partie de la Palestine limitrophe

du désert.—S.-M.

<sup>5</sup> Il fut tué par Amrou, fils de Schourhabil, prince de la race des rois de Ghassan, qui commandait dans la ville de Muta ou Moutah, au nom de l'empereur. Il a déjà été très-souvent question de cette race de rois arabes.—S.-M.

<sup>6</sup> Ce Zaïd, fils d'Hareth, qui jouissait de l'intime confiance de Mahomet, passe pour être le premier homme qui ait fait profession de l'islamisme.—S.-M.

<sup>7</sup> Ce Djaafar était fils d'Abou-maleh,

vaillamment le combat, jusqu'à ce qu'ayant perdu la main droite, et ensuite la gauche, il embrassa l'étendard, et le tenait serré contre sa poitrine, lorsqu'un soldat romain lui fendit la tête d'un coup de sabre. Abd-allah<sup>1</sup> releva l'étendard, et rétablit le combat; mais ayant été tué lui-même comme les deux autres, les Sarrasins prirent la fuite. Khaled<sup>2</sup> le plus déterminé de tous les Musulmans, et que Mahomet appelait *l'épée de Dieu*<sup>3</sup>, rallie les fuyards, et à la tête des plus braves il retourne à la charge; tout cède à ce guerrier terrible<sup>4</sup>; il enfonce les Romains, les met en fuite, et les poursuit jusque bien avant dans la nuit. Les deux armées campèrent au même lieu où avait cessé la poursuite. Le lendemain Khaled sortit du camp dès la pointe du jour, et rangea sa troupe en bataille. Quoiqu'elle eût fait un grand carnage des Romains, elle était encore fort inférieure en nombre. Khaled usa de stratagème pour couvrir sa faiblesse; il fit faire à ses soldats des mouvements si variés, changeant l'arrière-garde en avant-garde, l'aile droite en aile gauche, que les Romains, s'imaginant qu'il lui était arrivé pendant la nuit de nouveaux renforts, prirent l'épouvante; ils se débandedent, ils fuyent; les Musulmans les poursuivent, couvrent de morts toute la plaine jusqu'aux montagnes,

et par conséquent cousin de Mahomet. Il reçut, dit-on, cinquante blessures dans la bataille où il périt. Voy. ci-dev. § 37, p. 77, not. 2. — S.-M.

<sup>1</sup> Abd-allah, fils de Rawâbah. — S.-M.

<sup>2</sup> Ce Khaled, fils de Wâlid, dont il sera souvent question dans la suite de cette histoire, est un des plus grands personnages de l'histoire musulmane, l'un de ceux qui contri-

buerent le plus, par son courage et ses talents militaires, à l'établissement de l'empire des Arabes. — S.-M.

<sup>3</sup> En arabe *Seif-allah*. Il est question de ce héros dans Théophraste, p. 278, qui lui donne le même surnom, et le qualifie du titre d'Émir ou commandant. Ἀμειψὶς ὁ Χάλεδός, δὲ λέγουσι Μάχαιραν τοῦ Θεοῦ. — S.-M.

<sup>4</sup> Les auteurs arabes disent qu'il



se rendent maîtres du camp, et retournent à Médine avec de riches dépouilles.

XXXX.  
Récit diffé-  
rent des au-  
teurs grecs.

Les auteurs chrétiens donnent au contraire aux Romains tout l'honneur de cette campagne. Voici ce qu'ils racontent. Mahomet avait choisi quatre capitaines, auxquels il donna le nom d'Émirs, pour subjuguier les Arabes chrétiens, qui servaient l'empire <sup>1</sup>. Ils marchèrent vers un bourg nommé Moucha <sup>2</sup>, où Théodore, lieutenant du gouverneur de Palestine <sup>3</sup> se trouvait alors. Théodore fut averti de leur marche par un Coraïschite <sup>4</sup> qui trahissait son parti. Ayant aussitôt rassemblé toutes les troupes des environs <sup>5</sup>, il prévint les ennemis, fondit sur eux <sup>6</sup>, les tailla en pièces; et des quatre émirs, il ne resta que le seul Khaled, qui échappa de la défaite <sup>7</sup>. Il est difficile de décider lequel de ces deux récits est le plus véritable <sup>8</sup>. Ce qu'il y a de certain, c'est

brisa neuf épées dans cette bataille.  
— S.-M.

<sup>1</sup> Ὁ Μουαμῆδ, ὃς ἦν ἑήσας τέσσα-  
ρας Ἀμνηραῖους τοῦ πολεμεῖν τοὺς ἐξ  
Ἀράβων γένους χριστιανούς. Theoph.  
p. 278. — S.-M.

<sup>2</sup> Μουχέων κώμη. C'est bien certainement le lieu appelé *Moutah* par les auteurs arabes. Voyez ci-dev. § 38, p. 78. C'est au moins le sentiment de Reiske. Voyez aussi à ce sujet les observations de ce savant, sur les Annales d'Abou'lféda, I, p. 29. Les détails que Théophaue fournit sur la première guerre des Musulmans contre les Romains, confirment plutôt qu'ils n'affaiblissent la certitude des récits plus détaillés que l'on doit aux Arabes. — S.-M.

<sup>3</sup> Θεόδωρος ὁ Βικάριος. — S.-M.

<sup>4</sup> Il se nommait *Coutaba*, selon Théophaue, p. 278. Μαθὼν δὲ τοῦτο ὁ Βικάριος παρὰ τινος Κορασινοῦ, Κου-

ταβὰ λεγομένου, κ. τ. λ. — S.-M.

<sup>5</sup> Ces soldats étaient appelés *les gardiens du désert*. Τοὺς φυλακῆτας τῶν φυλακῶν τῆς ἐρήμου. — S.-M.

<sup>6</sup> Théophaue dit, p. 278, que ce fut en un lieu appelé *Mothus*. Αὐτὸς ἐπιρρίψας αὐτοῖς ἐν τῷ χωρίῳ ἐπὶ λεγομένῳ Μοθούς. Il se pourrait que cet endroit fut le lieu nommé *Moutah* par les Arabes. Voyez ci-dev. not. a. — S.-M.

<sup>7</sup> Ἀποκτείνεται τρεῖς ἀμνηραῖους. Theoph. p. 278. Effectivement d'après le récit des Arabes, Mahomet avait désigné en cas de revers, trois chefs qui devaient se succéder dans le commandement; d'abord Zaïd, puis Djaufar, fils d'Abou-taleb, puis Abd-allah, fils de Rawâhah. Khaled fut donc réellement le 5<sup>e</sup> chef de cette guerre et le seul qui en soit revenu. — S.-M.

<sup>8</sup> Ce qui est dit dans la note pré-

que dans ces premiers temps, les Musulmans se croyaient invincibles. Jamais leur petit nombre ne leur ôta le courage. Sur la parole de leur prophète, ils étaient persuadés qu'à leur tête marchaient des légions d'anges, qui leur assuraient la victoire; et cette confiance étendant leurs conquêtes les mit bientôt en état de lever des armées innombrables et de se passer de ces secours invisibles.

S'il est vrai que les Romains aient eu l'avantage dans cette première rencontre, l'avarice et l'insolence d'un de leurs officiers leur en fit perdre tout le fruit. Les Sarrasins employés à la garde de la frontière du désert recevaient une solde modique <sup>2</sup>. A l'arrivée du trésorier, qui était un eunuque du palais, ils se présentèrent pour la recevoir. Mais loin de les satisfaire, ce courtisan superbe et arrogant, ne voyant devant lui qu'une troupe d'Arabes demi-nus, et dans un état misérable: *Retirez-vous*, leur dit-il; *l'empereur ne trouve qu'avec peine de quoi payer ses soldats; il n'a rien à donner à ses chiens*. Ces Arabes, outrés de cette cruelle insulte, abandonnèrent aussitôt le service de l'empire, et allèrent grossir les troupes de Mahomet, dont ils embrassèrent la religion <sup>3</sup>.

XL.  
Désertion  
d'un grand  
nombre d'A-  
rabes qui se  
joignent à  
Mahomet.

L'année suivante, qui était la neuvième de l'hégire, Mahomet apprit que les Romains se préparaient à entrer en Arabie, et qu'ils étaient campés à Belkaa au-

XLI.  
Autre expé-  
dition de Ma-  
homet.

précédente, fait bien voir que les Arabes s'accordent réellement avec les historiens grecs.—S.-M.

<sup>2</sup> Ἦσαν δὲ τινες τῶν πλησίων Ἀρά-  
βων λαμβάνοντες παρὰ τῶν βασιλέων  
ρόγας μικράς πρὸς τὸ φυλάξαι τὰ  
εἶμια τῆς ἐρήμου. Theoph. p. 273.  
—S.-M.

<sup>3</sup> Théophane dit, p. 279, qu'ils se retirèrent près de leurs compatriotes, οἱ Ἀραβες ἀπῆλθον πρὸς τοὺς ὁμοφύ-  
λους, et qu'ils les conduisirent dans le territoire de Gaza, vers une des issues du désert, près du mont Sina, αὐτοὶ ὠδήγησαν αὐτοὺς ἐπὶ τὴν χώ-  
ραν Γάζης, εἰς ὅμιον εὐσης τῆς ἐρήμου

delà du Jourdain. Il arma trente mille hommes, qu'il voulut commander en personne <sup>1</sup>. Après une longue et pénible marche, il campa près de Tabouc, à moitié chemin entre Médine et Damas. Il reçut dans ce camp des députés de plusieurs princes. Jean <sup>2</sup>, seigneur d'Aïla à la pointe du golfe arabique <sup>3</sup>, vint demander à Mahomet une alliance, qui lui fut accordée <sup>4</sup>, sous la condition d'un tribut annuel <sup>5</sup>. Mahomet lui fit présent d'un manteau, qui tomba depuis entre les mains des empereurs turcs, et que le sultan Amurat, troisième du nom <sup>6</sup>, fit enfermer dans une cassette d'or. Giara et Adraa, villes de Syrie, se mirent aussi sous sa protection, et se soumirent au tribut <sup>7</sup>. Plusieurs autres villes et bourgades suivirent cet exemple. Ayant appris que les Romains, sur le bruit de sa marche, s'étaient retirés, et qu'ils ne pensaient plus à porter la guerre en Arabie, il songea aussi au retour. Mais comme il était campé sur les terres de l'empire, il écrivit encore à Héraclius, pour l'exhorter à croire à sa mission. Il n'en reçut aucune réponse, et reprit le chemin de Médine.

XLII.  
Progrès du  
mahométisme.

Cependant le mahométisme commençait à infecter la Syrie. Héraclius avait donné le gouvernement de Rabbat-Ammon, qui est l'ancienne Philadelphie, à un Sarrasin nommé Farva <sup>8</sup>. Cet officier né et élevé dans

κατὰ τὸ Συναῖον ὄρος.—S.-M.

<sup>1</sup> Cette expédition se fit au mois de Redjeb de l'an 9 de l'hégire, qui répond au mois d'octobre 630.—S.-M.

<sup>2</sup> Youhanna fils de Raubah. — S.-M.

<sup>3</sup> C'est la ville que l'on appelle ordinairement Aïlath.—S.-M.

<sup>4</sup> Gagnier rapporte, dans la *Vie de Mahomet*, t. 3, p. 154, les termes du

traité conclu en cette occasion, et donné comme garantie aux chrétiens de cette partie de l'Arabie.—S.-M.

<sup>5</sup> De trois mille dinars ou pièces d'or.—S.-M.

<sup>6</sup> Ou Mourad. Il commença à régner en l'an 1574.—S.-M.

<sup>7</sup> Ce tribut fut de deux cent dinars ou pièces d'or.—S.-M.

<sup>8</sup> Les auteurs arabes disent que

le christianisme, s'étant laissé séduire, peut-être par quelque prisonnier musulman, écrivit à Mahomet, lui envoya des présents, et le reconnut hautement pour l'apôtre de Dieu. Il fut arrêté par ordre d'Héraclius, qui voulut d'abord le faire revenir de son égarement, en lui promettant, non-seulement le pardon, mais le rétablissement dans ses emplois. Parva répondit fièrement, qu'Héraclius savait bien lui-même que Mahomet était l'envoyé de Dieu, et que la crainte de perdre sa couronne l'empêchait seule de le reconnaître à la face de tout l'empire. Son insolente opiniâtreté fut punie de mort; il fut pendu à Ophra en Palestine <sup>1</sup>. Mahomet tournait déjà ses regards sur l'Égypte, et il y a beaucoup d'apparence que, s'il eût vécu plus long-temps, il aurait entrepris cette conquête, dont il laissa l'honneur à Omar. Mocaucas, égyptien d'origine <sup>2</sup> et gouverneur de [Misr <sup>3</sup>], la capitale de l'Égypte, s'était rendu très-puissant dans ce pays. L'empereur l'avait chargé du soin de recueillir les impôts. Il était de la secte des Jacobites, hérétiques attachés aux erreurs d'Eutychès, et haïssait mortellement les Grecs orthodoxes, qu'on nom-

Parwah, fils d'Omar, était de la race de Djodham, célèbre parmi les Arabes. — S.-M.

<sup>1</sup> Cette histoire n'est connue que par le récit de Gagniet, dans sa *Vie de Mahomet*, t. 3, p. 194, d'après un auteur arabe nommé Djannabi. — S.-M.

<sup>2</sup> Il est très-difficile d'avoir une idée juste de ce qu'était ce personnage, dont il est souvent question dans les auteurs arabes. Les écrivains grecs ne nous fournissent aucune lumière sur lui. On ne voit pas chez eux,

comment il aurait pu exister à cette époque, en Égypte, un chef égyptien d'origine, distinct des officiers chargés de l'administration du pays pour l'empereur. Il paraîtrait résulter des rapports des Arabes, que le nom de *Mokaukas* ou *Mahaukas*, qu'ils donnent à ce chef, était un titre. Selon Abou'Isfeda, I, 139, il s'appelait Djarih et était fils de Mata ou Mathieu. D'autres le font fils de Raail. — S.-M.

<sup>3</sup> Et non *Mesra*. *Misr* est le nom que les Arabes donnaient à l'Égypte et à sa capitale. — S.-M.

mait alors Melchites, c'est-à-dire royalistes, parce qu'ils s'accordaient de croyance avec l'empereur. Mocaucas, profitant des troubles qui agitaient l'empire, retenait les contributions de l'Égypte, et prenait la qualité de prince des Égyptiens. Quoiqu'il n'eût pas ouvertement secoué le joug de l'obéissance, il agissait en souverain indépendant, et craignait le ressentiment de l'empereur. Mahomet lui écrivit, et l'Égyptien reçut la lettre avec respect; il l'appliqua sur sa poitrine, disent les écrivains mahométans, et la renferma dans une boîte d'ivoire, qu'il scella de son sceau. Il répondit par une lettre flatteuse, dans laquelle, sans contester à Mahomet sa mission divine, il demandait du temps pour se déclarer. On voit clairement qu'il redoutait l'ambition du conquérant arabe, autant que la vengeance de l'empereur. Il accompagna sa réponse de présents, entre lesquels on est indigné de voir deux jeunes Égyptiennes de noble famille<sup>1</sup>, que ce politique scélérat sacrifiait à la lubricité du prétendu prophète. Nous parlerons encore de cet infidèle ministre dans l'histoire de la conquête de l'Égypte. Tels sont les événements de la vie de Mahomet, qui ont quelque rapport aux affaires de l'empire. J'ai cru convenable de les réunir, pour ne pas interrompre trop souvent le récit de la guerre de Perse, qui développa les talents d'Héraclius, et exerça pendant six années la valeur de ce prince, par des combats presque continuels.

<sup>1</sup> L'une d'elles était Marie, fille de Siméon, nommée ordinairement *Mariie la copte*. Elle fut fort aimée de

Mahomet, à qui elle donna un fils appelé Ibrahim, qui vécut peu. — S.-M.

## LIVRE LVII.

- i. Disgrace de Crispus. ii. Départ d'Héraclius. iii. Il exerce ses troupes. iv. Première campagne d'Héraclius. v. Défaite des Perses. vi. Seconde campagne d'Héraclius. vii. Prise de Tauris nommée alors Ganzac. viii. Fin de la seconde campagne. ix. Les Romains chassés entièrement de l'Espagne. x. Troisième campagne d'Héraclius. xi. Seconde et troisième bataille. xii. Nouvelle défaite des Perses. xiii. Quatrième campagne d'Héraclius. xiv. Combat du Sarus. xv. Émeute à Constantinople. xvi. Cinquième campagne d'Héraclius. xvii. Origine des Khazars. xviii. Alliance d'Héraclius avec les Khazars. xix. Les Perses et les Avars viennent assiéger Constantinople. xx. Députation inutile. xxi. Attaque de la ville. xxii. Propositions du khakan rejetées. xxiii. Tentative inutile des Avars pour se joindre aux Perses. xxiv. Les Avars repoussés par mer et par terre. xxv. Retraite des Avars. xxvi. Les Khazars abandonnent Héraclius. xxvii. Sixième campagne d'Héraclius. xxviii. Bataille du Zab. xxix. Suites de la bataille. xxx. Marche d'Héraclius. xxxi. Pillage du palais de Dastagerd. xxxii. Fuite de Chosroès. xxxiii. Révolte de Schaharbarz. xxxiv. Mouvements d'Héraclius. xxxv. Révolte de Siroès contre son père Chosroès. xxxvi. Mort de Chosroès. — [xxxvii. Marche d'Héraclius à travers les montagnes de la Médie.] — xxxviii. Paix de Siroès avec Héraclius. xxxix. Retour d'Héraclius. — [xl. Héraclius s'occupe des affaires d'Arménie. xli. Le prince de Daron continue la guerre contre les Perses.] — xlii. Mort de Siroès. xliii. Entrée d'Héraclius à Constantinople. xliv. Héraclius reporte la croix à Jérusalem. xlv. Ambassade de Dagobert à Héraclius. xlvi. Naissance de Constant. xlvii. Héraclius retombe dans l'inaction. xlviii.

Naissance de l'hérésie des Monothélites. XLIX. Le pape Honorius trompé par Sergius. L. Echthèse d'Héraclius.

## HÉRACLIUS.

1.  
Disgrace de  
Crispus.  
Niceph. p.  
5, 6.  
Cedr. t. 1,  
p. 407.  
Zon. l. 14, t. 2,  
p. 83.

L'EMPEREUR enfin résolu de tirer vengeance de tant d'insultes qu'il recevait sans cesse de Chosroès, et de rabattre pour toujours l'orgueil d'une nation formidable aux Romains depuis sept cents ans, voulut auparavant s'assurer de Crispus, ce gendre de Phocas, auquel il avait donné, dès le commencement de son règne, le gouvernement de Cappadoce. Crispus avait des troupes : elles étaient sans doute insuffisantes pour tenir tête aux Perses ; mais la Cappadoce ravagée sans qu'il eût fait aucun mouvement, Césarée mise au pillage sans résistance, le rendaient justement suspect de lâcheté ou même de trahison. Fier d'avoir d'abord procuré l'empire à Héraclius, et de lui avoir ensuite cédé la couronne qu'Héraclius lui offrait, il méprisait le prince ; il s'échappait en discours injurieux, comme si les plus éclatants services pouvaient autoriser un sujet à manquer à son souverain. Héraclius, frappé d'une juste défiance, voulait s'éclaircir par lui-même de ses dispositions. Il alla le trouver à Césarée, sous prétexte de s'instruire par ses propres yeux de l'état de la province, et de conférer avec lui sur la guerre qu'il allait entreprendre. Crispus, devenu encore plus insolent par la démarche du prince, feignit d'être malade, pour se dispenser d'aller au-devant de lui : comme

s'il eût en effet porté le diadème, qu'il avait regret de n'avoir pas accepté, il l'attendit dans son lit, et prit avec lui le ton de maître, tournant en ridicule son entreprise, et disant qu'il convenait peu à un empereur de faire le personnage d'aventurier, et d'abandonner son palais pour aller se faire battre à l'extrémité de ses états. Héraclius dissimula son indignation; et sur la nouvelle qu'il reçut que l'impératrice venait d'accoucher d'un fils, il reprit en diligence le chemin de Constantinople, après avoir invité Crispus à s'y rendre pour être le parrain de l'enfant. Crispus le suivit, accompagné de ses troupes. Dès qu'il fut arrivé, l'empereur convoqua le sénat, où Crispus voulut se trouver, croyant qu'il ne s'agissait que de délibérer sur l'expédition prochaine. Lorsque les sénateurs furent rassemblés avec le patriarche Sergius, Héraclius élevant la voix : *Je n'ai*, dit-il, *qu'une question à vous faire : celui qui outrage son empereur, n'offense-t-il que la personne d'un homme mortel ?* Tous s'écrièrent unanimement, que l'outrage retombait sur Dieu même, de qui le prince tient sa puissance. *Et vous*, dit-il, en se tournant vers Crispus, *que pensez-vous ?* Crispus, qui se croyait trop grand pour être accusé, ne se douta pas même du dessein de l'empereur. *Je pense*, répondit-il, *qu'un si grand crime ne mérite aucune grace.* Dès qu'il eut, sans le savoir, prononcé sa propre sentence, l'empereur lui rappela l'offre qu'il lui avait faite de la couronne, les honneurs dont il l'avait comblé : il exposa ensuite au sénat la conduite de Crispus depuis qu'il gouvernait la Cappadoce, l'insolence avec laquelle il avait reçu son empereur, ses railleries, ses mépris; et le frappant au vi-



sage avec un rouleau de pièces qu'il tenait entre ses mains : *Voici, lui dit-il, d'autres accusations encore, dont je te fais grace : je suis en faute moi-même de m'être attendu qu'un gendre perfide pourrait devenir un ami fidèle.* Il le fit sur-le-champ sortir de sa présence, et ordonna de lui couper les cheveux, et de le renfermer dans un cloître<sup>1</sup>. Les soldats de Crispus, apprenant ce qui se passait dans le sénat, s'étaient assemblés aux portes et commençaient à murmurer. Héraclius sortit, et les regardant d'un air assuré : *Soldats, leur dit-il, choisissez entre la condition de valets d'un prêtre ou de gardes de l'empereur. Je vous mets dès à présent sur l'état de ma maison pour composer ma garde, avec une pension annuelle.* Il n'en fallut pas davantage pour changer les murmures en acclamations et en actions de grâces. Crispus mourut un an après, dans le monastère qui lui servait de prison. Philippique, beau-frère de Maurice, fut en même temps tiré de celui où il avait été enfermé par ordre de Phocas. Le gouvernement de Cappadoce fut conféré à Théodore, frère d'Héraclius et eucapatate. Philippique lui fut donné pour adjoint dans cet emploi, que les conjonctures rendaient très-important. Mais il ne survécut pas long-temps : il fut enterré à Chrysopolis, dans l'église qu'il avait fondée. Le fils qui venait de naître à l'empereur, fut nommé Héraclius ; et pour le distinguer de son frère aîné fils d'Eudocie, on lui donna dans la suite le nom d'Héracléonas.

Tout étant prêt pour le départ d'Héraclius, il déclara son fils Héraclius Constantin, régent de l'empire

II.  
Départ  
d'Héraclius.

<sup>1</sup> On apprend de Nicéphore, p. 6, Τὸ λεγόμενον τῆς Χώρας μοναστήριον. que ce monastère s'appelait *Chore*. — S.-M.

en son absence, quoique ce jeune prince n'eût encore que dix ans. Ce n'était qu'un titre d'honneur. L'empereur chargea de la conduite des affaires le patriarche Sergius, et le patrice Bon<sup>1</sup>, dont il connaissait la prudence. Il craignait l'humeur inquiète et turbulente du khakan des Avars : il lui écrivit une lettre remplie de protestations d'amitié, le priant avec instance de maintenir inviolablement l'alliance qu'il venait de contracter avec les Romains, et de se regarder comme le tuteur et le père du jeune empereur<sup>2</sup>. Il lui promit deux cent mille pièces d'or, c'est-à-dire près de trois millions de notre monnaie; et pour gage de sa parole il lui donna trois otages : Étienne son neveu, fils de sa sœur Marie et d'Eutrope; Jean, surnommé Athalaric<sup>3</sup>; et un autre Jean, fils naturel du patrice Bon. Ces otages demeurèrent pendant douze ans au pouvoir des Avars, quoique dans cet intervalle le khakan eût rompu toute alliance avec l'empereur en assiégeant Constantinople; il en coûta de grandes sommes d'argent, en 634, pour les retirer de leurs mains. Après avoir célébré avec une dévotion édifiante la fête de Pâques, qui arriva cette année le 4 avril, il se rendit le lendemain à l'église de Sainte-Sophie, et se prosternant au pied de l'autel : *Seigneur, s'écria-t-il, ne nous punissez pas à proportion de nos crimes; ne nous rendez pas la risée de nos ennemis; tournez*

Theoph. p.  
253-256.  
Cedr. t. 1, p.  
409, 410.  
Niceph. p. 12  
et ibi Petau.  
Zon. l. 14, t. 2,  
p. 84.  
Hist. misc.  
ap. Murat.  
l. 18, t. 1, part.  
1, p. 125.  
Pagi ad Bar.

<sup>1</sup> Il est appelé Bonosus, par Théophane, p. 254. — S.-M.

<sup>2</sup> Ἐγραψεν δὲ πρὸς τὸν Χαγάνον τῶν Ἀβάρων παρακλήσεις τοῦ ἐπικουρεῖν τὰ τῶν Ῥωμαίων πράγματα, ὡς φίλιον σπειόμενος πρὸς αὐτὸν, καὶ ἐπίτροπον τοῦ ἑαυτοῦ υἱοῦ τρεῖτον ὀνόμασεν.

Theoph. p. 254. — S.-M.

<sup>3</sup> Ce personnage était un fils naturel d'Héraclius. Ὁμήρους αὐτοῖς δεδωκὸς ἕνα τῶν υἱῶν Ἰωάννην τοῦνομα. Ὃν δὴ καὶ Ἀταλάρικον ἐκάλεσι νόθος δὲ ἦν αὐτῷ ἐκ παλλακῆς. Niceph. p. 12. Voyez aussi le commentaire du P. Petau. — S.-M.

*sur nous des regards de miséricorde ; faites que les infidèles ne se glorifient pas de nos pertes, et n'insultent pas votre héritage.* Se tournant alors vers le patriarche : *Je laisse, dit-il, ma capitale et mon fils à la garde de Dieu, de la sainte Vierge, et à la vôtre.* Prenant ensuite entre ses mains cette image du Sauveur, qu'on disait n'avoir pas été faite de mains d'homme, il marcha vers le Bosphore, et s'embarqua au milieu des acclamations et des vœux d'un peuple innombrable.

III.  
Il exerce ses troupes.

Arrivé en Asie, il rassembla les différents corps de troupes dispersés en diverses provinces, et il en forma une armée. Ce n'était qu'un mélange confus de Romains et de Barbares perdus de débauche, énervés par l'inaction, sans ordre, sans discipline, sans connaissance du maniement des armes, exercés seulement à fuir devant l'ennemi. Le son d'une trompette suffisait pour les glacer d'effroi. Il fallut passer une grande partie de cette année à en faire des soldats, à leur apprendre à se servir de leurs armes, à les dresser aux mouvements, aux évolutions, aux factions militaires, à fortifier leurs cœurs par l'image des combats. Ils ne savaient faire la guerre qu'aux habitants des campagnes, qu'ils pillaient et qu'ils massacraient. L'empereur établit dans son camp une exacte discipline, et loin de se rendre odieux par une juste sévérité, il sut tellement la tempérer par son affabilité, par ses soins paternels, par les récompenses et par les louanges qui touchent encore plus sensiblement les âmes militaires, qu'il se fit en même temps aimer de ses soldats plus que leur propre vie, et redouter plus que l'ennemi : sentiments qui sont les deux plus forts ai-

guillons du courage, et les deux plus grands ressorts de la victoire. Il leur parlait souvent; il les animait par des discours pleins de feu. Naturellement vif et éloquent, il leur rappelait la gloire de leurs ancêtres, l'honneur du nom romain; il embrasait leur cœur par la honte, par la vengeance, leur représentant les campagnes désolées, les villes saccagées, les autels profanés, les églises réduites en cendres. Après avoir transformé en corps militaires ces brigands indisciplinés, il rassembla toute l'armée, et tenant en main l'image de Jésus-Christ, il jura qu'il combattrait comme eux et avec eux jusqu'à la mort, qu'il partagerait tous leurs dangers, et qu'il leur serait inséparablement uni comme un père à ses enfants.

Lorsqu'il fut entré dans la petite Arménie<sup>1</sup>, ses coureurs rencontrèrent un parti de cavaliers perses; qui, ayant pris les devants, venaient fondre sur les Romains, dont ils comptaient avoir bon marché, ainsi qu'il était ordinaire. Mais tout était changé. Au lieu de mettre en fuite l'armée, comme ils s'en flattaient, ils furent taillés en pièces par les seuls coureurs; le chef fut pris, chargé de chaînes et conduit à Héraclius. On était déjà en automne, et l'empereur s'étant retiré dans le Pont<sup>2</sup>, où il se rendit maître de tous les passages, les ennemis se persuadèrent qu'il avait dessein d'y séjourner et d'y prendre ses quartiers d'hiver. C'était, selon leur pensée, la fin de la campagne; mais selon celle d'Héraclius, ce n'en était que le commencement. Dès qu'il les vit retirés, il revint sur ses pas, et

IV.  
Première  
campagne  
d'Héraclius.

<sup>1</sup> Théophane dit seulement, p. 255, sur les frontières de l'Arménie. Ἐπὶ τῇ μέσῃ Ἀρμενίᾳ. — S. M.

<sup>2</sup> Τὸ Πόντιον κλίμα. Theoph. p. 255.

Il n'est pas sûr que par ces termes on veuille plutôt désigner la province de Pont, que les côtes du Pont-Euxin en général. — S. M.

marcha vers la Perse par l'Arménie<sup>1</sup>. Schaharbarz, qui commandait les Perses, étonné de cette marche, crut l'arrêter par une diversion : il entra sur les terres de l'empire, et se jeta en Cilicie<sup>2</sup>. Lorsqu'il vit qu'Héraclius continuait sa route, sans prendre le change, il se détermina lui-même à suivre les Romains, à dessein de les surprendre à la première occasion. Il crut l'avoir trouvée dans une nuit obscure, et il se préparait à les charger par derrière, lorsque la lune cachée jusqu'alors dans des nuages épais, parut tout-à-coup, et montra aux Romains l'armée des Perses. Schaharbarz trahi par cet astre, qu'il adorait comme une divinité, le chargea de malédictions<sup>3</sup>, et se retira sur les montagnes, d'où il eut le loisir de considérer le jour suivant le bel ordre de l'armée romaine, qui lui parut tout nouveau. Héraclius resta dans la plaine, et il se livra plusieurs combats, où les Romains firent le premier essai de leurs forces, toujours avec avantage. Ce qui les rendait invincibles, c'est qu'ils voyaient en toute occasion, à leur tête, leur prince affrontant le danger, et leur donnant l'exemple en même temps que les ordres.

Un déserteur perse contribua encore à augmenter

<sup>1</sup> Διὰ τῆς Ἀρμενίας εἰς τὴν Περσίδα σισσαλῶν. Theoph. p. 255. — S.-M.

<sup>2</sup> Les écrivains orientaux donnent quelques détails qui aident à faire comprendre l'histoire des invasions faites par les Perses sur le territoire de l'empire. Elmacin nous apprend, p. 11, qu'en cette année Schaharbarz (ou *Schahriar* comme il l'appelle), se rendit maître de la ville d'Ancyre en Galatie, et qu'il en emmena captifs tous les habitants. Bientôt après le

même général se rendit maître de l'île de Rhodes. On trouve la même chose dans les chroniques arabes, p. 99, et syriaque, p. 100, d'Abou'lfaradj bar Hébræus. Théophane fait aussi mention de la conquête d'Ancyre, mais sans aucun détail. — S.-M.

<sup>3</sup> Πανσελήνου δὲ οὐσῆς τῆς νυκτὸς, ἀπεκρούσθη τοῦ σκέμματος, καὶ τὴν πρὶν αὐτῶν σεβασμίαν αὐτῶν ἐδυσημέι σελήνην. Theoph. p. 255. — S.-M.

la confiance des Romains. Après s'être rendu dans leur camp, s'apercevant qu'ils étaient fort inférieurs en nombre, il se repentit de sa désertion, et retourna au camp des Perses. Mais quand il vit le découragement de ses compatriotes et l'effroi dont ils étaient frappés, il ne douta plus qu'ils ne fussent vaincus; et ayant passé de nouveau du côté des Romains, dix jours après les avoir abandonnés, il les instruisit de l'état où se trouvaient les Perses. Schaharbarz, naturellement vif et impatient, ennuyé de perdre le temps en petits combats peu décisifs, résolut de livrer bataille. Il descendit dans la plaine au point du jour, et rangea ses troupes en face du soleil levant, objet de l'adoration des Perses, qui le saluèrent par des cris de joie. Cet hommage qu'ils rendaient à l'astre du jour, loin de faire prospérer leurs armes, fut une des causes de leur défaite. La divinité ingrate éblouissait leurs yeux, et leur laissait à peine apercevoir l'ennemi. Pour accélérer la victoire, Héraclius usa de stratagème. Par une fuite simulée, il attire après lui les Perses qui se débloquent dans l'ardeur de la poursuite. Lorsqu'il les voit en désordre, il fait volte-face, les arrête, les renverse, les met en fuite à son tour. On en fait un grand carnage, on les poursuit jusque sur les montagnes. C'était une chasse plutôt qu'une bataille. Les Perses dispersés, ne faisant aucune résistance, fuyaient de rochers en rochers comme des chèvres sauvages<sup>1</sup> : les uns tombent sous le fer ennemi, les autres se précipitent; un grand nombre se rend aux vainqueurs; le camp est pris et pillé, et les Romains, qui depuis plusieurs années

v.  
Défaite des  
Perses.

<sup>1</sup> Ἐν δὲ τοῖς χρημοῖς αἰγῶν ἀγρίων δίκην ἐσθνηβάτων. Theoph. p. 256.  
—S. M.

fuyaient à la seule vue de la cavalerie perse, étonnés de leur propre victoire, rentrent dans leur camp, levant les bras au ciel, rendant à Dieu des actions de grâces, et comblant d'éloges leur empereur : c'était, disaient-ils, un ange tutélaire, qui effaçait leur honte passée, et leur annonçait un retour de prospérités. Après cette glorieuse journée, Héraclius établit ses troupes en quartier d'hiver dans l'Arménie, sous le commandement d'un de ses lieutenants généraux<sup>1</sup>, et il alla partager avec sa capitale la joie de ce premier succès. — [ Parmi les troupes qui formaient l'armée d'Héraclius, on comptait un nombreux corps d'Arméniens, soit de l'Arménie romaine, soit des émigrés de la Persarménie. L'empereur en avait confié le commandement à un jeune homme aussi beau que vaillant : il se nommait Méjej ; il était issu de la race des Gnouniens, et arrière petit-fils de Méjej, qui avait gouverné pendant très-long-temps la Persarménie, sous le règne de Cabad et sous celui de Chosroès Nouschréwan, son fils<sup>2</sup>. Méjej se distingua beaucoup dans cette expédition, et rendit de grands services à Héraclius. ]—S.-M.

AN 623.

VI.  
Seconde  
campagne  
d'Héraclius.

L'année suivante, Héraclius partit le 25 mars, et ayant célébré la fête de Pâques deux jours après à Nicomédie avec sa famille, il renvoya ses enfants à Constantinople, et retenant avec lui l'impératrice<sup>3</sup>, il

Ὁ δὲ βασιλεὺς τὸν στρατὸν σὺν τῷ στρατηγῷ καταλιπὼν εἰς Ἀρμενίαν παρεχίμασται. Theoph. p. 256. Cette première campagne d'Héraclius contre les Perses ne nous est presque connue que par le récit emphatique et trop sommaire de Théophane, qui, comme on le voit, ne nous donne presque aucun détail sur les circon-

stances militaires de l'expédition et sur la situation précise des pays qui furent le théâtre de la guerre. Les autres expéditions du même prince ne sont guère mieux connues, à l'exception de la dernière.—S.-M.

<sup>2</sup> Voyez t. 7, p. 434 et 435, liv. XXXIX, § 41.—S.M.

<sup>3</sup> La chronique paschale rapporte,

prit le chemin de l'Arménie<sup>1</sup>. Le 20 avril, il était déjà dans la Perse<sup>2</sup>. Ce fut alors que Chosroès, transporté de colère, fit assommer les ambassadeurs romains qu'il tenait en prison depuis six ans. Il rappela Schaharbarz<sup>3</sup>, qui avait déjà passé l'Euphrate pour marcher en Bithynie<sup>4</sup>; et, ayant rassemblé un grand corps de troupes, il en donna le commandement à Saïs<sup>5</sup>, avec ordre de se joindre à Schaharbarz, et de s'opposer ensemble aux progrès d'Héraclius. A la nouvelle de l'horrible traitement fait aux ambassadeurs, l'empereur rassembla son conseil: « Romains<sup>6</sup>, dit-il, vous voyez à quels ennemis vous avez affaire. Ce sont des bêtes féroces plutôt que des hommes. Ils ont rompu les liens les plus sacrés de la société humaine; en massacrant les médiateurs de la paix, ils en ont détruit toute espérance. Ils déclarent la guerre à toutes les nations; ils la font à Dieu même. Nés pour la ruine du monde, ils ne reconnaissent pour divinité que cet élément destructeur, qui réduit en cendres vos temples et vos autels. C'est leur rage qui fait votre force. Dieu combattra pour vous. Armez-vous de confiance; la foi surmonte toutes les craintes: elle triomphe même

Chr. Alex. p. 390.  
Niceph. p. 12 et ibi Petav.  
Theoph. p. 256, 257, 258.  
Cedr. t. 1, p. 411.  
Zon. l. 14, t. 2, p. 84.  
Glycas, p. 276.  
Tzetzes, Chil. 3, c. 66.  
Hist. misc. l. 18, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 126.  
Pagi ad Bar. Mem. Acad. t. XXXII, p. 560.

p. 390, qu'il fut aussi accompagné par Anianus, grand domestique ou intendant-général de la maison de l'empereur.—S.-M.

<sup>1</sup> Ἀφίκετο εἰς Ἀρμενίαν.—Theoph. p. 256.—S.-M.

<sup>2</sup> Selon Théophane, p. 257, avant d'entrer sur le territoire persan, il écrivit à Chosroès pour lui proposer la paix, et ses offres furent repoussées.—S.-M.

<sup>3</sup> Ce général est appelé ici par Théophane, p. 256 et 257, *Sarbana-* *zar* et *Sarbarazas*. Ces deux formes

sont la reproduction du véritable nom oriental, qui était *Schaharbarz*, mais qui pouvait se prononcer *Schaharbarz*, selon l'usage de quelques dialectes de l'ancienne langue persane. Voyez ci-dev. p. 14, not. 1, liv. LVI, § 11.—S.-M.

<sup>4</sup> Théophane dit seulement, p. 257, εἰς τὴν τῶν Ῥωμαίων γῆν.—S.-M.

<sup>5</sup> Σάιν. Ce général s'appelaient réellement *Schahin*. Voyez p. 14, not. 3 et 4, liv. LVI, § 11.—S.-M.

<sup>6</sup> Ἄνδρες, ἀδελφοί μου. Theoph. p. 257.—S.-M.



« de la mort. Nous avons traversé l'Asie; qu'avons-  
 « nous trouvé dans ces belles provinces? les cendres de  
 « nos villes; les os de vos compatriotes semés sur la  
 « terre. Nous voici dans le cœur de la Perse; faisons-  
 « en à notre tour le tombeau de ses habitants. Songez  
 « qu'environnés d'ennemis, vous ne pouvez leur échap-  
 « per que par la victoire : fuir, c'est courir à la mort <sup>1</sup>. »  
 Ces paroles embrasaient tous les cœurs; les yeux de  
 ses soldats étincelaient de courage; et, quoiqu'il eût  
 cessé de parler, ils demeuraient encore immobiles, te-  
 nant leurs regards fixés sur l'empereur, lorsque du  
 milieu de ce silence s'éleva une voix qui s'écria : *Prince,*  
*comptez sur notre valeur; nous ne craignons qu'un*  
*seul péril; c'est celui auquel vous exposez trop*  
*souvent votre personne sacrée; ne versez que notre*  
*sang : il est à vous plus que le vôtre.* Cette voix,  
 interprète des sentiments de toute l'armée, fut soute-  
 nue d'une acclamation générale. Héraclius se mit en  
 marche, et avançant à grandes journées <sup>2</sup>, sans s'ar-  
 rêter à aucun siège, il mettait le feu aux villes et aux  
 villages qu'il rencontrait sur sa route <sup>3</sup>, et laissait par-  
 tout des traces sanglantes de son passage. On remar-  
 qua, comme un signe de la protection divine sur les  
 armes romaines, que les chaleurs du solstice, très-ar-  
 dentes en ce climat, furent adoucies par des rosées  
 abondantes, qui répandaient une agréable fraîcheur <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> L'intention plutôt que les termes de ce discours, se trouvent dans Théopha-  
 ne, p. 257. — S.-M.

<sup>2</sup> Εὐθὺς ἐν τῇ ἐνδοτέρᾳ Ἡσπρίδι δι-  
 χώρησεν. Theoph. p. 257. — S.-M.

<sup>3</sup> Selon les auteurs arméniens, Hé-  
 raclius vint à Dovin, capitale de l'Ar-

ménie, d'où il se rendit à Nakhitché-  
 van, puis il passa l'Araxe, pour aller  
 à Tauriz ou Gandsak Schahastan,  
 ville dont il va bientôt être question.  
 — S.-M.

<sup>4</sup> Γίνεται τι θαῦμα φοβερόν. Ἐν γὰρ  
 τῇ θερμῇ τροπῇ ἀπὸ γέγονε δροσισμός

L'armée approchait de l'Atropatène<sup>1</sup>, lorsqu'Héraclius apprit que Chosroès, à la tête de quarante mille hommes, était campé à Ganzac<sup>2</sup>, capitale de cette province. C'est la ville nommée aujourd'hui Tauris, et que les Arméniens nomment encore Gandzac Schahistan<sup>3</sup>, surnom qui paraît désigner une habitation royale, parce que ce fut autrefois la résidence des rois de l'Atropatène. Gandz, en langue arménienne, signifie un trésor, comme le mot Gaza l'a signifié dans les langues orientales<sup>4</sup>. En effet, les rois de Perse y avaient un trésor, et, selon une tradition fabuleuse, c'était celui de Crésus, roi de Lydie<sup>5</sup>, que Cyrus y avait transporté. Héraclius marcha droit à cette ville. Une troupe de Sarrasins à sa solde, qui devançaient son armée, tombèrent sur les gardes avancées du camp des Perses, les taillèrent en pièces, et jetèrent tant d'épouvante, que Chosroès prit aussitôt la fuite avec toutes ses troupes. Les Romains les poursuivent vivement, en tuent un grand nombre, font beaucoup de prisonniers, et dispersent le reste. Héraclius, étant entré sans résistance dans Ganzac, brûla un fameux temple du Feu<sup>6</sup>. Le culte de cet élément, la grande divinité de la Perse, n'était nulle part si ancien ni si

ψυχωγῶν τὸν τῶν Ῥωμαίων στρατὸν, ὥςτις ἄγλας ἐλπίδας ἀναλαβεῖν αὐτούς.

Theoph. p. 257. — S.-M.

<sup>1</sup> L'Aderbaïdjan des modernes. Voyez t. I, p. 408, not. 3, liv. VI, § 14. — S.-M.

<sup>2</sup> Ἐν Γαζακῷ. J'ai déjà eu plusieurs fois occasion de parler de cette ville, dont l'ancien nom arménien est *Kandsak*. Voyez t. 3, p. 278, not. 4, liv. XVII, § 5 et t. 10, p. 281, not. 7, liv. LIII, § 18. — S.-M.

<sup>3</sup> On plus exactement *Kandsak-schahastan*. — S.-M.

<sup>4</sup> Cette signification se retrouve encore en persan et dans d'autres idiômes orientaux. — S.-M.

<sup>5</sup> Τὰ χρήματα Κρείσου τοῦ Λυδῶν βασιλέως. Theoph. p. 258. — S.-M.

<sup>6</sup> Ὁ ναὸς τοῦ πυρός. Theoph. p. 258. Il a déjà été question du grand temple du feu qui était dans l'Aderbaïdjan. Voy. t. 9, p. 75, not. 4, liv. XLVI, § 54. — S.-M.

bien établi que dans l'Atropatène ; c'est même ce qui a fait donner à cette contrée le nom d'Aderbigian <sup>1</sup> : *ader*, en langue perse, signifie le *feu* <sup>2</sup>. Zoroastre, disait-on, était né et avait vécu dans ce pays <sup>3</sup>. Mais ce qui donna le plus d'étonnement, et en même temps d'indignation à l'empereur, ce fut le colosse de Chosroès <sup>4</sup>, qui surpassait encore en orgueil impie les rois de l'ancienne Babylone. Il était assis au milieu du palais, sous un dôme qui représentait le ciel : on voyait autour de lui le soleil, la lune et les autres astres, accompagnés d'anges qui portaient des sceptres <sup>5</sup>. Au moyen de certaines machines, le colosse versait des pluies et faisait gronder le tonnerre <sup>6</sup>. Héraclius fit jeter par terre et mettre en poudre la statue ; il livra aux flammes toute cette scène impie, le pyrée, et une partie de la ville, qui était grande et peuplée <sup>7</sup>, contenant plus de trois mille maisons <sup>8</sup>.

<sup>1</sup> Plus exactement *Aderbaïdjan* ou *Azerbaïdjan*. Dans l'ancien persan, *Aderbadakan* ou *Atounbadegan*. —S.-M.

<sup>2</sup> J'ai parlé de ce pays et de l'origine de son nom, t. 1, p. 408, not. 3, liv. vi, § 14 et t. 9, p. 75, not. 4 et p. 76, not. 1, liv. xlv, § 54. —S.-M.

<sup>3</sup> Les témoignages des auteurs orientaux et ceux des sectateurs de Zoroastre nous apprennent qu'effectivement ce réformateur célèbre était né dans ce pays. —S.-M.

<sup>4</sup> Εὐρύται Χοσρόης θεοποιήσας. Niceph. p. 12. —S.-M.

<sup>5</sup> Ἐν τῇ τούτου γῆνι ἑαυτὸν καθήμενον ὡς ἐν οὐρανῷ ἀνεστήλωσεν ἀσραπὰς, καὶ ἥλιον, καὶ σελήνην συγκατασκιεύσας ; ἀγγέλους περιεσῶτας αὐτῷ. Niceph. p. 12. —S.-M.

<sup>6</sup> Βροντὴν διὰ μηχανῆς ποιεῖν καὶ

θεῖν ὅποταν θέλῃσι. Niceph. p. 12. Il est aussi question de cette mécanique dans Tzetzes, *ch. 3, hist. 66*. Voyez encore Cédrenus, t. 1, p. 412. —S.-M.

<sup>7</sup> Selon Théophane, p. 258, Héraclius, après avoir pris les trésors déposés à Kandzak, se porta sur Dagtagerd, ἐπὶ Δαζαγέρδι χωρί, résidence royale, dont il sera bientôt question. —S.-M.

<sup>8</sup> C'est ce qu'on apprend d'une lettre officielle d'Héraclius, écrite en l'an 628 et adressée au sénat de Constantinople. Cette lettre a été insérée dans la chronique paschale ou alexandrine, p. 398-402. Elle s'exprime ainsi au sujet de cette ville : Ἐν τῇ πόλει τοῦ Κανζάκων ἐμείναμεν, τελεία οὖσα καὶ ἐχούσα περὶ τοὺς τρισχίλους οἴκους. Chron. Alex. p. 400. —S.-M.

Il arriva devant Thébarmès<sup>1</sup>, aujourd'hui Ormia<sup>2</sup>, encore plus célèbre par son pyrée. On croyait qu'Ormia était la patrie de Zoroastre, instituteur du culte du Feu. Le temple et la ville furent consumés par les flammes, et l'on continua de poursuivre Chosroès. Ce prince fuyait au travers des défilés qui donnaient passage dans la Médie<sup>3</sup>, sans s'arrêter deux jours dans le même lieu, en sorte qu'il fut impossible de l'atteindre. On ne voit pas non plus que Sarbar et Saïs, avec leurs armées, aient paru pendant toute cette campagne en présence d'Héraclius, soit qu'ils n'aient pu le rejoindre, soit que ces généraux intimidés par la défaite précédente aient évité sa rencontre. L'hiver approchait, et dans le conseil d'Héraclius, les uns étaient d'avis de retourner en arrière, et de prendre des quartiers en Albanie, les autres de pénétrer plus avant dans la Perse. L'empereur, pour obtenir de Dieu la grace de l'éclairer sur le parti qu'il devait prendre, ordonna un jeûne de trois jours; ensuite, par un effet de superstition, en usage alors et long-temps après, ayant ouvert les saints évangiles, il crut y voir l'ordre d'aller hiverner en Albanie<sup>4</sup>. Il en prit aussitôt le chemin; et

VIII.  
Fin de la se-  
conde cam-  
pagne.

<sup>1</sup> Τὴν Θεβαρμῆς. C'est d'Anville qui dans un mémoire sur l'expédition d'Héraclius en Perse, *Mém. de l'Acad. des Inscr. et Bell. Let.* t. 32, p. 560, s'est efforcé d'établir l'identité des deux villes de Thebarmès et d'Ourmiah, qui n'est pas encore bien assurée. — S.-M.

<sup>2</sup> Ou Ourmiah. Ourmi en arménien. Cette ville, appelée *Ariéma* dans les anciens livres écrits en langue pehlwîe, est regardée effectivement comme la patrie de Zoroastre

par les sectateurs de ce législateur et par les Mnsulmans. Cette ville située dans la partie méridionale de l'Aderbaïdjan, était à une petite distance au sud d'un grand lac salé auquel elle donne son nom. Ce lac est situé entre cette ville et celle de Tauriz, la Gandsak des Arméniens. — S.-M.

<sup>3</sup> Ἐν τοῖς στενοῖς τῶν Μήδων ὁροῦς. Theoph. p. 258. — S.-M.

<sup>4</sup> Les auteurs arméniens rapportent qu'Héraclius prit ses quartiers d'hiver dans la province arménienne

comme son armée, chargée de butin, traînait encore avec elle près de cinquante mille prisonniers, elle fut souvent harcelée dans sa marche par des détachements ennemis, qui furent toujours repoussés avec perte. Les Romains eurent beaucoup à souffrir des glaces de ces contrées et du froid qui fut fort vif durant cet hiver. Les prisonniers étaient réduits à un état déplorable. Dès qu'on fut en Albanie, Héraclius, naturellement humain, les mit en liberté; il leur procura tous les soulagements qui furent en son pouvoir, comme s'ils eussent été ses propres soldats, et gagna tellement leur cœur par son humanité, que ces malheureux, fondant en larmes, conjuraient le ciel de délivrer la Perse de la tyrannie d'un prince odieux, pour y établir un monarque si bienfaisant<sup>1</sup>. Il est à remarquer que l'extinction du feu perpétuel des Perses, qu'Héraclius ensevelit sous les ruines de leurs pyrées, donna occasion aux Mahométans d'en faire honneur à leur prophète; ils ont faussement publié que ce feu s'était éteint de lui-même et par miracle au moment de la naissance de Mahomet.

IX.  
Les Romains  
chassés en-  
tièrement de  
l'Espagne.

Baronius.  
Pagi ad Bar.  
Mariana, l. 6,  
c. 4.  
Murat. Ann.  
Ital. t. 4, p.  
55.

Ce fut vers ce temps-là que Suintila roi des Visigoths, successeur de Récarède, dont le règne n'avait duré que trois mois après la mort de son père Sisébut, acheva de chasser d'Espagne ce qui restait de Romains dans la province des Algárves. Ce petit coin de terre était néanmoins partagé en deux contrées sous le gouvernement de deux patrices. Le roi gagna l'un par

de *Phaitakaran*, située à l'extrémité orientale de l'Arménie, vers le confluent de l'Araxe et du Cyrus. Voyez t. 3, p. 438, not. 6, liv. XVIII, § 36, et t. 6, p. 296, not. 3, liv. XXXIII.

§ 54.—S.-M.

ἵστα πάντας μετὰ δακρύων τούτων  
τύχοντο ῥύσιν γενέσθαι, καὶ τῆς Παρ-  
σίδος τὸν κεκολληθῆσαν ἀνελόντι Χασ-  
ρόν. Theoph. p. 258.—S.-M.

insinuation, vainquit l'autre par la force des armes, et les obligea tous deux de sortir du pays, et de se retirer dans les îles Baléares. Les secours que les Romains tiraient du voisinage de l'Afrique les avaient jusqu'alors maintenus dans cette partie de l'Espagne. Mais la perte de Tanger, dont Sisébut s'était rendu maître <sup>1</sup>, leur ayant fermé toute communication avec l'Afrique, il fallut abandonner entièrement cette célèbre conquête des Scipions. C'était la première province du continent, où ils eussent mis le pied autrefois, et ce fut la dernière qu'ils perdirent à l'occident de l'Italie.

La campagne suivante se passa tout entière en Albanie. Chosroès, honteux du mauvais succès de ses armes pendant les deux années précédentes, fit celle-ci les plus grands efforts <sup>2</sup>. Sans attendre la fin de l'hiver, il mit sur pied trois armées, et en fit partir deux sous la conduite de Schaharbarz et de Sarablagas <sup>3</sup>, pour prévenir Héraclius qui n'était pas encore sorti de ses quartiers. Ils marchèrent d'abord séparément à dessein d'enfermer entre deux l'armée romaine. Mais n'osant l'approcher de trop près, ils se contentèrent de se rendre maîtres des défilés qui conduisaient de l'Albanie dans la Perse <sup>4</sup>. Héraclius, ayant rassemblé ses

AN 624.

x.  
Troisième  
campagne  
d'Héraclius.

Theoph. p.  
258 et seqq.  
Cedr. t. 1, p.  
412, 413, 414.  
Const. de  
adm. imp. c.  
45.

Hist. misc.  
l. 18. ap. Mu-  
rat. t. 1, part.  
1, p. 126.  
Petau, ad  
Niceph.  
Pagi ad Bar.

<sup>1</sup> Les Goths conservèrent cette ville, et une grande partie de la Mauritanie, jusqu'à l'époque de l'invasion des Arabes en Espagne. — S.-M.

<sup>2</sup> Théophane dit, p. 258, que Chosroès donna le commandement de ses armées à Sarablagas, Σαραβλαγῶν προσβάλετο στρατηγὸν, et qu'il lui confia en particulier un corps de soldats qu'on appelaient *les enfants de Chosroès*. Παραδούς αὐτῷ στρατὸν τοὺς λεγόμενους Χοσροηνένας. Il lui adjoignit

un général nommé Pérozitès et il les envoya en Albanie, καὶ Περοζίτην ἐν Ἀλβανίᾳ ἐξεύλεν. — S.-M.

<sup>3</sup> On a vu dans la note précédente que le général adjoint à Sarablagas se nommait Pérozitès. Il y a dans tout ce récit, tiré de Théophane, beaucoup d'obscurité. Sarablagas est appelé *Sarbarancas* par Cédrenus, t. 1, p. 412. — S.-M.

<sup>4</sup> Τὰς εἰς Περσίδα ἀγούσας κλεισούρας. Theoph. p. 258. — S.-M.

troupes au commencement du printemps, prit un long détour vers l'occident, pour s'éloigner de la mer et des montagnes, et traversa de vastes plaines qui lui fournissaient des vivres en abondance. Sarablagas instruit de cette marche prit les devants par les gorges des montagnes<sup>1</sup>, pour rencontrer les Romains au moment qu'ils paraîtraient au-delà; et Schaharbarz se mit à les poursuivre<sup>2</sup>. L'avis de l'empereur était de retourner d'abord sur Schaharbarz qui le suivait en queue, et dont la cavalerie était harassée par des marches rudes et difficiles. Mais les Lazes, les Abasges, les Ibères<sup>3</sup>, qui faisaient une grande partie de son armée, refusèrent d'obéir<sup>4</sup>. C'était, disaient-ils, perdre leur sang inutilement, que de combattre un ennemi qui se contentait de les suivre sans pouvoir mettre obstacle à leurs progrès. Cependant lorsqu'ils eurent tourné les montagnes, et qu'ils virent devant eux Sarablagas qui leur fermait le

<sup>1</sup> Le récit de Théophane, p. 259, seul historien qui donne quelques détails un peu circonstanciés sur les événements de cette époque, semble indiquer que Sarbarazas ou Schaharbarz fut envoyé plus tard par Chosroès avec des troupes nouvellement levées, κατέλαβε γὰρ Σαρβαραζᾶς μετὰ τοῦ λαοῦ αὐτοῦ ὅς ἐξώπιζεν Χοσρόης πάσῃ δυνάμει, et qu'on lui enjoignit de se porter à travers l'Arménie, à la rencontre d'Héraclius, καὶ ἀπέσειλεν κατὰ Ἡρακλείου διὰ τῆς Ἀρμενίας. — S.-M.

<sup>2</sup> Il manœuvrait, ajoute Théophane, p. 259, dans le but de se joindre à Sarbarazas, ἐνωθῆναι τῷ Σαρβαραζᾷ. — S.-M.

<sup>3</sup> Οἱ τῶν Λαζῶν, καὶ τῶν Ἀβασγῶν, καὶ τῶν Ἰβήρων σύμμαχοι. Theoph. p. 259. — S.-M.

<sup>4</sup> L'historien arabe Eutychius parle confusément, t. 2, p. 231, de l'alliance que l'empereur Héraclius contracta à cette époque avec le roi des Abkhaz (les Abasges des Byzantins), et avec le roi du pays de Sanariah, contrée située au milieu du Caucase, sur les frontières de l'Albanie. Il parle également de l'alliance contractée par le même prince avec les Khazars, alliance dont il sera bientôt question. Voyez ci-après, § 18, p. 117. L'empereur Constantin Porphyrogénète, de adm. imp. c. 45, dit aussi quelques mots de l'alliance que les Ibériens firent avec Héraclius et de la part qu'ils prirent alors à la guerre contre les Perses; mais ce qu'il en rapporte est si vague, si confus et si peu circonstancié, qu'il est fort difficile d'en faire aucun usage historique. — S.-M.

passage, en sorte qu'il fallait se hâter de lui passer sur le ventre, ou se voir enfermés entre deux armées, ils reconnurent leur faute, et demandèrent pardon de leur désobéissance, priant l'empereur de ne les pas ménager, et lui protestant que désormais ils suivraient aveuglément ses ordres. Héraclius marcha droit à Sarablagas, [s'efforça de l'atteindre avant qu'il eût joint Schaharbarz <sup>1</sup>], le battit, et continua sa route vers la Perse <sup>2</sup>.

La perte qu'avait faite Sarablagas n'était pas considérable, Héraclius s'étant contenté de s'ouvrir le passage, sans poursuivre les vaincus. Ainsi les deux généraux réunis suivirent les Romains à dessein de les combattre. Ils y étaient encouragés par deux déserteurs qui leur persuadaient qu'Héraclius craignait une bataille, et que sa marche était une véritable fuite. De plus, ils apprenaient que Saïs <sup>3</sup> allait incessamment les joindre avec une troisième armée <sup>4</sup>, et ils s'empressaient de prévenir son arrivée pour ne lui pas laisser la gloire d'avoir battu les Romains. Ils se hâtèrent donc d'atteindre Héraclius, et vinrent le soir camper à sa vue, résolus de le forcer à combattre dès le lendemain. Pour accroître leur confiance, et prendre un terrain plus avantageux, l'empereur décampa sans bruit dès que la nuit fut venue, et ayant marché jusqu'au point du jour, il campa sur le penchant d'une colline couverte de bois, et fit reposer ses soldats. Les ennemis ne s'aperçurent de sa retraite qu'au matin; ce qui acheva de leur persuader qu'il fuyait devant eux. Ils couru-

xi.  
Seconde et  
troisième ba-  
taille.

<sup>1</sup> Ὁ βασιλεὺς ἐσπευσεν συμβαλεῖν τῷ Σαραβλαγᾷ πρὶν ἐνωθῆναι τῷ λαῷ τοῦ Σαρβαραζᾶ. Theoph. p. 259. — S.-M.

<sup>2</sup> Κατὰ Χοσρόου μετὰ σπουδῆς ἤλυνεν. Theoph. p. 259. — S.-M.

<sup>3</sup> Ou Schahin. Voyez ci-dev. p. 14, not. 4, liv. LVI, § 11. — S.-M.

<sup>4</sup> Τὸν Σάην στρατηγὸν Περσῶν καταλαμβάνειν μεθ' ἐτέρου στρατεύματος εἰς βεθέτιαν. Theoph. p. 259. — S.-M.



rent aussitôt après lui, et arrivèrent en désordre au pied de la colline. Les Romains n'eurent que la peine de descendre sur eux; ils les mirent en fuite du premier choc, les poursuivirent dans les vallons, et en firent un grand carnage. Ils n'étaient pas encore rentrés dans leur camp, lorsque Saïs arriva : il avait forcé sa marche pour avoir part à la bataille. La victoire que les Romains venaient de remporter, loin de les avoir fatigués, leur fit trouver de nouvelles forces; ils se rallient, fondent sur les troupes de Saïs, sans leur donner le temps de se reconnaître, en massacrent une grande partie, dispersent le reste, et se rendent maîtres de tous les bagages. Il est à croire que Sarablagas avait péri dans le combat; son nom ne paraît plus dans l'histoire.

**XII.**  
Nouvelle  
défaite des  
Perses.

Schaharbarz et Saïs rallièrent les débris de leurs armées, et se réunirent pour ne faire qu'un seul corps. Héraclius, joignant la ruse à la valeur, feignait de craindre une action contre toutes les forces des Perses ainsi rassemblées : il ne marchait que par des routes escarpées, campait sur des hauteurs presque inaccessibles<sup>1</sup>, et traînait après lui les Perses qui ne le perdaient pas de vue. Il épiait l'occasion de les attaquer à son avantage. Mais les Lazès et les Abasges, fatigués de ces marches pénibles où ils avaient sans cesse l'ennemi

<sup>1</sup> Le texte de Théophane, p. 260, dit qu'Héraclius se dirigeait vers le pays des Huns. Ὁ δὲ βασιλεὺς ἐπὶ τῶν Οὐννων χώραν καὶ ταῖς αὐτῶν δυσχωρίαις ἤλανεν, ἐν τε τραχέει τόποις καὶ δυσβάτοις. Cette indication négligée par Lebeau me donne lieu de penser que les opérations militaires dont il s'agit ici se passaient dans la partie septentrionale de l'Albanie,

le Daghistan des modernes, pays qui était alors occupé par des tribus hunniques dont j'ai eu plusieurs fois occasion de parler dans ces notes. Voy. t. 4, p. 252, not. 3 et p. 254, not. 4, liv. xxii, § 11, et t. 6, p. 267, not. 1, liv. xxxiii, § 38. Ce passage de Théophane me donne aussi lieu de penser qu'Héraclius manœuvrait de manière à attirer les Perses dans les can-

derrière eux, se séparèrent des Romains et retournèrent dans leur pays <sup>1</sup>. Cette désertion, qui affaiblissait de moitié l'armée romaine, releva les espérances des généraux perses, qui se trouvaient fort supérieurs en nombre. Ils présentèrent la bataille, et l'empereur se fiant sur le courage de ses soldats, déjà tant de fois vainqueurs, et sur les ressources de son génie, ne la refusa pas. Il rangea ses troupes, et courant lui-même entre les rangs : *Soldats*, disait-il, *ne comptez pas les ennemis; ils ont fui devant vous en plus grand nombre; ceux-ci ne sont que de misérables restes de trois défaites; ce sont des victimes échappées au tranchant de vos épées. Montrez-leur que ce n'est pas aux Lazès et aux Abasges que vous devez vos victoires* <sup>2</sup>. Les deux armées restèrent en présence jusque fort avant dans le jour sans en venir aux mains, chacun voulant conserver l'avantage de son poste. Enfin le soleil étant sur son déclin, Héraclius fit défiler son armée en bon ordre, et se remit en marche, toujours suivi des ennemis, et toujours prêt à combattre, s'ils attaquaient son arrière-garde. Ce prince actif et vigilant s'était si bien fait instruire de la situation des lieux, qu'il connaissait le pays mieux que les Perses mêmes. Il mesurait ses marches avec tant de précision, qu'il se trouvait toujours au soir dans un campement avantageux et hors d'insulte. Les Perses, ayant changé de route pour le prévenir et lui couper le chemin,

tons les plus difficiles du Caucase, et à les éloigner du centre de la Perse.  
— S.-M.

<sup>1</sup> Οἱ δὲ Λαζοὶ ἄμα τοῖς Ἀβάσγαις διελάσαντες, ἀπέσπασαν ἑαυτοὺς τῆς Ῥωμαίων συμμαχίας, καὶ πρὸς τὴν ἰδίαν χώραν ἀνεχώρησαν. Theoph. p.

260.—S.-M.

<sup>2</sup> Ce discours ne ressemble en rien à celui que Théophane, p. 260, prête à Héraclius en cette circonstance. Lebeau a fait disparaître le caractère pieux et monastique de l'original.  
— S.-M.

s'engagèrent dans des marécages où leur armée fut sur le point de périr. On traversait alors la Persarménie<sup>1</sup> : les habitants de ce pays, sujets des Perses<sup>2</sup>, et naturellement guerriers, vinrent en foule grossir l'armée de Schaharbarz ; mais bientôt après, aux approches de l'hiver, ils s'en détachèrent, et regagnèrent leurs demeures. Saïs était retourné en Perse et avait laissé son collègue en Albanie, où il établissait déjà ses quartiers d'hiver<sup>3</sup>. Héraclius infatigable, et qui ne cédait que fort tard aux rigueurs de la saison, voulut couronner cette campagne par une action d'éclat. Apprenant que Schaharbarz était cantonné dans un château de l'Albanie<sup>4</sup>, et que ses troupes campaient à l'entour, il choisit les mieux montés de ses cavaliers, avec les plus alertes et les plus braves de son infanterie, et les partagea en deux corps. Il fait partir le premier au commencement de la nuit, pour aller jeter l'allarme dans le camp des Perses, et se met lui-même à la tête du second pour profiter de cette première attaque ; et achever la défaite. Après une marche précipitée, ils arrivent au camp ennemi. Les Perses endormis prennent les armes en désordre ; ils font peu de résistance ; Héraclius survient, tout fuit, tout tombe sous le fer des Romains. Schaharbarz, réveillé en sursaut par tant de cris confus, croit que l'ennemi est déjà dans la place ; il saute sur

<sup>1</sup> Ὁ δὲ βασιλεὺς διαβάς τὰ μέρη Περσαρμενίας παρίτρεχεν. Theoph. p. 260. Je crois qu'il s'agit ici de la partie de l'Arménie, voisine du confluent de l'Araxe et du Cyrus.—S.-M.

<sup>2</sup> Τῆς δὲ γῆς ἐκείνης ὑπὸ Περσῶν κρατουμένης, πολλοὶ συνίτρεχον τῷ Σαρβαράζῃ. Theoph. p. 260. Il est question sans doute ici des princes

arméniens, feudataires de la Perse.—S.-M.

<sup>3</sup> Théophane ne fait pas mention de cette circonstance.—S.-M.

<sup>4</sup> Théophane dit, p. 260, que ce lieu se nommait *Salbanon*, τὸ χωρίον Σαλβανόν, mais il ne dit pas qu'il ait été dans l'Albanie. C'est Cédrenus qui dit, t. I, p. 413, qu'il était en ce

son cheval, sans se donner le temps de prendre ni ses habits ni ses armes, et se sauve à toute bride. Ses femmes, les Satrapes, les principaux officiers, toute la fleur de la noblesse de Perse<sup>1</sup>, logés avec lui dans le château, montent sur les toits et essayent de se défendre. Héraclius y fait mettre le feu; les uns se précipitent, les autres sont dévorés par les flammes. Ceux qui tentent de s'échapper sont ou tués ou chargés de chaînes. On prend, on apporte à l'empereur les habits et les armes de Schaharbarz, entre lesquelles était un bouclier couvert de lames d'or et une ceinture enrichie de pierreries<sup>2</sup>. On court à la poursuite de ceux que la terreur avait dispersés dans les campagnes. La plupart furent massacrés ou faits prisonniers. Après cet exploit important, Héraclius rassembla toutes ses troupes, et passa l'hiver dans les quartiers que Schaharbarz avait destinés pour lui-même. Quoique les généraux perses eussent été battus quatre fois dans cette campagne, cependant à force de marches, de contre-marches et de chicanes militaires, ils étaient venus à bout d'empêcher Héraclius de pénétrer dans la Perse.

Depuis trois ans qu'Héraclius était parti de Constantinople, chaque année avait été signalée par de glorieuses victoires. Mais malgré de si brillants exploits, tant de batailles, tant de marches pénibles toujours à la vue des ennemis, la difficulté des convois, les maladies, les rigueurs de deux hivers passés dans une contrée froide et stérile, avaient fort affaibli son armée. Il résolut de la faire reposer cette année dans les fer-

An 625.

XIII.

Quatrième  
campagne  
d'Héraclius.Theoph. p.  
261, 262, 263.  
Cedr. t. 1, p.  
414, 415.  
Hist. misc.  
l. 18, ap. Mu-  
rat. t. 1, part.  
1, p. 127 et  
128.

pays, χωρίον ἄλβανῶν. Il n'est pas possible au reste, d'en indiquer la situation. — S.-M.

<sup>1</sup> Πάν τὸ Περσικὸν ἀνθος. Theoph. p. 261. — S.-M.

<sup>2</sup> Ἐλαβον δὲ καὶ τὰ ὅπλα τοῦ Σαραβαζοῦ χρυσὴν ἀσπίδα τε, καὶ μάχαιραν, καὶ δόρυ, καὶ τὸν διάλιθον, καὶ χρυσὴν ζώνην, καὶ τὰ ὑποδήματα αὐτοῦ. Theoph. p. 261. — S.-M.

Petau, ad  
Niceph.  
Pagi ad Bar.

tiles campagnes de l'Asie-Mineure, où le voisinage de la Thrace lui faciliterait les recrues, et la douce température de l'air rétablirait ses soldats. Une autre raison l'obligeait encore à repasser l'Euphrate<sup>1</sup>. Il apprenait que Schaharbarz, suivi d'une nouvelle armée, avait ordre de marcher à Constantinople<sup>2</sup>, et l'état dans lequel il avait laissé cette ville lui donnait de l'inquiétude. Loin de compter sur le secours des Avars, il croyait que le khakan, plus fidèle à sa haine invétérée qu'à ses nouveaux serments, se joindrait lui-même aux Perses pour détruire la capitale de l'empire. Dès le premier jour de mars il rassembla ses quartiers, et prit la route de la Mésopotamie<sup>3</sup>. La marche fut longue et fatigante au travers des rochers et des neiges dont le pays était encore couvert. Ils furent sept jours à traverser le mont Taurus, et parvinrent enfin au bord du Tigre. Après l'avoir passé près de sa source, ils arrivèrent à Martyropolis, et séjournèrent à dix lieues de là dans la ville d'Amid. Pendant que l'armée se repo-

<sup>1</sup> Je crois que l'empereur prit ses cantonnements dans le Pont et dans la Cappadoce.—S.-M.

<sup>2</sup> Il est fort difficile de se rendre bien raison des opérations militaires de toutes ces campagnes.—S.-M.

<sup>3</sup> Deux routes difficiles et étroites y conduisaient, dit Théophane, p. 261. Δύο γὰρ ὁδοὶ προέβαιντο ἐναί τε καὶ δύσεσσι. L'une traversait le pays de Taranton et l'autre la Syrie. Ἡ μὲν ἐπὶ Τάραντον φέρουσα, ἡ δὲ ἐπὶ τὴν τῶν Σύρων γῆν. La première était plus courte, mais il n'y avait pas de vivres. Διαφορωτέρη μὲν ἦν, ἀλλ' ἀπορίαν εἶχεν τῶν τροφῶν πασῶν. Pour la route de Syrie, il fallait faire un long circuit et traverser les sommets du Taurus, mais on y trouvait des res-

sources en abondance. Ἡ δὲ ἐπὶ τὴν τῶν Σύρων τὸν Ταῦρον ὑπερβαίνουσα τὴν εὐπορείαν τε, καὶ δαψιλίαν τῶν τροφῶν παρείχεν. C'est cette dernière que prit Héraclius. J'ignore quelle est au juste la situation du pays de Taranton, il n'en est question dans aucun autre auteur ancien. Je pense cependant qu'il répondait à un canton de la petite Arménie situé sur les bords occidentaux de l'Euphrate, à une petite distance au nord de Mélitène. Ce canton est appelé à présent par les Turcs *Derendeh*. Il fut nommé autrefois *Daranda* par les Arméniens et *Touranda* par les Syriens. Voyez mes *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, t. 1, p. 190.—S.-M.

sait, l'empereur dépêcha un courrier à Constantinople pour instruire le sénat du détail de ses exploits. Ces nouvelles furent reçues avec beaucoup de joie. Schaharbarz <sup>1</sup> approchait avec toutes ses forces; mais l'empereur, qui ne voulait pas s'arrêter en Mésopotamie, fit garder les gorges des montagnes par où les Perses pouvaient le joindre <sup>2</sup>. Il passa le Nymphius, et arriva au bord de l'Euphrate <sup>3</sup>, dans l'endroit même où Schaharbarz s'était d'avance préparé un passage, au moyen d'un pont de cordes tendues d'un bord à l'autre. Mais à l'approche des Romains il avait envoyé ordre de replier le pont sur l'autre bord. Héraclius, ayant fait sonder le fleuve, le trouva guéable en un endroit; il y fit passer son armée, et se rendit à Samosate à la fin de mars. Après avoir traversé le mont Amanus <sup>4</sup>, [il vint à Germanicia <sup>5</sup>, puis il] entra en Cilicie. Les plaines arrosées des eaux du Sarus <sup>6</sup> abondaient en pâturage, il s'y établit pour refaire sa cavalerie, et campa entre la ville et le pont d'Adanes <sup>7</sup>; c'était une des principales villes de la province.

Schaharbarz avait passé l'Euphrate, peu de temps après l'empereur, et il le suivait à la trace. Il parut bientôt au bord du Sarus, en sorte que les deux armées

XIV.  
Combat du  
Sarus.

<sup>1</sup> Théophane, p. 261, l'appelle simplement le barbare, ὁ βάρβαρος. — S.-M.

<sup>2</sup> Τὰς πρὸς αὐτὸν ἀγούσας κλισίους. Theoph. p. 261. — S.-M.

<sup>3</sup> Περὰς τὸν Νυμφίον ποταμὸν κατέλαβεν τὸν Εὐφράτην. Theoph. p. 262. — S.-M.

<sup>4</sup> Il est appelé Taurus dans Théophane, p. 262, τὸν Ταῦρον ὑπερβάς. — S.-M.

<sup>5</sup> Germanicie, ville appelée par les Syriens *Marasch*, nom qu'elle con-

serve encore à présent, était dans la Commagène, au milieu des hautes montagnes qui séparent cette province de la Cilicie. — S.-M.

<sup>6</sup> Le Sarus qui descend du Taurus, et traversait du nord au sud toute la Cilicie, est le *Sihân* des modernes. — S.-M.

<sup>7</sup> Adana, l'une des principales villes de l'ancienne Cilicie, est encore une place considérable. Elle est la résidence d'un pacha qui commande à toute la Cilicie. — S.-M.

n'étaient séparées que par le pont. Le passage en était défendu par deux redoutes construites à la tête et garnies de soldats. Pendant que les Perses s'occupaient à dresser leurs tentes et à se retrancher, des volontaires de l'armée romaine allèrent fondre sur eux, et en tuèrent un assez grand nombre. L'empereur, qui craignait que ces attaques inconsidérées n'attirassent l'ennemi en-deçà du pont, fit défense à ses soldats de se hasarder sans son ordre. Il ne fut pas obéi : c'étaient à toutes les heures du jour des escarmouches, dans lesquelles les Romains avaient presque toujours l'avantage. Schaharbarz profita de leur témérité ; il posta un corps de troupes en embuscade au bord du fleuve entre des saules et des roseaux, et se laissant battre à dessein, il prit la fuite. Par cette feinte il en attira un plus grand nombre, qui accoururent pour avoir part aux dépouilles. Lorsqu'il les vit assez éloignés du fleuve, il tourna visage, et les mit en fuite à son tour. Les soldats de l'embuscade se montrèrent en même temps, et leur fermèrent l'entrée du pont. Surpris et enveloppés, ils furent tous taillés en pièces. Les Perses, animés par ce succès, attaquèrent les redoutes, et allaient se rendre maîtres du passage, lorsqu'Héraclius accourut lui-même à la tête de ses meilleurs soldats. Au milieu du pont vint sur lui à toute bride un cavalier perse d'une taille gigantesque<sup>1</sup>, armé d'un large ciméterre ; l'empereur, aussi adroit qu'intrépide, le perça du premier coup de lance et le renversa dans le fleuve. La défaite de ce géant, renommé pour sa force et sa valeur, jette l'effroi dans le cœur des Perses ; ils fuient devant Héraclius ; les uns sont tués, les

<sup>1</sup> Ἄνθρωπος τις γιγαντιαῖος. Theoph. p. 262.—S.-M.

autres se pressant sur ce pont étroit tombent dans le fleuve, tandis que leur armée, rangée sur le bord, tire sans cesse sur les Romains. Rien n'arrête Héraclius; il passe au travers d'une grêle de flèches; accompagné d'un peloton de soldats, il donne tête baissée dans le gros de l'armée ennemie. On le reconnaissait à ses bottines de couleur de pourpre, et plus encore à son intrépidité et à la pesanteur de ses coups. Au rapport des historiens, il se signala dans cette journée par des efforts au-dessus de l'humanité. Schaharbarz fuyant avec effroi, et tournant vers lui ses regards : *Vois-tu ton maître?* dit-il, à un déserteur romain<sup>1</sup> qui fuyait avec lui, *c'est lui seul qui défait notre armée.* Ses armes furent faussées en cent endroits; il reçut plusieurs blessures, dont aucune ne se trouva dangereuse. Le combat ne finit qu'avec le jour. Schaharbarz s'éloigna pendant la nuit avec ce qu'il put rallier de ses troupes; et ne revint de son épouvante qu'après avoir repassé l'Euphrate. Il regagna promptement la Perse, et passa le reste de l'année à réparer ses pertes, pour revenir l'année suivante avec de plus grandes forces. L'empereur remonta vers Sébaste dans le Pont<sup>2</sup>, et ayant passé l'Halys, il mit son armée en quartiers de rafraîchissement sur les bords délicieux de ce fleuve<sup>3</sup>. Chosroès se vengea de la défaite de ses troupes sur les églises de la Perse, dont il enleva tous les ornements; et pour faire dépit à l'empereur<sup>4</sup>, il força les Chrétiens de

<sup>1</sup> Ce transfuge se nommait Gornas. — S.-M.

<sup>2</sup> *Εἰς τὴν Ἀβαστὴν πόλιν*. Theoph. p. 263. Cette ville porte à présent le nom de Siwas, altération de celui de Sébaste; elle est une des cités les plus

puissantes de l'Asie Mineure. — S.-M.

<sup>3</sup> C'est là, je crois, qu'elle avait été cantonnée l'année précédente. Voy. § 13, p. 108, not. 1 et 3. — S.-M.

<sup>4</sup> Elmacin, *hist. Sarac.* p. 12, parle aussi des vexations que Chosroès fit



ses états d'embrasser la secte de Nestorius. Quinze ans auparavant, par complaisance pour son médecin, il avait contraint les habitants d'Édesse d'adopter l'hérésie contraire <sup>1</sup>. Ce prince, violent et superbe s'attribuait les droits de souveraineté jusque sur les pensées des hommes; il se jouait de toutes les religions, et prétendait les faire obéir à sa politique et à ses passions <sup>2</sup>.

AN 626.

xv.  
Émeute à  
Constanti-  
nople.

[Chr. Alex.  
p. 391.]

Les finances de l'empereur n'étaient pas si bien gouvernées que ses armées, qu'il conduisait lui-même. Depuis huit ans on avait aboli les distributions de pain établies par un long usage à Constantinople. On les avait cependant continuées aux soldats de la garde. Jean Sismus trésorier de l'épargne, sous prétexte de fournir aux dépenses de la guerre de Perse, les supprima entièrement; et de plus, il voulut mettre sur les vivres un impôt qui en rehaussait le prix dans la proportion de trois à huit; ce qui causa une grande émeute. Le 14 mai, le peuple et les soldats s'attroupèrent dans l'église de Sainte-Sophie, au moment qu'on allait commencer l'office, jetant de grands cris, et accablant Sismus d'imprécations. Le patriarche les calma pour quelques moments, en promettant d'employer son crédit pour leur procurer satisfaction. Mais dès que l'office fut achevé, ils accoururent de nouveau, et les clameurs recommencèrent. Le patriarche accompagné d'Alexandre préfet du prétoire, du comte Léonce écuyer de l'empereur, et de plusieurs magistrats, étant

éprouver aux églises de la Mésopotamie et de la Syrie, en l'an 2 de l'hégire, 623 et 624 de J.-C. — S.-M.

<sup>1</sup> Voyez t. 10, p. 442, not. 1, liv. IV, § 20. — S.-M.

<sup>2</sup> J'ai déjà en plusieurs fois l'occa-

sion de faire remarquer qu'il entra dans les vues politiques des rois de Perse, de propager l'hérésie parmi les chrétiens leurs sujets, pour leur ôter le désir de reconnaître l'autorité des empereurs. — S.-M.

monté dans la tribune, ne put les apaiser qu'en leur promettant que la trésorerie ne serait plus entre les mains de Sismus, qu'on n'augmenterait pas le prix des vivres, et qu'incessamment on rétablirait les distributions sur l'ancien pied. Aussitôt la multitude satisfaite sortit en foule de l'église et alla décharger sa colère sur les statues de Sismus qui furent mises en pièces. Plus le mérite était devenu rare, plus les monuments institués pour en être la récompense s'étaient multipliés. Il suffisait d'entrer dans quelque charge, pour se voir décoré de statues, de médaillons, et d'inscriptions honorables, qui perdirent leur prix par cet abus.

Chosroès, au désespoir de voir sa fortune enchaînée par celle d'Héraclius, et de ne redoubler ses efforts depuis quatre années que pour recevoir de nouveaux affronts, mit toute la Perse en mouvement pendant cet hiver. Sans distinction de libres et d'esclaves, de naturels du pays et d'étrangers, il forma trois grandes armées. Il donna les meilleures troupes à Saïs qui devait marcher contre Héraclius. Dans cette armée étaient cinquante mille hommes choisis dans toute la Perse, qu'on appelait les bataillons d'or<sup>1</sup>, parce que le fer de leurs javelots était doré. Schaharbarz à la tête d'une autre armée avait ordre d'aller droit à Constantinople, et d'agir de concert avec les Avars, les Bulgares et les Esclavons<sup>2</sup>, pour l'investir et s'en rendre maître. Une

xvi.  
Cinquième  
campagne  
d'Héraclius.

Niceph. p.  
11, 12, 13.  
Chr. Alex.  
p. 392-397.  
Theoph. p.  
263 et seqq.  
Cedr. t. 1, p.  
415, 416, 417.  
Manass. p.  
75, 76.  
Zon. l. 14, t. 2,  
p. 84.  
Orat. in Fest.  
τῆς ἀναδίσκου  
ap. Comb.  
Auct. Bibl.  
patr. t. 2, p.  
805 et seqq.  
Hist. misc.  
l. 18, ap. Mu-  
rat. t. 1, part.

<sup>1</sup> Χρυσολογχαίς. Ces troupes étaient tirées de l'armée de Schaharbarz, ἐκ τῆς φαλαγγίδος τοῦ Σαρχαβάρου. Theoph. p. 263. — S.-M.

<sup>2</sup> Les Bulgares ne sont pas nommés dans le texte de Théophane, mais dans la traduction latine. Cet

auteur nomme de plus les Gépides, qui devaient être en effet du nombre des sujets des Avars. Le texte s'exprime ainsi: τοὺς ἐκ δύσεως Οὐν-  
νους ὡς Ἀβάρους καλοῦσιν, Ἀβάρεις τε (c'est ici que dans la traduction se trouve le nom des Bulgares), καὶ

i, p. 128 et  
129.  
Du Cange,  
fam. Byz. p.  
117, 118.  
Pagi ad Bar.  
D'Herbelot,  
bibl. Or. au  
mot Kho-  
zars.  
Deguignes,  
Hist. des  
Huns, t. 2,  
p. 507.  
Mem. Acad.  
t. xxxii, p.  
565.

troisième armée sous la conduite de Rhazatès<sup>1</sup>, était destinée à couvrir la frontière. Sur ce plan l'empereur divisa ses troupes en trois corps; il en envoya un à Constantinople pour défendre la ville; il mit à la tête d'un autre son frère Théodore pour résister à Saïs, il marcha lui-même en Lazique<sup>2</sup> avec le troisième. La première action de cette campagne se passa entre Saïs et Théodore. Saïs, ayant traversé l'Euphrate, vint attaquer Théodore dans les plaines de la petite Arménie. L'heureux succès de cette bataille fut attribué à la protection de la sainte Vierge. Dès que les deux armées furent aux mains, il tomba sur les Perses une grêle si violente, qu'un grand nombre en furent tués ou blessés, tandis que l'armée romaine jouissait d'une parfaite sérénité. Les Romains n'eurent pas de peine à mettre l'ennemi en déroute; ils en firent un grand carnage. Un accident si imprévu n'excusa pas Saïs auprès de Chosroès, qui dans les transports de sa colère lui destinait une mort cruelle. Mais le désespoir de cet infortuné général prévint la barbarie du prince. Il mourut de chagrin peu de jours après sa défaite. Chosroès donna ordre d'embaumer son corps; et l'ayant fait apporter devant lui, il assouvait sa rage en le meurtrissant de coups et vomissant contre lui les plus horribles injures.

xvii.  
Origine des  
Khazars.

Héraclius, étant parti des bords de l'Halys où il avait passé l'hiver, avait traversé le Pont, et était entré en Lazique, où il parcourait les bords du Phase, mettant des garnisons dans toutes les villes, pour s'assurer de

Σκλάβους, καὶ Γηπαίδες. Theoph. p.  
263.—S.-M.

dans Cédrenus, t. I, p. 417.—  
S.-M.

<sup>1</sup> Ραζάτης. Il est nommé *Rouzatès*  
par Nicéphore, p. 13, et *Razastès*

<sup>2</sup> Ἐπὶ Λαζικὴν ἐχώρησεν. Theoph. p.  
263.—S.-M.

l'obéissance de ces peuples, qui deux ans auparavant avaient abandonné son armée. En avançant vers le nord, il prit connaissance d'une nation puissante qui s'était depuis peu établie dans ces contrées <sup>1</sup>. C'étaient les Khazars ou Khozars, que l'histoire nomme ici pour la première fois <sup>2</sup>. Si l'on en pouvait croire les

<sup>1</sup> On verra dans la note suivante qu'il y a lieu de croire que les Khazars étaient établis depuis long-temps dans ces cantons. — S.-M.

<sup>2</sup> Cette assertion n'est pas exacte. On voit par les auteurs arméniens que l'origine des Khazars remonte à une époque bien plus ancienne. Moïse de Khoren parle, l. 2, c. 62, d'une invasion qu'ils firent en Arménie à la fin du 2<sup>e</sup> siècle de notre ère. Il en est encore question dans la géographie arménienne attribuée à ce même écrivain. Il y est dit que le roi du Nord est le monarque des Khazars, que l'on appelle ordinairement *khakan*, et dont la femme, qualifiée du titre de *khatoun*, était au temps où cet ouvrage fut rédigé, de la race des Barmatiens. Voyez ce que j'ai dit de l'origine de ces deux titres, t. 9, p. 359, not. 3; et p. 391, not. 1, liv. XLIX, § 36 et 40. Il paraît évident par l'invasion dont parle Moïse de Khoren, que les Khazars étaient fixés depuis long-temps dans les pays où on les trouve puissants au 7<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire dans les vastes plaines qui s'étendent entre la mer Caspienne et la mer Noire. C'est une raison de plus de croire à leur identité avec la nation hunnique des Acatires ou Agatzires, qui habitait au 5<sup>e</sup> siècle dans les mêmes régions. Voyez t. 6, p. 163, not. 2, liv. XXXII, § 56; p. 426, not. 1, liv. XXXIV, § 29. Il est probable

que les Khazars avaient été peu puissants jusqu'à l'époque dont il s'agit, et à laquelle ils apparaissent sous le nom de Turcs. Ce changement fut une des conséquences de la grande extension que la puissance des Turcs acquit peu de temps avant cette époque dans l'Occident. Je pense que les Khazars reçurent alors dans leur sein beaucoup d'individus et des princes de la race des Turcs. Ces princes leur donnèrent le nom de Turcs. Ils le leur communiquèrent par la même raison et de la même façon, qu'il avait été donné à la plupart des tribus finnoises ou hunniques établies dès long-temps sur les bords du Volga, tels que les Madjars en particulier, qui passèrent en Europe avec le nom de Turcs. Je crois que les Khazars étaient de même que les Madjars de race finnoise ou hunnique, aussi les anciens écrivains russes leur donnent-ils le nom de Hongrois blancs. Ibn Haukal, géographe arabe du 10<sup>e</sup> siècle, *Oriental geography*, p. 190, remarque que les Khazars avaient la même langue que les Bulgares, peuple bien certainement de race finnoise. Tout concourt à prouver que les Khazars avaient en réalité la même origine. Voyez à ce sujet, M. Abel Rémusat, *Recherches sur les langues tartares*, t. 1, p. 315 et 316; Klaproth, *Tableaux historiques de l'Asie*, p. 268-273. Les Khazars au reste ne devinrent puis-

historiens orientaux, l'origine de ce peuple remonterait jusqu'à la première division du genre humain. Khazar fils de Japhet et frère de Turk<sup>1</sup>, disent-ils, s'établit sur les bords du fleuve Atel, qui est le Volga; il y bâtit une ville à laquelle il donna son nom; et c'est de-là que les Persans appellent la mer Caspienne, mer de Khozar<sup>2</sup>. Les auteurs les nomment quelquefois Turcs orientaux<sup>3</sup>, parce qu'ils venaient du côté de la Sarmatie asiatique. Ils s'étendirent depuis le Daghestan le long du mont Caucase, et dans tout le nord de la Circassie et du Pont-Euxin, jusque dans la Chersonnèse Taurique, aujourd'hui la Crimée; ce qui leur a fait donner quelquefois le nom de Tauroscythes. Leur prince avait le titre de khakan<sup>4</sup>; ils étaient di-

sants qu'au septième siècle; ils firent depuis cette époque de grandes invasions au midi du Caucase, où ils soutinrent souvent la guerre contre les Arabes. Ils étendirent leurs conquêtes du côté du Nord jusqu'au Volga, et en Europe jusqu'au Borysthène, et dans la Crimée qu'ils occupèrent presque tout entière. Cette presque-île conserva même leur nom après la destruction de leur empire, et c'est pour cette raison qu'elle fut appelée aux 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> siècles, par les Génois, *Gazaria*. On apprend des auteurs arabes et rabbiniques, que vers le 9<sup>e</sup> siècle, les Khazars embrassèrent le judaïsme. Il y avait parmi eux beaucoup de chrétiens et de musulmans. Les auteurs arabes et persans parlent très-fréquemment des Khazars, sur lesquels ils fournissent beaucoup de renseignements intéressants. C'est vers le 12<sup>e</sup> siècle qu'il faut placer la destruction de leur empire, dé-

jà affaibli depuis long-temps.—S.-M.

<sup>1</sup> Ceci est tiré des auteurs orientaux, qui appellent enfants de Japhet, tous les peuples septentrionaux, et les Turcs en particulier. En faisant descendre les Khazars d'un prétendu patriarche de ce nom, père de cette nation, et frère d'un autre patriarche du même genre, nommé Turk, c'est dire que dans leur système, les Khazars et les Turcs étaient de la même race. Cette opinion paraît être confirmée par Nicéphore, le plus ancien des auteurs grecs qui ait parlé des Khazars, et qui se contente de les appeler Turcs.—S.-M.

<sup>2</sup> Il en est de même des auteurs arabes.—S.-M.

<sup>3</sup> C'est Théophane qui les désigne ainsi, p. 263: Τοὺς Τούρκους ἀπὸ τῆς ἑσπέρας, οὓς Καζάρους ὀνομαζοῦσιν. On retrouve la même chose dans Cédrenus, t. 1, p. 415, qui copie ordinairement Théophane.—S.-M.

<sup>4</sup> Le seigneur des Turcs, τῶν Τούρ-

visés en plusieurs tribus : celle de Cabar<sup>1</sup> a donné le nom au pays qu'on appelle Cabarta, à l'orient de la Circassie<sup>2</sup>. C'est une espèce de république indépendante<sup>3</sup>. Il y a encore au nord de la Géorgie une tribu de Tartares qui conserve le nom de Khazars<sup>4</sup>.

Ces Barbares conduits par Ziébel<sup>5</sup>, qui gouvernait la nation sous l'autorité du khakan<sup>6</sup>, avaient fait une irruption dans la Perse par le détroit de Derbend<sup>7</sup>; et après avoir pénétré jusque dans l'Aderbigian<sup>8</sup>, ils avaient ravagé une grande étendue de pays. Héraclius, alors en Lazique, résolut d'en tirer des secours. Il envoya donc des présents à Ziébel qui revenait de Perse avec une multitude de prisonniers, et lui fit proposer

XVIII.  
Alliance  
d'Héraclius  
avec les Kha-  
zars.

των κύριος, dit Nicéphore, p. 11. On apprend des auteurs arméniens et arabes qu'on l'appelait *khakan*. — S.-M.

<sup>1</sup> Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* c. 39 et 40, donne des détails circonstanciés sur une partie considérable de la nation khazare, qui portait en effet le nom de *Kabar*. Les détails qu'il donne sont curieux, mais étrangers à cette partie de l'histoire byzantine. — S.-M.

<sup>2</sup> Je ne crois pas que les Cabars des Byzantins aient jamais eu aucun rapport avec les Circassiens, qui portent en effet le nom de *Cabarda*. Les Circassiens ou Tcherkes, comme les appellent les Orientaux, sont d'une race bien différente de celle des Turcs et des Finnois. — S.-M.

<sup>3</sup> Les Circassiens sont divisés en une multitude de petites tribus indépendantes, qui ont toutes des princes ou des chefs particuliers. — S.-M.

<sup>4</sup> C'est une erreur; il n'existe plus, depuis environ six siècles, aucun peuple qui puisse revendiquer le

nom de Khazars. — S.-M.

<sup>5</sup> Ζιεβήλ. — S.-M.

<sup>6</sup> Δευτέρω ἐν τῷ Χαγάνου τῇ ἀξίᾳ. Theoph. p. 264. Je pense qu'il s'agit ici de la dignité de *Tarchan*, dont il a été question, ci-dev. t. 10, p. 64, not. 1, liv. 2, § 53, et qui a toujours existé chez les nations turques et mongoles. — S.-M.

<sup>7</sup> C'est-à-dire par les portes Caspiennes, selon le texte de Théophane, p. 264. Διαρρήξαντες Κασπίας πύλας τῇ Περιοδῇ εἰσβάλλουσιν. Les portes Caspiennes ne sont pas le défilé de Derbend, mais le célèbre passage qui est situé au milieu du Caucase dans l'Ibérie. Il est appelé par les Géorgiens la porte de *Dariel*. Voyez t. 6, p. 269, not. 1, liv. xxxiii, § 39. Lebeau a déjà commis la même erreur. Voyez t. 6, p. 459, not. 7 et 8, liv. xxxiv, § 52. — S.-M.

<sup>8</sup> Οὐ Ἀδροέγαν, comme dit Théophane, p. 264, εἰς τὴν χώραν τοῦ Ἀδρονγᾶν. Voyez t. 1, p. 408, not. 3, liv. vi, § 14. — S.-M.

une alliance <sup>1</sup>. Ce général témoigna qu'il s'en trouvait fort honoré; et sur cette réponse, Héraclius alla au-devant des Khazars. Ils se rencontrèrent près de Tiflis ville d'Ibérie, alors occupée par les Perses <sup>2</sup>, aujourd'hui capitale du pays de Carduel en Géorgie <sup>3</sup>. Dès que Ziébel aperçut l'empereur, il s'avança à la tête d'un escadron, et sautant à bas de son cheval, il se prosterna devant lui; toute la troupe en fit autant, et ensuite l'armée entière <sup>4</sup>. L'empereur leur ayant fait signe de se relever, et à Ziébel de remonter à cheval et de s'approcher, il l'appela son fils <sup>5</sup>, et ôtant la couronne de sa tête, il la mit sur celle du prince Khazar <sup>6</sup>. Tout cela se passait à la vue des Perses qui bordaient les murs de Tiflis. L'empereur donna un repas à Ziébel, et lui fit présent de toute la vaisselle qu'on avait servie au festin sur les tables, d'une robe de riche étoffe, et de pendants d'oreille de grand prix. Il distribua aussi des présents aux principaux officiers <sup>7</sup>. Ziébel, charmé de la générosité de l'empereur et de la prudence qui paraissait dans ses discours, le pria de recevoir son fils âgé de quatorze à quinze ans <sup>8</sup>, afin

<sup>1</sup> Ἐπὶ συμμαχίᾳ τῇ κατὰ Περσῶν συγκαλούμενος. Niceph. p. 11. — S.-M.

<sup>2</sup> Προσεκύνησεν αὐτὸν ὀρώντων τῶν Περσῶν ἐκ τῆς πόλεως τοῦ Τιφίλεως. Theoph. p. 264. Il a déjà été question dans ces notes de cette ville, capitale actuelle de la Georgie, et possédée par les Russes. Voyez t. 7, p. 270, not. 4, liv. xxxviii, § 36; et t. 10, p. 89, not. 2, liv. L, § 35. — S.-M.

<sup>3</sup> Cette indication fait voir qu'Héraclius n'avait pas obtenu des succès bien décisifs dans ses précédentes expéditions; il s'était borné à parcourir et à ravager le plat pays; les places de guerre étaient, à ce qu'il

paraît, restées entre les mains des Perses. — S.-M.

<sup>4</sup> Selon Théophane, p. 264, les chefs montèrent sur des pierres ou des quartiers de roche pour se prosterner. Οἱ ἄρχοντες αὐτῶν ἐπὶ πετρῶν ἀναβάντες τῷ αὐτῷ σχήματι ἔπεσον. — S.-M.

<sup>5</sup> Τέκνον ἴδιον ἀποκαλῶν. Niceph. p. 11. — S.-M.

<sup>6</sup> Στέφανον τῆς κεφαλῆς λαβὼν, τῇ τοῦ Τούρκου κεφαλῇ περιέθετο. Niceph. p. 11. — S.-M.

<sup>7</sup> Τοῖς περὶ αὐτὸν ἄρχουσιν. Niceph. p. 11. — S.-M.

<sup>8</sup> Τὸν ἑαυτοῦ υἱὸν ἀρχιγένηιον. Theoph. p. 264. — S.-M.

qu'il pût s'instruire à la suite d'un prince si sage. L'empereur de son côté, lui présentant le portrait de sa fille Eudocie : *Je vous la promets en mariage*, lui dit-il, *si vous me secondez contre notre ennemi commun*. La mort du prince Khazar <sup>1</sup> arrivée peu de temps après prévint l'accomplissement de cette promesse. Mais l'empereur était bien résolu de la tenir, puisque la princesse était déjà en chemin. Il fallait qu'Héraclius eût la destruction de Chosroès plus à cœur que ni la majesté de l'empire, ni l'honneur de sa famille, puisqu'il achetait à ce prix l'alliance d'un Barbare qui n'était pas même souverain dans son pays. Ziébel, comblé de libéralités et de caresses, se retira avec son armée, dont il laissa quarante mille hommes à Héraclius, pour retourner avec lui dans l'intérieur de la Perse <sup>2</sup>.

Pendant qu'Héraclius se faisait de nouveaux alliés en Orient, ceux qu'il avait en Occident se liguèrent avec ses ennemis. Schaharbarz <sup>3</sup> avait engagé par ses députés le khakan des Avars à se joindre à lui avec les Bulgares et les Esclavons <sup>4</sup>, pour attaquer la capitale

XIX.  
Les Perses  
et les Avars  
viennent  
pour assié-  
ger Constan-  
tinople.

<sup>1</sup> Il paraît, d'après ce que dit Nicéphore, p. 15, que ce prince fut tué, dans le temps même que sa fiancée était en route pour venir l'épouser. Ηράκλειος δὲ τὴν θυγατέρα Εὐδοκίαν τοῦ Βυζαντίου ἐξίναί ἐπέτρεψεν, ὡς τῷ Τούρκῳ ταύτην καταγγυήσας· καὶ ἐπειδὴ ἔγνωσε, ὅτι σφαγὴ ὁ Τούρκος ἀναίρεῖται, ταύτην ὑποσέφειν ἐκέλευσεν. Le patriarche Nicéphore paraît placer en l'an 631, la mort de ce prince. — S.-M.

<sup>2</sup> Avec lesquels, dit Nicéphore, p. 12, il brûla les villes des Perses et détruisit leurs pyrées. Σὺν αὐτοῖς τε εἰς

τὴν Περσικὴν εἰσβαλὼν, τὰς τε πόλεις κατήρει, καὶ τὰ πυρραῖα διάσκαψεν. Schaharbarz avait Cardarégan pour collègue, συσράτης, dans le commandement de cette armée. Theoph. p. 269. — S.-M.

<sup>3</sup> Il est appelé *Sabbaras*, dans la chronique d'Alexandrie, p. 392. Ὁ ἐπικατάρατος Σαλβάρας ἡγάρχος τοῦ περσικοῦ κράτους. — S.-M.

<sup>4</sup> Σιλαβὴνὰ πλῆθην. Nicéph. p. 13. On a déjà pu remarquer plusieurs fois, que beaucoup de nations slaves obéissaient aux Avars, et suivaient leurs drapeaux à la guerre. — S.-M.



de l'empire <sup>1</sup>. En attendant l'arrivée de ces secours, il demeurait campé devant Chalcédoine dont il brûlait les faubourgs. Enfin le 29 juin, on vit arriver la tête de l'armée avare, composée de trente mille hommes, qui campèrent au pied de la longue muraille. Aussitôt les différents corps de troupes romaines répandus autour de Constantinople se renfermèrent dans l'enceinte de la ville. Le lendemain les Avars avancèrent jusqu'à la distance de quatre lieues, et campèrent près de Mélantias. Leurs partis infestaient tous les environs, brûlant les bourgs et les villages. Néanmoins dix jours après, comme il ne paraissait point de Barbares dans la plaine, il sortit de la ville grand nombre de soldats suivis des valets de l'armée, et de plusieurs habitants, pour aller faire un fourrage à trois lieues. Cette hardiesse ne fut pas heureuse. Un corps de troupes supérieur en forces tomba sur eux, en tua une partie, et fit beaucoup de prisonniers. Cependant les soldats romains combattirent avec courage, et sauvèrent, aux dépens de leur vie, celle de leurs valets et des habitants qui fuyaient derrière eux. Ce même jour un corps d'en-

<sup>1</sup> George Pisidès, dans son poème sur la guerre contre les Avars, v. 194 *et seq.*, fait connaître poétiquement les nations qui vinrent avec les Avars assiéger Constantinople, et l'alliance des mêmes Avars avec les Perses. Il est à remarquer qu'il donne le nom de Bourgares aux Bulgares. Cette forme se trouve aussi dans les

écrits des Orientaux. « Ce n'était point, dit-il, une guerre simple et unique, mais elle était répandue « au loin chez des nations très-différentes les unes des autres. Le Slave « s'était uni avec le Hun, le Scythe « avec le Bourgare (ou Bulgare), le « Méde lui-même s'était joint avec « le Scythe, etc. »

Οὐκ ἦν γὰρ ἀπλῆ, καὶ μονήρης ἡ μάχη,  
Ἄλλ' εἰς πολυσχεδεῖς τε, καὶ πολυπλόκους  
Ἀρχὰς ἀπεσκήρτησε συμπεφυμένῃ.  
Σθλάβος γὰρ Οὐννω, καὶ Σκύθης τῷ Βουργάρῳ,  
Ἀῤῥθις τε Μῆδος συμφρονήσας τῷ Σκύθῃ.

— S.-M.

viron mille Avars tourna le golfe de Céras, et s'avança au-delà du faubourg de Syques, jusqu'au bord du Bosphore <sup>1</sup>, pour se montrer aux Perses campés à Chrysopolis, dans le même lieu où est aujourd'hui Scutari. Ils se donnèrent mutuellement des signaux, les Avars pour avertir les Perses de leur arrivée, les Perses pour exhorter les Avars à commencer les attaques.

Dès qu'on avait appris à Constantinople que le khakan se liguaît avec les Perses, on lui avait député un sénateur nommé Athanase, pour tâcher de traverser cette négociation. Le khakan, sans avoir aucun égard à ses remontrances, ne lui permettait pas de retourner, et le retenait à sa suite. Lorsqu'il fut arrivé près d'Andrinople avec le reste de son armée qu'il conduisait en personne, il le fit venir devant lui : *Va dire à tes compatriotes, lui dit-il, qu'il est encore temps pour eux de me désarmer, pourvu qu'ils consentent à payer ma retraite.* Athanase, porteur de ces paroles, fut mal reçu par le patrice Bon et par les sénateurs, qui lui reprochèrent de s'être avili jusqu'à devenir le messager d'un Barbare perfide et insolent. Il s'excusa sur la commission dont le sénat lui-même l'avait chargé, de rapporter la réponse du khakan des Avars, ajoutant qu'il était prêt à lui reporter la leur sans en adoucir les termes, au risque d'essuyer toute la colère d'un prince brutal et cruel. Pour lui faire voir que la ville était en état de défense, on fit en sa présence la revue des troupes. Il se trouva douze mille chevaux avec une infanterie sans doute beaucoup plus nom-

xx.  
Députation  
inutile.

<sup>1</sup> Anprès de l'église des Sta.-Mac-habées. Ἰλνσίων τοῦ σιβαρίου οἴκου τῶν ἁγίων Μαχαβίων. Chron. Alex. p. 392.—S.-M.

breuse, mais dont les écrivains ne spécifient pas le nombre. Athanase fut chargé d'une réponse par laquelle, sans insulter le khakan, on lui signifiait une résolution irrévocable de se défendre jusqu'à l'extrémité, plutôt que de s'abaisser à des conditions que les Avars ne pouvaient proposer sans injustice, ni les Romains accepter sans déshonneur. Le khakan, irrité de cette fermeté, chassa de sa présence Athanase : *Va périr avec tes concitoyens*, lui dit-il, *et dis-leur de ma part, qu'il faut qu'ils m'abandonnent tout, ou que je détruirai leur ville de fond en comble.*

xxi.  
Attaque de  
la ville.

Le peuple, animé par les discours du patriarche et par la confiance qu'il avait en la protection de la sainte Vierge, patronne de la ville, ne s'effraya point de ces menaces. Bon disposait tout pour une vigoureuse défense, tandis que Sergius implorait l'assistance de Dieu, par des prières et des processions, dans lesquelles on portait les images et les reliques des saints, en chantant les premiers versets du psaume *Exurgat Deus et dissipentur inimici ejus*. Le 29 juillet le khakan <sup>1</sup> arriva, suivi du reste de son armée, et s'avança jusqu'à la portée des machines pour reconnaître la ville. Les Avars parurent innombrables. Le lendemain, pendant qu'il faisait reposer ses troupes, un de ses partis courut à l'église de sainte Marie de la fontaine, qui n'était qu'à cent vingt-cinq pas de la porte dorée. Il fut repoussé et taillé en pièces par un corps de troupes légères qui sortirent de la ville. Le 31 juillet, le khakan fit battre la muraille <sup>2</sup> par le belier et par toutes

<sup>1</sup> *Le reprouvé de Dieu.* Ὁ θιομίσητος. Chron. Alex. p. 393. — S.-M.

<sup>2</sup> Depuis la porte de Polyandrius,

ἀπὸ τῆς λεγομένης Πολυανδρίου πόρτας, jusqu'à la porte dite *du Cinquième*, ἕως τῆς πόρτας τοῦ πέμπτου.

sortes de machines, depuis le commencement du jour jusqu'à six heures du soir. L'attaque continua les deux jours suivants avec la même violence. Douze tours roulantes, aussi hautes que les tours des murailles<sup>1</sup>, faisaient pleuvoir les pierres, les flèches, les javelots. Les assiégés se défendaient avec un courage opiniâtre; les machines dont les murs étaient couverts, et les fréquentes sorties, faisaient périr grand nombre d'ennemis. On détruisait, on brûlait leurs ouvrages. Les gens de mer se joignirent aux soldats et aux habitants, et ces trois ordres de combattants se disputaient le prix de la hardiesse et de la valeur. Un matelot inventa une nouvelle machine; c'était un mât porté sur des roues, au haut duquel était suspendue une nacelle; poussé le long de la muraille, il suivait le mouvement des tours ennemies, auxquelles les matelots, dont la nacelle était remplie, mettaient le feu avec des torches ardentes qu'ils y lançaient.

Après trois jours d'attaques continuelles, toujours courageusement repoussées, le khakan demanda un pourparler<sup>2</sup>. On lui envoya cinq des principaux sénateurs<sup>3</sup>. Lorsqu'ils furent en sa présence, il fit venir trois officiers perses<sup>4</sup>, que Schaharbarz lui avait députés; il les fit asseoir à ses côtés, laissant debout les envoyés romains, auxquels il parla en ces termes: « Ces Perses que vous voyez viennent m'offrir leurs bras;

xxii.  
Propositions  
du khakan  
rejetées.

Chron. Alex. p. 393. — S.-M.

<sup>1</sup> Entre la porte de Polyandrius et la porte de St.-Romain. Chron. Alex. p. 394. — S.-M.

<sup>2</sup> Le 2 août, selon la chronique d'Alexandrie, p. 394. — S.-M.

<sup>3</sup> George Patrice, Théodore dont

le titre était κομμερατάριος ὁ τὴν ἰσά-  
τιν, Théodose, Patrice et Logothète  
ou intendant des finances, Théodore  
le Syncelle et le patrice Athanase.  
Chron. Alex. p. 394. — S.-M.

<sup>4</sup> Τρεῖς Πέρσαις φοροῦντας ὀλοσύ-  
ρυα. Chron. Alex. p. 394. — S.-M.

« je n'en ferai point d'usage, si vous écoutez les conseils  
« de ma clémence. Sortez tous de votre ville sans rien  
« emporter, que l'habit qui couvrira votre corps ; abandonnez-moi tout le reste, et retirez-vous au camp des  
« Perses, dont vous ne recevrez aucun mauvais traitement. Schaharbarz m'en a donné parole, et je suis  
« garant de sa bonne foi. C'est l'unique moyen de sauver votre vie, et celle de vos familles, à moins que  
« vous n'ayez le secret de vous transformer en poissons ou en oiseaux, pour vous échapper au travers  
« des eaux ou des airs. Que votre confiance dans le  
« secours de votre Dieu ne vous aveugle pas ; je prendrai demain votre ville, et j'en ferai un désert. Ne  
« comptez pas non plus sur votre empereur ; ces Perses  
« m'assurent qu'il n'est point entré dans leur pays, et  
« qu'il n'a point d'armée. » *S'ils l'assurent*, reprit brusquement un des sénateurs <sup>1</sup>, *ce sont des imposteurs qui vous abusent par leurs mensonges*. Comme un des Perses lui répliquait en termes injurieux : *Je n'ai rien à te répondre*, dit le sénateur, *quand tu nous insultes, ce n'est pas toi, c'est le khakan qui nous outrage* ; et se tournant vers le prince avare, avec tant de forces, lui dit-il, *vous avez donc encore besoin du secours des Perses ? Point du tout*, dit le khakan ; *mais ils me l'offrent, parce qu'ils sont mes amis*. Eh bien, répliqua le Romain, *acceptez leurs offres : pour nous, n'espérez pas que nous abandonnions notre ville ; si vous n'avez point d'autre proposition à nous faire, permettez-nous de nous retirer*. Après cette entrevue, ils rentrèrent dans la ville. La nuit suivante, les trois Perses traversant le

<sup>1</sup> Ce fut le patrice George. — S.-M.

Bosphore dans une nacelle pour retourner à Chrysopolis, furent pris au passage par un vaisseau romain, et conduits à Constantinople. On trancha sur le champ la tête à l'un des trois; on coupa les deux mains à un autre, et après les avoir attachées à son cou avec la tête de son camarade, on le mit hors de la ville pour aller en cet état horrible se présenter au khakan des Avars. Le troisième fut conduit dans un vaisseau à la vue de Chrysopolis; là on lui coupa la tête sur le til-lac, et on la jeta par le moyen d'une machine dans le camp des Perses, avec un écriteau en ces termes : *Le khakan s'est réconcilié avec nous ; il nous a fait présent de vos députés ; ne soyez point inquiets des deux autres ; nous vous renvoyons la tête de celui-ci.*

Quelque irrités que fussent les Perses de cette cruelle ironie, ils ne pouvaient s'en venger, faute de vaisseaux pour passer le Bosphore. Le khakan entreprit de leur procurer le passage. Il avait apporté au siège un très-grand nombre de canots pour bloquer la ville du côté du golfe de Céras, tandis qu'il l'attaquerait du côté de la terre. Mais les vaisseaux romains, maîtres du golfe, ayant rompu ses mesures, il avait pris le parti de jeter ses canots à l'embouchure du Barbyssus<sup>1</sup>, qui se décharge à la pointe du golfe. Comme il y avait beaucoup de vase en cet endroit, et que l'eau y était fort basse, les vaisseaux ne pouvaient en approcher, et les canots se trouvaient hors d'insulte. Il en fit transporter une partie dans une baie du Bosphore, nommée *Chelæ*, à deux lieues de Constantinople en remontant vers le

xxiii.  
Tentative  
des Avars  
pour se  
joindre aux  
Perses.

<sup>1</sup> Dans Nicéphore, p. 13, Barnyssa, il dit : ἐκ τοῦ ποταμοῦ τοῦ καλουμένου Βαρνύσσου. — S.-M.

nord, afin qu'ils ne fussent point aperçus de la ville. Mais malgré cette précaution, l'entreprise ne put demeurer secrète. Plusieurs vaisseaux sortirent du port, quoique avec un vent contraire, et se mirent en état de s'opposer au passage. Le khakan, qui avait voulu conduire lui-même ce transport, revint vers le soir devant Constantinople, et les Romains, par bravade, lui envoyèrent un présent de vins et de gibier. Comme l'officier <sup>1</sup> qui recevait ce présent leur reprochait la cruauté dont ils venaient d'user envers les députés des Perses, et l'insulte faite au khakan, qui se préparait, disait-il, à en tirer une terrible vengeance : *Nous l'attendons*, répondirent-ils. La nuit suivante les Perses prêts à s'embarquer bordaient le rivage, et les canots des Avars traversaient le Bosphore, lorsque les vaisseaux romains fondirent dessus, et s'en emparèrent, massacrant et précipitant dans la mer les Esclavons qui les conduisaient.

XXIV.  
Les Avars  
repoussés  
par mer et  
par terre.

Le khakan, consterné de cette perte, résolut de faire un dernier effort pour emporter la ville par un assaut général. Voici quel était l'ordre de l'attaque. Toute son armée devait, dès le point du jour, s'avancer au pied des murs, dégarnir la muraille, et en abattre les défenseurs par une grêle continue de flèches, faire jouer en même temps toutes les machines; et lorsqu'on serait près de monter à l'assaut, on devait donner le signal, avec des torches allumées, aux Esclavons qui étaient sur les canots à l'embouchure du Barbyssus. Ceux-ci devaient aussitôt entrer dans le golfe, débarquer le long de la ville, l'attaquer de ce

<sup>1</sup> C'était un général nommé *Ermitzis*. Ἐρμίτζις ἑξαρχὸς τῶν Ἀσλάβων.  
Chron. Alex. p. 396. — S.-M.

côté-là pour faire diversion, y pénétrer s'il était possible, et donner la main aux troupes qui auraient escaladé du côté de la terre. Le patrice Bon fut averti à temps de toutes ces dispositions. Pour les rendre inutiles, il rassembla dès l'entrée de la nuit tous les vaisseaux dispersés dans les différents ports de Constantinople, et les fit ranger sans bruit le long des deux rivages vers la pointe du golfe. Dès que les canots, sortis de l'embouchure du fleuve au signal donné, se sont avancés en pleine eau, les vaisseaux fondent sur eux à droite et à gauche, et les enveloppent : les Esclavons sont la plupart assommés et déchirés à coups de crocs ; les autres tâchent de se sauver à la nage vers l'endroit où ils avaient vu briller des feux, croyant y trouver les Avars : ils y trouvent la mort. Un corps d'Arméniens, rangé sur le bord de Blaquernes, les passe au fil de l'épée à mesure qu'ils atteignent le rivage. Quelques-uns échappent et gagnent l'armée du khakan, qui ne leur fait pas plus de quartier. Outré de colère de ce qu'ils avaient mal exécuté ses ordres, il les fait tuer sans pitié. Les eaux du golfe étaient rougies du sang des Esclavons et couvertes de leurs cadavres flottants, entre lesquels on reconnut plusieurs femmes<sup>1</sup>. Cependant, l'armée de terre battait les murs de la ville. Le khakan, placé sur une éminence avec sa cavalerie, voyant toutes ses mesures rompues, se livrait aux plus violents excès de la rage et du désespoir. Les habitants profitent du désordre pour faire une furieuse sortie ; l'épouvante saisit les Avars : ils fuyent avec tant d'effroi, que les enfants mêmes et les

<sup>1</sup> Γυναικες Σκλαβωναι κατεφονοντο. Niceph. p. 13. — S.-M.



femmes, mêlés avec les combattants, pénétrèrent jusqu'à leur camp.

xxv.  
Retraite des  
Avars.

Cet échec découragea entièrement le prince avare. La nuit suivante, il fit démonter toutes ses machines, brûla les tours roulantes, combla ses retranchements, pendant que le patriarche et tout le peuple de Constantinople, les mains levées vers le ciel et versant des larmes de joie, rendaient à Dieu des actions de grâces. Dès le matin, étant prêt à partir avec toute son armée, il envoya un héraut crier aux habitants : *qu'il ne se retirait que pour revenir dans une saison plus commode, et avec de plus grands préparatifs ; que bientôt ils le reverraient armé de toutes ses forces et de toute sa vengeance, pour leur faire à tous le même traitement qu'ils avaient fait aux trois députés des Perses.* Cependant, quelques moments après, il fit demander encore une entrevue au patrice, qui répondit, *qu'il n'avait plus de pouvoir pour traiter avec les Avars ; que le frère de l'empereur était sur le point d'arriver avec son armée victorieuse, et que ce prince irait incessamment chercher le khakan dans son pays, apparemment pour lui parler de paix.* Ce mensonge jeta dans le cœur du roi barbare une nouvelle terreur ; il craignit d'avoir sur les bras l'armée de Théodore, vainqueur de Saïs, et décampa aussitôt. Pour couvrir sa retraite, il laissa dans la plaine de Constantinople sa cavalerie, qui passa le reste du jour à brûler ce qui subsistait encore d'églises et de villages à l'entour, et le rejoignit la nuit suivante. La ville qui avait soutenu des attaques continuelles pendant treize jours, depuis le 31 juillet jusqu'au 12 août, crut devoir sa délivrance à la protection

de la sainte Vierge<sup>1</sup>. En mémoire de cet heureux événement, on institua une fête annuelle, qui se célébrait le samedi de la cinquième semaine de carême, et dans laquelle on passait la nuit à chanter des hymnes en l'honneur de la mère de Dieu. Schaharbarz, quoique dénué du secours des Avars, ne renonça pas au siège de Chalcédoine; il y passa l'hiver sans discontinuer ses ravages. Cette ville avait été prise et pillée par les Perses, neuf ans auparavant; mais fortifiée depuis peu, et bien munie de soldats et de toutes les provisions de guerre, elle soutint un siège de deux ans, et résista à tous les efforts de Schaharbarz. Bon, qui avait signalé son courage et sa prudence dans la défense de Constantinople, mourut le 21 mai<sup>2</sup> de l'année suivante, et fut enterré avec de grands honneurs dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, au monastère de Studius, près de la porte dorée.

Le siège de Constantinople avait tenu Héraclius en échec sur les frontières de Perse. Craignant d'être obligé de retourner sur ses pas pour courir au secours de sa capitale, il n'avait osé s'engager dans l'intérieur du pays. Après la retraite des Avars, il s'avança dans l'Atropatène, où il passa l'hiver; au printemps, il entra en Assyrie, où il prit plusieurs villes, et fit de grands ravages. On était déjà au mois de septembre, et les approches de l'hiver se faisaient sentir dans ces contrées montagneuses et froides. Ce prince infatigable avait tellement endurci, par l'habitude des travaux, et

AN 627.

xxvi.  
Les Khazars  
abandon-  
nent Héra-  
clius.

<sup>1</sup> La chronique d'Alexandrie, p. 392-397, contient un récit fort circonstancié des événements arrivés pendant le siège de Constantinople par les Avars. Ce récit est évidem-

ment l'ouvrage d'un contemporain, rédacteur ou abrégiateur d'une relation officielle. — S.-M.

<sup>2</sup> Le 11 mai, selon la chronique d'Alexandrie, p. 397. — S.-M.

surtout par son exemple, les soldats romains perdus de mollesse avant cette guerre, qu'ils surpassaient en force et en constance des Barbares nés dans les glaces du Nord au milieu de toutes les incommodités de la vie. Les Khazars, fatigués des marches pénibles et des combats continuels qu'il fallait soutenir contre les Perses qui les harcelaient sans cesse, redoutant d'ailleurs l'hiver qu'ils avaient déjà passé hors de leur pays, commencèrent à désertir séparément; enfin tous ensemble vinrent demander à Héraclius la permission de se retirer. Il leur donna aussitôt leur congé à la tête de ses troupes assemblées, et vit quarante mille hommes se détacher de son armée, sans témoigner aucun regret. Se tournant alors vers ses soldats, de peur que cette désertion ne diminuât leur courage : *Mes amis, leur dit-il, nous avons vaincu sans aucun secours étranger; sachons gré à ces Barbares de ne pas vouloir partager notre gloire. Dieu ne vous abandonne pas; il veut faire voir à l'univers que nous ne devons nos succès qu'à son bras puissant et à la valeur qu'il vous inspire*<sup>1</sup>.

XXVII.  
Sixième  
campagne  
d'Héraclius.

L'empereur se vengeait sur l'Assyrie des ravages de l'Asie Mineure. Les habitants fuyaient de toutes parts, ou tombaient sous l'épée des Romains<sup>2</sup>. Le 9 octobre, il entra dans la contrée nommée Camaéthā<sup>3</sup>, et y fit

<sup>1</sup> Le discours que Théophane, p. 265, attribue à Héraclius, en cette circonstance, est assez différent de celui qu'on lit ici, et assez court pour que je le rapporte. Γνωτε, ἀδελφοί, ὅτι οὐδεὶς συμμαχῆσαι θέλει, ἀλλ' ἢ μόνος ὁ Θεός, καὶ ἡ τρυφὴν τεκοῦσα ἀσπόρως μήτηρ, ἵνα δείξῃ τὴν ἑαυτοῦ δυνατείαν, καὶ καταπέμψῃ τὴν βοήθειαν αὐτοῦ. — S.-M.

<sup>2</sup> Ὁ δὲ βασιλεὺς τὰς τε πόλεις Περσίδος ἐπυρπόλει, καὶ τὰς κώμας, καὶ τοὺς καταλαμβανομένους Πέρσης ἀνέλιπεν ῥομφαία. Theoph. p. 265. — S.-M.

<sup>3</sup> Εἰς τὴν χώραν Χαμαῖθᾶ. Theoph. p. 265. J'ignore la situation de ce canton nommé Χαμαῖθᾶ dans Cédrenus, t. 1, p. 417. — S.-M.

reposer son armée pendant sept jours. Cependant Rhazatès, chargé de la défense du pays, étant parti de Ganzac<sup>1</sup>, suivait les traces de l'armée romaine. Comme elle consumait tous les magasins sur son passage, et qu'elle détruisait ce qu'elle ne pouvait consumer, il avait beaucoup de peine à faire subsister ses troupes, et il perdit quantité de chevaux<sup>2</sup>. Le 1<sup>er</sup> décembre, Héraclius arriva au bord du grand Zab<sup>3</sup>, et l'ayant passé, il campa près de Ninive<sup>4</sup>. Rhazatès alla passer une lieue<sup>5</sup> au-dessous où il trouva un gué<sup>6</sup>, et campa près du confluent du Zab et du Tigre<sup>7</sup>. Baane<sup>8</sup>, un

<sup>1</sup> Ἐλθὼν εἰς τὸ Γαυζάκων (*leg. Γανζάκων*). Theoph. p. 265. Voyez ci-dev. § 7, p. 97, not. 2. — S.-M.

<sup>2</sup> Il suivait l'empereur, dit Théophane, p. 265, comme un chien affamé, qui se nourrissait des miettes qu'il laissait. Αὐτὸς δὲ ὀπίσω ὡς κύων πετιῶν μάλιστα ἐκ τῶν ψυχίων αὐτοῦ ἐτρέφετο. — S.-M.

<sup>3</sup> Κατέλαβεν ποταμὸν μέγαν Ζαβᾶν λεγόμενον. Theoph. p. 265. Voyez ce que j'ai dit de cette rivière, ci-dev. t. 10, p. 288, not. 1, liv. LIII, § 21. — S.-M.

<sup>4</sup> Περὶ τῆς Νινυῦ τῆς πόλεως. Theoph. p. 265. Ninive était située sur la rive gauche du Tigre, vis-à-vis du lieu où est actuellement Mousoul, ville considérable depuis long-temps. Ninive se trouvait ainsi à une assez grande distance au nord du confluent du grand Zab avec le Tigre. Ceci fait voir qu'Héraclius, qui venait de l'Aderbaidjan, se dirigeant du nord au sud à travers les montagnes des Cardes, par des pays qui nous sont encore inconnus, longeait la rive droite du Zab, qu'il fut ainsi obligé de suivre pour atteindre Ninive. — S.-M.

<sup>5</sup> On plutôt *trois milles*, ἀπὸ τριῶν μιλίων. Theoph. p. 265. — S.-M.

<sup>6</sup> Πέραμα. — S.-M.

<sup>7</sup> Elmacin, *hist. Sar.* p. 13 et 14, donne le nom de *Rouzbihan* au général persan qui vint combattre Héraclius dans les environs de Mousoul, qui est assez voisine du lieu où fut autrefois Ninive. Selon ce même auteur, Héraclius, après avoir subjugué l'Arménie, se porta sur Ninive, d'où il s'avança vers un lieu qu'il appelle *le grand défilé*, (*Darb-alakbar*); il y livra bataille à Rouzbihan, qui fut vaincu et tué, et les Perses perdirent, dit-il, cinquante mille guerriers. Abou'Isradj, *chron. Syr.* p. 100, a aussi parlé de cette défaite et de la mort de Rouzbihan. — S.-M.

<sup>8</sup> Ὁ δὲ βασιλεὺς ἀποστείλας Βαάνην τὸν στρατάρχην. Theoph. p. 265. Il est appelé *Boan* ou *Voan*, dans Cédrenus, t. 1, p. 417. Le nom de cet officier fait voir qu'il était arménien. Il est probable qu'il appartenait à la famille des Mamigoniens, dans laquelle ce nom était fort commun. Il était peut-être un descendant du fameux général Vahan, issu de cette famille,

des lieutenants généraux d'Héraclius, ayant rencontré un parti de Perses<sup>1</sup>, le tailla en pièces avec le commandant<sup>2</sup>, dont il porta la tête à l'empereur<sup>3</sup>, et ramena vingt-six prisonniers, entre lesquels se trouvait l'écuyer de Rhazatès<sup>4</sup>. Celui-ci, interrogé sur les desseins de son maître, déclara que Rhazatès avait ordre de combattre, et qu'il attendait un renfort de troupes<sup>5</sup>, qui devaient le joindre. L'empereur, résolu d'en prévenir l'arrivée, marcha aux ennemis; et s'étant arrêté dans une plaine assez unie et assez spacieuse pour y développer toutes ses troupes, il les rangea en bataille. Rhazatès ne tarda pas de s'y rendre, et on se prépara de part et d'autre à une action décisive.

XXVIII.  
Bataille du  
Zab.

Le 12 décembre<sup>6</sup>, les deux armées en vinrent aux mains. Héraclius s'avança le premier de tous, et terrassa un cavalier perse<sup>7</sup> qui se présentait pour le combattre. Un autre accourut, et eut le même sort. Il en vint un troisième, et quelques historiens prétendent que c'était Rhazatès lui-même. Il blessa légèrement l'empereur de deux coups, l'un au visage, l'autre au talon : Héraclius, plus animé par ses blessures, l'abattit d'un coup de lance. Les deux armées se choquèrent

qui avait délivré l'Arménie du joug des Perses, et l'avait gouvernée pendant plus de vingt années à la fin du 5<sup>e</sup> siècle. Voyez t. 7, p. 267-320, liv. XXXVIII, § 35-60; et p. 434, liv. XXXIX, § 41. Il devait aussi être proche parent de Vahan, prince de Daron, dont il a été parlé, t. 10, p. 424, liv. LV, § 7. Il sera encore question dans la suite du Vahan dont il s'agit ici. — S.-M.

<sup>1</sup> Βάνδον τὸν Περσῶν. Theoph. p. 265. — S.-M.

<sup>2</sup> Théophane, p. 265, l'appelle

comte, φονεύσας τὸν κόμηντα. — S.-M.

<sup>3</sup> Avec son épée toute d'or, τὸ σπαθὶν δολόχρυσον. Theoph. p. 265. — S.-M.

<sup>4</sup> Ὁ σπαθάριος τοῦ Ῥαζάτου. Theoph. p. 265. — S.-M.

<sup>5</sup> Ce renfort était de trois mille hommes. Theoph. p. 265. — S.-M.

<sup>6</sup> Théophane remarque, p. 266, que c'était un samedi. — S.-M.

<sup>7</sup> C'était, à ce qu'il paraît, un officier d'un rang supérieur, car Théophane le qualifie, p. 266, ἀρχοντος τῶν Περσῶν. — S.-M.

ensuite avec fureur. L'empereur s'exposa dans le plus fort de la mêlée; son cheval<sup>1</sup> fut blessé : il reçut plusieurs coups dans ses armes, qui, étant à l'épreuve, lui sauvèrent la vie. Le combat commencé dès le matin ne finit qu'avec le jour. Les Perses y perdirent trois de leurs principaux commandants avec le général<sup>2</sup>, presque tous leurs officiers, et plus de la moitié de leurs soldats. Du côté des Romains, il n'y eut que cinquante hommes de tués; mais il y en eut un très-grand nombre de blessés, qui n'auraient pas évité la mort après la bataille, sans le bon ordre et les bons traitements établis par Héraclius, qui voulait bien y veiller lui-même. Ce prince savait que les suites d'un combat sont souvent plus funestes que le combat même; qu'un hôpital militaire est un nouveau champ de bataille, et que les vrais ennemis des soldats sont moins quelquefois ceux qui les blessent, que ceux qui sont chargés de les guérir. De plusieurs milliers de blessés, il n'en mourut que dix. On remporta vingt-huit enseignes, sans compter celles qui furent brisées ou déchirées dans l'action. Les soldats romains y gagnèrent quantité de casques, de cuirasses, et toute sorte d'armes. Ce qu'il y eut de singulier dans cette bataille, c'est que les Perses<sup>3</sup>, quoique très-maltraités, ne prirent cependant pas la fuite : glacés d'effroi et devenus comme immobiles, ils passèrent plus de la moitié de la nuit à deux

<sup>1</sup> Théophane nous apprend que ce cheval se nommait *Phalbas* et *Dorcon*. Ὁ βασιλέως ἵππος λεγόμενος Φάλβας, ὁ καὶ Δόρκων. Theoph. p. 266. — S.-M.

<sup>2</sup> Πίππει ὁ ῥαχάτης, καὶ οἱ τρεῖς τουργάρχαι τῶν Περσῶν. Theoph. p.

266. Cet auteur veut désigner, outre le général, les trois officiers qui commandaient les trois divisions de l'armée persane. — S.-M.

<sup>3</sup> Ou les chevaliers persans, comme dit Théophane, p. 266, οἱ καβαλλάριοι Πέρσαι. — S.-M.

portées d'arc<sup>1</sup> des Romains, entre les cadavres de leurs camarades. Enfin, revenus à eux-mêmes, ils regagnèrent leur camp, où ils ne rentrèrent que pour emporter leur bagage. Ils se retirèrent encore tremblants et pleins d'épouvante, au pied d'une montagne escarpée. Le lendemain, les Romains étant entrés dans le camp ennemi, y trouvèrent encore beaucoup de richesses échappées à la précipitation de la fuite : des épées d'or<sup>2</sup>; des ceintures garnies de pierreries<sup>3</sup>, la cotte-d'armes<sup>4</sup> et le bouclier de Rhazatès<sup>5</sup>, couvert de six-vingts lames d'or, sa cuirasse d'or tout entière<sup>6</sup>, ainsi que ses brasselets<sup>7</sup> et la selle<sup>8</sup> de son cheval. Ils trouvèrent aussi son cadavre abandonné, dont ils emportèrent la tête. On fit prisonnier Barsamèsès<sup>9</sup>, prince des Ibériens soumis aux Perses, qui n'avait pu se sauver à cause de ses blessures.

xxix  
Suites de la  
bataille.

Une si grande victoire redoubla le courage des Romains, et les rendit insensibles aux rigueurs de la saison, qui devenait plus supportable à mesure qu'ils approchaient de Ctésiphon. Héraclius résolut de marcher droit à Chosroès, et de le serrer de près, afin de l'obliger par son propre danger à rappeler Schaharbarz, qui continuait le siège de Chalcédoine<sup>10</sup>. Le 21 décembre,

<sup>1</sup> Ἀπὸ δύο σαγιττοβολῶν. Theoph. p. 266. — S.-M.

<sup>2</sup> Σπαθία δόχρυσα. — S.-M.

<sup>3</sup> Ζώνας διαχρύσευς καὶ μαργαρίτας. — S.-M.

<sup>4</sup> Τὸ σκαραμάγγιν. — S.-M.

<sup>5</sup> Τὸ σκουτάριν τοῦ Ραζάτου δόχρυσον ἔχον πένταλιν ρυ'. — S.-M.

<sup>6</sup> Τὸ λωρίκιον δόχρυσον. — S.-M.

<sup>7</sup> Τὰ βραχιόλια. — S.-M.

<sup>8</sup> Ἡ σέλλα δόχρυσος. — S.-M.

<sup>9</sup> Βαρσαμοίσης ὁ ἄρχων τῶν Ἰβήρων τῶν ὑπὸ Περσῶν καὶ Ῥωμαίων γεγενο-

των. Theoph. p. 266. Ce passage fait voir qu'à cette époque les Ibériens reconnaissaient à la fois la suprématie des deux empires. Au reste, il n'est question nulle part ailleurs de ce prince, qui n'est pas mentionné dans les auteurs orientaux. On ne le retrouve pas non plus dans les listes chronologiques conservées par les Géorgiens. — S.-M.

<sup>10</sup> Ὁ δὲ βασιλεὺς θαρσυνοῦντας τὸν στρατὸν, κατὰ Χοσρόου ἤλυνεν, ὅπως τοῦτον φοβήσῃ, καὶ ἀποστείλας προσκα-

il apprit que le renfort de troupes, qu'avait attendu Rhazatès, avait joint l'armée vaincue, et que les Perses étaient devenus assez hardis pour le suivre dans sa marche. Il s'empara de Ninive<sup>1</sup>, qui n'était plus qu'une bourgade bâtie des ruines de l'ancienne capitale de l'Assyrie; il passa de nouveau le grand Zab, pour prendre la route de Ctésiphon. George, un de ses lieutenants, à la tête d'un corps de cavalerie, fit seize lieues<sup>2</sup> en une nuit, et se rendit maître de quatre ponts sur le petit Zab<sup>3</sup>, qui est l'ancien Caprus<sup>4</sup>. Il prit d'emblée plusieurs châteaux<sup>5</sup>, dont il fit les habitants prisonniers. Le 27 décembre<sup>6</sup>, l'empereur traversa le petit Zab. Dans cette contrée de l'Assyrie, le long des bords du Tigre jusqu'à Ctésiphon, s'élevaient de distance en distance de superbes palais, où les rois de Perse aimaient à faire leur séjour. L'empereur s'arrêta quelques jours au palais d'Yesdem<sup>7</sup>, pour reposer ses troupes et refaire sa cavalerie, qui avait manqué de fourrage<sup>8</sup>. Chosroès, apprenant que les Romains approchaient de Ctésiphon, avait envoyé ordre à son

λέσθαι τὸν Σάρβαρον ἐκ τοῦ Βυζαντίου τῆς Χαλκηδόνος. Theoph. p. 266. — S.-M.

<sup>1</sup> Καταλαβὼν τὴν Νινευί. Theoph. p. 267. — S.-M.

<sup>2</sup> Quarante-huit milles. — S.-M.

<sup>3</sup> Ἐκράτησιν τὰς τέσσαρας γεφύρας τοῦ μικροῦ Ζαβᾶ. Theoph. p. 267. — S.-M.

<sup>4</sup> Voyez ce que j'ai dit de cette rivière, t. 10, p. 288, not. 1, liv. LIII, § 21. — S.-M.

<sup>5</sup> Εὐρὼν ἐν τοῖς καστelliῶσι Πέρσας, τούτους ἔζωγρησεν. Theoph. p. 267. — S.-M.

<sup>6</sup> Ce fut le 23 décembre, selon le témoignage formel de Théophane,

p. 267. — S.-M.

<sup>7</sup> Τοὺς οἴκους τοῦ Ἰσοδήμ. Theoph. p. 267. Il y a *Iesdemon* dans Cédrénus, t. 1, p. 417. On ignore la position exacte de ce lieu, parce qu'on ne sait si Héraclius passa le petit Zab près de son confluent avec le Tigre, ou si ce fut plus près des montagnes, à une moindre distance du grand Zab. — S.-M.

<sup>8</sup> Et pour y faire les fêtes de Noël. Ἐποίησε τὴν ἑορτὴν τῆς Χριστοῦ γεννήσεως. Theoph. p. 267. Cette indication fait voir que Lebeau s'est réellement trompé, en plaçant, un peu plus haut, au 27 décembre le passage du petit Zab par l'empereur. — S.-M.



armée de hâter sa marche pour atteindre Héraclius, et de lui livrer une seconde bataille. Les Perses firent en effet tant de diligence, qu'ayant pris des routes abrégées, ils gagnèrent une journée sur l'empereur. Mais ils ne se pressaient pas d'en venir aux mains, et se contentaient de le devancer dans la marche et dans ses campements. Héraclius, arrivé à un second palais nommé Rousa<sup>1</sup>, le détruisit de fond en comble. Il craignait que les ennemis ne l'attendissent au passage de la rivière nommée Torna<sup>2</sup>, autrefois Physcus, aujourd'hui Odorneh; mais, dès qu'ils l'aperçurent, ils prirent la fuite.

AN 628.

XXX.  
Marche  
d'Héraclius.  
Chron. Alex.  
p. 398-402.  
Theoph. p.  
267 et seqq.  
Cedr. t. 1, p.  
417, 418, 419.  
Niceph. p.  
12, 14.  
Zon. l. 14,  
t. 2, p. 84.  
Hist. misc.  
l. 18, ap. Murat. t. 1, part.

Le 1<sup>er</sup> jour de janvier, l'empereur passa le Torna, et logea son armée dans un palais nommé Béclal<sup>3</sup>: c'était une des ménageries du roi de Perse. On y nourrissait un nombre infini d'animaux de toute espèce, privés et sauvages<sup>4</sup>. Les Romains y firent bonne chère, et le détruisirent ensuite. Il y avait un cirque; Héraclius, pour distraire ses soldats de leurs fatigues, leur donna le divertissement d'une course de chevaux. Ce palais n'était éloigné que de cinq milles de Dastagerd<sup>5</sup>, ville considérable, nommée autrefois par

<sup>1</sup> Ἐτερον παλάτιον τοῦ Χερσίου, τὸ ἐπιλεγόμενον Ρουσα. Theoph. p. 267. — S.-M.

<sup>2</sup> Ἐν τῇ γειφύρᾳ τοῦ Τόρνα ποταμοῦ. Theoph. p. 267. La rivière de Torna doit être l'affluent du Tigre, nommé Tornadotus, par Pline, VI, 27, et qui paraît être le Physcus de Xénophon, Anab. III, 4. Cette rivière, qui plus tard fut appelée Odorneh par les Arabes, est nommée à présent par les Tares Katri-sou. Elle est peu considérable. Voy. le 2<sup>e</sup> voyage de Morier, trad. franc. t. 2, p. 275. — S.-M.

<sup>3</sup> Ἐτερον παλάτιον, ἐπιλεγόμενον Βεγλαλί. Theoph. p. 267. Il est appelé Beclam dans Cédrenus, t. 2, p. 417. La situation de ce lieu est inconnue. On apprend de Théophraste, qu'il s'y trouvait des habitants arméniens, τινὲς τῶν Ἀρμενίων συνόντων τοῖς Πέρσαις. — S.-M.

<sup>4</sup> Des autruches, σαρυδῶνας, des chèvres sauvages et des sangliers. — S.-M.

<sup>5</sup> Δασαγέρδ. Théophraste, p. 267, ne parle pas de cet endroit comme d'une ville, mais comme d'un simple

les Macédoniens Artémitta<sup>1</sup>, située sur les bords de l'Arba, rivière profonde, dont le lit était resserré par des digues, et qui donnait passage dans la ville par un pont fort étroit<sup>2</sup>. La rivière se nomme aujourd'hui Diāla, et la ville Dascara-el-melic, c'est-à-dire, *la Royale*<sup>3</sup>, nom qu'elle a conservé du séjour de Chosroès. Il y faisait sa demeure ordinaire<sup>4</sup> depuis vingt-quatre ans, ayant abandonné Ctésiphon, parce que ses astrologues lui avaient prédit<sup>5</sup> que Ctésiphon lui serait funeste. Il y avait rassemblé ses troupes. Héraclius espérait le trouver en ce lieu, et terminer la guerre par une bataille. Mais, dès le 23 décembre, Chosroès, effrayé de l'approche des Romains, avait, pendant la nuit, percé secrètement le mur de la ville qui touchait à son palais, et s'était sauvé avec ses femmes et ses enfants<sup>6</sup>, sans en donner avis, même aux principaux

1, p. 128-131.  
Elmacin. l. 1.  
Assémani,  
bib. or. t. 3,  
p. 92 et 414.  
Mém. Acad.  
t. XXXII, p.  
567 et suiv.

palais qui se trouvait en un lieu nommé *Varasroth*. Ἐνθεν τοῦ παλατίου τοῦ ἐπιλεγομένου Δασαγέρδ, εἰς τόπον ἐπιλεγόμενον Βαρασρόθ, ἀπληκωμένους εἶσιν. *Varasroth* pourrait signifier en persan *la rivière des sangliers*; il faudrait alors écrire *Parazroud*.—S.-M.

<sup>1</sup> C'est là une conjecture de D'Anville, *Mémoires de l'Acad. Inscr. et B.-L.*, t. 32, p. 569 et 570, qui ne me paraît pas bien établie.—S.-M.

<sup>2</sup> Ποταμὸς δύοδατος, σενὴν γέφυραν ἔχων καὶ σενώματα πολλὰ ἀπὸ οὐκιάτων, καὶ ῥύακες σαπροί. Theoph. p. 267.—S.-M.

<sup>3</sup> Il n'est pas non plus certain que *Daskurah-al-melik* soit la même ville que Dastagerd. Je crois que cette dernière était beaucoup plus près du Tigre.—S.-M.

<sup>4</sup> Ἐν Δασαγέρδ ἦν τὰ βασιλεια αὐτοῦ. Theoph. p. 268. Cet endroit est

nommé *Dastagerkhsar*, Δασαγερχοσάρ, dans une lettre officielle d'Héraclius insérée dans la chronique paschale, p. 398-402, et dont il sera bientôt question plus en détail, ci-après, § 35, p. 148, not. 3 et § 38, p. 157, not. 3. On lit Δασαγέρδη dans Cédrenus, t. 1, p. 418. Il y a *Damastege* dans l'histoire mêlée, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 129 et 130. C'est une erreur.—S.-M.

<sup>5</sup> Cette prédiction lui avait été faite lors de la prise de Dara, du temps de Phocas, ce qui place la conquête de cette ville en l'an 604. Voyez t. 10, p. 420, liv. LV, § 5.—S.-M.

<sup>6</sup> Avec sa femme et ses enfants, ἡ γυνὴ καὶ τὰ τέκνα αὐτοῦ, dit Théophane, p. 268. Les rois de Perse, qui avaient beaucoup de concubines, n'avaient qu'une seule épouse qui pût porter le titre de reine.—S.-M.

seigneurs de sa cour, que lorsqu'il fut éloigné de deux lieues<sup>1</sup> : alors il envoya ordre à son armée de le suivre.

XXXI.  
Pillage du  
palais de  
Dastagerd.

Les Romains trouvèrent dans le palais de Dastagerd<sup>2</sup> trois cents enseignes<sup>3</sup>, gagnées sur eux dans les guerres précédentes, des amas immenses d'or, d'argent, d'aromates, d'épiceries, de soies; de tentes, de meubles précieux<sup>4</sup>; quantité de statues qui représentaient ce prince orgueilleux en diverses attitudes<sup>5</sup>; les jardins et les parcs étaient peuplés de paons, de faisans, d'autruches, de chevreuils, de sangliers<sup>6</sup>. On y avait même enfermé des lions et des tigres d'une grandeur extraordinaire, pour donner au prince le plaisir de la chasse<sup>7</sup>. Le sérail était rempli d'un peuple nombreux de jeunes filles, choisies entre les plus belles de la Perse, ou enlevées sur les terres de l'empire. Il n'est pas possible d'ajouter foi aux exagérations d'un auteur arabe<sup>8</sup>. Chosroès aurait possédé plus de ri-

<sup>1</sup> A cinq milles, dit Théophane, p. 268. — S.-M.

<sup>2</sup> Avant d'arriver à Dastagerd, Héraclius occupa un autre palais de Chosroès, nommé *Bebdarch*. Παλάτιον τὸ ἐπιλεγόμενον Βεβδάρχ. Theoph. p. 268. Il était sans doute entre Beglali et Dastagerd. — S.-M.

<sup>3</sup> Τριακόσια βάνδα Ῥωμαίων. Theoph. p. 268. — S.-M.

<sup>4</sup> Théophane parle encore, p. 268, des magnifiques tentes de Chosroès, τοὺς παπυλεῶνας τοῦ Χοσρόου, καὶ τοὺς ἐμβόλους, qui tombèrent aussi au pouvoir d'Héraclius et qui furent brûlées. — S.-M.

<sup>5</sup> Je rapporte ici le passage curieux dans lequel Théophane énumère, p. 268, les objets précieux gardés dans le palais de Chosroès. Εὗρον δὲ καὶ εἶδη ἀπομείναντα ἀλόγην πολλήν, καὶ

ξύλα μεγάλης ἀλόγης ἀπὸ δέκα καὶ ὀκτὼ λιτρῶν, καὶ μέταξαν πολλήν· πίπερ καὶ χαρβάσια καμίσια πολλὰ ὑπὲρ τὸ μέτρον· ζάχαρ τε καὶ γιγγίβερ, καὶ ἄλλα εἶδη πολλὰ· τινὲς δὲ καὶ ἄσσημον, καὶ ὀλοστήρικα ἱμάτια, νακίοντά τε καὶ τάπητα ἀπὸ βελόνης, καὶ πλῆθος πολλὸν, καὶ καλὰ πάνυ. — S.-M.

<sup>6</sup> Στρουθεῶνας καὶ δορκάδας, καὶ συάγρους, καὶ ταῶνας, καὶ φασιανούς. Theoph. p. 268. — S.-M.

<sup>7</sup> C'est-à-dire que, selon l'usage des Perses, ces lions et ces tigres étaient dressés pour la chasse. Εἰς τὸ κυνήγιον αὐτοῦ λέοντας, καὶ τίγρεις παμμεγέθεις ζῶντας. Theoph. p. 268. — S.-M.

<sup>8</sup> Tous les auteurs arabes et persans sont pleins de détails sur les richesses et les magnificences de la cour de Chosroès. Voyez en particulier l'auteur du *Modjmel-attewarikh*,

chesses que tous les princes ensemble. Selon cet historien, il entraînait tous les ans dans ses trésors plus de cinq milliards de notre monnaie; il avait mille coffres pleins de pierreries : mille éléphants, dont plusieurs étaient aussi blancs que la neige, plusieurs avaient douze pieds de haut : ce qui devait être infiniment rare, la plus haute taille de ces animaux ne passant jamais dix pieds et demi. Tout fut pillé; ce qu'on ne put emporter fut livré aux flammes avec le palais même, édifice d'une admirable structure. Grand nombre de prisonniers d'Édesse, d'Alexandrie, et de toutes les provinces romaines ravagées par les Perses<sup>1</sup>, recouvrèrent la liberté. Héraclius donna quelques jours de repos à ses troupes, et passa en ce lieu la fête de l'Épiphanie<sup>2</sup>.

Chosroès suivait la route de Ctésiphon, n'étant accompagné que de son sérail. Ses femmes, que la jalousie orientale avait jusqu'alors tenues comme prisonnières, et qui ne s'étaient jamais vues, traînant chacune leurs enfants, fuyaient à pied pêle-mêle, s'embarrassant, se heurtant, se querellant les unes les autres. Après huit lieues de chemin<sup>3</sup>, il passa la nuit dans une pauvre chaumière, où l'on ne pouvait entrer qu'en rampant. On la montra quelques jours après à Héraclius, qui ne put voir ce misérable hospice du plus puissant roi de l'Asie, sans gémir sur le néant des grandeurs humaines. Chosroès marcha trois jours<sup>4</sup>, et ce prince qui, depuis vingt-quatre ans, frappé de la prédiction de ses astrologues, n'avait osé faire un

xxxii.  
Fuite de  
Chosroès.

Mss. Pers. n° 62, f° 54.—S.-M.

<sup>1</sup> Πολλοὶ Ἑδессηνοὶ καὶ Ἀλεξανδρεῖς, καὶ ἐξ ἄλλων ἐθνῶν πλῆθος πολὺ. Theoph. p. 268.—S.-M.

<sup>2</sup> Τὴν ἑορτὴν τῶν φώτων. Theoph.

p. 268.—S.-M.

<sup>3</sup> Vingt-cinq milles. Theoph. p. 269.—S.-M.

<sup>4</sup> Διὰ τριῶν ἡμερῶν κατέλαβεν Κτησιφῶντα. Theoph. p. 269.—S.-M.

pas du côté de Ctésiphon<sup>1</sup>, arriva en désordre dans cette ville; mais il ne s'y arrêta pas. Dès qu'il eut passé le Tigre<sup>2</sup>, il continua sa route vers la Susiane<sup>3</sup>, et choisit pour sa retraite une grande ville, nommée par les Perses Guédésér<sup>4</sup>, et par les Grecs Séleucie<sup>5</sup>, un peu au-delà de Suse et du fleuve Eulœus, à près de cent lieues de Ctésiphon<sup>6</sup>. Il garda auprès de lui

<sup>1</sup> Il n'avait jamais osé aller à un mille de Dastagerd, du côté de Ctésiphon. Μη ἀνασχόμενος ἀπὸ τοῦ Δασαγέρδ' ἐπὶ τὸ μέρος ἐκεῖνο μίλιον ἐν πορεύῃ. Theoph. p. 269. — S.-M.

<sup>2</sup> Le pont du Tigre, περάσας τὴν ποντογέφυραν Τίγριδος. Theoph. p. 269. Ctésiphon était unie par un pont de bateaux avec la ville de Séleucie, située à l'occident du fleuve; c'est le voisinage de ces deux villes, qui leur faisait donner en arabe le nom de *Madaïn*, c'est-à-dire *les deux villes*. Voyez t. 3, p. 104, not. 1 et 2, liv. XIV, § 28. — S.-M.

<sup>3</sup> Ceci est une erreur : on ne lit rien de pareil dans les auteurs originaux. La Susiane n'était pas à l'occident, mais à l'orient du Tigre; ainsi, quand on passait ce fleuve à Ctésiphon, en venant de Dastagerd, on n'entrait point dans la Susiane, mais on s'enfonçait davantage dans la Babylonie. Cette erreur n'est pas dans les sources consultées par Lebeau. Cédrenus dit bien positivement, t. 1, p. 418, que Chosroès traversa Ctésiphon et passa au-delà du Tigre, διαλὼν τὴν Κτησιφῶντα πέραν τοῦ Τίγριδος ποταμοῦ. Comme il venait de l'Assyrie, sur la rive gauche du Tigre, il passa donc sur la droite de ce fleuve vers le désert d'Arabie, et non vers la Susiane. — S.-M.

<sup>4</sup> Ce nom donné à la ville de Séleucie m'est inconnu; je ne crois pas

qu'il en soit question ailleurs que dans Théophane, p. 269. Dans l'histoire mêlée, qui est une traduction en latin barbare de Théophane, on lit *Guésar*, qui me paraît être le mot arabe altéré *kasr*, qui signifie *château* et que l'on avait bien pu donner à la ville de Séleucie. — S.-M.

<sup>5</sup> Εἰς τὴν ἐκεῖθεν πόλιν, τὴν λεγομένην Σελεύκειαν παρ' ἡμῶν, παρὰ δὲ Πέρσας Γουδεσίρ. Theoph. p. 269. J'ai rapporté tout ce qui concerne la ville de Séleucie sur le Tigre et les villes royales de son voisinage, t. 3, p. 104, not. 2, liv. XIV, § 28 et ailleurs. — S.-M.

<sup>6</sup> Il est évident par ce qui vient d'être dit dans la note 3, qu'il ne peut être question ici, que de Séleucie sur le Tigre, l'ancienne capitale de l'empire des Parthes, et non pas d'une ville du même nom dans la Susiane à une forte distance de Ctésiphon; le texte de Théophane, p. 269, suffit pour faire voir l'erreur de Lebeau. Séleucie n'était séparée de Ctésiphon que par le Tigre, et il suffisait à Chosroès de passer le pont placé sur ce fleuve pour s'y rendre. Je ne conçois pas comment Lebeau a pu se méprendre sur le sens d'un texte aussi clair que celui de Théophane et croire qu'il s'agissait d'une autre Séleucie, située effectivement dans la Susiane et dont il est question dans Plin., VI, 27. Cette autre Séleucie n'existait probablement plus au temps dont il s'agit. — S.-M.

sa femme Sira<sup>1</sup>, le plus jeune de ses fils nommé Mé-darsès<sup>2</sup>, ses filles<sup>3</sup>, et trois de ses concubines<sup>4</sup>. Il envoya les autres, avec le reste de sa famille, à Mahuza, ville royale plus avancée vers l'orient<sup>5</sup>. C'était la nouvelle Antioche, bâtie par son aïeul<sup>6</sup>.

Réduit à de si grandes extrémités, Chosroès n'avait de ressource que dans l'armée de Schaharbarz. Après la défaite de Rhazatès, il lui avait mandé de venir en diligence au secours de son roi. Le courrier<sup>7</sup> fut arrêté par un parti romain, et conduit à Héraclius. L'empereur retint le courrier et la dépêche; il en supposa une autre, par laquelle Chosroès mandait à Schaharbarz, qu'il avait entièrement défait Héraclius joint aux Khazars [avec lesquels il s'était avancé jusque dans l'Ardebigan<sup>8</sup>]; que la Perse était en sûreté; que Schaharbarz se donnât bien de garde d'abandonner Chalcédoine, et de se présenter devant lui, sans lui apporter les clés de cette ville. Schaharbarz trompé par cet artifice continua le siège. Chosroès, apprenant qu'il ne se disposait nullement à revenir, fut fort irrité de cette désobéissance. La malice des flatteurs, funeste instrument de la

XXXXIII.  
Révolte de  
Schahar-  
barz.

<sup>1</sup> Σιρέμ. Cette femme est la reine *Schirin*, si célèbre dans les poèmes et dans les histoires des anciens Persans. Voy. t. 10, p. 334, not. 3, liv. LIII, § 47.—S.-M.

<sup>2</sup> Les auteurs orientaux l'appellent *Merdanschah*. — S.-M.

<sup>3</sup> Trois de ses filles, selon Cédrenus, t. 1, p. 418.—S.-M.

<sup>4</sup> Théophraste ne désigne pas d'une manière spéciale le fils de Chosroès, il se contente de dire, p. 269, ἐκάθυσεν ἐκεῖ μετὰ Σιρέμ τῆς γυναικὸς αὐτοῦ, καὶ μετὰ τριῶν ἐτέρων γυναικῶν, καὶ τῶν θυγατέρων αὐτοῦ. — S.-M.

<sup>5</sup> Ce détail est tiré de l'histoire syriaque de Thomas de Maraga. Théophraste dit seulement, p. 269, que Chosroès envoya le reste de sa famille en un lieu fort, εἰς τόπον ὄχυρον, bien plus à l'orient, εἰς τὸ ἀνατολικώτερον μέρος. Sur Mahouza, Voyez ci-après, § 35, p. 146, not. 3.—S.-M.

<sup>6</sup> Voyez t. 9, p. 29, not. 3 et p. 30, n. 2, liv. XLVI, § 21.—S.-M.

<sup>7</sup> Ὁ τὰ γράμματα κομίζων. Cedren. t. 1, p. 418.—S.-M.

<sup>8</sup> Nicéphore, p. 12, écrit *Adoryadigan*, le nom de ce pays, μέχρι τοῦ Ἀδρυαδιγάνου καλουμένου τόπου.

colère divine pour la destruction des empires, profita de l'occasion pour ruiner Schaharbarz dans l'esprit du roi. On lui persuada que ce général le méprisait<sup>1</sup>; que s'attribuant tous les succès précédents, il triomphait des disgrâces présentes, et qu'il ne désirait que la perte de son maître, pour usurper le trône. Il n'en fallait pas tant pour porter aux dernières violences un prince aussi impétueux que Chosroès. Il fait partir un de ses écuyers<sup>2</sup> chargé d'un ordre adressé au lieutenant général de Schaharbarz<sup>3</sup>; il lui commandait de tuer Schaharbarz et de ramener l'armée en Perse. Le porteur de ces ordres fut encore arrêté en Galatie et conduit à Constantinople. Constantin demande une entrevue à Schaharbarz, et lui envoie un sauf-conduit<sup>4</sup>. Il lui met entre les mains la dépêche de Chosroès, et Schaharbarz ajoute à la lettre un ordre de massacrer avec lui quatre cents officiers de l'armée<sup>5</sup>. Il retourne ensuite au camp, assemble les troupes, leur fait la lecture de cet ordre sanguinaire, et demande au lieutenant général s'il est disposé à l'exécuter. Les officiers, sans attendre la réponse, embrasés d'une furieuse colère, s'écrient qu'ils n'ont plus d'autre ennemi que Chosroès; que c'est à ce tyran injuste et cruel qu'il faut aller faire la guerre. On lève le siège; on traite avec le jeune empereur<sup>6</sup> d'un consentement unanime. Schaharbarz

Voyez ci-dev. § 18, p. 117, not. 8.

— S.-M.

<sup>1</sup> On l'accusait de favoriser le parti des Romains et de se permettre sur Chosroès des discours inconvenants. ὥς τὰ τῶν Ῥωμαίων φρονούντα, καὶ καταλαλοῦντα αὐτόν. Theoph. p. 269.

— S.-M.

<sup>2</sup> Σπαθάριον. — S.-M.

<sup>3</sup> Théophane, p. 269, le nomme

*Cardarigan*, Καρδαρήγαν συστράτηγον Σαρδαραζᾶ. Il en a été question, t. 10, p. 425, not. 3, liv. LV, § 8, et ci-devant § 10, p. 119; not. 2. — S.-M.

<sup>4</sup> Εἰς τὸ Βυζάντιον τοῦτον ἀπήγαγον. Theoph. p. 269. — S.-M.

<sup>5</sup> Στρατῆρας, ἀρχοντας, χιλιάρχας καὶ ἑκατοντάρχας. Theoph. p. 269. — S.-M.

<sup>6</sup> Avec le fils de l'empereur et le

lui donne en ôtage deux de ses fils et ceux du lieutenant général, qui n'ose les refuser, et l'on marche vers la Perse.

Tout y était dans un affreux désordre. Avant que de partir de Dastagerd, Héraclius avait écrit à Chosroès en ces termes : « Si je m'attache à vous pour  
« suivre, ce n'est pas pour vous combattre, c'est pour  
« vous contraindre à faire la paix. Les maux qu'en-  
« traîne la guerre m'affligent autant que vos sujets  
« qui les ressentent. C'est vous qui me forcez à désoler vos contrées. Quittons les armes ; resserrons de  
« nouveau les nœuds d'amitié qui unissaient les deux  
« empires. Si vous voulez concourir avec moi, il sera  
« facile d'éteindre cet incendie avant qu'il ait embrasé  
« toute la Perse. » Chosroès méprisa ces avances que lui faisait l'empereur ; et par cette opiniâtreté il s'attira la haine de ses sujets<sup>1</sup>. Épuisé de forces, il donna des armes à ses domestiques, aux esclaves de ses femmes et des seigneurs de sa cour<sup>2</sup>, et envoya ce faible renfort à l'armée de Gurdanaspe<sup>3</sup>, successeur de Rhazatès dans le commandement<sup>4</sup>. Il lui ordonnait de repasser l'Arba<sup>5</sup>, et de rompre tous les ponts.

XXXIV.  
Mouvement  
d'Héraclius.

patriarche, dit Théophane, p. 269. *Ἀνδρίας μετὰ τοῦ υἱοῦ τοῦ βασιλέως καὶ τοῦ πατριάρχου ποιεῖ.*—S.-M.

<sup>1</sup> Τὰ μίσος τοῦ λαοῦ τῆς Περσίδος. Theoph. p. 270.—S.-M.

<sup>2</sup> Πάντας τοὺς ἀνθρώπους τῶν ἀρχόντων αὐτοῦ, καὶ πᾶσαν τὴν ὑπουργίαν αὐτοῦ τε καὶ τῶν γυναικῶν αὐτοῦ. Theoph. p. 270.—S.-M.

<sup>3</sup> Le nom de cet officier varie beaucoup dans les auteurs ; Théophane l'appelle, p. 270, *Goundabounas* et *Goundabousas*. Il est

nommé *Gousdanaspes* dans la Chronique paschale, p. 400, qui ajoute qu'il était fils de Razei. Voy. ci-après p. 145, not. 1 et 2. On lit *Goundaphandas* dans Cédrenus, t. 1, p. 419. C'est dans la dépêche officielle d'Héraclius adressée au sénat de Constantinople, *ap. chron. pasch.* p. 398, qu'il est appelé *Gourdanaspe*.—S.-M.

<sup>4</sup> Théophane, p. 270, se contente de dire, à l'armée de Rhazatès, τῷ στρατῷ τοῦ Ῥαζατᾶ.—S.-M.

<sup>5</sup> Τὸν Ἀρβᾶ ποταμὸν. Theoph. p.



Héraclius, étant parti de Dastagerd le 7 janvier, arriva en trois jours à l'endroit où l'Arba se décharge dans le Tigre. Gurdanaspe était campé au-delà, dans le dessein de couvrir Ctésiphon, qui n'était éloigné que de quatre lieues<sup>1</sup>. Son armée n'avait de formidable que deux cents éléphants. L'empereur désirait ardemment de le joindre et de lui livrer bataille; mais ses coureurs lui rapportèrent que tous les ponts étaient rompus<sup>2</sup>, et que l'Arba n'était guéable en nul endroit<sup>3</sup>. Il apprit en même temps que Chosroès avait trouvé dans sa famille un ennemi plus redoutable que les Romains. Il résolut de laisser les Perses se déchirer mutuellement par une guerre civile, et de donner du repos à ses troupes en attendant l'événement. Il remonta le long de l'Arba, jusqu'à une ville nommée Siarzur<sup>4</sup>, aujourd'hui Scherzour, au pied des montagnes du Curdistan, qui est l'ancienne Assyrie.—[Pendant tout le mois de février, il se borna à ravager les villes et les cantons du voisinage<sup>5</sup>. Au mois de mars, il se porta vers la ville de Varzan<sup>6</sup>, où il séjourna sept jours. Il détacha alors le général arménien Mézézius ou Méjei<sup>7</sup>, pour battre le

270. On lit *Narba* dans Cédrenus, t. 1, p. 419, et dans l'histoire mêlée, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 130. Cette rivière paraît être réellement la Di-la des modernes, comme le pense D'Anville. Voyez son mémoire déjà cité, § 30, p. 137, n. 1.—S.-M.

<sup>1</sup> *A douze milles*, selon Théophane, p. 270.—S.-M.

<sup>2</sup> *Ἐκέλευσιν (Χοσρόης) ἵνα ὅταν περάσῃ τὸν ποταμὸν, κόψωσι τὴν γέφυραν, καὶ τὴν ποντογέφυραν.* Theoph. p. 270.—S.-M.

<sup>3</sup> George chef des troupes arméniennes, τὸν τουρμάρχην τῶν Ἀρμε-

νιακῶν, fut envoyé pour reconnaître l'Arba. Theoph. p. 270.—S.-M.

<sup>4</sup> *Εἰς τὸν Σιαζούρον.* Theoph. p. 270. *Scherzour* est encore une des principales villes du Curdistan.—S.-M.

<sup>5</sup> *Περὶ ἤρχετο τὰς χώρας καὶ τὰς πόλεις ὅλον τὸν φεβρουάριον μῆνα.* Theoph. p. 270.—S.-M.

<sup>6</sup> *Χωρίον λεγόμενον Βαρζᾶν.* Theoph. p. 270. On ignore la situation de cet endroit.—S.-M.

<sup>7</sup> *Ἀπέστειλεν Μεζέζιον τὸν στρατηγὸν εἰς κοῦρσον.* Theoph. p. 270. Voyez, au sujet de ce général, ce que j'ai dit, ci-dev. § 5, p. 94.—S.-M.

pays. Héraclius vit alors arriver dans son camp Gurdanaspe<sup>1</sup>, celui-là même qui était chargé de défendre le passage de l'Arba<sup>2</sup>, et qui avait eu un commandement dans l'armée de Schaharbarz; il était accompagné de cinq autres officiers d'un rang distingué<sup>3</sup>. Gurdanaspe l'informa d'une sanglante révolution qui venait de se déclarer en Perse. Il apprit à l'empereur, que Siroès, fils aîné de Chosroès, s'était révolté contre son père, et qu'il implorait l'assistance des Romains. Nous allons maintenant faire connaître les causes et les circonstances de cette catastrophe extraordinaire.] — S.-M.

Chosroès, attaqué d'une cruelle dysenterie<sup>4</sup>, avait résolu de se nommer pour successeur son fils Médarsès<sup>5</sup>, qu'il avait eu de Sira, son épouse chérie<sup>6</sup>. Dans ce dessein, il se mit en marche pour retourner à Ctésiphon<sup>7</sup>, où se devait faire la cérémonie du couronne-

xxxv,  
Révolte de  
Siroès contre  
son père  
Chosroès.

<sup>1</sup> Il est appelé *Goundabounas* par Théophane, qui ajoute qu'il était chiliarque ou colonel, dans l'armée de Schaharbarz, *χιλίαρχος τῆς τῆς στρατίας Σαρεάρχου*. Theoph. p. 270. Il faut voir, pour les divers noms que l'on donne à cet officier, ce que j'ai dit ci-dev. p. 143, not. 3. — S.-M.

<sup>2</sup> La dépêche officielle d'Héraclius rapportée dans la chronique paschale, p. 400, établit positivement l'identité du personnage qui commandait l'armée persane opposée à Siroès rebelle, et de celui qui le 24 février vint trouver Héraclius de la part de Siroès. *Γουτθανάσπαν τὸν βασιλῆα τὸν χιλιάρχον τοῦ Περσικοῦ στρατοῦ τὸν ἐλθόντα πρὸς ἡμᾶς, ὅτε ἡ ταρχή ἐγένετο μετὰ τοῦ Σαίρεου καὶ Χιρόου*. — S.-M.

<sup>3</sup> *Μετὰ ἄλλων πάντα, τριῶν μὲν κομητῶν, δύο δὲ ἀξιωματικῶν*. Theoph. p. 270. Trois étaient militaires, à ce

qu'il paraît, par le titre de comtes que leur donne Théophane, et les autres fonctionnaires publics. — S.-M.

<sup>4</sup> Avant ceci on lisait dans le texte de Lebeau : *Voici ce qui se passait en Perse pendant ce temps-là*. Ces mots sont inutiles après l'addition qui précède. — S.-M.

<sup>5</sup> Ou plutôt *Merdasas*, dans Théophane, p. 270. *Ἡθέλησεν*, dit-il, *τὸν ἴδιον Μερδασᾶν τὸν τεχθέντα ἐκ τῆς Σιρέμης*. Ce prince est appelé *Merdanschah*, par tous les auteurs orientaux. — S.-M.

<sup>6</sup> Nommée *Schirin* par les orientaux. Voyez t. 10, p. 334, not. 3, liv. 1111, § 47, et ci-dev. § 32, p. 141, not. 1. — S.-M.

<sup>7</sup> Théophane se contente de dire, p. 270, qu'il repassa le fleuve, *ἀνταπέρασεν τὸν ποταμὸν πάλιν*. Ceci fait bien voir que Chosroès était réelle-

ment, conduisant avec lui Sira et Médarsès<sup>1</sup>. Siroès, son fils aîné, était lors détenu à Mahuza, dans une étroite prison<sup>2</sup>. Dès que le roi fut parti de Séleucie, un Perse nommé Samata<sup>3</sup>, que Chosroès avait injustement dépouillé de ses biens, se transporte en diligence à Mahuza<sup>4</sup>, et sur un ordre du roi, qu'il avait su contrefaire, il fait élargir Siroès. Le premier usage que le prince fit de sa liberté, fut de massacrer ses vingt-quatre frères<sup>5</sup>, que Chosroès avait envoyés dans cette ville, comme dans un asyle assuré<sup>6</sup>. Il court ensuite à Ctésiphon, où il arrive avant son père, que sa maladie obligeait de marcher à petites journées. Il fait ouvrir les prisons, et donne aux prisonniers des armes et des

ment à Séleucie, que le Tigre séparait de Ctésiphon. —S.-M.

<sup>1</sup> Il avait avec lui un autre de ses fils, né aussi de Schirin. Théophaue, p. 270, le nomme *Saliar*. Ἐνερχεν μὲν αὐτοῦ τὸν Μερδάσαν, καὶ τὴν Σιρήμ, καὶ τὸν ἄλλον αὐτῆς Σαλιάρων. Ce *Saliar* est le prince que les écrivains orientaux appellent *Schakarlar*. Il fut père d'Iezdédjerd, le dernier roi de Perse de la race des Sassanides. —S.-M.

<sup>2</sup> Théophaue dit seulement, p. 270, que Chosroès avait laissé en-deçà du fleuve son fils aîné Siroès avec ses frères et ses autres femmes. Τὸν δὲ πρωτότοκον αὐτοῦ οὖν Σιρόην, καὶ τοὺς ἀδελφεὺς αὐτοῦ, καὶ τὰς γυναῖκας αὐτοῦ ἑάσας πέραν τοῦ ποταμοῦ. Cet auteur ne parle pas de la captivité de Siroès. —S.-M.

<sup>3</sup> Il était fils d'un personnage puissant nommé *Iazdin*, dont les auteurs syriens parlent avec les plus grands éloges. Voyez Thomas de Maraga, dans Assémani, *bibl. orient.* t. 3, p. 92. Je pense que ce Samata, fils d'Iazdin, est le personnage que Théophaue,

p. 271, appelle *le fils d'Esdim*, οὗτος τοῦ Ἐσδῖμ, et qu'il range au nombre des partisans de Siroès. Voyez ci-après, p. 148, not. 4. —S.-M.

<sup>4</sup> Cette ville située dans la Babylonie, et bien connue des auteurs syriens, était la même que l'Antioche de Perse fondée vers l'an 540, par Chosroès le grand, après la conquête d'Antioche de Syrie. Voyez t. 9, p. 29, not. 3; et p. 30, not. 2, liv. XLVI, § 21. Elle n'était pas éloignée de Ctésiphon. Voyez t. 10, p. 323, not. 4, liv. XLIII, § 41. —S.-M.

<sup>5</sup> Ce nombre de princes, fils de Khosrou Parwiz ou Chosroès, est donné par l'historien syrien Thomas de Maraga; selon Mirkbond, *hist. des Sassan.* p. 409, trad. de M. Silv. de Sacy, Chosroès avait quinze fils, ou même dix-huit, selon l'auteur persan du *Modjmel-altewarikh*, Ma. Pers. n° 62, f° 24, v°, qui donne les noms de ces princes, parmi lesquels on trouve *Merdanschah*, le *Merdarsès* des auteurs grecs. —S.-M.

<sup>6</sup> Ces détails sont tirés de l'histoire monastique de l'Orien.

chevaux. Il n'avait à craindre que l'armée campée au bord de l'Arba; il écrit en ces termes au général Gurdanaspe<sup>1</sup> : « Vous savez en quel état la Perse est réduite, par le détestable gouvernement du plus méchant de ses rois<sup>2</sup>. Sachez encore qu'il veut m'arracher la couronne qui m'appartient par le droit de ma naissance, et qu'il prétend la mettre sur la tête du dernier de mes frères<sup>3</sup>. Vous êtes le maître de vos soldats; si vous les engagez à mon service, j'augmenterai leur paye; je ferai la paix avec les Romains; je délivrerai la Perse de tous les maux qu'elle endure, et vous tiendrez auprès de moi le premier rang. Votre roi légitime attend de vous cette preuve de votre zèle, pour maintenir les lois, et rétablir l'honneur et la prospérité de la Perse. » Gurdanaspe mécontent de Chosroès, qui s'était rendu odieux à tous ses sujets, [promit qu'il parlerait aux soldats, et qu'il s'efforcerait de les décider à se révolter contre le roi; et sans plus hésiter, il] se déclara pour le rebelle, et n'eut pas de peine à entraîner son armée dans ce parti. — [Il expédia aussitôt un courrier à Siroès, pour lui annoncer que, le 23 février<sup>4</sup>, il se porterait avec les nou-

en syriaque par Thomas de Maraga. Assémani a inséré un curieux fragment de cette histoire dans sa Bibliothèque orientale, t. 3, p. 92. — S.-M.

<sup>1</sup> Théophane, p. 270, donne ici à ce général le nom de *Goundabousas*. Voyez ci-dev. § 34, p. 143, not. 3 et p. 145, not. 1 et 2. Siroès lui fit remettre par son frère de lait, συγγαλακτον, une lettre rapportée textuellement par Théophane, et qui diffère en quelques points des paroles que Lebean attribue à Siroès. Le prince

persan avait invité le général à venir conférer avec lui; mais celui-ci qui redoutait Chosroès avait répondu qu'il pouvait bien lui faire connaître par écrit ses désirs, et Siroès lui adressa la missive dont il vient d'être question. — S.-M.

<sup>2</sup> Ἐκ τοῦ κακοῦ ἀνθρώπου Χοσροῦ. Theoph. p. 271. — S.-M.

<sup>3</sup> Θέλει στέφει τὸν Μερδάσπην, καὶ ἐμὲ τὸν πρωτότοκον αὐτοῦ υἱὸν περιφρόνησας. Theoph. p. 271. — S.-M.

<sup>4</sup> Le texte de Théophane, p. 271,

velles levées<sup>1</sup> sur le pont du Tigre, pour se joindre à lui, et de là marcher contre Chosroès<sup>2</sup>.]—Il se rendit [donc] à Ctésiphon, et trouva toute la noblesse du royaume déjà rassemblée autour de Siroès<sup>3</sup>. — [Les deux fils de Schaharbarz, les fils de deux seigneurs nommés Esdim<sup>4</sup> et Aram, et tous les fils des grands, s'étaient déclarés pour Siroès<sup>5</sup>.]—Leur dessein était d'aller combattre Chosroès; et, si la fortune leur était contraire, ils étaient résolus d'aller se jeter entre les bras d'Héraclius. Gurdanaspe se chargea lui-même de mettre ce prince dans leurs intérêts. L'étant allé trouver<sup>6</sup> avec cinq des principaux seigneurs<sup>7</sup>, il en reçut un

dit le 23 mars; mais il est évident par la suite de la narration, et surtout par les détails très-circonstanciés contenus dans la dépêche officielle d'Héraclius, que cette date est réellement le 23 février.—S.-M.

<sup>1</sup> Ταξάτας ναυτέρους. Theoph. p. 271.—S.-M.

<sup>2</sup> Εἰς τὴν πεντογέφυραν τοῦ Τίγριδος ποταμοῦ ὑπαντίσω αὐτῷ, καὶ λάβωμεν αὐτὸν εἰς τὸν στρατὸν, καὶ κινήσωμεν κατὰ Χοσρόου. Theoph. p. 271.—S.-M.

<sup>3</sup> Tons ces événements, et leur date précise, sont connus par la relation officielle d'Héraclius, adressée au sénat de Constantinople et insérée dans la chronique paschale, p. 398-402. Elle nous apprend qu'une sédition excitée contre Chosroès par son fils aîné Siroès, ὑπὸ Συρσίῳ τοῦ πρωτοτόκου αὐτοῦ υἱοῦ, le 24 février, amena la fin de la guerre. L'empereur se réfère pour les détails à une autre lettre qui ne nous est pas parvenue. Siroès, ajoute-t-on, fut soutenu partout les grands et par les soldats, πάντων τῶν Περσῶν ἀρχόντων τε καὶ στρατευ-

μάτων, par les troupes étrangères, μετὰ καὶ παντὸς τοῦ στρατοῦ τοῦ ἀπὸ διαφόρων τόπων συναχθέντος, et par Gurdanaspe, le général de l'armée, Γουρδανάσπα τοῦ πρὶν ἐξάρχου τοῦ περσικοῦ στρατοῦ.—S.-M.

<sup>4</sup> C'était Samata fils d'Iazdin, celui même qui avait tiré Siroès de prison. Voyez ci-dev. p. 146, not. 2.—S.-M.

<sup>5</sup> Μετὰ Σιρόου εἰσὶν καὶ οἱ δύο υἱοὶ τοῦ Σαρβαράζα, καὶ ὁ υἱὸς τοῦ Ἑσθίμ, καὶ ἄλλα πολλὰ ἀρχόντων τέκνα, καὶ ὁ υἱὸς τοῦ Ἀράμ, πάντες ἐπὶλεχτοί. Theoph. p. 271.—S.-M.

<sup>6</sup> Lebeau ajoute à *Ganzac*, c'est une erreur. Il est évident par ce qui suit, que c'est vers le 24 février que le général persan se rendit au camp d'Héraclius, et c'est le même jour (voyez ci-après, § 37, p. 151), qu'Héraclius partit de Scheherzour, pour gagner, après une marche très-longue et très-pénible, la ville de Ganzac, à travers les montagnes des Curdes, couvertes de neige.—S.-M.

<sup>7</sup> Voyez ci-dev. § 34, p. 145. not. 3.—S.-M.

accueil favorable et des avis pour le succès de l'entreprise.—[ Entre autres, celui d'ouvrir les prisons, d'en tirer les Romains captifs, de leur donner des armes, et de se porter à leur tête contre Chosroès<sup>1</sup>. ]— Ce n'était plus le temps où la générosité romaine rejetait avec horreur des propositions criminelles, lors même qu'elles étaient utiles. Gurdanasp demeura auprès d'Héraclius<sup>2</sup> pour l'entretenir dans ces dispositions, et fit savoir à Siroès le conseil que lui donnait l'empereur, de marcher sans délai à Chosroès, et de lui livrer bataille.

Il ne fut pas besoin de combattre. Abandonné de tous ses sujets, Chosroès n'attendit pas l'armée de son fils; il fut arrêté dans sa fuite, et amené à Ctésiphon le 24 février. On le chargea de chaînes; on l'enferma dans la tour [ des ténèbres<sup>3</sup> ], qu'il avait fait bâtir pour y serrer ses trésors<sup>4</sup>. Siroès se fit couronner dès le lendemain; et la première action de son règne fut de condamner son père à mourir de faim<sup>5</sup> : juste vengeance de la part du souverain juge, qui punissait ainsi le parricide dont Chosroès s'était rendu complice autrefois; mais horrible et criminelle de la part d'un fils dénaturé, qui insultant encore au malheur de son

xxvii.  
Mort de  
Chosroès.

<sup>1</sup> Ἀνοίξαι τὰς φυλακάς, καὶ τοὺς κατεχόμενους ἐν αὐταῖς Ῥωμαίους ἐκβάλει, καὶ δοῦναι αὐτοῖς ὅπλα, καὶ οὕτω κινῆσαι κατὰ Χωσρόου. Theoph. p. 271.—S.-M.

<sup>2</sup> Ceci ne résulte pas bien clairement des expressions employées dans le texte original. Je crois bien plutôt qu'il dit le contraire.—S.-M.

<sup>3</sup> Et non dans une tour simplement comme le dit Lebeau. Εἰς τὸν οἶκον τοῦ σκότους. Theoph. p. 271. Chosroès, dit le même écrivain, avait fait con-

struire cette tour dans sa jeunesse, pour y déposer ses trésors, ἐν αὐτῷς ἐχυρώσας ἐκ νέας κτίσας εἰς ἀπόθεσιν χρημάτων. Selon la dépêche officielle d'Héraclius, Chron. Alex. p. 398, Chosroès fut enfermé dans un fort appelé le *château neuf*, ἐν τῷ νέῳ καστέλλῳ. — S.-M.

<sup>4</sup> Ἐπὶ παραφυλακῇ τῶν παρ' αὐτοῦ συναχθέντων χρημάτων. Chron. Alex. p. 398 — S.-M.

<sup>5</sup> Ἄρτον πανιχρὸν τούτῳ διδόντας καὶ ὕδωρ, ἐπιμαχρόνουν. Theoph. p.

père lui adressa ces cruelles paroles : *Nourris-toi de cet or, pour lequel tu as désolé l'univers et fait mourir de faim tant de milliers de tes sujets*<sup>1</sup>. Comme si le parricide n'eût pas été suffisant pour assouvir sa rage, il fit rechercher ceux qui avaient reçu de Chosroès quelque mauvais traitement, et les envoya dans son cachot, les excitant à le frapper et à l'accabler des insultes les plus outrageantes<sup>2</sup>. Médarsès fut égorgé devant les yeux de son père<sup>3</sup>. Comme le malheureux vieillard respirait encore le cinquième jour<sup>4</sup>, Siroès le fit tuer à coup de flèches<sup>5</sup>.

271. — S.-M.

<sup>1</sup> Τὸν χρυσὸν φάγη, ὃ συνήγαγεν μάτην, δι' ὃ πολλὰς ἀμαρτανήσας, καὶ τὸν κόσμον ἥρῃμασεν. Theoph. p. 271 et 272. — S.-M.

<sup>2</sup> Πάντα ἐχθρὸν αὐτοῦ ὀδύρειν, καὶ τύπτειν, καὶ ἐμπύσειν αὐτόν. Theoph. p. 272. — S.-M.

<sup>3</sup> Ἀγαθὸν τὸν Μερδασῆν τὸν υἱὸν αὐτοῦ, ἐνέβουλο στέψαι, ἐνώπιον αὐτοῦ ἔσφαξεν. Theoph. p. 272. — S.-M.

<sup>4</sup> Le 28 février, selon la lettre officielle d'Héraclius, insérée dans la chronique paschale, p. 399. Cédrenus dit, t. 1, p. 419, que ce fut *quinze jours* après; je crois qu'il se trompe et qu'il a mal lu le texte de Théophane qu'il abrège. Tous les écrivains orientaux, sans exception, Abou'lféda dans la partie inédite de sa chronique universelle et l'auteur anonyme du *Modjnet-altewarikh*, Mas. Pers. n° 62, f° 52, v°, accordent à Chosroès un règne de trente-huit ans. Nous avons vu, t. 10, p. 299, not. 3, liv. LIII, § 27, que son règne avait dû compter du 28 mai 590. On est bien sûr que Chosroès cessa de régner le 24 février 628; il était donc alors en effet dans la 38<sup>e</sup> année de son règne. Cette année, com-

mencée le 19 mai 627, aura dû compter comme la première de Siroès. Voyez ci-dev. p. 74, not. 3, liv. LVI, § 36. — S.-M.

<sup>5</sup> Selon Thomas de Maraga, *ap. Assemani, bibl. orient.* t. 3, p. 92, il fut tué par Samata, fils d'Iazdin. Voyez ci-dev. § 35, p. 146, not. 2. Selon Mirkhond, *hist. des Sassan.*, trad. de M. Silv. de Sacy, p. 408, il aurait été tué par Hormouz, fils de Merdanschah, que Schironieh ou Siroès aurait fait mettre à mort peu après. Tout porte à croire que le récit de Thomas de Maraga est le seul que l'on doive adopter. Les auteurs orientaux nous apprennent que la célèbre Schirin, connue des Grecs sous le nom de *Sira* ou *Sirin*, partagea le sort de Chosroès, et qu'elle résista aux infâmes sollicitations de Siroès qui voulait l'épouser. Cette partie de son histoire, plus romanesque que vraie peut-être, a exercé la verve de Ferdousy, le plus illustre des poètes persans, qui a consacré une partie considérable de son *Schah-naméh*, à célébrer les charmes, les amours, les infortunes et la mort héroïque de la veuve de Chosroès. — S.-M.

— [ Pendant que cette révolution s'accomplissait, Héraclius, qui avait suspendu sa marche contre Ctésiphon, continuait de ravager l'Assyrie. On était au milieu de l'hiver, et il était fort difficile de trouver des vivres. Pour s'en procurer, l'empereur poussait dans toutes les directions des partis qui, au milieu du désordre général, n'éprouvaient aucune résistance. Il employait surtout, pour ces courses, les corps de Sarrasins attachés au service de l'empire<sup>1</sup>. Ils parcoururent ainsi les environs de Siazour<sup>2</sup>, de Chalchas<sup>3</sup>, d'Iesdem<sup>4</sup>, et les bords du petit Zab<sup>5</sup>. ] — Après y avoir consumé les vivres et les fourrages, [Héraclius] marcha vers Ganzac<sup>6</sup>, où il espérait trouver plus d'abondance. Il eut beaucoup de peine à passer le mont Zara<sup>7</sup>, et s'il eût tardé de quelques jours, son armée aurait couru risque d'être ensevelie dans les neiges<sup>8</sup>. Depuis le 24 février

XXXVII.  
[Marche  
d'Héraclius  
à travers les  
montagnes  
de la Médie.]

<sup>1</sup> Les Sarrasins, dit la dépêche officielle d'Héraclius, *sujets de notre empire, aimé du Christ*, ἐκ τῶν Σαρακηνῶν τῶν ὄντων ὑπὸ τὴν φιλοχρίστην ἡμῶν πολιτείαν. Chron. pasch. p. 399. — S.-M.

<sup>2</sup> Ou Siazour et plus exactement Scheherzour dans le Curdistan. Voy. ci-dev. § 34, p. 144, not. 4. — S.-M.

<sup>3</sup> Χαλχάς. Je pense que ce lieu est la ville de Calah ou Calachi, mentionnée dans la Genèse, X, 11, 12, et le livre des Rois, II, c. 17, v. 6, et c. 18, v. 11. C'est cette ville qui a dû donner son nom à la Calachène ou Calacine, canton de l'Assyrie septentrionale, dont il est question dans Strabon et Ptolémée. — S.-M.

<sup>4</sup> Au sujet du palais d'Iesdem, voyez ci-dev. § 29, p. 135, not. 7. Je crois qu'Iesdem est le nom du personnage, père de l'assassin de Chosroès dont il a été question, § 35,

p. 146, not. 2, et qu'il s'agit ici d'un domaine qui lui appartenait. — S.-M.

<sup>5</sup> Voyez ci-devant, § 29, p. 135, not. 3 et 4. — S.-M.

<sup>6</sup> Il a déjà été souvent question de cette ville de l'Atropatène, qui est la moderne Tauriz. — S.-M.

<sup>7</sup> Τὸ ὄρος τοῦ Ζάρα. Il s'agit ici des montagnes qui séparaient l'Assyrie de l'Atropatène, dans la partie la plus sauvage et la moins connue du Curdistan moderne. — S.-M.

<sup>8</sup> Si nous nous étions arrêtés quelques jours de plus dans le mont Zara, dit Héraclius dans sa dépêche officielle, εἰ γὰρ συνέβη ἡμῶς ὀλίγας ἡμέρας ἐνθραδύναι ἐπὶ τὰ μέρη τοῦ Ζάρα, avec un hiver aussi rigoureux, καὶ εἰθ' οὕτω γενέσθαι τὸν χειμῶνα, et la pénurie de vivres de ces contrées, δαπανῶν τεσσούτων μὴ εὐρίσκασι μὲν ἐν τοῖς τόποις ἔκείνοις, nos troupes fortunées se seraient trouvées dans



de cette année<sup>1</sup> jusqu'au 30 mars, il ne cessa de neiger dans ce pays. A son approche, le [marzban<sup>2</sup> ou] gouverneur de Ganzac et tous les habitants<sup>3</sup>, [apprenant que le mont Zara était passé<sup>4</sup>], laissèrent la ville déserte, et se sauvèrent sur les montagnes, ou dans les châteaux du voisinage<sup>5</sup>. — [L'armée romaine arriva dans cette ville le 12 mars<sup>6</sup>: elle y trouva des ressources en abondance pour les hommes et les chevaux<sup>7</sup>. On fit un camp retranché près de la place<sup>8</sup>, et on permit aux soldats de se loger dans les maisons de la ville qui étaient abandonnées, et dans le voisinage; on leur accorda aussi la faculté de ne laisser au camp qu'un seul de leurs chevaux, à cause de la grande quantité de neiges qui étaient tombées, et de faire entrer les autres en ville, où ils les placèrent dans les maisons. Héraclius, s'étant assuré ainsi de bons quartiers

le plus grand embarras, εις μεγάλην βλάβην ε'χεν ελθεῖν τὰ εὐτυχέστατα ἡμῶν ἐκστρατεύματα. Chron. Pasch. p. 400. Je crois que le mont Zara est le même que celui qui est appelé *Zagrugus* par les écrivains d'une époque plus ancienne. — S.-M.

<sup>1</sup> Ou selon le texte de la dépêche, depuis que l'armée impériale avait quitté *Scheherzour*, ἔξωθεν ἐκινίσσαμεν ἐκ τοῦ Σιαρσούρων. Chron. Pasch. p. 400. — S.-M.

<sup>2</sup> Ὁ Βαρισμαῖνας (leg. Μαρισεῖνας) τῆς πόλεως τοῦ Κανζάκων. Chron. Pasch. p. 400. Dans ce passage comme dans une multitude d'autres, les premiers éditeurs des écrivains byzantins ont confondu, en lisant les manuscrits, les μ avec les β, et vice versa. J'ai déjà eu plus d'une fois l'occasion d'en faire la remarque. Il est évident que le mot mal lu Βαρισμαῖνας, est là pour Μαρισεῖνας qui est le persan *marzban*, qui signifie *commandant*

*de frontière*, titre que l'on donnait à plusieurs des gouverneurs des provinces de la Perse, comme je l'ai déjà dit plusieurs fois. Voyez t. 8, p. 136, not. 3, liv. xli, § 31 et ailleurs. — S.-M.

<sup>3</sup> Οἱ κτήτορες. — S.-M.

<sup>4</sup> Ἐμαθεν ὑπερῆλθεν ἡμᾶς εἰς τὸ ὄρος τοῦ Ζάρα. Chron. Pasch. p. 400. — S.-M.

<sup>5</sup> Εἰς ὄρινους τόπους ἀπῆλθεν εἰς ὀχυρώτερα κασέλλια. Chron. Pasch. p. 400 et 401. — S.-M.

<sup>6</sup> Ceci se déduit d'un passage de la dépêche officielle d'Héraclius, dans laquelle cet empereur dit que le 7 avril était le 27<sup>e</sup> jour de leur séjour dans cette ville. Chron. Pasch. p. 401. — S.-M.

<sup>7</sup> Ἡύραμεν διαπάνας πολλὰς καὶ ἀνθρώπων καὶ ἀλόγων. Chron. Pasch. p. 400. — S.-M.

<sup>8</sup> Πλεῖστον γὰρ αὐτῆς τῇ πόλει εἰς τὸ φωσάτειον ἡμῶν. Chron. Pasch. p. 400. — S.-M.

d'hiver, attendait tranquillement les événements et le dénouement de la lutte sanglante engagée entre le père et le fils. ] — S.-M.

Dès que le nouveau roi de Perse<sup>1</sup> se vit sur le trône<sup>2</sup>, — [ il s'occupa de conclure la paix avec Héraclius. Le 24 mars, deux courriers, l'un persan et l'autre arménien, furent rencontrés par les gardes avancées<sup>3</sup> de l'armée impériale, qui les amenèrent au camp de Ganzac<sup>4</sup>. Ils étaient chargés d'une lettre de Chosroès Axiamaranan, secrétaire intime de l'usurpateur<sup>5</sup>, qui avait été expédié vers les Romains, avec des dépêches de Siroès et des grands de la Perse, dans lesquelles on annonçait que Siroès avait été proclamé roi<sup>6</sup>. Lorsque cet ambassadeur fut arrivé en un lieu

XXXVIII.  
Paix de Siroès avec Héraclius.

[Chron.  
Pasch. p.  
398-402.]  
Niceph. p.  
14, 15.  
Theoph. p.  
272, 273.  
Cedr. t. 1, p.  
419, 420.  
Zon. l. 14, t. 2,  
p. 85.  
Hist. misc.  
l. 18, ap. Mu-  
rat. t. 1, part.  
2, p. 131.

<sup>1</sup> Ce prince, appelé Siroès par tous les historiens, portait en réalité le nom de Cabad, comme on le voit par le témoignage irrécusable d'une lettre officielle de lui adressée à Héraclius, et insérée dans la Chronique Paschale, p. 402. Cette lettre est intitulée: *Lettre du très-clément roi des Perses Kabat nommé aussi Seïroïès*, ὑπερυψηλὸν ἀπὸ Καβάτου τοῦ καὶ Σεϊροῖου τοῦ ἡμερωτάτου βασιλέως Περσῶν. Tous les auteurs orientaux, arabes, persans et syriens, s'accordent à dire que ce prince s'appelait en effet Cabad ou Cobad. Quant au nom de Schironieh ou Schirwey que lui donnent aussi les Arabes et les Persans, et qui a été reproduit par les Grecs sous la forme Siroès, je crois qu'il est dérivé du mot *schir* qui dans l'ancien persan signifiait *roi*, et qu'il est un adjectif qui signifie *royal*. Il portait sans doute ce nom comme fils aîné de Chosroès, et comme héritier présomptif de la couronne, comme *prince* *3<sup>ral</sup>* enfin. Grégoire bar-Hébræus

ou Abou'lfaradj, *chron. Syr.* p. 100, l'appelle encore *Schirin*. — S.-M.

<sup>2</sup> On lit après ceci dans Lebeau: « il envoya un de ses secrétaires nommé Chosroès, au camp de Ganzac, pour traiter avec l'empereur. Comme, etc. » L'addition qui suit rend ces paroles inutiles. — S.-M.

<sup>3</sup> Οἱ τῆς σκεύλας. Chron. Pasch. p. 399. — S.-M.

<sup>4</sup> Εἰς τὸ ἀπληκτον ἡμῶν τὸ πλησιον τοῦ Κανζάκων. Chron. Pasch. p. 399. — S.-M.

<sup>5</sup> Ἀπὸ τινος ἀσκηρῆτις Περσῶν, ἔχοντος ὄνομα Χοσρόη καὶ Ἀξιαμαράναν. Chron. Pasch. p. 399. Il serait possible que le nom d'*Axiamaranan* que l'on trouve dans la dépêche officielle d'Héraclius, fût le titre persan de ce secrétaire. On sait que la plupart des seigneurs persans préféraient se désigner par leur titre, plutôt que par leur nom. — S.-M.

<sup>6</sup> Περιέχον ὅτι Σεϊροῖου ἀναγορευθέντος βασιλέως Περσῶν. Chron. Pasch. p. 399. — S.-M.

Suid. voce  
 Ἡράκλειος.  
 Elmacin. l. 1,  
 p. 12-19.  
 Petau ad  
 Niceph. p.  
 70, 71.  
 [Assem. bib.  
 or. t. 3, p. 417.]  
 Gagnier, vie  
 de Mahomet,  
 1. 5, c. 8.  
 Pagiad Bar.  
 Deguignes,  
 Hist. des  
 Huns, t. 1,  
 p. 402.  
 Hist. Univ.  
 Angl. t. 15,  
 p. 31, 123.

nommé Arman<sup>1</sup>, il fit partir les deux messagers dont on a déjà parlé, dans le but d'obtenir un sauf-conduit pour lui et sa suite. Il avait conçu quelques inquiétudes, parce qu'il avait trouvé, auprès de Narban<sup>2</sup>, les cadavres<sup>3</sup> de trois mille Perses, qui avaient été tués par les troupes romaines qui battaient le pays. Le 25 mars, Héraclius envoya à sa rencontre deux officiers du plus haut rang, le maître de la milice<sup>4</sup> Élie, surnommé Barsoca<sup>5</sup>, et le drungaire Théodote<sup>6</sup>, avec une belle et nombreuse escorte et vingt chevaux de main<sup>7</sup>. Gurdanaspe<sup>8</sup>, le général persan, qui était venu antérieurement auprès d'Héraclius<sup>9</sup> de la part de Siroès, se joignit à eux. Le 30 mars, on reçut au camp un message des envoyés romains, qui étaient arrivés dans le voisinage du lieu où se trouvait l'ambassadeur de Siroès, avec lequel ils n'avaient pu encore entrer en communication, à cause de l'immense quantité de neige

<sup>1</sup> Τὸ Ἄρμαν. Chron. Pasch. p. 399, Ce lieu, dont la position est inconnue était probablement sur la route qui conduisait de Ctésiphon à Gandsak ou Tauriz, au milieu des montagnes du Cardistan, qui séparent l'Irak de l'Atropatène. Ce sont les montagnes appelées Zara dans la dépêche officielle d'Héraclius. — S.-M.

<sup>2</sup> Ἀπὸ τοῦ Ναρθῶν. Chron. Pasch. p. 400. J'ignore s'ils'agit ici d'un lieu appelé *Narban* ou plutôt du fleuve *Arba* ou *Narba*, dont il a déjà été question, ci-dev. § 34, p. 143, not. 5. — S.-M.

<sup>3</sup> Πολλὰ σκηνώματα Περσῶν... περὶ τὰ γ' σκηνώματα. Chron. Pasch. p. 400. — S.-M.

<sup>4</sup> Ἠλίαν τὸν ἐνδοξότατον στρατάρχην τὸν ἐπίκλην Βαρσοκά. Chron. Pasch. p. 400. — S.-M.

<sup>5</sup> Le surnom de *Barsoca* que porte ce personnage, peut donner lieu de croire qu'il était syrien de naissance ou d'origine. — S.-M.

<sup>6</sup> Θεόδοτον τὸν μεγαλοπρεπέστατον δρουγγάριον. Chron. Pasch. p. 400. Je pense que cet officier était employé dans la marine; il est constant, au moins, que dans les siècles postérieurs du Bas-Empire on donnait le nom de Drungaires aux amiraux de l'empire. Voyez à ce sujet le Glossaire de Ducange, au mot δρουγγάριος. — S.-M.

<sup>7</sup> Ἴπποι ἀδισκράτοι σελάριοι. Chron. Pasch. p. 400. — S.-M.

<sup>8</sup> Il est appelé ici Gousdanaspe fils de Razei. Voyez ci-dev. § 34, p. 143, not. 3. — S.-M.

<sup>9</sup> Voyez ci-dev. § 35, p. 148, not. 6. — S.-M.

qui couvrait le mont Zara<sup>1</sup>. Pendant ce temps-là, Héraclius fit partir le courrier persan, qui lui avait été adressé par Chosdaé, et il l'envoya avec plusieurs de ses gens auprès du marzban de Ganzac<sup>2</sup>, qui s'était retiré à quarante milles de distance dans un château très-fort<sup>3</sup>, pour lui apprendre l'inauguration de Siroès, et lui demander sept chevaux pour les messagers qu'il voulait envoyer au nouveau roi. Le marzban reçut ces nouvelles avec la plus grande joie; il s'empessa d'adhérer aux changements politiques survenus en Perse, et de satisfaire l'empereur, à qui il annonça qu'il ne tarderait pas de se rendre en personne à son camp. Cependant Siroès s'impatientait de ce que] la chute des neiges retenait long-temps [son] député dans son voyage, il en fit partir un second nommé Phaïac, [et surnommé Rharna<sup>4</sup>], qui arriva au camp le [dimanche] 3 avril. —[Le nouveau plénipotentiaire était chargé de lettres, dans lesquelles son souverain annonçait son élévation.] — Siroès y témoignait à l'empereur un extrême désir de vivre en bonne intelligence avec les Romains<sup>5</sup>. Héraclius répondit en ces termes : « Le souverain arbitre des victoires, qui tient en sa main le cœur des monarques, m'est témoin que je n'ai jamais prétendu « usurper les états de Chosroès, ni ceux d'aucun « prince. Malgré les cruautés barbares qu'il a exercées

<sup>1</sup> Ὅτι ἐκ τοῦ μέγα νχιμόνα γενέσθαι, οὐκ ἠδυνήθησαν ὑπερβῆναι τὸ ὄρος τοῦ Ζάρα. Chron. Pasch. p. 400. — S.-M.

<sup>2</sup> Πρὸς τὸν Βαριαμανῆν (leg. Μαριοδανῆν) τοῦ Κανζάκων. Chron. Pasch. p. 401. Voyez ci-dev. § 37, p. 152, not. 2. — S.-M.

<sup>3</sup> Εἰς κατέλλον ὄχυρόν. Chron. Pasch. p. 401. — S.-M.

<sup>4</sup> Φαῖακ ὁ ἀσκηρῆτις, ὁ καὶ Ραρνα.

Chron. Pasch. p. 401. Voyez ce que j'ai dit, ci-dev. p. 153, not. 5, au sujet du double nom de l'autre messager de Siroès. — S.-M.

<sup>5</sup> Il voulait, dit l'empereur Héraclius dans sa dépêche officielle, avoir la paix avec nous et avec tous les hommes. Θέλει μεθ' ἡμῶν καὶ μετὰ πάντων ἀνθρώπων εἰρήνην ἔχειν. Chron. Pasch. p. 401. — S.-M.

« sur les Romains, ainsi que sur ses propres sujets, « je n'avais dessein que de le réduire, mais non pas « de le détrôner. Dieu, qui connaissait ses funestes « intentions, a bien voulu rendre le repos à la terre « et la paix aux deux nations, en faisant périr celui « qui seul y mettait obstacle. J'accepte de bon cœur « l'alliance que vous demandez, et je ne vous demande « de ma part que des conditions aussi conformes à « la justice qu'à nos intérêts réciproques. » Ces conditions étaient, [ qu'il y aurait paix et amitié du roi de Perse avec l'empereur et la république romaine, aussi bien qu'avec tous les peuples et les petits souverains qui environnaient le royaume de Perse<sup>1</sup>; ] — que les deux états se borneraient à leurs anciennes limites<sup>2</sup>; que les prisonniers seraient rendus de part et d'autre, et qu'on remettrait entre les mains d'Héraclius la sainte croix<sup>3</sup> que Schaharbarz avait emportée de Jérusalem. Eustathe, garde des archives de l'empire<sup>4</sup>, fut chargé [ de reconduire Phaiac et ] de porter ces conditions à Siroès, qui les accepta sans balancer; et après une guerre de vingt-quatre ans, honteuse et funeste aux Romains pendant les dix-huit premières années, mais enfin terminée avec gloire par Héraclius, la con-

<sup>1</sup> Ce sont les propres termes de la lettre adressée à Héraclius par le roi de Perse. Il y est dit: Τσιζύτην πρόθεσιν ἔχομεν, ἵνα μεθ' ὑμῶν τοῦ βασιλέως τῶν Ῥωμαίων, καὶ ἀδελφοῦ ἡμῶν, καὶ τῆς Ῥωμαϊκῆς πολιτείας, καὶ τῶν λοιπῶν ἔθνων, καὶ ἐτέρων βασιλείων τῶν κύκλῳ ὄντων τῆς ἡμετέρας πολιτείας, ἐν εἰρήνῃ καὶ ἀγάπῃ διάγωμεν. Chron. Pasch. p. 402. Ces petits souverains étaient sans doute les princes et dynastes de l'Arabie, de l'Arménie et du Caucase. — S.-M.

<sup>2</sup> ὡς ἐκάστην παρ' ἐαυτὴν ἡσυχάζειν. Niceph. p. 14. Je pense que les cessions faites en Arménie et dans la Mésopotamie par Chosroès, lorsqu'il fut rétabli par Maurice, et dont j'ai parlé, t. 10, p. 322, liv. XIII, § 46, étaient comprises dans ces propositions ou stipulations. — S.-M.

<sup>3</sup> Ζωοποιῶν, *vivifique*, τὰ ζωοποιὰ ξύλα. Niceph. p. 14 et 15. — S.-M.

<sup>4</sup> Εὐστάθιον τὸν μεγαλοπρεπέστατον ταξουλάριον. Chron. Pasch. p. 401. — S.-M.

corde fut rétablie entre les deux nations. — [ Héraclius fit rédiger une longue dépêche<sup>1</sup> adressée au sénat de Constantinople et dans laquelle il donnait le récit des révolutions de la Perse, de la mort tragique de Chosroès, du parricide de Siroès, et de son élévation au trône, avec un compte rendu de ses opérations. Cette pièce officielle, qui est un des plus curieux monuments de cet âge, nous a été conservée en entier dans la Chronique Paschale<sup>2</sup>. L'empereur ordonna d'y annexer la lettre originale du roi de Perse<sup>3</sup>. ]

En exécution du traité, Théodore, frère d'Héraclius, accompagné des commissaires de Siroès<sup>4</sup>, parcourut toutes les villes de Syrie, d'Égypte et de Mésopotamie, y mit des garnisons, en fit sortir les Perses répandus dans toutes ces provinces<sup>5</sup>, les faisant escorter jusqu'à

XXXIX.  
Retour  
d'Héraclius.

<sup>1</sup> Κέλαις.—S.-M.

<sup>2</sup> On a déjà pu remarquer que cette pièce intéressante nous a fourni les moyens d'ajouter des détails nombreux et importants au récit un peu trop écourté de Lebeau. Cette pièce, qui est dans la Chronique Paschale, p. 398-402, se réfère à plusieurs autres lettres du même genre. —S.-M.

<sup>3</sup> Cette lettre ne s'est pas conservée en entier. Le manuscrit qui contenait la chronique Paschale ou Alexandrine est mutilé à la fin. Il ne renferme que le commencement de la lettre du roi de Perse. L'abbé Mai y a tout récemment ajouté quelques lignes : il s'est efforcé de déchiffrer le dernier feuillet, presque entièrement effacé, du manuscrit de cette chronique qui est au Vatican. Il a publié les mots qu'il est parvenu à lire, dans sa Nouvelle collection des auteurs anciens tirés de la Vaticane, *Script. vet. Nova collectio*, t. 1, part.

2, p. 223. Il est difficile de trouver un sens dans le fragment qu'il rapporte, les lacunes y sont trop considérables. Dans cette lettre le roi de Perse ne prend pas le nom de Siroès qu'on lui donne ordinairement, mais bien celui de *Cabad* ou *Cabat*, qui était le véritable, comme je l'ai fait voir, ci-dev. p. 153, not. 1. Ce nom est suivi dans cette lettre du mot Σαδασαδασαχ, qui est inexplicable, à moins qu'on ne suppose, ce qui au reste est assez vraisemblable, que c'est une altération mal lue du mot persan *Schahanschah* qui signifie *Roi des rois*. —S.-M.

<sup>4</sup> Μετὰ γραμμάτων καὶ ἀνθρώπων Σιρόου τοῦ βασιλέως Περσῶν. Theoph. p. 272. —S.-M.

<sup>5</sup> Εἰρήνης τε βραβεύσεως τὴν τε Αἴγυπτον, καὶ πᾶσαν τὴν ἀνατολικὴν γῆν Ῥωμαίαις ἀποδίδωσι βάρβαρος τοὺς ἐκείσε Πέρσας ἐξαλών. Niceph. p. 15. —S.-M.

leurs frontières. Le 15 mai, jour de la Pentecôte, on fit à Constantinople, dans l'église de Sainte-Sophie, la lecture des lettres de l'empereur, qui annonçaient la conclusion de la paix, et qui contenaient le détail des derniers événements<sup>1</sup>. Elle fut reçue avec toutes les marques de la plus vive joie. L'empereur [ quitta enfin son camp de Ganzac, le 8 avril<sup>2</sup>. Il ] prit sa route par l'Arménie, [ où il s'arrêta quelque temps pour régler, comme on le verra bientôt<sup>3</sup>, les affaires civiles et celles de l'Eglise. Il se dirigea ensuite vers l'Assyrie, parce qu'il avait l'intention de se rendre à Édesse; ] et étant arrivé au bourg de Théman<sup>4</sup>, qu'on disait avoir été bâti par Noé au sortir de l'arche, il monta sur la montagne de [ Djoudi<sup>5</sup>, ] la plus haute de ces contrées, pour voir le lieu où l'arche s'était arrêtée. Cette montagne faisait partie de celles de la Gordyène<sup>6</sup>. De là il passa par Amid<sup>7</sup>, où il s'arrêta quelque temps. — [ L'empereur séjourna quelque temps à Édesse, où il reçut une nouvelle ambassade de Siroès. Elle était composée d'évêques et de prêtres nestoriens, tous très-

<sup>1</sup> Ἀνεγνώσθησαν ἀποκρίσεις δι τῶν ἀνατολικῶν μερῶν ὑπὸ Ἡρακλείου τοῦ εὐσεβεστάτου ἡμῶν βασιλέως, δηλοῦσαι τὴν πῦρσιν Χοσρόου, καὶ τὴν ἀναγόμευσιν Σισροίου τοῦ Περσῶν βασιλέως. Chron. Pasch. p. 398. Ce sont les lettres et dépêches dont il a été si souvent question dans les paragraphes précédents. — S.-M.

<sup>2</sup> Cette date est donnée par la dépêche officielle d'Héraclius. Chron. Pasch. p. 401. — S.-M.

<sup>3</sup> Voyez ci-après, § 40. — S.-M.

<sup>4</sup> Ou plutôt *Thamanin*. Elmac. *hist. Sarac.* p. 14. Je crois qu'il s'agit ici du canton de Thomane ou

Thamane, dont il a été question, t. 10, p. 147, not. 2, liv. LI, § 18. Voyez ce que j'ai dit de ce pays dans mes *Mém. historiques et géog. sur l'Arménie*, t. 1, p. 263. — S.-M.

<sup>5</sup> Et non *Giudi*. C'est la partie des montagnes du Curdistan, qui borne l'Arménie au sud, sur les bords du Tigre. Voyez aussi mes *Mémoires*, etc., j'y ai parlé fort au long des traditions répandues chez les Orientaux au sujet du séjour de l'Arche dans ces régions. — S.-M.

<sup>6</sup> Ou du Curdistan. — S.-M.

<sup>7</sup> Selon Denys de Telmahar, historien syrien, *ap. Assémani, bib. or.*

attachés au nouveau roi. Leur chef était Iésuïab de Gédala, patriarche des Nestoriens. Cyriaque, évêque de Nisibe, Paul, évêque de l'Adiabène, et Gabriel, métropolitain de Séleucie, l'accompagnaient. Cette ambassade, qui avait pour objet de régler plusieurs détails relatifs à l'exécution de la paix conclue, fut très-bien accueillie par Héraclius<sup>1</sup>. L'empereur s'occupa ensuite de faire restituer aux catholiques d'Édesse les églises que le roi de Perse avait livrées aux jacobites<sup>2</sup>. Cette injustice réparée, il repassa l'Euphrate.] — En arrivant à Hiérapolis, il apprit la mort de Siroès.

— [Héraclius voulut profiter de son passage par l'Arménie pour y apaiser les troubles religieux qui divisaient cette province, comme tous les autres pays de l'Orient, depuis la célébration du fameux concile de Chalcédoine, qui n'avait pas été adopté par un grand nombre d'évêques d'Asie et d'Afrique. La plus grande partie des prélats arméniens avait refusé d'y adhérer, particulièrement ceux de la partie de l'Arménie qui reconnaissait l'autorité du roi de Perse. On a déjà vu<sup>3</sup> que David, prince des Saharhouniens, était, depuis l'an 601, lieutenant général pour Chosroès dans la Persar-

XL.  
[Héraclius  
s'occupe des  
affaires d'Ar-  
ménie.]

t. 2, p. 102, il y fit bâtir une église, en l'an 940 des Séleucides, 629 de J.-C. — S.-M.

<sup>1</sup> Ces détails sont tirés d'un fragment de l'histoire monastique de l'Orient, écrite en syriaque par Thomas de Maraga. Assémani en a inséré de curieux extraits dans sa Bibliothèque orientale, t. 3, p. 106. Il semblerait résulter d'un passage d'Amrou, historien arabe chrétien, rapporté dans le même ouvrage, t. 3, p. 105, que cette ambassade ne serait revenue en

Perse que sous le règne de Pouran, sœur de Siroès, à moins qu'on ne suppose, ce qui pourrait encore être vrai, qu'Iésuïab, chef de cette légation, avait été une seconde fois envoyé chez les Romains. — S.-M.

<sup>2</sup> Cette indication est prise de l'histoire universelle écrite en arabe, par Elmacin. *hist. Sarac.* p. 14. Voyez ce qui est dit ci-après, § 44, p. 170, des Nestoriens d'Édesse. — S.-M.

<sup>3</sup> Voyez t. 10, p. 422, liv. LV, § 6. — S.-M.



ménie. Lorsque la lutte engagée entre le roi de Perse et Héraclius devint sérieuse, on parvint à rendre David suspect auprès de son souverain, en l'accusant d'être en secret le fauteur des Romains; David prit la fuite, et se retira à Constantinople. Sa place fut donnée alors en 625 à Varazdirots le Bagratide, fils de Sembat le Victorieux<sup>1</sup>, qui administra le pays pendant le reste du règne de Chosroès et sous le gouvernement de ses faibles successeurs. Lorsque Héraclius revint vainqueur des Perses, après la paix conclue, il s'arrêta quelque temps à Théodosiopolis, que les Arméniens appellent Carin<sup>2</sup>, et il s'y occupa de l'organisation et de la pacification de l'Arménie romaine, dont il donna l'administration à Méjej le Gnounien, en récompense des services qu'il lui avait rendus dans la guerre de Perse<sup>3</sup>. Héraclius voulut convoquer un concile provincial à Carin. Ce dessein fut approuvé par le patriarche Esdras<sup>4</sup>, qui fut invité par l'empereur à venir présider le concile. Le patriarche s'y rendit avec Méjej, qui lui avait apporté l'invitation de l'empereur, et il amena un grand nombre d'évêques et de princes de l'Arménie orientale. La présence de l'empereur et de son armée rendit le patriarche et les prélats arméniens assez faciles sur l'adoption des points de croyance ou de discipline sur lesquels ils différaient d'opinion ou de pratique avec les catholiques, et la réunion fut prompte-

<sup>1</sup> Voyez t. 10, p. 285, 311 et 333, liv. LIII, § 19, 31 et 46, et p. 422, liv. LV, § 6.—S.-M.

<sup>2</sup> La moderne Arzroum. Voyez t. 5, p. 445 et suiv., liv. XXX, § 45.—S.-M.

<sup>3</sup> Voyez ci-dev. § 5 et 34, p. 94 et 144.—S.-M.

<sup>4</sup> Il était patriarche depuis peu de temps; il avait été nommé en l'an 628, pour remplacer *Christaphor* ou Christophe III, qui avait renoncé à l'épiscopat, pour se consacrer à la vie monastique. Esdras (ou *Esren* arménien), était né à Pharaïakert, bourg de la province de Nik, dans

ment conclus. Elle fut de peu de durée; la conduite du patriarche ne fut pas approuvée par le clergé et les peuples de la Persarménie; ils refusèrent d'adopter les actes de la réunion faite à Théodosiopolis sous l'autorité de l'empereur, et ils persistèrent dans une séparation, qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours. ]

— [ Le prince des Mamigoniens Sembat, qui avait su établir sous le règne de Chosroès<sup>1</sup> son indépendance dans le pays de Daron, qui avait battu les généraux de ce monarque et détruit les armées envoyées pour le soumettre, continuait la guerre contre les Perses. Vers le temps de la mort de Chosroès, Souren, frère de Vakhtank qui avait été tué par Sembat, s'était avancé sur la frontière du pays de Daron, pour venger la mort de son frère et délivrer sa veuve et son fils, qui étaient encore retenus prisonniers dans la forteresse des Chevres ou Aidzits-pert<sup>2</sup>. N'ayant pu leur faire rendre la liberté, il voulut l'obtenir par les armes; il fut vaincu, et il périt en combattant Sembat, soutenu dans cette guerre par Varaz, prince des Balouniens<sup>3</sup>. Le chef de Daron était à peine délivré de cet ennemi, qu'il eut à soutenir les attaques d'un adversaire plus redoutable. C'était alors le moment où les troupes persanes de l'armée de Schaharbarz abandonnaient l'Asie Mineure, pour revenir dans leur pays, en se dirigeant à travers l'Arménie. Le principal corps se partagea en deux troupes: l'une, commandée par Vardouhr, descendit vers la Mésopotamie, l'autre, sous la conduite

XLII.  
[Le prince de Daron continue la guerre contre les Perses.]

[Jean Mamig hist. de Daron, en Arm.]

le pays d'Ararat. Il mourut en 639, après un pontificat de dix ans et huit mois. — S.-M.

<sup>1</sup> Voyez t. 10, p. 422-425, liv. LV, § 6 et 7. — S.-M.

<sup>2</sup> Voyez t. 10, p. 438 et 439, liv. LV, § 17. — S.-M.

<sup>3</sup> Le pays des Balouniens était un petit canton compris dans la province de Daron. Sa position exacte

de Dehran, s'approcha du pays de Daron. Ce général, grand ennemi des Mamigoniens, envoya un message à Sembat, demandant qu'on lui livrât sur-le-champ des vivres pour ses troupes, qu'on lui remît le tribut qui n'avait pas été acquitté depuis la révolte de Mouschegh<sup>1</sup>, et les ossements de ce rebelle. Sembat, qui n'était pas préparé à cette nouvelle attaque, voulut gagner du temps et triompher par la ruse de son redoutable adversaire. Son fils Vahan se rendit au camp des Perses, avec l'intention apparente de se soumettre aux conditions exigées. Dehran fut sa dupe : il eut la faiblesse de suivre ses perfides conseils, ses troupes furent amenées dans des lieux difficiles où des embuscades les attendaient, et il perdit dans plusieurs affaires malheureuses la plus grande partie de ses forces. Il finit lui-même par y trouver la mort. Lorsque la destruction de cette partie de l'armée persane fut connue du détachement qui s'était porté vers la Mésopotamie, les Perses revinrent sur leurs pas, pour tirer vengeance de la mort de leurs camarades. Le sort de ceux-ci ne fut pas plus heureux. Sembat, soutenu par ses alliés les princes des Balouniens, des pays d'Haschtian<sup>2</sup> et d'Ardchouts<sup>3</sup>, remporta sur les Perses une victoire complète, et s'assura une indépendance qui ne fut plus inquiétée par les Perses, désormais hors d'état d'exercer aucune influence sur l'Arménie, et menacés dans leur existence par des attaques sous lesquelles ils ne tardèrent pas à succomber. Sembat mourut bientôt après, et son fils Vahan

nous est inconnue. — S.-M.

<sup>1</sup> Voyez t. 10, p. 423-425 et 439, liv. LV, § 6, 7 et 17. — S.-M.

<sup>2</sup> Voyez t. 2, p. 228, not. 1, liv.

X, § 12. — S.-M.

<sup>3</sup> *Ardchouts-dsor* ou *Ardchoidsor*. C'était aussi un canton compris dans le pays de Daron. — S.-M.

lui succéda. Tout alors annonçait la prochaine destruction de la monarchie persane. La mort tragique de Chosroès, l'épuisement du royaume, les troubles produits par l'ambition des chefs, et la criminelle usurpation de Siroès, avaient détruit tous les principes de vie nécessaires à la conservation des états. Le nouveau souverain, sujet d'Héraclius plutôt que monarque indépendant, n'était guère propre à rendre à sa nation le haut rang qu'elle venait de perdre. ] — S.-M.

Ce prince encore plus méchant que son père, et très-corrompu dans ses mœurs, ne régna que six mois. Objet d'horreur à toute la Perse, il tomba dans une profonde mélancolie. La peste qui succéda aux maux de la guerre abrégéa le cours de sa vie et de ses crimes <sup>1</sup>. La Perse ébranlée jusque dans ses fondements par les secousses de la guerre précédente, et plus encore par la tyrannie de ses trois derniers rois, ne fut plus qu'un théâtre changeant de sanglantes et rapides révolutions. Dans l'espace de quatre années, elle vit huit rois ne monter sur le trône que pour en être aussitôt précipités <sup>2</sup>. Entre ces princes, on compte

XLIX.  
Mort de Si-  
roès.

<sup>1</sup> Les historiens varient beaucoup sur la durée du règne de Siroès. Les uns lui donnent six mois, d'autres huit; Abou'lfaradj bar-Hébræus, neuf mois, et dans d'autres endroits un an. Voyez à ce sujet Assémani, *bibl. or.* t. 3, p. 415. Il paraît qu'en réalité Siroès ne régna guère plus de six mois, puisque, comme on vient de le voir dans le paragraphe précédent, Héraclius apprit la mort de ce prince peu après avoir traversé l'Euphrate, lorsqu'il retournait à Constantinople. Siroès mourut de la peste, ou de chagrin, selon quelques écrivains

orientaux, qui attribuent ce chagrin à ses remords. Siroès avait usurpé la couronne le 24 février 628. La durée de son règne fut donc comprise dans cette même année. — S.-M.

<sup>2</sup> Mirkhond, *hist. des Sassan.* p. 408—415, trad. de M. Silv. de Sacy, compte neuf personnages qui, dans le court intervalle de temps compris entre la mort de Chosroès et l'avènement d'Iezdédjerd III, portèrent ou usurpèrent le titre de roi. Le premier fut Cabad Schiroméh, le fils de Chosroès, qui fut bientôt remplacé par Ardéschir, son fils, en bas âge. Le

deux femmes<sup>1</sup>. Le plus célèbre de ces rois éphémères est ce même Schaharbarz qui avait si long-temps commandé les armées de Chosroès. Il avait même épousé une des filles de ce prince<sup>2</sup>; mais malgré cette alliance, il ne s'était mis à couvert des injustes soupçons de Chosroès que par la révolte. En sortant des terres de l'empire<sup>3</sup>, il avait écrit à Héraclius<sup>4</sup>, pour

fameux général Schaharbarz (appelé à tort *Schahriar*), le fit périr et usurpa la couronne. Schaharbarz fut tué peu après et remplacé par un parent de Bahram Tchoubin, nommé Djévan-schir, qui eut bientôt pour successeur une fille de Chosroès, nommée Pourandokht. Un certain Tchaschinendeh, dont le nom est très-corrompu dans les auteurs, lui succéda. Il fut lui-même remplacé par Azermidokht sœur de Pourandokht. Rostam, gouverneur du Khorasan, fit périr cette princesse et plaça sur le trône un certain *Kesra* ou Chosroès, issu de la race royale et qui fut encore remplacé par Ferokhzad, qui passait pour fils d'une fille de Chosroès le grand, et qui laissa bientôt le trône à Iez-dédjerd, fils de Schahariar et petit-fils du dernier Chosroès. Les auteurs orientaux varient beaucoup sur les noms de ces princes éphémères. Il faudrait de longues discussions pour comparer les renseignements que ces auteurs contiennent et en établir la certitude. Ces détails ne se rattachent pas assez directement à notre sujet, pour qu'il nous soit permis de nous y arrêter davantage. On peut consulter ce qu'Assémani a dit dans sa Bibliothèque orientale, t. 3, p. 415—420; il y a réuni et discuté plusieurs textes arabes et syriens, propres à éclaircir ce point d'histoire, qui présente ce-

pendant encore beaucoup d'incertitudes. Il est à regretter qu'Assémani n'ait pas cherché à faire usage des indications contenues dans la chronique du patriarche Nicéphore, et qui diffèrent en plusieurs points de celles qu'on trouve dans les écrits des Orientaux.—S.-M.

<sup>1</sup> *Pouran* ou *Pourandokht* et *Azourmidokht* ou *Azermidokht*, toutes les deux filles de Chosroès. La première est mentionnée dans Théophane, qui l'appelle *Doranès*. Grégoire Abou'Isradj, dans sa chronique syrienne, p. 105, la nomme *Boram*. Elle est nommée par erreur *Tourandokht* dans plusieurs ouvrages modernes.—S.-M.

<sup>2</sup> Les auteurs arméniens prétendent que cette fille de Chosroès était Pourandokht, dont il vient d'être question. Ils donnent à cette princesse le nom de *Pepour*.—S.-M.

<sup>3</sup> Il semble par les termes dont se sert Nicéphore, p. 14, que Schaharbarz, ou comme il l'appelle *Sarbarus*, n'avait pas encore évacué le territoire de l'empire lorsqu'il revint en Perse pour en usurper la couronne. Σάρβαρος δὲ ἀκούσας ὅτι Χωσρόης, καὶ Σειρόης, Καβόης, καὶ Ὀρμίσδας ἐταλεύτησαν, ἐκ τῆς Ῥωμαίων ὑπανάστατος χώρας.—S.-M.

<sup>4</sup> Γράφει ἀπολογίζιν πρὸς Ἡράκλειον. Niceph. p. 14.—S.-M.

s'excuser des ravages qu'il y avait faits pendant tant d'années, et qui ne devaient être imputés qu'à Chosroès, dont il avait suivi les ordres. Il promettait de les réparer, aux dépens même de tous les trésors de la Perse<sup>1</sup>, s'il en avait jamais le pouvoir, et protestait que, si l'empereur l'honorait de sa bienveillance, il ne trouverait jamais de serviteur plus zélé et plus fidèle. Héraclius, sensible à ces témoignages d'attachement, l'avait assuré de son amitié, et Schaharbarz, comptant sur une si puissante protection, se défit d'Artaxerxès III [ou plutôt Ardeschir<sup>2</sup>], qui régnait après son père Siroès, et s'empara de la couronne. Mais au bout de deux mois<sup>3</sup>, il la perdit avec la vie. Tant de scènes tragiques ne cessèrent qu'en 632<sup>4</sup>, par le couronnement

<sup>1</sup> ἦκιν πρὸς αὐτὸν καὶ χρήματα ἐκ Περσίδος διδόναι ὑποσχέτο, δι' ὃν πάλιν κινεῖτο ὥς ἂν αὐτὸς ἐν γόργα τῇ βασιλείᾳ καταστρέφεται. Nicesph. p. 15. — S.-M.

<sup>2</sup> Ce prince, appelé *Adésér*, Ἀδισήρ, par Théophane, p. 273, est nommé *Ardeschir* par les auteurs orientaux. Théophane lui donne un règne de sept mois. D'autres ne lui attribuent que cinq mois, tandis que d'autres encore le font régner un an et six ou dix mois. Je pense que cette différence n'est qu'apparente et qu'elle vient de ce qu'étant monté sur le trône aussitôt après la mort de son père, arrivée avant l'automne de l'an 628, il prolongea son règne jusqu'à la nouvelle année persane, qui commença le 18 mai 629, de sorte qu'il compta un an et quelques mois de règne, quoique sa domination nominale ait été réellement beaucoup plus courte. Il y eut dans la dynastie des

Sassanides trois princes du nom d'Ardeschir. Le premier fut le fondateur de la dynastie. Le second, le successeur de Sapor le grand, au milieu du 4<sup>e</sup> siècle, et enfin le prince éphémère fils de Siroès. Le nom d'Ardeschir est en effet, par son origine, le même que celui d'Artaxerxès; cependant comme cette dernière forme rappelle une plus haute antiquité, je ne crois pas qu'on doive l'employer pour l'époque dont il s'agit ici. — S.-M.

<sup>3</sup> Les auteurs s'accordent à lui donner cette durée de règne, à l'exception d'Elmacin, *hist. Sarac.* p. 12, qui ne lui assigne que vingt-deux jours. — S.-M.

<sup>4</sup> Cette année est devenue l'époque d'une ère encore en usage à présent chez les Perses restés fidèles à la loi de Zoroastre. Elle porte le nom d'*ère d'Irzedjerd*. Elle compte depuis la première année de ce prince qui date du 16 juin 632, ce qui semble indi-

d'Iezdédjerd III <sup>1</sup>, fils de [Schahariar <sup>2</sup>,] qui conserva vingt ans le titre de roi <sup>3</sup>, pour être le dernier et le plus malheureux de tous, comme je le raconterai dans la suite.

XLIII.  
Entrée d'Hé-  
raclius à  
Constanti-  
nople.

Après avoir traversé une partie de la Syrie et l'Asie Mineure tout entière, en rétablissant l'ordre dans les villes, et la sûreté dans les campagnes, Héraclius arriva dans le cours du mois de septembre à Constantinople. Le jeune Constantin, accompagné du patriarche, vint au-devant de lui au-delà du Bosphore, et le reçut dans le palais d'Hérée <sup>4</sup>. Tout le peuple suivait portant des cierges allumés, des palmes, des branches d'olivier, et chantant des hymnes. L'entrevue des deux princes fut un spectacle touchant. Un père et un fils, qui s'aimaient avec tendresse, se revoyaient après six ans d'absence, pendant lesquels tous deux avaient couru de grands dangers, et s'étaient réciproquement causé de mortelles inquiétudes. Constantin se jeta

quer qu'Iezdédjerd devint roi peu après cette époque. Les années de cette ère sont vagues et composées de 365 jours. — S.-M.

<sup>1</sup> Théophane, p. 273, donne par erreur à ce prince le nom d'Ormisdas. Il semblerait résulter d'un passage de la chronique syriaque de Bar-Hébræus, p. 105, qu'Iezdédjerd eut, dans le commencement de son règne, à combattre un compétiteur nommé Hormisdas, qui succomba peu de temps après. C'est peut être là ce qui aura donné naissance à l'erreur de Théophane. Cette erreur se retrouve dans Cédréus, copiste de Théophane, t. 1, p. 420. Les auteurs arméniens prétendent que cet Hormisdas était petit-fils de Chosroès, et selon

eux il aurait été mis à mort après un règne de sept mois. — S.-M.

<sup>2</sup> Et non fils de *Sarbar* ou *Scharbarz*, comme on lit dans Lebeau. C'est une erreur. Iezdédjerd III était fils de Schahariar, l'un des enfants de Khosrou Parwiz ou Chosroès. Il n'y a pas sur ce point de dissentiment entre les auteurs orientaux. Le *Schahariar* dont il est question ici a été mentionné dans Théophane, p. 270, sous le nom de *Saliar*. J'en ai parlé ci-dev. § 35, p. 145, not. 6. — S.-M.

<sup>3</sup> Selon Elmacin, *hist. Sarac.* p. 19, Iezdédjerd était âgé de quinze ans lors de son inauguration. — S.-M.

<sup>4</sup> Εἰς τὴν Ἱερύαν. Theoph. p. 272. — S.-M.

aux pieds de son père, qui le tint long-temps embrassé; et se baignant mutuellement le visage de leurs larmes. ils en firent verser à tout le peuple. Héraclius entra dans Constantinople avec tout l'appareil d'un triomphe. Monté sur un char attelé de quatre éléphants, il faisait porter devant lui la sainte croix que Siroès lui avait renvoyée: c'était le plus glorieux trophée de ses victoires. Ces éléphants furent exposés au milieu du cirque, pendant les courses de chars, dont cette solennité fut suivie. L'allégresse du peuple éclata par toutes les démonstrations dont il est capable dans l'ivresse de sa joie. Les Perses, ce fléau éternel de l'empire, souvent vainqueurs, toujours se relevant après leurs défaites, l'unique barrière que le monde eût opposée aux armes romaines, pour mettre à couvert de leur invasion son extrémité orientale, terrassés enfin et soumis, mettaient Héraclius au-dessus des héros de l'ancienne république. Les dangers qu'il avait courus, les cicatrices de ses blessures qui ajoutaient un nouvel éclat à sa pourpre et à sa couronne, le rendaient un objet de tendresse et d'admiration<sup>1</sup>. L'enthousiasme était porté jusqu'à une sorte de folie: on le comparait à Dieu même, qui après avoir, pendant six jours, dé-

<sup>1</sup> Nous possédons encore un poème divisé en trois *aeroases*, ou lectures, composé par George Pisidès en l'honneur d'Héraclius revenant vainqueur des Perses. Ce poème, sans doute goûté des contemporains, est détestable de tout point; il m'a été impossible d'y trouver rien qui puisse éclaircir l'histoire de l'expédition de l'empereur contre les Perses. Il a été publié pour la première fois en l'an

1777 à Rome, dans le supplément donné à la byzantine par Foggini, 1 vol. in-f°. On y trouve encore le poème du même genre, composé par le même Pisidès sur la guerre contre les Avars et dont j'ai parlé ci-dev. § 19, p. 120, not. 1. Celui-ci est suivi de deux autres pièces en l'honneur d'Héraclius, et enfin des poésies sacrées du même poète. Ce sont de pitoyables ouvrages.—S.-M.



veloppé sa puissance dans les ouvrages de la création, s'était reposé le septième; et cette extravagante comparaison des six campagnes d'Héraclius était alors tellement à la mode, qu'elle se trouve répétée par les historiens les plus graves et les plus sensés<sup>1</sup>. La joie d'Héraclius fut un peu altérée par l'état où il trouva sa famille : il lui était mort deux fils et deux filles pendant le cours de la guerre<sup>2</sup>. Pour diminuer l'amertume de cette perte, il donna le consulat à son fils Constantin, et quelque temps après, le titre de César à Héracléonas. Le mariage arrêté depuis long-temps entre Constantin et Grégoria fille de Nicétas fut célébré avec magnificence<sup>3</sup>. — [Dans le même temps on fit le mariage de Nicé une autre fille de Nicétas avec Théodose, aussi fils de l'empereur.] — Afin de dédommager le trésor de Sainte-Sophie de l'argent qu'il en avait tiré au commencement de son expédition, il assigna au clergé de cette église une pension annuelle sur les revenus du prince, et fit à tout le peuple des largesses considérables.

AN 629.

XLIV.  
Héraclius  
reporte la  
croix à Jérusalem.  
Niceph.  
p. 15.  
Theoph. p.  
273.

Aux premiers jours du printemps, l'empereur partit de Constantinople pour Jérusalem, où il voulait rendre grâce à Dieu de ses victoires, et replacer la sainte croix dans l'église de la résurrection. En passant par Tibériade, il fut défrayé, lui et son cortège qui était très-nombreux, par un Juif extrêmement riche, nommé

<sup>1</sup> On la trouve dans Théophane et dans tous ses copistes. — S.-M.

<sup>2</sup> Ces quatre enfants ne sont mentionnés que dans l'article biographique consacré par Suidas à la mémoire de l'empereur Héraclius. Rien ne les fait connaître d'ailleurs. — S.-M.

<sup>3</sup> Selon Nicéphore, p. 15, Héraclius fit venir cette princesse de la Pentapole d'Afrique où elle habitait, ce qui fait voir que Grégoire ou Grégoras, le frère d'Héraclius, avait conservé le gouvernement général de l'Afrique. — S.-M.

Benjamin. Pendant qu'il était dans la maison de ce Juif, les Chrétiens de la ville vinrent lui présenter une requête, par laquelle ils demandaient justice des mauvais traitements qu'ils recevaient tous les jours de ce même Benjamin. Celui-ci, sans chercher à se justifier, avoua franchement qu'il faisait aux Chrétiens tout le mal dont il était capable, parce qu'ils étaient les ennemis de sa loi. Héraclius, aussi surpris que satisfait de sa sincérité, lui déclara qu'il le condamnait à s'instruire de cette religion qu'il persécutait, sans la connaître. Un autre Juif, déjà chrétien<sup>1</sup>, fut à son égard l'organe de la grace divine, et peu de jours après, Benjamin reçut le baptême. L'empereur, arrivé à Jérusalem, rétablit dans le siège patriarcal Zacharie, qui avait été détenu prisonnier en Perse depuis le sacagement de la ville, quatorze ans auparavant. L'abbé Modestus, qui succéda ensuite à Zacharie, avait pendant son absence gouverné cette église avec beaucoup de sagesse. La sainte croix fut remise entre les mains du patriarche, au même état où elle était lorsqu'elle avait été enlevée, les Perses n'ayant pas même eu la curiosité de rompre le sceau dont l'étui était scellé<sup>2</sup>. Héraclius voulut marcher sur les traces du Sauveur, et porter lui-même la croix sur ses épaules jusqu'au haut du Calvaire. Ce fut pour le peuple de Jérusalem une fête solennelle, et l'église en célèbre encore

Cedr. t. 1, p.  
420.  
Zon. l. 14, t. 2,  
p. 85.  
Codin. orig.  
p. 33.  
Suid. voce  
Ἡράκλειος.  
Hist. Misc.  
l. 18, ap. Mu-  
rat. t. 1, part.  
2, p. 131.  
Baronius.  
Pag. ad Bar.

<sup>1</sup> Il est nommé par Théophane, p. 23, Eustathius de Néapolis ou Népouse, dans le pays de Samarie. — S.-M.

<sup>2</sup> Τὰ ζωοποιὰ ξύλα ἐσφραγισμένα. Niceph. p. 15. Le patriarche et le clergé de Jérusalem reconnurent l'in-

tégrité des cachets, et δὲ τὴν σφραγίδα σώαν ἐπεγίνωσκον. Ce récit est peu d'accord avec les traditions des Arméniens, qui prétendent que plusieurs morceaux du bois de la vraie croix furent laissés alors en Arménie. — S.-M.

la mémoire le 14 septembre. Pour rendre plus sensible le triomphe de la croix, l'empereur chassa tous les Juifs de Jérusalem, avec défense d'en approcher de plus près que d'une lieue. Il passa le reste de l'année et les cinq années suivantes à Émèse, à Hiérapolis, à Antioche, et dans les autres villes de Syrie. Il se mit en possession d'Edesse, d'où il chassa les Nestoriens<sup>1</sup>. Son dessein n'était d'abord que de se mettre plus à portée de réparer les désordres causés par la guerre des Perses dans tout l'Orient, et surtout dans ces contrées. Mais les progrès rapides d'un nouvel ennemi, plus redoutable encore que les Perses, le retinrent en Syrie plus long-temps qu'il n'avait résolu.

XLV.  
Ambassade  
de Dagobert  
à Héraclius.

Frédég.c.65.  
Aimoin, l. 4,  
c. 21.

Héraclius reçut cette année une ambassade de Dagobert, devenu depuis peu roi de toute la France. Ce prince le félicitait sur l'heureux succès de son expédition de Perse, et demandait le renouvellement de l'alliance qui subsistait depuis long-temps entre la France et l'empire. Ses ambassadeurs furent reçus honorablement, et retournèrent en France avec la confirmation des traités précédents. — [Vers la même époque un souverain de l'Inde, ou peut-être de l'Arabie, car comme on le sait<sup>2</sup> on donnait alors ce nom à ce dernier pays, envoya des ambassadeurs avec des présents magnifiques, pour complimenter l'empereur sur ses victoires contre les Perses<sup>3</sup>. Les rois de l'Orient et de l'Occident s'empressaient de reconnaître ou d'honorer la haute puissance d'Héraclius, au moment même où les Arabes se

<sup>1</sup> Voyez ci-dev. § 39, p. 159.  
not. 2. — S.-M.

<sup>2</sup> Voyez t. 8, p. 44, liv. XL, § 27 et  
ailleurs. — S.-M.

<sup>3</sup> Ἐν αὐτῷ δὲ τῷ χειρῷ ὁ βασιλεὺς

τῶν Ἰνδῶν πέμπει συγχαρίαια τῷ Ἡ-  
ρακλεῖω ἐν τῇ Περσῶν νίκῃ μαργαρίτας  
καὶ λίθους τιμίους ἱκανούς. Theoph. p.  
278. — S.-M.

préparaient à porter les plus rudes coups à l'empire, et à ternir pour jamais la gloire d'Héraclius.] — S. M.

L'année suivante n'eut rien de mémorable que la naissance de deux princes dans la maison impériale. L'impératrice, qui accompagnait son mari en Orient, mit au monde le 7 novembre un quatrième fils, auquel on donna le nom de David, et qui reçut le titre de César peu de temps avant la mort de son père. Le même jour Héraclius devint grand-père par la naissance d'un fils de Constantin, qui régna dans la suite, et qui fut nommé César dès l'année suivante : il porta d'abord le nom d'Héraclius. Le peuple le nomma Constantin comme son père, dans la cérémonie de son couronnement : mais il est plus connu sous le nom de Constant, que lui donnent presque tous les historiens.

Nous allons voir désormais Héraclius replongé dans cette honteuse inaction dans laquelle il avait passé les premières années de son règne. Héros dans la guerre de Perse, les grands efforts qu'il fit alors épuisèrent ses forces. Fatigué de tant de combats, ébloui de sa propre gloire, il s'endormit d'un profond sommeil, et ne se réveilla qu'au bruit des disputes théologiques, qui glacèrent son activité. Il ne fit plus que se traîner languissamment de questions en questions, d'erreurs en erreurs, tandis que les Musulmans, nation neuve et fanatique, attaquaient à main armée le corps même de la religion chrétienne, et envahissaient les provinces de l'empire. Ce fut alors qu'on vit naître le monothélisme, hérésie plus subtile que les précédentes qu'elle entreprenait d'accorder ensemble, et qui fut pour l'église un nouveau sujet de persécution, et pour l'état une nouvelle source de troubles. Nous allons en

AN 630.

XLVI.

Naissance  
de Constant.Theoph. p.  
278.Cedr. t. 1, p.  
429.Hist. Misc.  
l. 18, ap. Mu-  
rat. t. 1, part.  
2, p. 133.Du Cange,  
fam. Byz. p.  
119, 120.  
Pagi ad Bar.

XLVII.

Héraclius  
retombe  
dans l'inac-  
tion.

exposer brièvement le commencement et le progrès, jusqu'à la fin du règne d'Héraclius.

XLVIII.  
Nais-ance  
de l'hérésie  
des Mono-  
thélites.

Niceph. p.  
18.

Theoph. p.  
274, 275 et  
ibi Goar.  
Cedr. t. 1,  
p. 420, 421.  
Zon l. 14, t. 2,  
p. 85, 86.  
Glycas, p.  
276.

Suid. voce  
ἑρτζλσις.

Hist. Mi-c.  
l. 18, ap. Mu-  
rat. t. 1, part.  
2, p. 131 et  
132.

Baronius.  
Pagi ad Bar.  
Cimbefis,  
hist. Mo-  
noth.

Fleury, Hist.  
eccl. l. 37, art.  
41 et suiv. ; l.  
38, art. 6, 7, 8,  
21, 22, 24.

Assemani,  
bib. Or. t. 2,  
dissert. de  
Monophys.

c. 1.  
Idem, jur.  
Or. t. 3 et 4.  
Oriens Chris.  
t. 2, p. 739,  
740.

Trois hérésies partageaient l'Orient; celles d'Apollinaire, de Nestorius, et d'Eutychès. Apollinaire confondait les deux natures du fils de Dieu fait homme: selon sa doctrine, le Verbe tenait lieu d'ame et d'entendement dans Jésus-Christ. Nestorius prétendait que l'union des deux natures ne consistait que dans l'union d'opération et de volonté: Eutychès ne reconnaissait qu'une nature. L'hérésie des Monothélites se rapprochait de toutes les trois, ce qui leur procura un grand nombre de sectateurs. C'était une invention de Théodore évêque de Pharan en Arabie, qui pour concilier les hétérodoxes n'admettait en Jésus-Christ qu'une seule volonté en deux natures. Il entraîna dans son parti Sergius, patriarche de Constantinople, qui étant né en Syrie de parents Jacobites <sup>1</sup> avait du penchant pour les dogmes d'Eutychès. Dès l'an 622, lorsque l'empereur était à Théodosiopolis en Arménie, une conférence qu'il eut avec Paul, surnommé le borgne, attaché aux erreurs de Sévère, et chef des Acéphales, jeta dans son esprit les semences du monothélisme <sup>2</sup>. Trop prévenu de sa science théologique, il prétendait convertir cet hérétique, dont les subtilités ébranlèrent sa croyance. Quatre ans après, tandis qu'il parcourait les bords du Phase, pour réduire les villes de la Lazique à l'obéissance de l'empire, il eut un entretien avec

<sup>1</sup> Σέργος γάρ, ἄτε Συργενίς καὶ γονέων λαωζιτῶν υπάρχων. Theoph. p. 274. — S.-M.

<sup>2</sup> On voit par cette indication et par ce qui a été dit, ci-dev. § 40, p. 159-161, des efforts faits par Héra-

clius pour réunir les Arméniens à l'église catholique, que ce prince s'occupait des affaires religieuses et de discussions théologiques pendant la guerre de Perse et probablement long-temps avant. — S.-M.

Cyrus évêque de Phasis <sup>1</sup>, qui se trouvant embarrassé sur la question des deux volontés, consulta par lettres Sergius. La réponse du patriarche, quoiqu'elle ne parût pas décisive, concluait en faveur d'une seule opération; et ces prélats agissant de concert, réussirent à faire naître dans l'esprit de l'empereur, des doutes sur la croyance orthodoxe. Enfin Héraclius, se trouvant à Hiérapolis en 629, entreprit de ramener à la foi catholique Athanase chef des Jacobites, lui promettant de l'élever sur le siège d'Antioche s'il recevait le concile de Chalcédoine. Athanase y consentit; mais en reconnaissant deux natures en Jésus-Christ, il demanda s'il y devait aussi reconnaître deux volontés. Cet hérétique rusé et dissimulé, comme étaient la plupart des Syriens <sup>2</sup>, voulait retenir d'une main ce qu'il semblait abandonner de l'autre; il sentait bien que n'admettre qu'une volonté en Jésus-Christ, c'était dans le fond n'y reconnaître qu'une seule nature. Héraclius, depuis long-temps indécis sur cette question, consulta Sergius, qui, de concert avec Cyrus, lui répondit sans balancer, qu'il ne pouvait y avoir qu'une opération et une volonté en Jésus-Christ, puisque les deux natures étaient réunies en une seule personne.

Il n'est pas certain que l'empereur ait tenu parole au Jacobite Athanase pour le patriarchat d'Antioche, dont le siège était vacant depuis plusieurs années. Mais il n'attendit pas long-temps à récompenser un autre de ses théologiens. George patriarche d'Alexandrie

XLIX.  
Le pape Honorius trompé par Sergius.

<sup>1</sup> La ville de Phasis, colonie grecque, remontait à une très-haute antiquité. Elle était située à l'embouchure du Phase dont elle avait tiré son nom. Voyez t. 9, p. 330 et 331,

liv. XLIX, § 12.—S.-M.

<sup>2</sup> Ἀθανάσιος ὁ πατριάρχης τῶν Ἰακωβιτῶν, δεινὸς ἀνὴρ καὶ κακοῦργος τῇ τῶν Σύρων ἐμφύτῳ κακοῦργίᾳ. Theoph. p. 274.—S.-M.

étant mort en 630, Cyrus évêque de Phasis lui succéda, et à la faveur du monothélisme, il n'eut pas de peine à réunir avec lui les diverses branches de la secte d'Eutychès, dont la ville était remplie, ainsi que toute l'Égypte. Les nouveaux hérétiques avaient un savant et infatigable adversaire, le moine Sophronius, qui devint en 633 évêque de Jérusalem. Sergius craignant qu'il ne prévînt le pape Honorius contre la nouvelle doctrine, écrivit à ce pape une lettre flatteuse, dans laquelle il lui faisait une exposition artificieuse de tout ce qui s'était passé jusqu'alors; il relevait extrêmement en faveur de Cyrus la prétendue réunion des hérétiques d'Alexandrie et d'Égypte; il dépeignait Sophronius comme un brouillon qui par des chicanes de scolastique ne cherchait qu'à détruire cette bonne œuvre et à réveiller la discorde. Honorius, trompé par ce récit, loue beaucoup dans sa réponse la prudence de Sergius; il traite cette question de dispute de mots, qu'il faut, dit-il, laisser aux grammairiens; il veut qu'on reconnaisse en Jésus-Christ l'unité de personnes, avec les deux natures, sans pousser plus loin la curiosité, pour ne donner aucun avantage, ni aux Nestoriens, en déterminant deux opérations et deux volontés, ni aux disciples d'Eutychès, en n'en admettant qu'une seule. Honorius persista jusqu'à la mort dans ce système de condescendance qui favorisait l'hérésie naissante.

L.  
Ecthèse  
d'Héraclius.

La négligence du pape ne fit que redoubler l'activité de Sophronius. Ce fut principalement pour fermer la bouche à ce défenseur de la vérité, que parut, en 639, le fameux édit, nommé l'*Ecthèse*, c'est-à-dire, l'*Exposition*. Sergius en était l'auteur; Héraclius eut la

faiblesse de l'adopter, et le fit publier dans tout l'Empire. Le prince imposait silence sur la question des deux volontés, et quoique l'hérésie se déguisât d'abord avec assez de circonspection, cependant elle se démasquait à la fin, et le dogme des Monothélites s'y trouvait exprimé comme la croyance catholique. Cet édit contradictoire, loin d'apaiser les troubles, ne fit que les enflammer. Tandis que Cyrus et ses partisans l'approuvaient dans leurs synodes, Jean IV, assis sur la chaire de saint Pierre, le proscrivait à Rome, et les évêques d'Afrique suivaient son exemple. Sergius étant mort la même année 639, son ami Pyrrhus moine de Chrysopolis succéda également à sa dignité et à ses erreurs. Héraclius chérissait le nouveau prélat, qu'il honorait même du nom de frère, parce que Pyrrhus avait tenu sur les fonts de baptême la sœur de l'empereur. Cependant l'opposition que l'Ecthèse rencontrait à Rome, en Afrique et dans une partie de l'Orient, fit ouvrir les yeux à Héraclius. Quelque temps avant sa mort, il la désavoua par une lettre adressée au pape; il y déclarait que l'Ecthèse n'était pas de lui; qu'il ne l'avait ni dictée ni commandée; qu'elle était l'ouvrage du seul Sergius, qui l'avait engagé à la souscrire et à la laisser publier sous son nom. Ce désaveu de l'empereur aurait eu plus de force, s'il eût révoqué son édit par un édit contraire. Mais ce faible prince craignait l'audace de Pyrrhus, et il laissa l'Eglise dans les troubles qu'avait excités son aveugle confiance en des prélats séducteurs.



## LIVRE LVIII.

1. Adaloald roi des Lombards. II. Héraclius évite la guerre avec les Lombards. III. Massacre de Tason duc de Frioul.
- IV. Rotaris roi des Lombards. V. L'Exarque pille le palais de Latran. VI. Punition de Maurice. VII. Mort de Mahomet.
- VIII. Pouvoir des successeurs de Mahomet. IX. Abou-bekr lui succède. X. Les Musulmans attaquent l'Irac Arabique. XI. Iezdédjerd III, dernier roi de Perse. XII. Conquête de l'Irac.
- XIII. Abou-bekr entreprend la conquête de la Syrie. XIV. Premier avantage des Musulmans. XV. Amrou et Khaled envoyés en Syrie. XVI. Les Sarrasins devant Bostra. XVII. Prise de Bostra. XVIII. Prise de Gaza. XIX. Les Sarrasins vont assiéger Damas. XX. Théodore, frère de l'empereur, battu par les Sarrasins. XXI. Marche de Théodore et de Vahan. XXII. Khaled marche aux Romains. XXIII. Bataille d'Adjnadin. XXIV. Bataille d'Émèse. XXV. Prise de Damas. XXVI. Aventure d'un habitant de Damas. XXVII. Massacre des fugitifs. XXVIII. Mort d'Abou-bekr. XXIX. Omar khalife. XXX. Héraclius reporte la sainte croix à Constantinople. XXXI. Alliance des Bulgares. XXXII. Massacre du monastère d'Abilkodos. XXXIII. Sévérité d'Omar. XXXIV. Mouvements des Sarrasins en Syrie. XXXV. Prise de Kinesrin. XXXVI. Prise de Baalbec. XXXVII. Prise d'Arrestan, de Hama et de Schizar. XXXVIII. Prise d'Émèse. XXXIX. Approche de l'armée romaine. XL. Omar envoie du secours aux Sarrasins. XLI. Conférence de Khaled et de Vahan. XLII. Bataille d'Yarmouc. XLIII. Seconde journée. XLIV. Défaite des Romains. XLV. Prise de Jérusalem. XLVI. Arrivée d'Omar. XLVII. Capitulation de Jérusalem. XLVIII. Omar entre dans Jérusalem. XLIX. Prise d'Alep. L. Prise du château d'Azaz.
- LI. Perfidie d'Youkinna. LII. Constantin veut faire assassiner Omar. LIII. Prise d'Antioche. LIV. Expédition dans les mon-

tagues de Syrie. LV. Amrou marche à Césarée. LVI. Entrevue de Constantin et d'Amrou. LVII. Bataille de Césarée. LVIII. Prise de Tripoli, de Tyr et de Césarée. LIX. Réduction entière de la Syrie. LX. Peste en Syrie. LXI. Conquête de la Mésopotamie. LXII. Fondation de Koufa. LXIII. Intrigues de Cyrus avec les Musulmans. LXIV. Amrou entre en Égypte. LXV. Projet absurde de Cyrus. LXVI. Siège de Misr. LXVII. Prise de cette ville. LXVIII. Amrou assiège Alexandrie. LXIX. Députation inutile de Cyrus aux Sarrasins. LXX. Mort d'Héraclius.

## HÉRACLIUS.

LA Perse vaincue et abandonnée à la fureur des guerres civiles qui achevaient de la détruire, comblait de gloire Héraclius. Créateur de ses armées, il avait ranimé la valeur éteinte dans le cœur des Romains. Par son exemple, autant que par sa conduite, il leur avait appris à vaincre, et tant de succès éclatants étaient dus à sa sagesse et à son courage. S'il conçut quelque vanité d'avoir enfin humilié le plus vaste et le plus florissant royaume de l'Asie, elle fut bientôt rabattue par les étonnantes conquêtes d'une nation jusqu'alors méprisée, qui, sortant des sables de l'Arabie comme une nuée de sauterelles, dévora en dix ans, et enleva pour toujours à l'empire plus de riches provinces, que n'en avait pu entamer la puissance des Perses par des efforts sans cesse redoublés pendant sept cents ans. Afin de suivre sans interruption la course rapide des Sarrasins, dont l'histoire va remplir presque entièrement les années suivantes, il est à propos de

AN 631.

I.  
Adaloald  
roi des Lombards.

Fredeg.  
c. 49 et 50.  
Paul. Diac.  
l. 4, c. 43.  
Rubeus, hist.  
Ravenn. l. 4,  
p. 199 et 200.  
Pagi ad Bar.  
Giann. hist.  
Nap. l. 4, c. 5.  
Abrégé chr.  
del'hist. d'It.  
t. 1, p. 208  
et suiv.

jeter un coup d'œil sur ce qui se passa en Italie depuis la mort d'Agilulf, jusqu'à la fin du règne d'Héraclius. La sagesse de Théodelinde avait maintenu la paix pendant la minorité de son fils Adaloald, et la faiblesse de l'exarcat ne pouvait troubler les Lombards dans la possession de leurs conquêtes. La mort de cette princesse, en 625, laissa sans conseil un roi de vingt-trois ans, qui ne trouvait pas en lui-même assez de ressources pour se soutenir contre l'ambition de son beau-frère Arioald, duc de Turin<sup>1</sup>. Son esprit fut encore affaibli<sup>2</sup> par un breuvage empoisonné<sup>3</sup>, que lui fit prendre un député perfide d'Héraclius, nommé Eusèbe<sup>4</sup>, corrompu sans doute par le duc. La crainte d'une révolte porta le jeune prince à des cruautés qui le rendirent odieux. Déposé par les suffrages des seigneurs, qui mirent la couronne sur la tête d'Arioald, il s'enfuit à Ravenne, où l'exarque Isac<sup>5</sup> lui donna retraite, et lui promit même de le rétablir. Isac en était vivement sollicité par le pape Hônorius<sup>6</sup>, qui se disposait à punir dans toute la rigueur des canons les évêques déclarés en faveur du rebelle. Mais avant que l'exarque se fût mis en état de marcher contre Arioald, le poison

<sup>1</sup> *Charoaldus dux Taurinensis, germanam Aduloaldi regis habebat uxorem, nomine Gundeborgam.* Fredeg. c. 50. — S.-M.

<sup>2</sup> *Adaloaldus eversa mente insani-ret, etc.* Paul. Diac. l. 4, c. 43. — S.-M.

<sup>3</sup> Ce n'est pas ce que dit Frédégaire, p. 49. *Inunctus in balneo nescio quibus unguentis, ab ipso Eusebio persuadetur; et post inunctionem nequequam aliud, nisi quod ab Eusebio hortabatur, facere non poterat.* — S.-M.

<sup>4</sup> Selon Frédégaire, c. 49, c'était un envoyé de Maurice. — S.-M.

<sup>5</sup> Ou plutôt Isaac ou encore selon l'usage arménien, *Suhak*. Cet exarque était arménien et issu probablement de la race arsacide de Camsar. Voyez ce que j'en ai dit ci-dev. p. 19, not. 1, liv. LVI, § 13. — S.-M.

<sup>6</sup> Il existe une lettre de ce pape adressée à Isac. Elle donne quelques détails sur cette partie de l'histoire d'Italie. — S.-M.

acheva de faire son effet, en ôtant la vie au roi légitime. Isac, voyant l'usurpateur devenu paisible possesseur de la couronne, prit le parti de renouveler avec lui le traité de paix conclu autrefois avec Agilulf.

L'exarque suivait en ce point les intentions de l'empereur. Héraclius, alors occupé de la guerre de Perse, ne craignait rien tant que d'être obligé de diviser ses forces pour combattre les Lombards. C'est ce qui parut évidemment dans l'affaire de Primigénius. Pendant qu'Héraclius poursuivait Chosroès au-delà du Tigre, en 628, Fortunat, patriarche de Grado, ayant embrassé les sentiments des schismatiques, et craignant quelques mauvais traitements de la part de l'exarque, enleva les vases et les ornements de son église, et s'enfuit au château de Cormone, dans le Frioul, sous la domination des Lombards. Le pape, regardant le siège de Grado comme vacant, y nomma Primigénius, sous-diacre de l'Église de Rome. Le nouveau patriarche s'adressa d'abord au roi des Lombards pour obtenir la restitution du vol fait à son église. Ses sollicitations étant inutiles, il porta ses plaintes à l'empereur, qui, pour éviter une rupture avec les Lombards, répara lui-même le dommage, et fit remettre à Primigénius une somme qui surpassait de beaucoup la valeur de ce que Fortunat avait enlevé. Un auteur moderne conclut de ce récit que l'île de Grado relevait alors immédiatement de l'empereur, et que les Vénitiens ne se regardaient pas encore comme un état indépendant<sup>1</sup>.

11.  
Héraclius  
évite la  
guerre avec  
les Lom-  
bards.  
Mu at. Ann.  
Ital. t. 4, p.  
66.  
Abrégé chr.  
de l'hist. d'It.  
t. 1, p. 220,  
222.

<sup>1</sup> L'indépendance que les Vénitiens pouvaient avoir à cette époque n'était pas autre chose que l'autonomie dont jouissaient toutes les villes romaines de l'Istrie, de la Dalmatie et

des autres contrées voisines, environnées partout par des nations barbares. J'ai parlé ailleurs de cette indépendance, ci-dev. p. 29-32, liv. lvi, § 19. — S.-M.

III.  
Massacre de  
Tason duc  
de Frioul.

Fredeg. c. 69.

Paul. Diac.

1. 4, c. 40.

Aimoin. l. 4,

c. 32.

Murat. Ann.

Ital. t. 4, p.

74.

Depuis qu'Arioald était sur le trône, il ne pouvait réduire à l'obéissance Tason et Caccon, fils de Gisulf, conjointement ducs de Frioul<sup>1</sup>, qui se rendaient redoutables par leur alliance avec les rois de France<sup>2</sup>. Voulant se délivrer de ces ennemis sans s'exposer lui-même au ressentiment des princes français, il eut recours à l'exarque, qui ne connaissait point la distinction de l'utile et de l'honnête. Le roi s'engageait à remettre cent livres d'or sur la somme de trois cents que les Romains payaient chaque année aux Lombards pour en acheter la paix. En exécution de ce traité criminel, le patrice Grégoire, qui commandait les troupes de l'exarcate sous les ordres d'Isac, invite Tason et Caccon à se rendre à Opitergium, aujourd'hui Oderzo<sup>3</sup>, sous prétexte qu'il veut leur donner une fête en les adoptant pour ses fils. Les deux princes y viennent sans défiance avec leur suite. Mais à peine sont-ils entrés, qu'on ferme les portes de la ville : ils voient fondre sur eux une troupe de soldats, qui font main-basse sur leur cortège. Les deux frères s'étant embrassés pour se dire le dernier adieu, se défendent en désespérés ; on les pousse de rue en rue, de place en place ; ils vendent bien cher leur vie, et font périr avant eux grand nombre de leurs assassins ; enfin, accablés par le nombre, ils tombent percés de coups. Grégoire, joignant l'insulte à la perfidie, se fait apporter leurs têtes, et leur coupant la barbe : *Vous ne m'ac-*

<sup>1</sup> *Mortuo Gisulfo Forojuliensi ducce, Taso et Cacco filii ejus eundem ducatum regendum susceperunt.*

Paul. Diac. l. 4, c. 40. — S.-M.

<sup>2</sup> Ces ducs se rendirent maîtres de la partie du territoire des Slaves,

*Slavorum regio*, qui s'appelait *Zellia*, c'est le comté de Cilex dans la Carniole. — S.-M.

<sup>3</sup> Ville sur la côte de l'Adriatique entre Trévise et l'antique *Ciudad de Friuli* ou *Forum Julii*. — S.-M.

*cuserez pas*, dit-il, *de vous manquer de parole*<sup>1</sup>. Cette raillerie inhumaine était fondée sur la forme d'adoption alors en usage; le père adoptif coupait la barbe à celui qu'il adoptait. Grimoald, frère des deux ducs massacrés, se vengea dans la suite de cette trahison sur les habitants d'Opitergium : devenu roi de Lombardie, il détruisit la ville de fond en comble; les habitants se retirèrent dans les lagunes, à l'exemple des Vénitiens, et bâtirent à l'embouchure du fleuve Plavis, aujourd'hui Piave, une ville qu'ils nommèrent Héraclée, du nom de l'empereur. Comme elle ne se trouvait pas assez grande pour donner retraite aux paysans avec leur bétail, ils formèrent au-delà un bourg, qui prit le nom d'*Equilium*.

Arioald étant mort en 636, les Lombards firent à sa veuve Gondeberge le même honneur qu'ils avaient fait à Théodelinde, mère de cette princesse : ils convinrent de prendre pour roi celui qu'elle prendrait pour second mari. Son choix tomba sur Rotaris, duc de Brescia<sup>2</sup>; et Gondeberge fut la seule qui eut lieu de s'en repentir. Ingrat à l'égard de sa bienfaitrice, qu'il tint long-temps comme prisonnière dans son palais, ce prince adonné aux plaisirs n'en fut ni moins vaillant ni moins habile. Il étendit son royaume par la conquête des Alpes Cottiennes et des villes que les Romains possédaient encore dans la Vénétie. Quoique attaché à l'arianisme, il laissa aux catholiques une

IV.  
Rotaris roi  
des Lom-  
bards.  
Paul. Diac.  
l. 4, c. 44.  
Giann. hist.  
Nap. l. 4, c.  
5, 6.  
Murat. Ann.  
d'Ital. t. 4,  
p. 79.  
De Vita Ant.  
duc. Benev.  
t. 2, dissert.

<sup>1</sup>Gregorius verò Patricius propter  
iurandum quod dederat, caput  
Tasonis sibi deferri iubens, ejus bar-  
bam sicut promiserat perjurus absci-  
dit. Paul. Diac. de gest. Lang. l. 4,  
c. 40.—S.-M.

<sup>2</sup> Il appartenait à une famille qui  
portait le nom d'*Arodus*. Paul. Diac.  
l. 4, c. 44. Ce qu'on apprend aussi du  
préambule de la loi des Lombards,  
redigée par les ordres de ce prince,  
—S.-M.

entière liberté de religion; et sous son règne, chaque ville épiscopale avait deux évêques, l'un catholique, l'autre arien, qui exerçaient leurs fonctions avec une égale autorité. Ce qu'il fit de plus mémorable, fut la rédaction des lois des Lombards<sup>1</sup>, dont nous parlerons dans la suite.

V.  
L'exarque  
pille le palais  
de Latran.

Anast. in Se-  
verino.  
Pagi ad Bar.  
Abrégé chr.  
de l'hist. d'It.  
t. 1, p. 211,  
213, 215.

Après la mort du pape Honorius, arrivée le 10 octobre 638, Séverin fut élu pour lui succéder. Les apocrisiaires de l'Église romaine étant allés à Ravenne pour obtenir l'agrément de l'empereur, selon l'usage alors établi, trouvèrent de grandes difficultés. Héraclius était mécontent de ce que, pendant qu'il était en Perse, on s'était hâté d'installer Honorius sur le Saint-Siège, sans attendre que l'élection eût été confirmée par le jeune empereur Constantin, régent de l'empire dans l'absence de son père. Pendant le cours de la négociation, qui dura près de deux ans, survint un nouvel obstacle encore plus difficile à surmonter. Héraclius publia son Ecthèse : il refusait de reconnaître Séverin pour pape, jusqu'à ce qu'il eût reçu et souscrit cet édit. Isac, aigri par les contestations, résolut de punir les Romains de leur résistance, d'une manière qui ne lui fût pas inutile à lui-même. Le trésor de l'église de Latran était rempli de vases précieux, de magnifiques ornements, et de sommes considérables, que la piété des empereurs, des patrices, des consuls avait accumulées dans ce dépôt sacré, pour le soulagement des pauvres et la rédemption des captifs. Il

<sup>1</sup> Jusqu'à cette époque les lois des Lombards n'avaient point été écrites. *Hic Rothari rex, Langobardum leges, quas sola memoria et usu retinebant, scriptorum serie composuit, co-*

*dicensque ipsum edictum appellari precepit.* Paul. Diac. l. 4, c. 44. La promulgation de ces lois eut lieu en la 77<sup>e</sup> année depuis l'arrivée des Lombards en Italie.—S.-M.

forma le dessein d'enlever toutes ces richesses, ne doutant pas que cette violence ne fût au moins tolérée par l'empereur, dans un temps où la guerre des Sarrasins épuisait les finances de l'empire. Pour réussir, il corrompit Maurice, cartulaire de l'Église romaine. Les soldats de Rome murmuraient de ce que depuis longtemps on différait de leur payer leurs montres. Maurice leur fit entendre que ce n'était pas la faute de l'empereur; qu'il avait envoyé plus d'une fois l'argent de leur solde; mais qu'Honorius, au lieu de les satisfaire, l'avait versé dans le trésor de l'église de Latran. Il n'en fallut pas davantage pour les mettre en fureur : ils prennent les armes, ils courent à l'église. Maurice lui-même se met à leur tête, et veut enfoncer les portes du trésor. Séverin, soutenu des officiers et des domestiques du palais, résiste avec courage. Cette sorte de siège dure trois jours. Enfin Maurice vient à bout de forcer l'entrée; et accompagné des magistrats qu'il avait gagnés, il met le scellé sur le vestiaire, sur les vases, sur tout ce qui était de quelque prix. Après cette opération violente, il mande à l'exarque qu'il peut, quand il voudra, venir prendre possession de ce riche héritage. Isac ne perd point de temps : il arrive à Rome; exile les principaux du clergé, s'établit dans le palais de Latran, où il passe huit jours entiers à faire emporter ce qu'il y avait de précieux. Il en envoie une partie à Constantinople, et retourne à Ravenne, beaucoup plus riche qu'il n'en était parti. Héraclius profita sans scrupule de ce brigandage sacrilège.

Rien ne mérite moins, et n'exige plus de récompense, qu'un scélérat qui a vendu sa conscience et son honneur. Maurice apparemment ne se trouva pas as-

VI.  
Punition de  
Maurice.  
Anast. in  
Theodoro.



Rubens, hist.  
Ravenn. l. 4,  
p. 201 et 202.  
Murat. Ann.  
Ital. t. 4, p.  
72, 80.  
Abrégé chr.  
de l'hist. d'It.  
p. 211, 213.

sez bien partagé dans le pillage. Peu de temps après il souleva contre l'exarque les soldats de Rome et des environs, sous prétexte qu'Isac travaillait à se rendre souverain en Italie. Il les engagea par serment à ne plus reconnaître les ordres de l'exarque. Isac, instruit de ce soulèvement, envoya à Rome le général Donus à la tête d'une armée. Son arrivée fit trembler les partisans de Maurice, qui, oubliant aussitôt leur serment, se joignirent à Donus. Le perfide cartulaire se réfugia dans l'église de Sainte-Marie-Majeure : sans respect pour cet asyle, on se saisit de sa personne, on le charge de fers, on l'envoya à Ravenne avec les principaux de son parti. Arrivé à Ficule, aujourd'hui Cervia, à quatre lieues de Ravenne<sup>1</sup>, on lui tranche la tête : elle est portée à Ravenne, et exposée sur un pieu au milieu du cirque ; ses complices sont jetés dans des cachots, pour y attendre leur sentence. Mais dans l'intervalle Isac mourut<sup>2</sup>, et sa mort sauva la vie aux prisonniers. Platon, son successeur, tint long-temps en échec les apocrisiaires de Rome, qui sollicitaient la permission d'installer Séverin sur le Saint-Siège. Ils l'obtinrent enfin, mais à condition que le nouveau pape souscrirait l'Ecthèse ; promesse téméraire, que Séverin se crut obligé de ne pas exécuter. Il mourut avant que l'empereur eût eu le temps de lui en marquer son ressentiment. Jean IV, qui lui succéda, n'eut rien plus à cœur que de condamner l'hérésie des monothélites. Il écrivit à l'empereur, pour l'engager à supprimer l'Ecthèse, et ce fut sur ses remontrances qu'Hé-

<sup>1</sup> *Perveperunt juxta civitatem Ravennatam in locum qui dicitur Ficulas duodecimo miliario a civitate.*

Anastas. in Theod. p. 48. — S.-M.

<sup>2</sup> Voyez ci-dev. p. 19, not. <sup>1</sup> liv. lvi, § 13. — S.-M.

raclius désavoua cet édit, qui, sous prétexte de rétablir la paix dans l'Église, y allumait plus que jamais le feu de la discorde. Ce pape a rendu sa mémoire précieuse à la postérité par sa charité vraiment pastorale. Les Esclavons qui s'étendaient jusqu'aux confins de la Bavière, et qui peut-être possédaient aussi le Tyrol et le pays de Saltzbourg, faisaient des courses fréquentes dans l'Italie, d'où ils enlevaient un grand nombre de prisonniers. Ce généreux pontife les rachetait, croyant ne pouvoir faire un plus saint usage des trésors de l'Église.

Ces événements ne paraîtront que des faits obscurs et de peu d'importance, si l'on jette les yeux sur ce qui se passait alors en Orient. Qu'était-ce en effet que ce royaume des Lombards, en comparaison de la redoutable puissance que les Sarrasins commençaient d'établir? L'empire se détruisait en Occident par des attaques sourdes, lentes, et presque insensibles; mais il s'écroulait en Asie par grandes masses; les Arabes abattaient à grands coups ce vaste édifice; les provinces tombaient les unes sur les autres avec un horrible fracas; et sur un monceau de ruines, depuis l'entrée de la Syrie jusqu'au fond de l'Égypte et aux extrémités de l'Afrique, s'élevait un nouveau culte et un nouvel empire. Mahomet mourut à Médine le 17 juin 632<sup>1</sup>, dans sa soixante-troisième année<sup>2</sup>; mais il laissait

AN 632.

VII.  
Mort de Mahomet.

Theoph. p.

278, 279.

Cedr. t. 1,

p. 421-429.

Elmacin.

p. 9, 10, 15

et 16.

Abou'lfaradj,

chron. arab.

p. 110, 111.

[chron. syr.

p. 104 et 105.]

Ockley, hist.

des Sar. t. 1,

p. 1-26 et

154-164.

tr. fr.

Pagi ad Bar.

Gagnier,

vie de Mah.

t. 3, p. 219-

255.

<sup>1</sup> Selon le témoignage de tous les auteurs orientaux, Mahomet mourut le lundi 12 de réby 1<sup>er</sup> de l'an 11 de l'hégire, qui répond en réalité au 8 juin 632 de J.-C. On lit dans la traduction française d'Ockley, t. 1, p. 1, que ce fut le lundi 6 juin de l'an 632; c'est une erreur, car le 6 juin de cette année fut un samedi et non un lundi; d'où il s'ensuit que le 8 juin fut un

lundi, comme je l'ai indiqué. La fausse date assignée à la mort de Mahomet par Lebeau a été tirée de l'*histoire universelle* des Anglais, t. xv, p. 176, trad. franç. édit. in-4°. Il est facile de reconnaître que, dans cette occasion, on a confondu l'année lunaire avec l'année solaire.—S.-M.

<sup>2</sup> On n'est pas d'accord sur la durée de la vie de Mahomet : selon l'o-

Sale, diss.  
sur le Mah.  
D'Herbelot,  
bibl. or.  
Assemani,  
bib. Or. t. 2  
et 3.

Deguignes,  
hist. des  
Huns, t. 1.  
p. 323, 402.  
Hist. Univ.  
des Anglais,  
t. 15. p. 171-  
221.  
ed. in-4°.

après lui l'incendie qu'il avait allumé. Près de mourir, il recommanda trois choses à ses amis qui l'environnaient : de chasser tous les idolâtres de la presque île de l'Arabie; de faire part aux prosélytes de tous les droits et de tous les privilèges des Musulmans naturels; et de s'attacher constamment à la prière. C'est en conséquence de ces ordres que les mahométans, qui tolèrent ailleurs les chrétiens, les Juifs et les Gaures<sup>1</sup>, n'en souffrent point dans toute l'Arabie; que les renégats sont admis aux mêmes charges et aux mêmes emplois que ceux qui sont nés musulmans; et que les moins dévots ne se dispensent guère du nombre de prières prescrit pour chaque jour.

VIII.  
Pouvoir des  
successeurs  
de Maho-  
met.

Cet imposteur avait réuni en sa personne l'autorité royale et pontificale; il la transmet à ses successeurs. Comme pontifes, ils interprétaient la loi, faisaient des constitutions en matière de religion, officiaient et prêchaient dans les mosquées. Vers le milieu du 10<sup>e</sup> siècle, la puissance royale ayant été envahie par différents usurpateurs, les khalifes (ce mot signifie *vicaire* et *successeur*<sup>2</sup>) ne conservèrent que l'autorité des pontifes. Toujours respectés, on les regardait comme des personnes sacrées : ils prononçaient sur les questions qui concernaient l'islamisme; ils étaient nom-

pinion la plus commune et la plus vraisemblable, il vécut soixante-trois ans; d'autres lui donnent soixante-cinq ans, d'autres enfin soixante ans seulement. Toutes ces incertitudes viennent du peu d'accord des auteurs qui donnent la date de sa naissance. Toutes ces dissidences, au reste, ne paraissent procéder de ce qu'on n'a pas des idées bien justes de la nature des années qui étaient en usage chez

les Arabes avant l'hégire. Voy. ci-dev. p. 59, not. 3, liv. LVI, § 27. — S.-M.

<sup>1</sup> Le nom de Gaures, chez les Turcs *Djinnour*, le même que celui de Guebres, dont il est une altération, est donné particulièrement aux Perses sectateurs de la loi de Zoroastre. Les Musulmans l'étendent quelquefois à tous les peuples qui ne professent pas la religion de Mahomet. — S.-M.

<sup>2</sup> Le mot arabe *khalifah* signifie

més les premiers dans les prières publiques ; mais ils n'avaient aucune part au gouvernement civil. Enfin l'autorité et le nom même de khalife furent entièrement éteints par les Tartares <sup>1</sup>, lorsqu'ils prirent Bagdad en 1258. Depuis ce temps, la plupart des princes mahométans ont établi chacun dans leurs états un chef de religion, qui porte en Turquie le nom de moufti, et celui de sadr en Perse.

L'Alcoran <sup>2</sup> ne permettait que quatre femmes à la fois ; mais le prophète, par un privilège qu'il avait eu soin de faire descendre du ciel et d'insérer dans l'Alcoran, en avait eu un bien plus grand nombre : onze suivant quelques auteurs, et vingt et une selon d'autres <sup>3</sup>. Néanmoins il ne laissait aucun enfant mâle, et la succession semblait regarder Ali, cousin et gendre de Mahomet <sup>4</sup>, qui l'avait même désigné par son testament comme le plus digne de régner après lui. Mais Abou-bekr <sup>5</sup>, beau-père du prophète <sup>6</sup>, et qui le premier

ix.  
Abu-bekr  
lui succède.

vicaire, lieutenant. Ce titre fut pris par Abou-bekr, le successeur de Mahomet. — S.-M.

<sup>1</sup> Par les Mongols que conduisait Houlagou descendant de Tchengbizkhan, le fondateur de la dynastie des Mongols de Perse. Un membre de la famille des Abbassides s'enfuit alors en Égypte, où le sultan des Mamelouks le reconnut comme khalife. Ce personnage eut des descendants et des successeurs. Le dernier fut emmené à Constantinople par le sultan Sélim, conquérant de l'Égypte. C'est en lui que s'éteignit réellement le khalifat. — S.-M.

<sup>2</sup> Beaucoup d'auteurs à présent écrivent *le Coran*. — S.-M.

<sup>3</sup> Tant que Khadidjah sa première femme vécut, elle fut la seule épouse de Mahomet. Les auteurs arabes font

connaître les noms des onze autres femmes de leur prophète. Il ne paraît pas qu'il en ait eu aucune autre. On désigne seulement trois de ses concubines ou esclaves. Ces historiens n'auraient pas manqué de donner le nom des autres femmes de Mahomet, s'il en avait eu davantage. Voy. sur Khadidjah, ci-dev. p. 60, not. 3, liv. xvi, § 27. — S.-M.

<sup>4</sup> Ali, l'un des plus grands héros de la loi musulmane, était fils d'Aboutaleb, oncle de Mahomet ; il avait épousé Fathimah ou Fatime, fille du prophète et de Khadidjah. Elle survécut de très-peu à son père. Tant qu'elle vécut Ali n'eut pas d'autre femme. — S.-M.

<sup>5</sup> Les Grecs le nomment *Aboubachar*, Ἀβουβαχχάρης. — S.-M.

<sup>6</sup> Sa fille, épouse de Mahomet, était

avait cru en lui <sup>1</sup>, réunit les suffrages en sa faveur. C'était le plus considéré des Arabes, et Mahomet devait à son zèle le principal succès de sa prédication. De plus, Omar et Othman, les plus puissants de la nation, l'appuyaient de tout leur crédit, aimant mieux voir dans cette place, à laquelle ils aspiraient eux-mêmes, un vieillard de soixante ans, qu'un jeune homme tel qu'Ali, qui, selon le cours de la nature, devait les en exclure pour toujours. C'est cette préférence d'Abou-bekr sur Ali, qui a fait naître ces haines irréconciliables et ces guerres si fréquentes entre les Turcs et les Persans. Ceux-ci prétendent qu'Ali fut le légitime successeur de Mahomet, et que les trois premiers khalifes n'ont été que des usurpateurs, non plus que les Ommiades, qui ont régné après eux au préjudice des Fatimites <sup>2</sup> ou des enfants d'Ali, nés de sa femme Fatime, fille de Mahomet. Cette ancienne discorde subsiste encore; et les effets n'en sont aujourd'hui que suspendus par l'horrible embrasement des guerres civiles dont la Perse est le théâtre depuis plusieurs années <sup>3</sup>. Les

*Aïeschah.* Le successeur de Mahomet s'appelait *Abd-allah*, il fut ensuite nommé *Abou-bekr*, ce qui signifie le père de la vierge, à cause de sa fille Aïeschah, la seule femme que Mahomet ait épousée vierge. Abou-bekr était un parent éloigné de Mahomet; son père Othman était le 5<sup>e</sup> descendant de Morrah, le 7<sup>e</sup> ancêtre de Mahomet. Abou-bekr est surnommé par les Musulmans *siddik*, c'est-à-dire le *véridique*, parce que c'est lui qui a assuré de son témoignage la vérité de toutes les actions merveilleuses de la vie de Mahomet.—S.-M.

<sup>1</sup> On plutôt l'un des premiers qui eut cru à sa mission. Le premier dis-

ciple de Mahomet fut son affranchi Zaïd. Voyez ci-dev. p.78, not.6, liv. lvi, § 38.—S.-M.

<sup>2</sup> On donne aussi le nom de Fatimites ou Fatémîtes aux khalifes schismatiques qui ont régné en Égypte depuis le commencement du 10<sup>e</sup> siècle jusqu'au milieu du 12<sup>e</sup> siècle, et qui se prétendaient aussi issus du prophète, par Fatime.—S.-M.

<sup>3</sup> A l'époque à laquelle écrivait Lebeau, en 1768, la Perse était encore déchirée par les guerres civiles prodites par l'assassinat du célèbre usurpateur Thamas Kouli-khan. Ces troubles n'ont cessé que long-temps après, lors de l'avènement de la race

Turcs qui se qualifient de sunnites, c'est-à-dire d'orthodoxes attachés aux traditions, détestent les Persans, qu'ils traitent de schiïtes, terme injurieux qui signifie sectaires ou schismatiques.

Abou-bekr ayant fait le dénombrement de ses sujets trouva cent vingt-quatre mille musulmans, et ne douta point qu'avec de pareilles forces il ne fût en état de former les plus grandes entreprises. Il commença par réduire ceux d'entre les Arabes qui refusaient de le reconnaître<sup>1</sup>, et songea ensuite à étendre sa puissance hors de l'Arabie. Mahomet, quelque temps avant sa mort, se préparait à porter la guerre en Syrie. Il avait nommé pour général Osama, fils de Zaïd, tué à la bataille de Muta<sup>2</sup>. Ce jeune guerrier, animé par le désir de venger la mort de son père, avait en peu de jours rassemblé des troupes; et ayant reçu l'étendard de la main de Mahomet, il était allé camper à Djorf, à une lieue de Médine<sup>3</sup>, lorsque la mort de Mahomet l'obligea d'attendre de nouveaux ordres. Abou-bekr jugea à propos de suspendre cette expédition, pour achever une conquête déjà commencée. Les troubles dont la Perse était agitée depuis la mort de Siroès avaient attiré sur les frontières les armes des Sarrasins. Dès l'année précédente, Mahomet avait envoyé Abou-

x.  
Les Musul-  
mans atta-  
quent l'Irac  
Arabique.

des Kadjars, d'origine Turkomane, qui gouverne actuellement la Perse. — S.-M.

<sup>1</sup> Il s'agit ici de plusieurs Arabes qui essayèrent de se faire passer pour des prophètes et entre lesquels on distingua un certain Mosailamah, dont il a déjà été question, ci-dev. p. 75, n.3, liv. LVI, § 36, et de plusieurs tribus arabes, qui refusèrent la fidé-

lité ou le tribut qu'elles avaient promis à Mahomet. Abou-bekr envoya contre eux, selon Elmacin, *hist. Sarrac.* p. 16, onze généraux chacun avec un corps de troupes — S.-M.

<sup>2</sup> Voyez ci-dev. p. 78, liv. LVI, § 38. — S.-M.

<sup>3</sup> Voyez à ce sujet Gagnier, *Vie de Mahomet*, t. 3, p. 219, 221 et 242. — S.-M.

Obeïda, fils de Masoud<sup>1</sup>, dans l'Irac Arabique<sup>2</sup>. Cette province, qui est l'ancienne Chaldée, située vers l'embouchure de l'Euphrate et du Tigre, renfermait un petit royaume, gouverné depuis plus de six cents ans<sup>3</sup> par des princes arabes nommés Mondars<sup>4</sup>. Ils y régnaient sous la protection des rois de Perse, dont ils étaient les lieutenants, sur tous les Arabes de l'Irac; comme les souverains de Gassan<sup>5</sup>, près de Damas, l'étaient pour les empereurs romains sur les Arabes de la Syrie<sup>6</sup>. La capitale des Mondars était Hira, près de l'Euphrate, à la pointe du lac de Réhéma<sup>7</sup>. Nous avons eu plus d'une fois occasion de parler de ces princes dans le cours de cette histoire<sup>8</sup>. Les Perses

<sup>1</sup> Ce général était de la tribu des Thakéfites, une des plus puissantes de l'Arabie, et qui a donné naissance à la plupart des généraux qui furent envoyés dans la Perse par les premiers khalifes. — S.-M.

<sup>2</sup> Il s'avance jusqu'à un lieu nommé *Thaatebiah*. Greg. Abulfarage, *Chron. Arab.* p. 110. — S.-M.

<sup>3</sup> Selon les auteurs arabes et persans, la durée de la souveraineté arabe de Hira fut de six cent vingt-deux ans environ. Les détails que ces auteurs fournissent sur chacun des princes qu'ils supposent avoir régné pendant ce long espace de temps, ne sont pas de nature à assurer l'exactitude de ce calcul chronologique. Je pense qu'il est impossible de faire remonter la fondation de ce royaume beaucoup au-dessus de l'époque de la dynastie des Sassanides en Perse. — S.-M.

<sup>4</sup> Ce nom donné à cette dynastie par quelques écrivains européens vient de ce que plusieurs des princes de cette famille ont porté le nom de *Mondar* ou *al-Mondar*, comme di-

sent les Arabes, ce qui a été rendu chez les Grecs par *Alumondar*. Pococke, *specim. hist. Arab.* p. 74, édit. 1650, et *histoire universelle des Anglais*, t. xv, p. 221, ed. in-4°. Il a déjà été très-souvent question de ces rois arabes de l'Irak. MM. Eichhorn et Silvestre de Sacy ont composé sur leur histoire, des ouvrages qui ont été plusieurs fois allégués dans ces notes. — S.-M.

<sup>5</sup> Gassan, ou plutôt *Ghassan*, n'était pas un lieu voisin de Damas, comme on pourrait le croire par ces paroles; c'était le nom d'un pays de l'Yémen, d'où les Arabes de Syrie tiraient leur origine. — S.-M.

<sup>6</sup> Voyez t. 8, p. 150, not. 3 et p. 151, not. 3, liv. xli, § 39 et ailleurs. — S.-M.

<sup>7</sup> Voyez t. 5, p. 484, not. 2, liv. xxx, § 39. — S.-M.

<sup>8</sup> Voyez t. 5, p. 485, not. 1, p. 487, not. 1 et 2, liv. xxx, § 39 et 41. t. 7, p. 419, not. 1, liv. xxxix, § 26; t. 8, p. 56, not. 3, l. xl, § 29. — S.-M.

se mirent en devoir de défendre leurs vassaux, et marchèrent en grand nombre contre les Sarrasins. Le général sarrasin<sup>1</sup> voulut combattre malgré l'avis de ses officiers, et fut tué le premier à la tête de ses troupes. Les Musulmans, accablés par le nombre, furent obligés de repasser une rivière<sup>2</sup>, sur les bords de laquelle ils se tinrent retranchés, en attendant du secours<sup>3</sup>. Un brave capitaine nommé Mothanna<sup>4</sup> se mit à leur tête; et ayant reçu de Mahomet un nouveau renfort<sup>5</sup>, il sortit de ses retranchements<sup>6</sup>, et mit tout à feu et à sang le long de l'Euphrate. Arzoumidokht<sup>7</sup>, fille de Chosroès, régnait alors en Perse. Elle choisit douze mille cavaliers des plus braves de ses troupes, et les

<sup>1</sup> Abon-Obaïda, fils de Masoud, le Thakésite. — S.-M.

<sup>2</sup> C'était, je pense, un bras de l'Euphrate. Voy. ci-après, not. 3. — S.-M.

<sup>3</sup> Selon Hauzah d'Ispahan (*ap. adnot. ad Abulfed. Ann. musul. I, 45.*) la première bataille livrée entre les Arabes et les Perses fut donnée à Koss-almatef, sur la rive gauche de l'Euphrate, qui avait été passé par les Arabes, un samedi dernier jour du mois de ramadan de l'an 13 de l'hégire, qui répond au 26 novembre 634. — S.-M.

<sup>4</sup> Mothanna, fils d'Harith, de la tribu de Scheïbany. — S.-M.

<sup>5</sup> Ce renfort commandé par Djo-raïr, fils d'Abd-allah le Bahérite, fut envoyé selon Aboulfaradj, *chron. Arab.* p. 111, par le khalife Omar; ce qui n'est pas possible. Le même auteur place cette guerre au mois de ramadan de l'an 13 de l'hégire, sous le même khalife, ce qui répond au temps compris entre le 28 octobre et le 27 novembre de l'an 634; il dit en même temps que cet événement arri-

va sous le règne d'Azermidokht, reine de Perse, et l'on sait qu'Iezdédjerd, son 4<sup>e</sup> successeur, datait les années de son règne du 16 juin de l'an 632. L'accord est donc impossible. Je crois qu'il faut plutôt reporter cette première expédition des Arabes contre les Perses, comme on le fait ici, peu de temps après la mort de Mahomet, c'est-à-dire au mois de ramadan de l'an 11, répondant au temps compris entre le 21 novembre et le 21 décembre 632. La même erreur est dans Elmacin, *hist. Sarac.* p. 21. Aboulfeda, *Ann. musul. I, 219*, place cependant sous le règne d'Abou-b. kr la destruction du royaume de Hira, qui fut une conséquence de cette première expédition des Musulmans. — S.-M.

<sup>6</sup> Son camp était en un lieu nommé *Dir-Hind* (le monastère de Hind), près de Hira. — S.-M.

<sup>7</sup> Azermidokht ou Azourmidokht. J'ai parlé de cette princesse, ci-dev. p. 164, not. 1, liv. LVII, § 42. — S.-M.



fit partir sous les ordres de Mihran<sup>1</sup>, le plus vaillant de ses généraux. Il marche à Hira, et les deux armées se livrent un furieux combat. Mothanna se jette au milieu des ennemis, abattant à coups de cimeterre tout ce qui se trouve à sa rencontre<sup>2</sup>. Malgré sa valeur, ses soldats plient; il les rassure, il les ramène au combat, qui dura depuis midi jusqu'au coucher du soleil. Pour décider une victoire si long-temps disputée, Mihran et Mothanna s'élancent avec fureur l'un sur l'autre; Mihran est tué d'un coup de sabre; les Perses prennent la fuite, et les Sarrasins ne songent plus qu'à ensevelir leurs morts et à panser leurs blessés.

xi.  
Iezdédjerd  
III, dernier  
roi de Perse.

Les Perses, aussi honteux qu'affligés de se voir battus par une poignée d'ennemis qu'ils avaient jusqu'alors méprisés comme des brigands, se persuadèrent que tous ces maux ne leur arrivaient que parce qu'ils étaient gouvernés par une femme. Ils conspirèrent contre la reine, la déposèrent, et mirent successivement sur le trône trois princes<sup>3</sup>, qui ne remplirent pas

<sup>1</sup> Lebeau disait *Mahrān* à l'imitation du traducteur latin de la chronique arabe d'Abou'lfaradj, p. 111, dans laquelle il a puisé ce récit. J'ai rétabli le nom de Mihran, commun et célèbre chez les Perses. Abou'lfaradj dit en outre que ce général était fils de *Mihirwaïh* ou *Mihirouïeh*. Je pense que probablement il appartenait à l'illustre famille nommée Mihaniane. Peut-être était-il le petit-fils de Mihran qui avait fait la conquête de l'Yémen, sous le règne de Chosroës le grand. Voyez t. 10, p. 78, not. 3, liv. I, § 34, et t. 7, p. 295, not. 3, et p. 326, not. 2, liv. xxxviii, § 48 et 64, et t. 8, p. 131, not. 4, liv. lxi, § 27.—S.-M.

<sup>2</sup> Selon l'auteur du *Modjmel-alte-*

*warikh*, Ms. Pers. n° 62, f° 177, le général persan qui fut vaincu par Mothanna se nommait Hormoud Djadou. *Djadou* en persan signifie *magicien*. Voyez ce que j'ai dit de cette première guerre des Arabes musulmans contre les Perses, dans l'article *Iezdédjerd III*, que j'ai inséré dans la *Biographie universelle* de Michaud, t. 21, p. 175-180.—S.-M.

<sup>3</sup> Les auteurs orientaux sont peu d'accord sur les noms et la succession des princes éphémères qui gouvernèrent la Perse pendant ce temps de troubles. Voyez ci-dev. p. 163, not. 2, liv. lvii, § 42. Ils semblent s'accorder cependant à donner le nom de Férokhzad au prédécesseur d'Iezdédjerd III. —S.-M.

l'espace d'une année<sup>1</sup>. Enfin, ils appelèrent à la couronne, Iezdédjerd, fils de [Schahariar<sup>2</sup>]. Ce prince n'avait alors que quinze ans<sup>3</sup>. La cruauté de Siroès, qui faisait périr toute la famille royale, l'avait obligé de chercher un asyle en Arabie<sup>4</sup>. Il fut proclamé roi le 16 juin 632<sup>5</sup>, la veille même de la mort de Mahomet<sup>6</sup>; et ce jour commence une ère fameuse chez les Orientaux. Un Perse nommé Hormisdas lui disputa la couronne pendant quatre ans, au bout desquels il fut tué<sup>7</sup>.

<sup>1</sup> On voit par ce que j'ai dit, ci-dev. § 10, p. 191, not. 5, que la reine Azermidokht régnait encore en novembre de l'an 632. Comme Iezdédjerd compta sa première année royale à partir du 16 juin 632, il faut qu'Azermidokht ait été tuée peu de temps après le mois de novembre de cette année, et qu'Iezdédjerd soit monté sur le trône entre le mois de novembre 632 et le 16 juin 633. — S.-M.

<sup>2</sup> Lebeau dit *fils de Sarbar et petit-fils de Chosroès par sa mère*. C'est une erreur que j'ai retranchée de son texte. Voyez ci-dev. p. 166, not. 2, liv. LVII, § 62. Iezdédjerd III, le dernier roi de Perse, n'était pas fils du célèbre général Schaharbarz, nommé *Sarbar* par Lebeau; mais il était de la race royale, et fils de Schahariar, fils de Chosroès. Son père était donc un de ces princes, frères de Siroès, qui avaient été mis à mort par cet usurpateur. Il en a déjà été question, ci-dev. p. 145, not. 6, liv. LVII, § 35. Ce n'était donc pas par sa mère, mais bien par son père, qu'il était petit-fils de Chosroès. C'est aussi à tort que Lebeau a confondu le père d'Iezdédjerd avec le général Schaharbarz, qui avait épousé en effet une fille de Chosroès.

Voyez ci-dev. p. 164, not. 2, liv. LVII, § 62. — S.-M.

<sup>3</sup> C'est ce qu'on voit dans Euty-chius, t. 2, p. 256, et dans Elmacin, *hist. Sarac.* p. 19. — S.-M.

<sup>4</sup> Je ne sais où a été puisée cette indication, que je crois erronée; on apprend de l'histoire des Sassanides par Mirkhond, qu'Iezdédjerd habitait à Istakhar dans le Farsistan ou la Perse proprement dite, lorsqu'il fut déclaré roi. — S.-M.

<sup>5</sup> Cette époque, qui est la date d'une ère célèbre dans l'Orient, n'est pas celle de l'inauguration d'Iezdédjerd, mais l'époque du commencement de l'année civile des Perses, dans laquelle ce prince monta sur le trône, et qui, selon l'usage de l'Orient, fut comptée comme la première de son règne. — S.-M.

<sup>6</sup> Ceci est encore une erreur, car ainsi que je l'ai fait voir ci-dev. § 7, p. 185, not. 1, Mahomet ne mourut pas le 17, mais le 8 juin de l'an 632. — S.-M.

<sup>7</sup> J'ai parlé ci-dev. p. 166, not. 1, liv. LVII, § 42, de cet Hormisdas, dont l'existence est fort douteuse; il en est cependant question chez les Grecs et dans la chronique syriaque d'A-

XII.  
Conquête de  
l'Irac.

Iezdédjerd porta pendant vingt ans le titre de roi<sup>1</sup>. Mais plus malheureux encore que ses prédécesseurs depuis Chosroès, il vit expirer entre ses mains cette brillante monarchie qui subsistait avec gloire depuis tant de siècles. Ce n'est pas qu'il manquât de courage; mais une nation qui n'avait cédé qu'au grand Alexandre, et qui, s'étant bientôt relevée, avait pendant sept cents ans lutté contre toutes les forces romaines, ne put résister à la valeur naissante des Musulmans. Iezdédjerd, résolu de venger l'honneur de la Perse, ne fut pas plus tôt sur le trône, qu'il mit sur pied deux armées: l'une sous les ordres de Roustam<sup>2</sup>, vieillard expérimenté, marcha vers l'Irac, où Khaled, envoyé par Abou-bekr, faisait d'horribles ravages; l'autre, commandée par un seigneur nommé [Hormouzan<sup>3</sup>], s'avança dans le Khouzistan, pour combattre Abou-Mousa<sup>4</sup>, qui était entré dans cette province avec un corps d'Arabes. Les deux généraux perses furent également défaits, et le royaume de Hira fut détruit<sup>5</sup>.

bon'Ifaradj, p. 105. — S.-M.

<sup>1</sup> Voyez ci-après, liv. LIX, § 25. — S.-M.

<sup>2</sup> Et non *Rustan*, comme on lit dans Lebeau. Les auteurs persans parlent de Roustam fils de Férokhzad, comme de l'un des plus habiles généraux de cette époque. Les auteurs arméniens qui l'appellent *Roustoum*, disent qu'il était gouverneur général de l'Aderbaidjan. — S.-M.

<sup>3</sup> Et non *Alharmazan*, comme on lit dans Lebeau, qui donne à ce nom une forme arabe qui ne lui convient pas. On apprend de la chronique de Djorair - althabary, que ce personnage était un des princes particuliers, feudataires du grand roi des Perses.

Il possédait le pays d'Ahwaz, compris dans l'étendue du Khouzistan, l'ancienne Susiane. — S.-M.

<sup>4</sup> Abou - Mousa surnommé Al-Aschary, était un des plus habiles généraux de Mahomet et des premiers khalifes. Abou'lféda, *Ann. musul.* I, 241, 243, place en l'an 17 de l'hégire, 638 de J.-C., la défaite d'Hormouzan et la conquête de l'Ahwaz par Abou-Mousa al-Aschary. — S.-M.

<sup>5</sup> Le dernier roi de Hira fut Mondar V, fils de Noman III, fils de Mondar IV. Les Arabes donnent à Mondar V le surnom de *Maghrour*, c'est-à-dire *le trompé*. Il fut tué, dit-on, à la bataille de Gowatsa, dans le pays de Bahraïn. Il cessa de régner lorsque

L'année suivante, Khaled signalait son courage dans l'Irak<sup>1</sup>, et l'empereur retiré à Emèse, séjour charmant et délicieux, s'endormait dans le sein des plaisirs. Sa vanité [était] flattée d'une ambassade que lui [avait] envoyée le roi des Indes. Ce prince le félicitait des victoires remportées sur les Perses, et lui faisait présent d'un grand nombre de pierreries très-précieuses<sup>2</sup>. Mais Abou-bekr ne s'occupait que de ses projets de conquêtes. Osama reprit par ses ordres l'expédition de Syrie, et ne trouva aucun obstacle dans sa marche<sup>3</sup>. Les Sarrasins de la frontière, qui jusqu'alors avaient servi l'empire, indignés du refus des trente livres d'or qu'on avait coutume de leur payer tous les ans<sup>4</sup>, favorisèrent son passage et lui servirent de guides. Il pénétra jusqu'à Obna, ravagea tout le pays, et revint sans aucune perte. Le succès de cette course fit espérer au khalife qu'il pourrait aisément s'emparer de la Syrie. Déjà une nombreuse armée campait autour de Médine. Voici les ordres qu'Abou-bekr donna de vive voix

AN 633.

XIII.  
Abou-bekr  
entreprend  
la conquête  
de la Syrie.

Theoph. p.  
p. 278, 279.  
Cedr. t. 1,  
p. 429.

Niceph. p. 16.  
Hist. Misc.  
l. 18, ap. Murat. t. 1, part.  
1. p. 133.

[Eutych. t. 2,  
p. 259.

Elmacin,  
Hist. Sarac.

p. 17 et 18.]  
Abou'lfa-

radj, chron.  
arab. p. 109

et 110  
[Chron. Syr.

p. 104.]  
Ockley, trad.

fr. t. 1, p. 26-  
56.

Hist. Univ.  
des Anglais,  
t. 15, p. 221-

226.

Khaled se rendit maître de Hirah. Les circonstances historiques relatives à la fin de ce royaume présentent beaucoup de difficultés. Voyez Pococke, *specim. hist. Arab.* p. 74, ed. de 1650, Eichhorn, *Abhandlung über das Reich Hira*, dans les Mines de l'Orient, Vienne, 1813, 3<sup>e</sup> vol. p. 40 et Rasmussen, *historia precipuorum Arabum regnorum ante Islamismum*, Copenhague, 1817, p. 16. — S.-M.

<sup>1</sup> Elmacin, *hist. Sarac.* p. 17, donne quelques détails sur la conquête de l'Irak par Khaled, en l'an 12 de l'hégire (18 mars 633—7 mars 634). Ce général envahit d'abord le Sowad ou les plaines de l'Irak, et les villes

d'Anbar et d'Aïn-altaman sur les bords de l'Euphrate; puis il revint vers la Syrie, et il prit Daumat-al-djandal, qui est au milieu du désert au sud de la Syrie. Voyez ci-dev. p. 76, not. 1, liv. LVI, § 36. — S.-M.

<sup>2</sup> Voyez ci-dev. p. 170, liv. LVII, § 45. — S.-M.

<sup>3</sup> Selon Théophane, p. 279, Abou-bekr, après la conquête de Hirah, se rendit maître de tout le territoire de Gaza, qui donne entrée dans le désert, voisin du mont Sinai. Ἐλαβον τὴν Ἡραν, καὶ πᾶσαν χώραν Γάζης, στόμιον οὐσῆς τῆς ἐρήμου, κατὰ τὸ Σιναιὸν ὄρος. — S.-M.

<sup>4</sup> Voyez ci-dev. p. 81, liv. LVI, § 40. — S.-M.

à ses généraux<sup>1</sup> : « Fidèles serviteurs de Dieu et de son prophète, gardez-vous de traiter durement vos troupes ; vos soldats sont mes enfants. Consultez vos officiers dans toutes les occasions importantes. Faites justice ; les injustes ne prospéreront pas. Lorsque vous rencontrerez vos ennemis, combattez vaillamment, et mourez plutôt que de tourner le dos. Si vous remportez la victoire, ne tuez ni les vieillards, ni les enfants, ni les femmes. Ne détruisez pas les palmiers, ne brûlez point les blés, ne coupez point les arbres, ne faites point de mal au bétail, à l'exception de ce qu'il faudra pour la nourriture de vos troupes. Gardez religieusement les paroles que vous aurez données à vos ennemis. Vous trouverez sur votre route des hommes qui vivent en retraite, et qui se sont consacrés au service de Dieu ; épargnez-les, eux et leurs monastères : mais pour ces membres de la synagogue de Satan, que vous reconnaîtrez à leur tonsure, fendez-leur la tête, et ne leur faites point de quartier, à moins qu'ils ne se fassent musulmans, ou qu'ils ne consentent à payer tribut. » Cette prédilection en faveur des moines était apparemment fondée sur la liaison intime que Bohaïra ou Sergius, moine de Bostra, avait contractée avec Mahomet<sup>2</sup>.

XIV.  
Premier  
avantage des  
Musulmans.

L'armée se mit en marche vers la Syrie<sup>3</sup>. Elle était de vingt mille hommes, sous le commandement d'Abou-

<sup>1</sup> Selon les auteurs arabes, ce discours fut adressé à Iézid, fils d'Abou-Sofian, qui avait été l'un des plus ardents adversaires de Mahomet. Ce Iézid était frère de Moawiah, qui fut le fondateur de la dynastie des Omeyyades. — S.-M.

<sup>2</sup> Voyez ci-dev. p. 61, liv. LVI,

§ 28. — S.-M.

<sup>3</sup> Abou-bekr, selon Elmacin, *hist. Sarac.* p. 17, envoya trois généraux contre la Syrie ; c'étaient Iézid fils d'Abou-Sofian, Abou-Obaïda fils de Djarrah, et Schourahbil fils de Hana-nah. Ils se dirigèrent vers Balka dans la direction de Damas. — S.-M.

Obeïda, fils de Djarrâh <sup>1</sup>. L'approche des Musulmans alarma l'empereur, qui vint à Damas. Il détacha Sergius, gouverneur de Césarée, avec cinq mille hommes <sup>2</sup>, pour observer la marche des Arabes, et les combattre s'il en trouvait l'occasion. Sergius les rencontra près de Tadoun, ville voisine de Gaza, et ne put éviter le combat. Blessé et obligé de prendre la fuite, il tomba de cheval, et fut remonté par ses esclaves. Étant tombé une seconde fois, comme ils se préparaient à le remonter encore : *Sauvez-vous*, leur dit-il, *et laissez périr un vieillard inutile*. Les Sarrasins l'enfermèrent dans une peau de chameau fraîchement écorché; et cette peau se rétrécissant à mesure qu'elle se desséchait, le fit mourir dans des tourments horribles. Leur haine personnelle contre Sergius fut cause de cette cruauté. Il avait empêché l'empereur de permettre aux Sarrasins alliés, d'employer les trente livres d'or qu'ils recevaient tous les ans, à commercer avec les autres Arabes <sup>3</sup>.

Le butin envoyé au khalife fit naître aux Sarrasins qui étaient restés dans le pays le désir d'aller en Syrie. Ils formèrent bientôt une nombreuse armée. Abou-bekr avait d'abord nommé Saïd <sup>4</sup> pour la commander; Omar

xv.  
Amrou et  
Khaled en-  
voyés en Sy-  
rie.

<sup>1</sup> Le nom ordinaire de ce général était Abou-Obaïda fils de Djarrâh. Cependant Djarrâh était réellement son grand-père. Il s'appelait, comme on l'apprend d'Abou'lféda, *ann. musul.* I, 245, Abou-Obaïda Amir fils d'Abdallah fils de Djarrâh, de la tribu de Fehry, branche des Koraischites. Il est regardé par les Musulmans comme un des dix personnages à qui Mahomet a par avance assuré le paradis. — S.-M.

<sup>2</sup> Théophane dit, p. 279, avec peu

de troupes, *ὅν στρατιῶν δλίγων (sic)*, et un peu plus loin, il ajoute qu'ils étaient trois cents et qu'ils furent tués avec leur chef. Selon Abou'lfaradj, dans sa chronique syriaque, p. 104, la troupe de Sergius, qu'il porte à cinq mille hommes, était composée de Romains et de Samaritains. — S.-M.

<sup>3</sup> Cette circonstance et le récit de la mort cruelle de Sergius, se trouvent dans Nicéphore, p. 16. — S.-M.

<sup>4</sup> Saïd fils de Khaled. Ce Khaled

s'y opposa, et fut approuvé d'Aïeschah, veuve de Mahomet : elle conservait un empire absolu sur l'esprit des Musulmans, qui la regardaient comme dépositaire des sentiments du prophète. Saïd lui-même, plein de respect pour ses décisions, remit aussitôt l'étendard. *Je ne prétendais, dit-il, qu'à combattre et à mourir pour la religion; et quel que soit le général, je combattrai volontiers sous ses ordres.* Telle était la grandeur d'ame de ces hommes, que Dieu avait suscités pour châtier les Chrétiens. Ce n'était pas le désir de commander, c'était uniquement l'intérêt public qui avait été cause de l'opposition d'Omar. Il regardait Amrou comme un capitaine plus capable de réussir; Amrou fut choisi pour conduire la nouvelle armée<sup>1</sup>; et dans ce même temps, Abou-Obeïda ayant reçu un échec près de Gaza<sup>2</sup>, le khalife rappella Khaled de l'Irac<sup>3</sup>, pour lui donner le commandement au-dessus des deux autres généraux.

xvi.  
Les Sarra-  
sins devant  
Bostra.

Toutes les forces des Sarrasins étant rassemblées en Syrie, on fut d'avis de commencer la conquête par le siège de Bostra. C'était une ville peuplée, riche et

n'est pas le fameux général si célèbre par sa vaillance et par son surnom d'*Épée de Dieu*, dont il va être question dans peu d'instants. Il en a déjà été parlé, p. 79, not. 2 et 3, liv. LVI, § 38.—S.-M.

<sup>1</sup> Il y a ici erreur. Lebeau a mal compris l'histoire des Sarrasins d'Ockley, qu'il suit constamment dans son récit. Amrou ne fut pas nommé pour remplacer Saïd fils de Khaled, sur les observations d'Omar. Ce commandement fut donné à Abou-Obaïda et Amrou fut dans le même temps

chargé de conduire le corps d'armée qui avait ordre d'envahir la Palestine.—S.-M.

<sup>2</sup> Rien n'indique que ce revers éprouvé par les Musulmans ait eu lieu auprès de Gaza. Ceci est une suite de la confusion signalée dans la note précédente; on a transporté le théâtre de la guerre dans la Palestine, où se trouvait Gaza, et où Amrou faisait en effet la guerre.—S.-M.

<sup>3</sup> Selon Elmacin, *hist. Sarac.* p. 18, il arriva de l'Irac, avec neuf mille soldats.—S.-M.

florissante, limitrophe de l'Arabie<sup>1</sup>, et qui par sa situation avantageuse pouvait servir de place d'armes pour le reste de l'expédition. Il y avait dans la ville douze mille hommes de cavalerie sous les ordres de Romain. Abou-Obeïda envoya d'abord vers Bostra Schourahbil, un de ses lieutenants, avec quatre mille chevaux, pour reconnaître le pays. A son approche, Romain sortit de la ville, et vint lui demander ce que les Sarrasins venaient faire à Bostra : *Ils viennent*, répondit froidement Schourahbil, *vous apporter le paradis ou l'enfer. Déterminez-vous à vous faire mahométans, ou à payer tribut, ou à passer sous le tranchant de nos épées.* Romain, de retour dans la ville, tâcha de persuader aux habitants de se soumettre à payer tribut. Ils le refusèrent, et se préparèrent à la défense. Étant sortis en armes, ils eurent d'abord quelque avantage ; mais Khaled, arrivant en même temps de l'Irac avec quinze cents cavaliers, les repoussa dans la ville. Le lendemain, le gouverneur sortit à la tête de ses douze mille cavaliers et d'un grand nombre d'habitants qui formaient une grosse troupe d'infanterie. Les deux armées s'étant rangées en bataille, Romain s'avança à cheval, et ayant appelé à haute voix Khaled, qui accourut aussitôt à lui : *Je désire depuis long-temps*, lui dit-il, *d'embrasser votre religion, et j'ai donné le même conseil aux habitants ; mais au lieu de les persuader, je n'ai fait que m'attirer leur haine : accordez-nous encore quelques jours, je vais retourner dans la ville, et renouveler mes efforts pour les engager à se rendre.* Khaled le loua beaucoup d'une si sainte résolution, et

<sup>1</sup> Voyez ci-dev. p. 78, not. 2, liv. LVI, § 38.—S.-M.



lui promit de lui conserver tous ses biens. Romain ajouta que pour ôter tout soupçon à ceux de Bostra, témoins de cette conférence, il fallait qu'ils fissent semblant de se battre. Khaled y consentit de bon cœur; mais peu accoutumé à modérer ses coups, il en porta de si furieux au gouverneur, que c'en était fait de sa vie, s'il ne se fût sauvé avec plusieurs blessures. Les habitants, qu'il voulait intimider en leur exaltant la valeur de Khaled et des Sarrasins, ne lui répondirent que par des huées et des insultes. Ils l'enfermèrent dans sa maison, et se donnèrent un autre commandant, de qui ils exigèrent qu'il allât défier Khaled, ce qu'il fit. Mais Abd-errahman, fils d'Abou-bekr, qui dans sa première jeunesse montrait déjà un grand courage, obtint de Khaled l'honneur de ce combat. Il s'y porta avec tant de force et de valeur, que le nouveau commandant prit la fuite pour sauver sa vie. Abd-errahman, au désespoir de voir échapper son ennemi, déchargea sa fureur sur les Chrétiens, qui n'avaient été jusque là que spectateurs. Khaled et les autres chefs accoururent pour le seconder. Les deux armées se mêlèrent : les habitants supérieurs en nombre combattaient pour leur vie, pour leurs femmes, pour leurs enfants, pour leur religion. Les Sarrasins animés par Khaled, qui criait sans cesse, *frappez, frappez, paradis, paradis*, s'élançaient avec l'agilité et la fureur des lions. Toute la ville était dans une confusion étrange : on sonnait les cloches; les femmes, les enfants, les vieillards faisaient retentir les églises de cris lamentables; les prêtres et les moines, courant par les rues et se frappant la poitrine, imploraient l'assistance de Dieu; on entendait au-dehors Khaled et Schourahbil, qui invoquaient aussi

à haute voix la vengeance de Dieu et de son prophète contre ces idolâtres. Enfin, les habitants couverts de blessures, et presque mis en pièces, se sauvèrent dans la ville, dont ils fermèrent les portes. Ils arborèrent sur leurs murs la croix au milieu de leurs étendards, et envoyèrent en diligence demander du secours à l'empereur.

XVII.  
Prise  
de Bostra.

La nuit suivante, Romain perça les murs de la ville auxquels touchait sa maison, et alla donner avis à Khaled de la facilité qu'il aurait de s'y introduire. Khaled fit partir sur l'heure Abd-errahman avec cent hommes. Romain, les ayant fait entrer dans sa maison, leur donna des habits semblables à ceux des soldats chrétiens, et sous ce déguisement ils se répandirent en différentes rues. Abd-errahman accompagné de vingt-cinq Musulmans se fit conduire par Romain au château, où était le nouveau commandant, contre lequel il avait combattu. Celui-ci, surpris de voir Romain, lui demanda quel sujet l'amenait : *C'est*, lui répondit-il, *pour accompagner un de tes amis qui souhaite fort te voir et t'envoyer en enfer.* Au même instant, Abd-errahman s'avance, et lui plonge son épée dans le sein, en lui disant : *Tu ne m'échapperas pas cette fois.* Aussitôt au signal donné, les Sarrasins dispersés dans les rues se rassemblent en poussant de grands cris, tuent les gardes, ouvrent les portes, et font entrer Khaled et toute l'armée. On fait main-basse sur tous ceux qui se rencontrent d'abord; mais les principaux habitants demandant quartier, Khaled fit cesser le massacre. Maître de Bostra, il y mit une garnison de quatre cents chevaux. L'exercice de la religion chrétienne n'y fut plus permis qu'en payant tribut. Le traître Romain déclara publiquement son apostasie, et se joignit aux Maho-

métans. La prise de Bostra<sup>1</sup> fut suivie de celle de Palmyre, et de plusieurs autres villes frontières de l'Arabie<sup>2</sup>.

xviii.  
Prise  
de Gaza.  
[Eutych. t. 2,  
p. 260-264.]  
Elmacin,  
hist. Sarac.  
p. 19 et 20.

Tandis que Bostra était assiégée, Amrou, par ordre d'Abou-bekr, faisait le siège de Gaza. Dès que les Sarrasins parurent devant la ville, le gouverneur demanda un pourparler avec quelqu'un de leurs officiers. L'impétueux Amrou entra lui-même dans Gaza, et s'étant présenté au gouverneur, il le salua avec respect. *Quelle cause vous amène ici?* lui dit fièrement le Romain. *L'ordre de Dieu et de notre maître*, répondit Amrou. *Si vous embrassez notre religion, vous deviendrez nos frères. Si vous voulez conserver la vôtre, obligez-vous à nous payer à perpétuité un tribut annuel, et nous vous défendrons contre vos ennemis. Autrement, il n'y aura que l'épée entre vous et nous.* Le gouverneur reconnut à cette audace que c'était le chef de l'armée, et il donna ordre de le tuer quand il sortirait de la ville. Un esclave d'Amrou<sup>3</sup>, qui entendait la langue grecque, en avertit son maître en arabe, que le Romain n'entendait pas. Aussitôt Am-

<sup>1</sup> Théophane, p. 279, place sous le règne d'Omar la prise de cette place. Οὐμαρος παραλαμβάνει Βόστραν τὴν πόλιν μετὰ καὶ ἄλλων πόλεων. —S.-M.

<sup>2</sup> Wakédy, auteur d'un livre arabe intitulé *la conquête de la Syrie*, qui forme le fond de l'histoire des Sarrasins d'Ockley, qui a été constamment suivie par Lebeau et tous ceux qui ont traité des premières conquêtes des Arabes, Wakédy, dis-je, rapporte qu'à cette même époque les Arabes conquièrent Tadmor, qui est Palmyre, Rakkah sur l'Euphrate, et Sokhnah

place dans le désert entre Palmyre et Rakkah. Le nom de cette ville est par erreur écrit *Sakhouah* dans la traduction d'Ockley. Voyez t. 1, p. 40, trad. fr. — S.-M.

<sup>3</sup> Cet esclave célèbre dans les récits des premiers écrivains musulmans, s'appelait *Wardan*. Ce nom semble indiquer qu'il était arménien de naissance ou d'origine. Voyez Hamaker, *Incerti auctoris liber, de expugnatione Memphidis et Alexandriæ vulgo adscriptus Wakidæo Medinensi*. Leyde, 1825, in-4°, adnotation, p. 83—85. —S.-M.

rou, sans changer de ton ni de couleur : *Seigneur, dit-il, je ne suis que le dernier des dix capitaines qui commandent l'armée. C'est par leur ordre que je vous parle. Ils souhaitent venir tous ensemble pour traiter avec vous, si je leur porte un sauf-conduit de votre part.* Le gouverneur, espérant se saisir des dix capitaines à la fois, révoqua l'ordre qu'il avait donné, et Amrou régagna son armée. On l'attendit en vain à Gaza; et le gouverneur plein de dépit de se voir trompé se mit à la tête de la garnison et des habitants en état de combattre, et sortit en ordre de bataille. Les Sarrasins lui taillèrent en pièces tout ce qu'il avait de troupes; ils lui coupèrent le retour, et le poursuivirent l'espace de quinze lieues, jusqu'à la vue de Jérusalem<sup>1</sup>, où il alla se renfermer. Amrou, de retour à Gaza dépourvue de gouverneur et de garnison, n'eut pas de peine à s'en rendre maître.

Les Sarrasins avaient alors sept mille hommes sous le commandement d'Amrou, trente-sept mille sous celui d'Abou-Obeïda, et Khaled, commandant général, avait amené de l'Irac quinze cents chevaux. Dès le mois de février, Khaled rassembla toutes ces troupes, et marcha vers Damas. Ce pays, le plus beau et le plus riant de l'univers, était nommé dès-lors le paradis de la Syrie<sup>2</sup>. Héraclius, se trouvant trop près de l'ennemi à Émèse, avait choisi Antioche pour sa retraite. In-

AN 634.

XIX.

Les Sarrasins vont assiéger Damas.

Elmacin, hist. Sarac.

p. 17.

Ockley, hist. des Sarr. t. I,

p. 56-68.

Hist. Univ.

t. 15, p. 226-229, ed. in-4°.

<sup>1</sup> Entychius, t. 2, p. 264, et Elmacin, *hist. Sarac.* p. 20, ajoutent que les Romains s'enfuirent jusqu'à Césarée, où ils se fortifièrent. Les Musulmans cessèrent alors de les poursuivre, et se portèrent vers le canton de *Bataniah*, qui est la *Bathanée* des anciens. Ce canton s'étend le long du

Jourdain, entre le lac de Tibériade et la mer Morte. — S.-M.

<sup>2</sup> Les auteurs orientaux s'accordent à représenter le territoire de Damas comme un des plus délicieux séjours de l'univers. On l'appelle *Gautah*, c'est selon les géographes arabes un des quatre paradis de la terre. — S.-M.

formé du dessein des Sarrasins, il fit partir Caloüs<sup>1</sup>, avec cinq mille hommes pour se jeter dans Damas. Ce commandant prit le chemin d'Émèse, qu'il trouva bien pourvue de vivres, d'armes et de munitions de guerre. Il continua sa route vers Baalbec, qui est l'ancienne Héliopolis. Cette ville située sur une éminence, et défendue par une forte citadelle, renfermait dans son enceinte les plus superbes édifices, dont les restes ont subsisté jusqu'à nos jours<sup>2</sup>. A l'arrivée de Caloüs, les habitants vinrent au-devant de lui, jetant de grands cris, et donnant des marques de la plus vive douleur. Ils croyaient déjà voir à leurs portes Khaled leur proposant l'apostasie, l'esclavage ou la mort. Caloüs, naturellement vain et fanfaron, les rassura, en jurant qu'à son retour il leur rapporterait la tête de Khaled au bout de sa lance. Arrivé à Damas, au lieu de s'occuper des dispositions nécessaires pour soutenir un siège, il passa le temps en contestations avec le gouverneur nommé Israil, prétendant commander en chef, ce qu'il ne put obtenir. Bientôt les Sarrasins parurent; les habitants sortirent à la suite de la garnison, et se rangèrent en bataille. A leur vue, un brave Sarrasin nommé Dérar<sup>3</sup>, excité par Khaled, se détache de l'armée, et fondant sur eux avec la rapidité de la foudre, il tue quatre cavaliers, six fantassins, et retourne aussi

<sup>1</sup> Ce personnage, dont le nom est sans doute corrompu, n'est connu que par les auteurs arabes.—S.-M.

<sup>2</sup> Les ruines des antiques édifices de cette ville ont été souvent visitées, décrites et dessinées par les voyageurs modernes. Tous ces monuments, qui sont romains, ne remontent pas au-delà du temps des Antonins. Il

en est de même de ceux de Palmyre.—S.-M.

<sup>3</sup> C'est un des plus célèbres héros des premiers temps de l'islamisme. Les auteurs musulmans l'appellent Dhérar fils d'Azwar. Il était de la tribu de Thay, qui était puissante dans la partie du désert qui avoisine la Syrie.—S.-M.

vîte qu'il était venu. Abd-errahman, animé par cet exemple, en fait autant, et Khaled, insultant les Chrétiens, propose le défi à quiconque voudra le combattre. Les habitants jettent les yeux sur le commandant, qui, plus par honte que par sentiment de courage, s'avance vers Khaled, qu'il veut intimider par ses bravades. Khaled lui répond par un coup de lance, le renverse de son cheval, se saisit de sa personne, et fait un nouveau défi au gouverneur, qui n'est pas plus heureux que le commandant. Sur le refus d'embrasser la nouvelle religion, ils sont mis à mort, et leurs têtes jetées dans la ville. Après plusieurs sorties sans succès, les habitants se tiennent renfermés, et envoient demander du secours à Héraclius. Cependant les Sarrasins, ayant appris des Arabes qui avaient servi dans les troupes de l'empire la fabrique et l'usage des machines de guerre, battaient la ville avec violence. Au bout de six semaines les habitants, se croyant abandonnés, offrirent à Khaled mille onces d'or et deux cents habits de soie, s'il voulait lever le siège. Il répondit qu'il ne partirait qu'après les avoir rendus Musulmans ou tributaires.

A la nouvelle du siège de Damas, l'empereur avait rassemblé les garnisons de la Syrie, et mis à leur tête son frère Théodore<sup>1</sup>. Si l'on en croit les historiens arabes, l'armée romaine était de cent mille hommes<sup>2</sup>.

xx.  
Théodore,  
frère de  
l'empereur,  
battu par les  
Sarrasins.

<sup>1</sup> Les auteurs arabes ne parlent en aucune façon de ce frère de l'empereur. Il en est question cependant dans la chronique syriaque d'Abou'l-faradj, p. 105, qui le nomme *Théodorice*. Cet historien se contente d'indiquer sa défaite par les Arabes, sans donner de détails qui puissent servir à compléter ou à rectifier les récits des Grecs et des Arabes.— S.-M.

<sup>2</sup> Les auteurs arabes, cités par Ockley, *hist. des Sarr.* t. I, p. 69, ed. fr. disent que le général qui commandait cette armée se nommait *Vardan*; ils ajoutent qu'il avait un fils, qui commandait à Émèse. Les écrivains grecs nous ont conservé si peu de détails sur les événements de cette époque, et sur les personnages qui y prirent part, qu'on ne peut être au-

[Niceph. p. 16.]  
 Theoph. p. 279.  
 Cedr. t. 1, p. 425.  
 Hist. Misc. l. 18, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 133.  
 Ducange, fam. Byz. p. 117.  
 Ockley, hist. des Sarr. t. 1, p. 68-78, ed. fr.  
 [Hist. univ. t. 15, p. 229-231, ed. in-4°.]

Mais ces auteurs méritent peu de croyance sur le nombre des troupes chrétiennes, qu'ils exagèrent toujours pour relever la valeur de leur nation. Comment Héraclius, renfermé dans Antioche, aurait-il pu en si peu de temps réunir tant de soldats? Aussi, selon le récit des auteurs chrétiens, Théodore n'en avait guère que la moitié lorsqu'il marcha vers Damas. Khaled détacha un corps de Sarrasins, sous la conduite de Dérar, pour l'arrêter dans sa marche. Ils rencontrèrent les Romains près de Gabata<sup>1</sup>. Dérar, malgré sa bravoure, fut fait prisonnier, et les Sarrasins fuyaient, lorsque Rafy, un de leurs officiers, s'opposant à leur fuite : *Quoi donc, s'écria-t-il, avez-vous oublié que quiconque tourne le dos à l'ennemi offense Dieu et son prophète? retournez à la charge; je marcherai devant vous. Qu'importe que votre chef soit mort ou prisonnier? Votre Dieu est vivant, et il voit votre lâcheté.* Ils reprirent courage, et retournèrent sur les Romains. En ce moment, Khaled arrive suivi d'un grand corps de troupes, il s'élance d'abord au travers des ennemis pour délivrer Dérar; mais apprenant qu'on l'avait sur-le-champ envoyé à Émèse sous l'escorte de cent cavaliers, il fait partir

torisé à rejeter sur ce point le témoignage des Arabes. Ce Vardan, que son nom peut faire prendre pour un arménien, était peut-être un des princes de la race des Mamigoniens, qui s'étaient attachés au service de l'empire. On sait que ce nom était commun et illustre dans cette famille.  
 — S.-M.

<sup>1</sup> Ou *Gabatha*, Γαβθα, Théopha-ne, p. 279 et *Gabitha* dans Cédrenus, t. 1, p. 425. On trouve plusieurs endroits de ce nom dans la Palestine,

mais ce ne peut être aucun d'eux, car ils n'étaient pas sur la route d'Émèse à Damas, comme le devait être le lieu où les Romains furent vaincus par les Musulmans, qui assiégeaient Damas, sous les ordres d'Abou-Obaïda et de Khaled. Je crois que c'est mal-à-propos que dans cette occasion les auteurs modernes ont combiné les indications trop brèves des écrivains grecs avec les récits détaillés mais bien romanesques des Arabes. — S.-M.

Rafy<sup>1</sup> avec le même nombre de chevaux. Rafy atteint l'escorte de Dérar, la taille en pièces, et vient avec son camarade rejoindre Khaled, qui pendant ce temps-là avait défait l'armée romaine<sup>2</sup>. Il retourne incontinent au siège de Damas. Théodore s'étant rendu auprès d'Héraclius<sup>3</sup> en fut fort mal reçu. On l'accusait de faire des railleries de l'empereur, son frère, qui, traînant sa femme avec lui dans tous ses voyages, aimait mieux abandonner des provinces entières que de la perdre de vue. Cette censure fut d'autant plus sensible à Héraclius, qu'elle était fondée. La perte de la bataille servit de prétexte à la disgrâce de Théodore; il fut renvoyé à Constantinople, avec ordre à Constantin de le faire garder à vue, sans lui donner aucun emploi. Depuis ce temps-là, il n'est plus parlé de Théodore, frère d'Héraclius; ce qui a fait penser à quelques auteurs qu'il avait été tué à la bataille de Gabata<sup>4</sup>.

Héraclius, ayant rassemblé les débris de l'armée vaincue, en donna le commandement à deux généraux. C'étaient Théodore Trithurius<sup>5</sup>, son sacellaire<sup>6</sup>,

xxx.  
Marche de  
Théodore  
Trithurius,  
et de Vahan.

<sup>1</sup> Ce Rafy fils d'Omeïrah était, comme Dhérar, de la tribu de Thay, et comme lui un des héros de l'islamisme. — S.-M.

<sup>2</sup> Selon les Arabes (Ockley, *hist. des Sarr.* t. 1, p. 78, éd. fr.), les Musulmans poursuivirent les Romains jusqu'à un lieu nommé *Wady-al-haïat*, c'est-à-dire le ruisseau des serpents. — S.-M.

<sup>3</sup> Selon Théophane, p. 279, l'empereur était alors à Édesse, πρὸς τὸν βασιλέα, dit-il, ἐν Ἐδέσῃ ἐρχεται. La même chose est répétée dans Cédrenus, t. 1, p. 425. Je crois cependant qu'il y a erreur, et que l'empe-

reur devait alors se trouver à Émèse. — S.-M.

<sup>4</sup> Ducange, qui a commis cette erreur, *famil. Byz.* p. 117, s'est trompé également en plaçant cette bataille de Gabatha en l'an 618, époque à laquelle Mahomet et les Musulmans n'étaient pas encore connus. — S.-M.

<sup>5</sup> Il le fit commandant de l'Orient, dit Nicéphore, p. 16. Στρατηγὸν ἀνατολῆς ἐπέμπει Θεόδωρον, τὸ ἐπίκλην Τριθύριον. — S.-M.

<sup>6</sup> Selon Abou'lfaradj, dans sa chronique syriaque, p. 106, ce général se trouvait à Édesse avec soixante mille cavaliers. — S.-M.



Niceph. p. 16. c'est-à-dire, intendant de son trésor<sup>1</sup>, et Vahan, Perse de nation<sup>2</sup>, qui s'était retiré sur les terres de l'empire pendant les troubles de son pays. Vahan avait amené avec lui un jeune prince fils de [Schaharbarz<sup>3</sup>], et il avait la réputation d'un guerrier expérimenté. Héraclius, fort dépourvu d'habiles généraux romains, le mit à la tête de ses troupes. Ces deux commandants étant allés à Émèse, y reçurent un renfort de dix mille hommes, en sorte que leur armée se trouva encore forte de quarante mille combattants. — [La plus grande partie de cette armée se composait des Arabes chrétiens cantonnés sur les frontières de la Syrie, et qui n'avaient point encore adopté le musulmanisme. Ils appartenaient pour la plupart aux Arabes de Ghassan, ou aux tribus de Djodam, de Kelb et de Lakhm<sup>4</sup>. Les généraux]

Theoph. p. 279, 280.  
Cedr. t. 1, p. 425, 426.  
Hist. Misc. l. 18, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 133  
[Eutych. t. 2, p. 272, 283.]  
Elmacin, p. 17, 18.  
Ockley, t. 1, p. 78-145, et 164-192.  
Assémani, bib. Or. t. 3, p. 421-424.  
Id. bib. jur. Or. t. 4, c. 20.  
[Hist. Univ. t. 15, p. 230-240, et p. 300-305, ed. in-4°.]

<sup>1</sup> Τῶν βασιλικῶν χρημάτων ταμίης. Niceph. p. 16. — S.-M.

<sup>2</sup> C'est là une conjecture de Lebeau, aucun auteur original ne dit que ce général ait été persan de naissance ou d'origine. Le nom de Vahan, commun parmi les princes de la race des Mamigoniens, fait voir qu'il était arménien. Il se peut que ce général ait appartenu en effet à la famille dont je viens de parler. Elle avait peu avant cette époque un prince du même nom. Voy. t. 10, p. 424, 425, 437 et 438, liv. LV, § 7 et 17. Le général dont il s'agit ici est nommé Mahan par les auteurs arabes. Voy. Hamaker, *liber de expugnatione Memphidis et Alexandria, adnot.* p. 52, 84 et 115. Je pense que cette différence vient de ce que dans l'ancienne écriture cufique, usitée chez les Arabes, les lettres *mim* et *waw* étaient presque semblables. — S.-M.

<sup>3</sup> C'est Abou'lfaradj qui parle,

dans sa chronique syriaque, p. 106, et dans Assémani, t. 3, p. 483, de ce fils de Schaharbarz réfugié chez les Romains. Lebeau s'exprime ainsi à son sujet. *Baane avait amené avec lui un jeune prince fils de Sarbar, et par conséquent frère d'Isdegerd.* J'ai rétabli dans le texte le nom de Schaharbarz, et j'ai supprimé les derniers mots qui contiennent une erreur complète. Théophauc, p. 279, se contente de dire en parlant de lui *un général nommé Vahan*, στρατηγὸν ὀνόματι Βαάνην. On a déjà pu voir que Schaharbarz n'était pas de la famille royale; l'erreur vient de ce que Lebeau a confondu ce général avec Schaharbarz père d'Iezdédjerd. Voyez ci-dev. § 11, p. 193, not. 1. — S.-M.

<sup>4</sup> Ces détails curieux sur la composition de l'armée romaine sont tirés de l'historien Eutychius, t. 2, p. 273. Ils sont aussi dans Elmacin, *hist. Sarac.* p. 26 et 27. — S.-M.

jugèrent à propos de former deux camps, et de partager les troupes. Ils marchèrent ensemble vers Damas, chassant devant eux les différents corps de Sarrasins qui couraient le pays jusqu'à Emèse. Ils en tuèrent un grand nombre<sup>1</sup>, et vinrent camper au bord du Bardanise<sup>2</sup> : c'est le Baradi, qui passe à Damas<sup>3</sup>. Mansour<sup>4</sup>, gouverneur de la ville depuis la mort d'Israël, avait ordre de fournir de l'argent à cette armée ; mais comme il était mécontent de l'empereur, il différa plusieurs jours. Enfin, il arriva pendant une nuit, escorté d'une troupe nombreuse qui faisait un grand bruit de timbales et de trompettes. Comme il n'avait donné aucun avis, les soldats de Vahan, s'imaginant que c'étaient les Sarrasins qui venaient fondre sur eux, prirent l'épouvante ; un grand nombre se jeta dans le fleuve, et y périt<sup>5</sup>. Mansour retourna à Damas, après avoir causé

<sup>1</sup> Elmacin a parlé, *hist. Sarac.* p. 17 et 18, de cette défaite des Arabes. Le corps des Musulmans était commandé par Khaled fils de Saïd, il fut vaincu par Vahan ou Mahan auprès de Damas, dans une prairie nommée *Mardj-alsafir*. Khaled périt dans la bataille. Cet événement obligea Aboubekr de faire partir pour la Syrie un renfort considérable, qui fut conduit par Moawiah, qui devint dans la suite le fondateur de la dynastie des Omïades. — S.-M.

<sup>2</sup> Περὶ τὸν Βαρδανίσιον ποταμὸν. Theoph. p. 280. — S.-M.

<sup>3</sup> C'est une rivière qui coule du revers oriental de l'Antiliban, en se dirigeant vers Damas, dont elle arrose les délicieux jardins, en se divisant en une multitude de bras, qui se portent ensuite vers le désert, où ils contribuent à former un lac assez

considérable. — S.-M.

<sup>4</sup> Ce Mansour mentionné par Eutychius et Elmacin, dont j'ai déjà invoqué les témoignages, appartenait à une des familles les plus distinguées de Damas. On verra plus tard qu'il était parent de St. Jean Damascène. — S.-M.

<sup>5</sup> Eutychius nous apprend, t. 2, p. 275, que le général romain Mahan ou plutôt Vahan, ayant appris que les Arabes étaient sortis de Tibériade, vint camper à deux journées de Damas, auprès d'un grand fleuve nommé *Wady-Ramad*, en un lieu appelé *Iakousah*, dans le pays de *Djaulan*, le *Gaulonitis* ou *Gaulanitis* des anciens. Ces détails s'accordent mal avec ceux qui sont tirés des autres auteurs arabes, et plus mal encore avec les courtes indications des Grecs. On doit donc croire qu'il s'agit d'au-

plus de mal aux Romains par cette surprise, qu'il ne leur avait rendu de service par l'argent qu'il apportait.

xxii.  
Khaled  
marche aux  
Romains.

Khaled informé de l'approche des Romains envoya ordre à toutes les troupes des Sarrasins dispersées dans le pays d'alentour<sup>1</sup>, de se rassembler à Adjnadin<sup>2</sup>, lieu aujourd'hui inconnu, mais qui devait être à quelques lieues de Damas. Il décampa lui-même avec Abou-Obéïda, et ils prirent ensemble la route d'Adjnadin, pour réunir toutes leurs forces et marcher à l'ennemi. La garnison de Damas, commandée par deux frères d'une grande valeur, nommés Pierre et Paul, les attaqua dans leur retraite, défit leur arrière-garde, et pillà leurs bagages, que Pierre conduisit aussitôt vers Damas, laissant son frère aux prises avec les ennemis. Khaled, averti de ce désordre, accourut à la tête d'un détachement de cavalerie<sup>3</sup>. Paul fut pris, et de six mille chevaux sortis de Damas, il n'en rentra que cent. Cependant Pierre emmenait quantité de femmes prisonnières, la plupart de la tribu des Hémiarites<sup>4</sup>, exercées à monter à cheval et à combattre. La plus

tres événements. — S.-M.

<sup>1</sup> Iézid, fils d'Abou-Sofian, de la race des Ommiades, commandait à Balkaa sur les frontières de la Syrie, Schourahbil fils de Hasanah, dans la Palestine, Noman fils de Mondar à Tadmor ou Palmyre, Amrou fils d'As, le conquérant de l'Égypte, dans l'Irak, où il resta peu de temps. — S.-M.

<sup>2</sup> C'est ainsi qu'il faut écrire, avec tous les historiens arabes, le nom de lieu qu'on lisait *Anadin* dans Lebean et dans tous les auteurs modernes qu'il a consultés pour cette partie de l'histoire byzantine mêlée aux annales des Arabes. — S.-M.

<sup>3</sup> Avant de se porter en personne au secours de l'arrière-garde, Khaled

fit partir successivement quatre détachements, chacun de deux mille hommes, sous les ordres de Rasy fils d'Omeïrah, de Kaïs fils d'Omeïrah, d'Abd-errahman fils du khalife Aboubekr et du brave Dhérar. — S.-M.

<sup>4</sup> Ou *Hamiar*. On donnait ce nom à la plupart des tribus arabes qui occupaient l'Yémen ou Arabie Heureuse. C'est de la race d'Hamiar que venait le nom d'Homérites, que les Grecs donnaient aux habitants de cette région. Voyez t. 10, p. 72, not. 4, liv. I, § 34 et ailleurs. A l'époque de l'établissement du musulmanisme, plusieurs branches de la race des Hamiarites sortirent de l'Yémen et s'établirent dans la Syrie ou dans

distinguée était Caula, sœur de Dérar. Elle égalait son frère en courage, et surpassait en beauté toutes les femmes de l'Arabie. Pierre, ébloui des charmes de sa captive, avait déjà tenté de la traiter en vainqueur; mais la fière Sarrasine, indignée des sollicitations d'un chrétien, l'avait rebuté avec mépris. Tandis que Pierre et ses soldats se reposaient à moitié chemin, elle persuada aux autres femmes de s'armer chacune d'un piquet de tente, et de s'en servir contre les ennemis, lorsqu'ils viendraient pour les faire partir. Elles se rangèrent, et se serrant dos à dos, armées de leurs piquets, elles se défendirent long-temps contre les sabres et les épées. Pendant ce nouveau genre de combat arrive Khaled, qui poursuivait les Romains à toute bride; il les charge, et, secondé des femmes, il en fait un grand carnage. Pierre fut tué; Paul, voyant la tête de son frère, refusa de se faire musulman pour lui survivre, et eut aussi la tête tranchée.

Les Sarrasins, s'étant rendus à Adjnadin, marchèrent aux Romains<sup>1</sup>. Les deux armées étant en présence le 23 juillet<sup>2</sup>, les généraux animèrent leurs soldats par

xxiii.  
Bataille  
d'Adjnadin.

l'Irak, sur les bords du Tigre et de l'Euphrate. — S.-M.

<sup>1</sup> Selon Ockley, *hist. des Sarr.* t. 1, p. 93, tr. fr., les généraux arabes dont il a été question ci-dev. p. 210, not. 3, firent leur jonction le même jour, un vendredi 12 juillet 633, en l'an 12 de l'hégire. Il faut remarquer que cette date est conçue selon l'ancien calendrier Julien, en usage en Angleterre jusqu'en 1752; ainsi le 12 juillet indiqué est réellement le 23 juillet, qui était en effet un vendredi en l'an 633. Malgré cela cette date n'est pas encore sûre; je ne crois

pas qu'elle puisse être la même que celle dont il est question dans la note suivante, et qui est donnée par Théophane. On en verra la raison dans cette même note. — S.-M.

<sup>2</sup> Cette date est donnée par Théophane, p. 280, qui ajoute que le 23 juillet était un mardi, *ἡν τρίτη τῆς ἑβδομάδος, καὶ τοῦ ἡμετέρου μηνός*. Cette indication ne se rapporte pas à l'année 634 qui est donnée par Lebeau, mais à l'an 636, époque de la bataille d'Iarmouk, dont il sera question ci-après, p. 240, § 42. Théophane rapporte ensuite une circonstance qui

les motifs les plus pressants. Du côté des Sarrasins, Caula et plusieurs autres femmes s'offrirent à combattre. Khaled accepta leur service, et les plaça à la queue de l'armée, pour tuer les Musulmans qui prendraient la fuite. Vahan<sup>1</sup> fit faire à Khaled des propositions qui furent rejetées. *Point de paix*, répondit Khaled, *si vous ne vous rendez musulmans ou tributaires*. L'armée romaine était plus nombreuse, et comme elle avait le vent à dos, Khaled différa le combat, faisant plusieurs mouvements pour gagner le vent, qui dans ces vastes plaines roule des tourbillons de poussière. Enfin, comme les archers arméniens abattaient un grand nombre d'Arabes, il donna le signal, et les deux armées se choquèrent avec fureur. Les Sarrasins, qui dans les batailles voyaient le paradis ouvert, prodiguaient leur vie. Ils avaient l'avantage, lorsque Théodore<sup>2</sup> envoya proposer une suspension d'armes jusqu'au lendemain; il offrait d'avoir une con-

nepeut réellement regarder que cette dernière bataille, quand il dit qu'après leur défaite, les Romains se jetèrent dans les passages difficiles du fleuve *Iermochthus*, qui est certainement le Iarmouk des Arabes, et où ils périrent. Εξυτοῦς βάλλοντες εἰς τὰς γενόδους τοῦ Ἰερμοχθοῦ ποταμοῦ ἐκεῖ ἀπώλοντο ἄρδην. Ce qui complique ce récit et empêche de l'admettre, c'est que Théophane place après ce combat la prise de Damas et la conquête de la Phénicie par les Musulmans, et l'on sait que Damas avait été conquise par eux long-temps avant la bataille d'Iarmouk. Pour comble d'incertitude, Abou'lféda, *ann. mosl.* I, 221, place cette bataille en l'an 13 de l'hégire (6 mars 634—24 février 635), avant la prise de Da-

mas. Abou'lfaradj bar Hébraeus semble de même rapporter à la bataille d'Iarmouk des détails semblables à ceux qui se trouvent dans Théophane; il dit que quarante mille Romains périrent dans le fleuve Iarmouk, *chron. syr.* p. 106.—S.-M.

<sup>1</sup> Il n'est question ni de Vahan, ni de Théodore, dans les récits des auteurs arabes; ils ne parlent que de Vardan, dont il a déjà été question ci-dev. § 20, p. 205, not. 2. Pour moi, je crois bien que tout ce qui est dit des deux premiers généraux, et qui est tiré de Théophane, se rapporte en effet à une époque plus moderne, au temps de la bataille d'Iarmouk.—S.-M.

<sup>2</sup> Les auteurs arabes disent que ce fut Vardan. Voyez la note précédente.—S.-M.

férence avec Khaled à la vue des deux armées. Son dessein était de placer une embuscade, pour se saisir de Khaled; mais il fut trahi par le héraut même, qui découvrit à Khaled la perfidie de Théodore. Sur cet avis, Khaled accepte la conférence, et envoie pendant la nuit dix Sarrasins sous les ordres de Dérar, qui égorgea les soldats de l'embuscade, ivres et endormis. Le lendemain les Sarrasins, plus animés encore que la veille, attaquèrent l'armée chrétienne et en firent un horrible carnage. La plus grande perte tomba sur l'armée de Théodore. Il n'en coûta pas cinq cents hommes aux Sarrasins.

Vahan ne se crut pas vaincu<sup>1</sup>. Ses soldats pleins de mépris pour Théodore et pour le prince même qui employait un si mauvais général, proclamèrent Vahan empereur<sup>2</sup>. Théodore avec le reste des troupes se sépara aussitôt de son collègue, et donna aux Sarrasins une nouvelle occasion de vaincre. Après quelques jours de marche, les deux armées se rencontrèrent près d'Émèse<sup>3</sup>. Il y eut un sanglant combat, dans le-

XXIV.  
Bataille  
d'Émèse.

<sup>1</sup> Je répète encore que les Arabes ne parlent point de Vahan. Ils disent que Vardan, le général de l'armée romaine, qui était, selon eux, gouverneur d'Émèse, fut pris et vaincu en combat singulier par Khaled, et peu après mis à mort par Dhérâr. Voyez Ockley, *hist. des Sarr.* t. 1, p. 111, tr. fr. — S.-M.

<sup>2</sup> Στασιάζοντες οἱ τοῦ Βαζάνου, Βαζάνην προχειρίζονται βασιλέα, καὶ Ἡράκλειον ἀπεκμήσαν. Theoph. p. 280. — S.-M.

<sup>3</sup> Je ne connais aucun auteur qui parle d'une bataille livrée auprès d'Émèse, à une aussi grande distance

de Damas. Ils disent bien que les Romains furent vaincus deux fois par les Arabes, mais dans le même endroit; il n'est pas d'ailleurs naturel de croire que Khaled, qui avait été forcé de lever le siège de Damas et d'ajourner ses projets sur cette ville, n'ait pas profité de la destruction de l'armée romaine pour achever la conquête de cette place importante. Cette erreur vient, je pense, de ce que Théophane a dit, p. 280, que les généraux romains qui eurent affaire aux Arabes, venaient d'Émèse. Ἀπάραντες ἀπὸ Ἐμέσης συναντῶσι τοῖς Ἀραβί. — S.-M.

quel le vent du midi servit si bien les Sarrasins, que les Romains aveuglés par les sables et la poussière tombaient sous le cimeterre ennemi sans voir le bras qui les frappait<sup>1</sup>. Le fils de Schaharbarz se sauva dans Émèse<sup>2</sup>, et Vahan, ne pouvant plus espérer de sûreté dans l'empire après l'extravagante proclamation de ses soldats, alla se cacher dans le désert du mont Sinai, où cet empereur d'une journée prit l'habit de moine<sup>3</sup>. Dans cette bataille fut tué Élie, qui avait joint quelques troupes à celles de Vahan. Pendant que les Perses dominaient en Syrie, un certain Joseph, homme hardi et entreprenant, s'était rendu maître de Byblos, sans aucune opposition de la part des Romains. Il ne prenait d'autre titre que celui de serviteur de l'empire sur la côte de Phénicie, qu'il défendait contre Chosroès.

<sup>1</sup> Selon Ockley, *hist. des Sarr.* t. 1, p. 114, Khaled annonça sa victoire au khalife Abou-bekr, par une lettre datée du vendredi 30 de djoumadi 1<sup>er</sup> de l'an 12 de l'hégire, ce qui répond au vendredi 10 septembre 633. — S.-M.

<sup>2</sup> Selon Abou'lfaradj, dans sa chronique syriaque, p. 106, ce général, échappé à cette défaite, aurait écrit à Omar que, s'il voulait lui confier des troupes, il lui soumettrait la Perse. Le khalife qui avait en sa puissance depuis la prise de Madain, dont il sera question ci-après, l. I, § 22, les filles de Chosroès, apprit d'elles ce qu'était Schaharbarz et son fils, et ce qu'ils avaient fait contre leur souverain légitime; il n'eut aucune confiance aux promesses de ce traître; il envoya des soldats qui l'arrêterent à Émèse et le firent mettre en croix. On voit par ce détail que le fils de Schaharbarz était

à Émèse, qu'il y était resté après la conquête de cette ville en 636, et qu'il faut par conséquent mettre après cette époque la mort de ce général persan. — S.-M.

<sup>3</sup> C'est là ce que raconte Eutychius, t. 2, p. 276, qui ajoute qu'il prit le nom d'Anastase, et qu'il composa un commentaire sur le sixième des psaumes. Il faut cependant qu'il en ait été autrement, ou qu'il y ait eu à cette époque, parmi les généraux d'Héraclius, un autre personnage du nom de Vahan ou Mahan chez les Arabes, car le faux Vakédy, auteur de l'histoire de la conquête de l'Égypte, écrite en arabe et publiée récemment à Leyde par M. Hamaker, parle d'un général de ce nom qui fut tué à la bataille d'Iarmouk, livrée deux ans plus tard. Voyez ci-après, § 41 et 42. Voyez aussi Hamaker, *liber de expugnatione Memphidis et*

Après lui Job, sous le même prétexte, étendit son petit état jusqu'à Césarée de Philippe et en Galilée. Élie, successeur de Job, servit Héraclius contre les Sarrasins<sup>1</sup>. Nous parlerons plus en détail de cette dynastie lorsque nous traiterons de l'établissement des Maronites.

Le retour des Sarrasins vainqueurs ôta l'espérance aux habitants de Damas<sup>2</sup>. Privés de toutes leurs ressources, ils ne voyaient d'autre parti que de se rendre. Mais Thomas<sup>3</sup>, gendre de l'empereur, qui s'était enfermé dans la ville, sans titre et sans emploi, après avoir, pendant le siège, soutenu par sa valeur le courage des habitants, les retenait encore par les motifs de religion et d'honneur. Il fit sur les ennemis une furieuse sortie, dans laquelle il eut un œil crevé d'un coup de flèche, tirée par une femme, dont il venait de tuer le mari. Deux autres sorties coûtèrent du sang aux Sarrasins; mais la moitié de la garnison et des habitants y laissa la vie. Enfin, on envoya demander à Khaled une suspension d'armes pour traiter de la capitulation<sup>4</sup> : il la refusa. On s'adressa la nuit sui-

XXV.  
Prise  
de Damas.

*Alexandria; adnot. p. 52. — S.-M.*

<sup>1</sup> Tous ces détails historiques, dont il est très-difficile d'apprécier la certitude et l'exactitude, n'ont d'autre garantie qu'une histoire écrite en syriaque, par un anonyme, au commencement du 14<sup>e</sup> siècle, à ce qu'il paraît. Ils ont été fréquemment allégués par les auteurs ecclésiastiques des derniers siècles, et en particulier par le savant orientaliste Assémani, dans les ouvrages où ils ont voulu faire connaître l'origine et l'histoire des chrétiens catholiques du mont Liban, connus sous le nom de Maronites,

dont les Annales et l'origine présentent encore bien de l'incertitude. Voyez en particulier, Assémani, *Bibliotheca juris orientalis*, t. IV, c. 20, p. 393 et seq. — S.-M.

<sup>2</sup> Ockley donne fort en détail, *hist. des Sarr.*, t. I, p. 119 et suiv., toutes les opérations du siège de Damas. — S.-M.

<sup>3</sup> Ce personnage n'est connu que par ce qu'en dit Ockley, *hist. des Sarr.* t. I, p. 123 et suiv., tr. fr., d'après l'histoire de la conquête de la Syrie, attribuée à Wakédy. — S.-M.

<sup>4</sup> Les détails donnés sur la con-



vante à Abou-Obéïda, plus doux et plus humain, qui campait à une autre porte. Ce général voulut bien traiter avec eux, et leur accorda sept églises. L'accord étant fait, il reçut des otages, et entra dans la ville avec cent hommes, auxquels il défendit de tirer l'épée. Cependant Khaled, n'étant pas instruit du traité, donnait un violent assaut. Tandis qu'on se battait de part et d'autre avec un égal acharnement, un prêtre nommé Josias vint trouver Khaled et lui offrit d'introduire les Musulmans. Khaled lui donna cent hommes, qui eurent ordre de rompre les portes dès qu'ils seraient entrés. Ce qui étant exécuté, les Sarrasins se jetèrent de ce côté-là dans la ville, massacrant tous ceux qu'ils trouvaient sur leur passage. En avançant, Khaled rencontra Abou-Obéïda à la tête de sa troupe, l'épée dans le fourreau, et marchant en paix. Étonné de cette inaction, il apprend le traité fait avec les habitants; il entre dans une grande colère, protestant qu'on n'avait pu rien conclure sans la participation du principal chef, et qu'il n'y aurait aucun égard. En même temps les soldats, altérés de sang, se jetaient sur les habitants, dont il ne serait pas resté un seul si Abou-Obéïda, à force de prières, n'eût calmé l'impitoyable Khaled. Ce fut ainsi que Damas tomba au pouvoir des Sarrasins, le trentième d'août<sup>1</sup>, après six mois de siège.

quête de Damas par Eutychius, t. 2, p. 272-281, diffèrent beaucoup de ceux qu'on lit ici, et qui sont puisés particulièrement dans Ockley, qui les a empruntés au faux Wakédy, qui a écrit en arabe l'histoire de la conquête de la Syrie. Selon Eutychius, le gouverneur de Damas, Mansour, dont il a été question, ci-dev. § 21,

p. 209, not. 4, conclut une capitulation avec les Arabes. Cet auteur représente Mansour comme un traître, auteur de tous les maux qui accablèrent la Syrie à cette époque. Il ajoute qu'il fut anathématisé par les évêques du pays. — S.-M.

<sup>1</sup> La date de la prise de Damas se présente avec bien des différences

On déclara aux habitants qu'ils étaient maîtres de se retirer où ils voudraient; mais Khaled ne voulut leur accorder que trois jours de sûreté, après lesquels on pourrait les traiter en ennemis, en quelque lieu qu'ils se trouvaient. On leur permit de sortir avec leurs effets, et chacun une arme, lance, arc ou épée. Le mouvement qu'un ordre si rigoureux excitait dans la ville ressemblait au tumulte d'un saccagement et d'un pillage. On voyait emporter quantité d'or, d'argent, de pierreries. Outre la garde-robe de l'empereur, il y avait plus de trois cents charges de soie teinte en pourpre et d'étoffes précieuses. Baignés de larmes, osant à peine faire entendre leurs sanglots au milieu des risées et des insultes des Sarrasins, baisant le seuil de leurs maisons, et traînant après eux leurs femmes et leurs enfants, ils partaient courbés sous la crainte du cimeterre ennemi autant que sous les fardeaux dont ils étaient chargés. Dans cette troupe déplorable on voyait des dames faibles et délicates, nourries dans les délices de ce beau pays, se traîner à pied par des

dans les auteurs orientaux. Selon El-macin, cette ville fut conquise dans le mois de redjeb, de l'an 14 de l'hégire, qui répond au temps compris entre le 21 août et le 20 septembre 635. Cette indication ne s'accorde pas avec ce qui est dit plus loin, § 28, que Damas fut prise le jour de la mort d'Abou-bekr. Il est certain que ce khalife mourut en l'an 13 de l'hégire. On n'est pas également assuré du jour de sa mort. Selon Abou'lfaradj, *chron. Arab.* p. 110; ce fut un lundi, 8 de djoumadi 1<sup>er</sup>; selon Elmacin, *hist. Sarac.* p. 18, ce fut un vendredi, 23 de djoumadi 2<sup>e</sup>; et cependant il

assure que le dernier jour du khalifat d'Abou-bekr fut un mardi, ce qui s'accorde avec Abou'lféda, *ann. musul.* I, 221, qui place la mort de ce prince un mardi 22 de djoumadi 2<sup>e</sup>. Cette dernière date répond au mardi 23 août 634, et je la regarde comme la date la plus probable de la mort d'Abou-bekr, sans pouvoir assurer que cette date soit bien aussi celle de la prise de Damas, qui cependant dut être conquise par les Arabes vers le même temps. Il paraît bien constant au reste, par le témoignage de tous les auteurs arabes, que la nouvelle de la prise de Damas, conquise sous

déserts affreux et des montagnes escarpées, mourant de faim et de soif, et privées de tous les soulagements de la vie. Les habitants qui s'assujétirent à payer un tribut eurent la liberté de rester à Damas, mais ce fut le plus petit nombre. On dit qu'à la première nouvelle qu'Héraclius reçut de la prise de Damas, il s'écria : *Adieu la Syrie*<sup>1</sup>; et qu'il fit dès ce moment ses dispositions pour abandonner le pays et retourner à Constantinople.

xxvi.  
Aventure  
d'un habi-  
tant de Da-  
mas.

Durant le siège de Damas, l'amour fit naître une aventure qui se termina par l'événement le plus tragique. Une patrouille de Sarrasins entendit pendant la nuit hennir un cheval qui sortait par une des portes de la ville. Ils l'attendirent, et firent prisonnier celui qui le montait. Un moment après, ils virent sortir de la même porte un autre cavalier, qui appela le premier par son nom. Ils ordonnèrent à leur prisonnier de lui répondre, afin de l'attirer et de le prendre. Le premier cria en langue grecque : *l'oiseau est pris*. Sur-le-champ, le second tourna bride et rentra dans la ville. Les Sarrasins devinèrent aisément que le premier avait averti l'autre. Ils voulaient d'abord le tuer; mais ils jugèrent plus à propos de le conduire à Khaled. *Qui es-tu?* demanda le général sarrasin. « Je « suis, répondit-il, un homme de qualité; mon nom « est Jonas. J'ai fiancé une jeune fille que j'aime avec « passion, et dont je suis aimé. Mais sur le point de « la célébration du mariage, les parents me l'ont re-

le règne d'Abou-bekr, ne fut connue en Arabie que sous le règne d'Omar. — S.-M.

<sup>1</sup> Tous les auteurs orientaux rapportent ce propos d'Héraclius, A-

bon'Isfaradj, *chron. Arab.* p. 113, *chron. Syr.* p. 107; Eutychius, t. 2, p. 280; Elmacin, *hist. Sarac.* p. 28, et Abou'Isfeda, *Ann. musul.* I, 227. — S.-M.

« fusée, disant qu'ils avaient changé de dessein. Nous sommes convenus secrètement de sortir de la ville. Je l'ai avertie de mon malheur pour l'en garantir. Je ne puis vivre sans la voir ; mais je mourrais si je la voyais captive. Otez-moi la vie, ou ma douleur me l'ôtera bientôt. » *Oui, tu mourras*, reprit Khaled, *si tu refuses de te faire Musulman ; mais si tu embrasses la vraie religion, rien ne manquera à ton bonheur. Je te rendrai ton épouse, dès que la ville sera prise.* Jonas, aveuglé par sa passion, prit sans balancer le dernier parti, et plus ardent à la prise de la ville que tous les Sarrasins, il les servit avec chaleur. Dès que la capitulation fut arrêtée, il chercha sa maîtresse ; et l'ayant trouvée dans un monastère, où elle s'était consacrée à Dieu pour le reste de ses jours, il lui raconta son aventure et voulut l'engager à le suivre. Elle le rejeta avec horreur, et rien ne put l'ébranler dans sa résolution. Lorsque Thomas et les autres Chrétiens sortirent <sup>1</sup>, elle partit avec eux.

Les trois jours accordés aux habitants pour assurer leur retraite étant écoulés, Khaled, suivi de quatre mille chevaux<sup>2</sup>, se mit à leur poursuite. Il y était excité par le désir d'enlever un si riche butin, par la rage désespérée de Jonas, et par le zèle de Dérar, barbare dévot de l'islamisme, qui faisait grand scrupule aux pieux Musulmans d'avoir épargné tant de sang infidèle. Après une route très-pénible par des mon-

XXVII.  
Massacre  
des fugitifs.

<sup>1</sup> Les auteurs arabes parlent d'un personnage nommé *Herbis*, qui sortit de Damas avec les autres émigrés, et qui était aussi illustre par sa naissance que par son courage. — S.-M.

<sup>2</sup> Pour ne pas être inquiété dans sa marche, Khaled prit la précaution de faire habiller les gens de sa suite comme les Arabes chrétiens, qui reconnaissaient la suprématie de l'em-

tagnes impraticables<sup>1</sup>, Khaled atteignit près de Laodicée ces infortunés fugitifs. Il les trouva qui se reposaient sur l'herbe, où ils avaient étendu leurs habits après une grande pluie. Il en fit un cruel massacre. Thomas fut tué en se défendant vaillamment; Jonas y retrouva sa fiancée; elle se battit contre lui : mais ayant été renversée par terre, devenue prisonnière de son amant, elle se perça le cœur d'un couteau. Une autre femme d'une rare beauté, distinguée de toutes les autres par la richesse de sa parure, se distinguait encore plus par son courage. Elle se battit long-temps contre Rafy, dont elle tua le cheval avant qu'il pût l'obliger à se rendre. Enfin, Rafy s'en étant rendu maître, l'offrit à Jonas pour le consoler de la perte de son épouse; mais Jonas, inconsolable, la refusa. Khaled, apprenant que cette belle héroïne était la veuve de Thomas et la fille de l'empereur<sup>2</sup>, fut assez généreux pour la faire conduire à Antioche avec honneur, et remettre entre les mains de son père.

XXVIII.  
Mort d'Abou-bekr.  
Theoph. p.  
279.

Abou-bekr mourut de phthisie le jour même de la prise de Damas<sup>3</sup>, âgé de soixante-trois ans. Il avait régné deux ans, deux mois et demi<sup>4</sup>. Ce qui rend sa mémoire

pire. A la faveur de ce déguisement, il put, lui et les siens, parvenir jusqu'au bord de la mer.—S.-M.

<sup>1</sup> Il se dirigea du côté de la Phénicie, en longeant la côte, par Djabalal et Laodicée.—S.-M.

<sup>2</sup> Voyez ci-dev. § 25, p. 215, not. 3.—S.-M.

<sup>3</sup> Voyez ci-dev. § 25, p. 216, not. 1.—S.-M.

<sup>4</sup> Elmacin rapporte, *hist. Sarac.* p. 18, que son règne fut de deux ans, trois mois et neuf jours, ou selon

d'autres deux ans et quatre mois moins quatre jours. Cette différence vient de la manière dont on suppose les années, lunaires comme les Arabes, ou solaires comme chez les Romains et chez nous. Selon Eutychius, t. 2, p. 264, Abou-bekr régna deux ans, trois mois et vingt-deux jours. Selon la chronique arabe d'Abou'lfaradj, pendant deux ans, quatre mois moins huit jours. Selon Abou'lféda, *Ann. musul.* I, 221, deux ans, trois mois et dix jours.—S.-M.

plus précieuse aux Musulmans, c'est qu'il recueillit et réduisit en un corps les chapitres de l'Alcoran détachés et sans suite. Mais ce qui lui doit conserver l'estime de toutes les nations, c'est son désintéressement et sa justice. Après la conquête et le pillage des plus riches contrées, sa succession ne monta qu'à cinq staters <sup>1</sup>, qui font environ quarante écus de notre monnaie. Il ne prenait dans le trésor pour sa dépense journalière, que trois drachmes <sup>2</sup>, c'est-à-dire, environ cinquante sols. Tous les vendredis, qui sont les jours de dévotion dans la religion musulmane, il distribuait ce qu'il y avait d'argent dans le trésor, à proportion du mérite de chacun, d'abord aux gens de guerre, ensuite aux savants (ils appelaient ainsi leurs théologiens, leurs poètes, leurs astrologues), enfin à ceux qui avaient mérité quelque récompense par leur travail. Mahomet lui avait donné deux surnoms, celui de *Seddik*, c'est-à-dire *témoin fidèle* <sup>3</sup>, parce qu'il avait attesté aux Arabes la vérité du voyage céleste du prophète; et celui d'*Atik*, qui signifie le prédestiné. Il désigna Omar <sup>4</sup> pour son successeur; et comme Omar le pria de ne point penser à lui, disant qu'il n'avait pas besoin de cette dignité : *Je le sais bien, répliqua le khalife, mais cette dignité a besoin de vous.* Son testament commençait par ces paroles mémorables : *Ceci est le testament d'Abou-bekr, qu'il a*

Cedr. t. 1, p. 425.

Const. Porp. de adm. Imp. c. 18.

[Eutyeh. t. 2, p. 264, 266.]

Elmacin, hist. Sar. p. 18, 20 et 21.

Abul'faradj. Chr. Arab.

p. 110. Hottinger,

hist. Or. l. 2, c. 5.

Pagi ad Bar. Ockley, hist.

des Sar. t. 1, p. 144-154,

et 194-198. Hist. Univ.

t. 15, p. 240 et suiv.

et p. 297, ed. in-4°.

D'Herbelot, bibl. Or.

<sup>1</sup> On plutôt *Dirhem*, nom que les Arabes donnent à la monnaie d'argent. C'est la traduction latine d'Elmacin qui emploie, mais à tort, le nom de statère. — S.-M.

<sup>2</sup> Encore *Dirhem*. Il ne s'agit pas dans le texte d'une monnaie différente. — S.-M.

<sup>3</sup> Voyez ci-dev. § 9, p. 187, not. 6. — S.-M.

<sup>4</sup> En grec Οὔμαρος, ou bien Οὔμαρ. Ce khalife, qui se nommait chez les Arabes Abou-Hafs Omar, était fils de Khattab, 8<sup>e</sup> descendant de Kaab, 8<sup>e</sup> ancêtre de Mahomet. — S.-M.

*fait sur le point de sortir de ce monde pour entrer dans l'autre ; dans le temps où les incrédules commencent à croire, où les impies n'ont plus de doute, et où les menteurs disent la vérité.* Il avait souvent à la bouche cette sentence : *Les bonnes actions sont une sauve-garde contre les coups de l'adversité.* Il était maigre et de haute taille ; il buvait et mangeait peu. L'exemple de ses vertus apparentes était bien capable de séduire ceux que l'épée de Khaled avait conquis à la religion musulmane.

xxx.  
Omar kha-  
life.

Omar qui lui succéda fut, selon quelques auteurs, le premier des khalifes qui prit le titre d'*Emir-al-Moumenin*, c'est-à-dire, *prince des fidèles*. Ce mot corrompu dans les langues de l'Europe a formé celui de *Miramolin*. A la nouvelle de la mort d'Abou-bekr et de l'élévation d'Omar, Khaled s'écria : *Je ne suis donc plus général*. En effet, dès le 1<sup>er</sup> octobre arriva une lettre d'Omar, qui nommait Abou-Obéïda commandant principal en Syrie. Omar le préférait à cause de sa douceur et de sa modestie. Ce Khaled, qu'on peut regarder comme un de ces puissants et terribles instruments que Dieu employe dans sa colère pour la destruction des empires ; ce génie violent et impétueux, mais vraiment magnanime, descendit sans murmurer aux emplois subalternes ; il soumit sa fierté naturelle à l'amour du bien public, et sacrifia de bonne foi tout ce qu'il avait de talents et de forces à la gloire d'un général auquel il se sentait supérieur.

xxx.  
Héraclius  
reporte la  
sainte Croix  
à Constanti-  
nople.

Héraclius était désespéré des nouvelles qu'il recevait tous les jours. Ayant assemblé son conseil, il demanda quelle pouvait être la cause des succès étonnants des Arabes, si inférieurs aux Romains pour le

nombre, pour la science militaire, pour la manière de s'armer; barbares misérables, la plupart sans armes défensives, ayant même à peine assez d'habits pour se couvrir. Après quelques moments de silence, un vieillard se leva, et dit : *Qu'on ne pouvait attribuer les victoires des Sarrasins qu'à la colère de Dieu irrité contre les Romains, qui, foulant aux pieds les lois de l'Évangile, s'abandonnaient aux plus honteux désordres, et se faisaient une guerre intestine, plus opiniâtre que celle des Sarrasins, par leurs concussions, leurs violences, leurs injustices et leurs usures.* L'empereur convint de la vérité de ces reproches, et déclara qu'il allait quitter la Syrie et se retirer à Constantinople. En vain ses officiers lui représentèrent que cette retraite ôterait le courage à ses sujets et fournirait aux Sarrasins un sujet de triomphe. Il persista dans sa résolution, et partit pour Jérusalem. Persuadé que cette ville serait bientôt la proie de l'armée musulmane, il voulait du moins sauver la sainte croix, qu'il avait eu l'honneur de retirer des mains des Perses. Le patriarche Sophronius, fondant en larmes avec tout son peuple, lui remit ce sacré dépôt, et l'empereur prit par terre le chemin de Constantinople avec l'impératrice. Ce prince, dont l'esprit était affaibli par ses malheurs, était devenu timide, et craignait la mer. Arrivé au Bosphore, il n'osa se montrer vaincu et fugitif à cette même capitale où, vainqueur des Perses, il avait fait quelques années auparavant une entrée qui rappelait les triomphes des anciens Romains. Il s'arrêta dans le palais d'Hérée<sup>1</sup>, sur la côte d'Asie, et y séjourna long-temps, malgré

Niceph. p. 15,  
17, 18.  
Theoph. p.  
280.  
Cedr. t. 1, p.  
426.  
Hist. Misc.  
l. 18, ap. Mu-  
rat. t. 1, part.  
2, p. 133.  
Suid. voce  
Ἡράκλειος.  
Pagi ad Bar.

<sup>1</sup> Ἐν τῷ παλατίῳ τῷ καλουμένῳ τῆς Ἡρέας. Niceph. p. 17. — S.-M.



les instances des magistrats et du sénat, qui le pressaient de se rendre aux vœux d'un peuple dont il était chéri. Il se contentait d'envoyer ses fils les jours de fêtes et de réjouissances publiques, pour assister, selon l'usage, à l'office solennel, et pour présider aux jeux du cirque. Pendant ce séjour, il découvrit, ou crut découvrir une conjuration formée contre sa personne. On en accusait Athalaric, son fils naturel, Théodore son neveu<sup>1</sup>, fils de son frère Théodore, et plusieurs autres de moindre considération. Sa mélancolie lui fit croire aisément qu'ils étaient coupables; et, sans beaucoup d'examen, il leur fit couper le nez, les mains et le pied droit. Athalaric fut relégué dans l'île du Prince<sup>2</sup>, et Théodore dans celle de Gaulos<sup>3</sup>, aujourd'hui Gozo, près de Malte. Enfin l'empereur consentit à rentrer dans Constantinople. Mais pour ménager sa faiblesse, il fallut jeter sur le Bosphore un pont de bateaux que l'on recouvrit de terre, et dont les côtés garnis de branches d'arbres et de feuillages épais dérobaient la vue de la mer. Après avoir passé sur ce pont comme sur la terre ferme, il côtoya le rivage jusqu'à la pointe du golfe de Céras, et ayant traversé le pont du Barbyssus<sup>4</sup>, il entra dans Constantinople.

<sup>1</sup> Il avait le titre de *Magister* ou maître de la milice. Θεόδωρος ὁ τὴν ἀξίαν μάγιστρος. Niceph. p. 17. — S.-M.

<sup>2</sup> Εἰς τὴν νῆσον τὴν λεγομένην Πρίγκιπτον. Niceph. p. 17. Il s'agit ici de l'une des îles situées dans la Prôpontide, à une petite distance au sud de Constantinople et qui portent encore actuellement le nom d'*îles*

*des Princes*. — S.-M.

<sup>3</sup> Nicéphore l'appelle, p. 17, *Gaudomélètes*, πρὸς τὴν Γαυδομυλίτην. Cette île était nommée *Gaudos* ou *Gaulos*. C'est à son voisinage de Malte qu'elle devait le nom que lui donne Nicéphore. — S.-M.

<sup>4</sup> Ou *Barnyssus*, διὰ τῆς γεφύρας τοῦ Βαρνύσσου ποταμοῦ, dit Nicéphore, p. 18. — S.-M.

Tant d'infortunes n'avaient pas encore fait perdre à ce prince la réputation qu'il s'était acquise dans la guerre de Perse. Cubrat, roi des Bulgares<sup>1</sup>, secoua le joug du khakan des Avars; il les chassa de ses états avec outrage<sup>2</sup>, et leur en défendit l'entrée. En même temps il envoya une ambassade à Héraclius, et fit avec lui un traité de paix, qui dura inviolablement jusqu'au règne de Constantin Pogonat. Héraclius envoya des présents au roi des Bulgares, et lui conféra le titre de patrice. La Palestine, déjà alarmée des ravages des Sarrasins, fut encore affligée d'un terrible tremblement de terre, dont les secousses se renouvelèrent par intervalles pendant quarante jours. Ce fléau fut suivi de la peste qui emporta grand nombre d'habitants.

xxxii.  
Alliance des Bulgares.  
Niceph. p. 16.  
Theoph. p. 279.  
Hist. Misc. l. 18, ap. Murat. t. 1, part. 2, p. 133.  
Elmacin, Hist. Sarac. p. 19-

<sup>1</sup> Nicéphore est, je crois, le seul auteur qui nous ait conservé la mémoire de ce personnage; il ne le qualifie point *roi des Bulgares*, mais *seigneur des Onnogoundures*, nom qui devait désigner une des nombreuses tribus hunniques qui étaient venues à diverses époques se fixer sur les bords du Danube, et qui reconnaissaient plus ou moins alors la suprématie du khakan des Avars. Nicéphore ajoute que ce chef était neveu ou cousin d'un autre personnage appelé *Organa* et sans doute fort connu au temps où il écrivait, mais sur lequel il ne nous est resté aucune indication. Nicéphore s'exprime ainsi à son sujet, p. 16 : Κούβρατος ὁ ἀνεψιὸς Ὀργανᾶ ὁ τῶν Οὐνογοννιδύρων κύριος. On voit donc que le texte de Nicéphore ne parle point, comme on pourrait le croire, des Bulgares, mais des Onnogoundures; il paraît cependant que les deux peuples ont pu avoir des rapports qui les ont fait confondre dans

la suite. On trouve en effet dans Constantin Porphyrogénète, *de them.* l. 2, c. 1, que les Bulgares avaient d'abord porté le nom d'Onnogoundures, πρότερον γὰρ Οὐνογοννιδύρων αὐτοὺς ἐκάλουν. On voit sans peine que ceci se rapporte au peuple dont Nicéphore a parlé. On ne doit cependant pas en conclure, comme plusieurs auteurs et Lebeau après eux, qu'il s'agit ici d'une seule et même nation. On sait et on a déjà pu le remarquer (voy. t. 7, p. 141, not. 2, et p. 143, not. 1 et 2, liv. xxxvi, § 47), que les Bulgares étaient, à l'époque dont il s'agit, connus depuis longtemps. Les Bulgares et les Onnogoundures étaient en réalité deux peuples d'une origine peu différente, et qui se sont mêlés dans la suite. — S.-M.

<sup>2</sup> ὃν εἶχε παρ' αὐτοῦ λαὸν περιεβρίσας ἐξεδίωξε τῆς οὐκείας γῆς. Niceph. p. 16. Je crois que Nicéphore veut parler ici de troupes avars que Cou-

AN 635.

xxxvii.  
Massacre du  
monastère  
d'Abilkodos.

[Eutych. t. 2,  
p. 283 et 292.  
Elmac. hist.  
Sarac. p. 22.  
Abulfar.

chron Arab.  
p. 112.

Abulfed.

Ann. Musl.  
I, 225.]

Ockley, hist  
des Sarr. t. 1,

p. 198-236,  
[Hist. Univ.

t. 15, p. 304-  
314, ed. in-  
4°.]

Abou-Obeïda fit reposer ses troupes à Damas, dont la conquête lui ouvrait les portes de la Phénicie et de toute la Syrie. Le reste de l'année et le commencement de la suivante se passèrent en courses et en ravages, qui s'étendaient à trente lieues à la ronde. A quelque distance de Tripoli<sup>1</sup>, était le monastère d'Abilkodos<sup>2</sup>, célèbre par le séjour d'un saint vieillard, dont la vertu était renommée dans tout le pays dalentour. On venait de toutes parts lui demander sa bénédiction; on lui amenait les nouveaux mariés pour les bénir. Les Sarrasins n'auraient pas troublé cette dévotion, s'il n'y eût eu une foire très-riche et très-fréquentée, qui se tenait tous les ans à Pâques près de ce monastère. Le général résolut de la piller. Il fit partir dans ce dessein Abd-allah<sup>3</sup>, avec cinq cents cavaliers. Un chrétien perfide, qui avait donné cet avis, servit de conducteur; et ayant pris les devants pour reconnaître le lieu, il rapporta qu'il y avait cette année un concours beaucoup plus grand qu'à l'ordinaire; que le gouverneur de Tripoli y avait amené sa fille, mariée depuis peu, pour recevoir la communion des mains de ce vénérable moine, et qu'elle était escortée de vingt mille chevaux. Sur ce rapport, les Sarrasins étaient d'avis de s'en retourner: mais Abd-allah protesta qu'il ne fuirait pas, et que, dût-il être seul, il irait, de peur de s'attirer la colère de Dieu, toujours prêt à punir ceux qui se portent avec froideur à son service. Les Sarrasins, touchés de ces pieux sentiments, s'écrièrent qu'ils ne l'abandonneraient pas. Ils avançaient

brat avait reçues dans ses états, sans doute comme garnisons. — S.-M.

<sup>1</sup> Ce lieu était, dit-on, à 30 milles de Damas, entre Tripoli et un endroit nommé Harrar. — S.-M.

<sup>2</sup> *Dair-Abi'lhoudous*, en arabe le monastère du saint père. — S.-M.

<sup>3</sup> Abd-allah fils de Djaafar, dont la mère avait épousé en secondes noces le khalife Abou-bekr. — S.-M.

et arrivent pendant que le vieillard prêchait à une foule de gens, qui se pressaient autour de lui pour l'entendre. La jeune épouse, environnée de sa garde, brillait au milieu de cet auditoire. A cette vue Abd-allah, se tournant vers ses Sarrasins ; *Mes amis*, leur dit-il, *l'apôtre de Dieu a déclaré que le paradis est sous l'ombre des épées ; nous allons gagner un riche butin ou un heureux martyr.* En même temps il s'élance le cimeterre à la main au travers de cette assemblée, et la dévotion musulmane en fait une sanglante boucherie. Les Chrétiens, s'imaginant avoir sur les bras tous les Sarrasins de Damas, fuyent de toutes parts avec d'horribles cris ; mais s'étant bientôt reconnus, et s'apercevant que ce n'était qu'une poignée d'ennemis, ils reprennent courage, et enveloppent les Sarrasins ; *en sorte*, dit un auteur arabe, *que cette troupe d'élus ne paraissait que comme une tache blanche sur la peau d'un chameau noir.* Pendant que les Arabes se défendent avec courage, Abd-allah envoie à toute bride demander au général un prompt secours. Abou-Ohéïda n'avait osé jusqu'alors employer Khaled, qu'il croyait irrité. Il avait cependant besoin de sa vivacité et de sa valeur dans un danger si pressant. Il le conjure au nom de Dieu de courir au secours de ses frères : *Com-mande*, lui dit Khaled, *j'obéirais à un enfant, si le khalife lui avait donné le commandement de l'armée. Tu me trouveras toujours prêt à suivre tes ordres. Je te respecte encore à un autre titre : tu as professé avant moi la véritable religion.* Il part aussitôt avec sa troupe, et arrive lorsque les Sarrasins étaient aux abois. Sa vue ranime leur courage ; ils se joignent ; ils fondent tous ensemble sur les Chrétiens : tout est mas-

sacré; le gouverneur de Tripoli est tué par Dérar; on n'épargne que le vieillard, par respect pour la mémoire d'Abou-bekr, qui avait accordé sa protection aux moines. On enlève toutes les richesses étalées autour du monastère. La nouvelle mariée est prise avec quarante filles qui l'accompagnaient; on la donne à Abd-allah.

XXXIII.  
Sévérité  
d'Omar.

Dès que Khaled fut de retour à Damas, Abou-Obéïda rendit compte au khalife de ce qui s'était passé. Il donnait dans sa lettre de grands éloges à Khaled, qu'il savait qu'Omar haïssait. Il l'avertissait en même temps d'un désordre scandaleux, qui s'introduisait dans l'armée: *Nos Musulmans, disait-il, ont appris en Syrie à boire du vin. Omar répondit, que ces prévaricateurs méritaient d'être privés de tous les biens de la vie; qu'au lieu de satisfaire leurs appétits sensuels, ils feraient bien mieux d'observer les commandements de Dieu, de croire en lui, de le servir et de lui rendre grâces.* Ce sont les termes de sa lettre. Il condamnait tous ceux qui avaient bu du vin à recevoir quatre-vingts coups de bâton sur la plante des pieds. Cette sentence fut scrupuleusement exécutée. Mais ce qu'il y eut d'étonnant, c'est qu'Abou-Obéïda vint à bout de persuader à ses soldats, que ceux qui se sentaient coupables de ce crime devaient s'accuser eux-mêmes et s'offrir à la punition. Il y en eut un grand nombre que leur conscience seule conduisit au supplice, et qui se soumirent volontairement à cette rigoureuse pénitence.

XXXIV.  
Mouvements  
des Sarrasins  
en Syrie.

Le général, ayant laissé à Damas une garnison de cinq cents chevaux<sup>1</sup>, prit la route d'Halep, l'ancienne

<sup>1</sup> Sous les ordres de Safwan, fils d'Amir, un des compagnons de Mahomet. — S.-M.

Bérrhée <sup>1</sup>, à dessein de s'emparer de cette place importante et d'aller ensuite assiéger Antioche <sup>2</sup>; mais un ordre d'Omar l'arrêta devant Émèse <sup>3</sup>. Il avait déjà fait ses dispositions pour le siège, lorsque les habitants vinrent lui offrir dix mille pièces d'or et deux cents robes de soie pour obtenir une trêve d'un an. Ils promettaient de se soumettre, lorsque les Sarrasins se seraient rendus maîtres d'Halep, d'Alhadir <sup>4</sup> et de Kinesrin, qui est l'ancienne Chalcis <sup>5</sup>. Il accepta ces conditions, et se contenta de ravager le pays. Il fit grand nombre de prisonniers, qu'on taxait à quatre pièces d'or par tête. Ils se soumettaient à payer tribut, et s'engageaient à secourir les Musulmans de tout leur pouvoir. On leur rendait leurs femmes, leurs enfants et tous leurs effets; on enregistrait leur nom et leur demeure. Cette conduite facilita les progrès des Arabes. Ces Chrétiens, ainsi enrôlés, leur servaient d'interprètes,

<sup>1</sup> J'ai parlé fort au long de cette ancienne ville de Syrie, t. 3, p. 55, not. 1 et 3, liv. xiv, § 1 et ailleurs. Les anciens donnaient aussi à cette ville le nom de *Chalybon*, qui est certainement le même que celui d'Halep ou Haleb. — S.-M.

<sup>2</sup> Khaled fut chargé d'aller ravager les environs d'Émèse et de Kinesrin, l'ancienne Chalcis. Pour lui, il prit son chemin par les montagnes du Liban, dans le dessein de soumettre Baalbek, l'antique Héliopolis. Lorsqu'il fut arrivé près d'un lieu nommé *Djouschiah*, le gouverneur de Baalbek vint lui demander une trêve d'un an, promettant de se soumettre, si les Musulmans se rendaient maîtres d'Émèse et des villes environnantes. Abou-Obaïda lui accorda

cette trêve moyennant un don de 4000 pièces d'or. — S.-M.

<sup>3</sup> Il en forma le siège selon Ockley, *hist. des Sarr.* t. 1, p. 221, tr. fr., au mois de novembre de l'an 635 de J.-C., 14 de l'hégire. Cette ville est appelée en arabe *Hems*, et même, selon la prononciation vulgaire, *Homs*. — S.-M.

<sup>4</sup> Le mot *Hadhir*, qui signifie en arabe une demeure fixe, une habitation, s'applique à beaucoup de localités. Il désigne ici une ville, alors assez puissante, qui était située à une petite distance au sud, un peu à l'est de Kinesrin, sur la limite du désert. Elle est à présent ruinée. — S.-M.

<sup>5</sup> Voyez t. 3, p. 54, not. 1, liv. xiv, § 1, et t. 9, p. 24, not. 1, liv. xlv, § 17. — S.-M.

de guides et d'espions. Les habitants d'Alhadir et de Kinesrin étaient tentés de suivre cet exemple : mais Luc<sup>1</sup>, gouverneur de ces deux places qui étaient voisines, résolut de se défendre. Cependant il dissimulait et fit demander au Sarrasin une trêve d'un an, qui lui fut accordée, à condition que si l'empereur envoyait du secours, les deux garnisons se tiendraient renfermées dans leurs murailles, sans donner aucune assistance aux troupes impériales. On convint que les habitants, pour la sûreté de leurs terres, placeraient une marque sur leurs limites. Ils y dressèrent une colonne qui portait la statue d'Héraclius. Quelques cavaliers arabes, passant par-là, s'arrêtèrent pour considérer cette statue qu'ils admiraient, quoiqu'elle fût assez grossière : elle avait des yeux postiches. Un Sarrasin, par hasard, lui fit sauter un œil du bout de sa lance. Ce fut pour les habitants de Kinesrin une infraction manifeste de la trêve. Ils envoyèrent faire de grandes plaintes au général, qui leur protesta qu'on n'avait eu aucun dessein d'insulter l'empereur, offrant telle satisfaction qu'ils pourraient raisonnablement désirer. Ils répondirent que rien ne les satisferait que la loi du talion, et qu'il fallait crever un œil à Omar. A cette parole, peu s'en fallut que les Sarrasins ne les missent en pièces. Mais Abou-Obéïda arrêta leurs bras, en leur disant qu'ils devaient pardonner à ces Grecs, nation imbécile et dépourvue de sens; que ces misérables voulaient apparemment parler, non de la personne d'Omar mais de son image. Il offrit aux députés de leur donner la sienne, dont ils feraient ce qu'ils jugeraient à propos. Ils s'obstinèrent à vouloir celle

<sup>1</sup> Elmacin, *hist. Sarac.* p. 22, l'appelle *Mathias*. — S.-M.

d'Omar; le Sarrasin, plus sensé qu'eux, y consentit, et ils traitèrent la statue d'Omar comme on avait traité celle d'Héraclius. Cette représaille, loin d'irriter la cour de Médine<sup>1</sup>, ne servit qu'à la divertir.

Quelques mois après, on apprit à Damas que le gouverneur de Kinesrin, sans avoir égard aux conditions de la trêve, avait demandé du secours à l'empereur, et qu'il était sorti de la ville pour aller au-devant. Abou-Obéïda partit aussitôt, et envoya devant lui Khaled avec quelques troupes. Suivant dans sa marche le cours de l'Oronte, il accorda la même trêve aux habitants d'Arrestan<sup>2</sup>, de Hama et de Schizar: ce sont des villes situées le long de ce fleuve, et qui portaient encore les noms d'Aréthuse, d'Épiphanée et de Larisse. Il n'eut pas besoin de passer outre. Khaled, toujours prompt dans ses expéditions, avait rencontré le gouverneur à la tête d'une troupe plus forte que la sienne<sup>3</sup>; ce qui ne l'avait pas empêché de le combattre, de le vaincre, et de le tuer même dans le combat. Les habitants ayant perdu leur gouverneur s'étaient soumis aux Sarrasins. Malgré la déplorable situation des Chrétiens, ils contribuaient à se ruiner eux-mêmes par leurs divisions. Il y avait dans Halep assez de forces pour secourir Kinesrin, et ces deux villes ne sont éloignées l'une de l'autre que de cinq à six lieues. Mais

xxxv.  
Prise de  
Kinesrin.

[Eutych. t. 2,  
p. 283.]

Elmacin,  
hist. Sar. p.

22.

[Abulfaradj,  
chron. Arab.

p. 110.

Abulfed.

Ann. Musl.  
I, 225, 227.]

Ockley, hist.  
des Sarr. t. 1,

p. 236-278.  
[Hist. univ.

t. 15, p. 314-  
323, ed. in-

4°.]

<sup>1</sup> C'était une étrange cour que la résidence ou plutôt le campement du successeur de Mahomet. Les Arabes n'avaient alors autour de leur chef suprême rien de ce qui accompagne ailleurs la dignité royale ou la puissance souveraine. — S.-M.

<sup>2</sup> On plutôt *Restan* sans l'article arabe. Cette place, ruinée depuis la

conquête de la Syrie par les Mualmans, n'est plus qu'un village avec un pont sur l'Oronte. On y voit de beaux restes d'antiquités. C'est l'ancienne Aréthuse. — S.-M.

<sup>3</sup> Il était sorti, dit Ockley, *hist. des Sarr.* t. 1, p. 237, pour faire sa jonction avec les troupes de Djabalah, roi des Arabes de Ghassan qui



les deux gouverneurs étaient si peu d'accord, qu'on ne put les engager à se réunir pour la défense de la cause commune. Le sort d'Alhadir suivit celui de Kinesrin<sup>1</sup>.

XXXVI.  
Prise de  
Baalbec.

Les Musulmans murmuraient de toutes ces trêves qu'Abou-Obéïda accordait aux villes chrétiennes. C'était, à leur avis, trahir les intérêts de Dieu et de son prophète. Omar lui-même en fit par lettres des reproches à son général; mais Abou-Obéïda, religieux observateur de sa parole, essuya ces mécontentements, plutôt que de prévenir d'un seul jour le terme fixé par les conventions. Cependant, pour apaiser ces murmures, en attendant l'expiration de la trêve faite pour Émèse, il alla faire le siège de Baalbec. Les habitants, voyant du haut de leurs murs paraître les Sarrasins, s'imaginèrent que ce n'était qu'un parti de fourrageurs, et envoyèrent contre eux six mille chevaux, qui furent taillés en pièces. Le général, qui épargnait le sang, autant que sa loi pouvait le permettre, les invitait en vain à se rendre. Ils firent plusieurs sorties, dans lesquelles Herbis<sup>2</sup>, leur commandant, signala sa valeur, et repoussa rudement les Sarrasins. Enfin, s'étant laissé emporter trop loin par son courage, les ennemis lui coupèrent le retour, et les habitants, pour lui sauver la vie, capitulèrent et reçurent garnison sarrasine.

était chrétien, et avec celles du gouverneur d'Amouriah qui étaient envoyées à son secours.—S.-M.

<sup>1</sup> Les habitants de ces deux villes donnèrent, en se soumettant aux Arabes, 5000 onces d'or, autant d'onces d'argent, et deux mille vêtements de soie. Ockley, *hist. des Sarr.* t. 1, p. 335, tr. fr.—S.-M.

<sup>2</sup> Et non *Habis*, comme on lit dans Lebeau. Je pense que ce personnage est le même que celui qui s'appelait ainsi, et qui sortit de Damas avec Thomas, gendre de l'empereur. Voyez ci-dev. § 26, p. 219, not. 1. Voyez sur ce personnage, Hamaker, *liber de expugnatione Memphisidis et Alexandriae*, adnot. p. 112.—S.-M.

Le terme de la trêve étant expiré, Abou-Obéïda retourna devant Émèse. Comme la ville était forte et abondamment pourvue pour un long siège, après une vigoureuse sortie où ses troupes furent fort maltraitées, il s'avisa d'un stratagème. Il offrit aux habitants de se retirer, à condition qu'ils fourniraient à son armée des vivres pour cinq jours. La proposition fut acceptée. Après avoir reçu les provisions dont on était convenu, il acheta toutes celles qui restaient dans Émèse. Son intention était de revenir bientôt assiéger la ville dépourvue de vivres. Pour masquer ce dessein, il marcha vers les trois villes situées sur l'Oronte, dont la trêve ne subsistait plus. Il se présenta d'abord devant Arrestan<sup>1</sup>, place bien fortifiée, et munie d'un bon nombre de troupes, et la somma de se rendre. Sur le refus du gouverneur, il le pria de lui permettre d'y laisser quelques gros bagages qui l'embarrassaient, disait-il, dans sa marche. Le gouverneur, se trouvant trop heureux de voir les Sarrasins s'éloigner, y consentit. Abou-Obéïda fit enfermer vingt de ses plus braves capitaines dans autant de caisses<sup>2</sup>, qui furent portées dans le château, et se mit en marche comme pour aller ailleurs. Il laissa Khaled en embuscade près de la ville avec quelques troupes. Dès que les ennemis eurent décampé, les habitants ravis de joie coururent à la grande église pour rendre à Dieu des actions de grâces. Les Sarrasins enfermés, les entendant chanter, sortent de leurs caisses, se saisissent de la femme du gouverneur, qui était demeurée dans le château, la forcent

An 636.

XXXVII.  
Prise d'Ar-  
restan, de  
Hama et de  
Schizar.

<sup>1</sup> Voyez ci-dev. § 35, p. 231, Dhérar, Abd-errahman, fils d'Aboubekr et Abd-allah, fils de Djaafar.

<sup>2</sup> Parmi eux étaient le faimeux — S.-M.

de leur donner les clefs de la ville. Ils courent à l'église, massacrent cette multitude d'habitants, et ouvrent les portes à Khaled. On permit à ceux qui restaient de se retirer où ils voudraient. Quelques-uns changèrent de religion; la plupart se retirèrent à Émèse. On laissa dans la place deux mille hommes de garnison. Quoique les auteurs arabes ne disent rien de Hama<sup>1</sup> dans le récit de cette expédition, il est à croire qu'on s'en empara avant que de passer outre pour aller à Schizar. Dans cette dernière ville, les habitants tuèrent le gouverneur qui voulait se défendre, et portèrent les clefs au général sarrasin. Il les traita humainement, sans les obliger même à changer de religion. Maître de ces trois places, il revint sur ses pas, et reparut devant Émèse, lorsqu'il y était le moins attendu.

xxxviii.  
Prise d'É-  
mèse.

Dès le premier jour les habitants, résolus de se défendre, firent sortir cinq mille cavaliers bien armés et pleins de courage, qui tombèrent sur les Sarrasins occupés du campement, et en tuèrent un grand nombre. Pendant deux mois que dura le siège, ce ne furent que combats continuels, où les assiégés avaient presque toujours l'avantage, malgré le nombre supérieur des Sarrasins. Dans une de ces actions, Khaled fit preuve d'une vigueur extraordinaire. Son épée s'étant rompue, tandis qu'il se battait contre un cavalier, il se

<sup>1</sup> Aboulféda, qui fut prince de Hamah au 14<sup>e</sup> siècle, n'a pas manqué d'indiquer dans son histoire universelle l'époque de la soumission de cette ville à l'islamisme. Elle fut selon lui conquise en l'an 15 de l'hégire (13 février 636—2 février 637). Elle fut soumise aux mêmes conditions qu'Émèse, ainsi que d'autres villes des en-

virons, parmi lesquelles il compte Maarrah, ville voisine d'Émèse. On voit que la course militaire, dont il est ici question, s'étendait jusqu'à la côte de la mer, et qu'Abou-Obéida soumit à cette époque plusieurs des villes de la Phénicie, comme Laodicée, Djabalah et Antartous ou Tortose. — S.-M.

jeta sur lui, le saisit et le serra si fortement qu'il lui brisa les côtes, et le renversa mort de son cheval. Enfin, par le conseil de Khaled, les Sarrasins eurent recours à la ruse. Ils décampent en tumulte, et feignent de prendre la fuite; les habitants les poursuivent assez loin : alors les Sarrasins, faisant volte-face, les enveloppent et les taillent en pièces. Le gouverneur, qui s'était distingué par son courage dans toutes les sorties, fut tué en combattant. La place qui depuis long-temps manquait de vivres, dénuée alors de troupes et de commandant, consentit à capituler. Les Sarrasins ne se rendirent pas difficiles; ils apprenaient, ce qu'on ignorait dans la ville, que l'empereur avait fait un dernier effort, et qu'ils allaient incontinent avoir sur les bras une armée formidable. Dans une conjoncture si pressante, ils se contentèrent de la parole des habitants, dont ils reçurent des ôtages, sans se donner le temps de prendre possession de la ville, et se mirent en marche pour livrer une bataille, qui allait décider du sort de la Syrie.

Héraclius avait rassemblé toutes les forces de l'Asie et de l'Europe, dont il avait donné le commandement à un général nommé [Vahan<sup>1</sup>]. Djabalah, roi des Arabes

xxxix.  
Approche  
de l'armée  
romaine.

<sup>1</sup> Et non *Manuel*, comme on lit dans Lebeau. C'est sur l'autorité de *l'histoire universelle* des Anglais, t. 15, p. 323, ed. in-4°, que Lebeau a placé ici le nom de Manuel, qu'il a substitué à celui de *Mahan* ou plutôt *Vahan*, que les auteurs arabes donnent au général romain qui fut vaincu à Iarmouk. Je crois qu'il s'est trompé. Théophane, le seul auteur grec qui ait parlé de tout ceci, indique assez clairement que ce fut Vahan ou *Baa-*

*nès*, comme il l'appelle, qui fut vaincu dans cette bataille. J'ignore si ce Vahan est le même que celui dont il a déjà été question, ou si ce n'est pas plutôt un autre général du même nom. Je serais assez porté à adopter cette dernière supposition, car, comme on a déjà pu le remarquer, le premier Vahan s'était fait moine dans le monastère du mont Sinaï, et celui-ci fut tué à la bataille d'Iarmouk. Ce sont là les considérations

Elmacin,  
hist. Sar. p.  
22.

Ockley, hist.  
Sarr. t. I, p.  
279-306.

Sale, dissert.  
sur le Mah.  
sect. I.

[Hist. Univ.  
t. 15, p. 323-  
331, ed. in-  
4°.]

de Ghassan<sup>1</sup>, chrétien de religion, y avait joint ce qu'il avait de soldats<sup>2</sup>. Si l'on veut en croire Elmacin, l'armée romaine était de deux cent quarante mille hommes; mais, selon toute apparence, il en faut au moins rabattre la moitié, et c'en eût encore été trop aux Scipions et à César, avec des soldats tels que les leurs; pour subjuguier l'univers. [Vahan] donna ordre à Djabalah de marcher toujours à la tête avec ses Sarrasins, disant *qu'il n'y avait rien de tel que le diamant pour couper le diamant*. Cette armée, aussi insupportable aux provinces que les ennemis mêmes, s'abandonnait sur son passage à toute sorte de désordres, funeste présage pour le succès. Le bruit de son approche effraya d'abord les Sarrasins; plusieurs d'entre eux voulaient se retirer en Arabie; mais les plus braves s'écrièrent qu'ils aimaient mieux mourir pour la défense de cette contrée opulente et délicieuse, qu'ils venaient de conquérir au prix de leur sang, que de retourner dans leurs déserts pour y traîner une vie pauvre et misérable<sup>3</sup>. Leur armée était de trente-six

qui m'ont fait substituer le nom de Vahan à celui de Manuel, qui a été mal-à-propos introduit dans cette histoire par Lebeau. Les Grecs nous apprennent que Manuel, qui était arménien de naissance, fut peu de temps après cette époque gouverneur d'Alexandrie, comme on le verra bientôt: il ne put donc être le général de l'armée romaine qui fut tué à la bataille d'Iarmouk. Voyez Hamaker, *liber de expugnatione Memphidis et Alexandriae*, adnot. p. 52. — S.-M.

<sup>1</sup> Djabalah, fils d'Aïham, le dernier roi des Arabes de Ghassan, avait succédé à son cousin Djabalah, fils

d'Hareth ou Aréthas. Son règne fut de trois ans. — S.-M.

<sup>2</sup> Les auteurs arabes portent ses forces à 60,000 hommes, ce qui me paraît fort exagéré. — S.-M.

<sup>3</sup> Khaled ne fut pas de cet avis: il pensa qu'il valait mieux reculer devant l'ennemi et se concentrer, que de l'affronter inconsidérément avec des forces inférieures. Il trouva sans doute que la position d'Hems où se trouvait alors l'armée musulmane était trop excentrique, trop avancée vers le nord, parce que les Musulmans étaient en même temps menacés du côté du midi, par une forte

mille hommes. Ils se rendirent près de la ville d'Yarmouk<sup>1</sup>, sur les bords d'une rivière de ce nom<sup>2</sup>. [Vahan] vint camper à leur vue, mais il ne se pressa pas de donner bataille. Il avait ordre de l'empereur de faire des propositions de paix : elles furent rejetées. Il se passa plusieurs jours en pourparlers. Les Sarrasins tentèrent inutilement d'engager Djabalah à garder la neutralité. Khaled irrité de sa résistance attaqua pendant la nuit son quartier; il y jeta le désordre, et massacra un assez grand nombre de ses Arabes; mais il y laissa prisonniers les trois plus braves officiers des troupes sarrasines, Dérar, Rafy et Yézid<sup>3</sup>.

A la première nouvelle qu'Abou-Obéida avait reçue de la marche des Romains, il avait dépêché un courrier au khalife, pour demander le secours de ses prières et un renfort de troupes. A l'arrivée du courrier, Omar monta en chaire dans la mosquée de Médine, et représenta aux Musulmans de quel mérite il était de combattre pour la cause de Dieu. Il répondit à son gé-

xl.  
Omar en-  
voye du se-  
cours aux  
Sarrasins.

armée qui était à Césarée de Palestine et commandée, dit-on, par Constantin fils d'Héraclius. C'est en conséquence de cette opinion de Khaled, que les Arabes retirèrent leurs forces des environs d'Émèse et de la vallée de l'Oronte, pour revenir bien au midi de Damas, vers les eaux qui s'écoulent dans le Jourdain et le lac de Tibériade.—S.-M.

<sup>1</sup> Théophane, p. 276 et 280, parle en termes très-vagues et très-ambigus de la bataille d'Iarmouk, Ἰερμουχάβ, mais il ne donne aucun renseignement qui puisse nous la faire mieux comprendre, et en fixer la véritable date, qui présente autant d'in-

certitude dans les écrivains orientaux que dans ceux de l'Occident. Le vague de leurs relations pourrait presque donner lieu de croire qu'il y eut deux batailles dans le même lieu; la première, avant la prise de Damas, et la seconde après la prise d'Émèse. Voyez ci-dev. § 23, p. 211, not. 3.—S.-M.

<sup>2</sup> La rivière de ce nom coulait de l'est à l'ouest, et allait se jeter dans le Jourdain au sud du lac de Tibériade.—S.-M.

<sup>3</sup> Le célèbre Dhérar fils d'Aswar, Rafy fils d'Omeirah et Iézid fils de Moawiah, le fondateur de la dynastie des Ommiades.—S.-M.

néral par une lettre remplie de consolations spirituelles tirées de l'Alcoran; il lui envoya sa bénédiction, et ce qui valait mieux sans doute, huit mille hommes sous le commandement de Saïd, capitaine d'une grande valeur, qui, ayant rencontré dans sa marche le gouverneur d'Amman<sup>1</sup> à la tête de cinq mille hommes, les tailla en pièces sans qu'il en restât un seul. Les vainqueurs arrivèrent au camp, portant au bout de leurs lances les têtes écorchées des ennemis : spectacle affreux qui ralluma le courage de l'armée sarrasine.

XLI.  
Conférence  
de Khaled et  
de Vahan.

En attendant ce secours, Abou-Obéïda amusait les Chrétiens par des conférences. Khaled fut un des négociateurs. Il se fit accompagner de cent Sarrasins. [Vahan] voulait que Khaled vînt le trouver seul, ce qu'il refusa. On prétendit l'obliger, lui et toute sa troupe, de mettre pied à terre à l'entrée de la tente de [Vahan] et de rendre leurs épées : il rejeta fièrement tout ce cérémonial, et il fallut lui permettre d'entrer comme il voulut. Les Sarrasins trouvèrent le général romain assis sur une estrade élevée, et des sièges préparés pour eux. Ils ôtèrent les sièges, et s'assirent à terre. [Vahan] leur en demandant la raison : *Dieu*, dit Khaled, *a donné la terre aux Musulmans pour leur servir de siège, et c'en est un plus riche que les plus superbes tapis des Chrétiens*. [Vahan] se plaignit d'abord des hostilités des Sarrasins; Khaled lui répondit ce qu'il voulut. Le Romain, étonné de la noblesse de ses réponses, ne put s'empêcher de lui témoigner que sa visite lui donnait de l'estime pour les Arabes, qu'on lui avait dépeints comme une nation ignorante

<sup>1</sup> Cette ville se nommait alors Philadelphie; elle était dans le pays des

Ammonites, dont elle avait conservé le nom chez les Arabes. — S.-M.

et stupide. *Nous étions tels en effet*, reprit Khaled, *avant que Dieu nous eût envoyé Mahomet son prophète pour nous apprendre à distinguer la vérité d'avec l'erreur.* Dans le cours de la conférence, [Vahan] et Khaled s'échauffèrent, et le Sarrasin s'emporta jusqu'à dire qu'un jour il verrait [Vahan] conduit à Omar, la corde au cou, pour avoir la tête tranchée. [Vahan] répondit : *Tu ne me parles sans doute avec tant d'insolence, que par confiance dans le droit des gens qui met à couvert les ambassadeurs : mais je te châtierai dans la personne des trois prisonniers tes amis, auxquels je vais sur-le-champ faire trancher la tête. Prends bien garde à ce que tu vas faire*, reprit Khaled en fureur ; *je jure par le nom de Dieu, par Mahomet, et par le saint temple de la Mecque, que si tu les fais mourir je te tuerai tout à l'heure de ma propre main, et que les Musulmans qui sont ici tueront chacun leur homme, quoi qu'il puisse en arriver.* En même temps il se lève et tire son épée : tous les Sarrasins en firent autant. [Vahan] effrayé ne jugea pas à propos d'éprouver si Khaled tiendrait parole : il se radoucit, et lui dit qu'il ne voulait point avoir de démêlé avec lui au sujet des prisonniers. Ils remirent leurs épées dans le fourreau, et le reste de la conférence se passa tranquillement. [Vahan] fit même présent des prisonniers à Khaled, et lui demanda la tente d'écarlate qu'il avait apportée et dressée vis-à-vis de celle du général romain. Khaled la donna de bonne grace, et ne voulut rien accepter de ce que [Vahan] lui offrait en échange, estimant plus que tous les trésors des Romains la liberté des trois plus vaillants officiers de son armée.



XLII.  
Bataille  
d'Yarmouk.

Les conférences n'ayant fait qu'animer de plus en plus les deux partis, on se prépara de part et d'autre à combattre. Abou-Obéïda remit à Khaled le commandement de l'armée. Ce sage général, excellent pour le conseil, avait l'âme assez grande pour reconnaître sans jalousie la supériorité que Khaled avait sur lui dans l'exécution. Il se tint à l'arrière-garde sous le drapeau jaune, sous lequel Mahomet avait combattu. La présence du général et la vue de ce redoutable drapeau était une puissante barrière pour empêcher les Sarrasins de prendre la fuite. Ce fut pour la même raison qu'on plaça les femmes derrière l'armée. Abou-Sofian, un des principaux capitaines, chargé d'exhorter les soldats, leur dit pour toute harangue : *Musulmans, songez que le paradis est devant vous, le diable et le feu de l'enfer derrière.* Les deux armées s'ébranlèrent, et les Romains, très-supérieurs en nombre, renversèrent du premier choc la cavalerie arabe, et la séparèrent du reste de l'armée. Mais les fuyards furent si mal reçus des femmes qui les accablaient d'insultes, qu'ils aimèrent mieux retourner au combat que d'essuyer un si sanglant affront. Repoussés encore, ils entraînent avec eux Abou-Sofian, qui reçut au visage un grand coup de piquet de tente de la main d'une femme. Enfin les Sarrasins, trois fois repoussés et trois fois obligés par les femmes de retourner à la charge, commençaient à prendre l'avantage, lorsque la nuit sépara les combattants. Abou-Obéïda la passa partie en prière, partie à visiter le camp, à encourager ses soldats, à consoler les blessés, à les panser de ses propres mains, en leur disant que les ennemis souffraient les mêmes douleurs, mais qu'ils n'étaient pas soutenus par les mêmes espérances.

Le lendemain, le jour commençant à paraître, on vit les deux armées déjà rangées en bataille, et le combat se ralluma avec la même fureur. Les archers chrétiens tiraient si promptement et si juste, que sans compter les autres Sarrasins tués ou blessés, sept cents perdirent un œil ou les deux yeux, ce qui fit nommer cette journée : *la journée de l'aveuglement*. Ces aveugles se firent gloire toute leur vie de ces blessures, et furent honorés comme des martyrs. Malgré les efforts désespérés des Sarrasins, ils auraient succombé sans le courage des femmes. Caula, sœur de Dérar, fut blessée et renversée par terre; Oseïra, autre femme, la vengea en faisant sauter d'un coup de sabre la tête à celui qui l'avait blessée. Lui ayant ensuite demandé comment elle se trouvait : *Fort bien*, répondit Caula, *car je vais mourir*. Cependant elle ne mourut pas, et elle passa la nuit suivante à visiter et à panser les blessés.

XLIII.  
Seconde  
journée.

Le jour finit encore sans décider la victoire; mais la brutalité plus que barbare de quelques officiers romains causa leur perte. Ils s'étaient retirés chez un chrétien fort riche de la ville d'Yarmouc, pour se reposer des fatigues de deux si sanglantes journées. Ils y trouvèrent l'accueil le plus honnête. Déjà échauffés par les agitations de deux cruelles batailles, ils se remplirent de vin; et ayant perdu la raison, ils violèrent la femme de leur hôte, et coupèrent la tête à un petit enfant qui troublait par ses cris la violence qu'on faisait à sa mère. La dame éplorée ayant pris entre ses mains la tête de son fils, l'alla porter à [Vahan], et lui raconta l'horrible emportement de ses officiers, lui demandant justice. [Vahan] occupé d'autres soins ne

XLIV.  
Défaite des  
Romains.

l'écoula pas, et la congédia brusquement. Le mari outré de désespoir se vengea sur toute l'armée. Il alla secrètement trouver les chefs des Sarrasins, leur fit part de son dessein, et revint ensuite dire à [Vahan] qu'il était en état de rendre aux Romains un service signalé. En même temps il lui débita un projet chimérique, qu'il n'avait nulle intention d'exécuter. Le général, qui comptait sur sa fidélité et sur sa hardiesse également connues, lui permit de prendre autant de soldats qu'il jugerait à propos, et leur ordonna de lui obéir. Il prit l'élite de l'armée, et la conduisit au bord de la rivière d'Yarmouk, très-profonde, et guéable seulement dans un endroit qu'il avait indiqué aux ennemis. A peine y est-il arrivé, que cinq cents chevaux sarrasins viennent escarmoucher, et, feignant de prendre la fuite, se jettent dans la rivière et traversent le gué. Les Chrétiens à l'ordre du commandant se précipitent avec ardeur pour les poursuivre, et ne connaissant pas le gué, ils sont tous ensevelis dans les eaux<sup>1</sup>. Il se livra encore plusieurs combats les jours suivants, toujours au désavantage des Chrétiens, qui furent enfin entièrement défaits. Ils perdirent dans cette funeste campagne plus de cent mille hommes tant tués que prisonniers. Il n'en périt pas cinq mille du côté des Musulmans. [Vahan] fut pris dans sa fuite, et conduit à Damas, où il fut tué par un Sarrasin<sup>2</sup>. Ces batailles se livrèrent dans le mois de novembre<sup>3</sup>. Djabalah intimidé par le succès

<sup>1</sup> Il a déjà été question, ci-dev. § 23, p. 211, not. 3, d'un passage de Théophane, p. 280, dans lequel il est parlé de la perte d'une partie de l'armée romaine dans les eaux de la rivière Iarmouk. — S.-M.

<sup>2</sup> Voyez ce que j'ai dit ci-dev. § 39, p. 235, not. 1, de la mort du général romain. — S.-M.

<sup>3</sup> Cette date n'a pas d'autre garantie que l'*histoire universelle* des Anglais, t. 15, p. 329, ed. in-4°. — S.-M.

des armes des Arabes se fit mahométan<sup>1</sup>. Cette tribu de Gassan avait depuis long-temps embrassé le christianisme, et elle eut cinq rois du nom d'*Aretas*, qui sont connus dans l'histoire<sup>2</sup>. Mais Djabalah, ayant eu bientôt quelque sujet de mécontentement de la part d'Omar, quitta son pays dont les Musulmans s'emparèrent, abjura le mahométisme, et alla passer le reste de ses jours à Constantinople<sup>3</sup>.

Un mois après la défaite des Romains, Abou-Obéïda reçut ordre d'aller assiéger Jérusalem. Il fit partir Khaled<sup>4</sup> au commencement de l'année 637 avec une partie de l'armée. Lorsque les Sarrasins parurent devant la ville, les habitants se disposèrent à la défense, et dressèrent les machines sur leurs murailles. Ils rejetèrent les deux propositions ordinaires des Sarrasins, qui commencèrent l'attaque le lendemain, après la prière

An 637.

XIV.  
Prise de Jérusalem.

Theoph. p.  
281, 282, 284.

Cedr. t. I, p.  
426, 431.

Hist. Misc.  
l. 18, 19, ap.

Murat. t. I,  
part. I, p.  
134 et 135.

<sup>1</sup> Il y a bien de l'incertitude sur l'époque de la conversion de ce prince. Il est constant seulement que ce fut sous le règne d'Omar, mais on ne sait si c'est avant ou après la bataille d'Iarmouk. Une lettre d'Omar adressée à Abou-Obaïda, occupé alors du siège d'Émèse et rapportée dans Ockley, *hist. des Sarr.* t. I, p. 217 et suiv., tr. fr., semblerait faire croire qu'il avait embrassé le musulmanisme avant la bataille. — S.-M.

<sup>2</sup> J'ai déjà, en une multitude de circonstances, eu l'occasion de parler de ces rois arabes. Le nom d'*Arétas* était commun parmi les anciens rois de l'Arabie. — S. M.

<sup>3</sup> Djabalah donna un soufflet dans le temple de la Mecque à un Arabe de la tribu de Fazarah, qui avait par mégarde marché sur son manteau. Cet Arabe demanda satisfaction de

cet outrage au khalife Omar, qui voulut contraindre le roi arabe à apaiser la partie offensée. Djabalah fut si irrité de ce manque aux égards qu'il se croyait dus, qu'il partit secrètement et en hâte de la Mecque. Il renonça au musulmanisme et se retira à Constantinople. Cette histoire se retrouve presque sans exception dans tous les annalistes orientaux. On apprend de l'histoire de la conquête de l'Égypte attribuée à Wakhedy et publiée par M. Hamaker, que Djabalah s'enfuit par mer à Constantinople, avec ses enfants, ses parents et les principaux de sa tribu. Voyez le texte arabe, p. 66. Sa postérité s'établit, je crois, dans la Capadoce. — S.-M.

<sup>4</sup> Selon Ockley, *hist. des Sarr.* t. I, p. 307, ce fut Iézid fils d'Abou-Sofiau. — S.-M.

[Eutych. t. 2,  
p. 284-291.]

Elmacin.

hist. Sarac.

p. 22 et 28.

[Abou'lfa-  
radj, chron.

syr. p. 108.

Aboulféda,  
ann. musul. I,

229.]

Baronius.

Pagi ad Bar.

Ockley, hist.

des Sarr. t. 1,

p. 306-335.

Or. Christ.

t. 3, p. 282-

290.

[Hist. Univ.

t. 15, p. 331-

341.]

que toute l'armée avait coutume de faire en commun au point du jour. Tous récitèrent à haute voix ces paroles de l'Alcoran : *Peuples, entrez dans la terre sainte que Dieu vous a destinée*. Les attaques durèrent dix jours, et les assiégés se défendirent avec courage. Le onzième, Abou-Obéïda vint au siège avec le reste des troupes. Pendant quatre mois il ne se passa aucun jour sans combat ; les assiégeants ne souffrant pas moins des rigueurs de la saison que de la résistance des assiégés. Mais enfin les Chrétiens, sans espérance de secours, cédèrent à l'opiniâtreté des Sarrasins, et prirent le parti de capituler. Le patriarche Sophronius parut sur la muraille, et ayant demandé à parler au général musulman, il lui dit par la bouche d'un interprète : *Que Jérusalem était la cité sainte, et que quiconque entrait en ennemi sur son territoire consacré par les pas du Fils de Dieu, s'attirait la colère du ciel*. « Nous savons, répondit le général, que Jérusalem est « une ville sacrée ; que notre prophète y fut transporté « dans cette nuit miraculeuse, pendant laquelle il monta « au ciel et s'entretint avec Dieu même. Nous savons « que c'est le berceau et le tombeau des prophètes ; et « c'est à tous ces titres que cette ville nous est chère ; « nous sommes plus dignes que vous de la posséder. « Aussi ne cesserons-nous de l'assiéger, jusqu'à ce que « Dieu l'ait mise entre nos mains ; comme il nous a « livré tant d'autres places. » Sophronius consentit à capituler, pourvu que ce fût avec le khalife en personne.

Omar, informé de cette convention, se mit en marche<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Il laissa le gouvernement de Médine à Ali, ou bien, selon quelques

dans un équipage dont l'austère simplicité serait aujourd'hui remarquable dans le chef d'un ordre religieux. Aussi peut-on dire que, dans ces premiers temps, la nation entière était une société religieusement fanatique, qui conciliait une dévotion grossière, une obéissance aveugle, une étroite austérité, avec l'esprit de conquête, l'intrépidité du courage, la constance opiniâtre dans ses ambitieux projets, le mépris des autres nations, et le zèle le plus sanguinaire. Rien de plus simple que l'extérieur de cet homme, qui du fond de sa retraite de Médine bouleversait alors la Syrie et la Perse, méditait l'invasion de l'Égypte, et préparait pour ses successeurs les ressorts de la monarchie universelle. Il avait fort peu de suite. Il montait un chameau chargé de deux sacs : l'un contenait la provision ordinaire des Arabes, c'est-à-dire, de l'orge, du riz, ou du froment bouilli et mondé; l'autre renfermait des fruits. Devant lui était une outre remplie d'eau; derrière lui un grand plat de bois. Il mangeait avec ses gens sans distinction. Arrivé au camp, il débuta par un sermon; et ayant aperçu des Sarrasins vêtus d'habits de soie, qu'ils avaient gagnés au pillage, il les fit traîner dans la boue le visage contre terre, et commanda que l'on mît en pièces leurs magnifiques habits. Sa tente n'était que de poil; il n'avait d'autre siège que la terre.

XLVI.  
Arrivée  
d'Omar.

Après quelques conférences avec Sophronius, on convint des conditions. Comme cette capitulation a servi dans la suite de modèle aux Musulmans, j'en rapporterai les articles d'après les auteurs arabes de l'histoire

XLVII.  
Capitulation  
de Jérusalem.

historiens, à Othman, qui fut son successeur. Elmac. *hist. Sarac.* p. 22; Abou'lféda, *Ann. musul.* I, 229. — S.-M.

de Jérusalem<sup>1</sup>. « Au nom de Dieu très-miséricordieux. « De la part d'Omar aux habitants d'Ælia, » (on appelait ainsi Jérusalem du nom de famille de l'empereur Hadrien qui l'avait rétablie). « Ils seront protégés; ils « conserveront la vie et leurs biens. Leurs églises ne « seront pas démolies; eux seuls en auront l'usage; mais « ils n'empêcheront pas les Musulmans d'y entrer ni « jour ni nuit; ils en ouvriront les portes aux passants « et aux voyageurs; ils n'érigeront point de croix au- « dessus; ils ne sonneront point les cloches, et se con- « tenteront de tinter; ils ne bâtiront de nouvelles « églises, ni dans la ville, ni dans son territoire. Si « quelque voyageur musulman passe par leur ville, ils « seront obligés de le loger et de le nourrir gratuite- « ment pendant trois jours. On ne les obligera point « d'enseigner l'Alcoran à leurs enfants: mais ils ne par- « leront point ouvertement de leur religion aux Mu- « sulmans, ne solliciteront personne à l'embrasser, et « n'empêcheront point leurs parents de la quitter pour « faire profession du musulmanisme. Ils ne montre- « ront pas publiquement dans les rues leurs croix et « leurs livres. Ils témoigneront du respect aux Musul- « mans, et céderont leur place lorsque ceux-ci voudront « s'asseoir. Ils ne seront pas vêtus comme eux; ils ne « porteront ni leurs bonnets, ni leurs turbans, ni leur « chaussure; ils garderont partout un habillement dis- « tinctif, et ne quitteront jamais la ceinture. Ils ne « partageront pas leurs cheveux comme les vrais fidè-

<sup>1</sup> C'est un des ouvrages allégués par Ockley, *hist. des Sarr.* t. 1, p. 308 et 322, tr. fr. Beaucoup d'auteurs modernes et de voyageurs font mention d'une prétendue capitula-

tion donnée par Omar aux chrétiens de Jérusalem, qui disent en posséder encore l'original. Cette pièce, dont je connais plusieurs copies en langue arabe, porte tous les caractères de

« les. Ils ne parleront pas la même langue, ne prendront pas les mêmes noms, et ne se serviront pas de la langue arabe dans les devises de leurs cachets. Ils n'iront point à cheval avec des selles. Ils ne porteront aucune sorte d'armes. Ils ne vendront point de vin. Ils ne prendront chez eux aucun domestique qui ait servi un Musulman. Ils payeront ponctuellement le tribut. Ils reconnaîtront le khalife pour leur souverain, et ne feront jamais, ni directement, ni indirectement, rien de contraire à son service. » A ces conditions ils eurent liberté de religion, en payant le tribut que les vainqueurs jugèrent à propos de leur imposer, et l'on continua de voir arriver à Jérusalem des pèlerins chrétiens de toutes les contrées de l'univers. Ce fut ainsi, qu'au mois de mai 637<sup>1</sup>, la ville sainte tomba entre les mains des plus mortels ennemis du christianisme<sup>2</sup>, qui en sont toujours demeurés maîtres, excepté dans l'intervalle d'environ quatre-vingt-dix ans, qu'elle fut possédée par les Chrétiens du temps des croisades.

La capitulation étant signée de la main d'Omar, les habitants ouvrirent les portes, et le khalife entra seulement avec les gens de sa suite. Il était accompagné du patriarche, avec lequel il s'entretenait familiè-

XLVIII.  
Omar entre  
dans Jérusalem.

supposition.—S.-M.

<sup>1</sup> Cette date n'est donnée par aucun des auteurs orientaux consultés par Ockley, ni par les auteurs de l'histoire universelle des Anglais. Elle ne porte donc aucun caractère de certitude. Abou'lféda n'indique pas non plus la date précise de la prise de Jérusalem, il se contente de dire qu'elle fut conquise en l'an 15 de l'hégire,

(14 février 636 — 2 février 637 de J.-C.), ce qui ne s'accorde pas avec la date portée dans le texte.—S.-M.

<sup>2</sup> Selon Théophane, p. 281, Jérusalem fut prise après un siège de deux ans, ce qui peut être vrai, en admettant que la ville ait été bloquée, ou que les approches en aient été embarrassées, long-temps avant que le siège en eut été entrepris en règle.—S.-M.



rement, lui faisant diverses questions sur les antiquités de la ville. Entre autres endroits célèbres, il visita l'église de la Résurrection<sup>1</sup>, et s'assit au milieu. Sophronius ne put s'empêcher de dire en langue grecque aux Chrétiens qui l'accompagnaient, que c'était là véritablement l'abomination de la désolation, qui devait s'établir dans le lieu saint, selon la prophétie de Daniel, et les larmes coulèrent en abondance de ses yeux. Après les avoir essuyées, il s'approcha d'Omar, qui était vêtu d'un méchant habit de poil de chameau, sale et déchiré<sup>2</sup>, et il eut beaucoup de peine à l'engager à se revêtir d'une autre robe, pendant quelques moments qu'on employa à laver ses haillons, qu'il reprit aussitôt. L'heure de la prière des Musulmans étant venue, Omar demanda au patriarche une place où il pût s'acquitter de ce devoir indispensable. Le patriarche lui ayant dit de la faire où il était, le khalife le refusa. Sophronius le conduisit à l'église de Constantin, et fit étendre une natte pour lui; mais il ne voulut pas non plus prier en cet endroit, et se retira seul sur les degrés du portique oriental de cette église, où il se mit à genoux, et fit sa prière. S'étant relevé ensuite : *Vous ignorez sans doute*, dit-il au patriarche, *pour quelle raison j'ai refusé de prier Dieu dans une église chrétienne; c'est par égard pour vous; les Musulmans s'en seraient saisis aussitôt, et rien*

<sup>1</sup> Il demanda à voir le temple de Salomon, dit Théophane, p. 281, τὸν ναὸν ἐζήτησεν τῶν Ἰουδαίων ἰδεῖν, ὃν ᾠκοδόμησε Σολωμὼν, pour en faire un oratoire pour son impiété, προσκυνητήριον αὐτὸν ποιῆσαι τῆς αὐτοῦ βλασφημίας.—S.-M.

<sup>2</sup> Théophane, p. 281, traite d'hypocrisie satanique l'humilité excessive et la malpropreté d'Omar. Βιελθὼν δὲ οὐμαρὸς εἰς τὴν ἀγίαν πόλιν τριχίνοις ἐκ καμῆλων ἐνδύμασιν ἡμφιεσμένος ἐβρύτωμένος, ὑπόκρισιν τε σατανικὴν ἐνδείκνυμενος.—S.-M.

*n'aurait pu les empêcher de prier eux-mêmes dans une église où le khalife aurait prié.* Il demanda au

patriarche en quel lieu il pourrait bâtir une mosquée; le prélat lui montra l'endroit où était la pierre sur laquelle Jacob s'endormit, lorsqu'il eut la vision de l'échelle mystérieuse. Cette pierre était couverte d'ordures accumulées depuis long-temps. Omar fit assembler un

grand nombre de Musulmans pour nettoyer ce lieu; il mit lui-même la main à l'œuvre, et prit dans sa veste autant qu'il put de ces ordures, qu'il porta loin de là.

Les Musulmans, à son exemple, mirent bientôt la pierre à découvert, et l'on travailla sur-le-champ à bâtir la mosquée. Le bâtiment commençait à s'élever, lorsqu'il s'écrouta tout-à-coup. Les Juifs plus ennemis

des Chrétiens que les Musulmans mêmes, persuadèrent au khalife que cet édifice ne pourrait subsister tant qu'il y aurait une croix élevée sur le mont des Olives; il la

fit abattre, et à cette occasion, les Musulmans détruisirent toutes les croix. Omar se rendit à Béthléem, entra dans l'église bâtie sur le lieu même où était né

le Sauveur, et y fit sa prière. Mais pour empêcher que les Sarrasins ne s'en rendissent les maîtres, il donna au patriarche une sauve-garde signée de sa main, portant défense aux Musulmans de prier dans cette église

plus d'un seul à la fois. Malgré ces précautions, les Musulmans s'en emparèrent dans la suite, ainsi que de la moitié du portique de Constantin à Jérusalem, et ils bâtirent une mosquée dans ces deux endroits. Omar divisa la Syrie en deux parties : Abou-Obéida fut chargé du gouvernement de tout le pays, entre le Hauran

1 C'est le nom que l'on donne encore actuellement à tout le territoire montueux, qui s'étend au midi de Damas, et qui est l'*Auranitis* des

et Halep, avec ordre d'en achever la conquête. Yézyd<sup>1</sup> eut pour son département la Palestine et les côtes de la mer. Amrou eut ordre de leur prêter la main à tous deux, et d'envahir l'Égypte, lorsque toute la Syrie se-rait soumise<sup>2</sup>. La douleur de la prise de Jérusalem abrégéa les jours de Sophronius. Ce saint prélat, zélé défenseur de la foi de l'Église contre les Monothélites, fut remplacé par un intrus fort différent de lui pour les mœurs et pour la doctrine. Sergius, évêque de Joppé, n'eut ni scrupule ni honte de faire sa cour aux Sarrasins, pour parvenir au rang de patriarche. Mais ni lui, ni ses successeurs, pendant soixante ans, ne furent reconnus par l'Église romaine, qui nomma des vicaires de l'église de Jérusalem pendant la vacance du siège. Avant que de retourner à Médine, Omar se présenta en personne devant Ramla<sup>3</sup>, qui n'était éloignée de Jérusalem que de sept à huit lieues. Arténon<sup>4</sup>, qui commandait dans la place, la rendit aux Sarrasins, sans oser faire de résistance<sup>5</sup>.

XLIX.  
Prise d'Halep.

Ockley, *hist. des Sarr.* t. I, p. 335-388.  
[Hist. univ. t. 15, p. 342-356, ed. in-4°.]

Omar étant parti pour Médine, ses généraux se mirent en devoir d'exécuter leurs ordres. Yézyd marcha vers Césarée<sup>6</sup>; mais la trouvant bien fournie de toutes sortes de munitions, envoyées depuis peu par mer, avec un renfort de deux mille hommes, il n'osa

Anciens.—S.-M.

<sup>1</sup> Iésid, fils d'Abou-Sofian, de la race des Omniades.—S.-M.

<sup>2</sup> La prise de Jérusalem fut suivie de la soumission de Césarée, de Sébaste (l'antique Samarie), de Naplouse, de Lydda, de Jafa et de toute la Palestine. Abou'lféda, *ann. musul.* I, 229.—S.-M.

<sup>3</sup> Cette ville n'était pas éloignée de

la mer, à une petite distance au sud-est de Jafa.—S.-M.

<sup>4</sup> Elmacin, *hist. Sar.* p. 22, l'appelle seigneur de Ramla.—S.-M.

<sup>5</sup> Cette place fut assiégée par Amrou fils d'As et par un nommé Schourahbil.—S.-M.

<sup>6</sup> Dans la Palestine, dont Iésid, fils d'Abou-Sofian était chargé d'achever la conquête.—S.-M.

l'attaquer, et alla rejoindre Abou-Obéïda qui marchait vers Halep. C'était une ville riche et de grand commerce. La prise de Kinesrin et d'Alhadir<sup>1</sup> y avait déjà jeté l'alarme. Le gouverneur nommé Youkinna<sup>2</sup> faisait sa résidence dans le château, le plus fort de toute la Syrie<sup>3</sup>, avec douze mille hommes de troupes<sup>4</sup>. Il se mit à leur tête pour combattre les Sarrasins. Abou-Obéïda avait fait prendre les devants à un détachement de mille hommes, sous les ordres de Caab<sup>5</sup>. Youkinna tomba sur eux, en tua deux cents, et blessa la plupart des autres. Cependant ils tinrent ferme jusqu'à la nuit, qui fit cesser le combat. Pendant la nuit, les principaux habitants d'Halep, plus attachés à leur commerce qu'à l'empire et à leur religion même, s'assemblèrent en secret, et ayant résolu de se rendre, ils députèrent trente d'entre eux au général sarrasin, qui était arrivé la veille à Kinesrin<sup>6</sup>. Ils lui apprirent qu'Youkinna était sorti de la ville pour aller attaquer Caab. Le général traita avec eux, leur promit sûreté, et leur fit prêter le serment en usage chez les chrétiens<sup>7</sup>. Youkinna,

<sup>1</sup> Voyez ci-dev. § 34, p. 229, not. 4, et § 35, p. 232. — S.-M.

<sup>2</sup> Selon Ockley, *hist. des Sarr.* t. I, p. 336, tr. fr., ce Youkinna commandait à tout le pays compris entre Halep et l'Euphrate. Il en avait hérité, dit-on, de son père, qui le tenait de l'empereur Héraclius. On ajoute qu'il avait un frère nommé Jean qui s'était fait moine. Ces détails seraient sujets à bien des difficultés critiques. — S.-M.

<sup>3</sup> Le château d'Halep, qui s'élève à une fort grande hauteur au-dessus de la ville, passe encore à présent pour être un des plus forts de la Syrie. Voyez t. 3, p. 55, not. 1, liv. xiv,

§ 1. Le château d'Halep n'était pas alors joint à la ville. Il est aujourd'hui entièrement environné d'habitations. — S.-M.

<sup>4</sup> Parmi lesquels il y avait beaucoup d'Arabes chrétiens. — S.-M.

<sup>5</sup> Caab fils de Damarah. — S.-M.

<sup>6</sup> L'antique Chalcis. — S.-M.

<sup>7</sup> Les conditions de la soumission d'Halep furent moins dures que celles de Kinesrin, parce que les habitants de la première de ces villes eurent soin de représenter que leur cité était bien moins riche. Aussi ne furent-ils tenus qu'à payer un tribut de moitié moins fort. — S.-M.

instruit de cette démarche, abandonna les Sarrasins, dont il avait dessein d'achever la défaite, dès que le jour paraîtrait, et se hâta de regagner le château. Il en sortit bientôt avec ses troupes, et fit main-basse sur les habitants, qui de leur côté avaient pris les armes. Il en avait déjà tué trois cents, sans épargner son propre frère qui intercédait pour eux, lorsque Khaled arriva, et le força de rentrer dans le château, après lui avoir tué trois mille hommes. Le gouverneur se préparait à la défense, tandis que les habitants livraient aux Sarrasins quarante soldats de la garnison, qu'ils avaient pris, et dont sept seulement voulurent sauver leur vie en se faisant mahométans; les autres eurent la tête tranchée. Les Sarrasins donnèrent un assaut qui dura tout le jour, et furent repoussés avec courage. Youkinna fit sur eux une sortie pendant la nuit; il en tua soixante, et se retira avec cinquante prisonniers, auxquels il fit le lendemain trancher la tête sur la muraille. Un détachement qu'il fit sortir la nuit suivante ne fut pas si heureux. Ils tuèrent d'abord cent trente fourrageurs; mais ils furent surpris à leur tour: Khaled les tailla en pièces, et en réserva trois cents, qui furent le lendemain, par représailles, décapités devant le château. Le siège durait depuis quatre mois, et le Sarrasin, rebuté d'une si longue résistance, songeait à se retirer, lorsqu'il reçut d'Omar un renfort de troupes, avec un ordre exprès de ne pas abandonner la ville, qu'elle ne fût prise. Enfin, un esclave sarrasin nommé Damès, suivi seulement de trente hommes, escalada le château pendant une nuit, et en ouvrit les portes. Les assiégés demandèrent quartier; on le fit à ceux qui se rendirent mahométans, et Youkinna, aussi

mauvais chrétien que brave capitaine, donna l'exemple de l'apostasie. Les autres furent passés au fil de l'épée : on n'épargna que les vieillards, les femmes et les enfants.

Déjà maîtres de la plus grande partie de la Syrie, les Sarrasins songèrent à couronner leurs exploits par la prise d'Antioche. Cette ville capitale de tout l'Orient, rivale d'Alexandrie, le cédait à peine à Constantinople, résidence des empereurs. Héraclius, croyant toujours régner en Syrie tant qu'il conserverait cette puissante cité, hasarda pour lors ce qu'il avait de plus cher au monde après ses plaisirs. Il envoya par mer son fils Constantin<sup>1</sup>, avec une flotte chargée de troupes [amenées d'Égypte<sup>2</sup>]. L'impératrice, qui destinait la couronne à son fils Héracléonas, ne l'empêcha pas sans doute d'exposer l'héritier présomptif de l'empire à des dangers qu'il s'épargnait à lui-même. L'arrivée du jeune empereur et de ses troupes rassura les habitants d'Antioche, tremblants au bruit de tant de places qui tombaient autour d'eux. — [Ce renfort donna même aux Romains le moyen de reprendre l'offensive. Ils vinrent en grande force chercher dans Émèse Abou-Obéïda, qui

AN 638.

L.  
Prise du châ-  
teau d'Azaz.

<sup>1</sup> Ockley, *hist. des Sarr.* t. 1, p. 350 et suiv., et tous les auteurs arabes disent que cette expédition fut faite par Héraclius en personne. Comme il est constant que ce prince passa les dernières années de son règne dans une complète inaction (voyez ci-dev. § 30, p. 222 et suiv.), et que son fils Constantin prit au contraire une part très-active aux guerres d'Orient, comme on le verra encore bientôt, on doit croire que c'est de ce dernier prince qu'il s'agit dans les récits des historiens arabes.

Lebeau en a pensé de même, et sans en avertir il a substitué au nom d'Héraclius celui de son fils, qui gouvernait réellement à cette époque. Je pense qu'il a eu raison d'en agir ainsi, et j'adopte une substitution pleinement justifiée par les autres détails de l'histoire de ce temps. — S.-M.

<sup>2</sup> Cette indication est tirée d'un ouvrage arabe sur l'histoire d'Halep, que je fais connaître plus en détail ci-après, p. 255, note 1. Voyez *Selecta ex hist. Halebi*, ed. Freytag, p. 2. — S.-M.

s'y était retiré après la conquête d'Halep. Les progrès de l'armée impériale amenèrent un soulèvement dans la Syrie; les habitants de Kinesrin et tous les Arabes de la tribu de Ténoukh<sup>1</sup> rompirent la paix qu'ils venaient de faire avec les Musulmans, et vinrent se joindre aux Romains, dont les forces furent encore grossies par trente mille hommes qui leur arrivèrent de Mésopotamie. Khaled, qui occupait alors le nord de la Syrie, dont il avait conservé le gouvernement, vint rejoindre son chef, qu'il exhorta à marcher sans délai aux ennemis. Celui-ci, convaincu de son infériorité, préféra se retrancher et attendre les secours qu'il avait demandé au khalife. Omar ne tarda pas à le tirer d'embarras; il donna ordre à Saad, fils d'Abou-Wakkas, qui commandait dans l'Irak contre les Perses, de détacher quarante mille hommes sous le commandement de Kaakaa, fils d'Amrou, pour aller rejoindre Abou-Obéïda, tandis que lui-même tenterait une diversion dans la Mésopotamie. Cette opération amena la retraite des troupes de cette province, qui abandonnèrent l'armée romaine pour défendre leur pays. L'exemple des troupes de Mésopotamie fut imité par les habitants de Kinesrin, qui revinrent dans leurs foyers, où ils implorèrent la clémence de Khaled. L'armée romaine, affaiblie et découragée, ne fut plus en mesure de combattre et de se défendre contre les forces d'Abou-Obéïda considérablement accrues; elle fut défaite, et obligée de chercher au plus vite un asyle dans les murs d'Antioche, laissant comme avant toute

<sup>1</sup> La plus grande partie des Arabes chrétiens qui campaient dans les environs d'Halep, et dont les descen-

dants s'y trouvent encore à présent, appartenaient pour la plupart à la tribu de Ténoukh.—S.-M.

la Syrie septentrionale au pouvoir des Arabes<sup>1</sup> ]. — Les Sarrasins s'approchaient pour commencer le siège; mais Youkinna, qui les servait avec autant d'ardeur qu'il les avait combattus, leur conseilla de s'emparer auparavant du château d'Azaz<sup>2</sup>, situé entre Halep et Antioche, et capable d'incommoder également ces deux villes. Il leur offrit de les rendre maîtres de cette place importante, où commandait Théodore son cousin-germain. Il ne demandait pour cette expédition que cent hommes vêtus à la grecque, qui seraient suivis de mille autres Sarrasins, avec leurs habits ordinaires. Il ne doutait pas qu'il ne fût bien reçu par son cousin, en lui déclarant qu'il n'avait embrassé le mahométisme qu'en apparence, jusqu'à ce qu'il trouvât occasion de s'échapper. Il devait ensuite se jeter pendant la nuit sur la garnison, et faire entrer les mille autres Sarrasins<sup>3</sup>. On lui promit de grandes récompenses. Mais ce projet fut découvert par un espion, qui en instruisit Théodore par le moyen d'un billet attaché sous l'aile d'un pigeon. Théodore envoya aussitôt demander du secours à Lucas, gouverneur d'Arravendan<sup>4</sup>, à neuf

<sup>1</sup> Les détails que j'ai ajoutés ici sont tirés de l'histoire d'Halep, écrite en arabe au milieu du 13<sup>e</sup> siècle, par l'historien Kémal-eddin qui était de cette ville. Des extraits de cet ouvrage ont été publiés en arabe et en latin par M. Freytag, sous le titre : *Selecta ex historia Halebi*. Paris, 1819, in-8°. On trouve dans Elmacin, *hist. Sarac.* p. 23, des renseignements qui se rapportent aux mêmes événements, et dont j'ai également profité. — S.-M.

<sup>2</sup> Cet endroit était, selon Aboul-féda, *tab. Syr.* éd. Köhler, p. 23, à une

journée au nord-ouest d'Halep, dans une forte position. Il paraît répondre au lieu nommé *Minniza* dans les itinéraires anciens. — S.-M.

<sup>3</sup> Ce détachement était commandé par Malek-al-ashtar, un des héros des premiers temps de l'islamisme. — S.-M.

<sup>4</sup> Ou *Rawendan*. Cet endroit est actuellement ruiné; on le trouvait à une petite distance au nord-ouest d'Azaz, au-delà de la rivière *Afrin*, qui se jette à une petite distance dans un lac considérable, qui s'étend au nord d'Antioche. — S.-M.



ou dix lieues d'Azaz<sup>1</sup>. Youkinna arrivé au château fut arrêté par Théodore<sup>2</sup>, qui le fit enfermer avec sa troupe. Cependant Malec, chef des mille autres Sarrasins, surprit Lucas qui amenait cinq cents chevaux, et l'enveloppa. Il habilla ses gens de la dépouille de ces prisonniers, envoya dire à Théodore que Lucas venait à son secours, et se mit en marche. En approchant des murs pendant la nuit, il entendit de grands cris, mêlés du son des trompettes. C'étaient les suites d'une scène horrible qui venait de se passer dans le château. Théodore avait deux fils, Luc et Léon, tous deux éperdûment amoureux de la fille d'Youkinna. Léon offrit au prisonnier de rompre ses chaînes, et même de tuer son propre père, si Youkinna lui promettait sa fille. Youkinna lui ayant donné sa parole, Léon le mit en liberté avec ses Sarrasins, et leur rendit leurs armes. Il courut en même temps pour aller tuer son père, qu'il croyait trouver endormi; mais il le trouva mort. Luc, son frère, animé de la même espérance, et possédé de la même fureur, l'avait prévenu dans cet exécrable paricide. Les Sarrasins, se voyant en liberté, se jetèrent sur la garnison qu'ils massacrèrent. Malec arriva dans ce moment, et ayant appris l'action de Luc, il lui donna sa bénédiction, avec de grands éloges, pour avoir sacrifié son père au désir d'embrasser la sainte religion de Mahomet<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> On apprend d'Ockley, *hist. des Sarr.* t. 1, p. 370, que le château d'Azaz contenait, lorsqu'il fut conquis par les Musulmans, 2425 habitants, 1245 hommes et 1180 femmes. — S.-M.

<sup>2</sup> Selon Ockley, *hist. des Sarr.* t. 1, p. 364, le gouverneur d'Azaz avait avec lui trois mille Grecs et dix mille

auxiliaires arabes. — S.-M.

<sup>3</sup> Malek-al-aschtar laissa la garde du château d'Azaz à Saïd fils d'Amir. Dans le même temps Fadhl fils d'Abbas, à la tête d'un détachement que lui avait donné Abou-Obaïda, se rendit maître de Manbedj, ville qui est la même que l'ancienne Hiéra-

Youkinna, non content d'une perfidie, en méditait une autre. Il voulut rendre les Sarrasins maîtres d'Antioche. Il prit avec lui deux cents renégats : lorsqu'il fut près de la ville, il en choisit quatre pour l'accompagner, et commanda aux autres de suivre la grande route des caravanes, et de faire semblant de fuir devant les Sarrasins. Il prit ensuite un chemin détourné. Quelques soldats du jeune empereur l'ayant rencontré, l'interrogèrent, et dès qu'ils surent que c'était le gouverneur d'Halep, ils le conduisirent au prince. Constantin en le voyant ne put retenir ses larmes, déplorant son apostasie, dont il était informé. Le perfide s'excusa sur le dessein qu'il avait eu de sauver sa vie pour la sacrifier au service de sa majesté; il ajouta : *Qu'ayant trouvé l'occasion d'échapper d'Azaz, il l'avait saisie avec joie, pour rentrer dans le sein de la vraie religion; que la vigoureuse défense d'Halep prouvait assez sa fidélité.* Le prince trompé par ces belles paroles le traita favorablement, et les deux cents renégats étant arrivés peu après, il lui en donna le commandement. Haïm, fils de Djabalah<sup>1</sup>, qui courait dans les environs d'Antioche<sup>2</sup>, y amena deux cents prisonniers sarrasins, entre lesquels était le brave Dérar<sup>3</sup>. Constantin leur fit diverses questions sur Mahomet et sur sa doctrine; ils y répondirent avec l'assurance

LI.  
Perfidie  
d'Youkinna.

polis. Il en a été très-souvent question dans ces notes; elle était située entre Halep et l'Euphrate. — S.-M.

<sup>1</sup> Il est probable que ce prince, dont il n'est plus question dans l'histoire orientale, se retira avec son père à Constantinople. Voyez ci-dev. § 44, p. 242 et 243. — S.-M.

<sup>2</sup> Dans la plaine de Dabik, au-

delà de l'Oronte, au nord d'Antioche. — S.-M.

<sup>3</sup> La partie du livre intitulé *Conquête de la Syrie*, attribué à Wakédy, où est racontée la captivité du vaillant Dhérar, a été publiée par fragments dans l'*Anthologie arabe* de M. Grangeret de Lagrange, 1828, 1 vol. in-8°, impr. royale, p. 97-105

que leur inspirait le fanatisme. Cependant Yézid, conjointement avec Abou-Obéïda, approchait, et était déjà maître d'un pont peu éloigné d'Antioche, que l'on nommait *le pont de fer*<sup>1</sup>. Ce pont était défendu par deux tours garnies de trois cents soldats. Mais ceux-ci ayant été châtiés quelques jours auparavant à cause de leur négligence, livrèrent les tours aux ennemis. Le jeune prince, irrité de cette trahison, voulait faire mourir les deux cents prisonniers; Youkinna l'en détourna, sous prétexte qu'ils serviraient à faire des échanges.

LII.  
Constantin  
veut faire  
assassiner  
Omar.

Le plus grand malheur des Romains dans ces temps de décadence est d'avoir mérité leurs disgraces. Bien éloignés de ce qu'ils avaient été au temps de Pyrrhus, ils ne se faisaient plus scrupule de cette sombre et affreuse politique qui rampe au travers des crimes pour parvenir au but qu'elle se propose. Constantin, au désespoir, ne se fiait ni sur la fidélité, ni sur la valeur de ses troupes. Il crut que la voie la plus sûre et la plus courte pour conjurer l'orage qui allait fondre sur Antioche était de faire périr le khalife. C'était l'ame de toutes les armées des Sarrasins, et ce coup terrible devait tenir leurs bras suspendus et les arrêter au fort de leur course. Il envoya donc un assassin<sup>2</sup> à Médine. Ce criminel attentat eut le succès qu'il méritait. Tremblant à la vue d'Omar, l'assassin lui avoua même le dessein du jeune empereur; et Omar, loin de perdre la vie, acquit encore la gloire de pardonner à son meurtrier<sup>3</sup>.

du texte arabe, et 52-63 de la traduction française.—S.-M.

<sup>1</sup> En arabe *Djir-al-hadid*. Ce pont, qui était sur l'Oronte à environ trois ou quatre lieues à l'orient d'Antioche, défendait les approches de cette

ville. — S.-M.

<sup>2</sup> Il se nommait Watek, fils de Mousafer; c'était un arabe chrétien, sujet de Djabalah, roi de Ghassan. —S.-M.

<sup>3</sup> Les récits rapportés dans les trois

Les deux armées campaient devant Antioche. Le général romain, nommé Nestorius<sup>1</sup>, ne manquait pas de valeur. Il se distingua même dans deux combats singuliers, dans lesquels il eut l'avantage. Mais son courage ne put sauver l'armée chrétienne : elle fut entièrement taillée en pièces, après un choc très-rude et un sanglant combat<sup>2</sup>. Rien ne contribua plus à la défaite des Romains, qu'une nouvelle perfidie d'Youkinna. Dès que le combat fut engagé, ce traître mit en liberté Dérar avec les deux cents prisonniers ; et les ayant réunis à sa troupe, il sortit de la ville, et alla joindre l'armée sarrasine. La vue de ces nouveaux ennemis fit perdre cœur aux Chrétiens, qui s'imaginèrent que tout le peuple d'Antioche venait fondre sur eux. La plaine de Possène<sup>3</sup>, où se livra la bataille, fut jonchée de morts, et Hatton, qui vivait vers la fin du treizième siècle<sup>4</sup>, rapporte qu'on y voyait encore des ossements amoncelés, tristes monuments de cette funeste jour-

derniers paragraphes ont été tirés de l'*histoire des Sarrasins* par Ockley, ouvrage cité en marge. Lebeau en a retranché avec raison beaucoup de circonstances fabuleuses ou merveilleuses, qui ont été puisées par Ockley dans l'*histoire de la conquête de la Syrie*, ouvrage arabe attribué fausement à Wakédy. — S.-M.

<sup>1</sup> Le nom de ce général n'est donné que par les auteurs arabes. — S.-M.

<sup>2</sup> Djabalah le roi des Arabes de Ghassan se trouvait à cette bataille, selon Ockley, *hist. des Sarr.* t. 1, p. 390. — S.-M.

<sup>3</sup> J'ignore où pouvait être située cette plaine qui n'est mentionnée que par le seul Hayton, auteur d'une médiocre autorité pour des faits de cette

époque, et dont on ne devait pas d'ailleurs alléguer ici le témoignage, parce qu'il est d'une date trop moderne. — S.-M.

<sup>4</sup> Cet auteur, dont le véritable nom est Hayton ou plutôt encore Héthoum, était arménien et prince de Gorigos (l'antique *Corycus*) en Cilicie. Il vint mourir en France à Poitiers, au commencement du 14<sup>e</sup> siècle. Il dicta peu de temps avant sa mort une histoire de l'Orient, dans laquelle il s'attache plus particulièrement au récit des événements auxquels il avait pris part. Cette histoire écrite en français a été traduite dès l'origine en latin. Cette traduction latine a fait disparaître l'original. Elle a été plusieurs fois imprimée et traduite de nouveau

LIII.  
Prise d'Antioche.

Theoph. p. 282.

Cedr. t. 1, p. 429.

Hayton, *hist. Orient.* c. 15.

Baronius.

Ockley, *hist. des Sarr.* t. 1,

p. 388-404.

[*Hist. univ.*

t. 15, p. 356.

361, ed. in-

4<sup>o</sup>.]

née. Les habitants, se voyant sans ressources, capitulèrent, et se rachetèrent du pillage en payant trois cent mille pièces d'or, qui font plus de quatre millions de notre monnaie. Yézid prit possession d'Antioche le 21 août 638<sup>1</sup>. Constantin<sup>2</sup> en était parti depuis quelques jours, et s'était retiré à Césarée. Grand nombre de chrétiens abandonnèrent la ville et se répandirent en Occident, où ils transportèrent les reliques des saints qu'ils avaient sauvées de la profanation. Le général sarrasin, craignant pour ses soldats les délices de cette ville voluptueuse plus qu'il ne craignait les armes romaines, ne les y laissa reposer que trois jours.

LIV.  
Expédition  
dans les  
montagnes  
de Syrie.

Les Romains échappés de la bataille s'étaient enfuis dans les montagnes de Syrie, où s'étant ralliés, ils se trouvèrent encore au nombre de trente mille hommes. Abou-Obéïda, par ordre d'Omar, envoya un de ses lieutenants pour détruire ces restes de l'armée vaincue. Mais comme il ne s'attendait pas qu'ils fussent si considérables, il se contenta de donner à Maïssarah<sup>3</sup>, qu'il chargeait de cette expédition, trois cents Arabes avec mille esclaves noirs<sup>4</sup>. Maïssarah, qui croyait n'avoir qu'à donner la chasse à une poignée de fugitifs, ayant atteint les Romains après beaucoup de fatigues, se vit enveloppé d'une armée entière. —[Il trouva d'ailleurs

en français. Voyez ce que j'ai dit de cet auteur et de son ouvrage, dans la *Biographie universelle* de Michaud, tom. xix, p. 531. — S.-M.

<sup>1</sup> Cette date n'a pas d'autre garantie qu'Ockley, *hist. des Sarr.* t. 1, p. 394. — S.-M.

<sup>2</sup> Les auteurs arabes consultés par Ockley, *hist. des Sarr.* t. 1, p. 391, nomment encore Héraclius l'empe-

reur qui se trouvait à cette époque en Syrie; c'est une erreur: il est évident qu'il s'agit ici de son fils Constantin. Voyez ci-dev. § 50, p. 253, not. 1. — S.-M.

<sup>3</sup> Fils de Masrouk fils d'Abbas. Il fut le premier Arabe qui entama les frontières de l'Asie-Mineure, ou plutôt de la Cilicie. — S.-M.

<sup>4</sup> Ils étaient commandés par Da-

l'entreprise plus difficile qu'il ne le croyait; quoique l'été fût proche, il faisait néanmoins un si grand froid dans ces montagnes, que les Arabes furent obligés de mettre tous les habits qu'ils avaient, ce qui ne leur suffisait pas. Ils ne rencontrèrent dans ces montagnes que des glaces et des neiges; ce qui était extrêmement incommode pour des gens accoutumés à vivre dans un climat brûlant. Maïssarah ] eut besoin de toute son activité pour gagner un poste avantageux, et de toute sa bravoure pour s'y maintenir jusqu'à l'arrivée du secours qu'il envoya demander à son général. Khaled accourut, suivi de trois mille chevaux <sup>1</sup>. — [Aïadh, fils de Ghannem, un autre des lieutenants d'Abou-Obéïda<sup>2</sup>, dont il était parent, le suivit de près avec deux mille hommes.] — Le nom seul de Khaled valait une armée; la terreur vole avec lui et le devance au camp des Romains; ils se retirent pendant la nuit, abandonnant tentes et bagages. — [Plusieurs des places situées dans les montagnes au nord de la Syrie, telles que Tizin, Dolouk, Corhus, Raaban, tombèrent au pouvoir des Arabes; Marasch, l'antique Germanicie, fut prise, ainsi que la forteresse de Hadath<sup>3</sup>. Cependant les Romains ] emmenèrent avec eux [ dans leur fuite ] un prisonnier de la plus grande distinction entre les Sarrasins. C'é-

més qui avait si heureusement contribué à la prise d'Halep. Voyez ci-dev. § 49, p. 252. — S.-M.

<sup>1</sup> Après la prise d'Antioche et avant l'arrivée du message d'Omar, Khaled s'était rendu maître par composition de Manbedj ou Hiérapolis, déjà conquise peu avant par Fadhl fils d'Abbas, voyez § 50, p. 256, not. 3. Il s'était aussi emparé de Bihrah sur l'Euphrate et de Balès, ville

située à une petite distance de l'Euphrate. J'ai parlé de Balès, t. 8, p. 160, not. 3, liv. xli, § 42. — S.-M.

<sup>2</sup> Cet officier, qui avait pris une part très-active à toute la guerre de Syrie, fut chargé peu de temps après de la conquête de la Mésopotamie. — S.-M.

<sup>3</sup> Ces détails se trouvent dans Abou'lféda, *ann. musul.* I, 227. — S.-M.

tait Abd-allah<sup>1</sup>, cousin-germain de Mahomet. On le fit aussitôt partir sous bonne garde pour Constantinople. Le khalife qui le chérissait, affligé d'une perte plus sensible pour lui que celle d'une bataille, écrivit sur-le-champ à l'empereur, menaçant Constantinople et tout l'empire, si on ne lui rendait Abd-allah. Héraclius, déjà subjugué par la terreur, n'osa éprouver l'effet de ces menaces; il relâcha ce dangereux prisonnier, et envoya même à Omar des présents de grand prix : libéralité servile, qui ne le rendait que plus méprisable.

Lv.  
Amrou  
marche à  
Césarée.  
Theoph. p.  
282, 283.  
Cedr. t. I, p.  
426, 429, 430.  
Hist. Misc.  
I. 18, ap. Mu-  
rat. t. I, part.  
I, p. 134.  
Elmacin,  
hist. Sar. p.  
24.  
Ockley, hist.  
des Sarr. t. I,  
p. 404 - 431.  
Pagi ad Bar.  
Assémani,  
bib. or. t. 2,  
p. 103.  
Hist. Univ.  
t. 15, p. 358,  
361, 363-377.

Quoiqu'après la prise de Jérusalem Omar eût assigné à ses généraux des départements séparés, cependant Abou-Obéïda, Yézid et Amrou<sup>2</sup> agissaient de concert dans une parfaite intelligence. Sans jalousie, sans délicatesse sur leurs partages respectifs, ils préféraient l'intérêt commun à un faux point d'honneur : toute entreprise devenait légitime, quand la nation était servie. Le droit de bien faire ne leur semblait borné par aucun partage. Césarée était du département d'Yézid; Amrou, attendant avec impatience la réduction entière de la Syrie pour attaquer l'Égypte, marcha vers Césarée, où le jeune empereur avait encore rassemblé quarante mille hommes. C'était en automne, et la saison étant déjà extrêmement rude, plusieurs Musulmans

<sup>1</sup> Abd-allah, fils de Hodafah le Sahmite, était cet arabe que Mahomet avait envoyé auprès de Chosroès ou Khosroa Parwis pour lui annoncer sa mission divine. Voy. ci-dev. p. 74 et 75, liv. LVI, § 36.—S.-M.

<sup>2</sup> Abou-Obaïda commandait dans la Syrie septentrionale et résidait à Émèse; il avait pour lieutenant Aïadh fils de Ghanem. Iezid fils d'Abou-

Sofian gouvernait Damas, il avait pour lieutenant son frère Moawiah qui fut dans la suite khalife. Pour Amrou, fils d'As, il devait faire la conquête de la Palestine avant de passer en Égypte. Schourabbil, général célèbre dans ces guerres, commandait à tout le territoire arabe par le Jourdain. Les Arabes l'appelaient le pays d'Ardan.—S.-M.

furent saisis de froid au point de ne pouvoir suivre l'armée. Un vieux chrétien leur fit boire du vin, comme un excellent remède pour recouvrer leur chaleur et leurs forces. Ils en burent si largement, qu'ils n'eurent que plus de peine à gagner le camp. Amrou consulta sur ce point Abou-Obéïda, qui répondit qu'il fallait que chacun des coupables reçût sur la plante des pieds le nombre de coups de bâton déjà fixé par Omar en pareil cas : ce qui fut exécuté. Malgré la rigueur de ce châtiment, ces Musulmans étaient si repentants de leur faute, qu'ils croyaient ne pouvoir la réparer pleinement qu'en tuant le chrétien suborneur. Ce qu'ils auraient fait, si Amrou ne l'eût soustrait à l'emportement de leur zèle.

A l'approche des ennemis, Constantin sortit de la ville, et les deux armées campèrent en présence l'une de l'autre. Le jeune prince ayant désiré une entrevue, Amrou se rendit sans crainte au camp des Romains. Constantin lui demanda quel droit les Sarrasins prétendaient avoir à la possession de la Syrie : *Le droit que confère le Créateur*, répondit Amrou ; *la terre appartient à Dieu : il la donne pour héritage à qui il lui plaît de ses serviteurs ; et c'est le succès des armes qui manifeste sa volonté. Au reste*, ajouta-t-il en s'adressant aux Romains qui étaient présents, *je vous offre un moyen de vous sauver ; faites-vous mahométans , ou soumettez-vous à payer tribut.* Les Romains ayant répondu qu'ils ne feraient ni l'un ni l'autre : *eh bien !* reprit Amrou, *il ne reste plus qu'à vider notre différend par les armes.* Après ces paroles, Amrou se retira, et l'on se prépara de part et d'autre à la bataille.

LVI.  
Entrevue de  
Constantin  
et d'Amrou.



LXVII.  
Bataille de  
Césarée.

Les deux armées attendaient le signal, lorsqu'on vit sortir des rangs de l'armée chrétienne un officier richement vêtu, qui défia au combat singulier le plus hardi des Sarrasins. Trois se présentèrent, et furent tués successivement. Enfin Schourahbil<sup>1</sup>, un des plus braves, entra en lice, et allait subir le même sort, si un cavalier de l'armée chrétienne n'eût accouru en ce moment et n'eût abattu d'un coup de sabre la tête à l'officier vainqueur. Après ce coup imprévu qui étonna également les deux armées, il s'alla jeter entre les Sarrasins. C'était un Arabe, nommé Toleia<sup>2</sup>, qui s'étant érigé en prophète du vivant de Mahomet, avait été défait par Khaled et obligé de se réfugier sur les terres de l'empire, où il s'était mis au service d'Héraclius. En récompense de cette action, il obtint sa grâce d'Omar. La bataille qui se livra ensuite ne fut pas de longue durée; le jour était fort avancé; la plupart des soldats romains, nouvelles milices sans discipline et sans courage, se débandèrent et prirent la fuite. La nuit étant survenue, Constantin se retira dans Césarée, abandonnant son camp aux ennemis.

LXVIII.  
Prise de Tri-  
poli, de Tyr  
et de Césa-  
rée.

Amrou marcha droit à Césarée, où Yézid et Obéida vinrent le joindre pour attaquer ensemble Tyr et Tripoli<sup>3</sup>. L'adresse d'Youkinna leur épargna la peine d'assiéger Tripoli; il s'en rendit maître par trahison. A peine était-il en possession de la ville, qu'il y arriva cin-

<sup>1</sup> Et non *Sergiabil*, comme on lit dans Lebeau, selon une mauvaise lecture adoptée par beaucoup d'orientalistes. M. Hamaker a fait voir que ce nom devait se prononcer réellement *Schourahbil*. Voyez *Liber de expugnatione Memphidis et Alexan-*

*dria*, *adnot.* p. 86. Voyez au sujet de ce personnage, ci-dev. § 22, p. 210, not. 1. — S.-M.

<sup>2</sup> Tolaiah fils de Khowailed. — S.-M.

<sup>3</sup> En arabe *Sour* et *Taraboulous*. — S.-M.

quante vaisseaux venant des îles de Crète et de Cypre, chargés d'armes et de provisions pour les troupes de Constantin. Les officiers de la flotte, ne sachant pas que Tripoli avait changé de maître, y débarquèrent sans crainte: ils furent reçus à bras ouverts par Youkinna, qui un moment après se saisit de leurs personnes et de leurs navires; il les remit à Khaled, qui venait d'arriver. Le succès de cette perfidie en fit réussir une seconde. Youkinna monté sur ces mêmes vaisseaux alla se présenter devant Tyr. Son arrivée causa beaucoup de joie; il apportait, disait-il, des munitions et des troupes pour mettre la place en état de défense. Il descendit à terre avec neuf cents hommes, qui furent logés dans la ville. Mais ayant été trahi lui-même par un d'entre eux, il fut mis aux fers avec sa troupe. On les aurait fait mourir sur-le-champ, sans un nouveau sujet d'alarme. Yézid paraissait à la vue de Tyr avec deux mille hommes. Le gouverneur suivi de la garnison sortit pour le combattre; et tandis que les deux partis étaient aux mains, Youkinna et ses soldats furent mis en liberté par un certain Basile<sup>1</sup>, qui, déjà musulman dans le cœur, n'attendait que l'occasion de se signaler en faveur des Sarrasins. Youkinna fait aussitôt informer de sa délivrance les soldats qu'il avait laissés sur la flotte: ils viennent se joindre à lui; il envoie en même temps avertir Yézid de ce qui se passait à Tyr. Le Sarrasin repoussait vigoureusement la garnison, et lui coupait le retour. Tout s'accordait sans

<sup>1</sup> On apprend du livre de la Conquête de l'Égypte attribué à Wakédy et publié par M. Hamaker, p. 4 et adnot. p. 8, que ce Basile fils d'un

certain Michel était cousin paternel d'un personnage appelé Armouil, fils de Costhah gouverneur de Tyr. — S.-M.

s'être concerté. On ouvre les portes; les Sarrasins du dedans et ceux du dehors, s'étant réunis, font un grand carnage des habitants. La plupart des Tyriens se firent mahométans pour éviter la mort ou l'esclavage. Cette nouvelle ôta toute espérance à Constantin : il s'embarqua secrètement pendant la nuit au port de Césarée, pour retourner à Constantinople. Après sa retraite, qui ne fut connue des habitants que le lendemain, Césarée se rendit en payant pour sa sûreté deux cent mille pièces d'or, qui font près de trois millions de notre monnaie<sup>1</sup>.

LIX.  
Réduction  
entière de la  
Syrie.

Les autres villes de Syrie, Acre, Joppé [ou Jaffa, Ramlah], Ascalon, Tibériade, Naplouse, qui est l'ancienne Sichem, se soumirent incontinent. Sidon, Beryte, Gabala, Laodicée, suivirent leur exemple<sup>2</sup>. Ce fut ainsi que les Musulmans, dans l'espace de six années, se rendirent maîtres de la Syrie, que les Romains possédaient depuis sept cents ans : contrée fameuse entre

<sup>1</sup> Ockley, *hist. des Sarr.* t. 1, p. 430, place la prise de Césarée en l'an 639, l'an 17 de l'hégire; mais il se trompe, car cette année répond à l'espace de temps compris entre le 22 janvier 638 et le 11 janvier 639. Selon Théophane, p. 283, Césarée se rendit après un siège de sept années, μετὰ ἑπταετίαν τῆς πολιορκίας. Il dit qu'elle fut conquise par *Mavias* ou Moawiah, ce qui peut être vrai, car comme on l'a vu, Moawiah était lieutenant de son frère Iézid, alors gouverneur de Syrie. Il paraît très-vraisemblable que depuis le commencement de leurs guerres contre les Grecs, c'est-à-dire depuis sept ans à-peu-près, les Musulmans avaient constamment infesté les environs de Césarée: c'est là pro-

bablement le siège de sept ans dont parle Théophane. Eutychius, t. 2, p. 296, attribue aussi à Moawiah la prise de Césarée. Il ajoute encore qu'il fit la conquête d'Ascalon. — S.-M.

<sup>2</sup> J'ai supprimé ici quelques lignes relatives aux conquêtes faites par Khaled sur les bords de l'Euphrate. Ces conquêtes étaient déjà faites à l'époque de l'entière soumission de la Palestine, et elles se rattachent à d'autres opérations militaires. Voyez ci-dev. § 54, p. 261, not. 1. Voici au reste les lignes qui ont été retranchées. « *Caled s'avança jusqu'à l'Euphrate, et prit par composition Menbig, l'ancienne Hiérapolis, et toutes les villes le long de ce fleuve.* » — S.-M.

toutes les contrées de la terre, par les merveilles que le Tout-Puissant y avait opérées en faveur du peuple juif, par l'éclat et la puissance des Séleucides, par les victoires des Romains, et infiniment plus encore par la naissance, les miracles et la mort du Sauveur du monde. Les Chrétiens, en la perdant, perdirent le berceau de leur religion, livré à la profanation d'une secte impie. Le regret qu'ils en conçurent, perpétué de siècle en siècle, leur fit sans cesse verser des larmes, et cinq cents ans après, des torrents de sang. Leurs efforts tant de fois réitérés pour arracher la Terre-Sainte des mains des infidèles leur ont été encore plus funestes que n'en avait été la perte<sup>1</sup>.

A peine la conquête de la Syrie était-elle achevée, que la province entière, mais surtout Emmaüs et ses environs, furent ravagés par une peste si cruelle, que les Arabes appellent cette année *l'année de la mortalité*. Vingt-cinq mille Sarrasins, qui avaient survécu à tant de sièges et de batailles, furent la victime de

LX.  
Peste en  
Syrie.

\* Il existe en langue arabe une histoire un peu romanesque de la conquête de la Syrie. Elle est attribuée à Abou-Abd-allah Mohammed fils d'Omar fils de Waked, nommé ordinairement Wakédy. Il vivait sous le règne du khalife Raschid et mourut en l'an 207 de l'hégire, 823 de J.-C. Le texte arabe, dont il existe quatre manuscrits à la Bibliothèque royale de Paris, est inédit, à l'exception de quelques fragments en vers qui ont été publiés récemment par M. Grangeret de Lagrange, dans son *anthologie arabe*, voyez ci-dev. § 51, p. 257, not. 3. C'est dans cet ouvrage qu'Ockley a puisé la plus grande par-

tie des détails qu'il a donnés dans son histoire des Sarrasins sur la conquête de la Syrie par les Arabes et qui ont été reproduits ici, en retranchant seulement les fables les plus grossières. Les meilleurs critiques regardent cet ouvrage comme supposé, et comme une composition d'un âge bien postérieur au temps de l'ancien et célèbre Wakédy. Voy. Hamaker, *liber de expugnatione Memphidis et Alexandriae, præfatio*, 7-16. On attribue au même écrivain des ouvrages du même genre, dont il sera bientôt question, sur la conquête de l'Égypte et sur celle de la Mésopotamie. — S.-M.

<sup>1</sup> Ville de la Palestine. — S.-M.

cette contagion. Ils perdirent plusieurs de leurs plus fameux capitaines, Abou-Obéïda, Yézid, Schourahbil. Khaled, qui échappa à ce fléau, mourut deux ou trois ans après d'une autre maladie<sup>1</sup>.

L'année suivante vit commencer la conquête de l'Égypte. Mais comme celle de la Mésopotamie, qui fut faite en même temps, se termina dans l'espace d'une seule année, et que l'histoire ne nous en donne que peu de détail<sup>2</sup>, je vais d'abord la mettre sous les yeux du lecteur. Dès l'année 637, Jean Catéas, gouverneur de l'Osrhoëne<sup>3</sup>, effrayé des progrès rapides des Sarrasins, était entré en négociation avec [Aiadh<sup>4</sup>, un des généraux d'Omar]; et dans une conférence qu'ils

An 639.  
LXI.  
Conquête de  
la Mésopotamie.  
Theoph. p.  
282.  
Cedr. t. 1, p.  
429.  
Hist. misc.  
l. 18, ap. Murat. t. 1, part.  
1, p. 134.

<sup>1</sup> Voici les noms et la généalogie de ce chef célèbre. Il s'appelait Abou-Solaiman Khaled; il était fils de Walid, fils de Maghbérah, fils d'Abdallah, fils d'Amrou, fils de Makhzoum, chef de la race des Makhzoumites, branche de la tribu des Coraïsches. Il mourut à Émèse à l'âge de soixante ans, en l'an 21 de l'hégire (9 décembre 641-29 novembre 642.)—S.-M.

<sup>2</sup> Il existe un ouvrage arabe, attribué au même Wakédy, dont il a été question ci-dev. § 59, p. 267, not. 1; il est intitulé *Histoire de la conquête de la Mésopotamie*. Cet ouvrage est écrit comme la *Conquête de la Syrie*, dans le même style et mêlé de vers. On y trouve aussi un bon nombre de traits romanesques. Je crois qu'il contient malgré cela un grand nombre de faits exacts, mais dont il est fort difficile d'établir maintenant la certitude. On ne connaît qu'un fragment de cet ouvrage. Il a été publié en arabe seulement, par M. Ewald, sous le titre *Libri Wa-*

*kedii de Mesopotamiae expugnata historia, pars*. Göttingue, 1827, in-4°.—S.-M.

<sup>3</sup> Ἰωάννης ὁ ἐπίκλην Κατέας, ὁ ἐπίτροπος Ὀσροηνῆς. Theoph. p. 282. On lit ὁ Κάτζας, dans Cédrenus, t. 1, p. 429.—S.-M.

<sup>4</sup> Et non *Iézid*, comme dans Lebeau: Iézid fils d'Abou-Sofian ne commandait pas à Kinesrin, mais bien Aiadh fils de Ghanem qui, comme on l'a vu, ci-dev. § 54, p. 261, était un lieutenant d'Abou-Obaïda, gouverneur de la Syrie septentrionale. Lebeau a été trompé par le texte de Théopane, p. 282, qui donne mal-à-propos à ce général le nom d'*Iasid*. Ἦλθεν πρὸς Ἰασδὸν, dit-il. Lebeau a cru bien à tort que ce nom corrompu était celui d'Iézid. Le texte de Cédrenus, t. 1, p. 429, copie habituel de Théopane, est plus correct, il donne Ἰαδδὸν, qui est bien le nom d'Aiadh, qu'on sait avoir été le conquérant arabe de la Mésopotamie.—S.-M.

eurent ensemble à Kinesrin<sup>1</sup>, il était convenu de payer tous les ans cent mille pièces d'or, à condition que les Sarrasins ne passeraient pas l'Euphrate. De retour à Édesse, il avait envoyé à [Aïadh] le paiement de la première année. L'empereur, irrité d'un traité si déshonorant fait à son insu, exila Catéas, et envoya en Mésopotamie un général nommé Ptolémée<sup>2</sup>. Aussitôt Aïadh reçut ordre de passer l'Euphrate avec une puissante armée. Il était sur le point d'assiéger Édesse<sup>3</sup>, lorsque le gouverneur offrit de la rendre, pourvu qu'on assurât la vie à la garnison romaine, et aux habitants la jouissance de leurs biens et le libre exercice de leur religion<sup>4</sup>. A ces conditions ils se soumettaient à payer tribut. Ces propositions furent acceptées, et les Musulmans prirent possession de la ville. Constantine<sup>5</sup> fut prise d'assaut, et trois cents Romains y périrent. Dara fut forcée et saccagée. Charres[ou Harran<sup>6</sup>] ouvrit ses portes sans attendre l'attaque. Aïadh se rendit aisément maître [de Saroudj<sup>7</sup> et] de Callinicus, qui reprit son ancien nom de Racca<sup>8</sup>. Il emporta Nisibe, — [Tou-

Elmacin,  
hist. Sarr.  
p. 25.  
Hist. Univ.  
t. 15, p. 392-  
394, ed. in-  
4°.

<sup>1</sup> On lit dans Théophane, p. 282, εἰς Χαλκηδὼνα, c'est une faute, on doit lire εἰς Χαλκίδα. Il s'agit de *Chalcis*, le nom grec de la ville que les Arabes appelaient Kinesrin. — S.-M.

<sup>2</sup> Ἐκπέμπει Πτολεμαῖόν τὸν στρατηλάτην. Theoph. p. 282. — S.-M.

<sup>3</sup> En arabe *Roha*. — S.-M.

<sup>4</sup> Οἱ δὲ Ἐδεσσαῖοι ἀνοίξαντες θύρας λόγόν· σὺν τῇ χώρᾳ καὶ τῷ στρατηλάτῃ, καὶ τοῖς σὺν αὐτῷ Ῥωμαίοις. Theoph. p. 282. On voit par la chronique syriaque d'Abou'lfaradj, p. 119, que jusqu'en l'an 1010 de l'ère des Séleucides, 699 de J.-C., les ha-

bitants d'Édesse eurent des chefs chrétiens pour l'administration des affaires civiles de la ville. Anastase fils d'André était alors le chef d'Édesse. — S.-M.

<sup>5</sup> *Constantias* dans Théophane, p. 282. Voyez ce que j'ai dit de cette ville, t. 7, p. 346, not. 6 et 7, liv. xxxviii, § 74, et t. 10, p. 143, not. 4, liv. li, § 16. — S.-M.

<sup>6</sup> Voyez t. 3, p. 60, liv. xiv, § 5. — S.-M.

<sup>7</sup> Voyez t. 7, p. 366, not. 1, liv. xxxviii, § 72 et ailleurs. — S.-M.

<sup>8</sup> Voyez t. 3, p. 65, not. 3, liv. xiv, § 7. — S.-M.

rabdin<sup>1</sup>, Mardin<sup>2</sup>], et les autres places le long de l'Euphrate et du Tigre. Rhéséna, qui prit ensuite le nom d'Ain-Verda<sup>3</sup>, et Circésium, qui conserva le sien sous la prononciation arabe<sup>4</sup>, furent soumises par [Amrou, fils de Saïd, et par Habib, fils de Moslem], lieutenants d'Aïadh. La Mésopotamie, ainsi nommée par les Grecs à cause des deux grands fleuves dont elle est presque entièrement environnée, fut alors nommée *Al-gesire*, c'est-à-dire *l'île*<sup>5</sup>. Les villes anciennes conquises par les Sarrasins reprenaient dans tout l'Orient les noms qu'elles avaient portés avant les conquêtes des Grecs. Le pays d'entre l'Euphrate et le Tigre avait été autrefois habité par des Arabes, que la fameuse inondation du lac Al-Arem<sup>6</sup> avait obligés d'abandonner l'Arabie<sup>7</sup>. Trois de leurs tribus étaient venues s'y établir sous la conduite de trois chefs, Becr, Modhar et Rabiah<sup>8</sup>, qui

<sup>1</sup> Cette ville était sur la rive droite du Tigre, entre la ville de Djeziret-ibn-Omar, qui est l'ancienne Bezabde, et Mousoul. — S.-M.

<sup>2</sup> Voyez t. 10, p. 105, not. 3, liv. I, § 44. — S.-M.

<sup>3</sup> Voyez t. 3, p. 68, not. 2, liv. XIV, § 9. — S.-M.

<sup>4</sup> *Karkisiah*. Voyez t. 3, p. 67, not. 1, 2, 3, liv. XIV, § 8. — S.-M.

<sup>5</sup> Plus exactement *al-djézirah*. — S.-M.

<sup>6</sup> Le mot *al-arem* signifie les digues. On donnait ce nom à une grande levée de terre faite par les anciens rois de l'Yémen, pour contenir et réunir dans un seul bassin toutes les eaux du pays, auprès de Mareb leur capitale. Cette digue fut, à ce qu'il paraît, rompue environ cinq siècles avant l'hégire, et les ravages que sa rupture causèrent, amenèrent, dit-

on, l'émigration et la dispersion d'un très-grand nombre de tribus arabes, et particulièrement de celles qui regnèrent à Hîrah sur la frontière de Perse, des rois de Ghassan dans la Syrie, et des tribus qui s'établirent dans la Mésopotamie. Cet événement, connu des Arabes sous le nom de *saï-alarim* ou la rupture des digues, est devenu une époque célèbre dans l'ancienne histoire des Arabes. M. Silv. de Sacy a traité de ce qui concerne cet événement, dans son *Mémoire sur divers événements de l'histoire des Arabes avant Mahomet*. Acad. des Inscr. t. 48, p. 486-515. — S.-M.

<sup>7</sup> C'est-à-dire l'Yémen. — S.-M.

<sup>8</sup> *Diar-bekr*, au nord où est Amid, *Diar-Modhar* au sud-ouest où est Edesse, *Diar-Rabiah*, au sud-est, avec Nisibe et Mardin. — S.-M.

partagèrent le pays en autant de provinces, et leur donnèrent leur nom qu'elles portent encore aujourd'hui<sup>1</sup>. La conquête fut terminée par la prise d'Amid, qui conserve son nom. Les Turcs la nomment Cara-Amid<sup>2</sup> ou Diarbékir<sup>3</sup>, du nom de la province dont elle est capitale.

Selon quelques auteurs, ce fut en ce temps-là que Cufa fut bâtie par Omar sur le lac de Rehéma, à deux lieues au midi de Hira, qu'Abou-bekr avait détruite<sup>4</sup>. Mais cette ville subsistait avant Omar : c'est la même qu'Akoulâ dans la Chaldée<sup>5</sup>. *Cufa* signifie *sable rouge* ou *une bâtisse de joncs et de roseaux couverts de terre*; et ce nom fut donné à cette ville, parce qu'elle ne fut d'abord qu'un assemblage de pareilles cabanes, sur un terrain de sable rouge. Ruinée aujourd'hui, elle fut long-temps très-célèbre<sup>6</sup>. Les khalifes, dont elle

LXII.  
Fondation  
de Cufa.

Assemani,  
bib. or. t. 4,  
p. 716.

<sup>1</sup> Voyez t. 10, p. 94, not. 6, liv. I, § 38.—S.-M.

<sup>2</sup> *Kara* en turc signifie *noir*; on l'appelle Amid la noire, parce que ses murailles sont bâties de pierres noires.—S.-M.

<sup>3</sup> *Diarbekir* ou *Diar-bekr*, signifie le pays de *Bekr*.—S.-M.

<sup>4</sup> Selon Aboulféda, *ann. musul.* I, 239, Koufah fut fondée en l'an 17 de l'hégire (22 janvier 638-21 janvier 639). Cette ville et celle de Basrah ou Bassora, fondée vers la même époque, furent bâties pour servir de places d'armes, de points d'appui aux conquêtes des Arabes du côté de la Perse. Elles devinrent promptement des villes considérables. La première fut le centre du gouvernement de toutes les provinces orientales de l'empire des khalifes. L'autre acquit une grande importance par le com-

merce qu'on faisait avec l'Inde par le golfe persique. Les émirs qui commandaient à Koufah avaient dans leur dépendance tous les gouverneurs de la Perse.—S.-M.

<sup>5</sup> Il est vrai que le nom syrien de Koufah est *Akola*; il est possible qu'avant la fondation de cette ville il y ait eu en cet endroit un lieu de ce nom. Ce n'est pas cependant une raison pour le regarder précisément comme le même que Koufah. Il est certain qu'elle ne fut environnée de murs et érigée en cité que par les Arabes qui y vinrent habiter en très-grand nombre.—S.-M.

<sup>6</sup> Comme toutes les villes de la Chaldée, l'Irak des modernes, Koufah fut bâtie avec des briques cuites, et ses débris ont servi à construire les villes plus modernes de l'Irak qui ont amené sa ruine.—S.-M.



a été le séjour<sup>1</sup> avant qu'ils eussent bâti Bagdad, y établirent une école qui devint très-florissante et rivale de celle de Basra<sup>2</sup>. C'est de cette école que les anciens caractères arabes ont pris le nom de *cufiques*<sup>3</sup>. Outre les Mahométans, il y avait dans cette ville des Chrétiens nestoriens et jacobites sous la conduite de deux évêques<sup>4</sup>.

LXIII.  
Intrigues de  
Cyrus avec  
les Mahomé-  
tans.

Niceph. p. 17.  
Theoph. p.  
280.

Hist. misc. l.  
18, ap. Mu-  
rat. t. 1, part.  
1, p. 134.  
Oriens Chr.  
t. 2, p. 449.

Les Sarrasins n'avaient pas besoin de prétexte pour entrer en Égypte. Mais l'audace imprudente du patriarche d'Alexandrie leur en fournit un, qui donnait quelque apparence de justice à l'invasion de ces Barbares. Quatre ans auparavant, Cyrus<sup>5</sup>, prévoyant bien que les Sarrasins se jetteraient en Égypte dès qu'ils seraient en possession de la Syrie, avait lié une intrigue secrète avec Omar; et, sans consulter l'empereur, il

<sup>1</sup> Koufah n'a jamais été que passagèrement le séjour de quelques khalifes; elle était la résidence des gouverneurs généraux de l'Irak, qui, comme je l'ai dit, avaient la Perse dans leur dépendance. — S.-M.

<sup>2</sup> Basrah fut fondée, selon l'auteur du *Modjmel-al-tewarikh* (Ms. Pers. n° 62, f° 179 v°,) en l'an 15 de l'hégire, par Otbah fils de Ghazwan, de la tribu des Mazénites. Selon Abou'l-féda, *ann. musul.* I, 224, elle fut fondée au mois de Ramadan de l'an 14 (mars 635). Elle ne tarda pas à devenir, et elle est encore, par le commerce de l'Inde, une des villes les plus florissantes de l'Orient. — S.-M.

<sup>3</sup> On donne ce nom à cette écriture arabe que l'on trouve sur beaucoup d'anciennes inscriptions et de vieilles monnaies arabes, ainsi que dans de vieux manuscrits. Elle est tombée depuis bien des siècles en désué-

tude. On a cru pendant long-temps que c'était la seule écriture des Arabes dans les premiers temps de l'islamisme. Cette erreur a été reconnue, il y a peu de temps, par la découverte faite en Égypte, de quelques anciens manuscrits sur papyrus qui datent du temps des premiers khalifes, et qui sont écrits dans le genre d'écriture dont se servent encore les Arabes. M. Silv. de Sacy a publié à ce sujet une dissertation insérée dans le *Journal des Savants*, 1825, p. 462. — S.-M.

<sup>4</sup> Assémani a donné, dans sa Bibliothèque orientale, t. IV, p. 716 et suiv., des détails sur le christianisme de cette ville. — S.-M.

<sup>5</sup> Le patriarche d'Alexandrie avait été antérieurement évêque de Phasis dans la Colchide. Il était zélé partisan de l'hérésie des Monothélites. Voyez ci-dev. p. 172 et 173, liv. LVII, § 48 et 49. — S.-M.

promettait au khalife deux cent mille pièces d'or de tribut annuel<sup>1</sup>, s'il s'abstenait d'attaquer l'Égypte<sup>2</sup>. Le crédit de Mocaucas<sup>3</sup>, avec lequel il était d'intelligence, lui avait fait trouver une partie de cette somme, qu'il avait déjà envoyée à Médine. Mais ne pouvant la recueillir tout entière sans l'autorité du prince, il se vit obligé d'en demander la permission à l'empereur; lui faisant valoir cette convention comme un grand service rendu à l'empire, et lui voulant persuader qu'on pourrait lever sur les marchandises et sur le commerce de l'Égypte de quoi satisfaire à cet engagement, sans aucune diminution des revenus de l'empereur. Il ajoutait qu'il avait en tête un projet très-avantageux pour faire tomber les armes des mains aux Sarrasins, mais qu'il craignait de s'en ouvrir à l'empereur sans un ordre particulier de sa majesté. Héraclius, indigné que le patriarche eût osé de son chef rendre une province de l'empire tributaire des Sarrasins, dissimula cependant sa colère, pour ne pas aigrir et porter aux extrémités cet esprit remuant et dangereux. — [Il donna le gouvernement de l'Égypte à Manuel, qui était Arménien de naissance<sup>4</sup>, et] il fit partir [avec lui] Jean,

<sup>1</sup> On l'accusa auprès de l'empereur, dit Théophane, p. 280, de donner aux Sarrasins les trésors de l'Égypte. Εκτηγορείται δὲ ὁ Κύρος ἐπὶ τοῦ βασιλέως, ὡς τὸ χρυσίον τῆς Αἰγύπτου τοῖς Σαρακηνοῖς διαδόντος. — S.-M.

<sup>2</sup> On voit qu'en cela le patriarche avait agi comme le gouverneur de l'Osrhoène. Voyez ci-dev. § 61, p. 269. — S.-M.

<sup>3</sup> Voyez sur ce personnage, ci-après, § 67, p. 278, not. 3, et ci-dev. p. 83, not. 2, liv. LVI, § 42. — S.-M.

<sup>4</sup> Μανουὴλ δὲ τινὰ Ἀρμένιον τῷ γένει ἐκπέμπει Αὐγουστάλιον. Theoph. p. 280. On sait que les gouverneurs ou préfets de l'Égypte portaient le titre d'*Augustal*. Cet arménien était, je présume, de la famille des Mamigoniens, comme les autres généraux de la même nation, dont il a déjà été question dans le récit des guerres contre les Perses et les Arabes. Le nom de Manuel, comme ceux de Vahan et de Vartan, était très-commun dans cette famille. L'histoire d'Armé-

duc de Barca<sup>1</sup>, et [Marinus<sup>2</sup>], général des armées de Thrace, avec des troupes pour s'opposer à l'irruption des Barbares.

IXIV  
Amrou entre  
en Égypte.

Theoph. p.  
280, 281.

Cedr. t. I, p.  
426.

Niceph.  
p. 17, 18.

Hist. Misc. I.  
18, ap. Mu-

rat. t. I, part.  
I, p. 134.

[Eutyph. t. 2,  
p. 298-316.]

Elmacin,  
hist. Sar. p.  
22 et 30.

Ockley, hist.  
des Sarr. t. I,

p. 432-447.

Pagiad. Bar.  
Oriens Chris.

t. 2, p. 449.

Mem. Acad.  
t. 16, p. 370.

Assemani,  
bib. jur. Or.

t. 4, c. 9.

Hist. Univ.  
t. xv, p. 380,

381, 383.

Lorsqu'ils arrivèrent en Égypte, Amrou était déjà en chemin, et il approchait de la frontière. La cour de Médine, tout austère qu'elle était, n'était pas tout-à-fait exempte de ces jalousies et de ces cabales qui traversent l'intérêt public jusque dans les sociétés les plus régulières. Amrou reçut une lettre d'Omar, conçue en ces termes : *Si à l'arrivée de mes lettres vous êtes encore en Syrie, ne passez pas en Égypte. Si vous êtes déjà en Égypte, continuez votre marche avec l'aide de Dieu.* C'était un effet de l'envie des courtisans<sup>3</sup>, qui voyaient à regret ce général sur le point de recueillir une ample moisson de gloire; et les termes faisaient assez connaître qu'Omar n'avait écrit que pour satisfaire à leur importunité. Mais Amrou avait aussi ses amis; il fut averti du contenu de la lettre d'Omar. Il la reçut à Raphia<sup>4</sup>, dernière ville de la Palestine, et ne l'ouvrit que lorsqu'il fut arrivé à Rhinocolura<sup>5</sup>. Il en fit alors la lecture en présence des

nie fait connaître plusieurs personnages illustres de ce nom qui étaient tous Mamigoniens. On trouve les mêmes détails dans la chronique syrienne d'Abou'lfaradj, p. 108. — S.-M.

<sup>1</sup> Ou plutôt Jean Barcéna, Ἰωάννης τὸν Βαρκενίτης, dit Nicéphore, p. 17. — S.-M.

<sup>2</sup> Et non Manuel, comme l'a mis Lebeau. Nicéphore s'exprime ainsi, p. 17, Μαρῖνος ὁ τῶν Θρακικῶν ἐκστρατευμάτων ἡγεμὼν. Les auteurs que j'ai consultés distinguent bien clairement quatre personnages envoyés vers cette époque en Égypte par Hé-

raclius. Le préfet augustal Manuel, arménien, Jean Barcéna, Marinus commandant des troupes de Thrace, et plus tard le chambellan Mariannus. — S.-M.

<sup>3</sup> Selon Eutychiens, t. 2, p. 299, Othman, qui devait être le successeur d'Omar, représenta à ce khalife, qu'on avait tout à redouter de l'ambition et de l'audace d'Amrou. Il fit repentir Omar de l'ordre qu'il avait donné pour qu'Amrou entreprit la conquête de l'Égypte. On écrivit, mais en vain, pour révoquer cet ordre. — S.-M.

<sup>4</sup> En arabe *Rafah*. — S.-M.

<sup>5</sup> Eutychiens dit, t. 2, p. 299, que

principaux officiers, et leur demanda s'ils étaient en Syrie ou en Égypte. Sur ce qu'ils répondirent que Rhinocolura <sup>1</sup> était une ville d'Égypte : *Eh bien*, dit-il, *obéissons donc au vicaire du prophète, et continuons notre marche ; Dieu nous ordonne de nous rendre maîtres de ce pays*. Cependant les généraux romains qui marchaient à sa rencontre envoyèrent lui demander ce qu'il venait chercher en Égypte : *Je viens*, dit-il, *recueillir le tribut* <sup>2</sup> *qu'on s'est engagé à nous payer*. Manuel répondit *que la parole de Cyrus n'était pas celle de l'empereur, et qu'Amrou n'aurait pas affaire à un évêque, mais à une armée* <sup>3</sup>. La fierté de cette réponse fut mal soutenue par les effets. Amrou n'avait avec lui que quatre mille hommes : c'en fut assez pour tailler en pièces les deux généraux romains, dont l'un fut tué dans la bataille <sup>4</sup>, et l'autre eut beaucoup de peine à sauver sa vie <sup>5</sup>. — [Pour Manuel, il fut contraint de prendre la fuite, et de se jeter dans Alexandrie avec un petit nombre des siens.] — S.-M.

D'Anville,  
Mém. sur l'É-  
gypte anc. et  
mod.

Dès que l'empereur eut appris la défaite de son armée, il envoya de nouvelles troupes sous la conduite d'un de ses chambellans, nommé Marianus <sup>6</sup>, et lui or-

LXV.  
Projet ab-  
surde de Cy-  
rus.

ce fut entre Rafah et Al-Arisch, qui est l'antique *Rhinocolura*. On sait qu'Al-Arisch est sur l'extrême frontière de l'Égypte du côté de la Syrie. Selon Elmacin, *hist. Sar.* p. 29, ce fut à Al-Arisch. Le faux Wakédy publié par M. Hamaker, p. 8, et adnot. p. 15, est d'accord avec ces auteurs. — S.-M.

<sup>1</sup> On plutôt *Al-Arisch*. — S.-M.

<sup>2</sup> Théophane, p. 280, dit que les collecteurs des Musulmans, οἱ τῶν Σαρακηνῶν πράκτορες, vinrent en

Égypte demander le tribut convenu. — S.-M.

<sup>3</sup> *Je ne suis pas ce lâche Cyrus, qui vous paye tribut*, dit-il dans Théophane, p. 281, *pour moi, je suis armé de toutes pièces*. Οὐκ εἰμὶ ἐγὼ Κύρος ἄσπλος, ἵνα τέλος ὑμῖν παράσχω· ἀλλὰ ἐνοπλος ἐγὼ εἰμι. — S.-M.

<sup>4</sup> Ce fut Jean Barcéna. — S.-M.

<sup>5</sup> Il s'agit ici de Marinus. — S.-M.

<sup>6</sup> Προβάλλεται στρατηγὸν Μαρριανὸν κουδικουλάριον παρὰ Ῥωμαίων τὴν ἀζίαν. Niceph. p. 17. — S.-M.

donna de conférer avec le patriarche, pour savoir de lui quel était ce merveilleux projet qu'il avait annoncé à l'empereur. Marianus fut fort étonné d'apprendre que Cyrus avait imaginé de donner en mariage au khalife<sup>1</sup> une fille de l'empereur<sup>2</sup>. C'était, disait-il, un moyen infailible de désarmer le Sarrasin<sup>3</sup>, qui ne manquait pas de se faire baptiser pour parvenir à une alliance si honorable. Le général instruisit l'empereur de cette extravagance<sup>4</sup>, et se mit en marche pour aller combattre les ennemis. Ils étaient déjà maîtres de Farma<sup>5</sup>, place importante située à l'embouchure du bras oriental du Nil. C'était alors la clé de l'Égypte : elle avait remplacé Péluse à demi-détruite. Elle fut prise après un mois de siège<sup>6</sup>. Amrou avançait le long du Nil vers l'intérieur du pays, lorsqu'il fut arrêté par l'armée de Marianus beaucoup plus forte que la sienne. Résolu de périr plutôt que de renoncer à son entre-

<sup>1</sup> Il n'est pas sûr que ce soit avec le khalife que le patriarche ait voulu faire cette alliance. Le texte de Nicéphore, p. 17, désigne en réalité Amrou, qu'il qualifie, il est vrai, de *phylarque des Sarrasins*, titre qui ne semble pouvoir convenir qu'à Omar. Nicéphore s'exprime ainsi : Κύρος δὲ τὴν δεδηλωκώς βασιλεῖ σπειρίσσει ἐπὶ τελέσμασιν Ἰμβροῦ τῷ τῶν Σαρακηνῶν φυλάρχῳ.—S.-M.

<sup>2</sup> Ou Endocie qui portait le titre d'Auguste, ou une autre des filles de l'empereur, dit Nicéphore, p. 17. Εὐδοκίαν τὴν Αὐγούσαν, ἢ μίαν τῶν θυγατέρων τοῦ βασιλέως.—S.-M.

<sup>3</sup> Je crois que c'est bien d'Amrou qu'il doit être question, et non d'Omar, car Nicéphore dit encore ici, Ἰμβρος. Il ajoute que ce général et son armée avaient une grande confiance dans le patriarche Cyrus, et

qu'ils l'aimaient beaucoup. Ἐπιείθεο γὰρ Ἰμβρος τῷ Κύρῳ, καὶ ὁ τοῦτου στρατός· καὶ γὰρ ἡγάπων αὐτὸν λίαν. Niceph. p. 17.—S.-M.

<sup>4</sup> Héraclius, qui avait déjà consenti à donner sa fille à un chef de Khazars, pouvait bien accepter un pareil arrangement.—S.-M.

<sup>5</sup> Cette ville, située sur le bord de la mer, est actuellement ruinée. On la nommait en langue égyptienne *Péremoun*. *Farma* ou *Farama* est un nom arabe. Voy. Champollion jeune, *l'Égypte sous les Pharaons*, t. 2, p. 82-87. Voy. Quatremère, *Mémoires sur l'Égypte*, t. 1, p. 259.—S.-M.

<sup>6</sup> Selon Abou'lféda, *ann. musul.* I, 247, cette ville fut prise par Abraham fils de Sabbâh, qui commandait un détachement de l'armée d'Amrou.—S.-M.

prise, il livra bataille et fut vainqueur. Marianus y perdit la vie avec un grand nombre de ses soldats.

Après cette victoire, Amrou marcha droit à [Misr<sup>1</sup>], que quelques auteurs modernes croient être Memphis, parce que le nom de [Misr] devait être celui de la capitale, étant proprement le nom de l'Égypte entière<sup>2</sup>, dont Mesraïm, petit-fils de Noé, fut le premier roi. Mais les circonstances du siège que nous allons raconter ne peuvent convenir à Memphis, bâtie sur la rive gauche du Nil; elles désignent incontestablement la Babylone d'Égypte<sup>3</sup>, située sur la rive orientale, un peu au-dessus de la pointe du Delta, à trente-quatre lieues de Farma. Babylone était apparemment devenue capitale, depuis que Memphis, déjà presque ruinée, avait perdu son ancien lustre; Alexandrie étant regardée comme une colonie grecque<sup>4</sup>, qui n'appartenait pas à l'ancienne Égypte. [Misr] était défendue par un ancien château fortifié<sup>5</sup>; et pour en

AN 640.

LXVI.  
Siège  
de Misr.

<sup>1</sup> Et non *Masra*, comme on lit dans Lebeau, qui a suivi l'orthographe adoptée par les auteurs anglais de l'histoire universelle. — S.-M.

<sup>2</sup> *Misr* est en effet le nom arabe de l'Égypte. Pour le nom de *Mesraïm*, petit-fils de Noé, ce n'est pas autre chose que le nom même de *Misr*, employé au pluriel par les Hébreux, pour désigner l'Égypte ou plutôt les habitants de l'Égypte. La géographie ancienne de tous les pays présente une grande quantité de noms de peuples employés au pluriel, et qui sont devenus, par la suite des temps, des noms de pays. — S.-M.

<sup>3</sup> Cette ville, fondée originairement par des captifs babyloniens qui lui avaient donné le nom de leur patrie,

était devenue puissante sous la domination romaine, et elle avait amené la ruine de Memphis. Il est question de l'origine de cette ville dans Strabon, l. 17, p. 555. Son emplacement forme actuellement la plus grande partie de ce qu'on appelle le vieux Caire. — S.-M.

<sup>4</sup> Alexandrie ne fut jamais considérée par les anciens comme une ville égyptienne; elle fut toujours une ville grecque, qui avait son administration à part. Cependant elle fut réellement sous les Romains le centre de tout le gouvernement, et la vraie capitale de l'Égypte, ce qui dut contribuer à la ruine de Memphis. — S.-M.

<sup>5</sup> Ce château est nommé en arabe

rendre l'accès plus difficile aux Musulmans, on creusa à l'entour un large fossé, où l'on sema quantité de de chausse-trappes. Amrou qui n'avait que quatre mille hommes demeura sept mois entiers devant ce château, et fut contraint de demander de nouvelles troupes au khalife, qui lui envoya encore quatre mille hommes<sup>2</sup>.

LXVII.  
Prise de  
cette ville.

Mais la perfidie du gouverneur lui fut d'un bien plus grand secours. C'était ce Mocaucas qui avait eu des relations secrètes avec Mahomet. L'empereur, qui devait être mécontent de sa conduite depuis dix ou douze ans, n'avait osé le dépouiller de son gouvernement, dans la crainte de perdre l'Égypte en révoltant toute la nation des Coptes, dont Mocaucas disposait en souverain<sup>3</sup>. On nommait dès-lors *Coptes*<sup>4</sup> les anciens habitants du pays, de race égyptienne, pour les distinguer des Grecs qui s'y étaient établis sous Alexandre et ses successeurs. Mocaucas ne cherchait qu'à livrer le château aux Sarrasins à des conditions avantageuses pour lui-même; et s'il tenait si long-temps contre leurs attaques, c'est qu'il n'était pas maître d'une garnison nombreuse, dont les officiers l'observaient avec

*Kasr-alschamâ. Voyez Hamaker, Œber de expugnatione Memphidis et Alexandriae, adnot. p. 90 et seq. — S.-M.*

<sup>2</sup> Selon Abou'lféda, *ann. musul.* I, 247, pendant ce siège, Amrou campa à *Ain-schams* (la fontaine du soleil), auprès des ruines de l'antique Héliopolis, que l'on appelait alors *Mathariah*. — S.-M.

<sup>3</sup> Les chefs étaient Zobair fils d'Awâm, Abâdah fils de Samet et Moslémah fils de Mokalled. — S.-M.

<sup>4</sup> Selon Entychius, t. 2, p. 302, ce personnage était l'intendant ou le re-

ceveur des impositions de l'Égypte. Il en avait retenu les tributs pendant l'occupation du pays par les troupes de Chosroës. Il suivait la doctrine des Jacobites, et avait une grande haine pour les Orthodoxes. Quelques auteurs arabes l'appellent *Mokankas fils de Raail*, tandis que d'autres le nomment *Djaraïk fils de Mata*. — S.-M.

<sup>4</sup> Les Arabes donnaient aux Égyptiens ce nom, qui est évidemment une altération et pour ainsi dire une réduction du nom même de l'Égypte. — S.-M.

défiance, et ne prenaient l'ordre que du conseil de guerre. Cependant, à force de se contrefaire, il vint à bout d'en imposer à ses surveillants. Le Nil formait vis-à-vis du château une île, qu'on nomme aujourd'hui l'île de Rouda. Ce perfide représenta aux officiers : « Qu'ils ne pouvaient tenir encore long-temps ; qu'ils « n'avaient aucun secours à espérer ; que le meilleur « parti était de se retirer dans cette île, et de soustraire « à la cruauté des Sarrasins la plus grande partie de « la garnison, qu'il fallait conserver pour la défense « du reste du pays ; que, pour lui, il se dévouait volontiers à la mort pour le service de l'empire ; et qu'il « resterait dans le château avec un petit nombre de « soldats pour s'y défendre jusqu'à l'extrémité, et s'en « sevelir sous les ruines, s'il ne pouvait obtenir une « capitulation honorable. » La disette, l'ennui, les blessures, les fatigues d'un long siège donnaient du poids au conseil de Mocaucas : on se laissa persuader, et la plus grande partie de la garnison passa dans l'île. Mocaucas se trouvant alors maître de ses démarches députa au général sarrasin pour demander un accommodement ; il l'avertissait que, s'il ne se hâtait de traiter, le débordement du Nil allait mettre incessamment son armée en grand danger. Amrou lui fit faire les propositions ordinaires des Musulmans. Le gouverneur répondit : « Que jamais les Chrétiens ne consentiraient « à changer de religion ; que, pour ce qui était du « tribut, il ne fallait pas s'attendre que les Romains « voulussent s'y soumettre ; mais que lui et les Coptes « ses amis s'y assujettiraient volontiers ; qu'après tout « il n'était resté dans le château qu'une poignée de « Romains. » Sur cette réponse, Amrou fait escalader



la place. Les soldats de la garnison, hors d'état de résister, se jettent dans des barques et se sauvent dans l'île. Les Sarrasins font main-basse sur tous ceux qu'ils peuvent atteindre. Ceux qui échappent, persuadés enfin de la perfidie du gouverneur, passent avec leurs camarades de l'autre côté du fleuve, et se retirent entre [Misr] et Alexandrie, dans une place que les historiens arabes nomment Kéram-al-schoraïk<sup>1</sup>. Pendant ce temps-là, Mocaucas arrête avec Amrou les articles de la capitulation pour tous les Coptes de l'Égypte; on convient qu'ils payeront chaque année deux ducats<sup>2</sup> par tête, à l'exception des vieillards, des femmes et des enfants au-dessous de seize ans<sup>3</sup>. Le nombre des Coptes qui furent enregistrés pour le tribut se trouva de six millions<sup>4</sup>, tant l'Égypte était encore peuplée.

Il ne restait aux Sarrasins que de prendre Alexandrie, pour être maîtres de toute l'Égypte. Ayant passé le Nil, ils attaquèrent Kéram-al-schoraïk, qui ne put tenir que trois jours. Quelques corps de troupes romaines, qui se rencontrèrent sur leur passage, furent aisément défaits<sup>5</sup>. Les vaincus se réfugièrent tous dans

LXVIII.  
Amrou assiége Alex-  
andrie.

<sup>1</sup> Ce qui signifie *la vigne de Schoraïk*.—S.-M.

<sup>2</sup> Deux dinars ou pièces d'or, dit Eutychiüs, t. 2, p. 308. — S.-M.

<sup>3</sup> C'est encore l'usage chez les Turcs et chez tous les Musulmans, d'excepter de la capitation ou du tribut les individus de cette sorte.—S.-M.

<sup>4</sup> Six mille milles, dit Eutychiüs, t. 2, p. 311. Cette indication fait voir que la population de l'Égypte n'avait pas beaucoup diminué sous la domination romaine; car les renseignements donnés par Josèphe font voir

qu'au temps des premiers empereurs l'Égypte comptait de sept à huit millions d'habitants. Elle n'en a pas la moitié à présent.—S.-M.

<sup>5</sup> Selon Eutychiüs, t. 2, p. 312, les Romains s'arrêtèrent en un lieu appelé *Salsathas*, mais dont le nom est peut-être corrompu. Ils s'y maintinrent dix-neuf jours; de là ils se retirèrent à Kerioun, ville située sur la route d'Alexandrie, où ils eurent un engagement avec les Arabes, qui les battirent. Voyez sur la position de Kerioun, Quatremère, *Mémoires*

Alexandrie comme dans leur dernier asyle, et se préparaient à s'y défendre. Bientôt les Musulmans parurent et campèrent à la vue de la ville. Amrou, qui donnait dans les batailles l'exemple de la valeur, ne s'en rapportait qu'à lui-même de tous les détails de la guerre. Il voulut reconnaître en personne la situation et la force de la place; il ne prit avec lui que Vardan son esclave<sup>1</sup>, et un des principaux officiers nommé Moslémah<sup>2</sup>. Mais s'étant approché de trop près des murailles, il fut pris et conduit devant le gouverneur, qui lui fit encore cette demande inutile qu'on faisait partout aux Sarrasins, et il en reçut la réponse ordinaire. La fierté de ses paroles et de sa contenance fit juger au gouverneur que ce prisonnier était le général : *C'est Amrou lui-même*, dit-il à ses gens; *qu'on lui tranche la tête tout à l'heure*. Vardan qui entendait la langue grecque, voyant le danger de son maître, qu'il avait déjà sauvé dans une pareille occasion au siège de Gaza, se tourna vers lui avec mépris, et le frappant rudement : *De quoi t'avises-tu de répondre?* lui dit-il; *tu n'es que le dernier des Musulmans; laisse parler tes supérieurs*. Moslémah, prenant aussitôt la parole, dit que le général les envoyait pour demander une entrevue; qu'il désirait de traiter avec le gouverneur; et que si les Romains voulaient faire ou accepter des propositions raisonnables, la paix

sur l'Égypte, t. 1, p. 419. Avant d'arriver à Alexandrie, les Romains tentèrent encore de se défendre à Mariouth, ville actuellement détruite. Elle était sur le bord du lac Maréotis, qui s'étendait au midi d'Alexandrie. Voyez le même ouvrage, t. 1, p. 371 et 376. Le nom de cette ville est écrit

Marbouth, par suite d'une mauvaise ponctuation, dans le texte d'Elmacin. — S.-M.

<sup>1</sup> Il a déjà été question de cet esclave, que son nom fait reconnaître pour arménien. Voyez ci-dev. § 18, p. 202, not. 3. — S.-M.

<sup>2</sup> Fils de Mokalled, un de ceux

serait bientôt conclue. Le gouverneur fut la dupe de cette feinte : il se persuada qu'il se trompait, et qu'Amrou n'était qu'un simple soldat; il révoqua l'ordre et les renvoya. Mais au lieu de l'entrevue proposée, Amrou se montra le lendemain au pied de la muraille avec toutes ses troupes, et commença les travaux du siège.

LXIX.  
Députation  
inutile de  
Cyrus aux  
Sarrasins.

L'empereur, consterné de cette nouvelle, résolut de consentir aux conditions les plus dures, plutôt que de perdre Alexandrie, et avec elle la plus belle province de ses états. Pendant le siège de Babylone<sup>1</sup>, il avait fait venir Cyrus à Constantinople; et outré de colère contre ce prélat, il s'emporta jusqu'à compromettre la majesté souveraine. Il le fit conduire à la grande place pour le juger en présence de tout le peuple, qui accourut en foule; et se portant lui-même pour accusateur, il reprocha à l'évêque d'avoir livré l'Égypte aux Sarrasins. Cyrus, devenu plus fier et plus hardi de voir son souverain s'abaisser jusqu'à se rendre sa partie, essaya de se justifier, en protestant que si l'on eût suivi ses conseils on aurait évité la guerre en Égypte et satisfait les Sarrasins, sans qu'il en coûtât rien au prince. Il rejetait toute la faute des malheurs qui affligeaient l'empire sur les mauvais conseillers de l'empereur. Héraclius, encore plus offensé de ses réponses, s'abandonnant à une colère indécente, le chargeait d'injures, l'appelant un païen, un ennemi de Dieu, qui avait conjuré la perte des Chrétiens, qui avait osé conseiller à son prince de prostituer sa fille en la livrant au khalife. Il menaçait de le tuer; enfin il le mit sous

qui avaient conduit le renfort envoyé par Omar, ci-dev. § 66, p. 278,

not. 2.—S.-M.

<sup>1</sup> C'est-à-dire de Misr.—S.-M.

la garde du préfet de la ville, avec ordre de le traiter comme un scélérat, jusqu'à ce qu'il eût décidé du châtiment que ses crimes avaient mérité. Cependant lorsqu'il apprit qu'Alexandrie était assiégée, sa colère cédant à la crainte, il crut que personne n'était plus propre que Cyrus à négocier avec les Sarrasins. Il l'envoya donc pour renouveler avec eux ce même traité dont il lui avait fait de si vifs reproches. Cyrus arrivé au camp ennemi, après s'être excusé de l'inexécution de ses promesses précédentes, proposa de les assurer de nouveau par les serments les plus authentiques, sous la parole même de l'empereur, si les Sarrasins voulaient sortir de l'Égypte. Amrou, après l'avoir froidement écouté, le regardant d'un œil de mépris, et lui montrant une grande colonne qu'ils avaient devant les yeux : *Vois-tu cette colonne*, lui dit-il ; *nous sortirons de l'Égypte, quand tu l'auras avalée*<sup>1</sup>. Les Sarrasins continuèrent le siège qui dura quatorze mois.

Dans cet intervalle, Héraclius accablé de chagrins et d'infirmités mourut d'hydropisie le 11 février 641<sup>2</sup>, après avoir régné trente ans, quatre mois et six jours. Son fils aîné, Héraclius Constantin, né d'Eudocie, âgé de vingt-huit ans, portait le titre d'Empereur presque depuis sa naissance. L'autre Héraclius, que l'on nomme plus communément Héracléonas, fils de Martine, âgé de dix-neuf ans, avait reçu le même titre deux ans avant la mort de son père<sup>3</sup>. L'empereur ordonna par

An 641.

LXX.

Mort d'Héraclius.

Theoph. p. 283.

Cedr. t. 1, p. 430.

Niceph. p.

10, 11, 18 et

ibi Petav.

Suid. voce

Ἡράκλειος.

Glycas, p. 276.

<sup>1</sup> Cette réponse, qui est bien dans le goût des Arabes, se trouve dans Théophane, p. 281. — S.-M.

<sup>2</sup> Selon Théophane, p. 283, il mourut au mois de mars, après un règne de trente ans et dix mois. Ce

fut le 11 mars, selon Cédrenus, t. 1, p. 430. Comme aucun autre auteur n'indique la date précise de la mort d'Héraclius, il faut qu'il y ait erreur dans le texte de Lebeau. — S.-M.

<sup>3</sup> Le 4 juillet 638, selon Constan-

Pagi ad Bar.  
Ducange,  
hist. Byz.  
p. 118, 119.  
Mariette,  
pierres gra-  
vées, t. I,  
p. 263.

son testament qu'ils régneraient ensemble avec une égale autorité; qu'ils auraient pour Martine la déférence due à une impératrice; et qu'ils l'honoreraient tous deux comme leur mère. Il laissa deux autres fils, David et Marin, qu'il avait nommés Césars. Il avait aussi décoré du nom d'Augustes deux filles qui lui survécurent, Augustine et Martine. On ne sait si Eudocie, qu'il avait promise à Ziébel, mourut avant lui<sup>1</sup>. Il fut enterré dans l'église des Saints-Apôtres. Son tombeau demeura ouvert pendant trois jours, et fut gardé par ses eunuques, ainsi qu'il l'avait ordonné. Telle fut la fin de ce prince, et l'on peut dire que si l'on partage la durée de son règne en trois dizaines d'années, on trouvera que la seconde fut signalée par des actions héroïques que la première n'avait pas fait espérer et que la dernière fit oublier. Le milieu de son règne brilla d'un grand éclat; mais les victoires qu'il remporta sur les Perses laissèrent à peine quelques traces, qui furent effacées par les armes des Sarrasins; au lieu que la perte de la Syrie, de la Mésopotamie et de l'Égypte, furent pour l'empire autant de blessures profondes et incurables: ces membres, une fois séparés de ce grand corps, ne purent jamais y être réunis. On voyait encore à Barlette dans la Pouille, à la fin du quinzième siècle, une statue colossale d'Héraclius.

tin Porphyrogénète, *de cerem. aul. Byz.* p. 363, ed. Reisk. David, autre fils d'Héraclius, reçut le titre de César le même jour.—S.-M.

<sup>1</sup> On a pu remarquer, ci-dev. § 65, p. 276, not. 2, qu'elle n'était pas

morte à l'époque où Cyrus, patriarche d'Alexandrie, voulait marier une des filles d'Héraclius avec le khalife, ou plutôt avec Amron le conquérant de l'Égypte.—S.-M.

## LIVRE LIX.

- i. Martine veut régner et est rejetée par le peuple. ii. Conduite de Constantin. iii. Sa mort. iv. Règne d'Héracléonas. v. Révolte de Valentin. vi. Constant couronné. vii. Fuite de Pyrrhus. viii. Valentin César. ix. Puntion de Martine et d'Héracléonas. x. Prise d'Alexandrie. xi. Ordre établi en Égypte. xii. Incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. xiii. État de l'Église d'Alexandrie sous les Sarrasins. xiv. Nouvelle ville et nouveau canal en Égypte. xv. Constant implore l'assistance du sénat. xvi. Affaires d'Italie. xvii. Institution du Code Lombard. xviii. Constant envoie des présents à l'empereur de la Chine. xix. Révolte apaisée. xx. Othman succède à Omar. xxi. Conquête de la Perse par les Musulmans. xxii. Prise de Madain. xxiii. Bataille de Djaloula. xxiv. Progrès des Sarrasins en Perse. xxv. Mort d'Iezdédjerd III. xxvi. La Perse soumise aux Sarrasins. xxvii. Alexandrie reprise par les Romains, et ensuite par les Musulmans. xxviii. Entreprise des Musulmans sur l'Afrique. xxix. Première entrée des Sarrasins en Afrique. xxx. Bataille d'Yacoubé. xxxi. Autres combats. xxxii. Défaite des Africains. xxxiii. Progrès des Sarrasins. xxxiv. Ils se retirent. — [xxxv. Invasion des Arabes en Arménie.] — xxxvi. Les Sarrasins entrent dans l'île de Chypre. xxxvii. Destruction d'Arade.

CONSTANTIN III, HÉRACLÉONAS,  
CONSTANT II.

APRÈS la mort d'Héraclius, Martine fit assembler le peuple de Constantinople, pour lui faire part du testament. Elle l'avait dicté elle-même, et prétendait bien

<sup>i.</sup>  
Martine veut  
régner et est  
rejetée par  
le peuple.

Theoph. p.  
275, 283.  
Cedr. t. 1, p.  
430.  
Hist. Misc.  
l. 18, ap. Mur-  
rat. t. 1, part.  
1, p. 134.  
Niceph. p.  
19, 20.  
Zon. l. 14, t. 2,  
p. 87.  
Manass. p.  
78.  
Glycas, p.  
276.  
Ducange,  
fam. Byz.  
p. 118, 119.  
Pagi ad Bar.

en tirer avantage pour gouverner les deux empereurs.

L'un était son fils; elle le tenait dans une soumission

aveugle à ses volontés. L'autre, moins disposé à lui

obéir, lui donnait cependant peu d'inquiétude. Il est

vrai que ce prince, déjà d'un âge mûr, avait acquis

de bonne heure l'expérience des affaires; qu'il avait

montré du courage dans la guerre contre les Sarra-

sins, et qu'il s'était attiré l'amour des peuples par sa

bonté et par sa douceur. Mais des maladies conti-

nuelles l'affaiblissaient de plus en plus et ne lui per-

mettaient pas de se flatter qu'il régnât long-temps. Ces

circonstances favorisaient l'ambition de Martine, et

elle aurait réussi dans ses projets, si elle n'eût trouvé

dans le peuple un reste de cette fierté romaine que

l'abâtardissement des esprits n'avait pas encore entiè-

rement étouffée. Lorsqu'on la vit paraître seule sur

un tribunal élevé, et qu'on eut entendu la lecture du

testament, on s'écria de toutes parts : *Où sont nos*

*empereurs ? où sont Constantin et Héracléonas ?* Elle

fut obligée de les faire venir et de les présenter au

peuple. Comme elle se levait pour parler, et qu'elle

commençait à donner ses ordres en souveraine, il s'é-

leva mille voix du milieu de l'assemblée : « Nous devons

« vous honorer, comme la mère de nos princes, mais

« c'est à nos princes que nous devons obéir. Préten-

« dez-vous répondre aux ambassadeurs des puissances

« étrangères ? Sera-ce une femme qui commandera à

« nos armées ? A Dieu ne plaise que l'empire romain

« se voye réduit à un gouvernement qui vient de faire

« rougir les Perses. » L'impératrice, couverte de con-

fusion et pleine de dépit, se retira dans son palais.

Quoique la puissance souveraine eût été également

partagée entre les deux princes, Martine, ne pouvant la retenir, souhaitait du moins la mettre entre les mains de son fils. Mais l'affection du peuple la donnait toute entière à Constantin. On n'obéissait qu'à ses ordres. Le premier qu'il donna ne fit pas honneur au commencement de son règne. Son trésorier Philagrius lui conseilla de faire retirer du tombeau une couronne d'or de grand prix qu'on avait ensevelie avec son père. Le chambellan Callinicus n'exécuta qu'avec douleur une si triste commission : il trouva le cadavre d'Héraclius déjà presque réduit en eau, et la couronne tellement adhérente à sa tête, qu'il fallut enlever avec elle une partie des cheveux. Elle pesait soixante-dix livres. Philagrius fit encore revenir au prince un trésor plus considérable, et dont l'enlèvement fut moins odieux, mais sans doute plus sensible à ceux qui le virent arracher de leurs mains. Il avertit l'empereur qu'Héraclius, dans sa dernière maladie, avait fait porter chez le patriarche Pyrrhus de grandes sommes d'argent, destinées à l'entretien de l'impératrice, s'il arrivait que Constantin la fît sortir du palais. Le prince fit venir Pyrrhus qui nia d'abord le dépôt : mais convaincu par Philagrius, il le rendit à regret. Ce patriarche si chéri d'Héraclius était en horreur à Constantin, que ni l'exemple, ni l'autorité de son père n'avaient pu engager dans les erreurs du monothélisme.

Constantin voyait sa santé s'affaiblir tous les jours. L'air de Constantinople lui étant contraire, il s'était retiré à Chalcédoine dans un palais qu'il avait fait bâtir. Il craignait moins pour lui-même que pour ses deux fils, Constant et Théodose, qu'il avait de sa femme Grégoria, fille de Nicétas. Philagrius, qui appréhendait

II.  
Conduite de  
Constantin.

XII.  
Sa mort.



encore plus pour lui-même le ressentiment de Martine, aigrissait encore les soupçons de Constantin. Il engagea ce prince à écrire aux armées répandues en diverses provinces, *que s'il venait à manquer, il leur recommandait ses deux fils; qu'il les conjurait d'en prendre soin, et de ne pas permettre qu'on les privât de leurs droits.* Valentin, écuyer de Philagrius, fut chargé de ces lettres et de grandes sommes d'argent qu'il devait distribuer aux soldats, pour les engager à s'opposer aux entreprises de Martine et d'Héracléonas. Peu de temps après, Constantin mourut le 25 mai, n'ayant régné que trois mois et demi depuis la mort de son père. On soupçonna généralement Martine et Pyrrhus d'avoir abrégé ses jours par le poison.

iv.  
Règne d'Héracléonas.

Niceph. p.

20, 21.

Theoph. p.

275, 283.

Cedr. t. 1, p.

430, 431.

Hist. misc.

l. 18, ap. Mur-

rat. t. 1, part.

1, p. 134.

Zon. l. 14, t.

2, p. 87,

Manass.

p. 78.

Glycas, p.

276.

Ducange,

fam. Byz. p.

118, 119, 120.

Pagi ad Bar.

Mani ad

Bar.

Assémani,

bib. jur. Or.

t. 4, c. 9.

L'ambitieuse Martine, devenue maîtresse de l'empire comme elle l'était de son fils, songea d'abord à gagner l'estime des peuples et l'affection des soldats. Ce fut par son conseil que le jeune empereur fit présent à l'église de Sainte-Sophie, de la couronne tirée du tombeau d'Héraclius, et qu'il envoya ordre à Valentin de distribuer en son nom aux soldats l'argent qu'il avait reçu de Constantin. Le patriarche Cyrus fut renvoyé dans son église; Philagrius fut dépouillé de sa charge, forcé d'entrer dans le clergé, et relegué à Ceuta aux extrémités de l'Afrique<sup>1</sup>. On lui laissa la vie, mais on fit périr ceux qui lui avaient prêté leur ministère. Valentin était celui qui devait craindre davantage : il avait été plus avant que tout autre dans la confiance de Philagrius; il était aussi le plus redoutable, ayant entre ses mains de quoi gagner les soldats. Aussi l'im-

<sup>1</sup> Εἰς τὸ Σέπτας λεγόμενον φρούριον, τῶν Ἡρακλέως σπηλῶν πρὸς τῇ Ἀδύῃ πρὸς ἡλίον ὄνοντα, κατὰ τὰ θάτερα κείμενον. Niceph. p. 20.—S. M.

pératrice lui fit-elle des avances pour lui témoigner de l'amitié et de la confiance. Mais Valentin, aussi rusé qu'il était hardi et entreprenant, loin de donner dans le piège, leva l'étendard de la révolte et s'empara de Chalcédoine.

Il prit pour prétexte la défense des deux fils de Constantin son maître, auxquels l'empire appartenait, et qui allaient, disait-il, être, ainsi que leur père, les victimes d'une marâtre perfide et d'un oncle jaloux de leurs droits, si les fidèles sujets du défunt empereur ne s'unissaient pour les tirer de leurs mains. Martine, à la veille de se voir attaquée dans Constantinople, prenait les précautions nécessaires pour sa sûreté, tandis que son fils publiait des manifestes pour se justifier de ces odieuses imputations. Il protestait que rien au monde ne lui était plus cher que la conservation de ses neveux; il en appelait à leur propre témoignage : *Quelle noirceur, disait-il, de me supposer des desseins criminels contre ces princes, qui me sont attachés de si près par les liens du sang, et dont l'un me tient encore par une alliance spirituelle et sacrée ?* Il parlait de Constant, qu'il avait levé des fonts baptismaux. Pour confirmer ces protestations par l'acte le plus authentique, il se transporta dans l'église de Sainte-Sophie; et là, en présence du patriarche, tenant la main sur la vraie croix, il jura que jamais il ne nuirait aux fils de Constantin, ni par lui-même, ni par le ministère d'aucun autre. Il fit plus encore: il se hasarda de passer à Chalcédoine avec Constant, et offrit à Valentin de jurer entre ses mains, qu'il n'avait pour les deux princes que les sentiments de la plus sincère affection. Valentin refusa de recevoir son

V.  
Révolte de  
Valentin.

serment ; et par affectation de générosité, il ne profita pas de l'imprudence du jeune empereur, et le laissa retourner à Constantinople. Après ces démarches, Héracléonas persuada facilement au peuple que la sûreté des princes n'était qu'un faux prétexte dont se servait Valentin pour s'emparer lui-même de l'empire.

VI.  
Constant  
couronné.

Mais le peuple changea bientôt de disposition. On approchait du temps de la vendange ; et les habitants de Constantinople, ayant pour la plupart des vignobles en Asie, apprenaient avec chagrin que l'armée de Valentin, maîtresse du détroit, ravageait impunément leurs possessions et leur enlevait le revenu de l'année. Ils s'attrouperent autour du palais du patriarche, et demandent à grands cris que Constant soit couronné. Pyrrhus les traite d'abord de rebelles, qui ne proposent de couronner Constant que pour donner l'empire à Valentin. Mais le peuple redoublant ses cris, et le menaçant lui-même des dernières violences, il va instruire Héracléonas de la sédition prête à éclater. L'empereur saisi de crainte conduit aussitôt Constant à l'église. Dès qu'il paraît sur la tribune avec le patriarche, il s'élève un cri général, *la couronne, la couronne à Constantin* : c'est le nom que le peuple donna pour lors au jeune prince ; jusque-là il portait celui d'Héraclius, et dans la suite il fut plus connu sous le nom de Constant. Héracléonas, sans différer, fait apporter la couronne de son père, qu'il avait déposée dans cette église, et Pyrrhus la met sur la tête du nouvel empereur. Cette condescendance du patriarche ne fut pas encore capable d'adoucir les esprits. On le détestait comme le conseiller de Martine et l'auteur de tous les maux. On veut le mettre en pièces ; une foule de mi-

sérables, auxquels se joignent les Juifs et les Barbares qui se trouvaient à Constantinople, se jettent dans Sainte-Sophie : ils profanent le sanctuaire, ils déchirent la nappe de l'autel, rompent les bancs, abattent les images, et sortant ensuite de l'église comme en triomphe, ils en emportent les clés, qu'ils suspendent au bout d'une pique, et courent comme des forcenés par toute la ville.

Pyrrhus, qui s'était dérobé à leur fureur, ne voyait plus de sûreté pour lui à Constantinople. La nuit suivante il vient à l'église ; et après avoir fait sa prière, il dépose son étole sur l'autel, en disant : *Je n'abdique point la dignité de patriarche, mais je cède à un peuple rebelle*. Il sort ensuite, et s'étant tenu caché dans la ville pendant quelques jours, il passe secrètement à Chalcédoine, et s'embarque pour l'Afrique<sup>1</sup>.

VII.  
Fuite  
de Pyrrhus.

Cependant, l'opiniâtreté de Valentin faisait bien connaître que l'intérêt des petits-fils d'Héraclius n'était pas le principal motif de sa révolte. Le couronnement de Constant ne lui fit pas quitter les armes ; toujours maître de Chalcédoine, il continuait de ravager les environs. Martine et son fils furent contraints de traiter avec lui comme avec leur égal ; il exigea leur serment pour assurance des conditions qu'on lui accordait. On s'engageait à ne lui demander aucun compte de l'argent qu'il avait reçu de Constantin, et à récompenser ses soldats par des largesses ; on lui donnait la charge de commandant de la garde<sup>2</sup>. Non content de cette dignité, une des plus éminentes de la cour impériale, il eut l'effronterie de demander la permission

VIII.  
Valentin  
César.

<sup>1</sup> Il y trouva un appui auprès de deux personnages puissants nommés Théodose et Maxime, qui ne sont

pas connus d'ailleurs. Nicéph. p. 21.  
— S. M.

<sup>2</sup> Ἀξία αὐτὸν ἐτιμῆσαι, ὡς Ῥωμαίων

de prendre la pourpre et le titre de César, ce qui était sans exemple; et l'on eut la bassesse d'y consentir. Pour conserver la majesté souveraine, Martine se détermina à l'avilir, en approchant si près du trône un inconnu, que la révolte seule avait fait sortir de l'obscurité<sup>1</sup>.

IX.  
Punition de  
Martine et  
d'Héracléon-  
nas.

Cette extrême condescendance désarma Valentin, mais n'éteignit pas la haine dont il était embrasé contre l'impératrice. Armé contre elle des dignités qu'elle lui accordait, il fut sans doute le principal moteur du soulèvement qui précipita cette princesse et son fils dans un abîme de malheurs : car on ne peut l'attribuer à Constant, qui n'était encore que dans sa onzième année. Le soupçon de l'empoisonnement de Constantin se confirmant de jour en jour par de nouveaux indices, le sénat résolut de secouer un joug odieux. Les gens de guerre, entrant dans les mêmes vues, lui offrirent leurs services. On arracha du palais le fils et la mère; on leur fit leur procès; on coupa la langue à Martine, le nez à Héracléonas; et tous deux traînèrent le reste de leur vie dans l'exil et dans une si profonde obscurité, que depuis cette horrible catastrophe les historiens ne parlent plus que de leur sépulture. Nous verrons désormais ces exemples se renouveler fréquemment. L'histoire de l'empire, la plus tragique de toutes les histoires, va devenir un théâtre de révolutions funestes. De soixante-dix souverains qui osèrent encore monter sur ce trône ensanglanté, près de la moitié furent ou tués ou chassés, ou contraints d'abdiquer la couronne.

καλοῦσι κόμητα ἐξουσιτόρων. Nicéph. p. 21. — S.-M.

<sup>1</sup> Selon Nicéphore, p. 21, Valentin demandait encore que David, un

autre fils d'Héraclius, fût déclaré César, et qu'on lui donnât le nom de Tibère. — S.-M.

On ne donne que six mois de règne à Héracléonas, et selon l'opinion la plus probable, il y faut comprendre les trois mois qu'il régna conjointement avec son frère Constantin. Ainsi Constant commença de régner seul au mois d'août de cette année, qui se termina par un événement des plus tristes pour l'empire. Alexandrie assiégée depuis quatorze mois fut enfin forcée et prise le 11 décembre<sup>1</sup>. Amrou, dont Omar avait fort augmenté l'armée, perdit à ce siège vingt-trois mille hommes. Au moment que les Sarrasins entrèrent, les Romains qui étaient encore dans la ville se jetèrent dans les vaisseaux et prirent le large. Comme il y avait plusieurs corps de troupes romaines qui s'étaient retirés plus avant dans le pays; Amrou, pour se délivrer d'inquiétude, résolut de les poursuivre. Il ne laissa dans Alexandrie que ce qu'il fallait de Sarrasins pour contenir les habitants. Mais dès qu'il fut éloigné, les Romains rentrèrent dans le port, surprirent la ville, et massacrèrent tous les Musulmans. A cette nouvelle, Amrou revient sur ses pas, il trouve les Romains déjà maîtres du château; il les attaque et les force après une vigoureuse résistance. Ceux qui échappent au glaive des Sarrasins regagnent leurs vaisseaux, et abandonnent à ces conquérants barbares cette puissante cité, le magasin de Constantinople qu'elle nourrissait des blés de l'Égypte, l'ornement de l'empire, et le centre du commerce de l'Orient.

**1.**  
Prise d'Alexandrie.

[Eutych. t. 2, p. 316-320.]

Elmacin. hist. Sar. p. 24 et 30.

Abulfarage. [Chron.

Arab. p. 112, 114.]

[Ockley, hist. des Sar. t. 1, p. 447-454.]

Fleury, hist. ecclés. l. 38, art. 23.

Mem. Acad. t. xvi, p. 370.

Or. Christ. t. 2, p. 451.

Assemani, bib. Or. t. 2, p. 118.

Hist. Univ. t. 15, p. 380-390.

Assem. bib. jur. or. t. 4, c. 4.]

<sup>1</sup> Selon Elmacin, *hist. Sar.* p. 24; Alexandrie fut prise un vendredi, au commencement de Moubarram, de l'an 20 de l'hégire, 22 décembre 640 de J.-C. Cette date fait voir qu'ici comme en plusieurs autres endroits, ainsi que j'ai déjà eu occasion de le

remarquer, ci-dev. p. 211, not. 1 et 2, liv. LVIII, § 23, Lebeau ne s'est pas aperçu que les auteurs anglais qu'il consultait se réglaient sur le calcul julien, sans tenir aucun compte de la réforme grégorienne. — S.-M.

xi.  
Ordre établi  
en Égypte.

Le général sarrasin attendit les ordres d'Omar pour décider du sort d'Alexandrie. Il manda au khalife qu'il avait trouvé dans cette ville immense quatre mille palais (il faut sans doute entendre tous les édifices plus grands et plus magnifiques que les maisons ordinaires<sup>1</sup>), autant de bains publics, quatre cents cirques ou places pour les divertissements, douze mille jardins potagers<sup>2</sup>, et quarante mille Juifs payant tribut<sup>3</sup>. Omar défendit le pillage; il ordonna de recueillir soigneusement tout ce qui se trouverait de précieux, afin de s'en servir à soutenir les frais de la guerre. Médine étant alors affligée de la disette, il fit venir d'Alexandrie des chameaux chargés de blé. Toute l'Égypte suivit la fortune de cette grande ville, et se soumit au vainqueur<sup>4</sup>. On imposa aux Égyptiens un tribut annuel de deux ducats<sup>5</sup> par tête; à ce prix ils conservèrent leur vie, leurs biens et le libre exercice de leur religion. Les propriétaires des terres furent de plus obligés à payer une taxe proportionnée au produit de leurs fonds, et ces contributions rapportèrent au khalife une somme immense. Cet accroissement de richesses entre les mains d'une nation aussi économe et aussi ennemie du luxe que les Sarrasins, les mit en état d'étendre leurs conquêtes. Ils ne

<sup>1</sup> On sait qu'en Italie il est d'usage de désigner par le nom de palais les maisons un peu considérables; il peut en avoir été de même en Égypte. — S.-M.

<sup>2</sup> Ces détails statistiques sur Alexandrie se trouvent dans Eutychius, t. 2, p. 316, et dans Elmacin, *hist. Sarac.* p. 30. — S.-M.

<sup>3</sup> On sait que les Juifs, attirés par le grand commerce qui se faisait à Alexandrie, ont été toujours très-nombreux dans cette ville, depuis sa

fondation. — S.-M.

<sup>4</sup> Les auteurs arabes que je connais ne donnent aucun détail un peu circonstancié sur la soumission de l'Égypte aux Musulmans. — S.-M.

<sup>5</sup> C'est-à-dire de deux dinars ou pièces d'or. Voyez ci-dev. p. 280, not. 2, liv. LVIII, § 67. Selon Ahmed de Koufah, dans son *livre des conquêtes*, (cité par M. Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, t. 2, p. 40), Amrou leva dans Alexandrie une contribution de plus de dix mille dinars. — S.-M.

connaissaient point les dépenses de plaisir; point d'ornement dans leur habillement, dans leurs meubles, dans leur armure. Logés dans des cabanes, ils ne se piquaient de magnificence que dans leurs mosquées. Leurs aliments étaient sans apprêt, tels qu'on les reçoit des mains de la nature : c'étaient du lait, du riz, des fruits; ils laissaient le vin aux peuples vaincus.

Amrou n'avait de barbare que la naissance. Nourri dans une ignorance profonde, ainsi que tous les Sarrasins, il était d'un esprit vif, pénétrant, curieux; et quoiqu'il ne se fût jamais exercé qu'au métier des armes, il estimait les sciences et les savants. Il prit du goût pour un<sup>1</sup> [homme de lettres nommé Jean : c'était un prêtre jacobite<sup>1</sup>, interdit pour ses erreurs dans un concile tenu à [Misr.] La réputation de savoir qu'il avait dans la ville le fit rechercher d'Amrou, qui se plaisait à l'entendre discourir de philosophie, chose toute nouvelle pour les Sarrasins. Jean voulut sauver au moins une partie de la bibliothèque d'Alexandrie. C'était celle du Sérapéon, le plus vaste recueil de livres qui fût dans l'univers. Elle était dans le quartier nommé *Rhacotis*<sup>2</sup>, au même lieu où avait été le temple de Sérapis détruit sous le règne du grand Théodose. On l'appelait la fille de celle que Ptolémée Philadelphie

xii.  
Incendie de  
la bibliothè-  
que d'Ale-  
xandrie.

<sup>1</sup> Le personnage dont il s'agit ici est le philosophe Jean Philoponus, fort célèbre au commencement du 7<sup>e</sup> siècle, et dont nous possédons plusieurs ouvrages de philosophie, de théologie et de grammaire, ainsi que des commentaires sur plusieurs livres d'Aristote, souvent traduits et publiés dans le 16<sup>e</sup> siècle, lorsque l'étude de la philosophie d'Aristote

était en grand honneur. Voyez au reste sur sa vie et ses écrits, Schœll, *Histoire de la littérature grecque*, t. 6, p. 297 et t. 7, p. 126 et suiv. — S.-M.

<sup>2</sup> Les Coptes ou naturels de l'Égypte donnaient souvent à Alexandrie elle-même le nom de *Rakoti*, en mémoire de ce quartier antérieur à la fondation de la ville. Voyez t. 4, p. 407, not. 2, liv. xxiv, § 16. — S.-M.



avait formée dans le quartier nommé *Bruchion*, et la fille était devenue beaucoup plus considérable que la mère. Celle de Ptolémée montait à quatre cent mille volumes, lorsqu'elle fut réduite en cendres du temps de Jules César; celle du Sérapéon était dès-lors composée de cinq cent mille volumes, et elle avait été depuis fort augmentée. Jean profita de la bienveillance du général sarrasin pour lui demander les livres de philosophie qui ne pouvaient être, disait-il, d'aucun usage aux Musulmans. *Tu me demandes une chose dont je ne puis disposer*, lui dit Amrou, *sans en avoir obtenu la permission de l'empereur des fidèles*. Il écrivit en conséquence au khalife, qui lui répondit en ces termes : *Tu me parles de livres : s'ils ne contiennent que ce qui est déjà dans le livre de Dieu, ils sont inutiles; s'ils ne s'accordent pas avec lui, ils sont pernicieux. Ainsi, fais-les brûler*. Amrou, quoiqu'à regret, obéit scrupuleusement à l'ordre du khalife. Il fit distribuer la bibliothèque dans les bains d'Alexandrie; on ajoute qu'elle fut suffisante pour les chauffer pendant six mois. Mais cette partie du récit d'Abou'lfaradj est évidemment fausse et hors de toute vraisemblance : ce qui ne suffit pas, à mon avis, pour rejeter le récit tout entier, comme le veut Assémani. Les raisons de ce savant critique ne me semblent pas assez convaincantes pour contredire une tradition aussi générale qu'elle est ancienne<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Indépendamment du texte d'Abou'lfaradj, *chron. arab.* p. 114, qui raconte la destruction de la bibliothèque d'Alexandrie par les ordres d'Omar, on en a trouvé un autre d'Abd-allathif, judicieux écrivain

arabe du 12<sup>e</sup> siècle, qui atteste positivement le même fait, dans sa *Relation de l'Égypte*, l. 1, c. 4, p. 183, tr. fr. de M. Silv. de Sacy, 1810, in-4<sup>o</sup>. Plusieurs savants célèbres ont revu, que en doute la certitude de ce fait.

Quelque zélés que fussent les Sarrasins pour établir le mahométisme, ils tenaient parole aux Chrétiens qui s'étaient soumis au tribut : ils laissèrent donc subsister le christianisme en Égypte. Cyrus demeura en possession du siège d'Alexandrie, et ne mourut que deux ans après. Pierre, imbu de la même erreur, lui succéda et gouverna cette église neuf ou dix ans, après lesquels les Jacobites s'en emparèrent et la possédèrent seuls pendant plus de quatre-vingts ans. Depuis Diodore, le grand protecteur d'Eutychès, l'Église d'Alexandrie était déchirée par le schisme; les Jacobites formaient un puissant parti, et Benjamin leur évêque partageait avec Cyrus l'autorité patriarcale. Chassé de la ville par ordre d'Héraclius, il erra pendant dix ans en divers lieux de la Thébaïde<sup>1</sup>. Mais les Coptes, c'est-à-dire les Égyptiens naturels, qui étaient de son obédience, s'étant concilié la faveur des Sarrasins en se soumettant les premiers avec Mocaucas<sup>2</sup>, Amrou rappela Benjamin, et lui envoya des lettres de sauvegarde en ces termes : *Nous donnons pleine sûreté à*

xiii.  
État de l'Église d'Alexandrie sous les Sarrasins.

Il faudrait une longue dissertation pour rapporter et apprécier tout ce qui a été écrit à ce sujet. Reinhard a réuni, après beaucoup d'autres, toutes les raisons qui peuvent faire douter du fait en lui-même, dans une dissertation allemande imprimée à Göttingue en 1792. Ste Croix a rassemblé les mêmes témoignages, dans une notice insérée dans le *Magasin encyclopédique*, ann. v, t. 4, p. 433. Cette opinion avait été combattue par Langlès, dans le même recueil, ann. v, t. 3, p. 380, et par White, *Ægypt*. part. I, p. 56 et suiv. Ils s'en tinrent à l'opinion commune, en ce

qu'elle a de vraisemblable. Le témoignage d'Abd-allathif, qui était musulman et d'ailleurs critiqué fort judicieux, ne peut, ce me semble, laisser aucun doute sur la certitude de la destruction de la Bibliothèque d'Alexandrie par les ordres d'Omar. Voyez la *Relation d'Abd-allathif*, p. 240 et suiv. Voyez aussi Schœll, *Histoire de la littérature grecque*, t. 6, p. 12 et suiv. — S.-M.

<sup>1</sup> V. Renaudot, *Historia Patriarcharum Alexandrinorum Jacobitarum*. Paris, 1713, 1 vol. in-4°. — S.-M.

<sup>2</sup> Voyez sur ce personnage, ci-dev. p. 278, not. 3, liv. LVII, § 67.

*Benjamin, patriarche des Chrétiens Coptes, avec défense de l'inquiéter en aucune manière, ni dans sa personne, ni dans son ministère, en quelque lieu qu'il se trouve.* Avec cette permission, Benjamin reprit les fonctions de patriarche, qu'il continua tranquillement jusqu'à sa mort<sup>1</sup>, et qu'il laissa sans contradiction à ses successeurs.

xiv.  
Nouvelle  
ville et nou-  
veau canal  
en Égypte.

Malgré le traité fait avec les Coptes, Amrou<sup>2</sup>, par ordre d'Omar, acheva de détruire la Babylone d'Égypte<sup>3</sup>, et bâtit tout auprès une autre ville sur le bord du Nil. Il la nomma Fostat, mot arabe qui signifie *pavillon*, parce que c'était en ce lieu qu'il avait placé sa tente lorsqu'il fit le siège de Babylone. Fostat devint la capitale de l'Égypte et la résidence des gouverneurs; c'est ce qu'on appelle le vieux Caire, depuis que le nouveau a été bâti par les khalifes Fatimites en 969. La côte de Farma<sup>3</sup> n'était éloignée de la mer Rouge que de soixante-dix milles. Cet intervalle étant une plaine très-unie et peu élevée au-dessus du niveau des deux mers, Amrou forma le projet de les joindre par un canal, qu'il aurait rempli par les eaux du Nil. Mais Omar s'y étant opposé dans la crainte d'ouvrir aux vaisseaux chrétiens l'entrée de l'Arabie, Amrou tourna ses vues d'un autre côté. Il y avait un ancien canal nommé *Trajanus amnis*, qu'Hadrien avait fait conduire du Nil près de Babylone jusqu'à *Pharbatius*, aujourd'hui *Belbeïs*. Il rencontrait en cet endroit un autre canal commencé par Nécas et continué par Da-

Selon Renaudot, il était vicaire ou lieutenant d'Héraclius et grand persécuteur des Jacobites.—S.-M.

<sup>1</sup> Il fut patriarche des Jacobites depuis 622 jusqu'en 659 ou 660.

Agathon fut son successeur.—S.-M.

<sup>2</sup> Nommée *Misr* par les Arabes.—S.-M.

<sup>3</sup> Ou Péluse. Voyez ci-dev. p. 276, not. 5, liv. LVIII, § 65.—S.-M.

rius, fils d'Hystaspe, et allait se décharger avec lui dans une lagune d'eau salée; au sortir de laquelle Ptolémée Philadelphie avait fait creuser un large fossé qui conduisait les eaux jusqu'à la ville d'Arsinoé ou Cléopâtris<sup>1</sup>, à la pointe du golfe où est aujourd'hui [ la ville de ] Suez. Tout ce canal comblé par les sables était devenu inutile dès le temps de la fameuse Cléopâtre. Amrou ne fut point arrêté par l'ancien préjugé qui, supposant les eaux de la mer Rouge plus hautes que le sol de l'Égypte, faisait craindre de leur ouvrir un passage<sup>2</sup>. Il fit nettoyer ce canal, et le rendit navigable, pour transporter en Arabie les blés de l'Égypte. C'est ce qu'on nomme maintenant le Khalits<sup>3</sup>, qui passe au travers du Caire : mais il ne conduit que jusqu'à la lagune que l'on nomme le lac de Scheïb. Le reste jusqu'à la mer Rouge est entièrement comblé, quoiqu'on en distingue quelques vestiges<sup>4</sup>. — [Amrou eut à

<sup>1</sup> Il ne paraît pas qu'Arsinoé et Cléopâtris aient été un seul et même endroit; mais il semble plutôt que c'étaient deux endroits, si voisins qu'ils ont été souvent pris l'un pour l'autre, et qu'ils ont fini par se confondre. Voyez sur la situation de ces deux villes une savante note de la traduction française de Strabon, t. 5, p. 380, not. 1. — S.-M.

<sup>2</sup> Il est reconnu maintenant par les observations et les nivellements faits en Égypte pendant l'expédition française, qu'il existe entre les deux mers une différence de niveau assez considérable; elle est d'un peu plus de trente pieds. Cette différence avait été, à ce qu'il paraît, remarquée du temps des anciens Égyptiens. Depuis elle avait été révoquée en doute par plusieurs anciens et en particulier

par Strabon, et par beaucoup de modernes; mais c'est à présent un fait hors de contestation. — S.-M.

<sup>3</sup> Ou plutôt *Khalidj* (le canal) ou encore *Khalidj-amir al-mouminin*, c'est-à-dire le canal du prince des fidèles. — S.-M.

<sup>4</sup> Beaucoup de savants ont douté que jamais il ait existé une communication par eau entre la mer Rouge et la Méditerranée, par le Nil. Le fait est cependant attesté positivement par les anciens. Diodore de Sicile, l. 1, § 33, en parle de la manière la plus claire comme existant de son temps. Il en est de même de Strabon, l. 17, p. 805. Plin., VI, 29, dit que le canal qui unissait les deux mers était navigable, *alveus navigabilis*. Des indications fournies par Ptolémée et par l'historien arabe Makri-

peine achevé la soumission de l'Égypte, qu'il reçut un ordre du khalife qui lui enjoignait de porter la guerre dans la Nubie, royaume chrétien au midi de l'Égypte<sup>1</sup>. Il donna un corps de vingt mille hommes à Abd-allah, fils de Saad, général estimé, qui avait été autrefois secrétaire de Mahomet, dont il avait ensuite trahi la confiance, mais avec lequel il était rentré en grâce par la protection d'Othman, son frère utérin, qui fut khalife. Les Arabes ne tardèrent pas à entrer dans la Nubie, mais ils y éprouvèrent une résistance plus vigoureuse qu'ils ne l'attendaient. Dans une première bataille, les archers nubiens leur firent éprouver une très-grande perte; ils furent plus heureux dans un second combat: les Barbares se dispersèrent alors dans les déserts. Les Musulmans ne jugèrent pas à propos de les poursuivre, et dégoûtés d'une entreprise qui présentait tant de difficultés, ils rentrèrent en Égypte sans butin et sans prisonniers. Amrou fut ainsi obligé de remettre à un autre temps l'exécution des ordres du khalife<sup>2</sup>. — S.-M.

AN 642.

XV.  
Constant  
implore l'as-  
sistance du  
sénat.

Theoph. p.  
283, 284.

Amrou jouissait tranquillement de sa conquête. Un empereur de onze ans, dépourvu d'habiles ministres, n'était pas en état de l'arracher de ses mains. Cet enfant, effrayé de la terrible révolution qui le laissait seul sur le trône, crut n'avoir d'autre ressource que de se

zy font voir que des travaux furent exécutés sous le règne d'Hadrien, pour réparer ce canal et augmenter l'étendue de sa navigation; c'est alors qu'on lui donna le nom de fleuve de Trajan. Lucien rapporte, in *Pseudomant*. § 44, qu'il se rendit par eau d'Alexandrie à Clysma, sur la mer Rouge. Des témoignages du 6<sup>e</sup> et du 8<sup>e</sup> siècles font voir que cette commu-

nication n'était pas encore interrompue à cette époque. Il ne fut obstrué qu'en l'an 767. Voyez la traduction française de Strabon, t. V, p. 382, not. 3. — S.-M.

<sup>1</sup> J'ai déjà eu l'occasion de parler plusieurs fois des Nubiens. Voyez en particulier, t. 6, p. 326, not. 1, liv. xxxiii, § 69. — S.-M.

<sup>2</sup> Voyez M. Quatremère, *Mém.*

jeter entre les bras de ce sénat devenu si redoutable à ses maîtres. Il le fit assembler, et, après avoir relevé par de pompeux éloges le courage avec lequel les sénateurs avaient vengé son père et affranchi l'empire du joug honteux qu'une femme osait lui imposer, il les pria de servir de guide à un prince orphelin, sans amis, sans expérience, qui ne pouvait trouver d'appui que dans leur bienveillance, ni de lumières que dans leurs conseils. Ce discours, propre à inspirer la compassion voisine du mépris plutôt que le respect dû à la majesté impériale, fut suivi de largesses qu'il fit à chacun des sénateurs.

Les pertes que l'empire faisait en Italie n'étaient ni si rapides, ni si étendues, que celles qu'il faisait en Orient; mais elles n'étaient pas moins irréparables. Les villes maritimes de la Ligurie faisaient encore partie de l'empire. Mais Rotaris, roi des Lombards, ayant refusé de continuer la trêve toujours renouvelée depuis trente-six ans, se rendit maître de Gênes [*Genua*], de Savone [*Saona*] et de tout le pays depuis Luua sur les frontières de Toscane jusqu'aux Alpes qui séparent l'Italie de la France<sup>1</sup>. Il saccagea et démantela les places, il fit les habitants prisonniers<sup>2</sup>. L'exarque Platon étant venu le combattre sur les bords de la Scultenne<sup>3</sup>, aujourd'hui *le Panaro*, près de Modène, fut taillé en pièces avec perte de huit mille hommes. Cependant les Lombards

Cedr. t. 1, p. 431.  
Hist. Misc. l. 19, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 135.

xvi.  
Affaires d'Italie.

Fredeg. c. 71.

Paul. Diac. l. 4, c. 38, 41-44 et seq. Rubeus, hist. Ravenn. l. 4, p. 205 et 206. Peregrin. de fin. Duc. Benev. p. 557-559. Pagi ad Bar. Giann. hist. Nap. t. 1, l. 4, c. 6, 7, 8, l. 5, c. 5.

Murat. Ann. d'Ital. t. 4, p. 87-91, 94, 100, 104.

sur l'Égypte, t. 2, p. 39-41. — S.-M.

<sup>1</sup> *Rothari rex, Romanorum civitates ab urbe Tusciae Lunense, universas quæ in littore maris sitæ sunt, usque ad Francorum fines cepit.* Paul. Diac. l. 4, c. 47. L'indication de la même conquête se lit dans Frédégaire, c. 71, qui nomme Gênes,

Albinga, Savone et d'autres villes. — S.-M.

<sup>2</sup> Il conquiert aussi *Opitergium*, actuellement Oderzo, dans la Vénétie entre Trévise et Ciudad de Friuli. Paul. Diac. loc. cit. — S.-M.

<sup>3</sup> *Cum Ravennatibus et Romanis bellum gessit, ad fluvium Æmilice,*

De Vita Antiq. Benev. t. 2, diss. 4. Abrégé chr. de l'hist. d'It. t. 1, p. 211 et suiv.

de Bénévent s'étendaient de plus en plus. Aréchis, après avoir gouverné ce duché avec gloire pendant cinquante ans, laissa pour successeur, en 641, son fils Aïon. Ce jeune prince, au retour d'un voyage à la cour de Pavie, avait passé par Ravenne, où l'exarque, par une perfidie alors trop en usage, lui avait fait prendre un breuvage empoisonné, qui affaiblit son esprit. Son père, le croyant incapable de gouverner ses états, ne lui laissa en mourant que le nom de duc, et confia toute l'autorité à Radoald et à Grimoald<sup>1</sup>. C'étaient deux fils de Gisulf, duc de Frioul; qui, après la mort de Tason et de Caccon leurs frères, massacrés dans Opitergium<sup>2</sup>, s'étaient retirés à Bénévent, sous la protection de leur parent Aréchis<sup>3</sup>. Aïon, un an et demi après la mort de son père, fut tué dans une expédition contre les Esclavons, dont une flotte avait abordé près de Siponte en Apulie<sup>4</sup>. Radoald fut proclamé duc à sa place, et força les Esclavons de regagner leurs na-

qui *Scutenna dicitur*. Paul. Diac. l. 4, c. 47. — S.-M.

<sup>1</sup> *Sciens filium suum Aionem non recti esse sensus, Radoaldum et Grimoaldum jam flarem juventutis habentes, quasi proprios filios Longobardis qui aderant commendavit; cuique dixit, quod melius eos regere isti, quam Ajo filius suus posset.* Paul. Diac. de gest. Lang. l. 4, c. 45. — S.-M.

<sup>2</sup> Voyez ei-dev. p. 180, liv. VIII, § 3. — S.-M.

<sup>3</sup> Après la mort de leurs frères, leur oncle Grasulf fut déclaré duc de Frioul. Dédaignant de vivre sous sa puissance, *despectui ducentes sub patru sui Grasulfi potestate degere*, ils n'étaient plus alors de jeunes en-

fants, *cum essent jam prope juvenilem ætatem*, ils s'embarquèrent, *ascensâ naviculâ remigantes*, et se rendirent à Bénévent, *ad Beneventi fines pervenerunt*. Ils se rendirent auprès d'Aréchis qui les avait élevés, *quondam pædagogum*, et qui les traita comme ses propres enfants, *filiorum loco sunt habiti*. Il est probable, pour expliquer ce passage de Paul Diacre, l. 4, c. 41, que ces deux jeunes princes avaient passé leur enfance à la cour du duc de Bénévent. — S.-M.

<sup>4</sup> *Venientes Sclavi cum multitudine navium longè à civitate Seponto castra posuerunt.* Paul. Diac. l. 4, c. 46. Ces Slaves étaient probablement ceux qui s'étaient depuis pen-

vires<sup>1</sup>. Il fit sur l'empire de nouvelles conquêtes, et porta ses armes jusqu'à Surrente, qu'il assiégea inutilement. Les habitants animés par Agapet, leur évêque, se défendirent avec tant de vigueur, qu'il fut obligé de lever le siège. Ce duc étant mort en 647, fut remplacé par son frère Grimoald<sup>2</sup>, prince aussi courageux que sage et prudent, qui du duché de Bénévent s'éleva sur le trône des Lombards en 662. Il n'était encore que duc lorsqu'en 650 il tailla en pièces une armée de Napolitains et de Calabrois sujets de l'empereur, qui vinrent piller l'église de Saint-Michel sur le mont Gargan<sup>3</sup>. Ce pays appartenait aux Lombards, et cette église révéree dans toute l'Italie méridionale était un trésor de pieuses et riches offrandes. Cet événement est fameux dans l'histoire de Lombardie, et les historiens de Naples font de grands efforts pour disculper leurs compatriotes et pour rejeter sur les Lombards mêmes l'odieux de ce pillage sacrilège. Pendant ces mouvements, Rome, toujours soumise aux empereurs, était exempte des ravages de la guerre; mais elle éprouva un violent tremblement de terre, joint à l'inondation du Tibre, et suivi d'une peste très-meurtrière.

Rotaris rendit son règne encore plus célèbre par sa

établi en Dalmatie et sur les bords de la mer Adriatique, avec la permission d'Héraclius. Voyez ci-dev. p. 26 et suiv., liv. XVI, § 19 et 20. — S.-M.

<sup>1</sup> *Super eos irruens, magnaque strage eos prosternens, et Ajonis mortem ultus est; et de illis finibus eos qui remanserant hostes fugam petere coegit.* Paul. Diac. l. 4,

c. 46. — S.-M.

<sup>2</sup> Radoald fut duc de Bénévent pendant cinq ans et Grimoald durant vingt-cinq ans. — S.-M.

<sup>3</sup> Paul Diaire dit, l. 4, c. 47, *venientibus eo tempore Græcis, ut oraculum S. Michaelis Archangeli in monte Gargano situm deprædarentur, Grimoaldus super eos cum exercitu veniens, ultima eos cæde pro-*



AN 643.

XVII.  
Institution  
du Code  
Lombard.

législation que par ses exploits. Les Lombards absolument sans lettres n'avaient ni lois écrites, ni même d'autre histoire que des traditions qui passaient de bouche en bouche. Ils ne se gouvernaient que par leurs usages<sup>1</sup>. L'anarchie de dix ans avait introduit des désordres auxquels la sagesse d'Autharis et d'Agilulf n'avait pu entièrement remédier. Le droit romain était le seul connu en Italie. Rotaris, craignant que les empereurs ne parussent encore dominer sur ses états par leurs lois, établit un nouveau corps de droit par un édit qu'il fit publier le 22 novembre 643<sup>2</sup>. Il y fut peut-être engagé par l'exemple de Dagobert, qui avait compilé les lois des Francs, des Allemands et des Bavarois. Rotaris dans son code ne fait aucune mention du Droit Romain, que les Goths avaient conservé; il n'envisage que les usages et les coutumes de sa nation. Il casse toutes les lois précédentes. Grimoald en ajouta<sup>3</sup> plusieurs en 668. Quarante-cinq ans après, Liutprand recueillit les lois de ces deux princes; il les soumit à un nouvel examen, et y suppléa les articles qui parurent y manquer. C'est ce qu'on appelle le Code Lombard, qui demeura en vigueur pendant plusieurs siècles, jusqu'au temps où l'on retrouva les Pandectes; et même après cette découverte, le Droit Lombard ne fut pas entièrement abandonné. Il eut, aussi bien que le Droit Romain, de célèbres commentateurs. Les Normands

stravit.—S.-M.

<sup>1</sup> Voyez ci-dev. p. 182, not. 1, liv. LVIII, § 4.—S.-M.

<sup>2</sup> C'était la 8<sup>e</sup> année de son règne, la 38<sup>e</sup> de son âge et l'an 76 de l'arrivée des Lombards en Italie, comme il est dit dans l'acte de la promulga-

tion de cet édit qui fut publié à Pavie capitale du royaume.—S.-M.

<sup>3</sup> *Hic (Grimoaldus) edicto, quod Rothari rex composuerat, aliqua quoque capitula legis, quæ ei utilia visa sunt adjecit.* Paul. Diac. l. 5, c. 33.—S.-M.

l'adoptèrent, lorsqu'ils se rendirent maîtres de l'Italie méridionale. Frédéric II, qui succéda aux Normands, abolit la loi des Francs, et conserva aux lois lombardes toute leur autorité. C'est de ces lois que dérivent presque toutes les ordonnances de ce prince, qui sont suivies dans le royaume de Naples et de Sicile. Le droit lombard est le fondement du droit féodal en usage chez toutes les nations européennes. En effet, la forme de cette législation donnait aux lois une constitution ferme et durable. Les rois lombards y apportaient de grandes précautions, comme à l'ouvrage le plus important de la souveraineté. Ils convoquaient à Pavie les ordres du royaume, c'est-à-dire les nobles et les magistrats. C'est une question qui partage les auteurs les plus célèbres, de savoir si le clergé et le tiers-état étaient admis à ces assemblées. On examinait, on discutait avec soin chaque article; et ce n'était qu'après une mûre et libre délibération, qu'on s'en tenait à ce qui paraissait le plus conforme à la justice et à l'utilité publique<sup>1</sup>.

Si l'on en croit les Annales chinoises, les Romains<sup>2</sup> envoyèrent en ce même temps des présents à l'empereur de la Chine. Ces historiens ne donnent à Constant que le titre de roi<sup>3</sup>, et font entendre qu'il cherchait à

XVIII.  
Constant  
envoie des  
présents à  
l'empereur  
de la Chine.

<sup>1</sup> On trouve dans *l'histoire des républiques italiennes au moyen âge*, par M. Sismondi, t. 1, p. 55—91, des détails fort amples sur les lois des Lombards et sur la constitution de leur royaume. Voyez aussi ce que Gibbon a dit des lois et des mœurs des Lombards, *histoire de la décad. de l'empire romain*, t. 8, p. 376 — 388. — S.-M.

<sup>2</sup> Les auteurs chinois leur donnent le nom de *Fou-lin*, et ils remarquent qu'ils s'appelaient antérieurement *Ta-tsin*, ce qui est bien certainement le nom que l'empire romain portait chez les Chinois. Voyez t. 6, p. 69, not. 3, liv. XXXI, § 45. — S.-M.

<sup>3</sup> Les Chinois disent qu'il s'appelait *Po-to-li*. Il ne s'agit probablement pas ici de l'empereur Constant, mais

Deguignes,  
hist. des  
Huns, t. I,  
p. 55, 56.

susciter des ennemis aux Arabes, dont la puissance s'étendait en Orient. En effet, ils étaient alors maîtres de la Perse, comme je le dirai dans la suite, et Iez-dédjerd implorait contre eux l'assistance des Chinois. Le mahométisme avait déjà pénétré dans la Chine<sup>1</sup>. Le christianisme n'y était pas non plus inconnu. Un monument trouvé à Si-gan-fou, dans le Chen-si, prouve qu'il y arriva des missionnaires chrétiens en 635<sup>2</sup>; et peut-être la foi y avait-elle été portée dès le second siècle de l'Église, sous la dynastie des Han, qui entretenaient un grand commerce avec les peuples de l'Occident<sup>3</sup>.

AN 644.

XIX.  
Révolte  
apaisée.

Theoph. p.  
283.

Hist. Misc.  
l. 19, ap. Mu-  
rat. t. I, part.  
I, p. 135.

L'année suivante 644, il s'éleva une sédition dans Constantinople. Théophane nomme Valentinien celui qui en fut l'auteur. Mais je soupçonne que c'est ce même Valentin qui s'était fait donner le titre de César. Ce qui me détermine à le croire, c'est qu'il n'est plus parlé de ce Valentin, qui tenait un rang si éminent dans l'empire. Son ambition sans doute et son audace, qui lui avaient déjà fait franchir un si grand intervalle pour s'élever de la poussière jusque sur les degrés du trône, lui persuadèrent qu'il en ferait aisément descendre un prince de quatorze ans, en qui les talents ne réparaient pas le défaut de l'âge. Tout ce

bien de Valentin, qui déclaré César avant le règne de Constant, qu'il avait fait monter sur le trône, n'avait sans doute pas été dépouillé de cette haute dignité, par son pupille âgé seulement alors de treize ans. Le nom de *Po-to-li* me paraît même être la transcription chinoise de celui de Valentin.—S.-M.

<sup>1</sup> C'est une assertion de Deguignes, *hist. des Huns*, t. I, p. 55, qui n'est

pas suffisamment justifiée, et qui ne me semble appuyée que sur des textes mal entendus.—S.-M.

<sup>2</sup> J'ai parlé de ce monument fort au long, ci-dev. t. 6, p. 69, not. 1, liv. XXXI, § 45.—S.-M.

<sup>3</sup> Les Chinois du temps des Han entretenaient en effet beaucoup de relations avec l'Occident; mais rien ne prouve qu'ils aient connu le christianisme à cette époque.—S.-M.

qu'on sait de cet événement, c'est que le rebelle souleva les troupes; qu'il fut tué par ordre du prince, et que les révoltés rentrèrent aussitôt dans le devoir.

Cependant Amrou, paisible possesseur de l'Égypte, poussait ses conquêtes vers l'Occident. Déjà [son lieutenant Okbah, fils de Nafy, s'était rendu] maître du pays de Barca, qui est l'ancienne Pentapole Cyrénaïque, [et qui s'était soumis à un tribut annuel. Amrou] étendit [d'un autre côté] la domination des Sarrasins jusqu'à Zaveïla<sup>1</sup>, située à plus de deux cents lieues de Barca vers le midi, et éloignée du Nil de plus de trois cents lieues vers l'occident. Les habitants de cette vaste contrée apportaient eux-mêmes au temps prescrit le tribut qu'il leur avait imposé, sans qu'il fût besoin de leur envoyer des collecteurs. Il se préparait à envahir la Tripolitaine, lorsque la mort du khalife suspendit le cours de ses exploits. Un esclave persan<sup>2</sup>, irrité contre Omar, auquel il s'était plaint de la dureté de son maître sans en obtenir justice, le perça de trois coups de poignard, pendant qu'il faisait la prière du matin dans la mosquée de Médine; et se défendant en désespéré contre les Musulmans qui se jetaient sur lui, il en blessa treize, dont sept moururent, et se poignarda lui-même. Omar ne survécut que trois jours<sup>3</sup>; et comme on lui demandait son avis sur celui qu'il ju-

xx.  
Othman suc-  
cède à Omar.  
Theoph. p.  
284.  
Hist. Misc.  
l. 19, ap. Mu-  
rat. t. 1, part.  
1. p. 135.  
[Eutych.  
t. 2, p. 319 et  
323.]  
Elmacin,  
Hist. Sarac.  
p. 25, 26.  
Abulfarage,  
[chr. arab.  
p. 113.  
Chron. Syr.  
p. 109.  
Abulféda,  
ann. musul. I,  
249-257.]  
Ockley, hist.  
des Sarr. t. 1,  
p. 454-465.  
D'Herbelot,  
bibl. or.  
Pagl ad Bar.  
Assemani,  
bib. Or. t. 2,  
p. 103.  
Deguignes,  
Hist. des  
Huns, t. 1,  
p. 323.  
Hist. univ.  
t. 15, p. 399-  
400.

<sup>1</sup> Ou *Zowailah*, grande ville du pays de Fezzan, situé dans la partie centrale de l'Afrique au midi de la grande Syrte. — S.-M.

<sup>2</sup> Il se nommait Abou-loulou Firouz; il appartenait à Moghairah fils de Schébah, un des généraux qui avaient contribué à la conquête de la Perse. — S.-M.

<sup>3</sup> Selon Théophraste, p. 284, il fut assassiné, un jeudi, du mois de Dîus (novembre), de la 4<sup>e</sup> année de Constantin, ce qui doit répondre au jeudi 2 décembre 644, correspondant au 5 de Dsou'lhédjah de l'an 23 de l'hégire, que les auteurs arabes donnent pour la date de l'assassinat d'Omar. — S.-M.

geait digne de lui succéder, quelqu'un ayant nommé son fils<sup>1</sup> : *Non*, répondit-il; *c'est assez pour les enfants de Khattab* (c'était le nom de son père) *qu'il y en ait eu un chargé de rendre compte à Dieu du gouvernement des fidèles*. Il se contenta de nommer six commissaires<sup>2</sup>, et leur donna trois jours pour délibérer ensemble sur le choix de son successeur. Ils choisirent Othman<sup>3</sup>, que Mahomet avait rejeté comme trop attaché à ses parents, qu'il préférerait aux gens de mérite dans la distribution des emplois; et la conduite d'Othman justifia dans la suite le jugement de Mahomet. Omar laissa aux Musulmans les plus vifs regrets, et c'est encore aujourd'hui le plus révééré de tous les khalifes chez les Mahométans Sunnites. Il fut la gloire de sa nation et le modèle de sa secte. La Syrie, la Mésopotamie, la Perse presque entière jusqu'à l'Oxus, l'Égypte et la Libye, jusqu'aux confins de la Tripolitaine, tant de pays subjugués suffiraient pour illustrer la vie de plusieurs conquérants. Dans l'espace de dix

<sup>1</sup> Abou-Abd-errahman Abd-allah. En l'an 35 de l'hégire, il refusa de reconnaître Ali; en 56, il refusa également de se soumettre à Iézid, fils de Moawiah, khalife Ommiade. Il fut en l'an 73 assassiné par l'ordre de Hedjadj; il était âgé de quatre-vingt-sept ans. — S.-M.

<sup>2</sup> Abd-errahman fils d'Auf, le célèbre Ali fils d'Abou-taleb, cousin et gendre de Mahomet, Othman fils d'Affan, qui fut nommé khalife, Saïd fils d'Abou-Wakkas, le conquérant de la Perse, Thalbah fils d'Abd-allah et Zobair fils d'Awam compagnon d'Amroun fils d'As conquérant de l'Égypte, tous des plus illustres

guerriers, fondateurs de l'islamisme. — S.-M.

<sup>3</sup> Il était fils d'Affan, 4<sup>e</sup> descendant d'Abd-Menaf, 4<sup>e</sup> ancêtre de Mahomet. Son bisaïeul Ommayah est la souche de la race des Ommiades, qui parvint à usurper le khalifat, après l'assassinat d'Ali. Cette proche parenté explique l'ardeur avec laquelle les Ommiades poursuivirent la vengeance du meurtre d'Othman. Il était aussi assez proche parent d'Omar, c'est ce que dit Théophane, p. 284. Οὐθμάν ὁ τοῦτου (Οὐμαρ) συγγενής, ὁ υἱὸς τοῦ Φάν. On voit que le nom d'Affan père d'Othman a été altéré par l'historien grec. — S.-M.

ans et demi, selon Khondemir historien de Perse, il se rendit maître de trente-six mille villes, places ou châteaux; il détruisit quatre mille temples de chrétiens, de mages, d'idolâtres; il fit bâtir quatorze cents mosquées. La sagesse de son gouvernement rendit ses conquêtes solides et durables. Le bâton d'Omar, disent les Arabes, inspirait plus de crainte que l'épée de ses successeurs. Ce prodigieux accroissement de puissance n'apporta aucun changement dans ses mœurs, ni dans sa façon de vivre. Pauvre pour lui-même, riche pour les autres, il distribuait tous les vendredis l'argent du trésor, comme l'avait pratiqué Abou-bekr; mais il réglait ses libéralités sur un principe différent : Abou-bekr avait proportionné ses largesses au mérite; Omar ne considérait que les besoins, disant que les biens de ce monde ne nous sont donnés par la Providence que pour subvenir à l'indigence, et non pour récompenser la vertu, qui ne doit être couronnée que dans l'autre vie. On fait de grands éloges de sa justice; jamais le rang des coupables ne les exempta du châtiment. Mais il portait jusqu'à un excès de férocité et de barbarie l'idée qu'il avait de la soumission que les inférieurs doivent à leurs supérieurs, et il en donna un exemple terrible, n'étant encore que particulier. Un Musulman faisait un mauvais procès à un Juif; Mahomet jugea en faveur du Juif. Le Musulman déclara qu'il n'acquiescerait pas au jugement, que l'affaire n'eût été revue par Omar. Les deux plaideurs vont le trouver; ils le rencontrent comme il sortait de sa maison, et lui exposent le fait. *Attendez un moment*, leur dit-il; et il rentre chez lui. Il revient incontinent le sabre à la main, et d'un seul coup il abat la tête au

Musulman : *Voilà*, dit-il, *ce que méritent ceux qui se révoltent contre la sentence de leur juge souverain*. Les Musulmans eux-mêmes lui reprochent d'avoir pensé quelquefois qu'on n'est pas obligé de tenir la parole donnée aux infidèles, et d'avoir fait mourir plusieurs chrétiens, malgré la promesse qu'il leur avait faite de ne pas les forcer de renoncer à leur foi. Ce fut lui qui jeta les fondements de Basrah<sup>1</sup>, à l'embouchure du Tigre, pour ôter aux Perses la navigation du golfe Persique et la liberté du commerce des Indes en Arabie. Cette ville, qui devint bientôt célèbre, fut bâtie en trois ans.

AN 645.

xxi.  
Conquête de  
la Perse par  
les Musul-  
mans.

Elmacin,  
hist. Sarac.  
p. 21-23, 25  
et 32.

Abou'lfa-  
radj,

chron. arab.  
p. 113 et 116.

Theoph. p.  
282, 283.

Cedr. t. 1, p.  
429, 430.

Pagi ad Bar.

Mahomet avait déjà porté ses armes sur les frontières de la Perse<sup>2</sup>. Khaled, envoyé par Abou-bekr dans l'Irac Arabique, ouvrait par sa valeur aux Sarrasins l'entrée de ce vaste royaume, lorsqu'il fut rappelé pour la conquête de la Syrie<sup>3</sup>. Omar, loin d'abandonner ce projet, le poussa si vigoureusement, qu'il ne laissa presque rien à faire à son successeur. Quoique l'histoire de Perse ne soit pas proprement de mon sujet, elle a eu depuis le siècle de Crassus et d'Antoine tant de liaison avec celle des Romains, que je ne puis me dispenser de raconter succinctement quelle fut la fin

<sup>1</sup> Voyez ce que j'ai dit de la fondation de cette ville, ci-dev. liv. LVIII, § 62, p. 272, not. 2. Selon l'auteur du *Modjmel-altewarikh*, Ms. Pers. n° 62, f° 180, Basrah avait été fondée en l'an 15 de l'hégire, par l'ordre d'Omar. — S.-M.

<sup>2</sup> Voyez ci-dev. p. 190, not. 1 et 2, liv. LVIII, § 10. — S.-M.

<sup>3</sup> Voyez ci-dev. p. 198 et 199, liv. LVIII, § 15 et 16. Selon l'auteur du *Modjmel-altewarikh*, Ms. Pers.

n° 62, f° 175 et 176, Khaled fit la conquête d'Obollah, ville de l'ancienne Babylonie, située près de l'embouchure de l'Euphrate réuni avec le Tigre. Il prit ensuite Anbar appelée antérieurement *Firouz-Schahpour*. Voyez t. 3, p. 85, not. 1, liv. XIV, § 16. Elle était située bien plus au nord au-dessus de l'antique Babylone, et il y vainquit un général persan nommé Bahman Djadou. — S.-M.

de cette puissance rivale qui exerça si long-temps les armes romaines. Pendant que les remparts de la Syrie tombaient sous les efforts des Musulmans, une autre partie de leurs forces portait le fer et le feu sur les bords de l'Euphrate et du Tigre. A peine Omar fut-il élevé à la dignité de khalife, qu'il fit partir pour l'Irac une armée de trente mille hommes, sous le commandement de Saad<sup>1</sup>, un des héros de ce premier siècle des Musulmans. Les Perses, de leur côté, réveillèrent leur ancien courage; ils firent des efforts inouis pour arrêter ce torrent, déjà grossi par tant de ravages, et l'on peut dire que les Sarrasins ne demeurèrent maîtres de ce pays, que lorsqu'il ne resta presque plus d'habitants pour le défendre. La première bataille, aussi fameuse chez les Arabes que celle d'Arbelles chez les Grecs, se livra l'an 636<sup>2</sup>, près de Cadésiah, ville de la province d'Irac à l'occident de l'ancienne Babylone, dont elle était éloignée de vingt-cinq lieues<sup>3</sup>. [Roustam<sup>4</sup>], le meilleur général d'Iezdédjerd, était à la tête de cent vingt mille hommes. On se battit durant trois jours avec un acharnement horrible; sept mille cinq cents Musulmans y périrent<sup>5</sup>; mais enfin la victoire se déclara pour eux<sup>6</sup>; et Iezdédjerd, qui attendait dans [Ma-

Ockley, hist. des Sar. t. 1, p. 455 et 470. D'Herbelot, bibl. or. Deguignes, Hist. des Huns, t. 1, p. 55, 57, 402, t. 2, p. 484-491. Assemani, bibl. Or. t. 3, p. 420-426.

<sup>1</sup> Nommé ordinairement Saad, fils d'Abou-Wakkas. — S.-M.

<sup>2</sup> En l'an 15 de l'hégire (13 février 636 — 2 février 637.) — S.-M.

<sup>3</sup> Après cette victoire les Arabes furent les maîtres de tout le pays qui est à la droite du Tigre, et ils vinrent camper à Nahar-schir, ville située sur les bords du Tigre, vis-à-vis de Madain qui est l'antique Ctésiphon. Voyez t. 3, p. 108, not. 2, liv. xiv, § 29. — S.-M.

<sup>4</sup> Et non *Rostan*, comme il est dit dans le texte de Lebeau. J'ai déjà parlé de ce général, ci-dev. p. 194, not. 2, liv. LVIII, § 12. — S.-M.

<sup>5</sup> Dans cette bataille, les Arabes prirent un étendard célèbre, enrichi de diamants et considéré comme le *palladium* de la Perse; on le nommait *Dirfesch-Kawiany*. Il fut envoyé au khalife. — S.-M.

<sup>6</sup> Le général Roustam y fut tué par Héal fils d'Alkamah. — S.-M.



daïn<sup>1</sup>] le succès du combat, s'enfuit dans le Khorasan<sup>2</sup> à l'extrémité de ses états.

xxii.  
Prise  
de Maduïn.

[L'antique Séleucie<sup>3</sup>], nommée par les Arabes *Madain*, c'est-à-dire *les deux villes*, réunissait Ctésiphon et Coché, et s'étendait sur les deux bords du Tigre<sup>4</sup>. Capitale de la Perse sous le règne des Sassanides, elle avait été embellie par le grand Chosroès, et le palais des rois passait pour le plus superbe édifice de tout l'Orient. Saad victorieux marche vers cette ville<sup>5</sup>, et le gouverneur [Khorzad, frère du général Roustam], étant sorti à la tête de la garnison et des habitants, fut en un moment terrassé et fait prisonnier. Saad lui fit trancher la tête au pied des murailles, et étant entré sans résistance, il abandonna la ville au pillage. Les Sarrasins trouvèrent dans le palais plus de quarante millions en monnaie d'or, quantité de vases et de meubles d'un prix inestimable. C'était ce que les révolutions précédentes avaient épargné des trésors de Chosroès. On parle surtout d'un tapis de soixante aunes

<sup>1</sup> Et non *Modin*, comme Lebeau avait écrit. — S.-M.

<sup>2</sup> Iezdédjerd ne s'enfuit pas d'abord dans le Khorasan. En quittant sa capitale, il se retira à Holwan, ville de l'Irak, située en avant et en-deçà des passages qui conduisent dans la Médie et dans l'intérieur de la Perse.

<sup>3</sup> Selon Hamzah d'Ispahan (Abou'lféda, *ann. musul.* I, *adnot.* p. 46), Iezdédjerd avait pourvu à la défense de sa capitale, et il avait chargé trois puissants corps d'armée commandés par d'habiles généraux, de s'opposer aux progrès des Arabes. Mihran devait repousser Djorair fils d'Abd-allah. Schahrokh combattait Othman fils d'Abou'l-As le thakéfite, tandis qu'Hormouzan arrêta du côté du

Khouzistan les efforts d'Abou-Moussa-al-aschari, dont j'ai parlé ci-dev. p. 194, not. 4, liv. LVIII, § 12. — S.-M.

<sup>4</sup> Lebeau dit *Modin* nommé par les Arabes *Madain*, etc., ce qui n'a pas de sens. *Modin*, est une mauvaise lecture attribuée par quelques Européens au nom de *Madain*. — S.-M.

<sup>5</sup> J'ai parlé fort au long de ce qui concerne l'origine des diverses villes qui ont contribué à former cette capitale de l'ancienne Perse. Voyez t. 3, p. 104, not. 1 et 2, p. 106, not. 1, liv. XIV, § 28. — S.-M.

<sup>6</sup> Selon Abou'lféda, *ann. musul.* I, 233, les Arabes passèrent le Tigre, au commencement du mois de Safar de l'an 16 de l'hégire, vers le 5 mars 637. — S.-M.

en quarré, tissu de soie, d'or, d'argent, et semé de pierreries, où toute sorte de plantes et de fleurs étaient artistement figurées à l'aiguille. Les soldats l'ayant dépecé à coups de sabre pour le partager entre eux, une seule pièce fort petite fut vendue vingt mille écus à des marchands de Syrie. Ce fut dans ce pillage que les Sarrasins perdirent cette heureuse ignorance des richesses et du luxe, trésor plus précieux que ceux de Chosroès, et qui fortifiait leur fanatisme dans le mépris de la vie. Ils apprirent à estimer l'or, et peu de temps après, Abbas, fils d'Abd-almotalleb et oncle de Mahomet, laissa en mourant une succession de dix-sept millions de nos livres<sup>1</sup>. Les filles de Chosroès qui avaient survécu à tant d'infortunes furent prises dans le palais de [Madaïn<sup>2</sup>] et envoyées au khalife, qui les traita avec humanité.

Ce [général<sup>3</sup>] persan, qui avait passé avec [Vahan] au service de l'empire<sup>4</sup>, s'était retiré à Ênèse après la bataille d'Yarmouc. Il était fils [du trop fameux Schaharbarz dont il a été si souvent question<sup>5</sup>]. Loin d'être touché des malheurs de son [pays<sup>6</sup>], il entreprit de l'accabler pour relever sa propre fortune. Il promit par

xxiii.  
Bataille de  
Djaloula.

<sup>1</sup> Tous les auteurs orientaux donnent de grands détails sur les richesses que les Arabes trouvèrent dans Madaïn. — S.-M.

<sup>2</sup> Voyez ci-dev. p. 214, not. 2, liv. LVIII, § 24. — S.-M.

<sup>3</sup> Lebeau met *prince*, c'est une erreur, voyez ci-dev. p. 208, not. 3, liv. LVIII, § 21. — S.-M.

<sup>4</sup> Il n'est pas sûr que Vahan soit réellement passé au service de l'empire. Il est bien plutôt probable qu'il était un de ces seigneurs arméniens, attachés depuis long-temps au

parti des Romains, voyez ci-dev. p. 208, not. 2, liv. LVIII, § 21. — S.-M.

<sup>5</sup> Lebeau dit : *Il était fils de Sarbar et frère de père d'Isdegerd*. J'ai déjà fait voir qu'il n'appartenait pas à la famille royale de Perse, qu'il était fils du général Schaharbarz, et non de Schahariar, père d'Iezdédjerd; il n'était donc pas frère de ce prince. Voyez ci-dev. p. 208, not. 3, liv. LVIII, § 21. — S.-M.

<sup>6</sup> Lebeau : *frère*. Voyez la note précédente. — S.-M.

lettre au khalife, de lui soumettre toute la Perse, où il avait des intelligences, et de lui livrer Iezdédjerd, s'il voulait lui donner des troupes. Omar eut horreur d'une si détestable perfidie : il apprit encore des filles de Chosroès, que ce misérable était une ame basse, déjà noircie de crimes et de trahisons<sup>1</sup>. Pour toute réponse, il le fit mettre en croix au milieu d'Émèse<sup>2</sup>. Il envoya ordre à Saad d'aller chercher Iezdédjerd au fond de sa retraite. Saad traversa la Perse entière, et sans être arrêté ni par les montagnes, ni par de vastes déserts, aussi infatigable que ses soldats, il atteignit Iezdédjerd à [Djaloula<sup>3</sup>], dans [l'Irak<sup>4</sup>], défit dans une sanglante bataille tout ce qui lui restait de troupes, et le força d'abandonner ses états<sup>5</sup>. Le roi fugitif alla chercher un asile à Fergana, dans le Turkestan<sup>6</sup>.

XXIV.  
Progrès des  
Sarrasins en  
Perse.

Une troisième bataille décida du sort de la Perse. [Firouzan<sup>7</sup>] ayant rassemblé tous les Perses en état de porter les armes, s'avança dans l'Irac Persan, à la tête d'une armée innombrable. Nooman, général des

<sup>1</sup> Il apprit la part que lui et son père Schaharbarz avaient eue aux malheurs de la Perse, c'est ce qu'indique Abou'lfaradj, dans sa chronique syriaque, p. 106. — S.-M.

<sup>2</sup> Voyez ci-dev. p. 214, not. 2, liv. LVIII, § 24. — S.-M.

<sup>3</sup> Lebeau : *Gialoula*. — S.-M.

<sup>4</sup> Et non dans le *Chorasan*, comme le dit Lebeau. Cette place était dans l'Irak, pas très-loin de Madaïn, entre cette ville et Holwan, où s'était réfugié Iezdédjerd. Je dois à cette occasion remarquer que Lebeau connaissait assez mal la géographie de l'Orient. — S.-M.

<sup>5</sup> On apprend d'Abou'lféda, *ann. musul.* I, 235, que cette bataille fut

livrée en l'an 16 de l'hégire; neuf mois après la prise de Madaïn, selon Elmacin, *hist. Sarac.* p. 23. — S.-M.

<sup>6</sup> Ce n'est pas à cette époque que Iezdédjerd se retira dans le Turkestan, il quitta seulement Holwan pour se retirer dans l'intérieur de la Perse et y organiser des moyens de défense. — S.-M.

<sup>7</sup> Lebeau dit *Roustan*. C'est une erreur. Roustan, comme on a pu le voir ci-dev. § 21, p. 311, not. 6, avait été tué à la bataille de Kadésiah. Le général qui commandait ici, était Firouzan, surnommé par les Arabes *dsou'lhadjib*, c'est-à-dire le *chambellan*. Il fut tué dans sa fuite par Kaa-kaa. — S.-M.

troupes du khalife, vint à sa rencontre. Il se donna un furieux combat près de Nahavend<sup>1</sup>. Les Perses firent les derniers efforts pour soutenir leur monarchie expirante. Nooman<sup>2</sup> fut tué dans la mêlée, et les Sarrasins allaient prendre la fuite, lorsqu'Hodaïfa, un des principaux officiers, s'étant mis à leur tête, ranima leur courage, et malgré la valeur opiniâtre des Perses, il rompit leurs escadrons, et en fit un horrible carnage. C'est cette journée fatale à la Perse, que les Arabes appellent *la victoire des victoires*. Depuis cette bataille, les Perses n'osèrent plus paraître en corps d'armée devant les Sarrasins<sup>3</sup>. La prise de Hamadan livra aux Musulmans tout l'Irac Persan; les villes de l'Aderbaïdjan ouvrirent leurs portes<sup>4</sup>. Dans ce même temps, Saad faisait la conquête du Khouzistan, qui est l'ancienne Susiane; il ne trouva de résistance que dans Suse, nommée *Toster* par les Arabes<sup>5</sup>. Cependant Iezdédjerd, réduit à l'extrémité, implorait le secours de tous les Barbares du Turkestan et du Mawarennahar; il envoya jusque dans la Chine demander l'assistance de l'empereur dont il était allié<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Nahavend est située dans les montagnes du Curdistân. Cette bataille avait pour objet d'empêcher les Arabes de pénétrer dans la Médie. Elle fut livrée en l'an 21 de l'hégire (9 décembre 641 — 29 novembre 642).—S.-M.

<sup>2</sup> Les Arabes perdirent deux généraux en chef dans cette bataille: No-man ayant été tué, Amrou fils de Maady-Karb prit le commandement et éprouva le même sort. Il fallut un troisième général pour achever la victoire.—S.-M.

<sup>3</sup> Le gain de cette bataille livra le passage des montagnes et amena la

conquête de Dainawar, de Saimarah, de Hamadan et d'Ispahan.—S.-M.

<sup>4</sup> Ce pays fut conquis par Moughaïrah fils de Schobah. Il étendit les conquêtes des Arabes jusqu'aux bords de la mer Caspienne. Il prit Rey, Kazwin, Zendjan et il soumit le Tabaristan.—S.-M.

<sup>5</sup> Ce n'est pas par Saad, mais par Abou-Mousa-al-aschary, que le Khouzistan ou la Susiane fut conquis.—S.-M.

<sup>6</sup> C'est en l'an de l'hégire 22 (29 novembre 642—18 novembre 643), qu'Iezdédjerd fut chassé du Khorasan par Ahnaf fils de Kaïs; il y implora,

xxv.  
Mort d'Iéz-  
dédjerd.

La mort d'Omar et la retraite de Saad lui donnèrent quelque espérance. Il revint en Perse, et s'enferma dans [Istakhar<sup>1</sup>], l'ancienne Persépolis, ville célèbre, capitale du royaume sous les Hystaspides, et dont les énormes et superbes bâtiments passaient parmi le peuple pour être l'ouvrage des démons. Mais bientôt Abdallah<sup>2</sup>, envoyé par Othman, vint assiéger la ville. Iezdédjerd ne l'attendit pas : il traversa le désert de Carmanie<sup>3</sup>, et passa dans le Ségestan<sup>4</sup>, où il demeura caché près de cinq années. Son dessein était de se retirer à la Chine, s'il ne pouvait tirer aucun secours des Barbares voisins de la Perse, qu'il sollicitait sans cesse par des messages secrets. Enfin un prince turc, nommé Tarkhan<sup>5</sup>, vint le joindre avec six mille hommes. Mais avant qu'il eût rien entrepris, l'imprudent Iezdédjerd, fier encore au milieu de ses désastres, le congédia avec hauteur, à cause de quelques paroles peu respectueuses dont il se tenait offensé. Tarkhan, irrité de cet affront, retournait avec honte dans son pays; mais étant arrivé à Mérou, ville du Khorasan<sup>6</sup>, sujette de

dit Aboulféda, *ann. musul.* I, 249, les secours du roi des Turcs, du roi de la Sogdiane et des Chinois. Les annales chinoises font elles-mêmes mention des demandes de secours adressées à l'empereur de la Chine par le roi de Perse. Voyez ce que j'ai dit à ce sujet, dans mes *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, t. 2, p. 17, not. 1. — S.-M.

<sup>1</sup> Lebeau: *Estakar*. — S.-M.

<sup>2</sup> L'indication de cette guerre se trouve dans Aboulfaradj, *chron. arab.* p. 116. — S.-M.

<sup>3</sup> Le Kirman des modernes. — S.-M.

<sup>4</sup> *Sedjestan*, *Sistan* ou *Seistan*,

pays situé à l'extrémité orientale de la Perse. J'en ai parlé, t. 2, p. 295, not. 3, liv. x, § 62, et t. 5, p. 437, not. 3, liv. xxx, § 9. — S.-M.

<sup>5</sup> Le nom de *Tarkhan*, ainsi qu'on a pu le voir, t. 10, p. 64, not. 1, liv. 1, § 33, indiquait une haute dignité chez les Turcs, mais non la dignité suprême; il est donc probable qu'il s'agissait ici d'un des princes turcs établis dans la Transoxane et subordonnés au grand khakan de cette nation. Asem de Koufah donne au prince turc le nom de *Tandjakh*. Wilken, *chrest. pers.* p. 153. — S.-M.

<sup>6</sup> Capitale de l'antique Margiane. — S.-M.

la Perse, il se joignit au gouverneur<sup>1</sup>, mécontent lui-même d'Iezdédjerd, et tous deux ensemble allèrent chercher ce malheureux prince, qui avait encore ramassé quelques troupes. Elles furent taillées en pièces; il échappa par la vitesse de son cheval, et étant arrivé au pied d'un moulin aux environs de Mérou, il pria le meunier de le cacher, lui offrant pour récompense son anneau, son baudrier et ses brasselets enrichis des plus rares pierreries. Le meunier, qui connaissait aussi peu le prince que le prix des bijoux qu'il lui offrait, lui répondit : *Mon moulin me vaut quatre drachmes (environ un écu) par jour; si vous me les donnez, j'arrêterai ma meule, et je ne m'occuperai aujourd'hui que de votre sûreté.* Tandis qu'ils faisaient ce marché, survint une troupe de cavaliers turcs, qui égorgèrent Iezdédjerd sans le connaître. C'est ainsi que finit, en 651, l'ancien royaume de Perse<sup>2</sup>. La dynastie des Sassanides avait subsisté quatre cent vingt-six ans, ayant commencé l'an de J.-C. 225<sup>3</sup>, par la révolte d'Artaxerxès. Pérosès [ou Firouz<sup>4</sup>], fils d'Iezdédjerd, se sauva à la Chine, où il fut reconnu pour roi de Perse, et fit

<sup>1</sup> Ce personnage, nommé *Mahou-soury*, était prince ou seigneur d'une partie du Khorasan, et il faisait sa résidence à Mérou, qui semble avoir formé alors un état feudataire de la Perse. — S.-M.

<sup>2</sup> Elmacin, *hist. Sarac.* p. 32 et Abou'lféda, *ann. musul.* t. 1, p. 267, placent en l'an 31 de l'hégire (23 août 651 — 11 août 652) la mort d'Iezdédjerd. — S.-M.

<sup>3</sup> On regarde communément l'an 226 de notre ère, 538 des Séleucides, comme la première de la monarchie des Sassanides. — S.-M.

<sup>4</sup> Firouz, fils d'Iezdédjerd, continua de régner selon les historiens chinois dans le Tokharistan à l'orient de la Perse. Il y fut attaqué en l'an 661 par les Arabes, qui l'en chassèrent et le contraignirent de chercher un asyle en Chine où il mourut laissant un fils appelé *Ni-ni-ché* par les Chinois, ce qui est probablement Narsès. Selon Abou'lfaradj, *chron. arab.* p. 136, Iérid II, khalife ommiade, était petit-fils de Firouz par *Schahferid* ou *Schahferend*, fille de ce prince. On sait d'ailleurs qu'Iezdédjerd avait eu deux fils, Firouz et Bahram. — S.-M.

à l'empereur hommage de ses états, qu'il ne posséda jamais. L'empereur lui donna l'emploi de capitaine de ses gardes, et fit passer ensuite ce titre à son fils, que les Chinois feignirent de vouloir rétablir dans son royaume. Ils le firent partir avec une armée; mais leur dessein était de surprendre les peuples du Tibet, chez lesquels il fallait passer. Cette ruse ayant réussi, leur général ramena ce prince, qui mourut à Si-gan-fou sans laisser de postérité<sup>1</sup>.

XXVI.  
La Perse  
soumise aux  
Sarrasins.

Après la mort d'Iezdédjerd, cette horde de Turcs qui, étant venue pour le secourir, avait achevé de le perdre, s'arrêta dans le Khorasan, du consentement des Sarrasins. Ils leur payèrent tribut, embrassèrent le mahométisme, et demeurèrent soumis aux khalifes pendant environ trois cents ans<sup>2</sup>; après lesquels ils chassèrent leurs maîtres, et s'emparèrent du pays<sup>3</sup>. Les Sarrasins se mirent en possession de toute la Perse. [Istakhar], Ispahan<sup>4</sup>, furent pris par Abd-allah. Nisabour<sup>5</sup>, capitale du Khorasan, ne tint pas contre ses attaques, et toute la province tomba au pouvoir des Musulmans. Abd-allah ne revint à Médine qu'après

<sup>1</sup> Ces détails curieux ont été tirés des historiens chinois par Deguignes, qui les a consignés dans son *Histoire des Huns*. — S.-M.

<sup>2</sup> Ce fait n'est rapporté par aucun écrivain que je connaisse; je le regarde comme une pure conjecture et une conjecture peu heurée de Lebeau. Les Turcs voisins de la Perse soutinrent au contraire de grandes guerres contre les généraux des khalifes, et ce n'est que bien plus tard qu'ils embrassèrent le musulmanisme. — S.-M.

<sup>3</sup> Les Turcs qui fondèrent des sou-

verainetés dans la Perse, et en particulier les Ghaznévides, les premiers et les plus célèbres, étaient des esclaves achetés dans le Turkestan, et non des Turcs musulmans, nés au milieu des Arabes. — S.-M.

<sup>4</sup> Lebeau disait *Aspa*, aujourd'hui *Ispahan*. J'ai supprimé les premiers mots qui me paraissent inutiles. *Aspa* était en effet une ville de la Perse proprement dite, mentionnée par Ptolémée, lib. vi, c. 4; mais rien n'indique qu'elle soit la même qu'*Ispahan*. — S.-M.

<sup>5</sup> Ou Nischapour. — S.-M.

avoir bu dans la rivière de Balkh<sup>1</sup>. Abou-Mousa prit la grande ville de Raï, à présent ruinée : c'est la Ragès de l'Écriture<sup>2</sup>. Il soumit tout l'Irac Persan. Outhal acheva la conquête de l'Irac Arabe et de tout le pays renfermé entre l'Euphrate et le Tigre<sup>3</sup>. Habib subjuguait une grande partie de l'Arménie<sup>4</sup>, et pénétra entre la mer Noire et la mer Caspienne jusqu'au mont Caucase<sup>5</sup>. Cette vaste étendue de provinces formait seule un grand empire. Mais deux siècles après, plusieurs aventuriers, les uns Turcs, les autres originaires de Perse, enlevèrent aux khalifes en différents temps plusieurs de ces provinces, et y établirent des dynas-

<sup>1</sup> Cette grande expédition qui acheva de soumettre aux Arabes la Perse orientale, fut faite par Abdallah fils d'Amir, et Saïd fils d'As. Nischapour, Hérat, Bouschendj, Tous, Mérou, Talékan, Sérakhs et le Tokharistan, furent conquis. — S.-M.

<sup>2</sup> Ce n'est pas Abou-Mousa-al-aschary qui fit la conquête de cette ville; elle fut soumise par Iézid fils de Kaïs, en l'an 22 de l'hégire, 643 de J.-C. Cette ville formait alors avec son territoire un petit état particulier, possédé par un frère du célèbre Bahram-Tchoubin qui se nommait Siawesch. — S.-M.

<sup>3</sup> Cette expédition, qui appartient au commencement de la guerre des Arabes contre la Perse, est mentionnée par Abou'lfaradj, *chron. arab.* p. 112. — S.-M.

<sup>4</sup> Habib, nommé par antiphrase *Habib-erroum*, c'est-à-dire *l'ami des Romains*, à cause des fréquentes invasions qu'il fit sur le territoire de l'empire, attaqua, il est vrai, quelques parties de l'Arménie; mais il ne fit pas la conquête de ce pays, qui

ne subit jamais en totalité la domination des Arabes. Voyez ci-après, § 35 et ailleurs. — S.-M.

<sup>5</sup> Je retranche ici trois lignes que je vais reproduire. Elles contiennent un fait faux, qui n'est fondé que sur une mauvaise lecture d'un passage de l'historien arabe, Elmacin, *hist. Sarac.* p. 25. Lebeau s'exprime ainsi : « *Mogheïra passa en Cappadoce où il se rendit maître de Sivas, nommée jusqu'alors Sébaste.* » Il n'est pas même exact en donnant cette assertion erronée, produite par l'éditeur d'Elmacin. Cet auteur n'attribue pas cette prétendue conquête à Moghairah; mais il dit qu'Abou-Mousa conquiert le pays d'Ahwaz dans le Khouzistan et un autre pays dont le nom est lu à tort *Siwas* par l'éditeur, et qui doit désigner une autre partie du Khouzistan conquis réellement par Abou-Mousa. Cette remarque, au reste, a déjà été faite par les auteurs anglais de l'*Histoire universelle*, t. 15, p. 396, éd. in-4°, qui pensent qu'il faut lire *Siraf*, opinion que je ne partage pas. — S.-M.



ties particulières<sup>1</sup>; en sorte que la Perse divisée en plusieurs royaumes ne fut réunie en un seul corps de monarchie que sous le règne des Sophis<sup>2</sup>.

AN 646.

XXVII.  
Alexandrie  
reprise par  
les Romains  
et ensuite  
par les Mu-  
sulmans.

Elmacin,  
hist. Sar.  
p. 32.  
Ockley, hist.  
des Sar. t. 1,  
p. 465-469,  
tr. fr.

A peine Abd-allah était-il revenu de Perse<sup>3</sup>, qu'Othman, dont il était frère utérin, l'envoya gouverner l'Égypte. Il en avait rappelé Amrou, qui, après en avoir fait la conquête, se faisait autant aimer par sa douceur et par sa générosité qu'il s'était rendu redoutable par sa valeur. Le khalife eut bientôt sujet de se repentir de ce changement. Manuel<sup>4</sup>, qui avait été battu par Amrou, après la prise de Farma<sup>5</sup>, vint avec une flotte chargée de troupes se présenter devant Alexandrie. A la vue des vaisseaux romains, les anciens habitants prennent les armes, chassent la garnison sarrasine trop faible pour résister à un peuple si nombreux, et ouvrent les portes aux troupes impériales. Cette nou-

<sup>1</sup> Il s'agit des Thahérides, des Sofarides, des Samanides, des Bouides, des Ghaznévides, et plus tard des Seldjoukides, et enfin des Mongols et des dynasties qui se sont partagé les débris de leur empire. — S.-M.

<sup>2</sup> Les écrivains arabes et persans manuscrits de la Bibliothèque du roi, contiennent des détails très-circconsciencés et très-exacts sur l'histoire de la lutte des Persans contre les Arabes; il aurait été facile d'en rédiger un récit plus détaillé, plus méthodique et surtout plus exact que celui de Lebeau; mais une addition de cette étendue n'aurait pas été convenablement placée ici. Ce serait substituer au travail sommaire de Lebeau, une histoire de tout l'Orient. J'ai dû me borner seulement à rectifier et à éclaircir par quelques notes ce qu'il y avait d'obscur et d'inexact dans le

texte de Lebeau. — S.-M.

<sup>3</sup> Le général de ce nom frère utérin d'Othman n'était pas le conquérant de la Perse, mais un autre général nommé Abd-allah fils de Saad, fils d'Abou-scharah, de la race des Amérites. Il avait été long-temps secrétaire de Mahomet; il devint ensuite son ennemi et se réfugia à la Mecque. Il était un des onze personnages que Mahomet excepta de l'amnistie lorsqu'il entra dans cette ville, mais le prophète lui pardonna ensuite à la prière d'Othman. Voyez Gagnier, *vie de Mahomet*, l. 6, c. 3, t. 3, p. 45 et suiv. Abd-allah avait comme on l'a vu ci-dev. § 14, p. 299, fait la guerre en Nubie. — S.-M.

<sup>4</sup> On apprend d'Elmacin, p. 32, qu'il était eunuque. — S.-M.

<sup>5</sup> Voyez ci-dev. p. 276, not. 5, liv. LVIII, § 65. — S.-M.

velle, portée à Médine, fut bientôt suivie des sollicitations pressantes des Coptes, qui, craignant de retomber entre les mains de l'empereur qu'ils avaient trahi, redemandaient avec instance leur premier gouverneur, comme seul capable de les défendre. Amrou renvoyé en Égypte fut reçu avec joie par Mocaucas, qui joignit à son armée une multitude innombrable de Coptes. On marcha vers Alexandrie. Les Romains soutinrent les attaques pendant plusieurs jours avec tant de courage, que le général sarrasin, irrité de leur opiniâtreté, jura qu'il abattrait les murs de la ville si Dieu lui donnait la victoire. Enfin il l'emporta d'assaut, et sa bonté naturelle, plus forte que sa colère, épargna tous ceux qu'il put sauver du glaive de ses soldats. Il bâtit ensuite une mosquée dans l'endroit où il avait arrêté le carnage; elle fut nommée *la mosquée de la Miséricorde*<sup>1</sup>. Manuel, échappé du massacre, fut assez heureux pour se rembarquer avec les débris de ses troupes. Les murs d'Alexandrie furent démolis<sup>2</sup>. Depuis ce temps-là, cette ville dépouillée de toute sa splendeur, réduite à une enceinte beaucoup plus étroite et remplie de ruines, n'est plus que le tombeau de l'ancienne. Elle ne subsiste que par la bonté de son port et par sa situation avantageuse pour le commerce.

Le khalife n'avait renvoyé Amrou en Égypte que pour reprendre Alexandrie. Cette gloire appartenait à ce grand capitaine, parce qu'Alexandrie était sa conquête. Aussi, dès que l'expédition fut terminée, Othman remit Abd-allah en possession du gouvernement de

AN 647.

XXVIII.  
Entreprise  
des Musul-  
mans sur  
l'Afrique.

Elmacin,  
hist. Sarac.  
p. 32.

<sup>1</sup> Elle était appelée en arabe *Djami-al-rahmet*. — S.-M.

<sup>2</sup> Eutychius, t. 2, p. 339 et 340, est le seul auteur qui, à ma connais-

sance, ait parlé de cette expédition faite par les Romains de Constantinople dans le but de reconquérir l'Égypte. — S.-M.

Theoph. p.  
285.  
Hist. Misc.  
l. 19, ap. Murat. t. 1, part.  
1, p. 135.  
Pagi ad Bar.  
Mem. Acad.  
Inscr. t. XXI,  
p. 114 et suiv.  
Deguignes,  
hist. des  
Huns, t. 1,  
p. 346.  
Cardonne,  
hist. de l'A-  
frique, t. 1,  
p. 8 et suiv.  
Hist. Univ.  
t. 15, p. 408,  
ed. in-4°.

l'Égypte. Amrou était cependant beaucoup plus capable d'exécuter le projet que le khalife méditait; mais la prédilection d'Othman pour ses parents nuisait souvent au bien des affaires, comme Mahomet l'avait prévu, et la faveur d'Abd-allah fut une des causes qui rendirent ce khalife odieux aux zélés Musulmans. Ils se souvenaient qu'Abd-allah, employé autrefois par Mahomet à mettre par écrit ses révélations, avait encouru la disgrâce du prophète pour avoir renoncé à l'islamisme, et que Mahomet, après la prise de la Mecque, l'aurait mis à mort si son frère n'eût obtenu sa grâce à force de prières<sup>1</sup>. Othman devenu khalife cherchait à effacer ce crime aux yeux des Musulmans, et à lui procurer des occasions de se signaler par quelque exploit éclatant. Abd-allah était vaillant, comme tous les Sarrasins de ce temps-là; il avait réussi en Perse<sup>2</sup>; mais les succès qu'il avait eus dans ce pays étaient partagés avec un trop grand nombre d'autres capitaines. Othman lui destinait la conquête de l'Afrique; cette entreprise semblait être facile. Amrou s'était rendu maître de la Cyrénaïque<sup>3</sup>, et avait porté ses armes jusque sur les frontières de la Tripolitaine. Les Arabes avaient fait depuis peu avec succès plusieurs incursions sur les terres des Romains. Les troubles de l'Afrique offraient encore une occasion favorable. Le patrice Grégoire, gouverneur de cette province, s'était érigé en souverain<sup>4</sup>; il ne reconnaissait plus les

<sup>1</sup> Voyez ci-dev. § 27, p. 320, not. 2.—S.-M.

<sup>2</sup> Je doute beaucoup qu'Abd-allah ait fait la guerre en Perse. Voyez ci-dev. § 27, p. 320, not. 2. On a déjà dû remarquer qu'il avait été employé en Égypte et qu'Amrou l'avait envoyé

avec un corps de vingt mille hommes pour faire la guerre dans la Nubie. Voyez ci-dev. § 14, p. 300.—S.-M.

<sup>3</sup> Voyez ci-dev. § 20, p. 307.—S.-M.

<sup>4</sup> On ignore d'ailleurs l'histoire de ce Grégoire qui n'est nommé que par

ordres de l'empereur, et se rendait odieux aux peuples par sa tyrannie<sup>1</sup>. Othman résolut donc de profiter de ces conjonctures pour étendre son empire jusqu'au détroit de Cadix. Il leva vingt mille hommes entre les plus braves des Arabes. Il prêcha lui-même cette armée, et la fit partir au mois d'octobre 647<sup>2</sup> sous les ordres de Merwan, qui devait en remettre le commandement à Abd-allah, dès qu'elle serait arrivée en Égypte<sup>3</sup>.

Abd-allah y joignit vingt autres mille hommes, qu'il avait levés dans son gouvernement, et marcha vers Tripoli. C'était l'ancienne *Sabrata*, qui avait pris le nom de la province; c'est aujourd'hui *le vieux Tripoli*, à douze ou treize lieues à l'occident du nouveau Tripoli, bâti depuis sur le terrain de l'ancienne ville d'OEA<sup>4</sup>. Un détachement qui devançait l'armée s'empara de quelques vaisseaux venus au secours de la place, et ramena cent prisonniers auxquels Abd-allah fit trancher la tête. Tripoli fut investi du côté de la terre; mais les Sarrasins n'avaient ni flotte, ni vivres, ni machines de guerre, et la place était défendue par une forte garnison jointe aux Berbers, qui firent une vigoureuse résistance. Les Berbers étaient les habitants

xxxix.  
Première en-  
trée des Sar-  
rasins en  
Afrique.

Théophane, p. 285, et par Abou'lfa-radj, dans sa chronique syriaque, p. 110. Ce dernier n'ajoute rien qui puisse le faire connaître davantage. Il semblerait cependant résulter des actes de St. Maxime, que ce Grégoire avait pris le titre d'empereur, et qu'il avait battu les troupes impériales. — S.-M.

<sup>1</sup> Les auteurs arabes l'appellent *roi de l'Afrique*. — S.-M.

<sup>2</sup> Au mois de Mouharram de l'an 27 de l'hégire, (7 octobre 647 — 5

novembre 647). — S.-M.

<sup>3</sup> Ces indications, ainsi que la plupart des détails qui se lisent dans les paragraphes suivants, sont tirés de l'extrait d'un mémoire d'Otter, inséré dans le xxi<sup>e</sup> volume des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*. Otter les a puisés pour la plupart dans le grand ouvrage historique de Nowärry, composé dans le 14<sup>e</sup> siècle, et très-estimé des Arabes. — S.-M.

<sup>4</sup> Voyez t. 3, p. 459, liv. xyiii, § 46. — S.-M.

du pays que nous nommons aujourd'hui *Barbarie*<sup>1</sup>. C'était, selon quelques auteurs, la postérité de ces Chananéens que Josué chassa de la Palestine<sup>2</sup>. Selon

<sup>1</sup> J'ai lu au commencement de 1828, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, un Mémoire intitulé, *Observations sur un passage de Salluste relatif à l'origine persane des Maures et de plusieurs autres peuples de l'Afrique septentrionale*, dans lequel j'ai fait connaître l'origine du nom de *Berbers* que l'on donne actuellement aux indigènes de l'Afrique, qui habitent le mont Atlas et parlent une langue très-différente de l'arabe. Ce nom n'est pas autre chose que la perpétuation de celui de *Barbari* que les anciens donnaient à ceux des Africains qui n'avaient pas voulu se soumettre aux lois ou à la civilisation des Romains, et qui étaient restés indépendants. Comme ils conservaient cette indépendance à l'époque où les Arabes s'établirent en Afrique, ceux-ci adoptèrent le nom qui leur était donné par les habitants des villes qu'ils souvinrent, et par les Maures civilisés, nommés par opposition *Mauri Pacati*. On trouve dans le *Nouveau Journal asiatique*, t. I, p. 117-142, un curieux extrait du grand ouvrage d'Ibn-Khaldoun, un des plus habiles historiens arabes; il est relatif à l'origine des tribus berbères. — S.-M.

<sup>2</sup> C'est dans Procope, *debel. Vand.* l. 2, c. 10, que l'on trouve cette opinion. Il dit que les Gergéséens, les Jébuséens et d'autres peuples de la race des Chananéens, désespérant de pouvoir résister dans la Palestine aux Israélites, prirent le parti d'émigrer. Ils passèrent d'abord en Égypte, où

ne trouvant pas un lieu convenable pour y fixer leur séjour, ils poussèrent vers la Mauritanie, dont ils occupèrent toutes les côtes jusqu'au détroit de Gibraltar, et ils y fondèrent beaucoup de villes. Procope ajoute qu'auprès de Tigisis, ville de la Numidie, on voyait encore de son temps une inscription en langue phénicienne, placée sur deux colonnes et qui disait: *Nous sommes ceux qui ont fui devant ce brigand de Jésus fils de Navé* (ou Josué fils de Noun). On a cru jusqu'à présent que Procope était le seul ou au moins le plus ancien auteur qui eût parlé de cette étrange inscription, dont on aurait pu être tenté d'attribuer l'origine à Procope lui-même. Il en est fait cependant mention dans l'historien d'Arménie Moïse de Khoren, l. 1, c. 18, qui vivait et qui écrivait plus d'un siècle avant Procope. Cette indication suffit pour faire voir qu'il faut reporter à une époque plus ancienne l'origine de cette tradition. La même inscription est mentionnée dans Suidas, *sub voc.* Χανάαν, mais sans doute d'après Procope. Selon la plupart des auteurs arabes, qui adoptent une tradition à peu près semblable, les habitants indigènes de l'Afrique septentrionale seraient des peuples de la Palestine expulsés par David et qui seraient passés en Afrique sous la conduite de Gollath, qu'ils appellent *Djalout*. Il est impossible d'admettre des traditions qui portent un caractère aussi fabuleux. — S.-M.

d'autres, ils descendaient de cinq colonies<sup>1</sup> d'Arabes Homérites<sup>2</sup>, qui passèrent en Afrique sous la conduite d'Afriku<sup>3</sup>, fils de Kis, et petit-fils de Safi, roi des Homérites; et c'est ce chef de colonie qui donna son nom à cette vaste portion de notre continent. Ces cinq colonies subsistent encore sous leur ancien nom, et sont maintenant divisées en plus de six cents lignées de Berbères<sup>4</sup>, qui habitent les uns sous des tentes, les autres dans des villes. Abd-allah, contraint de lever le siège, alla former celui de Cабès, nommée alors *Tacape*<sup>5</sup>, et fut par les mêmes raisons obligé de l'abandonner.

A la première nouvelle de l'irruption des Sarrasins, le patrice Grégoire<sup>6</sup> avait rassemblé cent vingt mille hommes. Abd-allah n'en avait que quarante mille, mais c'était l'élite des tribus arabes. Les deux armées se rencontrèrent dans un lieu nommé Yacoubé. Le général sarrasin, selon l'usage des Musulmans, envoya

AN 648.

xxx.  
Bataille  
d'Yacoubé.

<sup>1</sup> Ce sont les grandes tribus Berbères de *Sanhadjah*, de *Mousamédah*, de *Zenatah*, de *Gomarah* et d'*Hawarah*, dont les noms ont été altérés dans l'*histoire de l'Afrique et de l'Espagne*, par Cardonne, t. I, p. 5, not. a. Cette tradition, qui se trouve diversement racontée dans beaucoup d'auteurs arabes, n'est nullement fondée; les Berbères et toutes les tribus dont il s'agit, forment une nation fort différente des tribus arabes, venues bien plus tard en Afrique. Voyez le fragment d'Ibn-Khaldoun, cité, ci-dev. p. 324, note 1. — S.-M.

<sup>2</sup> Ou *Hamiarites*, comme on a déjà pu le remarquer en plusieurs endroits. — S.-M.

<sup>3</sup> Ou *Afrikis*, fils de Kais, fils de Saify. L'*histoire des premiers tobbas*

ou rois de l'Yémen, de la race des Hamiarites, parmi lesquels on compte cet Afrikis, n'est qu'un tissu de fables qui ne présentent rien de vraisemblable. Elles sont répétées sans beaucoup de différences dans la plupart des historiens arabes. — S.-M.

<sup>4</sup> On trouve la plupart des noms des tribus qui partagent la nation des Berbères, dans le fragment de l'ouvrage d'Ibn-Khaldoun, cité dans la note 1, p. 324. — S.-M.

<sup>5</sup> Elle était située dans l'enfoncement de la petite Syrt, entre le territoire de Tripoli et celui de Carthage. — S.-M.

<sup>6</sup> Il est nommé *Djerdjis* ou George, dans le récit que donne Otter d'après Nowairy, *Mém. de l'Acad. des Inscr.* t. 21, p. 115. — S.-M.

d'abord offrir la paix au patrice, à condition qu'il se rendrait avec tous ses sujets, ou musulman ou tributaire. Grégoire ayant rejeté avec mépris l'un et l'autre parti, on en vint à la bataille. Elle fut sanglante, et dura jusqu'à la nuit avec un égal avantage. Ce qui étonna le plus l'intrépidité sarrasine, ce fut la fille du général romain. Grégoire donnait l'exemple de la valeur; mais sa fille, éclatante par sa beauté et par la magnificence de sa parure, le surpassait encore en courage. Montée sur un cheval vigoureux, elle ne cessa de combattre à côté de son père, et, par des coups terribles, elle abattait les Sarrasins, que ses charmes avaient déjà éblouis. A la fin du jour, Othman, qui commandait un corps de réserve, se trouva derrière le camp des Africains, qui le séparaient de son armée. Les Sarrasins rentrés dans leur camp s'aperçurent de son absence : l'inquiétude était mutuelle; Othman ignorait l'état de l'armée sarrasine; Abd-allah craignait que la réserve n'eût été taillée en pièces. Il se trouva douze soldats d'Othman assez déterminés pour traverser pendant la nuit le camp ennemi, ayant Zobaïr à leur tête, et assez heureux pour n'être pas reconnus. Ils se rendirent auprès d'Abd-allah, et leur arrivée excita des cris de joie, qui portèrent l'alarme dans le camp des Africains. Ceux-ci, persuadés que les Sarrasins allaient fondre sur eux, prennent les armes avant le jour, et se rangent en bataille pour les recevoir.

xxxr.  
Autres  
combats.

Ils n'attendirent pas long-temps : dès qu'Othman eut rejoint l'armée, les Sarrasins sortirent du camp, et l'on combattit avec le même acharnement que la veille. Zobaïr, sans se donner le temps de prendre du repos,

court au plus fort de la mêlée, et cherche des yeux Abd-allah ; ne l'apercevant pas, il retourne au camp et le trouve assis dans sa tente. *Quoi donc ?* lui dit-il, avec une noble hardiesse ; *est-ce là le poste d'un général, tandis que ses soldats sont aux mains avec les infidèles ?* Abd-allah lui répond que ses amis l'ont forcé de se tenir renfermé dans sa tente, pour éviter une mort assurée ; que Grégoire a fait publier dans son armée, qu'il donnerait sa fille avec une dot de cent mille dinars (c'était environ seize cent mille livres de notre monnaie) à quiconque, soit Chrétien, soit Musulman, lui apporterait la tête du général arabe ; que la beauté de cette fille, connue des deux armées, jointe à l'appas d'une si riche dot, tournerait infailliblement contre lui les armes de tous les Chrétiens, et peut-être celles des Musulmans mêmes. Eh bien, reprit Zobaïr, venez au champ de bataille, et fuyez faire la même proclamation dans votre armée contre Grégoire. Il n'est point de Musulman qui n'aime mieux mériter la même récompense par un exploit glorieux, que par une perfidie. Abd-allah suivit son avis, et Grégoire se vit exposé au péril où il avait jeté le général sarrasin. Ce combat se termina encore sans décider la victoire. On se battit ainsi pendant plusieurs jours : les deux armées sortaient du camp au lever du soleil ; elles combattaient avec acharnement jusqu'à midi : alors, également excédées de fatigues et de chaleur, elles se séparaient comme de concert, à dessein de recommencer le lendemain.

Ce qu'une valeur obstinée n'avait pu faire, un stratagème l'acheva, et ce fut encore un conseil de Zo-

XXXII.  
Défaite des  
Africains.



baïr. Une partie des Sarrasins eut ordre de se tenir sous les tentes, en état de charger au premier signal; et le reste de l'armée marcha dès le matin aux ennemis, ainsi que les jours précédents. Le combat fut soutenu de part et d'autre avec l'opiniâtreté ordinaire. Zobair, l'ame de toutes les batailles, prolongea l'action le plus long-temps qu'il lui fut possible, pour épuiser les forces des Africains. Enfin les Sarrasins se retirent et quittent leurs armes, comme ne songeant plus qu'à se reposer. Les Africains, accablés de lassitude et brûlés du soleil de midi, se mettent en mouvement pour défiler vers leur camp. Au même instant, les Sarrasins cachés sous les tentes sautent sur leurs chevaux, et Zobair à leur tête, ils viennent à toute bride fondre sur l'ennemi. Une attaque si brusque jette la terreur et le désordre; tout se débande, tout fuit. Grégoire suivi de ses plus braves soldats essaye en vain d'arrêter cette fougue impétueuse : il est renversé d'un coup de lance, et expire sur la poussière. On fait un grand carnage de l'armée chrétienne; ceux qui échappent se réfugient dans la ville de Soubaitla [*Suffetula*], abandonnant leur camp aux ennemis. La fille de Grégoire, après avoir immolé sur son cadavre plusieurs Musulmans, est prise les armes à la main. On la conduit au général, qui lui demande des nouvelles de son père : *Il est plus heureux que moi*, répondit-elle; *je l'ai vu mourir en homme de cœur, et moi je suis captive. Une seule espérance me console : je vais sans doute trouver ici la mort, que j'ai en vain cherchée dans la bataille.* Abd-allah, étonné qu'il ne se présentât personne pour recevoir la récompense promise à celui qui tuerait Grégoire, fait venir devant elle les principaux

officiers; dès qu'elle aperçoit Zobaïr : *Ah !* dit-elle en détournant ses regards, *le voilà celui que vous cherchez.* Abd-allah ayant demandé à Zobaïr la cause de son silence : *je n'ai combattu*, répondit-il, *que pour ma religion, et je ne veux d'autre récompense que l'honneur de l'avoir servie.* Le général, aussi charmé de ce noble désintéressement que de sa valeur, l'obligea d'accepter les cent mille dinars et la belle captive, que le fier Sarrasin ne reçut qu'avec dédain, malgré ses attraits et sa gloire.

Après cette victoire, les Sarrasins allèrent assiéger Sbaïtla, nommée aussi Sabtélé et Soubaiṭhala, selon les diverses manières de prononcer les mots arabes. C'était l'ancienne Sufetula en Byzacène, ville opulente, décorée de somptueux édifices, et devenue très-considérable depuis que Carthage avait perdu son ancien lustre. Elle fut prise d'assaut et pillée. Le butin qu'on y fit en or et en argent est porté par les auteurs arabes à une somme tout-à-fait incroyable : ils le font monter à près de six cents millions. On en préleva, selon la coutume, la cinquième partie pour le trésor public; le reste fut distribué aux soldats. Les cavaliers eurent le triple des fantassins, un tiers pour eux, les deux autres pour leurs chevaux. Les Arabes ont toujours fait une estime singulière de ces animaux, jusqu'à en conserver la généalogie avec autant de soin que la leur propre. Le peu d'habitants échappé du carnage se réfugia dans les forteresses des environs, qui ne tinrent pas long-temps contre les attaques. La place la plus forte nommée Sfax ou Sfakès n'osa même les attendre : elle obtint avec peine, et par des instances répétées, de se racheter du pillage en payant trois

xxxiii.  
Progrès des  
Sarrasins.

cents livres d'or. Plusieurs places prévirent leur ruine en se soumettant à payer tribut<sup>1</sup>.

XXXIV.  
Ils se reti-  
rent.

Zobaïr, dont la valeur et la prudence avaient le plus contribué à ces succès, fut choisi pour en porter la nouvelle au khalife. Lorsqu'il fut arrivé à Médine après vingt jours de marche, Othman rassembla le peuple dans la mosquée, et fit monter Zobaïr dans la tribune pour annoncer lui-même ces glorieuses conquêtes. Son récit fut mille fois interrompu par des cris de joie et des actions de grâces à Dieu et au prophète. Cependant l'armée musulmane, affaiblie par les combats et par les maladies, ne pouvait subsister plus long-temps en Afrique, où elle était depuis quinze mois. Les députés de la province traitèrent avec Abdallah sans la participation de l'empereur. On convint de la paix, à condition que les Sarrasins resteraient en possession de tout ce qu'ils avaient conquis<sup>2</sup>. Ils laissèrent des troupes pour s'y maintenir<sup>3</sup>, et retournèrent en Égypte. Ce fut ainsi que se termina cette première expédition ; et pendant les seize années suivantes, les Musulmans ne firent sur l'Afrique aucune nouvelle entreprise.

<sup>1</sup> Abou'lféda rapporte, *ann. musul.* I, 263, que la cinquième partie du butin envoyée au khalife par Abdallah s'éleva à la valeur de 500,000 dinars ou pièces d'or. Elle lui fut remise par Merwan fils de Hakam. — S.-M.

<sup>2</sup> Il est remarquable que partout où les Musulmans portèrent leurs armes pour la première fois, dans les premiers temps de l'islamisme, ils ne songèrent pas à soumettre réellement le pays à leur domination ; ils y laissèrent partout les chefs qui y exis-

taient, se bornant à en exiger un tribut ; c'est ainsi qu'ils en agirent, comme on a déjà pu le voir, avec l'Égypte, la Mésopotamie et la plus grande partie de la Syrie. — S.-M.

<sup>3</sup> Selon Abou'lféda, *ann. musul.* I, 263, pendant l'expédition d'Afrique, Abdallah envoya Abdallah, fils de Nâfy, fils de Hasin, pour faire des courses jusque sur les côtes de l'Espagne et des îles voisines. A son retour, Abdallah le fit gouverneur de l'Afrique, avant de revenir en Égypte. — S.-M.

— [ L'Arménie avait partagé les agitations de la Perse après la mort de Chosroès; tout y était dans le plus grand désordre; les princes, tous indépendants, n'y reconnaissaient plus l'autorité du lieutenant royal, qui, lui-même en butte aux attaques des partis qui se disputaient la couronne de Perse, ne pouvait obtenir des forces suffisantes pour se faire respecter. Varazdirots le Bagratide, alors marzban ou commandant de l'Arménie, avait pour ennemi Roustam, qui gouvernait l'Aderbadégan, et qui jouissait d'un très-grand crédit à la cour<sup>1</sup>. Roustam voulait lui ravir son gouvernement; il essaya de se rendre maître de Varazdirots, par le moyen de quelques Arméniens qui lui étaient contraires. Celui-ci parvint à déjouer leurs projets; mais trop faible d'ailleurs pour résister à ses ennemis, il prit le parti de se retirer auprès d'Héraclius, qui le traita avec beaucoup de distinction. Il se réfugia à Constantinople en l'an 631, après avoir administré sept ans l'Arménie. Les Arabes dirigeaient alors tous leurs efforts contre la monarchie persane; Iezdédjerd, mal assuré du pouvoir, et occupé d'une guerre qui menaçait l'existence de son trône et de sa nation, ne put songer aux affaires d'Arménie; l'ambitieux Roustam, qui avait causé la fuite et l'émigration de Varazdirots, fut lui-même obligé d'abandonner ses projets sur ce pays, pour s'occuper du salut de la Perse<sup>2</sup>. L'Arménie se trouva donc rendue à l'indépendance, et par conséquent livrée à l'anarchie. Le patriarche Esdras voulut y mettre un terme; il réunit plusieurs des seigneurs du pays, et

xxxv.  
[Invasions  
des Arabes  
en Arménie.]

[Jean. hist.  
des Mamig.  
Jean Cathol.  
Mus. Arm.  
n° 91, p. 147-  
151.]

<sup>1</sup> Voyez ci-dev. p. 194, not. 2, liv. LVIII, § 12, et p. 311, liv. LIX, 21. — S.-M.

<sup>2</sup> On a déjà pu voir qu'il périt à

la bataille de Kadésiah, qui amena la destruction de la monarchie persane. Voyez ci-dev. § 21, p. 311, not. 6. — S.-M.

d'un commun accord, ils envoyèrent un message à Héraclius, pour qu'il leur donnât un chef arménien. L'empereur fit partir alors David le Saharhounien, qui avait déjà pendant long-temps gouverné l'Arménie<sup>1</sup>; il lui donna le titre de Curopalate<sup>2</sup>, pour le rendre plus respectable à ses compatriotes. David leva des troupes, et chercha à rétablir l'ordre et la tranquillité dans sa patrie. Les efforts qu'il fit pour y parvenir lui suscitèrent des ennemis : les seigneurs accoutumés à la licence se liguèrent contre lui, et finirent par le chasser en l'an 634. Pendant trois ans, la guerre civile la plus violente déchira l'Arménie; enfin, en l'an 636, Théodore, prince des Rheschdouniens<sup>3</sup>, homme courageux et habile, parvint à réunir assez de forces pour exercer de sa propre autorité les fonctions de Marzban, et à rétablir dans le pays une apparence de tranquillité. L'Arménie commençait à respirer, quand les invasions des Arabes la replongèrent pour long-temps dans l'état le plus misérable. Dix-huit mille Arabes, conduits par un chef nommé Abd-errahman<sup>4</sup>, se présentèrent dans le pays de Daron, demandant le tribut, enlevant les femmes et les enfants. Le prince

<sup>1</sup> Voyez t. 10, p. 422, liv. LV, § 6, et ci-dev. p. 159 et 160, liv. LVII, § 40. — S.-M.

<sup>2</sup> C'est de cette époque environ que date l'usage de donner ce titre honorifique et d'autres semblables aux petits princes étrangers alliés ou sujets de l'empire. On en verra fréquemment des exemples dans la suite. — S.-M.

<sup>3</sup> Le pays des Rheschdouniens était situé dans l'Arménie méridionale sur les bords du lac de Van.

Voyez t. 10, p. 81, not. 4, liv. I, § 35 et ailleurs. — S.-M.

<sup>4</sup> Ce personnage est peut-être le fils du khalife Abou-bekr, qui portait ce nom, et qui fut célèbre entre les premiers guerriers fondateurs de l'islamisme. Il est aussi question dans les auteurs orientaux d'un certain Abd-errahman fils de Rébiah, parmi les premiers conquérants arabes de l'Arménie. Voy. Mouradja d'Ohsson *Des peuples du Caucase*, etc., p. 44. — S.-M.

Vahan de Camsar<sup>1</sup>, qui possédait ce canton, leva huit mille soldats, et envoya des messages à tous les seigneurs ses voisins, pour en obtenir du secours. Son frère Diran, le général Mouschegh, et Sahour, prince des Andsévatziens<sup>2</sup>, furent les seuls qui répondirent à cet appel; ils lui amenèrent aussi huit mille hommes. Les deux nations se rencontrèrent dans un lieu nommé Gargroï. Le combat fut acharné. La victoire semblait se déclarer pour les chrétiens, quand la trahison de Sahour fit passer l'avantage du côté des Arabes. Il y eut un horrible carnage des Arméniens. Pressé de tous les côtés, Diran succomba, après avoir immolé le traître Sahour. Mouschegh périt aussi, et les restes de l'armée chrétienne se dispersèrent dans toutes les directions, laissant les Arabes maîtres du pays. Ils se portèrent en avant, et étendirent leurs ravages dans les pays d'Abahouni<sup>3</sup> et de Pasen<sup>4</sup>, d'où ils passèrent dans la province d'Ararat, tandis que d'autres troupes de Musulmans vainqueurs des Perses s'avançaient par l'Aderbadégan. Cependant Théodore le Rheschdounien s'efforçait de rallier les troupes et les seigneurs de l'Arménie; ses exhortations furent vaines, il ne put les résoudre à suspendre leurs démêlés particuliers pour combattre l'ennemi commun; il fut contraint d'être le spectateur tranquille de la

<sup>1</sup> Ce prince, dont il a déjà été question, ci-dev. p. 162, liv. LVII, § 41, était fils de Sembat le Mamigonien, prince de Daron; il portait le nom de Camsarakan, parce que sa mère était de la race de Camsar, famille illustre, issue des rois arsacides de Perse, dont j'ai eu très-souvent occasion de parler dans ces notes. — S.-M.

<sup>2</sup> Le pays des Andsévatziens était situé dans l'Arménie méridionale,

au milieu des montagnes du Curdistan. Il était compris dans la grande province de Vaspourakan, dont il formait la partie la plus avancée vers le midi. — S.-M.

<sup>3</sup> Voyez t. 10, p. 437, not. 1, liv. LV, § 17. — S.-M.

<sup>4</sup> Voyez t. 6, p. 283, not. 1, liv. XXXIII, § 45; et t. 10, p. 423, not. 1, liv. LV, § 6. — S.-M.

ruine de sa patrie. Le patriarche Esdras, qui le secondait de tous ses efforts, ne fut pas plus heureux. Il en mourut de chagrin l'an 639, après avoir gouverné l'Eglise d'Arménie pendant dix ans et huit mois<sup>1</sup>. On s'occupait de lui donner un successeur, quand les Arabes parurent devant Dovin, capitale du pays et résidence patriarcale. Ils en formèrent le siège le 28 novembre 639, et s'en rendirent maîtres le 6 janvier, jour de l'Épiphanie de l'année suivante<sup>2</sup>. Ils brûlèrent et dévastèrent tous les édifices publics de cette belle ville, y firent un grand carnage, et emmenèrent en Syrie trente-cinq mille captifs. Le chef de cette expédition était Habib, fils de Moslemah<sup>3</sup>, commandant de Kinesrin en Syrie; il était entré en Arménie par l'ordre de Moawiah, alors gouverneur général de la Syrie pour le khalife Othman<sup>4</sup>. Salman, fils de Rabiah, autre chef arabe de la race des Bahélites, lui avait été adjoint avec un corps auxiliaire formé de soldats venus de l'Irac. Après la prise de Dovin<sup>5</sup>, Habib se rendit maître de Nakhtchévan<sup>6</sup>,

<sup>1</sup> Voyez ci-dev. p. 160, not. 4, liv. LVII, § 40.—S.-M.

<sup>2</sup> Cette date est donnée par Asolnik ou Asolik, l. 2, c. 2, historien arménien inédit. Cet auteur dit que la ville fut prise le 20 du mois Dré selon le calendrier arménien. L'historien syrien Denys de Telmahar, *ap. Assém. bibl. orient.* t. 2, p. 103, place la conquête de cette ville en l'an 952 de l'ère des Séleucides, 641 de J.-C. Il donne à Dovin le nom d'*Adubin*.—S.-M.

<sup>3</sup> Voyez ce que j'ai dit de ce personnage qui fut un des guerriers les plus célèbres des premiers temps de l'islamisme, ci-dev. § 26, p. 319, not. 3.—S.-M.

<sup>4</sup> Les auteurs arabes disent qu'il vainquit de prime abord l'armée romaine composée d'un ramas d'Alains, d'Abkhaz et de Khazars, et qu'il se rendit maître de la ville de *Kalikala* qui est la même que la moderne Arroum. Voyez t. 5, p. 445 et suiv., liv. xxx, § 45.—S.-M.

<sup>5</sup> Les auteurs arabes donnent à cette ville, dont j'ai déjà eu souvent occasion de parler, le nom de *Debil*, qui est une mauvaise lecture (produite par l'absence ou l'incertitude des points diacritiques dans l'écriture arabe) pour *Dewin* ou *Dowin*, qui est bien la même chose que *Dovin* ou *Tovin* des Arméniens.—S.-M.

<sup>6</sup> J'ai parlé de cette ville, t. 3, p.

et il y reçut la soumission du prince du Vaspourakan<sup>1</sup>. Il passa de là dans le pays de Sisakan<sup>2</sup> et se rendit maître du chef-lieu du canton de Vaïots-dsor, château très-fort de l'Arménie septentrionale<sup>3</sup>. Habib se dirigea ensuite vers l'Ibérie<sup>4</sup>, prit Tiflis<sup>5</sup> et les principales villes du pays<sup>6</sup>. Il pénétra de là dans le Caucase, où il soumit

300, not. 1, liv. xvii, § 13; les Arabes lui donnaient autrefois le nom de *Naschouy*. Voyez mes *Mémoires hist. et géogr. sur l'Arménie*, t. 1, p. 131.—S.-M.

<sup>1</sup> Les Arabes disent le *batrik* ou patrice de *Basfouradjan*. Ce nom est bien celui du Vaspourakan, province de l'Arménie qui comprenait une fort grande étendue de territoire dans la partie orientale et méridionale de ce royaume. Les Grecs de Constantinople l'appelaient Βασπαράκων. Voyez t. 7, p. 266, not. 3, liv. xxxviii, § 34. Je pense que le personnage dont il s'agit ici était Théodore le prince des Rheschdonniens, parce que ses possessions se trouvaient dans le pays de Vaspourakan, dont il était l'un des plus puissants seigneurs. Il commandait d'ailleurs à toutes les troupes arméniennes. Voyez ci-dev. p. 332. Il se pourrait cependant aussi que le prince du Vaspourakan fût le chef de la race des Ardzrouniens qui, comme on le sait, possédait la plus grande partie de cette province.—S.-M.

<sup>2</sup> Le pays de Sisakan, situé dans l'Arménie septentrionale, au-delà de l'Araxe, faisait partie de la province d'Artsakh dans l'Arménie orientale. On donnait aussi quelquefois ce nom à la province de Siounie, qui était voisine. Il était appelé *Sisadjan* par les Arabes.—S.-M.

<sup>3</sup> Les Arabes appelaient ce château *Wais*, du nom du canton appelé par les Arméniens *Vaïots-dsor* ou *Vaïots-*

*dsor*, c'est-à-dire la *vallée des Vaïens*. C'était un pays de peu d'étendue, montueux et de difficile accès, qui faisait partie de la province de Siounie.—S.-M.

<sup>4</sup> La Georgie des modernes. Les Arabes des premiers siècles de l'hégire lui donnaient les noms de *Gourzan* ou *Djourzan*, ou par erreur *Hazran*. Ce nom est, je crois, le même que celui de Chorzène que Strabon et Ptolémée employaient pour désigner la partie la plus reculée de l'Arménie septentrionale, limitrophe de l'Ibérie. C'est de là, je pense, que viennent les noms de Grasié ou Grasinie que les Russes donnent encore à présent à la Georgie.—S.-M.

<sup>5</sup> La ville actuelle de Tiflis, capitale de la Georgie, et centre du gouvernement dans les provinces caucasiennes et arméniennes de l'empire russe, est nommée *Tiphilis* dans les auteurs grecs, *Dephkhis* ou *Tephkhis* dans les auteurs arméniens et *Tbilis* en géorgien. Voyez t. 7, p. 270, not. 4, liv. xxxviii, § 36; et t. 10, p. 89, not. 2, liv. 1, § 35.—S.-M.

<sup>6</sup> Les auteurs arabes qui donnent les noms des lieux conquis alors par les Musulmans, les rapportent avec des transcriptions si fautives, produites par le vieil système d'écriture des Arabes, et par l'absence des points diacritiques destinés à déterminer la valeur des lettres, qu'il est pour la plupart fort difficile de les reconnaître. Parmi ces villes on dis-



plusieurs peuplades barbares<sup>1</sup>. Tous les princes de l'Arménie septentrionale, de l'Ibérie et du Caucase, consentirent à payer tribut pour se délivrer des Arabes. Dans le même temps, Salman le lieutenant de Hâbib se portait vers l'Arménie orientale, où il soumettait les villes de Bardaah<sup>2</sup> et de Phaïtakaran, que les Arabes appellent Bâilakan<sup>3</sup>. Il prit ensuite Schamkor<sup>4</sup>, passa le Kour et s'empara de Kabalah, une des principales villes de l'Albanie<sup>5</sup>. Il conquiert ensuite le pays de Schaki<sup>6</sup>, pénétra dans le Schirwan, battit ou soumit la plupart des petits chefs albanais ou montagnards qui commandaient dans les régions sauvages qui s'étendent jusqu'à la mer Caspienne<sup>7</sup>; il franchit le défilé de Der-

tingue cependant *Khounan*, place forte à l'embouchure du Ktsia dans le Kour, ou Cyrus des anciens; *Djardeman*, qui est le *Kartman* des Arméniens dans la province de Gougarié; *Samsdjir* ou *Samtsikhé* et *Schouchet* ou *Schavschéthi* dans l'Ibérie occidentale.—S.-M.

<sup>1</sup> Les Arabes nomment encore beaucoup de tribus caucasiennes, dont il est presque impossible de reconnaître et de rétablir les noms, à l'exception des Sanariens (en arabe *Sanariah*, en arménien *Dzanarkh*), des Doudaniens, du pays de *Hahith* (*Kakheth* des modernes) et de *Haukhith* (*Djawakheth* des Géorgiens).—S.-M.

<sup>2</sup> Ville de la province arménienne d'Oûti, l'Otène des Grecs. Elle passa au pouvoir des Albaniens après la destruction de la monarchie arsacide en Arménie. J'en ai parlé, t. 6, p. 262, not. 5, liv. xxxiii, § 35. Voyez aussi mes *Mémoires histor. et géogr. sur l'Arménie*, t. 1, p. 87.—S.-M.

<sup>3</sup> Voyez t. 3, p. 438, not. 6, liv.

xviii, § 36, et t. 6, p. 296, not. 3, liv. xxxiii, § 54.—S.-M.

<sup>4</sup> Ville forte et canton de l'Arménie septentrionale, qui a conservé des seigneurs particuliers jusqu'au 14<sup>e</sup> siècle. Selon l'historien arménien Ghirakos ou Cyriaque, elle avait été fondée au 6<sup>e</sup> siècle par un khazare nommé Schatha fils de Dehaboukh.—S.-M.

<sup>5</sup> Cette ville, l'antique *Cabalaca* capitale de l'Albanie, selon Pline, VI, 10 et la *Chabala* de Ptolémée, l. 5, c. 12, est mentionnée par les auteurs arabes du moyen âge, comme une des résidences des rois du Schirwan.—S.-M.

<sup>6</sup> On donne ce nom à un territoire assez étendu situé sur la rive gauche du Kour, entre la Georgie ou plutôt le pays de Kakhéti et le Schirwan. Il paraît qu'il fit dans l'antiquité partie de l'Arménie. On l'appelait alors *Schikaschen*. Voyez t. 3, p. 437, not. 5, liv. xviii, § 36.—S.-M.

<sup>7</sup> Les noms des cantons et des tribus situés dans cette partie du Cau-

bend<sup>1</sup>, et s'avança dans les vastes plaines du Nord, où il fut vaincu par le khakan des Khazars<sup>2</sup> auprès de Balandjar, ville que les Khazars possédaient sur les bords du Térék. Il y périt avec la plupart de ses compagnons<sup>3</sup>. Cet échec amena la retraite des troupes arabes, et la perte de la plus grande partie de leurs conquêtes<sup>4</sup>. Les Arabes abandonnèrent l'Arménie, après l'avoir pillée. Théodore chercha à profiter de leur retraite et de la terreur causée par leurs ravages, pour réunir les esprits. Il fit nommer un successeur au patriarche Esdras : ce fut Nersès, évêque de la Daik, qui le seconda dans ses bonnes intentions. En l'an 642, l'empereur Constant renvoya en Arménie le Bagratide Varazdirots, à qui il donna le titre de Curopalate<sup>5</sup>. Son administration fut de peu de durée; il mourut et fut remplacé par son fils Sembat. On redonna le commandement des troupes à Théodore le Rheschdounien. Les deux princes et le patriarche s'occupèrent de concert à réparer les maux qui avaient affligé le pays, et à rétablir l'ordre dans les affaires de l'Eglise et dans l'administration. Ils obtinrent quelques heureux résultats, malgré les incursions des Arabes, qui revinrent en grande force en

case qui fut alors domptée par les Arabes, ne sont pas plus reconnaissables que la plupart de ceux de l'Ibérie et de l'Arménie.—S.-M.

<sup>1</sup> En arabe *la Porte* ou *la Porte des Portes*, *albab* ou *Bab-al-abouab*.—S.-M.

<sup>2</sup> Voyez sur le titre du prince des Khazars, ci-dev. p. 115, not. 2, liv. LVII, § 17.—S.-M.

<sup>3</sup> On place cet événement en 651, en l'an 31 de l'hégire.—S.-M.

<sup>4</sup> Les détails que je viens de donner sont tirés de l'ouvrage de

M. Mouradja d'Ohsson, intitulé, *des peuples du Caucase et des pays au nord de la mer Noire et de la mer Caspienne dans le x<sup>e</sup> siècle*, in-8°, 1828. Ils ont été extraits et abrégés d'un grand nombre d'ouvrages arabes ou persans, qui n'existent pas tous dans la Bibliothèque royale de Paris, et en particulier du *livre des conquêtes*, faites par les premiers Musulmans, ouvrage composé par Béladéry, et qui ne se trouve que dans la Bibliothèque de Leyde.—S.-M.

<sup>5</sup> V. ci-dev. p. 332, not. 2.—S.-M.

l'an 646. Ils ravagèrent les cantons de Peznounie<sup>1</sup> et d'Aghiovid<sup>2</sup>, d'où ils pénétrèrent jusque dans la province d'Ararat. On ne trouva rien de mieux pour mettre un terme à leurs courses dévastatrices que de se soumettre au tribut, et c'est le parti que prirent Théodore et Sembat. Cette résolution attira plus tard sur eux et sur l'Arménie la colère de l'empereur<sup>3</sup>.] — S.-M.

xxxvi.  
Les Sarra-  
sins entrent  
dans l'île de  
Cypre.

Theoph. p.  
285, 286.  
[Eutych. t. 2,  
p. 340.]  
Cedr. t. 1, p.  
431.

Hist. Misc.  
l. 19, ap. Mu-  
rat. t. 1, part.  
1, p. 135.

Pendant qu'Abd-allah faisait la guerre en Afrique, Moawiah<sup>4</sup>, fils d'Abou-Sofian, gouverneur de Syrie, grand capitaine, et qui fut dans la suite le plus célèbre des khalifes depuis Mahomet, achevait de soumettre entièrement cette province, où quelques places peu considérables tenaient encore pour les Romains. N'ayant plus rien à faire dans le continent de la Syrie, il passa dans l'île de Cypre<sup>5</sup> avec une flotte de dix-sept cents barques<sup>6</sup> [qu'il fit venir d'Alexandrie<sup>7</sup>, et qui lui

<sup>1</sup> Ce canton, qui faisait partie de la province de Douroupéran, était situé au nord-ouest du lac de Van, qu'on appelait souvent la *mer de Peznounie*. Voyez t. 3, p. 283, not. 2 et 3, liv. xvii, § 7. — S.-M.

<sup>2</sup> Voyez t. 2, p. 230, not. 1, liv. x, § 13 et ailleurs. — S.-M.

<sup>3</sup> Voyez ci-après, p. 349, liv. lx, § 6. — S.-M.

<sup>4</sup> *Μαυίας*. *Muawias* dans l'histoire mêlée, traduction latine de Théophane faite par Paul Diaire, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 135. Il est appelé *Mabias*, *Μαβίας*, dans Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* c. 21, qui dit qu'il était de la race de Sofian, *ἐκγονος ἦν τοῦ Σοφιάμ*. Il y a erreur; il n'était pas petit-fils, mais fils d'Abou-Sofian. Il a déjà été question de ce général, gouverneur de la Syrie, qui devint khalife. Son père

Abou-Sofian, de la race des Kori-schites, de la famille des Ommiades, avait été long-temps un des plus grands adversaires de Mahomet. — S.-M.

<sup>5</sup> Selon Constantin Porphyrogénète, *de them.* l. 1, c. 15, l'île de Cypre fut envahie par les Musulmans sous le règne même d'Héraclius. Il dit que le premier arabe qui y passa, était *Abou-bachar*, *Ἀβουβαχάρης*, dont on montrait de son temps le tombeau et celui de sa fille. Ceci paraît être une tradition peu digne de confiance, comme il y en a, au reste, beaucoup d'autres dans cet auteur. — S.-M.

<sup>6</sup> *Στάση αὐτῶν*. Theoph. p. 285. — S.-M.

<sup>7</sup> Cette indication est donnée par Abou'lféda, *ann. musul.* I, 263. On la retrouve dans Abou'lfaradj, dans sa chronique syriaque, p. 110. Le

furent données par Abd-allah, fils de Saad ], ravagea l'île entière, et prit la capitale nommée alors Constantia : c'était l'ancienne Salamine. Elle fut saccagée et entièrement détruite<sup>1</sup>. Un peuple innombrable fut traîné en esclavage. Moawiah ne quitta l'île de Chypre qu'après avoir imposé aux habitants un tribut annuel de sept mille deux cents ducats<sup>2</sup> : c'était la moitié de ce que cette île payait à l'empereur<sup>3</sup>. Mais cette conquête ne fut pas de longue durée. Au bout de deux ans, une flotte romaine chargée de troupes et commandée par Cacorizès<sup>4</sup>, chambellan de Constant, chassa les Sarrasins et se remit en possession du pays.

A la hauteur de l'île de Chypre, à vingt stades du continent de la Syrie et de l'embouchure du fleuve Éleuthéros, était l'île d'Arad, célèbre dans l'antiquité, quoique peu considérable par son étendue. Ce n'était qu'un rocher de sept stades de circuit, mais couvert d'édifices fort élevés, qui renfermaient un grand peuple. Des Sidoniens fugitifs avaient autrefois bâti cette ville,

xxxviii.  
Destruction  
d'Arad.

même auteur parle peu après, p. 111, d'une seconde expédition conduite dans la même île par un général arabe, qu'il appelle *Abou-alour*, et qui m'est inconnu d'ailleurs. Je pense qu'il faut prononcer *Abou'l-awar* le nom de ce général, qui est sans doute le même que le chef appelé *Aboulabar*, Ἀβουλαβάρ, par Théophane, p. 287, qui le qualifie de chef de la flotte, κρατὴν τῆς ναυπλοίας. Abou'lfaradj, *chron. Syr.* p. 111, dit qu'il se rendit maître de la ville de Paphos, d'où il emporta de grandes richesses. Denys de Telmahar, autre historien syrien, *ap. Assem. bibl. or. t. 2*, p. 103, place la conquête de l'île de Chypre deux ans plus tard, en l'an 960 des Séleucides,

649 de J.-C. Il ajoute que l'île d'Arad en Phénicie fut conquise en la même année. — S.-M.

<sup>1</sup> L'historien syrien Michel d'Antioche, dont il existe une traduction en arménien, Mss. Arm. n° 90, f° 108, v°, dit qu'il détruisit la grande église fondée par saint Épiphanes. — S.-M.

<sup>2</sup> *Dinars* ou *pièces d'or*. Euty-chius, t. 2, p. 340. Abou'lféda, *ann. musul.* I, 263, dit seulement sept mille dinars. — S.-M.

<sup>3</sup> Cette indication est dans Elmacin, *hist. Sarac.* p. 32. — S.-M.

<sup>4</sup> Καχόριζον κουεϊκουλάριον. Théoph. p. 285. Dans l'histoire mêlée, *Carcorizum*. — S.-M.

qui avait ensuite étendu son domaine sur la côte voisine. Gouvernée d'abord par ses rois, elle avait passé successivement sous la domination des Perses, des Macédoniens, et enfin des Romains<sup>1</sup>. Moawiah l'attaqua, et fit battre les murailles. Comme elles étaient à l'épreuve des machines, il y envoya Thomarich, évêque d'Apamée<sup>2</sup>, pour persuader aux habitants d'abandonner leur ville aux Sarrasins, s'ils ne voulaient être tous passés au fil de l'épée. Les Aradiens retinrent l'évêque, et refusèrent de se soumettre. Après avoir perdu un assez long-temps devant cette place, Moawiah, aux approches de l'hiver, retourna à Damas, sa résidence ordinaire. Il revint l'année suivante, et força enfin les habitants à se rendre, à condition qu'ils auraient la liberté de se retirer où ils voudraient. On mit le feu à la ville; on en détruisit les murailles, en sorte que cette île demeura déserte. Moawiah, maître de toute la Syrie, porta ses armes au-delà du mont Amanus. Busur, un de ses lieutenants<sup>3</sup>, entra dans l'Asie-Mineure, et ravagea la Cilicie et l'Isaurie<sup>4</sup>, d'où il emmena cinq

<sup>1</sup> Tous ces détails sur les antiquités d'Arad sont tirés de Strabon, l. 16, p. 753. — S.-M.

<sup>2</sup> Théophane, p. 285, dit seulement un évêque du nom de Thomarich, ἐπίσκοπόν τινα, Θωμάριχον τοῦνομα. On apprend d'un autre passage de Théophane, p. 289, qu'il était évêque d'Apamée. — S.-M.

<sup>3</sup> Théophane dit simplement, p. 286, un général arabe, στρατοπεδάρχης οὖν τοῖς Ἀραβῶν. C'est dans l'histoire mêlée, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 135, que l'on voit le nom de Busur, il se trouvait probablement dans le manuscrit dont se servait Paul Dia-

crès princeps exercitus. Je pense que ce personnage est le même qu'un certain Bosr, fils d'Artah, chef attaché au parti de Moawiah, qui l'envoya à Médine en l'an 40 de l'hégire (660 de J.-C.) pour en chasser les partisans d'Ali. Aboulféda, *ann. musul.* I, 331. Il est par erreur appelé Bascher ou Basjer, dans la traduction latine d'Elmacin, *hist. Sarac.* p. 41. — S.-M.

<sup>4</sup> Aboulfaradj, *chron. syr.* p. 109, dit quelques mots de l'expédition que les Arabes firent à cette époque dans la Cilicie et des ravages qu'ils y commirent. — S.-M.

mille captifs. Constant effrayé de cette incursion, qui ouvrait aux Sarrasins la route de Constantinople, entra en négociation. Le sénateur Procope obtint de Moawiah une trêve de deux ans. Grégoire, fils de Théodore<sup>1</sup>, demeura en qualité d'ôtage à Damas, où il mourut trois ans après : son corps fut rapporté à Constantinople.

<sup>1</sup> Les écrivains grecs ne donnent pas de détails qui puissent nous apprendre ce qu'étaient ces trois personnages. L'historien syrien Denys de Telmahar, *apud Assémani, bibl. or. t. 2*, p. 103, parle de deux généraux de l'empire, nommés Procope et Théodore, qui sont sans doute les personnages du même nom mentionnés ici. En l'an 954 de l'ère des Sé-

leucides, 643 de J.-C., ils dévastèrent la ville de *Batné-Saroug*, ou de *Seroudj* dans la Mésopotamie auprès d'Édesse ; ce qui indique qu'à cette époque les Romains tentèrent de reconquérir cette province. Le même auteur dit qu'en l'an 964 des Sel., 653 de J.-C., Procope fut envoyé pour conclure la paix avec les Arabes. — S.-M.

## LIVRE LX.

1. Constant favorise les Monothélites. II. Inconstance de Pyrrhus. III. Type de Constant. IV. Le pape condamne le Type. V. Entreprise de Constant contre le pape. VI. Les Sarrasins en Nubie, en Sicile, en Arménie et à Rhodes. VII. Attentat contre le pape. VIII. Enlèvement du pape. IX. Voyage de Martin. X. Martin à Constantinople. XI. Horribles traitements faits à Martin. XII. Pyrrhus remonte sur le siège de Constantinople. XIII. Exil et mort du pape. XIV. Eugène pape. XV. Persécution de S. Maxime. XVI. Il est condamné. XVII. Mort de S. Maxime. XVIII. Bataille navale où Constant est vaincu par les Sarrasins. XIX. Mort d'Othman. XX. Ali et Moawiah se disputent la dignité de khalife. XXI. Moawiah khalife. XXII. Vitalien pape. XXIII. Expédition contre les Esclavons. XXIV. Paix avec Moawiah. XXV. Constant fait tuer son frère. XXVI. Grimoald usurpe la couronne de Lombardie. XXVII. Aventures de Pertharit. XXVIII. Générosité de Grimoald. XXIX. Victoire de Grimoald sur les Français. XXX. Constant passe en Italie. XXXI. Il attaque Bénévent. XXXII. Il lève le siège. XXXIII. Son voyage à Rome. XXXIV. Progrès des Lombards. XXXV. Suite du règne de Grimoald. XXXVI. Conquêtes des Sarrasins. XXXVII. Seconde expédition des Sarrasins en Afrique. XXXVIII. Affaire de l'Église. XXXIX. Révolte de Sapor. XL. Les Sarrasins prennent et perdent Amorium. XLI. Mort de Constant.

## CONSTANT II.

I.  
Constant fa-  
vorise les

TOUT semblait favoriser les progrès des Sarrasins. La jeunesse et l'incapacité du prince leur laissaient une

libre carrière. Constant, plus attentif à soutenir le monothélisme qu'à défendre son empire, écoutait les disputes des théologiens sur l'unité d'opération et de volonté en Jésus-Christ, tandis que les Musulmans, le sabre à la main, travaillaient à détruire la foi en Jésus-Christ même. Il avait hérité de son père la croyance catholique; il la porta sur le trône. Après la mort d'Héraclius, le pape Jean IV avait écrit à Constantin, devenu empereur avec Héracléonas, pour justifier la mémoire du pape Honorius, que Pyrrhus faisait passer pour monothélite. Il lui demandait en même temps la suppression d'un formulaire hérétique que ce patriarche faisait signer. Cette lettre retardée par quelque circonstance ne vint à Constantinople, qu'après la fuite de Pyrrhus et l'élection de Constant. Le nouvel empereur répondit au pape en termes respectueux, qu'il avait déjà fait brûler ce formulaire. Mais un prince âgé de onze ans fut bientôt séduit par les hérétiques dont sa cour était remplie. Il avait été élu au mois d'août; dès le mois d'octobre suivant, il mit sur le siège de Constantinople Paul, économe de Sainte-Sophie, attaché à la même hérésie que ses deux prédécesseurs.

Cependant Pyrrhus, retiré en Afrique<sup>1</sup>, y trouva les évêques fort opposés à ses erreurs. Pour apaiser les troubles qu'il excitait, le patrice Grégoire<sup>2</sup>, alors gouverneur de la province, vint à bout de l'engager à conférer en sa présence avec l'abbé Maxime, le personnage le plus éclairé de son siècle. Né à Constantinople d'une ancienne noblesse, instruit dans les sciences

Monothélites.

Niceph.

p. 21.

Theoph. p.

275, 283.

Cedr. t. 1,

p. 431.

Zon. l. 14, t. 2,

p. 87, 88.

Anast. in

Theod.

Baronius.

Pagi ad Bar.

Combes,

hist. Mo-

noth. c. 13.

Assemani,

Bibl. Or. t. 4,

de Monoph.

Idem, Italic.

hist. script.

t. 2, p. 265 et

seqq.

II.

Inconstance

de Pyrrhus.

<sup>1</sup> Voyez ci-dev. p. 291, liv. LIX, § 7.—S.-M.

<sup>2</sup> Ce patrice est sans doute le Gré-

goire qui fut vaincu et tué par les Arabes, et dont il a été question,

ci-dev. p. 328, liv. LIX, § 32.—S.-M.



divines et humaines, il avait été premier secrétaire d'Héraclius. L'amour de l'étude et de la retraite lui avait fait quitter la cour, pour se consacrer à Dieu dans le monastère de Chrysopolis. Il en était abbé, lorsque les progrès de l'hérésie le déterminèrent à passer en Afrique. Plusieurs évêques et les personnes les plus distinguées de la province furent témoins de cette conférence. Nous en avons encore les actes. Pyrrhus y fut tellement confondu, qu'il ne couvrit sa honte qu'en renonçant au monothélisme; il alla même à Rome présenter au pape Théodore une abjuration signée de sa main. Le pape le reçut avec honneur, et le traita comme patriarche légitime de Constantinople. Mais Pyrrhus étant ensuite allé à Ravenne, l'exarque Platon, imbu des mêmes sentiments que l'empereur, replongea ce prélat dans ses anciennes erreurs, et lui fit faire un désaveu public de son abjuration. Pyrrhus rentra dans Constantinople aussi hérétique qu'auparavant. En vain les évêques d'Afrique tinrent des conciles en chaque province, pour condamner l'hérésie; leurs lettres à l'empereur et au patriarche, jointes à celles du pape, ne produisirent aucun effet.

III.  
Type de  
Constant.

L'Ecthèse d'Héraclius n'avait fait qu'augmenter les troubles de l'Eglise. Constant, à la sollicitation de Paul, se flatta d'être plus heureux en publiant un nouvel édit, qu'il nomma *Type*, c'est-à-dire, formulaire. Paul en était l'auteur, comme Sergius l'avait été de l'Ecthèse. L'empereur y défendait toute dispute, ordonnant de s'en tenir à la doctrine de l'Ecriture et des Pères, sans s'expliquer sur la question des deux volontés. Il menaçait les contrevenants de déposition, de privation de charges, de confiscation, de bannisse-

ment, et même de punition corporelle. Le zèle du prêtre, sous le nom de l'empereur, ne trouvait pas de châtement trop rigoureux pour ceux qui ne pensaient pas comme lui. Cet édit devait, ce semble, moins révolter les orthodoxes que celui d'Héraclius : l'Ecthèse, contradictoire dans les termes, en imposant également silence aux monothélites et aux catholiques, prononçait cependant en faveur de l'unité de volonté en Jésus-Christ ; au lieu que le Type laissait la question indécise, et défendait absolument de s'expliquer sur l'un ou sur l'autre sentiment. Le pape Théodore et les évêques catholiques le rejetèrent néanmoins comme un édit dangereux, qui fermait la bouche aux orthodoxes, qui confondait la vérité avec l'erreur, et qui tenait la foi captive et muette sur une question importante : *La nature humaine est-elle entière et parfaite en Jésus-Christ ?* Le pape assembla un concile, où Paul et Pyrrhus furent déposés et frappés d'anathème. La forme de la condamnation fut terrible : le pape se transporta au tombeau de saint Pierre dans le Vatican ; et s'étant fait apporter un calice dans lequel on avait consacré, il prit quelques gouttes du sang de Jésus-Christ, et s'en servit pour écrire la sentence prononcée contre les deux patriarches ; ce qui était sans exemple, et ne fut jamais pratiqué depuis, sinon dans la condamnation de Photius au huitième concile général assemblé en 869 à Constantinople. Paul se vengea du pape en persécutant ses légats et les évêques catholiques, dont les uns furent mis en prison, les autres bannis ; quelques-uns même essuyèrent les traitements les plus rigoureux.

Cette persécution obligea un grand nombre d'ecclésiastiques, prêtres, moines et abbés de venir à Rome

AN 649.

IV.

Le pape  
condamne  
le Type.

Theoph. p.  
p. 276, 286.  
Cedr. t. 1,  
p. 431.  
Anast. in  
Martino.  
Baronius.  
Pagi ad Bar.  
Combefis,  
hist. Monot.  
c. 15.  
Fleury, Hist.  
eccl. l. 38, art.  
46 et suiv.  
Murat. ann.  
Ital. t. 4, p. 99.  
Abrégé chr.  
del'hist. d'It.  
t. 1, p. 213,  
215 et 238.

implorer la protection du Saint-Siège. Le pape Théodore étant mort au mois de mai 649, Martin lui succéda. Le clergé de Rome n'avait pas attendu le consentement de l'empereur pour installer le nouveau pape; ce qui dans la suite autorisa les Grecs à le persécuter, et leur fit regarder la consécration comme irrégulière. Cependant comme l'empereur n'y avait point fait d'opposition, il demandait que par reconnaissance Martin reçût le Type, et qu'il le fît recevoir par les évêques d'Occident. Le pape assembla un synode, qui s'ouvrit le 5 octobre dans l'église de Saint-Jean-de-Latran. Il y assista cent cinq évêques qui condamnèrent l'hérésie des monothélites, l'Ecthèse d'Héraclius et le Type de Constant, sous la qualification d'ouvrages impies. Théodore de Pharan, premier auteur de l'hérésie, Cyrus d'Alexandrie, Sergius de Constantinople, Pyrrhus et Paul qui en étaient les promoteurs, furent frappés d'anathème. Théodore Calliopas, qui avait succédé à Platon dans l'exarchat, ne put empêcher Maurus, archevêque de Ravenne, retenu par une maladie, de prendre part au concile par ses suffragants et ses députés; et ce fut peut-être pour cette raison que cet exarque fut rappelé. Quoique le concile eût usé de condescendance à l'égard de l'empereur, en supposant Paul seul auteur du Type, toutefois la lettre de Martin qui instruisait Constant de ce qui avait été fait dans le concile, et qui l'exhortait à faire usage de son pouvoir pour extirper l'hérésie, mit le prince dans une grande colère. Olympius, exarque à la place de Calliopas, fut chargé de faire signer le Type en Italie, et de s'assurer de la personne du pape. Il ne put réussir dans l'une ni dans l'autre commission. Le Type fut rejeté

par toutes les églises ; et l'attachement du clergé et du peuple mit le pape à couvert de toute violence.

L'année suivante se passa en sollicitations en faveur du Type, en intrigues, en sourdes pratiques pour gagner le clergé et le peuple, et les détacher des intérêts du pape, qui n'étaient que ceux de l'Église. Tout fut inutile. Loin d'accréditer le Type par toutes ces manœuvres, on le rendit plus odieux, et à l'exception de Paul, évêque de Thessalonique, qui fut déposé par sentence du pape dont il était légat en Illyrie, il n'y eut pas un évêque en Occident ni en Afrique, qui n'adhérât à la décision du concile. Il n'en était pas de même en Orient, où le crédit du patriarche de Constantinople entraînait un grand nombre de prélats, tandis que les Sarrasins, ennemis des catholiques, qu'ils regardaient comme plus attachés et plus fidèles à l'empire, favorisaient de préférence toutes les sectes hérétiques.

Ces redoutables conquérants faisaient trembler l'Afrique et l'Asie. Abd-allah, gouverneur d'Égypte, rassembla ses troupes dans la Thébaïde, et fit des courses en Nubie, où il trouva peu de résistance. — [Les Nubiens dans cette guerre avaient été les agresseurs ; ils étaient entrés dans la Haute-Egypte, que les Arabes appellent Saïd. Les Musulmans les en eurent bientôt chassés ; ils remontèrent le Nil sur leurs traces ; ils pénétrèrent jusqu'à Dongolah<sup>1</sup>, capitale du royaume, et ils en entreprirent le siège. Elle fut bientôt réduite à

An 650.

v.  
Entreprise  
de Constant  
contre le  
pape.

An. 651.

VI.  
Les Sarrasins en Nubie, en Sicile, en Arménie et à Rhodes.  
Theoph. p. 286.  
Cedr. t. 1, p. 431.  
Hist. Misc. l. 19, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 135.  
Zon. l. 14, t. 2, p. 88 et ibi

<sup>1</sup> Cette ville a été visitée dans ces dernières années par le voyageur français Caillaud et par plusieurs autres voyageurs européens qui y vinrent à la suite de l'expédition en-

voyée par Mohammed-Ali, pacha d'Égypte. Dongolah est située sur le Nil supérieur, sur la rive droite du fleuve, à une très-grande distance de l'Égypte. — S.-M.

Ducange.  
Elmacin,  
hist. Sarr.  
p. 32.  
Cons. Porph.  
de adm. Imp.  
c. 20 et 21.  
Plin. hist.  
l. 34, c. 18.  
Philo Byz.  
de Sept. orb.  
mirac.  
Euseb. chr.  
Oros. l. 4,  
c. 13.  
Eustath. in  
Dionys. Pe-  
rieg. v. 505.  
Hist. Univ.  
t. 15, p. 410-  
412.  
Murat. Ann.  
Ital. t. 4, p.  
111.

l'extrémité par les machines des Musulmans, qui étaient tout-à-fait inconnues aux Nubiens. ] — Le roi du pays [ nommé Kalidourot<sup>1</sup> ], chrétien de religion, ainsi que les Coptes et les Abyssins<sup>2</sup>, demanda la paix [ il vint trouver Abd-allah, qui l'accueillit avec bienveillance ]; et il se soumit à un tribut qu'il payait en esclaves noirs, espèce en estime chez les Arabes. — [ Ces esclaves étaient au nombre de trois cent soixante<sup>3</sup>. Tous les ans ils étaient amenés jusqu'au bourg de Kasr, c'est-à-dire le château, situé à cinq milles de Souan, l'antique Syène<sup>4</sup>. Les Arabes étaient dans l'usage de donner le nom de *bakt*<sup>5</sup> à ce tribut, qui fut acquitté par les Nubiens pendant plusieurs siècles<sup>6</sup>. ] — Les Sarrasins déjà établis sur les côtes d'Afrique, firent [ vers le même temps ] une descente en Sicile, la ravagèrent et s'établirent sur la côte<sup>7</sup>.

<sup>1</sup> Les manuscrits de Makrizy qui donnent le nom de ce roi, varient beaucoup sur la manière de l'écrire. Ils donnent *Kalidourot*, *Kalidourdat* et *Balidaroub*. — S.-M.

<sup>2</sup> Voyez sur les Nubiens et leur christianisme, t. 6, p. 326, not. 1, liv. xxxiii, § 69. On apprend des notices ecclésiastiques des Coptes, que le royaume de Nubie, qui était d'une fort grande étendue, contenait dix-sept évêchés, dont on peut voir le détail dans Vansleb, *hist. de l'église d'Alexandrie*, p. 29 et 30. — S.-M.

<sup>3</sup> Dans la suite des temps, on en ajouta quarante pour les gouverneurs de l'Égypte. — S.-M.

<sup>4</sup> Ce traité fut conclu dans le mois de Ramadan, de l'an 31 de l'hégire (16 avril — 15 mai 652). Il existe dans l'ouvrage arabe de Makrizy, sur l'Égypte, Ms. Arab. n° 673 C. t. 1, fo 155. On en trouve la traduction

dans un mémoire de M. Quatremère, sur la Nubie. Voy. *Mémoires sur l'Égypte, etc.*, t. 2, p. 43 et suiv. — S.-M.

<sup>5</sup> On ignore l'origine et le sens de ce mot. Il est probable cependant qu'il était nubien. — S.-M.

<sup>6</sup> Ces détails ont été puisés dans une grande histoire de la Nubie et des pays voisins, composée en arabe par Abd-allah fils d'Ahmed, qui vivait au 10<sup>e</sup> siècle et qui avait visité la Nubie comme ambassadeur du khalife fatimite Moez. Nous ne connaissons cet historien que par les fragments considérables qui ont été conservés par Makrizy. Au reste je les ai tirés du mémoire de M. Quatremère que je viens de citer. — S.-M.

<sup>7</sup> Cette indication est tirée de la vie du pape Martin, par Anastase le bibliothécaire, *vit. pontif. Rom.* p. 51. Il paraît en effet que les Arabes passés en Afrique firent quelques débarquements sur les côtes de la Si-

**Tant** de pertes rendaient l'empereur méprisable à ses propres sujets. Les liens de l'obéissance se relâchaient de plus en plus, et les gouverneurs des provinces éloignées n'étaient guères plus soumis que Mocaucas et Grégoire.—[L'empereur, irrité de ce que les peuples de la Grande-Arménie s'étaient soumis à payer un tribut aux Arabes, se mit en marche avec une nombreuse armée pour les en punir. Le patriarche Nersès<sup>1</sup> se hâta d'aller à sa rencontre avec un grand nombre d'évêques et la plus grande partie de son clergé, pour désarmer son courroux. Il y parvint, et Constant continua sa marche d'une manière pacifique, et il arriva à Dovin, capitale du pays. Là, au lieu de s'occuper de combattre les Arabes, et de donner aux Arméniens les moyens de s'affranchir du tribut qu'ils leur payaient, il s'y occupa comme à Constantinople de misérables querelles théologiques. Il s'efforça d'engager le patriarche et les chefs de l'Eglise d'Arménie à adopter le concile de Chalcédoine, dont l'autorité n'était pas reconnue dans le pays. La présence de l'armée impériale rendit les Arméniens dociles. Constant fut bientôt après obligé de retourner à Constantinople en 647, et le pays fut plongé dans un désordre plus grand qu'auparavant, par les disputes religieuses et théologiques que le zèle inconsidéré de l'empereur y avait suscitées. Les adversaires du concile de Chalcédoine s'agitèrent contre les Grecs et contre les chefs du clergé et de la nation, qui par politique s'en montraient les partisans. Pour faire cesser les troubles, Constant donna l'ordre au patriarche Nersès, au Curopalate Sembat et au général

cile; mais rien n'indique cependant qu'à cette époque ils y aient fait des établissements durables. — S.-M.

<sup>1</sup> Voyez ci-dev. p. 337, liv. LIX, § 35. — S.-M.

Théodore le Rheschdounien, de convoquer un concile à Dovin en l'an 648, pour y faire adopter définitivement les actes de Chalcédoine par l'Église d'Arménie. L'armée romaine qui campait auprès de la ville-servit mieux l'empereur que les arguments des théologiens<sup>1</sup> qu'il avait envoyés pour y soutenir son opinion. Cette violence et les vexations dont les officiers de l'empereur accablèrent le pays, y portèrent bientôt l'exaspération au plus haut degré. Le désordre était partout et l'insurrection imminente; le patriarche Nersès, hors d'état de remédier à ces maux, abandonna le siège patriarchal et se retira dans la province de Daik<sup>2</sup>, son pays natal, où il resta six ans. Théodore nomma aussitôt le vartabied ou docteur Jean<sup>3</sup>, pour gérer le pontificat en l'an 649. Tant qu'il fut à Dovin sous les yeux des commandants de l'empereur, il feignit de partager la communion des Grecs; mais il parvint à leur échapper, et il se hâta de convoquer un conciliabule dans la ville de Manazkert<sup>4</sup> en 651, où il anathématisa hautement le concile de Chalcédoine et tous ses adhérents. Ce concile et les violences des généraux de Constant consommèrent la séparation religieuse et politique des

<sup>1</sup> L'empereur avait chargé un personnage décoré du titre de philosophe, de suivre cette affaire et de présider en son nom les réunions du clergé arménien. Ce personnage se nommait David et était arménien de naissance. Il était né à Bagavan dans la province de Bakrévant, dans le centre de l'Arménie. — S.-M.

<sup>2</sup> Voyez ce que j'ai dit de cette province, limitrophe de la Colchide, t. 6, p. 306, not. 1, liv. XXXIII, § 60. — S.-M.

<sup>3</sup> Ce personnage, né dans les en-

virons de Manazkert, était disciple d'un docteur célèbre à cette époque, et nommé Grigoradour Andakhsoretsi. — S.-M.

<sup>4</sup> Cette ville, située dans l'Arménie centrale, était appelée par les Arméniens *Manaskert* ou *Manavazkert*. Elle est souvent mentionnée dans les écrivains du 10<sup>e</sup> siècle sous le nom de *Mandsikert* ou *Mantzikert*. Les Musulmans l'appellent *Malaskerd*. Elle était fort ancienne et faisait partie du canton d'Abahouni dans le Dourouppéran. — S.-M.

Arméniens et des Grecs. Les seigneurs arméniens montrèrent toujours depuis une grande propension à favoriser les Arabes, et ils ne se joignirent jamais aux Grecs, que quand ils se présentèrent avec des forces suffisantes pour envahir la plus grande partie du pays. Constant, vers cette époque, appela près de lui et combla d'honneurs le prince des Gnouniens Méjej<sup>1</sup>, qui avait rendu de grands services à l'empire sous Héraclius. Il commandait à l'Arménie occidentale<sup>2</sup>. Son successeur ne fut pas aussi fidèle<sup>3</sup>. Les Arabes instruits de tout ce qui s'était passé dans l'Arménie pendant le séjour de Constant, et des liens religieux et politiques qui venaient d'unir les Arméniens avec les Grecs, résolurent de les en punir et de faire une nouvelle expédition en Arménie. Vers le même temps ], le patrice Pasagnathès<sup>4</sup>, qui gouvernait l'Arménie [occidentale, où il avait succédé à Méjej<sup>5</sup>], prit les armes pour se rendre indépendant; il se ligua avec Moawiah<sup>6</sup>, auquel il donna son fils en otage. L'empereur irrité voulut d'abord marcher en personne contre le rebelle; il s'avança jusqu'à Césarée en Cappadoce: mais apprenant que Pasagnathès était en état de lui tenir tête, il retourna honteusement à Constantinople<sup>7</sup>.—[Bientôt après, Moawiah fit

<sup>1</sup> Voyez ci-dev. p. 94, 144 et 160, liv. LVII, § 5, 34 et 40.—S.-M.

<sup>2</sup> Ce pays était depuis long-temps soumis à l'empire. Voyez t. 4, p. 429, et suiv. liv. XXIV, § 32, et t. 5, p. 442 et suiv., liv. XXX, § 12.—S.-M.

<sup>3</sup> Ces détails sont tirés des histoires inédites en arménien de Jean Catholikos et d'Asolik, l. 2, c. 2, qui sont compilées dans l'*histoire de l'Arménie* de Tchamatchian, en arménien aussi, t. 2, p. 347 et suiv.—S.-M.

<sup>4</sup> Πασαγνάθης ὁ τῶν Ἀρμενίων πα-

τρίκιος. Theoph. p. 286. Le P. Tchamchian, dans son *histoire de l'Arménie*, t. 2, p. 354, prétend que ce patrice devait s'appeler en arménien *Vasak*, mais il n'en donne aucune preuve.—S.-M.

<sup>5</sup> Voyez ci-des. et ci-dev. p. 160 liv. LVII, § 40.—S.-M.

<sup>6</sup> Στοιβάς μετὰ Μαυίου περσικῶν, δεδοκώς αὐτῷ καὶ τὸν ἴδιον υἱόν. Theoph. p. 286.—S.-M.

<sup>7</sup> Ἀποστασίας τῆς Ἀρμενίας. Theoph. p. 286.—S.-M.



un armement considérable, pour envahir l'Arménie et les régions qui s'étendent au nord de la Syrie. Il partagea ses troupes en deux corps, et se mit en personne à la tête du premier; il traversa les défilés des montagnes et se porta contre Césarée de Cappadoce, dont il entreprit le siège; il la battit sans succès pendant dix jours, et soudain renonçant à son entreprise, il se mit à courir et à ravager le pays environnant. Il revint ensuite contre Césarée, qu'il serra de près cette fois et avec persévérance. Les habitants réduits à l'extrémité demandèrent à traiter; Moawiah y consentit : ils se soumirent selon l'usage au tribut. La paix conclue, les Arabes furent admis à visiter la ville, dont ils admirèrent la magnificence et les vastes édifices. Ils se repentirent alors d'avoir consenti à traiter; ils ne violèrent cependant pas la foi jurée, et ils se retirèrent en ravageant les campagnes de la Petite-Arménie<sup>1</sup>. Malgré les révoltes partielles des Arméniens et leurs liaisons avec les Arabes, l'empereur avait conservé cependant un certain pouvoir dans la Grande-Arménie, où il avait encore des troupes. Ceci montre bien] que la révolte [de Pasagnathès] n'avait pas été soutenue [ni partagée par tous les chefs du pays, aussi voit-on] deux ans après, les Romains encore maîtres de [la Grande] Arménie. — [Ce fut contre ce pays qui avait déjà été parcouru et dévasté par les Arabes que Moawiah dirigea sa seconde armée. Il en donna le commandement à Habib<sup>2</sup>, qui était sous lui gouverneur de Kinesrin et de la Syrie septentrionale. C'était un guerrier illustre chez les Arabes, et célèbre par les invasions

<sup>1</sup> Le souvenir de cette expédition nous a été conservé par Abou'lfaradj, *chron. syr.* p. 110; — S.-M.

<sup>2</sup> Ἀδελφός ὁ τῶν Ἀράβων στρατηγὸς Ἀρμενίαν ἐπεσφράτισεν. Theoph. p. 286. — S.-M.

répétées qu'il faisait sur le territoire de l'empire, et qui lui avaient fait donner le nom d'*Habib-al-Roum*, c'est-à-dire par antiphrase l'*ami des Romains*, au moyen d'un jeu de mots sur son nom, qui en arabe signifie *ami*<sup>1</sup>. Il fit cette expédition en hiver ], et Maurianus [ qui commandait les troupes romaines cantonnées dans le pays<sup>2</sup>, se mit ] à leur tête [pour] livrer bataille aux Sarrasins : [ceux-ci] le défirent et le poursuivirent jusqu'au mont Caucase<sup>3</sup>. — [ Les Arabes vainqueurs ravagèrent alors tout le pays , brûlèrent beaucoup de villes, et revinrent en Syrie avec un grand nombre de captifs<sup>4</sup>. Pour s'assurer de la fidélité des chefs arméniens, ils emmenèrent une multitude d'otages : les auteurs du pays<sup>5</sup> en font monter le nombre à sept mille cent soixante-quinze. Avec cette garantie, ils firent une alliance avec les seigneurs du pays. Le général Théodore, prince des Rheschdouniens, se joignit avec ses troupes à l'armée arabe, et passa avec elle en Syrie. Il y séjourna un an, et il y mourut à Damas en l'an 654. Son corps fut reporté en Arménie, où on le déposa avec ses pères dans le Vaspourakan. Le Cüropalate Sembat, fils de Varazdirots, mourut vers la même époque. Lorsque le patriarche Nersès fut informé de ces événements, il quitta l'asile qu'il habitait dans la Daik, et vint conférer avec les seigneurs du pays, pour aviser au moyen de pourvoir au gouvernement de l'Arménie. On donna le commandement et l'administration

<sup>1</sup> Voyez ci-dev. p. 319, not. 4, liv. LIX, § 26. — S.-M.

<sup>2</sup> Μαυριανόν των τῶν Ῥωμαίων στρατηγόν. Theoph. p. 286. — S.-M.

<sup>3</sup> Κατεδίωξεν αὐτὸν ἕως τῶν Καυκασ-

σίων ὁρέων. Theoph. p. 286. — S.-M.

<sup>4</sup> Abou'lfaradj, *chron.syr.* p. 110. — S.-M.

<sup>5</sup> Jean Catholicos et Asolik ou Asolnik. — S.-M.

supérieure à Hamazasp, fils de David, de la race des Mamigoniens. Il remplaça Sembat le Bagratide. C'était un prince sage, instruit, et un vaillant guerrier. Pour Théodore, il fut remplacé dans l'autorité militaire par son fils Vard ou Bardas, comme disent les Grecs<sup>1</sup>. Les auteurs arméniens donnent à ces deux chefs le titre de patrice. Ils continuèrent de payer tribut aux Arabes.] — La plus mémorable [des conquêtes que les Arabes firent alors] fut celle de l'île de Rhodes. Moawiah [encouragé par les succès qu'il avait obtenus dans l'île de Chypre<sup>2</sup>, résolut de faire de nouvelles courses sur la Méditerranée. Il équipa une flotte considérable, toute en petits bâtiments; et il] transporta une armée sur douze cents barques. — [Abou'lawar<sup>3</sup> la commandait. Il attaqua d'abord l'île de Cos, dont il se rendit maître par la trahison de l'évêque<sup>4</sup>; il y tua beaucoup de monde, fit un grand butin, et détruisit la forteresse qui s'y trouvait. Il se porta de là dans l'île de Crète, puis il passa dans celle de Rhodes]; il s'empara de la ville et de l'île<sup>5</sup>. Rien ne causa plus d'admiration aux Sarrasins grossiers et ignorants dans les arts, que le fameux colosse du soleil, de soixante-dix coudées de proportion, et du poids de sept cent mille livres. C'était un ouvrage de Charès de Linde, élève du célèbre Lysippe. Il avait coûté douze ans de travail, et trois cents talents qui

<sup>1</sup> Les noms de *Bardas* et *Bardanes* sont, à cette époque et depuis, fort communs chez les Grecs. Ils indiquent que les personnages qui les portaient étaient arméniens de naissance ou d'origine. — S.-M.

<sup>2</sup> Voyez ci-dev. p. 338 et 339, liv. LIX, § 36. — S.-M.

<sup>3</sup> Voyez ce que j'ai dit de ce per-

sonnage, ci-dev. p. 338, not. 6, liv. LIX, § 36. — S.-M.

<sup>4</sup> Ces détails se trouvent dans la Chronique syriaque d'Abou'lfaradj, p. III. — S.-M.

<sup>5</sup> Abou'lfaradj, *chron. syr.* p. III, place cette expédition en l'an 964 del'ère des Séleucides, 654 de J.-C. — S.-M.

font treize cent cinquante mille livres de notre monnaie d'aujourd'hui. C'était la somme que les Rhodiens avaient retirée de la dépouille du camp de Démétrius, lorsqu'il avait levé le siège de leur ville. Cette dépense, qui suffirait à peine aujourd'hui pour exécuter un des membres d'une pareille statue, avait tellement effrayé l'ouvrier, qu'il s'était tué de désespoir, pour éviter les reproches de ses concitoyens. Ce colosse élevé sur le port de Rhodes n'avait subsisté sur pied que cinquante-six ans. Abattu par un tremblement de terre, il demeurerait brisé et couché près du port depuis près de neuf cents ans<sup>1</sup>; et dans cet état on le regardait encore comme une des sept merveilles du monde. Chacun de ses doigts surpassait en grosseur une statue humaine. Les Musulmans considéraient avec étonnement les vastes cavités qui s'ouvraient à l'endroit des fractures, et les prodigieuses masses de pierres dont on avait rempli l'intérieur du bronze, pour lui donner une assiette solide. Un marchand juif de la ville d'Émèse<sup>2</sup> acheta de Moawiah ces énormes débris, qui firent la charge de neuf cents chameaux : ce que Muratori traite de fable, sans en apporter de raison suffisante.

L'Italie n'éprouvait pas encore les attaques des Sarrasins; mais l'opiniâtreté de l'empereur à faire recevoir le Type y allumait une guerre intestine. L'exarque Olympius, ne pouvant exécuter l'ordre qu'il avait reçu d'enlever le pape sans bruit et sans alarme, forma le

An 652.

vir.  
Attentat  
contre le  
pape.  
Anast. in  
Martino.

<sup>1</sup> Théophane, p. 286, dit depuis mille trois cent soixante ans, ce qui est une erreur. — S.-M.

<sup>2</sup> Ou d'Édesse, selon une mauvaise leçon de Théophane, p. 286, *Ἰουδαίος τῆς ἑμπορῆς Ἐδεσσῆος*. On

lit la même chose dans Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp. c.* 20; mais plus loin, c. 21, il dit aussi qu'il y eut un juif d'Émèse, qui chargea sur neuf cent quatre-vingts chameaux, les débris du colosse. — S.-M.

dessein de lui ôter la vie. Toutes les entrées du palais lui étant fermées, et le pape ne paraissant jamais en public sans être accompagné d'un nombreux cortège toujours prêt à le défendre, il résolut de le faire assassiner dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, au moment que le pape viendrait lui administrer la communion; car chaque fidèle la recevait alors sans sortir de sa place. Ce projet sacrilège ne fut suivi d'aucun effet. Le Dieu que Martin tenait entre ses mains fut pour lui une garde assurée; et l'assassin, qui était un des écuyers d'Olympius, protesta depuis avec serment qu'il avait été frappé d'aveuglement, et que le pape avait disparu à ses yeux. Olympius, convaincu de la protection visible de Dieu sur Martin et saisi d'horreur de son crime, alla se jeter aux pieds du pape, lui avoua son exécrable dessein, lui découvrit les cruelles intentions de l'empereur, et lui demanda humblement pardon. La cour de Constantinople traita cette réconciliation de trahison et de complot formé contre le prince; on en fit dans la suite un crime à Martin. L'exarque eut ordre de passer en Sicile pour en chasser les Sarrazins<sup>1</sup>. Il y fut défait, et mourut peu après de maladie ou de chagrin.

AN 653.

VIII.  
Enlèvement  
du pape.

Anast.  
in Martino.  
Theoph. p.  
275, 276,  
286, 288.  
Zon. l. 14, t. 2,  
p. 87, 88.

Théodore Calliopas fut renvoyé en Italie, bien résolu sans doute de regagner par ses rigueurs envers le pape la confiance du prince, que sa douceur lui avait fait perdre. Martin était un prélat d'une sainteté éminente, aussi patient à supporter les injures qu'inébranlable dans la défense de la vérité. Simple et frugal dans sa dépense, il n'était somptueux qu'en aumônes;

<sup>1</sup> *Profectus est in Siciliam adversus gentem Saracenorum qui ibidem habitabant.* Anast. vit. pont. Roman. p. 51. — S.-M.

il envoyait de grandes sommes d'argent aux chrétiens captifs des Sarrasins, pour les délivrer d'esclavage, ou du moins les soulager. C'était aux yeux de tout l'empire un ange de paix, un digne successeur des Apôtres ; mais dès qu'il eut encouru la disgrâce du prince en condamnant le Type, ce ne fut plus à la cour qu'un sujet rebelle. La calomnie éleva sa voix autour du trône ; et tous les échos du palais répétaient sans cesse que Martin avait conspiré avec Olympius pour livrer l'Italie aux Sarrasins, et que ses prétendues aumônes étaient une solde qu'il payait aux infidèles. Sa perte fut résolue. Calliopas, chargé d'exécuter ce qu'Olympius n'avait osé entreprendre, se rendit à Rome le samedi 15 juin 653 avec grand nombre de soldats ; il était accompagné d'un Théodore Pellure<sup>1</sup>, entre les mains duquel il devait remettre Martin, pour le conduire à Constantinople. Le pape, malade au lit depuis huit mois, envoya au-devant de l'exarque les principaux de son clergé, pour le recevoir avec honneur. Calliopas témoigna un grand désir d'aller saluer le pape ; mais il s'en excusa sur la fatigue du voyage, et promit de se rendre le lendemain dans la basilique de Latran. Son dessein était d'y arrêter le pape ; mais craignant le concours du peuple assemblé le jour de dimanche, il manqua de parole. Le lundi, il envoya dire au pape, *qu'il apprenait que le palais pontifical était devenu une place de guerre ; qu'on y faisait des amas d'armes et de pierres ; qu'il en ignorait la cause ; mais qu'il ne pouvait s'empêcher de condamner ces mouvements, comme des préparatifs de révolte. Le*

Acta et epistolæ Martini.

Manass.

p. 78.

Baronius.

Pagi ad Bar.

Fleury, hist.

eccles. l. 39,

art. 1, 2, 5

et suiv.

Murat. Ann.

Ital. t. iv, p.

105, 107, 109

et seqq.

Abrégé chr.

de l'hist. d'It.

p. 244, 246,

248.

Ital. hist.

Script. ab

Assem. t. ii,

p. 25 et seqq.

<sup>1</sup> C'était un chambellan de l'empereur. *Theodorus imperialis cubicula-*

*rius qui et Pellurius dicebatur. Anast. vit. pont. Roman., p. 51 — S.-M.*

pape, pour toute réponse, invita les envoyés à faire eux-mêmes la visite du palais; il ne s'y trouva ni armes, ni pierres. C'était une ruse de l'exarque, qui voulait s'assurer s'il ne trouverait aucun obstacle à forcer le palais. Le pape se doutant alors de ses intentions fit porter son lit dans la Basilique, comme dans un asyle inviolable. Calliopas, très-capable de craindre, mais incapable de rien respecter, s'y transporta aussitôt avec ses troupes. Elles y entrèrent armées comme pour un assaut, brisant les chandeliers et les cierges de l'église, et poussant des cris affreux, joints au bruit des épées dont ils frappaient leurs boucliers. Après avoir ainsi effrayé les esprits, Calliopas lut au clergé une lettre de l'empereur, qui ordonnait de procéder à l'élection d'un pape, Martin n'étant qu'un intrus. Le clergé se récrie et se dispose à soutenir son pasteur. Martin jusqu'alors couché sur son lit, regardant d'un œil intrépide toutes ces violences dont il ne se plaignait qu'à Dieu seul, se soulève avec peine, et déterminé à périr plutôt que de laisser verser une goutte de sang pour sa défense, il ordonne à son clergé de s'abstenir de toute résistance, et se met lui-même entre les mains de Calliopas. Comme le clergé criait *anathème aux persécuteurs de Martin, anathème aux ennemis de la foi catholique : il ne s'agit point de la foi*, reprit Calliopas, *je professe la même foi que les Romains*. Le pape ayant prié l'exarque de lui permettre de prendre avec lui quelques-uns de ses clercs, l'exarque répondit qu'on n'empêcherait personne de l'accompagner. Sur quoi plusieurs évêques s'écrièrent : *nous voulons tous vivre et mourir avec lui*. Martin passa la nuit dans le palais de l'exarque, et le lendemain mardi il

fut visité d'un grand nombre de personnes, qui, se disposant à partir avec leur pasteur, avaient déjà fait embarquer leur équipage. Mais au milieu de la nuit suivante on le mit entre les mains de Pellure; on écarta tous ceux de sa suite, excepté six de ses serviteurs, avec lesquels on le jeta dans une barque sur le Tibre, sans lui laisser emporter autre chose que ses habits et un vase à boire. On ferma en même temps toutes les portes de Rome, pour empêcher de le suivre. Pellure le conduisit à Porto et de là au port de Messine, où l'attendait le vaisseau qui devait le porter à Constantinople.

On avait ordre de prolonger le voyage et de le rendre le plus incommode et le plus fatigant qu'il serait possible, pour lasser la constance du pape. On passa près de trois mois sur les côtes de Calabre et dans diverses îles. Pendant tout ce temps-là, le vaisseau servit de prison à Martin; jamais on ne lui permit d'aller à terre. Tourmenté depuis près d'un an d'une cruelle dyssenterie, qui l'avait réduit à une extrême faiblesse et à un dégoût mortel de toute nourriture, il n'avait pour soutenir sa vie languissante que les aliments grossiers des matelots. Les prêtres et les fidèles des lieux où l'on abordait s'empressaient en vain de lui apporter des soulagements; on les maltraitait, on saisissait ce qu'ils apportaient : c'était la proie des soldats, qui leur disaient, comme les Juifs à Pilate : *si vous aimez cet homme, vous êtes ennemis de l'empereur*. Enfin on s'arrêta dans l'île de Naxos, où Martin eut la permission de sortir du vaisseau : mais ce fut pour être retenu prisonnier une année entière dans une maison de la ville.

IX.  
Voyage de  
Martin.



AN 654.

x.  
Martin à  
Constanti-  
nople.

Enfin, le 17 septembre 654, Martin arriva dans le port de Constantinople. Tous ceux qui étaient attachés à la cour se faisaient un mérite de l'outrager. On le laissa un jour entier sur le rivage, couché sur un grabat et exposé aux insultes du peuple, à qui on faisait croire que c'était un ennemi de l'état. Sur le soir on l'enferma dans la prison, où il demeura trois mois, sans avoir la liberté de parler à personne. Le 19 décembre, on le porta dans la maison de Bucoléon sacellaire, c'est-à-dire trésorier de l'empereur. C'était un magistrat injuste et vendu à la cour. Tout le sénat était assemblé. On fit comparaître les témoins. Les crimes dont ils chargeaient le pape se réduisaient à deux chefs, le prétendu complot avec Olympius et l'intelligence avec les Sarrasins. De vingt témoins qui se présentèrent, deux seuls furent entendus et si pleinement confondus par le pape, que les juges, résolus de le condamner, s'épargnèrent la honte de faire parler les autres. Pendant cet interrogatoire, Martin, que ses cruelles douleurs mettaient depuis long-temps hors d'état de se soutenir, fut obligé par le Sacellaire encore plus cruel, de se tenir sur ses pieds, appuyé sur deux de ses gardes.

xi.  
Horribles  
traitements  
faits à Mar-  
tin.

L'empereur, instruit par le Sacellaire de la fermeté de Martin devant cet inique tribunal, n'en fut que plus irrité : il voulut être lui-même spectateur des horribles traitements qu'il lui préparait. On transporta le pape dans une cour du palais, au-dessous d'une des fenêtres de l'empereur, qui voyait au travers d'une jalousie tout ce qui s'y passait. Le pape environné de gardes fut élevé sur une terrasse, où il parut debout, soutenu à droite et à gauche par des bourreaux, à la vue du sénat et d'une foule de peuple. C'était un spec-

tacle déplorable pour tout autre que l'empereur et ses courtisans, que de voir le premier pasteur de l'Église, respectable par sa vieillesse et plus encore par la sainteté de ses mœurs, à qui une langueur mortelle laissait à peine un souffle de vie, exposé comme sur un théâtre aux outrages du Sacellaire. Ce ministre impitoyable le fit dépouiller du *pallium* et de tous ses habits, ne lui laissant sur le corps qu'une tunique déchirée de haut en bas; il le mit ensuite entre les mains du préfet, en lui disant : *faites-le tout à l'heure hacher en pièces*, et criant aux assistants, *chargez d'anathèmes cet impie, cet ennemi de l'empire*. Mais, dans ce peuple innombrable, il ne fut obéi que d'une vingtaine de scélérats, ses valets ou ses créatures; tous les autres, la tête baissée et les yeux baignés de larmes, ne maudissaient que le juge. Après avoir donné à l'empereur le temps de repaître ses yeux d'une si affreuse scène, on voulut la donner à toute la ville. On traîna par les rues et les carrefours le saint pontife, un carcan au cou, enchaîné avec le geolier pour faire voir qu'il était condamné à mort. Le bourreau portait devant lui l'épée dont il devait être égorgé. A l'exception de ces misérables dont je viens de parler, tout le monde fondait en larmes; Martin seul montrait un visage serein : courbé sous le poids de ses fers, pénétré des vifs aiguillons de ses maux, il semblait triompher de ses calomniateurs. Chancelant, tombant à chaque pas et marquant son passage par les traces de son sang, il fut traîné à la prison, où, n'ayant pour lit qu'un banc et pour matelas que ses chaînes, il serait mort de froid, l'hiver étant alors insupportable, s'il n'avait trouvé quelque compassion dans les geoliers

XII.  
Pyrrhus remonte sur le siège de Constantinople.

mêmes, et dans le préfet qui lui fit ôter ses fers.

Tant de barbarie excita la pitié du plus mortel ennemi de Martin. Le patriarche Paul, l'auteur du Type, ce prélat opiniâtre, que le pape à la tête du concile avait frappé d'anathème en épargnant l'empereur, se trouvait alors réduit à cet état de clarté funeste, où le voile des passions se déchire, pour ne laisser voir que les égarements et les injustices d'une vie criminelle. Il était malade et près de mourir. L'empereur lui rendit visite le lendemain de cette horrible tragédie. Il lui raconta la vengeance qu'il avait tirée du pape, et il en attendait des éloges. Mais Paul, se tournant vers la muraille : *hélas*, dit-il, *c'est encore de quoi aggraver ma condamnation !* Le prince, étonné, lui demandant pourquoi il tenait ce langage : *eh quoi ?* reprit-il, *n'est-ce pas un crime de traiter si indignement un évêque ? Si vous avez quelque soin de votre ame et de la mienne, contentez-vous de ce qu'il a souffert.* Le cœur de Constant était endurci ; il écouta ces paroles comme le délire d'un agonisant. Paul mourut, et Pyrrhus rentré en faveur par son apostasie prétendait se remettre en possession d'une dignité dont il ne s'était jamais dépouillé. Mais les zélateurs de l'hérésie s'y opposaient. Il s'en était, disaient-ils, rendu indigne par sa rétractation, et le patriarche Paul l'avait anathématisé. Pyrrhus répondait qu'il ne s'était rétracté que par contrainte ; que le pape Théodore lui avait fait violence ; qu'il ne s'était jamais écarté de ses premiers sentiments, comme il l'avait bien montré dès qu'il s'était trouvé en liberté à Ravenne. L'empereur, pour éclaircir ce fait, fit encore interroger le pape, qui détruisit, par son témoignage, les mensonges

de Pyrrhus. Malgré ce démenti authentique, Pyrrhus vint à bout de ce qu'il désirait. Mais cinq mois n'étaient pas encore écoulés, que la mort lui ravit ce malheureux fruit de son apostasie. L'empereur lui donna pour successeur Pierre, qui le fut aussi de ses erreurs.

Au bout de trois mois, le pape fut transporté par mer à Cherson<sup>1</sup> : c'était l'exil des grands criminels. Cette ville, nommée autrefois Héraclée, était un port de la Chersonèse Taurique, pays barbare et stérile, ne produisant ni blé, ni vin, ni huile, habité par des peuples féroces et païens pour la plupart. Le saint pape y souffrit avec patience la privation des choses les plus nécessaires à la vie, soupirant sans cesse après le moment qui le délivrerait de l'injustice des hommes. Mais rien ne lui fut plus sensible que l'oubli de l'Eglise de Rome, qu'il avait honorée par ses vertus et par sa constance héroïque. Pendant quatre mois qu'il vécut à Cherson, il n'en reçut aucun secours, lui qui avait soulagé tant d'infortunés, soit à cause de la longueur et de la difficulté du voyage, soit parce qu'il est bien plus facile d'honorer les martyrs après leur mort que de les aider de leur vivant. Il mourut le 16 septembre 655, et sa mémoire n'est pas moins en vénération dans l'Eglise grecque que dans l'Eglise latine.

Quoique l'exarque Calliopas, par ordre de l'empereur, pressât le clergé de Rome d'élire un nouveau pape, l'Eglise romaine résista, pendant près de quinze mois, à ses instances réitérées. Elle fut alors gouver-

An 655.

xiii.  
Exil et mort  
du pape.

xiv.  
Eugène  
pape.  
Anast. in  
Eugenio.  
Baronius.

<sup>1</sup> Ἐν Χερσωνικοῖς κλίμασιν. Theoph. ville, t. 1, p. 325, not. 3 et p. 326, p. 276. J'ai parlé fort au long de cette not. 1 et 2, liv. v, § 16. — S.-M.

Pagi ad Bar.  
Fleury, hist.  
eccles. l. 39,

art. 2.

Murat. Ann.

Ital. t. iv, p.

112, 113.

Abrégé chr.  
de l'hist. d'It.

t. i, p. 221,

248.

née par l'archidiacre, l'archiprêtre et le primicier des notaires, selon l'usage dans la vacance du Siège. Enfin, on en vint à craindre que l'empereur irrité d'un si long refus n'envoyât de Constantinople quelque prélat monothélite, qui s'emparerait, à main armée, de la chaire de saint Pierre; et l'on élut, le 8 septembre 654, Eugène, prêtre de l'église de Rome. Cette élection n'était pas sans doute conforme aux canons : Martin vivait encore, et loin d'être déchu du pontificat, il méritait plus que jamais l'amour et la vénération des fidèles. Mais le danger auquel l'Eglise était exposée fit passer par-dessus les règles, inviolables en toute autre occasion. Martin lui-même approuva cette conduite; et dans la dernière lettre qu'il écrivit de Cherson, peu de jours avant sa mort, on lit ces paroles : *Je prie Dieu, par l'intercession de saint Pierre, de conserver les Romains inébranlables dans la foi orthodoxe, et principalement le pasteur qui les gouverne maintenant.* Aussi, après la mort de Martin, ne fut-il pas besoin d'une nouvelle élection pour valider la première, qui fut regardée comme légitime. Dans une conjoncture si critique; on n'osa se passer de la confirmation de l'empereur, qui n'osa non plus la refuser : il espérait que l'exemple de Martin intimiderait le successeur. Mais il se trompa dans son attente; et quoique les apocrisiaires du Saint-Siège à Constantinople se fussent laissé éblouir par les subtilités des hérétiques, Eugène ne reçut jamais le Type. Pierre, qui succédait à Pyrrhus, prélat plus politique et plus réservé que ses prédécesseurs, voulut d'abord se réconcilier avec l'Eglise romaine, mais sans renoncer à l'erreur que le prince s'était engagé de soutenir. Il en-

voya à Eugène une lettre synodique, qui contenait une profession de foi, pleine d'obscurité et d'équivoques. Son artifice n'eut aucun succès. Le clergé et le peuple de Rome, après en avoir entendu la lecture, selon la coutume, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, n'eurent pas besoin d'avertissement pour s'apercevoir que le patriarche ne s'expliquait pas clairement sur la foi des deux volontés en Jésus-Christ. Tous se récrièrent, et sans attendre même le sentiment du pape, ils osèrent lui déclarer qu'ils ne lui permettraient pas de célébrer la messe dans cette église, qu'il n'eût auparavant promis solennellement de ne jamais admettre cette profession de foi.

Pierre ne tarda pas à se démasquer. La persécution suscitée à l'abbé Maxime, à laquelle il eut beaucoup de part, fit connaître qu'il n'était pas un ennemi moins dangereux pour l'Eglise que Paul et Pyrrhus. Maxime était encore plus odieux à l'empereur que le pape Martin. Ce prince le regardait comme le héros du parti catholique, et il ne se trompait pas. Maxime était le plus savant théologien de l'Eglise : son éloquence aussi exacte et aussi judicieuse que forte et véhémence portait la conviction dans les cœurs ; c'était lui qui avait réduit Pyrrhus à rougir de ses erreurs : il était l'ame des conciles d'Afrique, et le pape même avait été éclairé par ses lumières, et fortifié par ses conseils. L'empereur le fit enlever et amener à Constantinople avec ses deux disciples, qui portaient l'un et l'autre le nom d'Anastase. Son crime était le même que celui de Martin ; on voulut aussi suivre la même voie pour le perdre. On l'accusa de crime d'état ; on lui imputait la perte de l'Égypte, de la Pentapole et de la Tripo-

xv.  
Persécution  
de  
S. Maxime.  
Acta sancti  
Maximi.  
Theoph. p.  
288.  
Cedr. t. I, p.  
453.  
Manass. p.  
78.  
Baronius.  
Pagi ad Bar.  
Fleury, hist.  
eccles. l. 39,  
art. 12 et  
suiv., art. 31,  
38.  
Murat. ann.  
Ital. t. IV,  
p. xxi.

litaine. Mais ces calomnies avaient si peu de vraisemblance, qu'on les abandonna bientôt dans le cours de la procédure. Il subit d'abord deux interrogatoires en présence du sénat. Ce même Sacellaire, que nous avons vu si animé contre Martin, présidait à ce jugement. On peut voir dans les Actes de saint Maxime, quel avantage lui donnait sur ses adversaires la force de la vérité, soutenue d'un esprit ferme, d'un profond savoir, et d'une admirable précision. Les hérétiques, confondus, terminèrent la dispute, comme la terminent toujours ceux qui ont peu de raisons et beaucoup de faveur, par un ordre du prince, qui exilait en Thrace l'abbé et ses deux disciples, Maxime à Bizye, l'un des deux Anastase à Selymbrie, et l'autre à Perbère<sup>1</sup>, la dernière ville de la province.

XVI.  
Il est con-  
damné.

Peu de temps après, deux commissaires de l'empereur se transportèrent à Bizye avec Théodose, évêque de Césarée en Bithynie, qui se flattait de le vaincre par la force de sa dialectique. Mais vaincu lui-même, il avoua sa défaite, et les deux commissaires, joints avec lui, déclarèrent qu'ils se rendaient aux raisons de Maxime. Leur conversion ne dura que jusqu'à ce qu'ils eussent repris l'air de la cour. On transféra Maxime à Rège, près de Constantinople. Deux patrices se rendirent en ce lieu, et lui offrirent de la part de l'empereur les faveurs les plus signalées, s'il voulait communiquer avec le patriarche. L'évêque Théodose, qui était avec eux, et qui tenait le même langage, essuya de la part de Maxime de vifs reproches sur son inconstance; et comme le saint abbé persistait invinci-

<sup>1</sup> Cette ville n'est mentionnée que dans les actes de St. Maxime; on en ignore la situation. — S.-M.

blement dans son refus, les patrices, s'abandonnant à une colère aussi indécente que brutale, le maltraitèrent avec violence, l'accablèrent d'outrages; et peut-être l'eussent-ils mis en pièces, si Théodose n'eût arrêté leur fureur. Ils sortirent en menaçant de toute la colère de l'empereur et Maxime et le pape et toute l'Eglise, dès que les Sarrasins lui donneraient le temps de se venger du mépris qu'on faisait de ses édits. Le lendemain, Maxime fut conduit à Sélymbrie. Il y avait un corps de troupes campé aux environs : et comme les soldats venaient en foule le voir et l'entendre, et qu'ils commençaient à murmurer de l'injustice de ses persécuteurs, on le transféra promptement à Perbère. On le ramena quelque temps après à Constantinople avec ses deux disciples, pour leur faire leur procès. Ils furent d'abord anathématisés dans un concile, et avec eux la mémoire du pape Martin, celle de Sophronius, mort évêque de Jérusalem, et tous leurs adhérents, c'est-à-dire tous les catholiques. La sentence du sénat suivit celle du concile, et fut aussitôt exécutée. Ils furent battus de nerfs de bœuf; on leur coupa la langue jusqu'à la racine, comme ayant proféré une doctrine blasphématoire, et la main droite, pour l'avoir écrite. En cet état on les promena par toute la ville, et on les exila dans le pays des Lazos.

Le reste de leur vie fut un long martyre. Privés de tout, séparés l'un de l'autre, enfermés dans des châteaux affreux au pied du mont Caucase<sup>1</sup>, entre des ro-

xvii.  
Mort de  
S. Maxime.

<sup>1</sup> On apprend des actes de St. Maxime, que ce saint fut envoyé au château de *Schemari* sur la frontière des Alsins. Le moine Anastase, son disciple, fut envoyé à *Soumas* dont

on n'indique pas la position. L'autre disciple de Maxime, appelé aussi Anastase, mourut au château de *Thusumus*, le 11 octobre 666.— S.-M.



chers et des précipices, sans autre consolation que l'espérance de la mort qu'ils attendaient avec patience, saint Maxime et l'un de ses deux disciples reçurent la récompense de leurs souffrances en 662; l'autre leur survéquit de quatre ans. Il reste de saint Maxime un assez grand nombre d'écrits, qui prouvent sa profonde connaissance des matières théologiques et la pureté de sa foi et de sa morale. Il fut armé de science et de force pour être le fléau des monothélites. C'est ainsi qu'un prince sans vertu et sans courage n'osant combattre les Sarrasins qui lui enlevaient ses provinces, s'occupait à faire la guerre à des prélats et à des moines, qu'il pouvait bien faire mourir, mais qu'il ne pouvait pas vaincre.

XVIII.  
Bataille navale où Constant est vaincu par les Sarrasins.

Theoph. p. 286, 287.

Cedr. t. 1, p. 431.

Zon. l. 14, t. 2, p. 87.

Glycas, p. 277.

Hist. misc. l. 19, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 135.

Strab. l. 14, p. 666.

La trêve faite avec Moawiah, gouverneur de Syrie pour les Sarrasins, était expirée; et ce guerrier aussi redoutable par sa capacité que par son courage songeait à de nouvelles conquêtes. Il portait ses vues jusque sur la capitale de l'empire; et ce fut dans le dessein de l'attaquer, qu'il équipa une flotte nombreuse dans le port de Tripoli de Syrie<sup>1</sup>. Elle n'attendait qu'un vent favorable, lorsque deux frères, habitants de Tripoli et chrétiens<sup>2</sup>, entreprirent de sauver l'empire du péril dont il était menacé. Pleins d'audace et déterminés à tout faire et à tout souffrir, ils courent aux prisons<sup>3</sup> remplies de Romains, brisent les portes, délivrent les prisonniers, vont à leur tête attaquer l'émir<sup>4</sup>, gouverneur de la ville, le massacrent avec toute sa maison,

<sup>1</sup> Ἐν Τριπόλει τῇ κατὰ Φοινίκην.  
Theoph. p. 287.—S.-M.

<sup>2</sup> Δύο ἀδελφοί τινες φιλόχριστοι ἐν Τριπόλει καταμένοντες υἱοὶ βουκινάτωρος. Theoph. p. 287.—S.-M.

<sup>3</sup> Ἐπὶ τὸ δεσμοτήριον τῆς πόλεως.  
Theoph. p. 287.—S.-M.

<sup>4</sup> Ἐπὶ τὸν ἀμνηρὸν τῆς πόλεως ὤρμησαν. Theoph. p. 287.—S.-M.

mettent le feu au palais, et ensuite à la flotte; et s'étant saisis d'un navire, ils gagnent les côtes de l'Asie-Mineure, dont les Romains étaient encore les maîtres. L'incendie d'un grand nombre de vaisseaux ne fit pas abandonner l'entreprise. Dès que Moawiah eut rétabli sa flotte, il en donna le commandement à son lieutenant [Abou'l-Awar<sup>1</sup>], dont il connaissait la valeur; et pour partager les forces des Romains, il marcha lui-même à la tête d'une autre armée vers Césarée de Cappadoce. — [Nous avons raconté ailleurs<sup>2</sup> le succès de cette expédition.] — A la première nouvelle de l'armement des Sarrasins, l'empereur avait, de son côté, équipé une armée navale; et par un effort de courage qui ne lui était pas ordinaire, il s'était lui-même embarqué pour animer ses soldats par sa présence<sup>3</sup>. Il laissa dans Constantinople son fils Constantin, qu'il avait l'année précédente associé à l'empire. Les deux flottes se rencontrèrent près du mont Phénix, nommé aussi le mont Olympe, sur les côtes de Lycie<sup>4</sup>. Les Romains furent les premiers à choquer l'ennemi : ils furent reçus avec vigueur, et la mer fut bientôt rougie de leur sang et couverte des débris de leurs vaisseaux. Les Sarrasins s'attachant avec acharnement au vaisseau de l'empereur, Constant changea d'habit avec un soldat; mais malgré ce déguisement, il n'aurait pu éviter de tomber entre les mains des ennemis, si un de ces deux Tripo-

<sup>1</sup> Voyez ci-dev. § 6, p. 354 et p. 338, note 6, liv. LIX, § 36. — S.-M.

<sup>2</sup> Voyez § 6, p. 352. — S.-M.

<sup>3</sup> Selon Abou'lfaradj, dans sa chronique syriaque, p. 111, Théodose le frère de l'empereur se trouvait aussi

dans cette expédition. — S.-M.

<sup>4</sup> Παραγενόμενος εἰς τὸν λεγόμενον Φοῖνικα τῆς Λυκίας. Theoph. p. 287. C'est Strabon qui nous apprend, l. 14, p. 666, que le mont Phœnix était le même que l'Olympe de Lycie. — S.-M.

litains qui avaient mis le feu à la flotte sarrasine ne l'eût pris à brasse-corps pour le transporter sur un autre navire. Le Tripolitain revint ensuite au vaisseau royal, où il combattit jusqu'à la mort. Celui qui portait le manteau impérial fut massacré avec tout l'équipage; et les Sarrasins crurent avoir tué l'empereur, qui se sauva à Constantinople<sup>1</sup>. L'entreprise que Moawiah avait formée sur Césarée<sup>2</sup> fut interrompue par les troubles qui survinrent à Médine. Ce fut sans doute ce même contre-temps qui empêcha les Sarrasins de poursuivre leur victoire, et de profiter de la terreur, que la fuite de l'empereur et la destruction de sa flotte avaient portée dans la ville impériale.

AN 656.

XIX.  
Mort d'Oth-  
man.

Elmacin;  
hist. Sar. p.  
33 et seq.  
Abou'lfaradj,  
chron. arab.  
p. 116-123.  
Theoph. p.  
287, 288,  
289.  
Const. Porp.  
de adm. imp.  
c. 20, 21.  
Leuncl. hist.  
Musulm.  
D'Herbelot,  
bibl. orient.  
Pagi ad Bar.  
Ockley, hist.

Othman régnait depuis douze ans sur les Sarrasins<sup>3</sup>. Sa prédilection pour ses parents, qu'il comblait d'honneurs et de richesses, sa fierté qui lui donnait la hardiesse de s'asseoir dans la mosquée sur le siège même de Mahomet, respecté par Abou-bekr et par Omar qui s'étaient toujours assis au-dessous, la dissipation du trésor qu'il prodiguait à ses créatures, sa cruauté à l'égard de ceux qui murmuraient contre son gouvernement, toutes ces raisons révoltèrent les esprits. Les principaux Sarrasins, suivis d'un grand nombre d'habitants, sortent de Médine, et vont camper à une lieue de la ville. Alarmé de cette rébellion, il promet de se corriger. Cette soumission ne fait que joindre le mé-

<sup>1</sup> Selon Abou'lfaradj, *chron. syr.* p. 111, les Romains perdirent vingt mille hommes dans cette bataille. — S.-M.

<sup>2</sup> Les habitants de Césarée, comme on l'a vu, § 6, p. 352, se soumièrent à payer un tribut. — S.-M.

<sup>3</sup> Les auteurs arabes lui donnent douze ans moins douze ou huit jours, ou encore onze ans lunaires et trois cent quarante-quatre jours. Théophraste, p. 287, le fait mourir en la 10<sup>e</sup> année de son règne, ce qui est évidemment une erreur. — S.-M.

pris à l'aigreur. Il était venu à Médine des députés de l'Égypte<sup>1</sup>, pour se plaindre des vexations d'Abd-allah, frère du khalife, et pour demander à sa place Mohammed, fils d'Abou-bekr<sup>2</sup>. Othman, pour ne pas accroître le nombre des mécontents, leur avait accordé leur demande; et ils s'en retournaient avec Mohammed, lorsqu'ils rencontrèrent près d'Aïlath, à la pointe du golfe Arabique, un courrier d'Othman, chargé d'une lettre pour Abd-allah. Ils l'ouvrirent, et y trouvèrent un ordre de couper les pieds et les mains à Mohammed et à ceux de sa suite, dès qu'ils seraient arrivés, et de les pendre à des palmiers. On prétend que cette lettre était tout entière de Marwan<sup>3</sup>, secrétaire du khalife, qui l'avait signée sans la lire. Marwan rendait son maître odieux en lui faisant signer des ordres contraires aux lois, et qui révoltaient les provinces. Mais comme les ministres pèchent sur le compte de leur maître, Mohammed et les Égyptiens outrés de colère retournent à Médine : ils se joignent à la troupe des révoltés. On assiège Othman dans son palais, où il se défend pendant un mois. Enfin Mohammed suivi de deux autres Musulmans escalade la muraille, et lui plonge

des Sarr. t. 1, p. 473-488; et t. 2, p. 118.  
Murat. Ann. Ital. t. 4, p. 114.  
Deguignes, hist. des Huns, t. 1, p. 323 et suiv.  
Assem. Bibl. Or. t. II, p. 103.  
Id. bib. jur. Or. t. 4, c. 25.  
Hist. Univ. t. 15, p. 410-462, 6d. in-4°.

<sup>1</sup> Ces députés étaient au nombre de mille, de sept cents ou de cinq cents selon les divers auteurs. Il en vint de même de Basrah et de Koufah. Tous voulaient chasser Othman et avoir un nouveau khalife. Les Égyptiens voulaient Ali, ceux de Basrah Thalhab, et ceux de Koufah tenaient pour Zobair.—S.-M.

<sup>2</sup> Ce personnage, qui, comme on va le voir, fut un des assassins d'Othman, fut nommé gouverneur de l'Égypte par Ali, et en l'an 38 de

l'hég. 658 de J.-C., il y fut cruellement mis à mort par les partisans de Moawiah.—S.-M.

<sup>3</sup> Ce Marwan, fils d'Hakem, fils d'As, était cousin d'Othman. Hakem père de Marwan était oncle d'Othman. Ce personnage, qui était de la famille des Ommiades, devint ensuite khalife. Il monta sur le trône après les fils de Moawiah, et fut le quatrième des princes de cette dynastie. Il fut proclamé en l'an 64 de l'hégire, 683 de J.-C.—S.-M.

l'épée dans le sein, tandis que ce khalife, toujours dévot malgré ses injustices, méditait l'Alcoran, qu'il tenait sur ses genoux, sans en être détourné par le bruit des armes ni par la crainte du péril. Il était âgé de quatre-vingt-deux ans <sup>1</sup>.

xx.  
Ali et Moawiah se disputent la dignité de khalife.

La mort d'Othman fut suivie de grands troubles, qui ne furent calmés qu'au bout de cinq ans. Les Sarrasins se partagèrent. Les révoltés nommèrent khalife Ali, gendre de Mahomet; mais cette élection déplut à un grand nombre de Musulmans, et surtout à Aïeschah, veuve du prophète. Elle se mit à la tête du parti, et livra près de Basrah<sup>2</sup> une sanglante bataille, dans laquelle cette héroïne, montée sur un puissant chameau, animait les combattants et donnait elle-même les ordres. Cette journée<sup>3</sup> est nommée par les Arabes, *la journée du chameau*. Aïeschah fut prise malgré son courage, et Ali demeura vainqueur. Il en coûta la vie à dix-sept mille Arabes<sup>4</sup>. Aïeschah prisonnière<sup>5</sup> fut traitée avec respect, et elle acheva sa vie à Médine, toujours révérée des Musulmans. Le succès d'Ali ne fut pas de longue durée<sup>6</sup>. Moawiah, gouverneur de

<sup>1</sup> Il fut assassiné un mercredi, 17 de Dsou'lhedjah, de l'an 35 de l'hégire, le 15 juin 656. On varie beaucoup sur la durée de la vie d'Othman : les uns lui donnent soixante-quinze ans, d'autres quatre-vingt-deux, d'autres enfin quatre-vingt-dix ans. Aboulféda, *ann. musul.* I, 279. — S.-M.

<sup>2</sup> En un lieu nommé *Kharibah*, appelé aussi quelquefois *Bosairah*, c'est-à-dire *le petit Basrah*. — S.-M.

<sup>3</sup> Cette bataille se donna, selon Aboulféda, *ann. musul.* I, 295, au

milieu du 6<sup>e</sup> mois de l'an 36, vers le 9 décembre 656. — S.-M.

<sup>4</sup> Selon Aboulféda *ann. musul.* I, 301, il n'y périt que dix mille hommes. Thalbah et Zobaïr, les deux principaux adversaires d'Ali, périrent dans cette bataille. — S.-M.

<sup>5</sup> Elle fut prise par son frère Mohammed, qui combattait pour Ali. — S.-M.

<sup>6</sup> Lorsqu'Ali fut déclaré khalife, tous les peuples de l'Arabie, les chefs de l'Irak, de l'Orient et les conquérants de l'Égypte, se déclara-

Syrie, se joignit aux mécontents<sup>1</sup>, et sous prétexte de venger la mort d'Othman son parent, il vint avec cent vingt mille hommes disputer la place de khalife. Ali marcha contre lui à la tête de quatre-vingt mille combattants. Ils se rencontrèrent dans les plaines de Siffin<sup>2</sup>, en-deçà de l'Euphrate, sur la frontière de Syrie : ils demeurèrent long-temps en présence. On combattit sans cesse pendant plus de trois mois. Il y eut quatre-vingt-dix combats, dont aucun ne décida la victoire. Il y périt vingt-cinq mille hommes de l'armée d'Ali<sup>3</sup>, et quarante-cinq mille de celle de Moawiah. Le dernier combat se livra pendant la nuit ; toutes les lances furent rompues ; c'était un carnage affreux, et un affreux si-

rèrent pour lui ; il n'y eut que les Arabes de Syrie et leur chef Moawiah qui refusèrent de se déclarer. Amrou se joignit bientôt à ce dernier, et l'Égypte fut enlevée à Ali, qui fut réduit alors à l'Arabie et à l'Irak. Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* c. 21, a donné quelques détails curieux sur les guerres civiles qui armèrent les Arabes les uns contre les autres, pour les prétentions d'Ali et de Moawiah. Cet auteur donne à Ali le nom d'*Alim*.—S.-M.

<sup>1</sup> Il fut excité, en cette occasion, par Amrou le conquérant de l'Égypte, à qui il promit, en cas de succès, de lui garantir pour toute sa vie le gouvernement de cette province. Abou'l-féda, *ann. musul.* I, 303. —S.-M.

<sup>2</sup> Les Arabes donnent le nom de *Sifin* ou *Siffin* à une vaste plaine déserte, située sur la rive droite de l'Euphrate, entre ce fleuve et la ville de Palmyre. Théophane l'appelle, p. 288, *Sapphin*, Σαπφίν. C'est au milieu de ce territoire désert que se

trouvait la ville de Sergiopolis, nommée par les Arabes *Rousafah*, et dont j'ai parlé ailleurs, t. 8, p. 113, not. 8, liv. xli, § 17 et t. 9, p. 10, not. 1, liv. xlii, § 3. Selon Théophane, p. 288, ce territoire s'étendait depuis Barbalissus jusqu'à *Césarium* sur l'Euphrate, ἀνάμεισον Βαρβαλίσσου, εἰς τὸ Κάισάριον πλησίον τοῦ Εὐφράτου. *Barbalissus* était située non loin de l'Euphrate, à une petite distance de l'antique Hiérapolis ; les Arabes la nommaient *Balès* ; c'était une place très-ancienne. J'en ai parlé, t. 8, p. 160, not. 3, liv. xli, § 42. Sa position indique que celle de *Césarium* devait être bien plus au midi ; mais rien ne peut faire connaître cette dernière d'une manière plus précise. Cet endroit n'est mentionné, dans aucun autre auteur. — S.-M.

<sup>3</sup> Parmi eux on comptait vingt-six vétérans de l'islamisme, qui s'étaient trouvés avec Mahomet à la bataille de Bedr, la première qui ait été livrée par le prophète. —S.-M.

lence. Chaque soldat s'attachait à un ennemi avec un acharnement horrible; on tuait, on périssait sans préférer une parole; sans jeter un cri. Enfin au lever de l'aurore, Moawiah fit attacher au haut de quatre piqués autant d'Alcorans, en criant : *Que ce livre juge entre vous et nous*. A la vue de cette enseigne révé-  
rée, Ali fit cesser le combat. On convint de prendre deux arbitres<sup>1</sup>, pour décider la querelle selon le précepte de l'Alcoran. Amrou<sup>2</sup>, nommé du côté de Moawiah<sup>3</sup>, lui donna l'avantage par une ruse.

xxi.  
Moawiah,  
khalife.

Ali, malgré sa promesse, rejeta la décision<sup>4</sup>. Il défia Moawiah; celui-ci refusa le défi avec une franchise qui fait honneur au bon sens du Sarrasin, sans déshonorer sa bravoure. *Le bras d'Ali*, répondit-il, *est plus fort que le mien; jamais il ne s'est battu sans tuer son ennemi; mais c'est la tête qui fait le capitaine, et je le suis. D'ailleurs, notre querelle est terminée par un jugement irrévocable*. La guerre continua toujours à l'avantage de Moawiah, qui se rendit maître de la Mecque et de Médine. Enfin trois Musulmans<sup>5</sup>, pour arrêter l'effusion du sang, complo-

<sup>1</sup> Abou'lféda, *ann. musul.* T. 321, rapporte cette convention, et il lui donne pour date un mercredi, 13 de Safar, de l'an 37 de l'hégire, 2 août 657.—S.-M.

<sup>2</sup> Amrou fils d'As, le conquérant de l'Égypte.—S.-M.

<sup>3</sup> L'arbitre nommé par Ali, était Abou-Monsa-al-aschari, l'un des conquérants de la Perse.—S.-M.

<sup>4</sup> La décision des arbitres était une véritable déception, et Ali ne pouvait raisonnablement s'y soumettre. La suspension des hostilités lui fut fatale. Des divisions éclatèrent entre

ses partisans; un grand nombre, sans se réunir aux adhérents de Moawiah, refusèrent de continuer la guerre, et Ali fut obligé d'employer une grande partie de ses forces pour les soumettre. Il fut réduit à soutenir contre Moawiah une guerre qui n'était plus que défensive, et celui-ci lui enlevait successivement ses villes et ses provinces.—S.-M.

<sup>5</sup> Ils étaient tous les trois de ce parti mixte dont il a été question dans la note précédente, et qui est appelé par les Arabes le parti des *Khârédjites*, c'est-à-dire *des rebelles*.

tèrent en secret de tuer les trois chefs de cette guerre, Ali, Moawiah et Amrou, qui s'était rendu maître de l'Égypte pour Moawiah. Amrou fut sauvé par une méprise; Moawiah en fut quitte pour une blessure qui le rendit impuissant; mais Ali fut assassiné dans la mosquée de Koufah<sup>1</sup>. Hasan, son fils aîné<sup>2</sup>, fut reconnu pour khalife dans l'Arabie et dans l'Irac. Ce prince, d'un caractère doux et sans ambition, consentit à céder à Moawiah la puissance souveraine, moyennant un dédommagement considérable en argent et en terres<sup>3</sup>, et le traité fut signé. Ils entrèrent tous deux dans Koufah, et Hasan, ayant fait assembler le peuple, déclara qu'il renonçait, en faveur de Moawiah, à tous les droits qu'il avait à la dignité de khalife<sup>4</sup>. Moawiah, l'ayant fait asseoir, se leva à son tour, et sans chercher de détours pour voiler sa mauvaise foi : *Je suis convenu avec Hasan*, dit-il, *de certaines conditions pour rétablir la paix; maintenant qu'il n'est plus besoin de ces conditions, je les révoque en vertu du pouvoir dont je suis revêtu. On abat l'échafaud, quand l'édifice est bâti*. Hasan confus, mais hors d'état de se faire rendre justice, alla vivre à Médine, où il mourut de poison huit ans après<sup>5</sup>. Son frère

ou des déserteurs.—S.-M.

Il périt le vendredi 17 de ramadan, 40 de l'hégire, 29 janvier 661. On diffère sur l'âge qu'il avait à l'époque de sa mort. On lui donne ordinairement soixante-trois ou soixante-cinq ans, tandis que quelques autres ne lui en donnent seulement que cinquante-neuf. Il eut un très-grand nombre d'enfants. On peut en voir les noms dans Abou'lféda, *ann. musul.* I, 341.—S.-M.

<sup>2</sup> Il était né, ainsi que son frère Housaïn, de Fatime la fille de Mahomet.—S.-M.

<sup>3</sup> Tout l'argent qui se trouvait dans le trésor de Koufah avec le revenu de la préfecture de Darabgerd en Perse.—S.-M.

<sup>4</sup> Son khalifat contesté fut de six ou sept mois.—S.-M.

<sup>5</sup> Au mois de rébi I<sup>er</sup> de l'an 49 de l'hégire, (9 avril—9 mai 669).—S.-M.



Housaïn demeura en repos tant que vécut Moawiah; mais après la mort de ce khalife, ayant refusé de reconnaître son fils Yézid, il fut tué dans la plaine de Kerbéla près de Koufah<sup>1</sup>. Moawiah, paisible possesseur de l'autorité souveraine, établit le siège de son empire à Damas, et fut le chef de la dynastie des Ommiades, ainsi nommée d'Ommiah son trisaïeul. Elle subsista quatre-vingt-douze ans, jusqu'à celle des Abbassides. Ce khalife, si peu scrupuleux sur l'article de la bonne foi, était cependant dévot mahométan; et dès les premiers temps de son règne, il rendit un grand service à sa religion. Le recueil des traditions mahométanes et des explications de l'Alcoran, nommé *la Sonna*, croissait tous les jours, et les disputes se multipliaient en proportion de tant d'interprétations diverses. Moawiah tint à Damas un synode de tous les alfaquis ou docteurs de la loi. De deux cents qu'ils étaient, il en choisit six pour réduire à de justes bornes cet amas de rêveries. Ces commissaires n'en tirèrent que six livres, et le reste fut jeté dans le fleuve. On dit qu'il y avait déjà en gloses et commentaires la charge de deux cents chameaux. Il en resta encore assez pour faire éclore soixante-douze sectes, dont les deux principales, encore subsistantes de nos jours, sont celle d'Omar suivie par les Turcs, et celle d'Ali embrassée par les Persans, les Tattares et les Indiens. Ces divisions des Sarrasins donnèrent quelque repos aux chrétiens; et peut-être se prévalurent-ils de la conjoncture pour chasser les Sarrasins de la Sicile, d'où il paraît qu'ils sortirent en ce temps-là.

<sup>1</sup> Un vendredi, 10 de Mouharram de l'an 61 de l'hégire, 12 octobre 680. — S.-M.

L'empereur, honteux lui-même des indignes traitements qu'il avait fait souffrir au pape Martin, cherchait à en effacer l'horreur. Vitalien ayant succédé à Eugène, qui mourut le 1<sup>er</sup> juin 657, envoya, selon l'usage, des légats à Constantinople avec une lettre synodale, pour faire part de son élévation à l'empereur et au patriarche. Constant reçut honorablement les légats, confirma les privilèges de l'Église romaine, et envoya au pape un livre d'évangiles, couvert de lames d'or et enrichi de pierreries. Le patriarche répondit par une lettre remplie de protestations de respect, mais en même temps pleine du venin de l'hérésie.

Constant, élevé à l'empire dès l'âge de onze ans, avait déjà atteint sa vingt-septième année. Depuis la défaite de sa flotte, il n'employait son activité qu'à faire triompher le monothélisme et à persécuter les catholiques. Il paraît qu'il voulut cette année tourner contre les ennemis de l'empire la guerre qu'il faisait à ses sujets les plus fidèles. Il se mit à la tête d'une armée, et étant entré dans le pays des Esclavons<sup>1</sup>, il fit voir que ces Barbares n'étaient redoutables que par la faiblesse des empereurs. Ses armes ne trouvèrent point de résistance. Il subjuga toute la contrée, et revint à Constantinople avec un grand nombre de prisonniers.

Constantin, fils aîné de l'empereur, était depuis cinq ans associé à l'empire. Ses frères puînés, Héraclius et Tibère, reçurent en 659 le titre de Césars. Le succès de l'expédition de Constant contre les Esclavons

<sup>1</sup> Κατὰ Σλαβωνίας. Theoph. p. 288. Les auteurs ne donnent aucun détail sur cette guerre, et ne font pas connaître quelles étaient les nations slaves dont Constant triompha. Je

pense qu'il s'agit ici des Slaves établis sur le Danube et vassaux des Avars, dont l'empire était, à ce qu'il paraît, fort affaibli vers cette époque. — S.-M.

AN 657.

xxii.  
Vitalien,  
pape.

Anast. in Vi-  
taliano.  
Fleury, hist.  
eccles. l. 39,  
art. 25.

AN 658.

xxiii.  
Expédition  
contre les  
Esclavons.  
Theoph. p.  
288.  
Cedr. t. i,  
p. 435.  
Hist. Misc.  
l. 19, ap. Mu-  
rat. t. i, part.  
i, p. 136.  
Murat. ann.  
ital. t. iv, p.  
115.

AN 659.

xxiv.  
Paix avec  
Moawiah.  
Theoph. p.  
288.

Cedr. t. 1, p.  
435.  
Hist. misc.  
l. 19, ap. Mu-  
rat. t. 1, part.  
1, p. 136.  
Zon. l. 14, t. 2,  
p. 88.  
Pag. ad Bar.

avait relevé son courage; il se disposait à équiper une nouvelle flotte, pour effacer la honte qu'il avait reçue par la défaite de la première. Moawiah, qui avait alors besoin de toutes ses forces pour soutenir contre Ali une guerre meurtrière, en conçut de l'inquiétude. Il fit faire à l'empereur des propositions de paix. Quelques auteurs disent qu'elle fut acceptée, à condition que les Sarrasins fourniraient chaque jour à l'empire un esclave, un cheval, et mille pièces d'argent. La valeur de ces pièces n'est pas exprimée; mais ce ne peut être que des drachmes ou des deniers romains, dont mille faisaient la somme de sept cent cinquante livres. D'autres historiens prétendent que ces offres furent faites par les Sarrasins, et rejetées par l'empereur. Cependant on ne voit pas qu'il ait fait en conséquence aucun mouvement<sup>1</sup>. Il y eut cette année, au mois de juin, un grand tremblement de terre, qui détruisit plusieurs villes en Palestine et en Syrie.

AN 660.

xxv.  
Constant  
fait tuer son  
frère.  
Theoph. p.  
288.  
Cedr. t. 1, p.  
435.  
Maass. p.  
78.  
Hist. misc.  
ap. Murat.  
l. 19, t. 1, part.  
1, p. 136.

Il y avait long-temps que Théodose, frère de Constant, exerçait les fonctions de diacre<sup>2</sup>. C'était, par un abus sacrilège établi dans ces temps-là, une punition à laquelle l'empereur l'avait condamné. On ignore la cause de la disgrâce de ce prince; mais comme il paraît que le patriarche Paul y avait contribué, on peut soupçonner qu'il ne s'accordait pas avec son frère sur l'article du monothélisme. Leur dissension croissant de jour en jour, l'empereur le fit assassiner, quoiqu'il eût plusieurs fois reçu de sa main la coupe sacrée. Cet

<sup>1</sup> Selon Abou'lfaradj, *chron. syr.* p. 112, ce fut l'empereur qui envoya un ambassadeur nommé Ptolémée, lequel conclut une paix de trois ans. La chronique syriaque du patriarche

Michel ajoute qu'il donna son fils Grégoire pour ôtage. — S.-M.

<sup>2</sup> On a pu voir ci-dev. § 18, p. 369, not. 3, que Théodose se trouvait à la bataille navale où Constant fut

horrible fratricide rendit Constant odieux<sup>1</sup>, et lui causa de cuisants remords, dont les suites furent très-funestes. Avant que de les raconter, il est nécessaire d'exposer l'état où se trouvait alors le royaume des Lombards.

Rotaris était mort en 652, après avoir régné seize ans<sup>2</sup> avec gloire. Son fils Rodoald ne lui survécut que quelques mois<sup>3</sup>; il fut tué par un seigneur lombard dont il avait violé la femme. Comme il ne laissait point de postérité, on lui donna pour successeur Aripert, fils du duc Gondoald, frère de la reine Théodelinde<sup>4</sup>. Après neuf ans d'un règne paisible, il mourut en 661. Mais comme s'il eût voulu que la tranquillité qu'il avait maintenue dans ses états expirât avec lui, il laissa une semence de troubles et de guerre en nommant ses deux fils Pertharit<sup>5</sup> et Gondebert<sup>6</sup> pour lui succéder également. L'un établit sa résidence à Milan, l'autre à Pavie; l'ambition de régner seuls les arma bientôt l'un contre l'autre. Gondebert plus faible ou plus violent, envoya Garibald, duc de Turin<sup>7</sup>, prier Grimoald, duc de Bénévent, de venir à son secours, lui promettant sa fille en mariage. Grimoald, aussi ambitieux que les deux frères, mais plus habile, se met en campagne à la tête d'une armée, résolu de dépouiller les deux rois et de monter à leur place sur le trône de Lombardie. Il

AN 661.

XXVI.  
Grimoald  
usurpe la  
couronne de  
Lombardie.

Paul. Diac.  
l. 4, c. 48, 49,  
50, 53, l. 5, c.  
1, 2, 3, 4, 5.  
Aimoin, l. 4,  
c. 32.

Rubens, hist.  
Raven. l. 4,  
p. 206 et 207.

Sigeb. chr.  
Pagi ad Bar.  
Giann. hist.

Nap. l. 4, c. 10.  
Murat. ann.  
Ital. t. IV,

p. 104, 108,  
109.

Abr. chr. de  
l'Hist. d'Ital.  
t. I, p. 242,  
250.

Hist. Ital.  
script. ab  
Assem. t. II,  
p. 248 et seq.

vaincu par les Arabes.—S.-M.

<sup>1</sup> Ses soldats, selon Aboulfaradj, *chron. syr.* p. 112, l'appelaient un autre Caïn.—S.-M.

<sup>2</sup> Selon Paul Diacre, l. 4, c. 48, durant seize ans et quatre mois.—S.-M.

<sup>3</sup> Le texte de Paul Diacre, l. 4, c. 50, lui donne un règne de cinq ans et sept jours; mais il est reconnu

qu'il y a erreur.—S.-M.

<sup>4</sup> *Aripertus filius Gunduuldi, qui fuerat germanus Theudelindæ reginæ.* Paul. Diac. l. 4, c. 50.—S.-M.

<sup>5</sup> *Bertarid* dans le texte de Paul Diacre, l. 4, c. 53.—S.-M.

<sup>6</sup> Godebert, dans Paul Diacre.—S.-M.

<sup>7</sup> *Garibaldus Tanninatum dux.* Paul. Diac. l. 4, c. 53.—S.-M.

laisse le gouvernement de Bénévent à son fils Romuald, prend la route de Pavie, se fait par ses largesses des partisans dans tout le pays qu'il traverse<sup>1</sup>. Il gagne même le député du roi lombard : et ce député, par une insigne trahison, lui vend les intérêts et la vie de son maître. A quelque distance de Pavie, le traître va trouver Gondebert, il lui conseille de venir par honneur au-devant de Grimoald ; mais il l'avertit de prendre une cuirasse sous sa robe, pour sûreté de sa personne. A la première entrevue, Grimoald embrasse Gondebert, et sentant qu'il était armé sous ses habits : *Eh quoi ! s'écrie-t-il, tu m'appelles à ton secours, et tu viens pour m'ôter la vie ?* en même temps il tire son épée, et la plonge dans le sein de ce malheureux prince. Un coup si terrible glace d'effroi les Lombards ; tout fléchit devant Grimoald, et il se trouve en un moment maître de Pavie et du royaume. Le roi assassiné avait un fils au berceau. Cet enfant, nommé Rambert<sup>2</sup>, fut sauvé par de fidèles serviteurs ; et Grimoald, méprisant son bas âge, le laissa vivre dans l'obscurité, sans en faire aucune recherche. Pertharit, qui régnait à Milan, effrayé du meurtre de son frère, prit la fuite, abandonnant sa femme Rodelinde et son fils Cunibert encore enfant. Ils furent mis entre les mains de l'usurpateur, qui les fit transporter à Bénévent<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Selon Paul Diacre, l. 4, c. 53, il était précédé dans sa marche par Trasemund comte de Capoue, chargé de soumettre Spolète et la Toscane. Ce même Trasemund fut fait plus tard duc de Spolète, par Grimoald devenu roi des Lombards, qui lui donna encore une de ses filles en mariage. Paul. Diac. l. 5, c. 16. — S.-M.

<sup>2</sup> Ou *Reginbert*. Paul. Diac. l. 4, c. 53. — S.-M.

<sup>3</sup> *Ad regem Avarum Cacanum pervenit; uxorem Rodelindam, et parvulum filium nomine Cunibertum relinquens, quos Grimoaldus Beneventum in exilium direxit.* Paul. Diac, l. 4, c. 53. — S.-M.

Garibald ne jouit pas long-temps des fruits de sa perfidie : il fut assassiné à Turin le jour de Pâques, dans l'église de Saint-Jean, par un domestique de Gondebert<sup>1</sup>, qui fut lui-même sur-le-champ percé de coups.

Grimoald, devenu maître de toute la Lombardie, se fit proclamer roi, et prit pour femme la sœur des deux princes, qui lui avait été promise. Il renvoya ses troupes à Bénévent, et retint seulement avec lui les principaux officiers, auxquels il distribua de grandes terres. Pertharit s'était réfugié auprès du khakan des Avars, qui le fit bientôt sortir de ses états, de peur de s'attirer une guerre, dont Grimoald le menaçait<sup>2</sup>. Le prince fugitif, entendant vanter la clémence de son ennemi, prit l'étrange résolution d'aller se jeter entre ses bras<sup>3</sup>. Il vient à Lodi, et lui fait savoir son arrivée. Grimoald, étonné de cette hardiesse, mais flatté en même temps d'un trait de confiance si extraordinaire, lui promet sûreté, et l'invite à venir le trouver. L'entrevue se passe en embrassements mutuels et en protestations d'amitié<sup>4</sup>. Grimoald lui jure qu'il le trai-

AN 662.

XXVII.  
Aventures  
de Perthar-  
rit.

<sup>1</sup> *Parvus homunculus, ex propria familia Godeberti oriundus.* Paul. Diac. l. 4, c. 53. — S.-M.

<sup>2</sup> Selon Eddius, dans la vie de St. Wilfrid, le prince des Avars, *rex Hunnorum*, lui avait juré en présence de son idole, *in init fœdus in deo suo idolo*, de ne jamais le livrer à ses ennemis, *ut nunquam inimicis prodidisset vel dedisset.* Le khakan, qui n'était pas en situation alors de soutenir la guerre contre les Lombards, refusa de le livrer aux envoyés de Grimoald; mais pour ne pas avoir de guerre, il le fit sortir de

ses états, *dixit ei, ut in quam partem vellet pergeret, ne propter eum Avars cum Langobardis inimicitias contraherent.* Paul. Diac. l. 5, c. 2. — S.-M.

<sup>3</sup> *Bertaridus, Italiam ad Grimoaldum revertens repetiit, audierat enim eum clementissimum esse.* Paul. Diac. l. 5, c. 2. — S.-M.

<sup>4</sup> *Bertaridus adveniens ad Grimoaldum ingressus, cum ejus se vestigiis advolvere conatus esset, rex eum clementer retinuit, usque ad os suum ad osculumque erexit.* Paul. Diac. l. 5, c. 2. — S.-M.

tera en frère ; il le loge dans un palais , et lui donne un état convenable à un prince. Mais les devoirs que les habitants de Pavie s'empressaient de rendre au fils de leur ancien roi allarment les ministres de l'usurpateur. Ils font entendre à Grimoald qu'il est perdu s'il ménage Pertharit. On prend la résolution d'enlever le prince la nuit suivante, et de le transporter dans un château éloigné, où il demeurera prisonnier tant qu'on jugera à propos de le laisser vivre. Pour le mettre hors d'état de défense, on imagine de lui faire passer la nuit à boire, et de l'enivrer. Dans ce dessein, le roi lui envoie quantité de viandes et de vins de plusieurs sortes. Pertharit invite tous ses amis ; on se met à table ; déjà le prince commençait à oublier ses disgraces, lorsqu'un ancien domestique de son père trouve moyen de lui parler à l'oreille et de l'instruire du dessein de Grimoald. Pertharit, sans changer de contenance, continue de boire, mais il donne ordre secrètement de ne lui servir que de l'eau. Feignant d'être ivre, il se lève de table de bonne heure, congédie les convives, et fait part à Hunulf, son confident, de ce qu'il venait d'apprendre. Déjà son palais était environné de gardes. Hunulf, fécond en expédients, lui fait prendre un habit d'esclave, le charge de matelas, et le conduit devant lui hors du palais, en le faisant avancer à coups de bâton, et criant qu'il aimerait mieux ne boire de sa vie que de tenir tête à cet ivrogne de Pertharit. Les gardes éclatant de rire les laissent passer, sans reconnaître Pertharit, courbé sous le fardeau dont il paraissait accablé. Arrivé au mur de la ville, Hunulf le fait descendre le long d'une corde, et retourne dans sa maison. Pertharit trouve un cheval sur lequel il gagne

Asti avant le jour; il s'y fait connaître à quelques amis<sup>1</sup>, qui prennent avec lui la route de Turin; il passe les Alpes<sup>2</sup>, et se retire en France auprès de Clotaire III, roi de Neustrie et de Bourgogne.

Avant que de sortir de son palais, Pertharit avait, sous différents prétextes, écarté tous ses gens; il n'y avait laissé qu'un fidèle domestique, avec ordre de tenir les portes fermées le plus long-temps qu'il pourrait, afin de lui donner le moyen de s'éloigner, sans que Grimoald fût informé de sa fuite. Le domestique arrêta les soldats jusque bien avant dans le jour, sous prétexte que son maître, s'étant pris de vin, n'était pas encore éveillé. Enfin, sur un ordre de Grimoald, on enfonce les portes, on cherche de toutes parts. Les gardes, furieux de ne pas trouver Pertharit, se jettent sur le gardien du palais; ils le traînent par les cheveux devant le roi, comme un complice de l'évasion de son maître. Le roi l'interroge, et ayant tout appris de sa bouche, *que pensez-vous*, dit-il à ses courtisans, *que mérite cet homme?* Un homme est perdu, quand le prince consulte les courtisans sur une belle action, qu'ils soupçonnent être désagréable au prince. Tous répondirent qu'il méritait la mort; ils ne différaient dans leurs avis que sur le genre de supplice, n'en pouvant trouver d'assez rigoureux. *Et moi*, reprit Grimoald, *je juge qu'il est digne de récompense, pour avoir sauvé son maître au péril de sa vie*<sup>3</sup>. En

xxviii.  
Générosité  
de Grimoald.

<sup>1</sup> *Ad Astensem civitatem, in qua Bertaridi amici manebant.* Paul. Diac. l. 5, c. 2. Les mots suivants, *et qui adhuc Grimoaldo rebelles ex-tabant*, qu'on trouve dans quelques manuscrits de Paul Diacre, semblent

indiquer que cette ville n'avait pas voulu reconnaître l'autorité de Grimoald. — S.-M.

<sup>2</sup> *Clastra Italiae.* Paul. Diac. l. 5, c. 2. — S.-M.

<sup>3</sup> *Per eum qui me nasci fecit*, in-



même temps il lui donna dans sa maison le même office qu'il avait exercé auprès de Pertharit, lui promettant de nouvelles faveurs s'il le servait avec autant de zèle qu'il avait servi son premier maître. Apprenant qu'Hunulf s'était retiré dans une église pour se mettre à couvert de sa colère, il lui fit dire qu'il lui donnait sa parole de roi, de ne lui faire aucun mal, s'il se mettait entre ses mains. Hunulf se rendit au palais avec confiance. Grimoald écouta avec plaisir le récit de son stratagème, le combla d'éloges, lui conserva tous ses biens, et y ajouta de nouvelles graces. Hunulf vivait heureux dans le palais de Grimoald, s'il eût pu l'être tandis que son maître était dans l'infortune. Au bout de quelques jours, comme Grimoald lui demandait s'il ne se trouvait pas mieux avec lui, que de traîner une vie misérable à la suite d'un fugitif : *Prince*, répondit Hunulf, *je vous rends grâces de vos bienfaits ; mais si vous me permettez de vous parler avec franchise, je préférerais à toute autre fortune celle de partager les malheurs de Pertharit.* Le roi ayant fait la même question à l'autre officier, en reçut la même réponse. Attendri jusqu'aux larmes d'une fidélité si constante et si désintéressée, et plus jaloux de l'amour que savait inspirer Pertharit qu'il ne l'avait été de sa couronne, il loua ces généreux serviteurs, leur permit d'emporter tout ce qui leur appartenait, et donna ses ordres pour les conduire en sûreté auprès de leur ancien maître.

xxix.  
Victoire de  
Grimoald  
sur les Fran-  
çais.

Ce magnanime usurpateur eut bientôt occasion de montrer encore par son habileté dans la guerre, qu'il

*quit, dignus est homo iste bene habere, qui se pro fide sui domini morti*

*tradere non recusavit.* Paul. Dia.  
1. 5, c. 3. — S.-M.

était digne de la couronne, s'il ne l'eût pas acquise par un crime. Une armée française entra en Italie<sup>1</sup>, sous prétexte de défendre les droits de Pertharit, et s'avança jusqu'aux environs d'Asti. Grimoald alla camper à la vue des ennemis; et peu après, comme s'il eût craint une bataille, il abandonna son camp, qu'il laissa bien fourni de provisions de bouche et des meilleurs vins d'Italie. C'était le stratagème qu'avait autrefois employé le célèbre Cyrus, pour tailler en pièces l'armée des Massagètes. Les Français s'emparèrent du camp des Lombards, et, dans la joie de ce succès inespéré, ils se livrèrent à la débauche. Pendant la nuit, lorsqu'ils étaient ensevelis dans le sommeil, Grimoald revint sur eux, et fit un si grand carnage, qu'il n'en retourna qu'un très-petit nombre au-delà des monts<sup>2</sup>.

Ce fut dans ces conjonctures, que Constant prit la résolution de passer en Italie. Depuis la destruction de l'empire d'Occident, aucun empereur n'avait entrepris ce voyage. Un dessein si extraordinaire étonna l'Orient, et donna lieu aux plus étranges conjectures. Le bruit se répandit que son frère Théodose, qu'il avait fait assassiner, venait toutes les nuits l'effrayer durant le sommeil, et que son ombre sanglante se présentant à lui en habit de diacre, et tenant entre ses mains une coupe pleine de sang, lui criait d'une voix terrible : *buvez, mon frère*. On prétendit que ce fantôme le

xxx.  
Constant  
passe en Ita-  
lie.  
Theoph. p.  
289, 292.  
Cedr. t. i, p.  
435, 436.  
Zon. l. 14, t. 2,  
p. 88, 89.  
Anast. in  
Vital.  
Manass.  
p. 78.  
Glycas, p.  
278.  
Paul. Diac.  
l. 5, c. 6 et seq.  
Beda, de sex

<sup>1</sup> Elle passa de Provence en Italie, dit Paul Diacre, l. 5, c. 5, *hac tempestate Francorum exercitus de Provincia egrediens, in Italiam introivit.* — S.-M.

<sup>2</sup> Le lieu où se livra la bataille

s'appelait *Rivus*, dans le territoire d'Asti. *Locus ubi hoc gestum est prælium Francorum, usque hodie Rivus appellatur, nec longè distat ab Astensis civitatis mœnibus.* Paul. Dia. l. 5, c. 5. — S.-M.

mundi stat.,  
oper. t. 2, p.  
116.

Ignotti Cas-  
sin. hist. ap.  
Peregrin. in  
Murat. t. 2,  
p. 264.

Peregrin. de  
fin. ducat.  
Benevent. p.  
65, 66.

Holstenius,  
ad Ital. Clu-  
ver. p. 1203.  
Combesis,  
hist. Monot.  
c. 15.

Pagiad. Bar.  
Du Cange,  
fam. Byz. p.  
120.

Fleury, hist.  
ecclési. l. 39,  
art. 32.

Giann. hist.  
Ital. l. 4, c.  
10.

Murat. ann.  
Ital. t. iv, p.  
121.

Abr. chr. de  
l'hist. d'Ital.  
t. 1, p. 250 et  
suiv.

suivit en Italie, en Sicile, et ne cessa de le persécuter jusqu'à la mort. D'autres disaient que s'étant rendu odieux à tout l'Orient par les cruautés exercées sur le pape Martin, sur l'abbé Maxime, sur un grand nombre d'orthodoxes, et plus encore par le meurtre de son frère, il ne pouvait plus supporter la vue de Constantinople. Mais la raison qu'il donnait lui-même était le désir de reconquérir l'Italie entière, par l'expulsion des Lombards<sup>1</sup>, et de rétablir à Rome le siège de l'empire, disant que *la mère méritait plus de considération que la fille*. Il équipa donc une flotte, y rassembla ce qu'il avait de soldats; et s'étant embarqué vers la fin de l'année 662, avec ses trésors, il envoya ordre à l'impératrice et à ses trois fils de venir le joindre dans le port. Mais André, son chambellan, et Théodore de Colones, soulevèrent le peuple, qui les retint par force à Constantinople. Ce refus qu'on lui faisait de sa famille ne le retarda pas d'un moment. Monté sur le tillac de son vaisseau, il cracha contre la ville, et fit sur-le-champ mettre à la voile. Il alla passer dans Athènes<sup>2</sup> le reste de l'hiver, et dès les premiers jours du printemps il partit pour l'Italie.

AN 663.

XXXI.  
Il attaque  
Bénévent.

Tarente appartenait encore à l'empire. Constant y débarqua ses troupes, et fit venir des renforts de Naples et de Sicile. Il marcha vers l'Apulie, dont les Lombards de Bénévent étaient les maîtres. Cette incursion imprévue répandit la terreur. Les villes furent abandonnées. Lucérie fut prise d'assaut, pillée et rasée<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *Italiam de Langobardorum manu eruere cupiens.* Paul. Diac. l. 5, c. 6. — S.-M.

<sup>2</sup> *Venit Constantinus Augustus de*

*regia urbe per litteraria in Athenas.* Anast. de vit. pont. Rom. p. 51. — S.-M.

<sup>3</sup> *Luceriam opulentam Apulia*

Mais la situation avantageuse d'Acérenza [*Acherontia*<sup>1</sup>] arrêta ce torrent. L'empereur, désespérant de prendre la place autrement que par famine, ne jugea pas à propos de perdre un temps précieux; il leva le siège, et alla camper à la vue de Bénévent. A cinq lieues de cette ville, près d'un lieu nommé aujourd'hui Mirabella, était située Éclane, ville épiscopale. Constant la détruisit de fond en comble. Il en reste encore les ruines, d'où l'on a tiré de belles statues, qui ont été transportées en Espagne. L'évêché d'Éclane fut transféré à *Frequentum*, aujourd'hui *Frigento*. Romuald, fils de Grimoald, commandait dans Bénévent; ce jeune prince<sup>2</sup> ne s'effraya pas des bravades de l'empereur. Plein de courage, mais trop faible pour livrer bataille, il fit partir Sesvald, son gouverneur<sup>3</sup>, pour aller à Pavie demander du secours à son père. En attendant il repoussa vaillamment tous les assauts, fit de fréquentes sorties, surprit plusieurs fois les ennemis dans leurs retranchements, ruina leurs travaux, brûla leurs machines, et ne perdit pas un pouce de terrain jusqu'à l'arrivée de Grimoald. Le prêtre Barbatus encourageait les assiégés, la plupart encore païens ou ariens, ainsi que leur duc, et leur promettait la protection du ciel, s'ils renonçaient à leurs erreurs. Cependant Grimoald, dès qu'il eut appris le danger où étaient son fils et son duché, s'était mis en marche

*ovitatem expugnatam fortius invadens diruit, et ad solum usque prostravit.* Paul. Diac. l. 5, c. 7. — S.-M.

<sup>1</sup> Le nom de cette ville est diversement écrit dans les manuscrits de Paul Diaque, l. 5, c. 7. Les uns donnent *Arentia*, et d'autres *Acherun-*

*tia et Agerentia.* — S.-M.

<sup>2</sup> *Romoaldus Grimoaldi filius, adhuc juvenculus ducatum tenebat.* Paul. Diac. l. 5, c. 7. — S.-M.

<sup>3</sup> *Nutricium suum Sesvaldum ad patrem Grimoaldum trans Padum direxit.* Paul. Diac. l. 5, c. 7. — S.-M.

à la tête d'une armée. Plusieurs Lombards l'abandonnèrent en chemin, et retournèrent chez eux, se persuadant que le roi demeurerait à Bénévent, après en avoir éloigné les ennemis, et qu'il ne reviendrait plus à Pavie. Cette désertion ne retarda pas sa marche. Craignant l'impatience des Bénéventins, il envoya devant lui Sesvald, pour assurer son fils qu'il allait incessamment le délivrer<sup>1</sup>. Arrivé aux portes de Bénévent, Sesvald fut fait prisonnier. L'empereur, ayant appris de lui le sujet de sa commission, le fit conduire au pied du mur, avec ordre de dire à Romuald que son père, ne pouvant le secourir, lui ordonnait de se rendre. Le prisonnier promit tout ce qu'on voulut; mais lorsqu'il vit Romuald paraître sur la muraille : *Prince, lui cria-t-il, ayez bon courage : votre père est sur le point d'arriver; il doit camper la nuit prochaine au bord du Sangro*<sup>2</sup>. *Je vous recommande ma femme et mes enfants, car ces lâches vont m'ôter la vie.* A peine avait-il achevé, que Constant outré de colère, moins généreux que Grimoald, lui fit abattre la tête. Elle fut jetée dans la ville, et vint tomber aux pieds de Romuald, qui, après l'avoir tendrement baisée et arrosée de ses larmes, la fit déposer dans une sépulture honorable<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Il paraît par ce que dit Paul Diacre, l. 5, c. 8, que Romuald avait fait une trêve avec l'empereur, et qu'il lui avait donné pour garantie de sa parole sa sœur Gisa. On voit par un autre passage du même historien que l'empereur emmena cette princesse en Sicile et qu'elle y mourut. *Regis filia, quam de Benevento obsidem nomine Gisa sublatam dixi-*

*mus, Siciliam veniens diem clausit extremum.* Paul. Diac. l. 5, c. 14. — S.-M.

<sup>2</sup> *Sangrum fluvium.* Le Sangro est une rivière qui traverse de l'ouest à l'est l'Abruzze citérieure, et va se jeter dans la mer adriatique. — S.-M.

<sup>3</sup> *Caput Romualdus sibi deferri jussit, idque lachrymans osculatus est, dignoque in loculo tumulari precepit.* Paul. Diac. l. 5, c. 8. — S.-M.

L'empereur n'eut pas le courage d'attendre l'armée des Lombards; il leva le siège et prit le chemin de Naples. Mittola<sup>1</sup>, comte de Capoue, l'attaqua dans sa marche<sup>2</sup>, et lui tua beaucoup de soldats, près du fleuve Calor<sup>3</sup>. Ce double échec rabattit sa fierté; mais Saburrus, un de ses lieutenants<sup>4</sup>, se flatta d'effacer ces affronts et de rétablir l'honneur des armes romaines. Dès que l'empereur fut à Naples, il lui demanda vingt mille hommes, promettant de battre infailliblement les Lombards. L'empereur eut l'imprudence de lui confier ce nombre de troupes, avec lesquelles Saburrus alla camper dans le voisinage de Bénévent<sup>5</sup>. Grimoald était entré dans la place, et se préparait à sortir lui-même pour donner une leçon à ce présomptueux général. Son fils le pria de lui en laisser l'honneur, l'assurant qu'il lui rendrait bon compte de ce fanfaron. Romuald marche aux ennemis, et trouve plus de résistance qu'il ne s'y était attendu. L'armée de Saburrus était en grande partie composée de Napolitains, exercés depuis long-temps à combattre les Bénéventins, et piqués contre eux d'une émulation de courage. Le choc fut rude et la victoire balançait, lorsqu'un Lombard nommé Amalong, porte-lance du roi, et renommé pour sa force extraordinaire, tenant à deux mains une

xxxii.  
Il lève le  
siège.

<sup>1</sup> Ce nom est écrit *Micola*, *Mirula*, *Mitla* et *Mittola*, dans les manuscrits de Paul Diaque, l. 5, c. 9. — S.-M.

<sup>2</sup> En un lieu qui du temps de Paul Diaque, l. 5, c. 9, s'appelait *Pugna*. *In loco*, dit-il, *qui usque hodie Pugna dicitur*. — S.-M.

<sup>3</sup> Il s'appelle actuellement *Calore*, on le trouve dans la Principauté ulgérienne. — S.-M.

<sup>4</sup> *Unus ex ejus optimatibus, cui nomen Saburrus erat*. Paul. Diaque, l. 5, c. 10. Je pense que le nom de ce personnage était le même que celui de Sapor, qui se prononçait *Schahpour* chez les Perses, *Schabouh* chez les Arméniens et *Sabour* ou *Schaboun* chez les Arabes. — S.-M.

<sup>5</sup> En un lieu nommé *Forinus*, selon Paul Diaque, l. 5, c. 10. — S.-M.

grosse javeline, perça un cavalier napolitain avec tant de furie, que l'ayant enlevé de dessus son cheval, il le jeta mort par-dessus sa tête. Un fait d'armes si étonnant effraya tellement les troupes de Saburrus, qu'elles ne songèrent plus qu'à sauver leur vie. Il en périt plus dans la fuite que dans la bataille; et Saburrus, au lieu de dépouilles et de prisonniers qu'il avait promis, ne ramena que les tristes débris d'une armée entièrement défaite. Romuald triomphant alla recevoir entre les bras de son père les témoignages de joie et les éloges que méritait sa valeur.

xxxiii.  
Son voyage  
à Rome.

Constant, ayant perdu l'espérance de réduire les Lombards, marcha vers Rome, résolu de réparer aux dépens de ses sujets les pertes qu'il avait essuyées de la part des ennemis. Il y arriva le mercredi 5 juillet. Le pape Vitalien, à la tête de son clergé, l'alla recevoir à deux lieues de la ville, et le conduisit à l'église de Saint-Pierre, où l'empereur laissa un riche présent. Le samedi suivant, il visita l'église de Sainte-Marie-Majeure, et y fit encore une offrande. Le lendemain il se rendit une seconde fois à Saint-Pierre avec toute son armée. Le clergé vint processionnellement au-devant de lui. Il y entendit la messe, et mit sur l'autel une pièce d'étoffe d'or. Le samedi, il alla faire sa station dans l'église de Saint-Jean-de-Latran. Il dîna dans la basilique de Jules. Le dimanche, il entendit la messe à Saint-Pierre, et après le saint sacrifice, l'empereur et le pape s'embrassèrent et se dirent adieu. C'était le douzième jour depuis son arrivée; et pendant tout ce temps le prince n'avait donné que des marques de dévotion et d'une pieuse libéralité. Mais le reste de ce jour et le lendemain avant son départ il sut bien se

payer avec usure de ses présents. Depuis qu'il avait éprouvé la valeur des Lombards, il avait perdu l'envie de fixer son séjour à Rome. Avant que de la quitter, il en pillà les églises; tous les ornements, tous les vases précieux échappés aux Goths et aux Vandales, devinrent la proie de ce prince sacrilège. Il enleva jusqu'aux carreaux de bronze dont était couvert le Panthéon, nommé dès lors Notre-Dame-de-la-Rotonde. De retour à Naples, il s'avança jusqu'à Rhégium<sup>1</sup>; et après avoir encore été battu en ce lieu par les Lombards, il passa en Sicile, et choisit Syracuse pour sa demeure.

Cette expédition, qui devait rendre à l'empire toute l'Italie, ne fit qu'affermir et étendre davantage la puissance des Lombards. Grimoald étant retourné à Pavie, son fils Romuald<sup>2</sup> conquit sur l'empire Bari [*Barium*], Tarente, Brindes [*Brundusium*] et toute l'ancienne Calabre<sup>3</sup>. Il ne resta aux empereurs dans l'Italie méridionale que Gaète, Naples, Amalfi [*Amalphis*], Otrante [*Hydruntum*], Gallipoli [*Callipolis*], et quelques villes sur le bord de la mer dans le pays des Brutiens, qu'on nomme aujourd'hui la Calabre ultérieure.

Les Lombards de Bénévent, à l'exemple de Romuald, achevèrent de se convertir à la religion catholique, et choisirent pour évêque Barbatus, aux prières duquel ils attribuaient leur délivrance, autant qu'à la force de leurs armes. Grimoald, de retour à Pavie,

XXXIV.  
Progrès des  
Lombards.

XXXV.  
Suite du  
règne de  
Grimoald.

<sup>1</sup> Il paraît qu'il fit ce voyage par terre, car on lit dans Anastase, *de vit. pont. Roman.* p. 52, *terreno itinere perrexit Rhegium.* — S.-M.

<sup>2</sup> Selon Paul Diacre, l. 5, c. 25, son père Grimoald lui donna pour femme Theudrade ou Théodorade fille de Loup, duc de Frioul, dont il sera

question ci-après, § 35, p. 392, not. 2. — S.-M.

<sup>3</sup> *Romoaldus Beneventanorum dux, congregata exercitus multitudine, Tarentum expugnavit et cepit, parique modo Brundusium, et omnem illam quæ in circuitu est latissimam regionem suæ ditioni subjugavit.*



trouva son état en désordre par la mauvaise conduite de Loup, duc de Frioul, auquel il en avait confié le gouvernement pendant son absence<sup>1</sup>. Loup, s'étant retiré dans son duché, leva l'étendard de la révolte<sup>2</sup>. Le roi, ne voulant pas armer les Lombards les uns contre les autres, se servit du secours des Avars pour réduire les rebelles<sup>3</sup>. Loup fut vaincu après un combat opiniâtre<sup>4</sup> qui dura trois jours, et qui se termina par sa défaite entière et sa mort<sup>5</sup>. Mais ce ne fut pas sans peine que Grimoald vint à bout de renvoyer dans leur pays ces dangereux alliés, qui prétendaient demeurer maîtres du Frioul par droit de conquête<sup>6</sup>. Il donna ce duché à Vectaris<sup>7</sup>, qui défit les Esclavons<sup>8</sup> et qui gouverna ses états avec sagesse. Grimoald, pendant la guerre avec l'empereur, avait reçu plusieurs insultes

Paul. Diac. l. 6, c. 1.—S.-M.

<sup>1</sup> *Huic Lupo quando Grimoaldus Beneventum perrexit, suum palatium commendavit.* Paul. Diac. l. 5, c. 17.—S.-M.

<sup>2</sup> *Lupus dum rege absente multa insolenter apud Ticinum egisset, quippe quia eum reversurum non aestimaret, revertente rege, sciens eundem, quæ non rectè gesserat, displicere, Forum Julii petens, contra eundem regem suæ nequitie conscius rebellavit.* Paul. Diac. l. 5, c. 18.—S.-M.

<sup>3</sup> *Nolens civile bellum inter Langobardos excitare, regi Avarum Cacano mandavit, ut in Forum Julii contra Lupum ducem cum exercitu veniret.* Paul. Diac. l. 5, c. 19.—S.-M.

<sup>4</sup> Il fut livré en un lieu nommé *Fluvius* par Paul Diacre, l. 5, c. 19.—S.-M.

<sup>5</sup> Le fils de ce duc nommé Warne-

frid se retira chez les Slaves de la Carinthie, *ad Sclavorum gentem in Carnuntum, quod corruptè vocitant Carantanum*; il y réunit une armée, avec laquelle il rentra dans le Frioul. Il y fut vaincu et tué en un lieu nommé *Nemas* auprès de Ciudad di Friuli, *apud Nemas castrum, quod non longè à Foro Julii distat.* Paul. Diac. l. 5, c. 22.—S.-M.

<sup>6</sup> *Dicentes, Forum Julii se minime relicturos, quam armis propriis conquisissent.* Paul. Diac. l. 5, c. 20.—S.-M.

<sup>7</sup> Il était né à Vicence, *qui fuit oriundus de Vicentina urbe.* Paul. Diac. l. 5, c. 23.—S.-M.

<sup>8</sup> Ce sont les Slaves de la Carinthie, dont il a été question ci-dessus. Ils furent vaincus en un lieu nommé *Broxas*, non loin de Ciudad di Friuli, sur les bords du *Natiso*, l'un des affluents de l'Isonzo, *ad pontem Natisonis fluminis.*—S.-M.

des habitants de Forlimpopoli [*Forum Popilii*], ville de l'exarcate. Pour s'en venger<sup>1</sup>, il y entra par surprise le samedi saint, pendant que toute la ville était rassemblée dans le baptistère; il fit un horrible massacre des habitants, sans épargner les diacres mêmes, qui administraient alors le baptême, et qui furent égorgés sur les fonts. Il rasa la ville. Il ne traita pas moins cruellement Oderzo [*Opitergium*<sup>2</sup>], où Tason et Cacccon, ses deux frères, avaient péri par une trahison<sup>3</sup>. La religion catholique, que Jean, évêque de Bergame, fit embrasser à ce prince, adoucit dans la suite la dureté de ses mœurs, et son exemple entraîna le reste des Lombards. On s'aperçut bientôt de cet heureux changement. Il ajouta plusieurs lois au code de Rotaris, et corrigea celles qui se ressentaient encore de la férocité primitive de la nation. Alzéco, chef d'une horde de Bulgares<sup>4</sup>, étant venu en Italie lui offrir ses services et lui demander un établissement, Grimoald l'adressa à son fils, auquel il céda en 667 le duché de Bénévent; car jusqu'alors Romuald n'en avait eu que l'administration. Ces nouveaux hôtes étaient un puissant secours contre les entreprises de l'empereur, qui semblait ne rester en Sicile qu'à dessein de faire une nouvelle tentative. Romuald donna pour demeure aux Bulgares quelques villes du Samnium, qu'on nomme

<sup>1</sup> Il traversa le mont Bardone qui faisait partie des Apennins, *per Alpem Bardonis Tusciam ingressus*, dit Paul Diacre, l. 5, c. 27. — S.-M.

<sup>2</sup> Il en partagea le territoire, dit Paul Diacre, l. 5, c. 27, entre les habitants de Ciudad di Friuli et ceux de Trévise et de Céneda. — S.-M.

<sup>3</sup> Voyez ci-dev. p. 180, not. 1, 2

et 3, liv. LVIII, § 3. — S.-M.

<sup>4</sup> On ignorait, dit Paul Diacre, l. 5, c. 29, le motif qui dirigeait vers l'Italie ce chef de Bulgares. *Bulgarorum dux, Alzecco nomine, incertum quam ob causam à sua gente digressus, Italiam pacificè introiens, cum omni sui ducatus exercitu.* — S.-M.

aujourd'hui le comtat de Molise<sup>1</sup>; et Giannone observe que leur langage contribua encore à l'altération de la langue latine déjà corrompue par le mélange des Lombards.— [Ces Bulgares adoptèrent la langue du pays, sans perdre l'usage de leur propre idiôme, dont ils se servaient encore long-temps après <sup>2</sup>.] — Un traité que Grimoald fit à la fin de son règne avec Childéric II, roi de France, alarma tellement Pertharit, qu'il résolut de se sauver chez les Saxons, en Angleterre<sup>3</sup>. Il était déjà embarqué<sup>4</sup>, lorsqu'il apprit la mort de Grimoald. Ce prince, mourant après neuf années d'un règne glorieux, nomma pour son successeur Garibald, qu'il avait eu de la fille d'Aripert<sup>5</sup>; il le préféra, quoiqu'en bas âge, au duc de Bénévent qu'il chérissait, et qui avait déjà fait connaître sa prudence et sa valeur, parce que Romuald n'était pas né d'un mariage légitime. J'ai conduit l'histoire de Grimoald jusqu'à sa mort qui n'arriva qu'en 671, pour n'être pas obligé d'interrompre ce qui me reste à raconter du règne de Constant.

Les Siciliens furent d'abord comblés de joie de voir

<sup>1</sup> Ces villes étaient *Sepianum* (plus anciennement *Sepinum*), actuellement *Sipicciano*; *Bovianum*, actuellement *Boiano*, et *Isernia* qui porte encore à présent le même nom. Paul Diacre ajoute, l. 5, c. 29, qu'on y joignit d'autres villes avec leur territoire, et *alias cum suis territoriis civitates*. On changea le titre qu'Alzéco portait dans sa langue naturelle, pour lui donner celui de *Gastald*, que l'on attribuait aux gouverneurs lombards, *Alzeconem mutato dignitatis nomine de duce Gastaldium vocitari præcepit*.— S.-M.

<sup>2</sup> *Qui usque hodie in his, ut dixi-*

*mus, locis habitantes, quamquam et latinè loquuntur, lingue tamen propriæ usum minimè amiserunt*. Paul. Diac. l. 4, c. 29.— S.-M.

<sup>3</sup> *Egressus à Gallia, ad Britanniam insulam, Saxonumque regem properare disponit*. Paul. Diac. l. 5, c. 32.— S.-M.

<sup>4</sup> *Bertaridus egressus de Gallia navem ascendit, ut ad Britanniam insulam ad regnum Saxonum transiret*. Paul. Diac. l. 5, c. 33.— S.-M.

<sup>5</sup> *Relicto Garibaldo filio suo quem ei Ariperti regis filia genuerat, regē adhuc puerilis ætatis*. Paul. Diac. l. 5, c. 33.— S.-M.

l'empereur fixer dans leur île le siège de l'empire; mais cette joie ne fut pas longue. Ils éprouvèrent bientôt l'insatiable avidité de ce prince, qui multipliait les impôts et les exigeait avec inhumanité. On séparait les femmes de leurs maris, les enfants de leurs pères<sup>1</sup>. On dépouillait les églises; on enlevait les vases sacrés. Cette île, la plus riche et la plus fertile de l'univers, malheureuse par sa propre fertilité qui fait l'attrait du brigandage, souvent ravagée par les Barbares, plus souvent encore par l'avarice de ses maîtres, n'avait jamais été si cruellement pillée. Le désespoir des Siciens fut porté à un tel point, qu'un grand nombre d'entre eux préférèrent de vivre sous la domination des Musulmans; ils passèrent en Syrie et s'établirent à Damas, où ils oublièrent leur religion avec leur patrie<sup>2</sup>. Pendant que Constant désolait l'intérieur de son empire, Moawiah, qui n'avait plus besoin de paix, en dépeuplait les frontières. Abd-errahman, fils de Khaled<sup>3</sup>, se signalait par ses ravages; il enleva un nombre infini d'habitants. Cinq mille Esclavons passèrent en Asie et se joignirent à lui. Il les conduisit en Syrie, et leur donna des habitations aux environs d'Apamée<sup>4</sup>.

AN 664.

xxxvi.  
Conquêtes  
des Sarra-  
sins.Theoph. p.  
289, 290.  
Anast. in  
Vitaliano.  
Hist. misc. l.  
19, ap. Mu-  
rat. t. I, part.  
I, p. 136.  
Paul. Diac.  
l. 5, c. II.  
Murat. ann.  
Ital. t. 4, p.  
133.

<sup>1</sup> *Talem afflictionem posuit in populo, seu habitatoribus, vel possessoribus provinciarum Calabriae, Siciliae, Africae, Sardiniae, ut etiam uxores a maritis, vel filios a patre separarent.* Anast. de vit. pont. Rom. p. 52. — S.-M.

<sup>2</sup> Le passage de Théophane, p. 289, où il est question de ces Siciens établis en Syrie, semble plutôt indiquer que c'étaient des captifs enlevés par les Arabes. Ἐχμαλωτίσθη μέρος τῆς Σικελίας, καὶ ἐκίσθησαν ἐν Λαμασκό θάλασσι αὐτῶν. — S.-M.

<sup>3</sup> Ὁ Ἀβδερραχμᾶν ὁ τοῦ Χαλίδου. Theoph. p. 289. Khaled, ce célèbre général arabe surnommé l'épée de Dieu. Il en a été souvent question. Abd-errahman, selon Aboulféda, ann. musul. I, 307, mourut empoisonné en l'an 45 de l'hégire (23 mars 665 — 12 mars 666), par l'ordre de Moawiah, qui craignait que les Syriens dont il était aimé ne le fissent khalife. — S.-M.

<sup>4</sup> Ils y furent établis en un lieu nommé *Scénocobolus*. Οἱ δὲ Σκλαῖνοι προσρύντες οὖν αὐτῷ ἐν Συρίᾳ κατήλθον χιλιάδες πέντε, καὶ ὤκησαν εἰς τὴν

Bousour, autre lieutenant de Moawiah, pénétra en Arménie<sup>1</sup>; et après l'avoir mise à feu et à sang pendant l'été, il y laissa Phadadas<sup>2</sup> pour continuer de la ravager pendant l'hiver.

AN 665.

xxxvii.  
Seconde ex-  
pédition des  
Sarrasins en  
Afrique.

Elmacin,  
hist. Sarr.

p. 47.  
Pagi ad Bar.  
Mém. Acad  
Inscr. t. 21,  
hist. p. 116,

117.  
Deguignes,  
hist. des  
Huns, t. 1, p.  
346.

Cardonne,  
Hist. de l'A-  
frique, t. 1,  
p. 25 et suiv.  
Hist. Univ.  
t. 15, p. 469,  
470.

L'année suivante est célèbre dans les annales des Sarrasins par une seconde expédition en Afrique. L'empereur, non content d'épuiser par ses vexations la Sicile, la Calabre et la Sardaigne, porta ses mains avides sur l'Afrique<sup>3</sup>. Les Africains avaient besoin de secours, loin d'être en état de supporter de nouvelles charges. Cependant il leur envoya ordre de lui payer une somme pareille à celle qu'ils payaient tous les ans aux Sarrasins. C'était, disait-il, pour les punir d'avoir sans son consentement traité, dix-sept ans auparavant, avec Abd-allah; engagement forcé dont il était lui-même la cause, n'ayant alors envoyé aucun secours pour opposer aux armes des Musulmans. Cette demande de l'empereur, publiée au milieu de Carthage, alarma toute la ville. On s'écrie que *l'empereur veut donc partager avec les Sarrasins les dépouilles de la province; qu'il vienne lui-même; qu'il nous arrache la vie que les Sarrasins nous ont laissée*. On chasse l'envoyé; on l'oblige de se rembarquer au plus vite. Une partie de la province se soulève. — [Moa-

Ἀπάμειαν χώραν ἐν κώμῃ Σευκοκόδω. Théoph. p. 289. Je crois que ce nom est corrompu, et qu'il s'agit ici de *Seleucobélus*, ville que Plin., V, 23, et d'autres auteurs anciens placent dans le territoire d'Apamée. — S.-M.

<sup>1</sup> Théophane, p. 289 et 290, parle de deux expéditions de ce général, la première contre l'empire en général, κατὰ Ῥωμαίαν. L'autre, l'année suivante; il ravagea ce qu'on appelait

alors l'Héxapole, ἐνὶ μῆτι τὰ μέγα ἑξαπόλειως. On désignait par ce nom la troisième Arménie, ou le territoire de Mélitène. Voyez mes *Mémoires hist. et géogr. sur l'Arménie*, t. 1. p. 24. J'ai parlé de ce général, ci-dev.

p. 340, not. 2, liv. LIX, § 38. — S.-M.  
<sup>2</sup> On lit *Sphadadas*, dans Théophane, p. 290. C'est, je crois le nom arabe *Fadhl*. — S.-M.

<sup>3</sup> Voy. le passage d'Anastase, cité

Moawiah, fils de Khodaïdj, qui depuis la mort de Grégoire gouvernait la partie de l'Afrique envahie par les Arabes, voulut profiter de la disposition des esprits, mais il n'avait pas assez de forces pour combattre l'empereur et s'emparer du reste de l'Afrique<sup>1</sup>.] — Il court à Damas; il invite le khalife à se rendre maître de l'Afrique, qui lui tend les bras pour s'affranchir d'une insupportable tyrannie. Moawiah lève une armée, c'était l'élite des troupes de Syrie et d'Égypte; il en donne le commandement à un habile général qui portait le même nom que lui [Moawiah, fils d'Amir. Le khalife lui associa Bousour, fils d'Artah, celui-là même qui l'année précédente avait ravagé l'Asie-Mineure<sup>2</sup>. Moawiah, fils de Khodaïdj<sup>3</sup>,] accompagne cette armée; mais il meurt en passant par Alexandrie. Le général musulman entre en Afrique<sup>4</sup>; il traverse la

ci-dev. § 36, p. 395, not. 1. — S.-M.

<sup>1</sup> J'ai supprimé ici quelques lignes qui ne contiennent que des faits erronés, puisés dans l'*histoire de l'Afrique*, composée avec beaucoup de négligence d'après les auteurs orientaux par Cardonne. C'est un fort mauvais ouvrage. Voici le passage supprimé : « *Havage, qui depuis la mort de Grégoire s'en était fait gouverneur, sans nomination ni opposition du souverain, se met lui-même à la tête des révoltés.* »

Le personnage que Cardonne nomme *Havage* et dont il a fait un gouverneur révolté contre l'empereur, n'est pas autre chose que le général appelé par les auteurs arabes le *fils de Khodaïdj*, dont il n'a pas su lire le nom. Moawiah fils de Khodaïdj est regardé comme le premier fondateur de Kaïrowan, célèbre ville fon-

dée par les Arabes en Afrique. Elmacin, *hist. Sar.* p. 47. Je dois remarquer au surplus que les détails qui ont été tirés jusqu'à présent des auteurs arabes, sur les premières conquêtes des Musulmans en Afrique, présentent un vague et une incohérence qui ne permet pas d'en déduire une histoire bien claire et bien liée. — S.-M.

<sup>2</sup> Voy. ci-dev. § 36, p. 396, not. 1, et p. 340, not. 2, liv. LIX, § 38. — S.-M.

<sup>3</sup> Et non *Havage*. Voy. ci-dessus, note 1. — S.-M.

<sup>4</sup> Il est question de cette expédition, dans Elmacin, *hist. Sar.* p. 47. Cet auteur parle de plusieurs villes qui furent conquises par ces deux généraux; mais les noms que donne l'éditeur de cet historien sont si altérés, qu'il est impossible de les reconnaître. — S.-M.

Cyrénaïque et la Tripolitaine. Il rencontre sur le bord de la mer, près de Tripoli, une armée de trente mille hommes. C'étaient des troupes que Constant avait fait partir à la première nouvelle du soulèvement de l'Afrique. Moawiah leur livra bataille, et remporte une victoire complète. Il avance dans le pays nommé autrefois Byzacène, et met le siège devant Géloula, qui était l'ancienne Usula au bord de la mer, vis-à-vis l'île de Cercine<sup>1</sup>. Il y avait garnison romaine, et la force de cette place l'arrêta long-temps. Il était sur le point de lever le siège, lorsqu'un pan de muraille s'étant tout-à-coup écroulé, les assiégés et les assiégeants accoururent sur la brèche avec une égale ardeur. Le combat fut sanglant et opiniâtre; mais il fallut céder au nombre. Les Musulmans pillèrent la ville, et passèrent au fil de l'épée tous les habitants. Le butin était riche, et peu s'en fallut qu'il ne mît les vainqueurs aux mains les uns contre les autres. On fut obligé d'écrire au khalife pour en régler le partage : il ordonna que tout fût partagé également. Les exploits de Moawiah se bornèrent alors à cette conquête : le khalife, on ne sait pour quelle raison, rappela son armée qui retourna en Égypte.

AN 666.

xxxviii.  
Affaires de  
l'Église.

Zon.l.14, t.2,  
p. 88.

Baronius.  
Pagi ad Bar.  
Combes.  
hist. monot.  
c. 14.

OriensChris.  
t. 2, p. 231.

Il ne paraît pas que l'empereur ait fait aucun nouvel effort pour recouvrer ce qu'il avait perdu en Afrique: il ne s'occupait que de pillages et de querelles ecclésiastiques. Ennemi du pape Vitalien, qui opposait à l'erreur toute l'autorité de l'Église romaine, ce fut sans doute pour le chagriner qu'il favorisa les injustes prétentions de Maurus, archevêque de Ravenne. Ce pré-

<sup>1</sup> Voyez, au sujet de cette ville, le voyage de Shaw en Barbarie, t. 1, p. 248, trad. franç. — S.-M.

lat fier et hautain étant en contestation avec le pape avait été mandé à Rome; et, sur son refus, le pape l'avait menacé d'excommunication. Il avait répondu par une menace pareille, prétendant que l'évêque de Rome n'avait sur lui aucune supériorité. Ils eurent tous deux recours à l'empereur, qui, sans autre examen, fit expédier un diplôme, par lequel il déclarait les archevêques de Ravenne exempts pour toujours de la dépendance de tout supérieur ecclésiastique, et même de celle *du patriarche de l'ancienne Rome*. Il chargeait de l'exécution de ce décret l'exarque Grégoire, qui venait de succéder à Théodore Calliopas. Cependant l'Église de Constantinople profita de l'éloignement de Constant. Son fils Constantin, qui gouvernait l'Orient en son absence, ne prenait aucun intérêt au progrès de l'hérésie, et penchait même pour les sentiments orthodoxes. On peut conjecturer qu'il avait cette obligation à sa mère, dont les historiens ne nous font connaître ni le nom ni la naissance. Le patriarche Pierre étant mort dans la douzième année de son épiscopat, Thomas, diacre et garde des archives, fut élu à sa place. Quelques auteurs ont douté de l'orthodoxie de Thomas et de ses deux successeurs Jean et Constantin; mais ces prélats sont justifiés de ce soupçon par le sixième concile général, qui fut tenu sous le règne de Constantin Pogonat. Après avoir prononcé anathème contre Sergius, Paul, Pyrrhus et Pierre, le concile examina les lettres synodales de ces trois patriarches; il déclara qu'elles ne contenaient rien que d'orthodoxe, et ordonna en conséquence que leur mémoire fût conservée dans les Diptyques. On reconnut même alors que Thomas avait dessein de se réunir à

Fleury, hist. eccles. l. 39, art. 42, 48. Murat. ann. Ital. p. 136, 137. Assem. bibl. jur. or. t. 4, p. 20. — Abr. de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 217-256.



l'Église Romaine; mais qu'étant mort au bout de deux ans et demi d'épiscopat, il n'avait pu faire tenir au pape sa lettre synodale, à cause des troubles arrivés en Thrace, dont je vais rendre compte.

AN 667.

xxxix.

Révolte de Sapor.

Abou'lfaradj,

[chron. arab.

p. 123, 124.

Chron. Syr.

p. 113, 114.]

Theoph. p.

290, 291,

292.

Cedr. t. I, p.

436.

Hist. misc. l.

19, ap. Mu-

rat. t. I, part.

I, p. 136.

Depuis que le royaume de Perse était détruit, plusieurs officiers persans s'étaient donnés à l'empereur, et servaient dans ses armées. Un d'entre eux nommé Sapor<sup>1</sup> s'était élevé aux premiers emplois de la guerre; il commandait les troupes d'Arménie<sup>2</sup>, qui, faisant partie des armées de l'empire, étaient en quartier dans la ville d'Andrinople<sup>3</sup>. Le mépris qu'il faisait de Constantin à cause de sa lâcheté, et de Constantin à cause de sa jeunesse, lui fit concevoir l'espérance de se faire lui-même empereur. Mais pour réussir dans un projet

<sup>1</sup> J'ai parlé ailleurs, § 32, p. 389, not. 4, d'un général de Constantin appelé *Saburrus* par les écrivains latins, et dont je crois que *Sapor* ou *Schahpour* était le véritable nom. Il est peut-être le même que celui dont il s'agit ici. Je dois remarquer que Théophane, p. 290, l'appelle Σαβώριος. — S.-M.

<sup>2</sup> Abou'lfaradj, *chron. arab.* p. 123, et *chron. syr.* p. 113, dit qu'il était arménien. Selon Théophane, p. 290, il était persan de naissance ou d'origine, Σαβώριος Περσσογενής. Il ajoute qu'il commandait les troupes arméniennes, ὁ τῶν Ἀρμενιάκων στρατηγός. Les auteurs arméniens font mention d'un certain Schahpour, prince de la race des Amadouniens qui vivait vers cette époque, et qui paraît s'être attaché au service de l'empire. C'est peut-être lui dont il s'agit ici. — S.-M.

<sup>3</sup> Théophane, p. 291, dit effecti-

vement que Sapor était alors à Andrinople ou Adrianopolis, εἰς Ἀδριανούπολιν, mais je ne crois pas qu'il s'agisse de la ville de ce nom en Thrace, mais d'une autre ville ainsi appelée et inconnue, qui devait se trouver dans la petite Arménie; il est bien certain que tous les détails du récit de Théophane ne peuvent s'appliquer qu'à ce pays. Théophane rapporte d'ailleurs que le rebelle dont il s'agit commandait les troupes arméniennes, qui étaient toujours cantonnées dans la partie orientale de l'empire. Le Thème ou la division militaire des Arméniaques, θέμα ἀρμενιακόν, était ce qu'on appelait antérieurement la troisième Cappadoce, qui comprenait toute la côte de la mer Noire, depuis Sinope jusqu'à Amisus en s'étendant dans l'intérieur des terres jusqu'à Néocésarée. Voyez Const. Porph. *de them.* l. I, c. 2. — S.-M.

si hardi, il avait besoin d'un secours étranger. Il jeta les yeux sur les Sarrasins, et son confident Sergius<sup>1</sup> se chargea d'aller à Damas solliciter Moawiah de lui fournir des troupes, à condition que Sapor, maître de l'empire, paierait tribut au khalife. L'eunuque André, celui qui avait retenu à Constantinople la femme et les enfants de Constant, assistait le jeune Constantin de ses conseils. Ce ministre zélé et clairvoyant, ayant découvert cette trame perfide, partit lui-même pour la traverser. Arrivé à Damas, il trouve la négociation fort avancée, et Sergius déjà établi dans la confiance du khalife. Cependant il ne perd pas courage ; il obtient une audience, et demande du secours contre les rebelles. Le khalife avait fait asseoir Sergius à côté de lui, et le montrant à André : *celui-ci*, dit-il, *me demande le contraire ; faites vos offres tous les deux ; je me déterminerai en faveur de celui qui me donnera davantage. Sergius m'offre déjà de me payer tribut. Prince*, répondit André, *Sergius ne perd rien en changeant de maître ; il est déjà l'esclave d'un Perse. Pour moi , je suis Romain , et je n'asservirai point l'empire à une condition si honteuse ; vous ne nous offrez qu'une ombre, et vous exigez qu'on vous abandonne un corps. Dieu est plus puissant que vous ; il saura bien nous défendre.* En même temps il se retire, après avoir salué Moawiah ; et comme Sergius le chargeait d'injures, l'appelant un misérable, un monstre qui n'était ni homme, ni femme ; André se retournant et lançant sur lui un regard terrible, *tu verras bientôt qui je suis*, lui répondit-il. Il prend

<sup>1</sup> Il paraît que c'était un officier d'un rang élevé, car Théophane, p.

290, lui donne le titre de Stratélate, Σέργιον τὸν στρατάτην. — S.-M.

sur-le-champ la route de Mélitène<sup>1</sup>, et [se rend à Arabissus<sup>2</sup>, pour conférer avec l'officier chargé de la garde des] défilés du mont Taurus<sup>3</sup>, par où il savait que Sergius devait passer<sup>4</sup>.—[Cet officier n'avait pas voulu se joindre à Sapor<sup>5</sup>. André] n'attendit pas long-temps. Peu de jours après, Moawiah mit sur pied quelques troupes, dont il donna le commandement à Phadalas<sup>6</sup>. Sergius, comblé de joie et glorieux du succès de sa commission, avait pris les devants pour porter en diligence cette bonne nouvelle à Sapor. Il fut fort surpris de se voir arrêté au passage<sup>7</sup> du mont Taurus, [en un lieu nommé Amnésias<sup>8</sup>, où le gardien des montagnes l'attendait.]—On le charge de chaînes, on le conduit à André. Dès qu'il l'aperçoit, il court se prosterner à ses pieds et lui demande grace. *Je te l'accorderais, si tu n'avais offensé que moi*, lui dit André; *mais il n'en*

<sup>1</sup> Ἐξῆλθεν ἀπὸ Δαμασκοῦ ἐπὶ Μελιτινῶν. Theoph. p. 291.—S.-M.

<sup>2</sup> Κατάλαβεν τὸν Ἀραβισσάν. Theoph. p. 291. Arabissus était une ville de la Petite Arménie, voisine de l'Euphrate. Elle faisait partie du territoire de Mélitène. — S.-M.

<sup>3</sup> Παρατυγχάνει τῷ κλεισσυροφύλακι. Theoph. p. 291. On donnait le titre de *Clisurarque* ou de *Clisurophylax*, aux officiers et aux seigneurs qui étaient chargés de défendre les défilés de la Cilicie et de la petite Arménie, contre les incursions des Arabes.—S.-M.

<sup>4</sup> Théophane remarque, p. 291, que le tyran, c'est-à-dire Sapor, se trouvait alors vers les régions où devait passer Sergius. Διὰ τὸ τύραννον εἶναι ἐν τοῖς μέρεσιν ἐκείνοις, ἐν οἷς καὶ Σέργιος εἶχεν πορεύεσθαι. Ce qui fait bien voir, comme je l'ai remarqué

ci-dessus, p. 400, not. 3, que la ville d'Adrianopolis, où se trouvait Sapor, devait être dans l'Asie-Mineure et non dans la Thrace. Les autres circonstances rapportées par Théophane, vont achever de le montrer. — S.-M.

<sup>5</sup> Οὐ γὰρ συναπῆχθη τῷ τυράννῳ. Theoph. p. 291. Cette circonstance prouve encore que Sapor se trouvait dans ce canton. — S.-M.

<sup>6</sup> Παρέλαβεν Φαδάλαν στρατηγὸν Ἀράβων μετὰ βοηθείας βαρβαρικῆς συμμαχεῖν τῷ Σαδωρίῳ. Theoph. p. 291. Au sujet de ce chef arabe, voyez ci-dev. § 36, p. 396, not. 2.—S.-M.

<sup>7</sup> Εἰς ταῖς κλεισσύραις. Theoph. p. 291.—S.-M.

<sup>8</sup> Αὐτὸς δὲ ἐπορεύθη εἰς Ἀμνησίαν. Theoph. p. 291. Il est impossible d'indiquer avec certitude la situation de cette ville. — S.-M.

*est point pour un traître à la patrie.* Aussitôt on le mutile et on le pend à un arbre. André envoie un courrier à Constantin pour l'instruire de ce qui est arrivé, et l'avertir de ce qui reste à faire. Le jeune prince fait partir une armée commandée par le patrice Nicéphore, pour aller attaquer Sapor<sup>1</sup> dans Andrinople. Mais un accident imprévu tint lieu de bataille. Le rebelle sortait tous les jours de la ville pour exercer son cheval et le préparer au combat. Un jour en passant sous la porte, comme il le pressait d'un grand coup de fouet, l'animal furieux brusqua son cavalier, et lui alla rompre la tête contre la porte. Sapor tomba mort, et il ne fallut qu'un cheval pour étouffer une révolution naissante, qui alarmait tout l'empire.

Phad alas, arrivé dans la petite Arménie<sup>2</sup>, apprit ces tristes événements. Il envoya demander de nouveaux ordres au khalife, qui ne voulant pas abandonner l'entreprise, et jugeant les troupes de Phad alas insuffisantes pour agir seules, fit partir son fils Yézid<sup>3</sup> à la tête d'une nombreuse armée<sup>4</sup>. Les deux généraux traversèrent l'Asie-Mineure, pénétrèrent jusqu'à Chalcédoine, prirent la ville d'Amorium, sur le fleuve Sangaris en Galatie<sup>5</sup>, y laissèrent en garnison cinq mille hommes

xi.  
Les Sarra-  
sins pren-  
nent et per-  
dent Amor-  
ium.

<sup>1</sup> Ὁ δὲ Κωνσταντῖος ἀκούσας τὴν τοῦ Φαδαλά ἀφίξιν, εἰς τὴν Σαβωρίου βοήθειαν, ἀποπέμψαι Νικηφόρον τὸν πατριχίον μετὰ Ῥωμαϊκῆς δυνάμεως ἀντιτάξασθαι τῷ Σαβωρίῳ. Theoph. p. 291. — S.-M.

<sup>2</sup> Ou plutôt l'Héxapole ou la troisième Arménie, qui est le territoire de Mélitène, comme je l'ai fait voir ci-dev. § 36, p. 396, not. 1. Théophane s'exprime ainsi, p. 291. Φα-

δαλάς ἐλθὼν εἰς τὴν Ἑξάπολιν. — S.-M.

<sup>3</sup> Il fut khalife après la mort de son père. — S.-M.

<sup>4</sup> Πέμπει ὁ Μαυτίας τὸν υἱὸν αὐτοῦ Ἰζίδ, καθοπλίσας αὐτὸν πλῆθει βαρβάρων. Theoph. p. 291. — S.-M.

<sup>5</sup> Τὸ Ἀμόριον τῆς Φρυγίας. Theoph. p. 291. Cette ville était dans la partie de la Galatie qui avait été formée dans l'origine aux dépens de la grande Phrygie. — S.-M.

de leurs troupes, et retournèrent en Syrie avec une multitude de prisonniers. L'hiver suivant, pendant que la terre était couverte de neige, André passa le Bosphore avec un grand corps de troupes légères; et étant arrivé de nuit à Amorium, il surprit la ville par escalade, passa au fil de l'épée les cinq mille Sarrasins sans qu'il en échappât un seul, et y laissa une partie de ses troupes. Ce même hiver, des pluies continuelles firent déborder les rivières de l'Asie; le fleuve Scirtus<sup>1</sup> inonda en une nuit toute la ville d'Édesse, et noya quantité d'habitants.

AN 668.

XLII.  
Mort de  
Constant.

Theoph. p.  
276, 292.  
Cedr. t. I, p.  
436.

Niceph. p.  
21.

Il y avait six ans que Constant vivait à Syracuse, plongé dans la débauche et ne s'occupant de ses états que pour les ruiner par de cruelles exactions. Enfin, le 15 juillet 668, pendant qu'il était dans le bain<sup>2</sup>, l'officier qui le servait, nommé André<sup>3</sup>, après lui avoir versé de l'eau chaude sur le corps, lui déchargea le vase sur la tête avec violence, et prit la fuite. Ses gardes, étonnés de ce qu'il restait si long-temps dans le bain, entrent et le trouvent noyé dans l'eau mêlée avec son sang. Il avait régné vingt-sept ans, et en avait vécu trente-huit. Perturbateur de l'Église, persécuteur des orthodoxes, tyran de ses provinces qu'il abandonnait en proie aux Sarrasins après les avoir pillées, il n'emporta au tombeau que la haine de ses sujets.

<sup>1</sup> La ville d'Édesse était arrosée par une petite rivière, qui coule sur un terrain fort inégal, ce qui lui a fait donner le nom de Σείρος ou le sauteur, et *Daïsan* en syriaque. J'ai parlé de cette rivière, t. 7, p. 364, not. 1, liv. xxxviii, § 82. — S.-M.

<sup>2</sup> Dans un bain nommé Daphné. Ἐν Συρακοῦσιν ἐν βαλανείῳ, ᾧ ὄνομα Δάφνη. Theoph. p. 292. — S.-M.

<sup>3</sup> Ce personnage était fils d'un certain Troïlus, patrice qui avait eu un grand crédit auprès de l'empereur. — S.-M.

## LIVRE LXI.

- i. Constantin venge la mort de son père. ii. Descente des Sarrasins en Sicile. iii. Sédition punie. iv. Troisième expédition des Sarrasins en Afrique. v. Fondation de Kaïrowan. vi. Conquêtes d'Okbah. vii. Les Sarrasins perdent leurs nouvelles conquêtes. viii. Pertharit roi des Lombards. ix. L'empereur apaise les différends entre le pape et les archevêques de Ravenne. x. Flotte des Sarrasins. xi. Invention du feu grégeois. xii. Commencement du siège de Constantinople. xiii. Divers événements de cinq années. xiv. Défaite des Sarrasins. xv. Paix avec Moawiah. xvi. Nouveaux princes de Byblos. xvii. Origine des Maronites. xviii. Jean Maron, patriarche des Maronites. xix. Progrès des Maronites. xx. Origine du nom de Mardaïtes. xxi. Suite de l'histoire des Maronites. xxii. Nouvelles victoires des Maronites sur les Sarrasins. xxiii. Histoire des Bulgares. xxiv. Bulgares établis au bord du Danube. xxv. Mauvais succès de la guerre contre les Bulgares. xxvi. Constantin assemble un concile. xxvii. Sixième concile général. xxviii. Fin du concile. xxix. Yézid succède à Moawiah. xxx. Constantin ôte à ses deux frères le titre d'Auguste. xxxi. Troubles chez les Sarrasins. xxxii. Le pape Benoît II adopte les fils de Constantin. xxxiii. Mort de Constantin Pogonat. xxxiv. Nouvelle division de l'empire.

### CONSTANTIN IV,

*dit* POGONAT.

**L**E meurtre de Constant était l'effet d'une conspiration de ses principaux officiers. Aussi ne firent-ils aucune recherche de l'assassin; et après avoir célébré les

AN 669.

i.  
Constantin  
venge la  
mort de son  
père.

Theoph. p.  
292, 293.  
Cedr. t. 1, p.  
436.  
Zon. l. 14, t. 2,  
p. 89.  
Anast. p. 111.  
Glyc. p. 278.  
Anast. in  
Adeodato.  
Hist. Misc.  
l. 19, ap. Mu-  
rat. t. 1, part.  
1, p. 137.  
Paul. Diac.  
l. 5, c. 12.

funérailles du prince, ils songèrent à se mettre à couvert du châtement, en se donnant eux-mêmes un empereur. Leur choix tomba sur un Arménien nommé Mizize<sup>1</sup>, qui n'était recommandable que par sa bonne mine<sup>2</sup>, plus propre à servir de modèle aux peintres et aux statuaires qu'à gouverner un empire. Il se rendait lui-même justice; et aussi exempt d'ambition que dépourvu de talents, il fallut le contraindre d'accepter la couronne. La nouvelle de cette étrange révolution vint si rapidement à Constantinople, qu'on se persuada dans la suite qu'elle y avait été annoncée par une voix céleste le jour même de l'assassinat de Constant; miracle fabuleux, plus d'une fois renouvelé dans l'histoire. Constantin, fils aîné du prince défunt, et déjà associé à la puissance souveraine, travailla aussitôt à se mettre en état de venger son père et de défendre ses propres droits. Mais les principales forces de l'empire étaient en Sicile au pouvoir des rebelles; et il eut besoin du reste de l'année pour équiper une flotte, et pour faire des préparatifs capables d'assurer le succès d'une si importante expédition. Il envoya ses ordres à Ravenne, en Campanie, en Sardaigne, en Afrique<sup>3</sup>,

<sup>1</sup> Μιζίζιον τὴν Ἀρμενίαν, Theoph. p. 292. Il est appelé Mizizinus par d'autres. Anastase, *de vit. pont. Rom.* p. 52, l'appelle Mezzetius. On lit *Mitius* dans l'Histoire mêlée, traduction de Théophane, l. 19, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 137, et *Mezetius* dans Paul Diacre, l. 5, c. 12. Le patriarche Michel, historien syrien, traduit en arménien, *Mss. Arm.* n° 90, f° 112, r°, lui donne le titre de patrice. Je crois qu'il s'agit ici d'un prince arménien de la race des Gnouniens nommé Méséj dans sa langue. Ce nom n'est

connu que dans la famille des Gnouniens. Je pense que ce prince était le fils ou le petit-fils du général du même nom dont il a été question, *ci-dev.* p. 351, et p. 49, 144 et 160, liv. LVII, § 5, 34 et 40, qui avait rendu de grands services à Héraclius dans son expédition de Perse, et qui avait été chargé du gouvernement de l'Arménie romaine. — S.-M.

<sup>2</sup> Ἦν γὰρ εὐπρεπὴς καὶ ὡραϊώτατος.

Theoph. p. 291. — S.-M.

<sup>3</sup> *Perrexit exercitus Italia per partes Istriæ, alii per partes Campa-*

pour armer tout ce qu'il y avait de vaisseaux, qui viendraient le joindre en Sicile au commencement de l'année suivante. Le jeune prince fut servi avec zèle. Le printemps était à peine venu, qu'il se présenta devant Syracuse; tout plia devant lui; on lui livra les meurtriers de son père et l'infortuné Mizize, qui n'avait été forcé d'accepter la couronne que pour la perdre avec la vie. Sa tête et celles des conjurés furent portées à Constantinople. On ne plaignit que le patrice Justinien<sup>1</sup>, homme vertueux, que la haine des vices de son maître avait rendu criminel. Germain, son fils, était innocent; mais la douleur que lui causa la mort de son père fit sortir de sa bouche quelques paroles injurieuses à l'empereur. Elles furent punies d'un châtiment aussi honteux que cruel: il fut mutilé; et ayant survécu à ce supplice, quoiqu'il fût pour lors âgé de vingt ans, il devint dans la suite patriarche de Constantinople. Nous le verrons honorer cette place éminente par ses vertus et par sa constance à défendre la foi et la discipline de l'Église contre Léon l'icôneclaste. La rébellion s'était éteinte à la première vue du jeune empereur; dès qu'il eut rétabli l'ordre en Occident, il reprit la route de Constantinople, où il rapporta le corps de son père qu'il fit enterrer dans l'église des Saints-Apôtres. Ce fut alors qu'on lui donna

*nia, nec non et alii per partes Sardinia et Africa.* Anast. de vit. pont. Rom. p. 52. — S.-M.

<sup>1</sup> Je pense que ce patrice était un descendant d'un général du même nom, fils de Germain, frère de Justin et neveu de l'empereur Justinien, qui avait été assassiné à Alexandrie par les ordres de Justin II et de

l'impératrice Sophie. Cet ancien Justinien avait battu en l'an 576, Chosroès-le-grand, à la bataille de Mélitène. Voyez t. 10, p. 133, 141, liv. LI, § 11, 12 et 13. Voyez aussi Ducange, *fam. Byz.* p. 100. On retrouve de même le nom de Germain dans la famille du Justinien dont il s'agit ici. — S.-M.



le surnom de *Pogonat*, c'est-à-dire *le barbu*; parce qu'étant parti sans barbe quelques mois auparavant, il revint avec une barbe longue et épaisse. Comme il faisait hautement profession de la foi catholique, il fut secondé dans son expédition par le zèle et le crédit du pape Vitalien. Les services éclatants que saint Grégoire avait rendus à l'Italie avaient fort augmenté l'autorité de ses successeurs, même dans les affaires temporelles.

II.  
Descente  
des Sarra-  
sins en Si-  
cile.

Anast. in  
Adeodato.  
Paul. Diac.  
l. 5, c. 13.  
Reg. chron.  
Murat. ann.  
d'Ital. t. IV,  
p. 140.

A peine Constantin avait-il quitté la Sicile, qu'une flotte de Sarrasins y arriva d'Alexandrie<sup>1</sup>. Il y a beaucoup d'apparence que les conjurés les avaient appelés à leur secours; mais ils arrivèrent trop tard. Ils entrèrent sans résistance dans le port de Syracuse. Il n'y eut qu'un petit nombre d'habitants, qui eurent le temps de se sauver dans les châteaux et sur les montagnes des environs. Le reste fut égorgé. La ville, livrée au pillage, éprouva la cruauté de ces Barbares. Ils emportèrent avec eux tous les ornements, toutes les statues et les vases d'or, d'argent, d'airain, dont Constantin avait dépouillé la ville de Rome, et que Constantin avait laissés en Sicile; à dessein sans doute de les renvoyer aux églises d'où ils avaient été enlevés.

III.  
Sédition pu-  
nie.

Theoph. p.  
293.

Sur la fin de cette année ou au commencement de la suivante, l'empereur étouffa dans l'origine une sédition qui pouvait devenir dangereuse. Il avait honoré

<sup>1</sup> *Gens Sarracenorum, quæ Alexandriam et Ægyptum pervaserat, subito cum multis navibus venientes Siciliam invadunt, Syracusas ingrediuntur.* Paul. Diac. l. 5, c. 13. Les auteurs arabes publiés et les manuscrits que je connais, ne parlent point de cette expédition, non plus

que des autres entreprises du même genre faites par les Arabes dans le même pays, avant cette époque. Il paraît qu'avant l'arrivée de Constantin en Sicile, les Arabes y avaient déjà fait quelques établissements passagers. Voyez p. 356, not. 1, liv. IX, § 7. — S.-M.

du titre d'Auguste ses deux frères Héraclius et Tibère. Mais pour ne pas leur communiquer son pouvoir, il ne les avait pas fait couronner, et ne leur donnait aucune part aux affaires. Les soldats dispersés en Asie<sup>1</sup>, excités sans doute par de sourdes intrigues, se rendirent de toutes parts à Chrysopolis, et se regardant comme arbitres du gouvernement, ils voulaient que la puissance souveraine fût également partagée entre les frères. *Nous adorons les trois personnes de la Sainte-Trinité*, criaient ces hommes grossiers ; *nous voulons être gouvernés sur la terre comme nous le sommes dans le ciel : il nous faut trois empereurs*. Constantin, effrayé d'abord de cette émeute, leur envoya Théodore de Colones<sup>2</sup>, ministre adroit et fidèle, qui, loin de combattre leur caprice, les loua beaucoup du zèle qu'ils témoignaient pour la famille impériale, les assura que l'empereur avait le même désir, qu'il n'était question que d'avoir le consentement du sénat, auquel leur proposition ne pouvait manquer d'être agréable. Sous prétexte d'aller consulter cette auguste compagnie, il choisit les plus mutins, et leur fit passer le détroit avec lui. Dès qu'ils furent à Constantinople, il les fit pendre au bord de la mer, vis-à-vis de Chrysopolis. La vue d'une si prompte exécution frappa de terreur leurs camarades ; ils prirent aussitôt la fuite, couverts de honte, comme une armée battue, et retournèrent dans leurs garnisons. L'empereur se contenta de faire observer ses frères, après les avoir avertis qu'ils eussent à se conduire avec plus de modération et de sagesse.

Cedr. t. 1, p. 436.  
Zon. l. 14, t. 2, p. 89.  
Hist. Misc. l. 19, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 137.  
Assem. bib. Jur. Or. t. 4, art. 25.  
Du Cange, fam. Byz. p. 120.  
Murat. ann. d'Ital. t. 14, p. 142.  
Abr. del'hist. d'Ital. t. 1, p. 264-266.

<sup>1</sup> C'étaient les troupes du thème d'Orient ou des Anatoliques. Οἱ τοῦ θέματος τῶν ἀνατολικῶν. Theoph. p. 293. — S.-M.

<sup>2</sup> Ce personnage décoré du titre

de patrice était arménien. La ville de Colones ou Colonia se trouvait dans la petite Arménie, sur les bords de l'Euphrate. Il a déjà été question de ce ministre, ci-dev. p. 386, liv. LX,

An 670.

IV.  
Troisième  
expédition  
des Sarra-  
sins en Afri-  
que.

Theoph. p.  
293.

Cedr. t. 1,  
p. 436, 437.  
Hist. misc.  
L. 19, ap. Mu-  
rat. t. 1, part.  
1, p. 137.

Ockley, hist.  
des Sarr. t. 2,  
p. 143 et suiv.  
D'Herbelot,  
Bibl. Orient.  
Mém. Acad.

Inscr. t. XXI,  
hist. p. 117  
et suiv.

Deguignes,  
hist. des  
Huns, t. 1, p.  
346.

Cardonne,  
hist. de l'Afr.  
t. 1, p. 29 et  
suiv.

Hist. Univ.  
t. 15, p. 469.

La puissance des Sarrasins croissait de plus en plus. L'état de faiblesse où l'empire était réduit favorisait leur passion de ravager et de conquérir. C'était une jeunesse robuste et bouillante qui attaquait un corps usé de vieillesse et de maladie, déjà privé d'une partie de ses membres. Moawiah toujours agissant, quoique assis au milieu de Damas, portait ses regards au-delà de ses vastes états; il dirigeait la marche de ses généraux, il assurait leurs succès; et tandis que Phadadas et Bousour désolaient l'Asie-Mineure, et portaient le ravage jusqu'aux portes de Cyzique<sup>1</sup>, il faisait partir un nouveau général, brûlant de courage et de fanatisme, pour achever la conquête de l'Afrique. C'était Okbah<sup>2</sup>, qui, depuis l'expédition d'Amrou, était demeuré à Barca pour contenir les Berbers<sup>3</sup> et pour leur prêcher le mahométisme. Ce missionnaire guerrier reçut dix mille hommes des meilleures troupes de Syrie, la plupart cavaliers, avec ordre d'étendre la puissance et la doctrine musulmane. Ayant grossi son armée d'un grand nombre de Berbers, il s'avança dans la Byzacène, dont les Sarrasins s'étaient ouvert l'entrée dans leur incursion précédente<sup>4</sup>. Tout ce pays fut inondé du sang des Chrétiens; mais fidèle à la loi de la guerre prescrite par Abou-bekr, Okbah laissa la vie aux femmes, aux enfants et aux vieillards; il envoya quatre-vingt mille prisonniers en Égypte.

§ 30. — S.-M.

<sup>1</sup> Voyez ci-dev. p. 396, not. 1, et p. 402, not. 6, liv. LX, § 36 et 39. Théophane, p. 293, place en deux années différentes, la 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> de Constantin, les expéditions de Phadadas et de Bousour. Il paraît au reste par ses paroles que Phadadas assiégea Cyzique et passa l'hiver devant cette

place. Ἐχίμαστον Φαδάλας εἰς Κύζικον. — S.-M.

<sup>2</sup> Okbah, fils de Nasy, conquérant de la Cyrénaïque. J'en ai parlé ci-dev. p. 307, liv. LIX, § 20. — S.-M.

<sup>3</sup> Voyez ci-dev. p. 324, not. 1 et 2, liv. LIX, § 29. — S.-M.

<sup>4</sup> Voyez ci-dev. p. 398, liv. LX, § 37. — S.-M.

Maître de cette vaste contrée, il voulut s'en assurer la possession en fondant une grande ville qui rendît son nom immortel, et qui servît aux Musulmans de place d'armes pour étendre leurs conquêtes, et de retraite dans les événements incertains de la guerre. Il choisit une situation avantageuse près d'une forêt, au midi d'une montagne fertile, à quarante lieues de Carthage vers le sud-est<sup>1</sup>, et à quinze lieues de la côte où était bâtie l'ancienne Adrumet<sup>2</sup>. Il est étonnant que d'habiles littérateurs, d'après un passage d'Elmacin mal entendu, aient placé Kairowan<sup>3</sup> sur les ruines de l'ancienne Cyrène, qui en était éloignée de près de trois cents lieues vers l'Orient; ces deux villes étant séparées par ce vaste contour de rivages qui bordent la Cyrénaïque, la Tripolitaine et la Byzacène. La ville fut environnée d'une muraille de briques, et flanquée de tours, sur un circuit d'une lieue et demie. Destinée à la résidence du gouverneur de l'Afrique<sup>4</sup>, elle fut bientôt peuplée de Sarrasins, auxquels elle servait de citadelle pour maintenir les Africains dans l'obéissance. Fortifiée selon l'usage de ces temps-là, et trop éloignée de la mer pour craindre l'insulte des flottes ennemies, elle se rendit considérable non-seulement par ses richesses, mais encore par l'étude des sciences et des lettres. Ce fut une des plus célèbres académies des Musulmans. Elle devint le siège royal et la capitale des états

<sup>1</sup> Le terrain sur lequel cette ville fut bâtie est compris maintenant dans le territoire possédé par le bey de Tunis. — S.-M.

<sup>2</sup> Les auteurs arabes disent que l'on trouvait dans le voisinage du lieu où fut bâtie Kairowan, les ruines d'une ville qu'ils nomment *Camouniâh*. — S.-M.

<sup>3</sup> Les auteurs arabes s'accordent à placer la fondation de Kairowan en l'an 50 de l'hégire (28 janvier 670 — 18 janvier 671 de J.-C.) — S.-M.

<sup>4</sup> Jusqu'à cette époque, dit Abou'l-séda, *ann. musul.* I, 371, les gouverneurs de l'Afrique avaient résidé, ou à Barkah dans la Cyrénaïque; ou à Zôwailah dans le Fezzân. — S.-M.

que les khalifes Fatimites possédèrent en Afrique<sup>1</sup>. Cette ville fameuse subsiste encore aujourd'hui, mais fort déchue de son ancienne splendeur, depuis que les Turcs s'en sont rendus maîtres vers le milieu du seizième siècle. Après la destruction de l'empire des Sarrasins, Kaïrowan se soutint sous la domination de ses rois particuliers.

vi.  
Conquêtes  
d'Okbah.

Pendant la construction de cette ville, qui fut achevée au bout de cinq ans, Okbah poussait ses conquêtes. Mais une intrigue de cour vint arrêter ses progrès<sup>2</sup>. Obligé de céder sa place à un affranchi protégé, nommé Dinar, il vit détruire son ouvrage. Le successeur jaloux de la gloire d'Okbah entreprit de bâtir une autre ville, et pour la peupler, il y transporta les habitants de Kaïrowan. Après la mort de Moawiah<sup>3</sup>, Okbah, rétabli par Yézid, détruisit à son tour cette ville rivale, et rendit à Kaïrowan ses habitants. Il mit Dinar dans les fers, et reprit le cours de ses exploits. Il battit les troupes romaines près de Mélich, une des plus importantes villes du pays qui était l'ancienne Numidie; et sans s'arrêter devant cette place, non plus que devant Bagaï, qu'il tenta en vain d'emporter d'emblée, il entra dans le Zab. C'était une contrée peuplée de trois cent soixante bourgs, dont la capitale nommée Erbé, autrefois *Lambesa*<sup>4</sup>, avait près de trois lieues de circuit. Le gouverneur étant venu à la rencontre d'Okbah, fut défait; il rallia ses troupes sous

<sup>1</sup> Ils la quittèrent cependant bientôt après pour s'établir en Égypte. — S.-M.

<sup>2</sup> Les gouverneurs de l'Afrique dépendaient de l'émir chargé du commandement de l'Égypte. Mosailamah fils de Mokhalled, personnage très-

considéré à la cour de Moawiah, était alors émir d'Égypte. C'est lui qui destitua Okbah. — S.-M.

<sup>3</sup> Moawiah mourut au mois de redjeb de l'an 60 de l'hégire (7 avril — 6 mai 680 de J.-C.). — S.-M.

<sup>4</sup> Ce canton voisin du fleuve Am-

Les remparts de Tahort, où un grand corps de Berbers vint le joindre; il fut encore taillé en pièces; et les habitants s'étant sauvés dans des lieux inaccessibles, les Sarrasins demeurèrent maîtres du pays. Le vainqueur, ne trouvant plus d'obstacle, traversa la Mauritanie et marcha droit à Tanger. Julien, que d'autres nomment Élie<sup>1</sup>, qui commandait dans cette place, trop faible pour arrêter ce torrent, prit le parti de la soumission; il alla offrir de riches présents au général musulman. Okbah apprit de lui que les habitants de la côte occidentale étaient une nation féroce, sans lois, sans humanité, sans religion. Ce rapport enflamma le zèle et le courage d'Okbah. Il va chercher ces Barbares, force les passages du mont Atlas, traverse ce vaste pays hérissé de hautes montagnes et coupé de défilés, et trouve toute la nation sous les armes dans la province de Sous, aujourd'hui la plus méridionale du royaume de Maroc<sup>2</sup>. Il les taille en pièces malgré leur courage opiniâtre; et les ayant poursuivis jusqu'à leur capitale, nommée aussi Sous ou Taroudant, il y entre avec eux et y fait un butin immense, dont la partie la plus précieuse, surtout pour des Sarrasins, furent les femmes; la beauté la plus rare dans les autres climats était commune en ce pays : celles qu'ils eurent de trop, furent vendues jusqu'à mille pièces d'or et au-delà, c'est-à-dire envi-

peugas, était dans le pays de Constantine, dépendant de la régence d'Alger. — S.-M.

<sup>1</sup> Ou *Elias*. Ce nom est tiré des auteurs arabes consultés par Cardonne, *hist. de l'Afrique*, t. 1, p. 35. — S.-M.

<sup>2</sup> Il paraît que les Arabes portèrent à cette époque leurs armes fort loin au-delà du mont Atlas, au mi-

lieu des tribus Berbères, qui de toute antiquité ont toujours séparé les régions de l'Afrique baignées par la Méditerranée, des contrées centrales habitées par les Nègres. Malheureusement on ne possède encore aucun renseignement assez clair, assez précis, pour avoir des notions exactes sur les progrès des armes arabes dans ces premiers temps. — S.-M.

ron treize mille livres de notre monnaie. Tout fuyait, tout tombait devant Okbah ; la mer seule arrêta ce guerrier terrible : alors, s'avancant fièrement sur le rivage, il pousse son cheval dans les flots ; et levant au ciel ses yeux et son bras armé d'un cimeterre : *grand Dieu, s'écrie-t-il, sans cette barrière que tu m'opposes, j'irais chercher d'autres nations chez qui ton nom est ignoré, pour les forcer à n'adorer que toi ou à mourir.*

VII.  
Les Sarra-  
sins perdent  
leurs nou-  
velles con-  
quêtes.

Après cette saillie de piété musulmane, il regagne le rivage, et s'étant retourné pour contempler encore cet élément qui osait borner ses conquêtes, il traverse de nouveau l'Afrique, dont toutes les nations tremblaient sur son passage, et revient à Kaïrowan. Fier de sa gloire et plein de mépris pour les peuples vaincus, il crut n'avoir plus besoin de ses troupes ; il les dispersa dans les provinces conquises, et ne retint que cinq mille hommes. Il restait encore plusieurs villes occupées par des garnisons impériales. Okbah, parcourant l'Afrique avec la rapidité d'un éclair, n'avait conquis que les lieux de son passage. Les troupes romaines se rassemblent, et n'ayant point de chef pour les commander, elles s'adressent à un prince maure, grand capitaine, accrédité par sa prudence et par sa valeur parmi les Berbers. Il se nommait [Kouschaïlah<sup>1</sup>.]

<sup>1</sup> Cardonne dit, *hist. de l'Afrique*, t. I, p. 39, qu'il s'appelait *Kuscité ben Buhram*, c'est-à-dire *Kouschaïlah* fils de *Bahram*. Il n'est pas naturel de supposer qu'un indigène de l'Afrique ait porté à cette époque le nom persan de *Bahram*, c'est une invention de l'auteur arabe consulté, ou une mauvaise lecture des modernes. Le nom de *Kouschaïlah* n'est

peut-être qu'une altération, ou une mauvaise transcription de celui de *Coutzinas*, puissant prince des Massyliens, du temps de Justinien. Voy. t. 9, p. 104, not. 3, liv. XLVI, § 64. Celui-ci était peut-être un de ses descendants. Au reste je dois renvoyer à ce que j'ai dit, ci-dev. p. 397, not. 1, liv. LX, § 37, au sujet de l'opinion que l'on doit avoir des notions que

Il s'était fait mahométan ; mais plus ambitieux qu'attaché à une religion qu'il n'avait embrassée que par politique, il saisit avec empressement l'occasion de se faire un royaume. Des Romains et des Berbers qui vinrent en foule se ranger sous ses étendards, il forma une armée plus nombreuse que ne pouvaient être les troupes musulmanes quand elles auraient été réunies. Il marcha aussitôt vers Kaïrowan. Dinar, quoique dans les fers, fut le premier instruit de cette révolte ; il en avertit Okbah, qui, ne se sentant pas en état de résister à des forces si supérieures, ne vit d'autre ressource pour sauver son honneur que de périr les armes à la main. Il fait venir Dinar devant lui : *Généreux esclave, lui dit-il, je te devrais le salut des Musulmans, si mon imprudence, en les séparant les uns des autres, ne les eût mis hors d'état de s'entresecourir. Je te rends la liberté ; cherche une retraite où tu puisses rassembler de nouvelles forces, pour rétablir ici l'empire du prophète. Pour moi, je vais mourir ; il ne m'est pas permis de fuir devant des Chrétiens. Je te remercie de la liberté que tu me rends*, répond Dinar, *et je veux te faire connaître que j'en suis digne. J'ai droit de te haïr ; mais j'aime encore plus la religion et la gloire musulmane. Penses-tu que je sois plus capable que toi de les déshonorer par la fuite ? Je mourrai avec toi, avec qui je n'aurais pu vivre.* Okbah, résolu de mourir, se met aussitôt en marche ; il épargne aux ennemis plus de la moitié du chemin. Les deux armées se rencontrent dans le Zab. Okbah et Dinar, à la tête de cinq mille



hommes vis-à-vis de cent mille, brisent les fourreaux de leurs épées et les jettent à leurs pieds. Les soldats imitent cet exemple; et possédés de la même fureur; ils s'élancent en désespérés sur les ennemis dont ils font un affreux carnage. Nul d'entre eux ne reçoit la mort qu'après l'avoir donnée à plus d'un Romain ou d'un Maure. Le combat ne finit que par le massacre du dernier Musulman. Okbah expira sur un monceau de cadavres, et le champ de bataille qui fut son tombeau est encore aujourd'hui le monument de sa valeur; on l'appelle le champ d'Okbah. [Kouschailah], vainqueur, chassa les Musulmans de Kaïrowan, dont il demeura le maître jusqu'à la troisième année du successeur de Constantin.

AN 671.

VIII.  
Pertharit  
roi des Lombards.

Paul. Diac.  
l. 5, c. 33, 35,  
36, 37.

Giann. hist.  
Napl. l. 4, c.

IX.  
Abr. chr. de  
l'hist. d'It. t.  
I, p. 258-262  
et suiv.

L'Italie n'était pas heureuse, et ne pouvait l'être sous la domination des Exarques, qui profitaient de l'éloignement du prince pour s'enrichir aux dépens des sujets; mais au moins elle était tranquille du côté des Lombards, si l'on excepte quelques entreprises des ducs de Bénévent pour agrandir leurs états. Grimoald étant mort en 671, Garibald, son fils encore enfant, lui succéda; mais il ne porta que trois mois le titre de roi<sup>1</sup>. Pertharit ayant appris la mort de Grimoald au moment même qu'il s'embarquait pour se retirer en Angleterre<sup>2</sup>, revint aussitôt en Italie. La révolution qui le plaça sur le trône fut aussi rapide que celle qui l'en avait précipité neuf ans auparavant. Il trouva toute la nation disposée à le reconnaître; et dès qu'il parut, Garibald fut oublié. Il fit revenir de

<sup>1</sup> *Bertaridus Ticinum reversus, exturbato Garibaldo puerulo à regno, ab universis Langobardis mense tertio post mortem Grimoaldi in re-*

*gnum levatus est.* Paul. Diac. l. 5, c. 33.—S.-M.

<sup>2</sup> Voyez ci-dev. p. 394, not. 3 et 4, liv. LX, § 35.—S.-M.

Bénévent sa femme Rodelinde et son fils Cunibert<sup>1</sup>, que Romuald n'osa lui refuser. Ce prince instruit par ses malheurs ne songea qu'à maintenir la paix dans ses états, et pendant les seize années de son règne<sup>2</sup> il n'eut aucun démêlé avec l'empire.

Mais quelques prélats, oubliant qu'un des devoirs les plus sacrés de leur état est de maintenir l'union et la concorde, ne furent pas aussi pacifiques. L'empereur fut obligé d'interposer son autorité pour les réduire à la subordination légitime. Je parle des archevêques de Ravenne. Cette ville, résidence des Exarques lieutenants de l'empereur en Italie, était devenue rivale de Rome : elle mettait sur pied des troupes nombreuses de cavalerie et d'infanterie. Ses archevêques étaient riches et puissants ; ils avaient de grandes possessions en Istrie et jusqu'en Sicile. Nous avons déjà vu l'ambition de Maurus, qui s'égalait au pape, et qui fut confirmé dans ses orgueilleuses prétentions par un diplôme de Constant. Ce prélat mourut en 672, et ses derniers soupirs soufflèrent encore le feu de la discorde. Il exhorta son clergé à se maintenir dans l'indépendance qu'il lui avait procurée, et à ne s'adresser au pape ni pour l'ordination de ses successeurs, ni pour obtenir le *pallium*, qu'il ne fallait, disait-il, recevoir que de l'empereur. Ses conseils turbulents furent mieux suivis que ne l'auraient été de pieuses volontés. Son successeur Réparatus fit le voyage de Constantinople ; il reçut de l'empereur de nouveaux pri-

AN 672.

IX.

L'empereur apaise les différends entre le pape et les archevêques de Ravenne.

Rubeus, hist. Rav. l. 4, p. 206-211.

Murat. ann. d'Ital. t. IV, p. 152, 166. Abr. chr. de l'hist. d'Ital. t. 2, p. 264 et suiv.

<sup>1</sup> *Statim Beneventum misit, exindeque Rodelindam suam conjugem, et Cunibertum filium suum revocavit.* Paul. Diac. l. 5, c. 33. — S.-M.

<sup>2</sup> Paul Diacre lui assigne positive-

ment, l. 5, c. 37, un règne de dix-huit ans. Après sept ans de règne, il associa à la couronne son fils Cunibert et il régna dix ans avec lui, dit Paul Diacre, l. 5, c. 35. — S.-M.

viléges; mais ce fut à condition qu'il rentrerait sous l'obéissance du siège de Rome. Il mourut à son retour, sans avoir eu le temps de donner des preuves de sa soumission. Théodore, qui lui succéda, ne différa point de remplir cette obligation : il alla se faire sacrer à Rome. Cet acte de déférence révolta l'orgueil de son clergé. On se sépara de lui; la guerre s'allume entre le prélat et les ecclésiastiques de Ravenne. D'un côté, l'archevêque prive le clergé de quelques droits légitimes; de l'autre, le clergé fait schisme et refuse de communiquer avec l'archevêque. Il fallut avoir recours à la puissance séculière; l'Exarque vint à bout de réunir les deux partis. Mais les différends du Saint-Siège avec les archevêques ne furent entièrement terminés qu'en 682, par la sage condescendance du pape Léon, qui, en abandonnant des droits abusifs usurpés par ses prédécesseurs, retint ceux qui étaient réels et légitimes. La transaction faite à ce sujet fut confirmée par un décret de l'empereur, qui, dérogeant à celui de Constant, ordonna que l'Eglise de Ravenne rentrât sous la dépendance du Saint-Siège, et que, suivant l'ancien usage, l'archevêque allât se faire sacrer à Rome. On célébrait à Ravenne l'anniversaire de l'archevêque Maurus, comme du restaurateur des privilèges et de la gloire de son Eglise; le pape défendit de rendre cet honneur à la mémoire d'un prélat mort dans les liens de l'excommunication, et il fut obéi.

x.  
Flotte des  
Sarrasins.

Theoph. p.  
294.

Tandis que l'Occident était en paix, les Sarrasins tenaient l'Orient dans de continuelles alarmes. Cette année 672, ils équipèrent une flotte beaucoup plus formidable qu'ils n'avaient fait jusqu'alors. L'épouvante s'empara des esprits; les phénomènes de la nature

furent interprétés comme des présages funestes. Un arc-en-ciel, qui parut au mois de mars pendant plusieurs jours, jeta les peuples dans la consternation. C'était, disait-on, l'avant-coureur de la destruction universelle. Les Sarrasins mêmes n'étaient pas sans crainte; une épidémie cruelle désolait l'Égypte. Moawiah, peu susceptible de ces terreurs, mit sa flotte en mer sous le commandement de deux renégats <sup>1</sup>, Mahomet <sup>2</sup> et Caïs <sup>3</sup>, qui, rangeant les côtes de l'Asie-Mineure <sup>4</sup>, entrèrent dans l'Archipel. La saison étant déjà avancée, la flotte se sépara : une partie alla hiverner dans le golfe de Smyrne; le reste, sur les côtes de Lycie et de Cilicie.

On ne doutait pas que cet armement ne fût destiné à l'attaque de la capitale de l'empire; aussi l'empereur fit-il pendant cet hiver les préparatifs nécessaires pour la défendre. Un Syrien nommé Callinicus, de la ville d'Héliopolis, et sujet des Sarrasins, trouva moyen de s'échapper et vint à Constantinople. Il y porta l'invention du feu grégeois, la plus meurtrière que les hommes aient imaginée avant la poudre à canon, pour la destruction de leurs semblables <sup>5</sup>. On connaissait depuis

xi.  
Invention du  
feu grégeois.  
Theoph. p.  
295.  
Cedr. t. i, p.  
437.  
Hist. misc. l.  
19, ap. Murat.  
t. i, part.  
1, p. 137.  
Plin. l. 2,  
c. 105.  
Proc. bel.  
Got. l. 4, c. 11.

<sup>1</sup> Οἱ ἀπὸνται τοῦ Χριστοῦ. Theoph. p. 294. — S.-M.

<sup>2</sup> Μουαμιάδ ὁ τοῦ Ἀβδ-ελλᾶ. Moham-med fils d'Abd-allah. — S.-M.

<sup>3</sup> Καίσιος. Ce personnage et le précédent me sont inconnus d'ailleurs. — S.-M.

<sup>4</sup> Selon Constantin Porphyrogénète, de adm. imp. c. 20, ces Arabes prirent et dévastèrent Éphèse, Halicarnasse, Smyrne et les autres villes de l'Ionie. — S.-M.

<sup>5</sup> Abou'lfaradj, qui parle de la

même façon de l'origine du feu grégeois, dans sa chronique syriaque, p. 115, dit que, depuis cette époque, les Arabes toujours vainqueurs vinrent diminuer le nombre de leurs victoires. Depuis lors les succès se balancèrent. Il est remarquable que le patriarche Nicéphore, qui vivait avant tous les auteurs qui parlent de l'invention du feu grégeois, n'en dise pas un mot dans ce qu'il rapporte du long siège de Constantinople, p. 21 et 22, par les Arabes, dont il va

Leo, Tactic.  
c. 19, art. 6,  
46, 52.

Const. Porp.  
de adm. imp.  
c. 13, 48.

Anna Com-  
nena, Alex.  
l. 11, p. 386.

Nicetas in  
Isaac. Aug.  
l. 1, c. 10.

Hist. Hiero-  
sol. auct. in-  
cert. ap. gest.

Dei per  
Franc. p.  
1167.

Sigeb. chron.  
Albert. ma-  
gn. de mirab.  
mundi.

Jnl. Scalig.  
exercit. 13  
in Cardan.

Joinville,  
hist. de St.-  
Louis, ed. du  
Louv. p. 44.

Du Cange,  
sur Villehar-  
douin, p. 306

et sur Join-  
ville, p. 71.

Le même,  
Gloss. latin.  
et Græc.

Vossi. variz  
observ. c. 15.

long-temps une composition de soufre et de naphte, sorte de bitume, que les Grecs appelaient l'huile de Médée, parce qu'ils prétendaient que cette princesse l'avait mise en œuvre pour faire périr sa rivale. On en faisait usage dans les sièges pour brûler les machines des assiégeants<sup>1</sup>. C'était de ce feu artificiel que Généséric avait rempli les brûlots qui détruisirent la flotte romaine commandée par Basiliscus<sup>2</sup>. On s'en servit aussi sous Anastase, pour brûler la flotte de Vitalien<sup>3</sup>. Jules Africain, qui vivait sous Élagabale et sous Alexandre Sévère, parle d'un feu artificiel composé de soufre vif, de nitre ou de sel fossile, et de la pierre de tonnerre broyées ensemble; mais ces inventions funestes n'étaient pas encore le feu grégeois. Il devait entrer dans celui-ci ce que la nature a de plus violent. On ne tire pas beaucoup de lumière d'Anne Comnène, qui semble vouloir en décrire la composition; elle ne parle que de gommés d'arbres résineux broyées avec le soufre. Jules Scaliger, dans son ouvrage contre Cardan, en donne une double préparation; il cite pour autorité deux écrivains, l'un Arabe, l'autre Catalan, sans nommer ni l'un ni l'autre. D'habiles chimistes prétendent que le mélange des ingrédients qu'il indique, et dont il donne un long détail jusqu'à en fixer les doses, serait capable des effets qu'on attribue au feu grégeois. L'expérience fait connaître que l'huile de pétrole toute seule en produit d'épouvantables. On trouve une composition à peu près semblable dans le *Traité*

bientôt être question.—S.-M.

<sup>1</sup> Voyez t. 9, p. 211, liv. XLVII, § 72.—S.-M.

<sup>2</sup> Voyez t. 7, p. 16, liv. XXXV, § 8.—S.-M.

<sup>3</sup> Voyez t. 7, p. 425, liv. XXXIX, § 33. Il est remarquable que l'historien syrien Michel, déjà cité, donne à la nouvelle invention du feu grégeois le nom de *Naphte*, ce qui sem-

*des merveilles du monde* faussement attribué à Albert-le-Grand. Les auteurs nomment ce feu, tantôt *feu marin*<sup>1</sup>, parce qu'on s'en servait principalement dans les combats de mer, tantôt *feu liquide*<sup>2</sup>, parce que c'était quelquefois une liqueur distillée. C'est pour cette raison qu'il est aussi désigné sous le nom d'*huile incendiaire*. Il brûlait dans l'eau; et contre la nature des autres feux dont la flamme s'élève, il se portait en bas, et suivait toutes les directions qu'on voulait lui donner. Il dévorait tout; ni les pierres, ni le fer même ne résistaient à son activité. On ne pouvait l'éteindre qu'avec le vinaigre, le sable ou l'urine; on l'employait de plusieurs manières. Dans les batailles navales, on remplissait de cette matière des brûlots qu'on lâchait après y avoir mis le feu. On disposait sur la proue des navires de course, nommés *dromons*, de grands tubes de cuivre, placés comme le coursier sur nos galères, et par le moyen du vent on lançait ce feu dans les vaisseaux ennemis. Dans les combats de terre, on le soufflait par des tuyaux de cuivre garnis à leur extrémité d'étoupes enflammées<sup>3</sup>. On renfermait aussi la matière inflammable, tantôt pulvérisée, tantôt réduite en huile, dans des phioles de verre ou dans des vases de terre vernissée, que les soldats jetaient à la main après avoir allumé l'amorce, comme on jetait les grenades dans nos armées, il n'y a pas encore long-temps. *Ce feu liquide*, dit un auteur grec, *dormait dans les vases qui le tenaient enfermé*. Dans les sièges,

ble indiquer que cette substance faisait la base de cette préparation incendiaire.—S.-M.

<sup>1</sup> Τὸ θαλάσσιον πῦρ. Theoph. p. 295.—S.-M.

<sup>2</sup> Τὸ ὑγρὸν πῦρ. Zonar. l. 14, t. 2, p. 90.—S.-M.

<sup>3</sup> Τὸ διὰ τῶν σιφόνων ἐκφερόμενον πῦρ ὑγρὸν. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 48.—S.-M..

on se contentait quelquefois de lancer sur les machines des assiégeants, des épieux de fer fort pointus et environnés d'étoupes imbibées de cette liqueur. Mais la plus terrible manière de mettre en œuvre le feu grégeois était de le lancer avec la baliste ou l'arbalète. On en jetait alors une quantité prodigieuse, qui, traversant l'air avec la splendeur de l'éclair et le bruit du tonnerre, embrasait avec une horrible explosion des bataillons, des navires, des édifices entiers. La poudre avait tout l'effet de la nôtre, hors qu'on ne s'en servait pas pour chasser des balles, des pierres ou des boulets. Tous les historiens les plus approchant de ces temps-là attribuent à Callinicus cette invention infernale. Vossius se trompe quand il dit que ce Syrien la tenait des Sarrasins, et ceux-ci des Chinois, qui venaient alors jusque dans le golfe Arabique. On voit par l'histoire, que les Sarrasins en furent assez longtemps la victime, avant que de la connaître. Les auteurs donnent même quelquefois à cet artifice le nom de *feu romain*. Il a été retrouvé de nos jours<sup>1</sup>, et replongé aussitôt dans l'oubli par la sagesse d'un monarque ami de l'humanité. Les empereurs en faisaient un secret; ils ne le confiaient qu'à un ingénieur<sup>2</sup> nommé par eux

<sup>1</sup> Un nommé Dupré, né en Dauphiné, retrouva, dit-on, le secret de la préparation du feu grégeois en 1756. Son secret fut acheté par Louis XV, qui lui fit une pension. Voyez la *Bibliographie universelle*, article *Callinicus*, t. VI, p. 551. Voyez encore le même ouvrage, art<sup>e</sup> *Marcus Greus*, t. xxvi, p. 623. On y trouvera tout ce qu'il importe de savoir sur l'usage et la connaissance du feu grégeois, et sur

les diverses tentatives faites pour le retrouver. — S.-M.

<sup>2</sup> Cédrenus, t. I, p. 437, qui copie en l'abrégant ce que Théophane a dit de l'invention du feu grégeois, ajoute qu'un certain Lamprus, qui de son temps était en possession de composer ce feu, était un descendant de Calliniens. Εξ τούτου κατέγραται ἡ γένεσις τοῦ Λαμπροῦ, τοῦ νυνὶ τὸ πῦρ εὐρίσκοντος κατὰ σκευὴν αὐτοῦ. — S.-M.

et résidant à Constantinople, dont ils exigeaient sans doute le serment qu'il ne le communiquerait à personne. Lorsqu'un prince étranger, qu'ils voulaient satisfaire, les priaient de lui faire part de cette invention, ils aimaient mieux lui envoyer la matière toute préparée que de l'instruire de la préparation. Constantin Porphyrogénète, qui vivait au dixième siècle, dans les instructions qu'il donne à son fils, lui recommande avec beaucoup d'instance de tenir cette composition secrète<sup>1</sup>; et cet empereur, grand conteur de fables, dit qu'elle fut apportée par un ange au grand Constantin; que ce prince chargea de malédictions quiconque la communiquerait aux étrangers, qu'il le déclara infâme, et permit à toute personne de lui courir sus, fût-il empereur ou patriarche. Si l'on veut l'en croire, le ciel même eut la complaisance de se conformer à cette injonction de Constantin; un des dépositaires du secret ayant osé le révéler, fut tué d'un coup de foudre.

Constantinople dut alors son salut au peu d'expérience des Sarrasins<sup>2</sup>, qui, n'assiégeant les villes que pendant l'été, leur laissaient le temps de l'hiver pour réparer leurs pertes et se préparer à une nouvelle défense. La flotte s'étant réunie au printemps de 673, vint envelopper la ville<sup>3</sup>. Constantinople est un triangle dont la base regarde l'occident<sup>4</sup>, et la pointe aboutit au Bosphore qui la sépare de l'Asie. Le côté méridio-

AN 673.

xii.  
Commence-  
ment du  
siège de Con-  
stantinople.

Theoph. p.  
294.

Cedr. t. i, p.  
437.

Niceph. p.  
21, 22.  
Hist. misc. l.

<sup>1</sup> ὡς αὐτῶς χρῆσι καὶ περὶ τοῦ ὕγροϋ πυρὸς τοῦ διὰ τῶν σιφόνων ἐκφερομένου μεριμνᾶν τε καὶ μελετᾶν. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 13.—S.-M.

<sup>2</sup> Οἱ δὲ τῆς Ἀγαρ ἀπόγονοι. Zonar. c. 14, t. 2, p. 89.—S.-M.

<sup>3</sup> Abou'lféda, *ann. musul.* I, 369,

place le siège de Constantinople par les Arabes en l'an 48 de l'hégire (19 février 668—8 février 669). Il paraît au reste qu'il se trompe.—S.-M.

<sup>4</sup> Le promontoire occidental se nommait *Magnauras*, Μαγναύρας, et celui qui lui était opposé à l'orient,



rg, ap. Murat. t. I, part. I, p. 137.  
Zon. l. 14, t. 2, p. 89, 90.  
Elmacin, hist. Sarac. p. 48.  
Ockley, hist. Sarr. t. 2, p. 142.  
Hist. Univ. t. 15, p. 470-472, 475, 480.

nal est appuyé sur la Propontide; le golfe de Céras borde le côté du Septentrion. Les vaisseaux ennemis occupaient tout ce vaste contour, qui s'étend depuis l'angle de la base formée par la Propontide, où est aujourd'hui le château des sept tours, jusqu'au promontoire qui termine le golfe de Céras. La flotte était augmentée d'un nouveau renfort sous la conduite de Calé, le plus vaillant et le plus hardi des Sarrasins, envoyé par Moawiah en qualité de commandant général<sup>1</sup>. Yézid, fils du khalife, s'y transporta lui-même quelque temps après. Mais ce qui animait encore davantage les Musulmans, c'est qu'ils voyaient combattre à leur tête trois vieillards respectés de toute la nation. C'étaient d'anciens compagnons de Mahomet, à qui le zèle de leur religion faisait essuyer, malgré leur grand âge, les dangers et les fatigues de cette guerre. L'un d'eux, nommé Abou-Ayoub, était celui qui avait donné asyle au prophète lorsqu'il s'était sauvé à Médine<sup>2</sup>. Étant mort pendant le siège, il fut enterré près des murs; et son tombeau est encore en grande vénération chez les Musulmans<sup>3</sup>: c'est là que les empereurs otho-

actuellement la pointe du Sérail, s'appelait *Cyclobius*. Theoph. p. 294. — S.-M.

<sup>1</sup> Ἀπένταυε δὲ Χαλὴ τὸν ἀμνηαῖον μετὰ καὶ ἐτέρου σόλου. Theoph. p. 294. Il est appelé *Chaléou* par Nicéphore, p. 21, κατὰ τὴν ἐαυτῶν διάλεκτον Χαλεοῦ ὀνομαζόμενον. Reiske pense (*adnotat. ad Abulfed. I, 77*), que ce personnage est le même qu'Abou-Ayoub, dont il va être bientôt question, et dont le véritable nom était Khaled fils de Zaïd fils de Kotaïb. Reiske paraît avoir puisé cette notion dans l'ouvrage manuscrit

d'Ibn Kotaïbah, sur les généalogies des Arabes. — S.-M.

<sup>2</sup> On l'appelait, comme tous les premiers adhérents du prophète nés à Médine, *Ansary*, c'est-à-dire *celui qui secourt* ou *auxiliaire*. Il s'était trouvé aux batailles de Bedr et d'Odhod. Il avait suivi Ali dans les plaines de Siffin. — S.-M.

<sup>3</sup> Les Turcs ont élevé une très-belle mosquée sur l'emplacement où ils supposent qu'il périt. Le tombeau qu'ils y ont édifié est encore actuellement l'objet d'une très-grande vénération. Il en est question dans tous

MAUX vont ceindre l'épée lorsqu'ils prennent possession du trône. Les troupes de débarquement faisaient leurs attaques du côté de la terre. Toutes les machines alors en usage portaient de part et d'autre la mort dans la ville et dans l'armée. Mais rien ne causa plus de frayeur et de perte aux Sarrasins que la pluie de feu grégeois, qui, tombant sur eux du haut des murs, s'attachait aux hommes et aux vaisseaux, et les dévorait jusque dans les eaux, sans qu'il fût possible de l'éteindre. Cependant tous ces maux ne purent vaincre leur opiniâtreté. Ils étaient encouragés par une tradition, suivant laquelle Mahomet avait déclaré que tous les péchés seraient pardonnés à l'armée musulmane qui prendrait la ville capitale de César<sup>1</sup>. Après avoir fait des efforts continuels durant cinq mois, ils allèrent attaquer Cyzique, et après l'avoir prise, ils en firent leur place d'armes et leur quartier d'hiver<sup>2</sup>. La guerre dura sept ans<sup>3</sup>; ils revenaient tous les ans au mois d'avril devant Constantinople, et retournaient à Cyzique au mois de septembre<sup>4</sup>. Pendant un si long temps, ni les Musulmans ne se lassèrent d'attaquer, ni les Romains de se défendre. Les historiens ne nous donnent aucun détail de ce siège mémorable. Tant d'actions de valeur qui ont dû le signaler de part et d'autre sont restées dans l'oubli. Ainsi, pendant la durée de cinq ans, l'histoire de l'empire se réduit presque au silence.

Quoique les principales forces des Sarrasins fussent

tes les descriptions de Constantinople. — S.-M.

<sup>1</sup> C'est-à-dire l'empereur romain. — S.-M.

<sup>2</sup> Ἐκείσε παρχειμάζον. Theoph.

p. 294. — S.-M.

<sup>3</sup> Ἐπὶ ἑπτὰ ἔτη δὲ τοῦτο τελείαντες. Theoph. p. 294. — S.-M.

<sup>4</sup> Ἀπὸ τοῦ ἀπριλίου μηνὸς μέχρι τοῦ σепτεμβρίου. Theoph. p. 294. — S.-M.

xiii.  
Divers évé-  
nements de  
cinq années.  
Theoph. p.  
295, 296.  
Hist. Misc. l.  
19, ap. Mu-  
rat. t. 1, part.  
1, p. 137.  
Anast. in  
Adeodato.  
Degnignes,  
hist. des  
Huns, t. 1,  
p. 325.  
Assem. bibl.  
or. t. 2, p. 104.  
Hist. univ.  
t. 15, p. 478.

rassemblées devant Constantinople, ils étaient devenus assez puissants pour former encore d'autres entreprises. Abd-allah, fils de Caïs, joint à Phadalas, entra dans l'île de Crète, où il passa l'hiver<sup>1</sup>. Ce fut la première descente des Sarrasins dans cette île célèbre<sup>2</sup>. D'autres auteurs nomment Élare<sup>3</sup> le chef de cette expédition. Moawiah traitait les Chrétiens avec douceur; il n'exigeait d'eux que le tribut, et ne leur refusait pas les grâces qu'il accordait à ses autres sujets. Ce fut à leur prière qu'il voulut bien réparer à ses dépens l'église d'Édesse. Un tremblement de terre l'avait fait tomber le 3 avril 679, et grand nombre de Chrétiens alors assemblés avait péri sous les ruines. Des nuées de sauterelles ravagèrent la Syrie et la Mésopotamie. L'Italie, surtout aux environs de Rome, essuya de furieux orages; le pays fut inondé en plein été; et grand nombre d'habitants furent tués par la foudre.

An 679.

xiv.  
Défaite des  
Sarrasins.  
Theoph. p.  
294, 295.  
Cedr. t. 1, p.  
437.  
Niceph. p. 22.  
Zon. l. 14, t. 2,  
p. 90.

Les Sarrasins avaient perdu la meilleure partie de leur armée, et la peste faisait périr ceux que le fer et le feu grégeois avaient épargnés. Leur retraite, toujours réglée au mois de septembre, rendait inutiles tous les travaux précédents; c'était chaque année un nouveau siège et de nouvelles fatigues. Enfin au bout de sept ans ils se rebutèrent, et s'éloignèrent de Constanti-

<sup>1</sup> Ἐχρίμαζον Ἀβδῆλᾶς υἱὸς Καΐς καὶ Φαδᾶλᾶς εἰς Κρήτην. Theoph. p. 295. J'ai déjà parlé de Phadalas, ci-dev. p. 396, not. 2 et p. 402, not. 6, liv. 1x, § 36 et 39. Pour le premier, il m'est inconnu, il était peut-être fils de Caïs dont il a été question ci-dev. § 10, p. 419, not. 3. — S.-M.

<sup>2</sup> On a déjà vu ci-dev. p. 354, liv. 1x, § 6, que les flottes de Moawiah

avaient déjà visité et ravagé les côtes de cette île, lorsqu'il fit la conquête des îles de Chypre et de Rhodes. — S.-M.

<sup>3</sup> Abou-Ommaïah-el-Aredi; cette notion tirée par Degnignes, *hist. des Huns*, t. 1, p. 325, des auteurs orientaux, n'est pas assez développée pour qu'on puisse y attacher beaucoup d'importance. — S.-M.

nople en 679, avec autant de honte que de regret. Les habitants attribuèrent le succès de leur défense à la protection de la Sainte Vierge<sup>1</sup>, dont ils avaient déjà éprouvé le secours cinquante-trois ans auparavant, lorsque les Avars, joints aux Perses, étaient venus attaquer leur ville. Ce qui les confirma dans cette pensée, c'est que l'armée sarrasine, encore très-nombreuse lorsqu'elle leva le siège, fut entièrement détruite dans la retraite. Comme le feu grégeois leur avait fait perdre un grand nombre de vaisseaux, ils ne purent embarquer toutes leurs troupes; et trente mille hommes, sous la conduite de Sophian<sup>2</sup>, prirent la route de terre pour retourner en Syrie. La flotte rangeait la côte de Pamphylie, lorsqu'une furieuse tempête la porta sur le promontoire de Sylée, [auprès<sup>3</sup> de la ville de] Perge, avec tant de violence, que tous les navires furent brisés et abîmés dans les eaux. L'armée de terre ne fut pas plus heureuse. L'empereur avait envoyé à sa poursuite tout ce qu'il avait de troupes à Constantinople, sous la conduite de trois généraux, Florus, Pétronas et Cyprien<sup>4</sup>. Ils la joignirent près de Cibyre; les soldats sarrasins languissants, estropiés, couverts de blessures, ayant à peine assez de force pour une marche

Hist. misc. l. 19, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 137. Const. Porp. l. 1, them. 14. Combéfis, not. ad orat. τῆς ἀναθι-  
σου.

<sup>1</sup> Τῇ τοῦ Θεοῦ βοήθειᾳ καὶ τῆς θεομήτορος. Theoph. p. 294.—S.-M.

<sup>2</sup> Σουφιᾶν ὁ υἱὸς τοῦ Ἀύφ. Theoph. p. 294. Sofian fils d'Auf est nommé dans Abou'lféda, I, 369, qui le regarde comme le chef de l'expédition envoyée par Moawiah contre Constantinople.—S.-M.

<sup>3</sup> Ἐπὶ τὰ μέρη τοῦ Συλαίου. Theoph. p. 294. Τὸ Σύλαιον. Zonar. l. 14, t. 2, p. 90. C'était un promontoire avec

une ville du même nom dans la Pamphylie, non loin de Pergé, entre cette ville et Attalia, qui est la moderne Satalie. — S.-M.

<sup>4</sup> Zonare, l. 14, t. 2, p. 90, dit que les Arabes furent défaits par le commandant du thème des Cibyrriotes, ὁ τῶν Κιβυρρίωτων στρατηγός. Ce thème ou division militaire comprenait l'ancienne Carie, la Lycie et la côte jusqu'à la Cilicie.— S.-M.

tranquille, furent taillés en pièces presque sans résistance, comme des malades qu'on aurait égorgés dans leurs lits. Il n'en coûta aux Romains que la peine de les atteindre.

xv.  
Paix avec  
Moawiah.  
Theoph.  
295, 296.  
Cedr. t. I, p.  
437.  
Niceph. p. 22.  
Zon. l. 14, t. 2,  
p. 90.  
Const. Porp.  
de adm. imp.  
c. 21.  
Pagi ad Bar.  
Assem. bibl.  
Jur. Or. t. IV,  
c. 25.

Tant de pertes rabattirent la fierté du khalife : il envoya des ambassadeurs à Constantinople pour traiter de la paix. L'empereur les reçut avec bonté; il fit partir avec eux le patrice Pitzigaudès<sup>1</sup>, vieillard sage, éloquent et très-expérimenté dans les affaires d'état. Après d'assez longues contestations, le khalife consentit à payer tribut à l'empire<sup>2</sup>; il devait chaque année envoyer trois mille livres d'or, rendre cinquante prisonniers<sup>3</sup>, et faire présent d'autant de chevaux arabes de la meilleure race<sup>4</sup>. A ces conditions, la paix fut conclue pour trente ans, et confirmée par le serment des deux princes. Pitzigaudès se fit estimer du khalife, qui le combla de présents. Ce joug imposé à une nation qui faisait trembler toutes les autres, fit grand

<sup>1</sup> Il se nommait Jean. Ἰωάννην τὸν πατρίκιον, τὸν ἐπίκλην Πιτζιγαυδὴν. Theoph. p. 295. On lit Πιτζιγαυδίου dans Nicéphore, p. 22. Dans Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* c. 21, il y a Pitzigaudès, Πιτζικαυδῆς.—S.-M.

<sup>2</sup> Théophane rapporte, p. 296, qu'en cette occasion, Moawiah rassembla son conseil composé des émirs et des Corassaniens ou des Coraïschites; car je n'ai pas de moyens de décider desquels il vent parler. Ὁ Μαυίας σύσκεμα πεποικῶς τῶν τε Ἀμραίων καὶ Κορασσηνῶν. Théophane est d'accord avec Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* c. 21, en disant que cette paix fut faite par Moawiah et son conseil. Μαβίας καὶ οἱ

σύμβουλοι αὐτοῦ.—S.-M.

<sup>3</sup> Ils étaient au nombre de huit cents, selon Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* c. 21. Il y en avait cent selon Cédrenus, t. I, p. 437.—S.-M.

<sup>4</sup> Παράσχεσθαι τῇ Ῥωμαϊκῇ πολιτείᾳ παρὰ τῶν Ἀγαρηνῶν χρυσοῦ χιλιάδας τρεῖς, καὶ ἄνδρας αἰχμαλώτους ν', καὶ ἵππους εὐγενεῖς ν'. Theoph. p. 296. Il est difficile de comprendre comment, après tant de conquêtes, les Arabes auraient pu se soumettre à un si honteux traité. Il faut qu'il y ait dans l'histoire de cette époque quelques circonstances importantes qui nous seront restées inconnues. Abou'lfaradj, qui était chrétien, est le seul auteur arabe qui ait parlé de ce

honneur à Constantin. Ce fut un signal qui fit tomber à ses pieds tout l'Occident. Le khakan des Avars, le roi des Lombards, les ducs de Bénévent, de Frioul et de Spolète<sup>1</sup>, lui députèrent pour lui demander son amitié. Il prit le ton supérieur<sup>2</sup> dans les traités qu'il fit avec eux; tout pliait devant un prince qu'on croyait assez habile et assez heureux pour relever l'ancienne majesté de l'empire et lui rendre tout l'éclat dont il avait brillé sous le premier Constantin.

Ce fut un nouvel ennemi, sorti des cavernes du Liban, qui obligea le khalife à recevoir des conditions si peu compatibles avec la fierté sarrasine<sup>3</sup>. Les Maronites vengeaient l'empire malgré l'empereur, qui les traitait de rebelles, parce que, se voyant abandonnés, ils s'étaient donné un chef. Ils rendaient aux Sarrasins dans la Syrie tous les maux que les Sarrasins causaient à l'empire dans l'Asie-Mineure. Cette nation qui, semblable aux matières légères, n'a point été submergée au milieu des flots de tant de Barbares divers, dont la Syrie a été inondée, et qui subsiste encore aujourd'hui sous la protection du prince des Druses, se forma dans le septième siècle, et dut sa naissance à ses malheurs et à son courage. Les montagnes du Liban lui servirent d'abord de berceau, et ensuite de remparts contre les fureurs des Sarrasins. C'est ainsi qu'en plusieurs points de notre globe on aperçoit des nations

xvi.  
Nouveaux  
princes de  
Byblos.

Theoph. p.  
295.

Cedr. t. 1, p.  
437.

Const. Porp.  
de adm. imp.

c. 21.

Will. Tyr.  
bel. sacr. l.

l. 22, c. 8.

Jacob. Vitri-  
aco, ap. Gest.

Dei per

Franc. p.

1093.

Pagi ad Bar.  
Dandini,

voy. du mont

Liban, c. 19,

avec les rem.

de Rich. Si-

mon.

Faustus Nai-

ronus, de o-

rig. Mar.

Le Quien,

traité. — S.-M.

<sup>1</sup> Théophane dit, p. 296, le khakan des Avars, les rois, les exarques, les Castaldes et les princes de l'Occident. Χαγάνος τῶν Ἀβάρων, καὶ οἱ ἐπίκεινα ῥήγες, ἑξαρχοὶ τε, καὶ Καστάλδοι, καὶ οἱ ἐξοχώτατοι τῶν

πρὸς τὴν δύσιν ἐθνῶν. — S.-M.

<sup>2</sup> Εἰζας ὁ βασιλεὺς ταῖς αὐτῶν αἰτή-  
σεσι. Theoph. p. 296. — S.-M.

<sup>3</sup> C'est ce qu'assure Théophane, p. 295 et après lui Constantin Porphyrogénète, de adm. imp. c. 21. On trouve la même chose dans Cédrenus,

OriensChris.  
t. 3, p. 1 et  
seq.  
Assemani,  
Bibl. Or. t. 1,  
p. 501 et seq.  
Idem, Ital.  
Hist. script.  
t. 2, p. 93, 94,  
100 et suiv.,  
et p. 468, 469.

anciennes, cachées entre des montagnes, où conservant leur liberté originaire à l'abri de leur indigence encore plus qu'à la faveur de ces boulevards naturels, elles se maintiennent pauvres et heureuses par le mépris ou par la crainte des peuples conquérants qui les environnent. Nous avons déjà dit un mot des nouveaux souverains de Byblos<sup>1</sup>, dans le récit de la bataille d'Emèse sous l'an 634<sup>2</sup>. L'occasion présente nous oblige d'entrer dans un plus grand détail. Du temps que Chosroès II ravageait la Syrie, il avait établi des garnisons dans la vallée de Tripoli, entre les montagnes et la mer; ce beau pays, devenu une de ses provinces, prit le nom de Chosroène, et porte encore aujourd'hui celui de Kesrouan<sup>3</sup>. Les incursions des Perses désolant tous les environs, dont l'empereur semblait avoir abandonné la défense, un habitant du pays, homme puissant et courageux, nommé Joseph, se mit à la tête d'une troupe d'aventuriers assez hardis pour le suivre; il s'empara de Byblos, et sans l'aveu ni l'opposition de l'empereur, il défendit la côte de Phénicie. Job, qui lui succéda, étendit ses conquêtes jusqu'en Galilée, et se rendit maître de Césarée de Philippe<sup>4</sup>. Héraclius regardait avec indifférence les progrès de cette nouvelle dynastie; il aimait mieux voir ces pays au pouvoir de ses sujets naturels, que sous la domination

t. 1, p. 437. — S.-M.

<sup>1</sup> Cette ville située entre Tripoli et Béryste, sur le bord de la mer, est appelée *Djobail* par les auteurs arabes et par les chrétiens de Syrie. C'est le nom qu'elle porte encore actuellement. — S.-M.

<sup>2</sup> Voyez ci-dev. p. 214 et 215, not. 1, liv. LVIII, § 24. — S.-M.

<sup>3</sup> C'est ce qu'assure un auteur syrien, dont il sera question ci-après, p. 431, not. 1, mais dont le témoignage ne me paraît pas suffisamment garanti. — S.-M.

<sup>4</sup> Le même auteur dit, *ap. Assemani, bibl. or. t. 1, p. 501, not. 1*, qu'il prit aussi Jérusalem, ce qui ne paraît guère vraisemblable. — S.-M.

des Perses. Élie, successeur de Job, amena des troupes à l'armée romaine, pour combattre les Sarrasins devant Émèse, et fut tué dans la bataille<sup>1</sup>. Un second Joseph prit sa place, et malgré les efforts des Sarrasins, qui se rendirent maîtres de la côte de Syrie, depuis Antioche jusqu'en Égypte, il se maintint dans Byblos et se fortifia sur les hauteurs du Liban<sup>2</sup>. Jean, héritier de sa puissance et de sa valeur, entreprit de reconquérir la Terre-Sainte : une nouvelle peuplade, sortie des territoires d'Antioche, d'Apamée et d'Émèse, au nombre de plus de quarante mille hommes, pour se ranger sous ses ordres, animait son courage et fortifiait ses espérances<sup>3</sup>.

C'étaient des Chrétiens zélés, qui, supportant impatiemment le joug des Sarrasins, se cantonnèrent dans le mont Liban. Ils se nommaient Maronites. Rien n'est plus obscur ni plus contesté que leur origine. Quelques auteurs prétendent qu'ils ont pris leur nom d'une contrée de Céléserie, nommée Maronia. Ce sentiment serait le plus simple, si cette contrée était connue. Eutychius, patriarche d'Alexandrie dans le dixième siècle, en fait

XVII.  
Origine des  
Maronites.

<sup>1</sup> L'auteur déjà cité dit bien que ce chef syrien amena du secours à l'empereur Héraclius, mais non qu'il ait été tué à cette époque; c'est une conjecture d'Assémani, *Ital. hist. script.* t. 2, p. 104. Voyez ci-dev. p. 214 et 215, liv. LVIII, § 24. — S.-M.

<sup>2</sup> Il est qualifié *roi de Djobail et du mont Liban*, par le même historien. — S.-M.

<sup>3</sup> L'existence de ces petits princes de la Phénicie n'est attestée que par un ouvrage anonyme en arabe et en syriaque, composé ou écrit en l'an

1305 de J.-C., et qui ne paraît pas mériter grande confiance; aucun auteur plus ancien, chrétien ou musulman, ne fait mention de ces chefs; on n'y fait aucune allusion dans les écrits des Arabes musulmans. Malgré tout le zèle, tout le savoir et toute l'habileté d'Assémani et des autres savants maronites, qui se sont efforcés d'éclaircir et d'assurer les faits qui concernent l'origine de leur secte, je crois qu'il est fort difficile d'admettre tout ce qu'ils en disent, et en particulier leurs conjectures sur l'identité des Maronites avec les



un nom de secte, dont le chef, dit-il, fut un moine hérésiarque, nommé Maron, qui vivait du temps de Maurice, et qui n'admettait en Jésus-Christ qu'une volonté et une opération. Cette opinion est appuyée du témoignage des historiens des croisades. Ils rapportent que les Maronites<sup>1</sup> abjurèrent leurs erreurs, et qu'ils se réunirent à l'Église romaine entre les mains d'Aiméric, troisième patriarche latin d'Antioche, en 1182<sup>2</sup>. Presque tous les écrivains modernes ont suivi ce sentiment; ils prétendent même qu'après ce retour à l'Église ils retombèrent dans leurs erreurs. On voit les Maronites de Cypre faire de nouveau abjuration, en 1445, sous le pontificat d'Eugène IV. Un évêque franciscain attribue leur conversion à un miracle semblable à celui qui fut fait pour Josué; il raconte que le soleil rétrograda à la prière d'un franciscain flamand, nommé Griphon, et qu'il n'en fallut pas davantage pour convertir les Maronites<sup>3</sup>. D'autres retardent leur conversion jusqu'en 1582. Ce qui semble fortifier cette opinion, c'est qu'on trouve encore des vestiges d'erreur dans les anciens livres des Maronites. Malgré toutes

les Mardaïtes du Liban. —S.-M.

<sup>1</sup> *Natio quædam Syriorum in Phœnice provincia circa juga Libani, juxta urbem Bibliensium habitans.* Guil. Tyr. l. 22, c. 8. Le même auteur ajoute qu'ils étaient nombreux, et qu'il n'y en avait pas moins de quarante mille, dans les trois évêchés de Byblos, de Botrys et de Tripoli, et sur les sommets du Liban. *Erat autem hujus populi turba non modica, sed quasi quadraginta millium dicebatur excedere quantitatem, qui per Bibliensium, Botriensum et Tripolita-*

*num episcopatus, juga Libani et montis de vexo inhabitabant.* —S.-M.

<sup>2</sup> *Quidam autem homines circa juga Libani in Phœnice provincia, non longè ab urbe Bibliensi habitantes, numero non pauci, arcubus et sagittis in præliis edocti et expediti, Maronitæ nominantur.* Jacob de Vitriac. *hist. hierosol. ap. Bongars*, t. 1, p. 1093. —S.-M.

<sup>3</sup> Ces fables se trouvent mentionnées dans le P. Lequien, qui les a tirées du traité de Fauste Nairon, sur l'origine des Maronites. —S.-M.

ces présomptions si peu favorables à ce peuple singulier, plusieurs Maronites modernes, très-versés dans leurs antiquités et très-habiles en tout genre de critique, ont prouvé par de très-fortes raisons, que les Maronites furent toujours catholiques et attachés à l'Église romaine. La Syrie étant divisée en un grand nombre de sectes, Macédoniens, Apollinaristès, Nestoriens, Eutychiens, Jacobites, ces hérétiques donnèrent le nom de Maronites aux catholiques qui suivaient la doctrine de saint Maron, et les catholiques l'adoptèrent comme un titre d'honneur. Maron avait été un des plus grands adversaires des hérétiques, et l'on croit que c'est le moine nommé Maron, auquel est adressée une lettre de saint Jean-Chrysostôme. Ses reliques furent déposées dans une grande église dédiée sous son invocation, et les Grecs célèbrent sa fête le 14 février. Ses disciples bâtirent sous son nom, entre Apamée et Émèse, au bord de l'Oronte, un célèbre monastère, où se rassemblèrent jusqu'à huit cents moines. Les trois cent cinquante moines qui furent massacrés par les hérétiques du temps de Pierre le Foulon étaient de ce monastère. L'opinion d'Eutychius se détruit d'elle-même; il fait remonter jusqu'à Maurice l'origine du monothélisme, que nul auteur ne fait naître avant le règne d'Héraclius. Ce chroniqueur arabe, aussi peu exact pour les faits que pour la chronologie, est le seul qui parle d'un hérésiarque nommé Maron, personnage inconnu à toute l'antiquité. On répond au témoignage de Guillaume de Tyr et des autres historiens des Croisades, que les Maronites vivant au milieu des hérésies dont l'Orient était infecté, plusieurs d'entre eux s'étaient écartés de la doctrine orthodoxe; que ce fut

cette portion qui abjura entre les mains du patriarche d'Antioche, et que les Latins l'ont mal à propos confondue avec la nation entière. Les Jacobites, avec lesquels ils étaient mêlés dans le civil; altérèrent même leurs livres et y glissèrent des erreurs qu'on ne trouve pas dans leurs plus anciens manuscrits. Cette contagion gagna surtout dans l'île de Chypre, et s'y entretint jusque dans le quinzième et le seizième siècles. Mais la doctrine catholique et l'union avec l'Eglise romaine se conservèrent toujours dans le corps de la nation. Une preuve que le nom de Maronites n'est pas un nom de secte, c'est qu'encore à présent ils se nomment ainsi eux-mêmes, et qu'ils sont ainsi nommés par l'Eglise romaine, quoique leur orthodoxie ne soit pas suspecte.

XVIII.  
Jean Maron,  
patriarche  
des Maronites.

Jean, évêque de Philadelphie, que le pape Martin avait établi vicaire du Saint-Siège en Orient, apprit avec joie que les Maronites avaient secoué le joug des Sarrasins, et que, s'étant joints aux princes de Byblos, ils étaient maîtres du Liban et de tout le pays depuis le mont Maurus, ou la montagne noire, qui est la même que le Casius vers Antioche, jusqu'en Galilée<sup>1</sup>. Afin que cette nouvelle peuplade ne fût pas privée de secours spirituels, il leur donna pour évêque Jean Maron, moine dans le monastère de Saint-Maron, sur l'Oronte. C'était un homme savant, qui avait déjà servi l'Eglise par des écrits contre les sectateurs de Nestorius et d'Eutychès. Il fut sacré évêque de Botrys, avec

<sup>1</sup> Depuis le mont Maurus, dit Théophane, p. 295, jusqu'à la ville sainte, qui est Jérusalem, ἀπὸ τοῦ Μαύρου ὄρους ἕως τῆς ἁγίας πόλεως. Le mont Maurus ou la montagne Noire, est cette portion de la chaîne

du Taurus, qui s'étend entre la Syrie et la Cilicie, et qui se prolonge au nord vers la petite Arménie jusqu'aux bords de l'Euphrate. Voyez mes Mémoires hist. et géogr. sur l'Arménie, t. 1, p. 181. — S.-M.

le titre de patriarche des Maronites et le pouvoir de sacrer des évêques dans tout le pays de leur dépendance. Il ramena au sein de l'Église grand nombre d'hérétiques. Ses missionnaires se répandirent, d'un côté, jusqu'à Jérusalem, de l'autre, jusque dans la Petite-Arménie; et par ses soins charitables, non-seulement il accrut le nombre des fidèles, mais il augmenta même considérablement les forces du petit état dont il était le pasteur. Quantité de nouveaux convertis, voisins, éloignés, libres, esclaves, vinrent peupler les retraites du Liban et grossir le nombre des Maronites. Ce nom leur devint d'autant plus cher et plus précieux, qu'ils le voyaient revivre dans leur nouveau pasteur avec les vertus du saint personnage dont ils honoraient la mémoire. Jean et ses successeurs choisirent pour leur résidence le monastère de Canobin, fondé par le grand Théodose dans la vallée de Tripoli, sur les bords du Nahr-kadès ou *Fleuve saint*. Depuis Innocent III, ces prélats ont joint à leur titre celui de patriarches d'Antioche pour les Maronites, et ils sont ainsi nommés dans les bulles des papes.

Le nouveau patriarche n'était pas moins propre à la conduite des affaires séculières qu'au gouvernement ecclésiastique. Il sut allumer dans le cœur des Maronites ces sentiments de courage qui les rendirent le fléau des Sarrasins en Syrie. Ils devinrent soldats intrépides, aussi adroits à tirer de l'arc qu'à manier leurs chevaux, les meilleurs fantassins et les meilleurs cavaliers de tout l'Orient. Jean de Byblos, fortifié d'un si puissant secours, s'empara en peu de temps de toute la côte depuis Marghat, qui est l'ancienne Marathus, jusqu'au-delà du Carmel. Il poussa ses courses, d'un

xix.  
Progrès des  
Maronites.

côté, jusqu'à Jérusalem, de l'autre, au-delà de Damas jusqu'aux frontières de l'Arabie déserte. Les cavernes du Liban servaient de retraite aux Maronites, et les sommets de ces hautes montagnes de forteresses inaccessibles. Ils bâtirent trois grandes villes : Basconta sur le penchant du Liban du côté de l'Orient, au-dessus de la vallée de Békah, nommée autrefois *Aulon*, qui, séparant le Liban de l'Anti-Liban, s'étend depuis Baalbek, l'ancienne Héliopolis, jusqu'aux environs de Tyr. Haddeth fut bâtie dans la vallée où coule le Nahr-kadès, qui, passant sous Canobin, laisse Haddeth à quelque distance sur la gauche. Mais le plus grand de leurs établissements fut la ville de Besciarraï, située au pied du Liban, un peu au-dessous de la source du Nahr-kadès. Elle était défendue par une bonne citadelle ; ce fut dans la suite la demeure du chef des Maronites.

xx.  
Origine du  
nom des  
Mardaïtes.

Les princes de Byblos se disaient toujours sujets de l'empire, et prétendaient ne rien faire que pour sa défense. Cependant ils agissaient en souverains indépendants ; et sans considérer si l'on était en paix ou en guerre avec les Sarrasins, ils ne connaissaient point de trêve avec ces voisins odieux. En vain l'empereur leur envoyait-il ordre de poser les armes, toutes les fois qu'il faisait la paix avec les Sarrasins ; au mépris de ces ordres, ils continuaient leurs hostilités. Ce fut alors qu'on donna aux Maronites le nom de Mardaïtes<sup>1</sup>, sous

<sup>1</sup> *Mapdaïrai*. Theoph. p. 295. Le texte de Théophane, le plus ancien de tous ceux où il est question des Mardaïtes, texte répété par tous les auteurs qui ont parlé, depuis lui, de cette nation, semble indiquer cependant que les Mardaïtes n'étaient pas

des Syriens, et conséquemment qu'on ne doit point les confondre avec les Maronites, qui sont bien certainement des descendants des indigènes de la Phénicie et du mont Liban. Théophane dit que les Mardaïtes vinrent et s'emparèrent du Liban, sic.

lequel ils ont été communément désignés jusqu'au temps de leur dispersion sous le règne de Justinien II, ainsi que nous le raconterons dans la suite. C'est un mot arabe, qui signifie *rebelles*. Malgré leur protestation, la cour de Constantinople ne les regarda plus que comme des sujets révoltés. Cependant quelques auteurs pensent que le nom de Mardaïtes leur fut donné, non par les Romains, mais par les Sarrasins, qui se regardant comme maîtres légitimes de la Syrie par le droit des armes, traitèrent de rébellion la hardiesse de ces habitants qui refusaient de leur obéir; et ce qui confirme ce sentiment, c'est que le nom de Mardaïtes est de la langue arabe.

Les Maronites, qui faisaient la partie la plus considérable de la nation, avaient donné le nom à tout le reste. Après la mort de Jean, ils choisirent deux chefs pleins de courage, Paul et Fortunat, qui, étant sortis de Haddeth à la tête de quelques troupes, rencontrèrent un détachement de Sarrasins qu'ils taillèrent en pièces. Moawiah, pour s'en venger, fit assiéger Haddeth par une armée nombreuse. Les Maronites parlent encore aujourd'hui de ce siège mémorable, où leurs ancêtres, sans autre secours que celui de leur valeur et de leur constance, repoussèrent durant sept ans les fréquents assauts des Sarrasins, et les auraient forcés

xxi.  
Suite de  
l'histoire  
des Maro-  
nites.

ἦλθεν Μαρδαῖται εἰς τὸν Δίβανον, et qu'ils furent joints ensuite par beaucoup d'esclaves, de prisonniers et d'indigènes du pays, πολλοὶ δούλοι, καὶ αἰχμάλωτοι καὶ αὐτόχθονες πρὸς αὐτοὺς κατέφυγον. Ces termes indiquent bien que les Mardaïtes n'étaient pas du pays. Ces détails sont reproduits dans Constantin Porphy-

rogénète, *de adm. imp.* c. 21. Le texte d'Abou'lfaradj, dans sa chronique syriaque, p. 115, n'est pas non plus favorable à l'opinion qui tend à confondre les Maronites et les Mardaïtes. Cet historien dit que ces derniers étaient des soldats envoyés en Syrie par l'empereur Constantin. — S.-M.

à lever le siège si la ville n'eût été prise par trahison. Elle fut rasée. On y comptait dix-sept cents maisons. Les Musulmans se préparaient à reconquérir toute la Phénicie. Les Maronites, trop faibles pour résister aux forces des Musulmans, eurent recours à l'empereur. Ils offraient de recevoir pour chef celui qu'il voudrait leur envoyer avec du secours, et de lui obéir fidèlement. Mais Constantin était alors occupé à se prémunir lui-même contre l'orage qu'il voyait prêt à fondre sur sa capitale. Les Maronites furent donc obligés de se donner un chef; car Paul et Fortunat avaient péri dans le saccagement d'Haddeth. Je ne trouve point dans les auteurs le nom de celui qui fut élu par les suffrages de la nation; il ne fut proclamé qu'après avoir promis avec serment, qu'il ne permettrait à aucun Sarrasin, ni hérétique de s'établir dans le pays, et qu'il n'en recevrait aucun dans sa maison; on lui déclara que, s'il manquait à sa parole, il serait excommunié par le patriarche. Le nouveau prince, cherchant à regagner les bonnes grâces de l'empereur, envoya des députés à Constantinople. Il demandait d'être confirmé dans sa dignité; il protestait que les Maronites dans toutes leurs entreprises n'avaient eu en vue que leur sûreté et le maintien de leur religion, et que l'empereur n'avait point de sujets plus zélés et plus fidèles. C'était le temps où Constantinople se voyait tous les ans assiégée par les Sarrasins. On ne sait quelle fut la réponse de l'empereur, à qui des dangers plus prochains faisaient perdre de vue la Syrie.

XXII.  
Nouvelles  
victoires des  
Maronites  
sur les Sar-  
rasins.

Ce chef des Maronites étant mort bientôt après cette députation, son fils Salem lui succéda. Voulant augmenter la population de son petit état, il oublia le

serment de son père, et permit aux hérétiques, qui étaient en grand nombre dans les environs, de venir s'établir dans le Liban. Le patriarche l'excommunia; et par une suite alors inévitable chez des peuples ignorants et superstitieux, les Maronites refusèrent de lui obéir. Ces discussions firent renaître aux Sarrasins l'envie d'envahir le Liban. Ils partagèrent leurs forces et attaquèrent en même temps Tripoli, Byblos et Besciarraï. Les habitants de ces trois villes se défendirent avec tant de courage, qu'ils forcèrent les ennemis de lever le siège. Les Maronites appelèrent au Liban toutes leurs troupes de Phénicie; ils s'assemblèrent au nombre de trente mille hommes, et sans être commandés par Salem, qu'ils ne voulaient plus avoir pour maître depuis son excommunication, ils se distribuèrent sous différents chefs dans des postes avantageux sur les divers sommets du Liban. Ils apprirent qu'une armée de Sarrasins était campée au bord de la mer entre Byblos et Botrys. Ils résolurent de les attaquer, et s'étant partagés en plusieurs corps, ils tombèrent sur eux de toutes parts avec tant de furie, qu'ils les mirent en fuite et les poursuivirent avec grand carnage jusqu'à un fleuve près d'Alfidar. Ils firent quatre mille prisonniers, et remportèrent beaucoup de butin. Quelques jours après, Salem ayant appris qu'il était resté dans le Liban quelques troupes de Sarrasins, y courut; et pour mériter d'être relevé de l'excommunication et regagner la confiance de ses sujets, il chassa non-seulement les Sarrasins, mais aussi tous les hérétiques, auxquels il avait auparavant permis d'habiter le Liban. Ce furent les attaques et les courses continuelles de ces opiniâtres ennemis, qui forcèrent Moawiah de deman-



der la paix à l'empereur. Nous verrons la suite de l'histoire des Maronites sous le règne de Justinien II <sup>1</sup>.

XLIII.  
Histoire des  
Bulgares.

Theoph. p.  
296 et seqq.

Niceph. p.  
22, 23.

Cedr. t. 1, p.  
438, 440.

Hist. Misc.  
l. 19, ap. Mu-

rat. t. 1, part.  
1, p. 138.

Const. Porp.  
Them. p. 21.

Zon. l. 14, t. 2,  
p. 91.

Aimoin. l. 4,  
c. 24.

Sigeb. chron.  
Pagi ad Bar.

Du Cange,  
fam. Byz. p.

305 et seqq.

Deguignes,  
hist. des

Huns, t. 2,  
p. 514, 515.

Dans le même temps que les Maronites étonnaient les Sarrasins dans un coin de la Syrie par leur indomptable valeur, une nation beaucoup plus nombreuse et plus formidable, qui n'avait encore porté à l'empire que de légères atteintes, commençait à l'attaquer par des coups mortels, en lui enlevant des provinces entières. Les Bulgares étaient connus depuis le règne de Zénon; nous en avons indiqué l'origine <sup>2</sup>. Une de leurs hordes <sup>3</sup> s'étant avancée, en 485, des bords du Volga au Borysthène, fut défaite par le grand Théodoric <sup>4</sup>. Quatorze ans après ils pénétrèrent en Thrace, et défirent une armée romaine <sup>5</sup>. Ils continuèrent leurs ravages, et ce ne fut que l'argent d'Anastase, qui leur fit repasser le Danube <sup>6</sup>. Ce prince, pour arrêter leurs courses et celles des autres Barbares, fit bâtir la longue muraille <sup>7</sup>. Les Avars étaient alors les plus

<sup>1</sup> Tout ce qui a été rapporté dans les paragraphes précédents, depuis le 16<sup>e</sup>, est l'analyse assez exacte de tout ce qu'on trouve sur les Maronites dans les écrits de Fauste Nairon, du P. Lequien et d'Assémani. Les Maronites qui ont traité de tous ces faits se sont évidemment laissé entraîner par le désir de relever l'origine de leur nation et d'en établir la constante orthodoxie; ce désir les a rendu peu difficiles sur les autorités qu'ils ont alléguées, sur la manière de les discuter, et sur les conclusions qu'ils se sont crus en droit d'en tirer. Il m'aurait été facile d'y faire de nombreuses objections; mais elles m'auraient obligé à des digressions trop longues et trop étrangères à l'histoire du Bas-Empire. Il me suffit de l'observation générale que je viens de

faire et du jugement que j'ai porté de tous les travaux relatifs à cette question. — S.-M.

<sup>2</sup> J'ai traité fort au long de l'origine des Bulgares, t. 7, p. 141, not. 2, p. 142, not. 1, p. 143, not. 1, 2 et 3, liv. xxxvi, § 47. — S.-M.

<sup>3</sup> Expression impropre, qui doit son origine aux Mongols qui nommaient *Ourdou* la tente impériale de leurs princes, mais non les tribus de leur nation, comme on le croit communément. — S.-M.

<sup>4</sup> Voyez t. 7, p. 144, liv. xxxvi, § 47, et p. 386, liv. xxxix, § 2. — S.-M.

<sup>5</sup> Voyez t. 7, p. 244, liv. xxxviii, § 22. — S.-M.

<sup>6</sup> Voyez t. 7, p. 249 et 250, liv. xxxviii, § 27. — S.-M.

<sup>7</sup> Voyez t. 7, p. 394, liv. xxxix, § 8. — S.-M.

puissants des peuples septentrionaux, qui eussent entamé les frontières de l'empire. Ils s'étendaient depuis le Norique<sup>1</sup>, le long du Danube, jusque bien avant en Mésie, et possédaient les deux Pannonies. Leur domination embrassait encore toute l'ancienne Dacie; les Esclavons, habitants de ces vastes contrées qui bordent le Pont-Euxin jusqu'aux Palus Méotides, étaient leurs sujets<sup>2</sup>. Les Bulgares se joignirent à eux et se soumirent à leur khakan<sup>3</sup>. Mais comme ils prétendaient leur être associés et non pas assujétis, le khakan étant mort, les Bulgares voulurent faire élire un successeur qui fût de leur nation<sup>4</sup>. On en vint aux armes, et les Avars furent vainqueurs. Une partie des Bulgares, ne pouvant souffrir une domination étrangère, se retira dans les états de Dagobert, roi de France, et lui demanda un asyle<sup>5</sup>. Il les envoya passer l'hiver en Bavière, en attendant qu'il eût délibéré sur leur requête<sup>6</sup>. Le conseil fut d'avis de se défaire de ces hôtes dangereux. On expédia des ordres secrets de les égorger tous dans la même nuit, avec leurs femmes et leurs enfants. Il en périt neuf mille dans ce massacre cruel; il ne s'en sauva que sept cents, qui trouvèrent une retraite chez les Esclavons Vinides<sup>7</sup>. Ceux qui étaient restés soumis

Mém. Acad.  
des Inscr.  
t. xxx, p.  
243.

<sup>1</sup> C'est-à-dire la Bavière. — S.-M.

<sup>2</sup> On a déjà pu remarquer plusieurs fois que les nations slaves de la Hongrie et des pays limitrophes étaient alors les vassaux ou les sujets des Avars. — S.-M.

<sup>3</sup> Voyez ci-dev. p. 119, not. 4 et p. 120, not. 1, liv. LVII, § 19. — S.-M.

<sup>4</sup> *His diebus inter Avars cognomento Hunos, et eos qui Bulgari dicuntur, magna surrexit contentio, cui deberetur regni successio; utrum ex Bulgaris orio, an ex Avarum se-*

*mine procreato.* Aimoin. *de gest. Franc.* l. 4, c. 24. — S.-M.

<sup>5</sup> *Victi Bulgari, et à propriis exules terris, Dagobertum expetunt regem Francorum, poscentes vacantem tellurem sibi concedi ad habitandum.* Aimoin. *de gest. Franc.* l. 4, c. 24. — S.-M.

<sup>6</sup> *Ille hiematum eos in Bajoariam dirigit, donec cum amicis deliberaret, quid de eis ageret.* Aimoin. *de gest. Franc.* l. 4, c. 24. — S.-M.

<sup>7</sup> Il s'agit ici des Vendes de la

aux Avars vinrent ravager la Mésie et la petite Scythie. Justinien, au commencement de son règne, arrêta leurs courses par la valeur de Chilbudius<sup>1</sup>, qui, après les avoir réprimés pendant trois ans, fut enfin défait et tué. En 538, les Romains gagnèrent sur eux une bataille et en perdirent deux<sup>2</sup>. Ils furent ensuite soixante ans sans se montrer en-deçà du Danube. En 597, on les vit de nouveau voltiger sur les terres de l'empire<sup>3</sup>. Ils avaient un roi; mais ils reconnaissaient pour maître le khakan des Avars. Vers la fin du règne d'Héraclius, leur roi Cubrat<sup>4</sup> affranchit sa nation de ce joug incommode; il chassa les Avars de ses états, et s'appuya de l'alliance de l'empereur, qui l'honora du titre de patrice.

XXIV.  
Bulgares  
établis au  
bord du Da-  
nube.

Ce prince vécut jusqu'au règne de Constantin Pogonat. Il laissa cinq fils, auxquels il recommanda par son testament de demeurer unis, pour maintenir leur indépendance contre les nations étrangères, et surtout contre les Avars. Un avis si sage fut bientôt oublié. La jalousie du commandement les sépara; ils prirent chacun sous leurs ordres une partie de la nation. Les Bulgares, en s'étendant vers l'Occident, avaient conservé leur ancien territoire au-delà du Volga<sup>5</sup>; c'est une province de l'empire des Russes, qui porte encore au-

Carniole ou de ceux qui sont voisins de la mer Adriatique. Ces détails se trouvent dans les auteurs de l'histoire de France. — S.-M.

<sup>1</sup> Voyez t. 8, p. 143, liv. xli, § 36. — S.-M.

<sup>2</sup> Voyez t. 8, p. 415, liv. xlv, § 1. — S.-M.

<sup>3</sup> Voyez t. 10, p. 371 et 372, liv. liv, § 14. — S.-M.

<sup>4</sup> Nicéphore l'appelle, p. 22, *Couratus*, Κουράτος. Il a déjà été ques-

tion de ce prince, ci-dev. p. 225, not. 1, liv. lviii, § 31. Théophane, p. 297, le nomme *Crobatus*, et dit qu'il était prince de l'ancienne Bulgarie, dont il est question dans la note suivante, et des Cotrages, autre peuple bulgare. Κροβάτος ὁ κύριος τῆς λεχθίστης Βουλγαρίας καὶ τῶν Κοτράγων. — S.-M.

<sup>5</sup> C'est ce que Théophane appelle p. 297, *la grande et ancienne Bulgarie*. Ἡ παλαιὰ Βουλγαρία, ἡ μεγάλη.

jour d'hui le nom de Bulgar<sup>1</sup> : c'était la résidence du souverain<sup>2</sup>. L'aîné des frères, nommé Basian<sup>3</sup> ou Batbaïas<sup>4</sup>, y demeura<sup>5</sup>, et sa postérité y subsista longtemps<sup>6</sup>; mais affaibli par la séparation de ses frères, il ne put résister aux Khazars, [nation alors nombreuse et puissante<sup>7</sup>, qui, venue de la Bersilie<sup>8</sup>, avait soumis toutes les régions qui s'étendent entre le Volga et le

λγ. Cet historien donne à cette occasion une curieuse mais quelquefois obscure description des régions lointaines situées au nord de la mer Noire, sur les bords du Volga et du Tanais, dans lesquelles habitaient les Bulgares. Il les distingue en deux peuples, les Ounnoboundobulgares et les Contragues. *Αναγκαῖον δὲ εἰπεῖν καὶ περὶ τῆς ἀρχαιότητος τῶν Οὐννοβουνδοβουλγάρων καὶ Κοντράγων*. Ces derniers sont peut-être les Coutrigours dont j'ai eu souvent occasion de parler. Le même auteur, qui les appelle encore Kotragues, *Κότραγοι*, ajoute qu'ils étaient de la même race que les Bulgares, *ὁμόφυλοι αὐτῶν* et qu'ils habitaient dans leur voisinage. On voit d'ailleurs, par son récit, qu'ils reconnaissaient le même souverain. On trouve l'abrégé des mêmes choses dans Nicéphore, p. 22. — S.-M.

<sup>1</sup> Les chroniques russes et les auteurs arabes du moyen âge donnent beaucoup de détails sur les Bulgares restés dans leur ancienne patrie. Ils prolongèrent leur existence nationale jusqu'au temps de l'établissement de la race de Tchingis-khan dans l'empire de Kapthchak. Ils en reconnurent la suprématie. Ils furent ensuite soumis aux Tartares de Kazan, avec lesquels ils subirent enfin le joug des grands-ducs de Russie. — S.-M.

<sup>2</sup> Nicéphore, p. 22, donne à cet

état le nom de royaume des Huns et des Bulgares, *ἡ τῶν λεγομένων Οὐννων καὶ Βουλγάρων ἀρχή*. J'ai fait voir, t. 7, p. 141, not. 2, liv. XXXVI, § 47, que les Bulgares avaient la même origine que les Huns. — S.-M.

<sup>3</sup> *Βασιανός*. Cette forme se trouve dans Nicéphore, p. 22. — S.-M.

<sup>4</sup> *Βατβαϊᾶς* ou *Βατβαϊαγᾶς*. — S.-M.

<sup>5</sup> *Ἐν τῇ προγονικῇ γῇ διέμεινε μέχρι τοῦ δεῦρο*. Nicéph. p. 22. — S.-M.

<sup>6</sup> Théophane, p. 297, remarque qu'elle y régnait encore de son temps, *διέμεινε ἐν τῇ προγονικῇ αὐτοῦ γῇ μέχρι τῆς δεῦρο*. — S.-M.

<sup>7</sup> *Τὸ μέγα ἔθνος τῶν Χαζάρων*. Theoph. p. 298. J'ai parlé au long de l'origine et de l'histoire des Khazars, ci-dev. p. 115, not. 2, liv. LVII, § 17. — S.-M.

<sup>8</sup> C'était un pays situé très loin dans l'intérieur des terres de la première Sarmatie, selon Théophane, p. 298, *ἀπὸ τοῦ ἐνδοτέρου βᾶθους Βερζιλίως τῆς πρώτης Σαρματίας*. Il en est question en deux endroits de la géographie arménienne attribuée à Moïse de Khoren, et en deux endroits, l. 2, c. 52 et 62, de l'histoire de l'Arménie par le même auteur. Les mêmes choses se lisent ainsi dans Nicéphore, p. 23, dont je crois le texte altéré. *Τὸ τῶν Χαζάρων φύλον ἀπὸ τοῦ ἐνδοτέρου τῆς Βερυλίας (leg. Βερζιλίας), λεγόμενον χώρας, ὡς πλη-*

Pont-Euxin<sup>1</sup>. Les Khazars ] réduisirent [ Batbaïas<sup>2</sup> ] à leur payer tribut, comme son père l'avait prévu<sup>3</sup>. Le second frère, nommé Cotragus<sup>4</sup>, passa le Tanaïs, et s'établit sur le bord de ce fleuve vis-à-vis de l'ancienne Bulgarie<sup>5</sup>. Le quatrième [passa le Danube<sup>6</sup>, et] alla se joindre aux Avars en Pannonie<sup>7</sup>. — [Il y resta lui et les siens dans leur dépendance<sup>8</sup>]. — Le cinquième [poussa plus loin vers l'Occident; il se rendit dans le pays occupé par les nations chrétiennes, et se dirigea, dit-on, vers la Pentapole de Ravenne<sup>9</sup>. Il est, ] selon les apparences, cet Alzéco que nous avons vu arriver en Italie, sur la fin du règne de Grimoald, et s'incorporer avec les Lombards dans le duché de Bénévent<sup>10</sup>. Le troisième et le plus célèbre, nommé Asparuch, fut le chef de la nouvelle nation des Bulgares, qui pendant plus de trois siècles furent le fléau de l'empire

σίον τῶν Σαρματῶν ὠκημένων.—S.-M.

<sup>1</sup> C'est ainsi que j'entends le passage un peu obscur de Théophane, p. 298, dans lequel il est question de l'extension de la puissance des Khazars. Ἐδέσποσε πάσης τῆς περατικῆς γῆς μέχρι τῆς Ποντικῆς θαλάσσης.—S.-M.

<sup>2</sup> Théophane l'appelle, p. 298, *le prince de la première Bulgarie*, τὸν πρῶτον ἀδελφὸν Βατβαΐαν τῆς πρώτης Βουλγαρίας ἄρχοντα.—S.-M.

<sup>3</sup> Théophane ajoute, p. 298, que de son temps les Bulgares, sans doute ceux qui avaient continué de séjourner vers l'orient sur le Volga, étaient encore tributaires des Khazars, φόρους παρ' αὐτοῦ κομίζεται μέχρι τοῦ νῦν.—S.-M.

<sup>4</sup> Ὁ δεῦτερος τοῦτου ἀδελφός, ὁ λεγόμενος Κοτράγος. Theoph. p. 297.—S.-M.

<sup>5</sup> Τὸν Τάναϊν διαβάς ποταμὸν ἀπὸ ναντι τοῦ πρώτου ὠκησεν ἀδελφῷ. Theoph. p. 297.—S.-M.

<sup>6</sup> Τὸν Ἴστρον, ἥτοι Δάνουβιον, περαιωθείς ποταμόν. Theoph. p. 297.—S.-M.

<sup>7</sup> Εἰς Παννονίαν τῆς Ἀραβίας (leg. Ἀβαρίας) ὑποταγείς τῷ Χαγάνῳ τῶν Ἀβάρων. Theoph. p. 297. Τὸν Ἴστρον ποταμὸν διαβάς ἐν Παννονίᾳ τῇ νῦν ὑπὸ Ἀβάρους κειμένη αὐλίζεται ὑπόσπονδος τῷ ἐγγχωρίῳ ἐθνεὶ γενόμενος. Niceph. p. 23.—S.-M.

<sup>8</sup> Ἐμεινεν ἐκεῖ μετὰ τῆς δυνάμεως αὐτοῦ. Theoph. p. 297.—S.-M.

<sup>9</sup> Ὁ δὲ τὴν πρὸς τῇ Ῥαβέννῃ Πεντάπολιν καταλαβὼν, ὑπὸ τὴν βασιλείαν τῶν Χριστιανῶν γέγονεν. Theoph. p. 297.—S.-M.

<sup>10</sup> Voyez ci-dev. p. 393, not. 4, et 394, not. 1 et 2, liv. IX, § 35. Cette conjecture est de Ducange, *de fam. Byz.* p. 306.—S.-M.

du côté de l'Occident. Est-ce par vengeance ou conformément à la vérité, que les auteurs grecs les nomment une nation impure et abominable<sup>1</sup>, et qu'ils les taxent de ce vice infâme dont le nom porte encore les traces de celui des Bulgares dans la plupart des langues de l'Europe? Asparuch ayant passé le Borysthène ou Danapris et le Danastris, aujourd'hui le Dniéper, et le Dniester, [et traversé un troisième fleuve nommé Onclus<sup>2</sup>,] s'établit vers les bouches du Danube, dans un terrain bordé d'un côté par de vastes marais et de l'autre par des roches escarpées<sup>3</sup>. Il jugea ce poste favorable pour la sûreté de sa colonie, qui, n'étant pas nombreuse, montrait plus de courage que de force.

Cantonnés dans ce fort, comme autant d'animaux féroces, ils se hasardaient à passer le Danube<sup>4</sup>, et faisaient d'affreux ravages au midi de ce fleuve. Pour se délivrer d'un voisinage si incommode, l'empereur ras-

xxv.  
Mauvais suc-  
cès de la  
guerre con-  
tre les Bul-  
gares.

<sup>1</sup> ἔθνος βυπαρὸν καὶ ἀκάθαρτον. Theoph. p. 298. Τὸ μιὰρὸν ἔθνος. Ibid. p. 298. Τὸ θεωμιστόν τῶν Βουλγάρων ἔθνος. Const. Porph. l. 2, c. 1. — S.-M.

<sup>2</sup> Ἀσπαρούχ λεγόμενος, τὸν Δανάπριν καὶ Δάναστριν περάσας, καὶ τὸν Ὀγκλὸν καταλαβὼν, βορειότερους τοῦ Δανουβίου ποταμούς. Theoph. p. 297. Ce fleuve *Onclus* est, je crois, inconnu d'ailleurs; mais comme on le voit, il se trouvait au nord du Danube, et était probablement une des grandes rivières qui traversent la Moldavie ou la Valachie; le Pruth peut-être? On lit Ὀγλος, *Oglus* dans Nicéphore, p. 23, qui dit en abrégé les mêmes choses. — S.-M.

<sup>3</sup> Il avait sur son front un terrain marécageux, et des fleuves l'environnaient de tous les autres côtés. Ταματώδης γὰρ ἐμπροσθεν, καὶ ἀλ-

λοθεν τοῖς ποταμοῖς περιεσπόμενος. Theoph. p. 297. On voit qu'il s'agit ici des régions basses et marécageuses comprises entre les bouches du Danube et celles du Borysthène, c'est-à-dire de la Bessarabie actuelle et des régions limitrophes. — S.-M.

<sup>4</sup> Théophane dit, p. 298, qu'ils se portaient du Danube vers le fleuve Onclus, dont il a été question dans la note 2. Ἐκείθεν τοῦ Δανουβίου εἰς τὸν Ὀγκλὸν ἐσπήνωσεν. Ce passage semblerait indiquer que la rivière *Onclus* était au sud du Danube; je pense plutôt cependant qu'il s'agit d'une rivière qui joignait ce dernier fleuve du côté du nord, et que les Bulgares partis des régions voisines des bouches du Danube s'avançaient à l'ouest, vers une autre rivière, celle même dont il s'agit ici. — S.-M.

semble en Thrace ses meilleures troupes; il équipe une flotte, et à la tête de ses principales forces de terre et de mer, il entre lui-même dans le Danube, qu'il borde de ses vaisseaux, le fait passer à son armée, et va camper à la vue des Barbares<sup>1</sup>. Effrayés d'un appareil si redoutable, les Bulgares se croient perdus; ils se tiennent enfermés entre leurs marais et leurs rochers, et fortifient encore par des retranchements cette enceinte inaccessible. Au bout de trois ou quatre jours, voyant que les Romains n'osent entreprendre de les forcer, ils reprennent courage, et commencent à mépriser des ennemis si timides. Dans ces conjonctures l'empereur, tourmenté des douleurs de la goutte, fut obligé de quitter l'armée pour aller prendre les bains à Mésembrie<sup>2</sup>. Il partit avec sa maison seule sur une escadre de cinq vaisseaux de course<sup>3</sup>, après avoir donné ordre à ses officiers de faire leurs efforts pour attirer les ennemis au combat, ou de les tenir bloqués dans leurs retranchements jusqu'à son retour. Mais l'armée, voyant partir l'empereur, se persuade qu'il prend la fuite; la crainte s'empare de tous les cœurs; les officiers ne peuvent retenir les soldats qui leur présentent la pointe de leurs épées, et, sans autre raison que l'exemple du prince, tout se débande, tout fuit vers le

<sup>1</sup> Il est encore question du fleuve *Onelus* dans les opérations militaires de l'empereur; mais le passage de Théophane, p. 298, dans lequel il en est question, ne peut servir à indiquer la vraie situation de ce fleuve. Διὰ μὲν τῆς πρὸς τῷ Ὀγλῷ καλουμένης, καὶ Δανουβίου ἡπείρου τὰ περὶ τὰ διατάξας, διὰ δὲ τῆς πλησιαζούσης ἀκτῆς τὰς ναῦς προσορμίσας. Cependant il fait voir qu'il était réellement

au-delà du Danube, ainsi que je l'ai indiqué dans la note précédente. — S.-M.

<sup>2</sup> Ville de Thrace, sur la côte de la mer Noire. On l'appelle actuellement *Misivria*, elle est au sud de Varna, auprès de Bourghaz. — S.-M.

<sup>3</sup> ἅμα πέντε δρομώνων, καὶ τῶν οἰκείων αὐτοῦ ἀνθρώπων. Theoph. p. 298. — S.-M.

Danube. Les Bulgares témoins de ce désordre fondent sur eux, tuent les uns, blessent les autres, et les poursuivent jusqu'au fleuve qu'ils passent après eux. Ils traversent la petite Scythie, s'emparent de la ville de Varna sur le Pont-Euxin près d'Odessus<sup>1</sup>, et se fixent dans une position qui les met hors d'insulte<sup>2</sup>. Le Danube derrière eux, à leur gauche le Pont-Euxin, à droite et devant eux les hauteurs du mont Hémus, leur forment une barrière impénétrable. De là ils se répandent dans les contrées d'alentour. Ils y trouvent établies sept peuplades d'Esclavons<sup>3</sup>, qu'ils subjuguent par la force de leurs armes et qu'ils joignent à leurs troupes<sup>4</sup>. S'étendant alors dans tout le pays qui porte encore aujourd'hui le nom de Bulgarie<sup>5</sup>, d'un côté ils font face aux Avars<sup>6</sup>, de l'autre aux Romains<sup>7</sup>, et désolent par des courses continuelles les villes et les

<sup>1</sup> Ἐλθόντες εἰς τὴν λεγομένην Βάρναν, πλησίον Ὀδύσσου. Theoph. p. 298. C'est, je crois, la plus ancienne mention de la ville de Varna, sous son nom moderne. On croit qu'elle portait dans l'antiquité le nom de Dionysiopolis. D'autres pensent que Varna est au contraire l'antique Odessus; ce passage de Théophane fait voir que leur opinion n'est pas fondée. On lit la même chose à peu près dans Nicéphore, p. 23.—S.-M.

<sup>2</sup> Τὸ τῶν Βουλγάρων ἔθνος, ἀποχωρισθὲν τῶν ὁμοφύλων αὐτοῦ, ἐσκήνωσεν ἐν Βάρνακι, ἐν τισὶ ὄχμαϊς καὶ ὄρεσι. Cédren. t. I, p. 440.—S.-M.

<sup>3</sup> On les appelait selon Théophane, p. 299, *les sept nations*. Κυριευσάντων δὲ αὐτῶν καὶ τῶν παρακειμένων Σκλαβίνων ἔθνων τὰς λεγομένας ἑπτὰ γενεάς. On donnait, selon lui, le nom de Sévériens à celle de ces nations

qui était établie en avant du défilé des Vérégabins, à l'orient. Τοὺς μὲν Σεβέρους κατώκησαν ἀπὸ τῆς ἔμπροσθεν κλειστούρας Βερεγάζων ἐπὶ τὰ πρὸς ἀνατολὴν μέρη.—S.-M.

<sup>4</sup> Κρατοῦσι δὲ καὶ τῶν ἐγγιζόντων παρωκημένων Σκλαβηνῶν ἔθνων. Niceph. p. 23.—S.-M.

<sup>5</sup> *La terre qu'ils occupent maintenant*, dit Théophane, p. 298, *était autrefois celle des Chrétiens*. Τοῦτ' ἐστὶν τὴν νῦν παρ' αὐτῶν κρατουμένην χώραν, ὑπὸ Χριστιανῶν τότε κρατουμένην.—S.-M.

<sup>6</sup> Εἰς δὲ τὰ πρὸς μεσημβρίαν καὶ δύσιν μέχρι Ἀδάριας τὰς ὑπολοιπὰς ἑπτὰ γενεάς ὑπὸ πάκτου ὄντας. Theoph. p. 299.—S.-M.

<sup>7</sup> Οὓς μὲν τὰ πρὸς Ἀδάρους πλησιάζοντα φρουρεῖν, οὓς δὲ τὰ πρὸς Ῥωμαίους ἐγγιζόντα τηρεῖν ἐπιτάττουσιν. Niceph. p. 23.—S.-M.



campagnes de la Thrace<sup>1</sup>. L'empereur, dont l'armée était entièrement dissipée, n'ayant plus de ressource dans la force, fut contraint d'acheter la paix en s'obligeant à leur payer une pension annuelle.

La paix enfin rétablie dans tout l'empire mettait l'empereur en état de la procurer à l'Église. C'était ce qu'il désirait depuis long-temps. Le pape Adéodatus, qui avait succédé à Vitalien en 672, étant mort en 676, Donus monta sur le Saint-Siège en 677. La même année, Constantin, patriarche de Constantinople, eut pour successeur Théodore, chef du parti monothélite, avec Macaire, patriarche d'Antioche. Constantinople n'était pas encore délivrée des attaques des Sarrasins, qui revenaient l'assiéger tous les ans, lorsqu'en 678 l'empereur pria le pape Donus d'envoyer des hommes sages et instruits pour conférer avec les deux patriarches, et pour terminer les différends qui déchiraient le sein de l'Église. Il promettait une entière sûreté pour ces légats, et reconnaissait que, dans les disputes sur la foi, il ne pouvait qu'exhorter les Chrétiens à la concorde, sans prétendre avoir droit de contraindre les consciences. Il chargeait l'exarque Théodore, successeur de Grégoire, de fournir des vaisseaux et tous les frais du voyage à ceux qui seraient envoyés par le pape. La lettre n'arriva que l'année suivante après la mort de Donus, lorsqu'Agathon était déjà sur le Saint-Siège. Le pape fit savoir aux évêques d'Occident les pieuses intentions de l'empereur. Aussitôt il se tint des synodes dans plusieurs provinces. Ceux d'Italie et des Gaules envoyèrent des députés à Rome, où le

An 680.

xxvi.

Constantin  
assemble un  
concile.

Theoph. p.  
299, 300.  
Cedr. t. i, p.  
438.

Niceph. p. 24.  
et ibi Petas.  
Zon. l. 14, t. 2,  
p. 90.

Anast. in  
Agathone et  
Benedictoll.  
Hist. misc.

l. 19, ap. Mu-  
rat. t. i, part.  
1, p. 138.

Paul. Diac.  
l. 6, c. 4.

Baronius.  
Pagi ad Bar.

Fleury, hist.  
ecclésiast. l. 39,  
art. 48, 56, l.

40, art. 1, 2,  
6, 7, 10 et  
suiv.

OriensChris.  
t. 1, p. 232,  
t. 2, p. 452,  
453, 743.

Murat. ann.  
Ital. t. 4, p.  
158 et suiv.

<sup>1</sup> Τὰ ἐπὶ Θράκης χωρία τε καὶ πολίσματα καταδρῶν ἐπὶ χειρὶν. Niceph. p. 24.—S.-M.

pape assembla, le 27 mars 680, un concile de cent vingt-cinq évêques pour nommer les légats qui devaient aller à Constantinople, et pour préparer les matières qui seraient agitées devant l'empereur. Tout l'Occident sans exception s'accordait à rejeter l'erreur des monothélites, et à reconnaître dans Jésus-Christ deux volontés et deux opérations, ainsi que deux natures. La lettre que le pape écrivit à l'empereur pour lui exposer la foi de l'Eglise, et lui adresser ses légats, contient une peinture touchante de l'ignorance où l'inondation des Barbares avait plongé l'Occident. *Ne vous attendez pas*, lui dit-il, *à trouver dans nos légats l'éloquence séculière, ni même la science parfaite des écritures. Comment ces lumières auraient-elles pu se conserver au milieu du tumulte des armes, dans des prélats obligés de gagner leur nourriture journalière par le travail de leurs mains ? Le patrimoine des églises est devenu la proie des Barbares. Tout ce qu'ils ont pu sauver de tant de ravages, c'est le trésor de la foi, qu'ils gardent dans la simplicité de leur cœur telle que nos pères nous l'ont transmise, sans y rien ajouter, sans en rien retrancher.* Les évêques du concile parlent le même langage dans leur lettre synodale : *Il ne nous reste, disent-ils, d'autre science que la vérité, d'autre talent que celui de l'Évangile. Notre unique étude est de conserver la foi dans sa pureté au milieu du mélange de tant de nations qui nous environnent. Notre triomphe est de mourir pour elle.* Cette lettre, très-estimable pour la doctrine et les sentiments, prouve en même temps, par le style dans lequel elle est écrite, la vérité de l'aveu que font ces bons évêques.

XXVII.  
Sixième con-  
cile général.

Les légats arrivèrent le 10 septembre, et furent honorablement reçus de l'empereur, qui les logea dans un de ses palais, et donna ordre de leur fournir tout ce qui était nécessaire pour leur entretien. Il leur recommanda de traiter la matière contestée sans animosité, sans contention; d'écarter de la dispute toute subtilité philosophique, et de ne s'appuyer que sur l'écriture, les pères et les conciles. Théodore vivait encore, mais il n'était plus patriarche. Baronius conjecture qu'il avait été déposé comme monothélite; ce qui n'est pas vraisemblable, puisque le concile étant convoqué pour décider quelle était sur ce point la croyance de l'Eglise; ç'aurait été prévenir son jugement. De plus, il paraît par les actes que la foi de George qui lui fut substitué était au moins très-équivoque, et que ce prélat ne se détacha du parti de Macaire que dans le concile. La première session s'ouvrit le 7 de novembre, dans un salon du palais, nommé le dôme. L'empereur, accompagné de treize de ses principaux officiers, occupait la première place; à sa gauche, qui était le côté le plus honorable, étaient assis les légats du pape, les députés d'Occident et celui de Jérusalem; à sa droite, les deux patriarches de Constantinople et d'Antioche. Le livre des évangiles était placé au milieu, comme pour éclairer cette sainte assemblée. Il n'y avait point alors de patriarche à Jérusalem, et celui d'Alexandrie, non plus que les évêques dépendants de ces deux sièges, étant soumis à la domination des Musulmans, n'avait pu se rendre au concile. Il y eut dix-huit sessions. Les cinq premières se tinrent cette année; les treize autres, l'année suivante 681. Macaire et ses sectateurs furent convaincus d'avoir falsifié les

actes du cinquième concile en y insérant des pièces qui favorisaient le monothélisme, d'avoir tronqué les passages des pères qu'ils produisaient pour appuyer leurs erreurs, et de soutenir une doctrine opposée à l'Évangile et à la tradition. L'empereur, occupé des affaires d'état, se retira après la onzième session, et laissa quatre magistrats pour maintenir l'ordre et la liberté des suffrages. Macaire fut déposé et Théophane mis à sa place sur le siège d'Antioche. Un vieux prêtre hérétique et extravagant, nommé Polychronius, offrit de ressusciter un mort pour prouver la vérité de sa croyance; on consentit à cette épreuve, pour ne pas donner de défiance au peuple toujours facile à séduire. Elle fut faite en public; le mort demeura sourd à toutes les conjurations de l'imposteur, qui fut frappé d'anathème et dégradé de la prêtrise.

L'empereur fut présent à la conclusion du concile, qui se termina le 16 septembre. On décida que l'Eglise avait toujours reconnu en Jésus-Christ deux natures réunies sans confusion et deux volontés distinctes sans opposition. On condamna les auteurs du monothélisme, entre lesquels le pape Honorius fut anathématisé. Les actes furent souscrits par les légats, par cent soixante-cinq évêques, et par l'empereur qui souscrivit le dernier. Il appuya le jugement du concile par un édit, dans lequel il défendait toute dispute sur la question décidée, sous peine de déposition pour les ecclésiastiques, de confiscation et de bannissement pour les laïques. Macaire et ses sectateurs opiniâtres ayant demandé d'être renvoyés au pape, l'empereur leur assigna la ville de Rome pour le lieu de leur exil. A la prière des légats, il déchargea l'Eglise romaine de plu-

xxviii.  
Fin  
du concile.

sieurs redevances onéreuses. Il remit aux papes la somme d'argent qu'ils avaient coutume de payer après leur élection pour obtenir l'agrément de l'empereur. Cet usage avait été établi par les rois goths. Après eux, les empereurs s'en étaient fait un droit, et les exarques n'oubliaient pas de l'exiger. Cette somme était de trois mille sous d'or, ce qui revenait à près de quarante mille livres de notre monnaie actuelle. Constantin abandonna l'argent et retint seulement le droit de confirmation, auquel il renonça même dans la suite sous le pontificat de Benoît II. Il paraît que son fils Justinien reprit le droit de confirmer l'élection des papes, mais sans exiger d'argent. Agathon mourut avant le retour des légats. Léon II, son successeur, reçut la copie des actes avec une lettre de l'empereur, qui pria le pape de lui envoyer un légat pour résider à Constantinople suivant l'ancien usage; ce qui fut exécuté. Dans la lettre que le pape écrivit à l'empereur, il déclara qu'il recevait la définition du concile; et dans les anathèmes qu'il prononce contre les auteurs de la nouvelle hérésie, il n'épargne pas même Honorius. Depuis la mort d'Honorius, les patriarches de Constantinople ne mettaient plus le nom des papes dans les diptyques. Cependant Vitalien avait usé de tant de condescendance à l'égard de Constant et de son successeur, que son nom y avait été admis par une faveur particulière. Théodore et Macaire avaient obtenu de l'empereur, à force d'importunités, qu'il laissât effacer le nom de Vitalien. Mais, après le concile, cet honneur lui fut rendu ainsi qu'à tous les successeurs d'Honorius. Ce fut ainsi que la sagesse de l'empereur fit cesser la division funeste qui séparait l'Église de Constan-

tinople de l'Église de Rome, depuis le patriarcat de Sergius. Théodore déposé abjura ses erreurs. La preuve de son retour à l'Église catholique, c'est qu'après la mort de George, en 683, il fut rétabli sur le siège de Constantinople.

Dans le temps que le pape envoyait ses légats au concile, une peste très-meurtrière désolait l'Italie, et surtout Rome et Pavie, qui demeura déserte, ceux que la contagion avait épargnés s'étant sauvés sur les montagnes. Ce fléau se fit sentir avec violence pendant quatre mois, et ne cessa qu'à la fin de septembre. Cette même année, dans le mois de mai<sup>1</sup>, mourut à Damas le khalife Moawiah, le chef et l'honneur des Ommiades<sup>2</sup>, grand guerrier et grand politique. L'ambition l'avait rendu perfide; dès qu'elle fut satisfaite, il ne montra plus que de la bonne foi et de la probité. Aux talents du gouvernement il joignit la douceur et la clémence. Quoiqu'il ne sût pas même lire, il avait beaucoup de génie, nulle dureté dans les manières non plus que dans les mœurs, une éloquence naturelle, qui le rendait maître des esprits. Aucun des khalifes ne ressembla davantage à Mahomet; aussi fut-il aimé du prophète, et l'on rapporte que dans un festin, où se trouvait Moawiah, Mahomet fixant les yeux sur lui s'écria : *O Dieu, sauve ce jeune homme des périls auxquels l'exposera son courage*. Il avait vécu soixante-dix-huit ans<sup>3</sup>,

<sup>1</sup> Le 6 artémisius, selon Théophane, p. 296. Cette date répond exactement au vendredi 6 avril 680, qui fut, selon Elmacin, *hist. Sarac.* p. 48, le jour de la mort de Moawiah. Aboul'fêda, *ann. musul.* I, 377, place la mort de ce khalife au mois de red-

jeb de l'an 60 de l'hégire, qui commence aussi le 6 avril 680. — S.-M.

<sup>2</sup> Théophane l'appelle, p. 296, le premier roi des Arabes, τὸν Σαρακηνῶν πρῶτος βασιλεὺς. — S.-M.

<sup>3</sup> Selon Aboul'fêda, *ann. musul.* I, 377, il avait vécu soixante-dix

xxxix.  
Yérid succède à Moawiah.  
Theoph. p. 296, 300.  
Anast. in Agathone.  
Hist. Misc. l. 19, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 138.  
Paul. Diac. l. 6, c. 5.  
Elmac. hist. Sarac. p. 48 et 49.  
Ockley, hist. des Sarr. t. 2, p. 163-290.  
Pagi ad Bar. Deguignes, hist. des Huns, t. 1, p. 325.  
Assem. bibl. or. t. 2, p. 104.  
Hist. Univ. t. 15, p. 480 et suiv.

et en avait régné dix-neuf depuis la mort d'Ali<sup>1</sup>. Le caractère de son successeur rendit encore sa perte plus sensible. Jusqu'alors, la dignité de khalife avait été élective; Moawiah la rendit héréditaire. Ce prince, clairvoyant sur tout le reste, fut aveuglé par la tendresse paternelle; il chérissait, il admirait même son fils Yézid<sup>2</sup>, en qui tous les Arabes ne voyaient rien que de sinistre et de méprisable. Leurs écrivains disent qu'il était de très-mauvaises mœurs, et pour le prouver ils lui reprochent trois vices qu'ils regardent comme capitaux : *Il était, disent-ils, adonné au vin, il aimait la musique, et portait de la soie*; censure remarquable, et qui fait connaître combien la vertu musulmane était encore rude et grossière. Malgré les plus fortes oppositions<sup>3</sup>, Moawiah vint à bout de faire reconnaître son fils pour son collègue de son vivant<sup>4</sup> et pour son successeur après sa mort. Avant que d'exécuter ce dessein, il avait consulté son beau-frère Ahnaf sur le caractère d'Yézid; le sage Musulman demeura d'abord dans le silence; enfin, pressé de parler : *Que*

ou selon d'autres soixante-quinze ans; il y a même des auteurs qui prolongent sa vie jusqu'à quatre-vingt-cinq ans.—S.-M.

<sup>1</sup> Selon Aboulféda, *ann. musul. I*, 377, son règne avait été de 19 ans 3 mois et 27 jours, depuis l'abdication d'Hasan fils d'Ali. Selon Théophraste, p. 296, il avait été général pendant vingt ans, et émir pendant vingt-quatre ans. Γένους δὲ σπαρτηγός ἐστι καὶ ἡμῖν παύσειν ἐστὶν καὶ. Il est probable qu'il comptait les années de son émirat depuis l'assassinat d'Othman. C'est là ce qui lui a fait attribuer un règne de vingt-quatre ans.

Constantin Porphyrogénète se trompe, *de adm. imp. c. 21*, en disant qu'il avait été général pendant vingt-six ans, et que son règne avait été de vingt-quatre ans.—S.-M.

<sup>2</sup> En grec Ἰζίδ.—S.-M.

<sup>3</sup> Ceux qui refusaient de reconnaître Iézid, selon Aboulféda, *ann. musul. I*, 373, étaient Housaïn fils d'Ali, Abdallah fils d'Omar, Abderrahman fils d'Abou-bekr, Abdallah fils de Zobair, et la plupart des habitants de Médine.—S.-M.

<sup>4</sup> Il fut associé à l'empire en l'an 56 de l'hégire (24 novembre 675—13 novembre 676).—S.-M.

*voulez-vous que je vous réponde?* lui dit-il, *si je mens, je crains de déplaire à Dieu; si je dis la vérité, je crains de vous déplaire.* Yézid ne démentit pas ce mauvais augure. Plus lettré, mais moins sensé et moins humain que son père, il aima la poésie et la débauche; il fit des vers et commit des meurtres; il déshonora sa propre sœur; il versa par ses cruautés le plus noble sang des Arabes<sup>1</sup>. Sélim<sup>2</sup>, son général, lui conquit [le territoire de Bokhara<sup>3</sup>] et le Kharizme<sup>4</sup>; le roi de Samarcand<sup>5</sup> fut forcé d'acheter la paix<sup>6</sup>; mais un rebelle nommé Mokhtar lui enleva la Perse<sup>7</sup>. Les désordres du prince jetèrent le trouble dans l'Arabie. Médine se révolta; Yézid la prit de force et l'abandonna au pillage. Les habitants furent passés au fil de l'épée ou réduits en esclavage. Le vainqueur, qui méprisait sa propre religion ainsi que toutes les autres, ne tint

<sup>1</sup> Yézid fut inquiété par la révolte d'Housaïn fils d'Ali, qui refusa de le reconnaître pour khalife. Housaïn périt bientôt après dans la fatale affaire de Kerbéla. Voyez ci-dev. p. 376, liv. LX, § 21. — S.-M.

<sup>2</sup> Ce Sélim, gouverneur de Nischa-pour ou du Khorasan, était fils de Zéïad, personnage célèbre dans l'histoire des Arabes, qui avait gouverné toute la Perse pendant la plus grande partie du règne de Moawiah. — S.-M.

<sup>3</sup> Et non *la Bukarie*, comme on lisait dans Lebeau. Cette expression en usage dans les voyageurs modernes n'était pas connue à cette époque, et prise dans sa plus grande extension elle serait tout-à-fait inexacte. — S.-M.

<sup>4</sup> On donne ce nom au pays qui s'étend à l'orient de la mer Caspienne. — S.-M.

<sup>5</sup> Le roi du Soghd ou de la Sogdiane, selon Elmacin, *hist. Sarac.* p. 53. — S.-M.

<sup>6</sup> L'indication de cette expédition se trouve, avec quelques détails, dans Elmacin, *hist. Sar.* p. 53. — S.-M.

<sup>7</sup> Théophane l'appelle, p. 300, *Mouchar*. Μουχάρ ὁ ψεύδης τυραννίσας ἐπικρατὴς γέγονε τῆς Περσίδος. Il ajoute qu'il se donnait pour prophète. Ἐπελάλει δὲ ἐαυτὸν προφήτην. Dans un autre passage du même Théophane, p. 304, ce rebelle est appelé plus exactement *Mouctar*, ὁ Μούκταρος. Ce personnage nommé réellement Mokhtar fils d'Abou-Obaïdah, de la tribu des Thakéfites, se révolta non pas pour prêcher une nouvelle doctrine, mais pour venger la mort des enfants d'Ali, et pour faire revivre leurs droits à la succession de Mahomet. — S.-M.



aucun compte des menaces de Mahomet, qui avait dit : *Quiconque insultera ma ville, ma colère s'arrêtera sur sa tête*<sup>1</sup>.

AN 681.

xxx.  
Constantin  
ôte à ses  
deux frères  
le titre d'Auguste.

Theoph. p.  
300.

Cedr. t. 1,

p. 440.

Hist. Misc.

l. 19, ap. Mu-

rat. t. 1, part.

1, p. 138.

Ducange,

fam. Byz. p.

120, 121.

Assem. bibl.

jur. or. t. 4,

p. 25.

Abr. del'hist.

d'Ital. t. 1, p.

258, 264, 266.

Peu s'en fallut que l'ambition turbulente des deux frères de Constantin, Héraclius et Tibère, n'excitât les mêmes troubles dans l'empire. En montant sur le trône, il les avait associés à sa dignité, sans leur faire part de sa puissance. Il leur avait pardonné la sédition dont ils avaient été l'occasion et peut-être les auteurs. Depuis ce temps-là, ils jouissaient des honneurs attachés au titre d'Auguste. Leur nom accompagnait celui du prince dans tous les actes publics<sup>2</sup>; c'est ce que l'on voit jusqu'à l'an 681. Cependant, ennuyés de ne servir que d'ombre à leur frère, ils renouèrent leurs anciennes intrigues. Mais leur complot fut encore une fois éventé et prévenu. Constantin leur ôta le titre dont il les avait honorés, et les réduisit à la condition privée. Quelques auteurs<sup>3</sup> ajoutent qu'il leur fit couper le nez; ce qui n'est ni certain ni même vraisemblable dans un prince naturellement porté à la douceur. Il associa en même temps à l'empire son fils Justinien, qui n'était encore que dans sa douzième année.

AN 683.

xxxi.  
Troubles  
chez les Sar-  
rasins.

Theoph. p.

300.

Le saccagement de Médine, loin d'intimider les Arabes, les mit en fureur. La Mecque se déclara pour les mécontents, et fut assiégée par l'armée d'Yézid. Les assiégeants n'épargnèrent pas même cette célèbre mosquée qui est l'objet de la vénération de tous les peuples

<sup>1</sup> Médine fut prise par le lieutenant d'Yézid, le 27 de dson'lhedjah de l'an 63 de l'hégire, le 27 août 683 de J.-C.—S.-M.

<sup>2</sup> Selon Abou'l'faradj, *chron. syr.* p. 115, Constantin avait associé ses

frères à l'empire en l'an 981 des Séleucides, 670 de J.-C., et leur avait accordé le droit de placer leurs images sur les monnaies. — S.-M.

<sup>3</sup> Entre autres Abou'l'faradj, dans sa chronique syriaque, p. 115 et

musulmans. On y mit le feu ; on brûla les portes de la Caaba, dont les murs portent encore les marques de cet incendie. Enfin, la nouvelle de la mort d'Yézid fit lever le siège. Il mourut en 683 à l'âge de trente-neuf ans, après avoir régné trois ans et demi<sup>1</sup>. Son fils Moawiah II lui succéda. Celui-ci était un dévot scrupuleux. Après la mort de son père, il consulta son casuiste Omar sur le parti qu'il devait prendre : *C'est, lui dit Omar, de régner avec justice, ou de renoncer à la place de vicaire du prophète*. Sur cet avis, le nouveau khalife assembla le peuple dans la mosquée de Damas, et lui dit : *Mon aïeul Moawiah s'est rendu maître de la souveraineté au préjudice d'un homme dont le droit était mieux fondé que le sien. Mon père Yézid lui a succédé et n'en était pas trop digne ; pour moi, je ne veux pas répondre de vous quand je parattrai devant Dieu ; donnez à qui vous voudrez le droit de vous commander*. Ayant dit ces mots, il descendit de la tribune et s'alla renfermer dans sa maison, résolu de se consacrer à la vie contemplative<sup>2</sup>. Les Ommiades s'en prirent au casuiste qu'ils enterrèrent tout vif, pour avoir, disaient-ils, troublé le cerveau de leur maître par des pointilleries théologiques. Le prince reclus mourut peu après de la peste<sup>3</sup>. Son scrupule ne fut pas contagieux. Deux concurrents

Hist. Misc.  
l. 19, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 138.  
Elmacin, hist. Sar. p. 55 et seq.  
[Ockley, hist. des Sarr. t. 2, p. 290-417.  
Pagi ad Bar. Deguignes, hist. des Huns, t. 1, p. 325.  
Assem. bibl. or. t. 2, p. 104.  
Idem, Ital. hist. script. t. 2, p. 480.  
Hist. Univ. t. 15, p. 517, 522, 527.]

116 —S.-M.

<sup>1</sup> Il mourut à Howareïn, endroit dans la dépendance d'Émèse, le 15 de réby 1<sup>er</sup> de l'an 64 de l'hégire, selon Abou'lféda, *ann. musul.* I, 399, le 8 novembre 683, selon Elmacin, *hist. Sarac.* p. 54. —S.-M.

<sup>2</sup> Selon Elmacin, *hist. Sarac.* p. 55, le jour de l'abdication de Moa-

wiah II fut un jeudi, 24 décembre 683 de J.-C., à la fin de réby 2<sup>e</sup> de l'an 64 de l'hégire. Son abdication fut suivie d'un interrègne de quelques mois. — S.-M.

<sup>3</sup> Il mourut quarante jours après son abdication, d'autres disent trois mois. Il était âgé de vingt et un ans. Son règne avait été de quarante-cinq

prirent en même temps le titre de khalife. Abd-allah<sup>1</sup>, qui n'était pas de la famille des Ommiades<sup>2</sup>, se rendit maître de l'Arabie, de l'Irac, de l'Égypte et de la Syrie<sup>3</sup>. Marwan<sup>4</sup>, qui descendait d'Ommaïah, s'empara de Damas, dont il défit et tua le gouverneur<sup>5</sup>. Il entra ensuite en Égypte et en fit la conquête. Mais étant de retour à Damas, il envoya contre Abd-allah une armée qui fut battue. Il ne survécut pas long-temps à cette défaite. La peste qui continuait de ravager la Syrie l'enleva après un règne de dix mois<sup>6</sup>. Son fils Abd-almélik<sup>7</sup> hérita de ses titres et de sa puissance. Comme Abd-allah était maître de la Mecque, Abd-almélik entreprit de détourner de cette ville les Musulmans, qui se croyent obligés d'y aller en dévotion une

jours. — S.-M.

<sup>1</sup> Abd-allah fils de Zobair, Ἀβδ-αλλᾶς ὁ υἱὸς Ζουβείρ. Theoph. p. 300 et Const. Porph. *de adm. imp.* c. 21, ou simplement, Ἀβδ-αλλᾶς ὁ Ζουβείρ. Theoph. p. 304. Dans un autre endroit du même historien, le nom du père d'Abd-allah a été mal lu par les éditeurs de Théophane qui donnent Ζουμσίρ pour Ζουβείρ, par suite de la confusion si commune dans les manuscrits du μ et du β. Cet Abd-allah était déjà en révolte contre Iézid et contre son successeur Moawiah, lorsqu'il se fit proclamer khalife par ses partisans, après la mort de ce dernier, en l'an 64 de l'hégire, le 9 de redjeb ou le 2 mars 684, selon Elmacin, *hist. Sar.* p. 55. — S.-M.

<sup>2</sup> Il appartenait cependant, comme les autres khalifes, à la race des Koraïschites, mais il était d'une branche différente. — S.-M.

<sup>3</sup> Ou plus exactement d'une par-

tie de la Syrie, dans laquelle il avait des partisans. — S.-M.

<sup>4</sup> Μαρουάν. Theoph. p. 300. Marwan était fils de Hakem, fils d'As, fils d'Ommaïah, chef de la race des Ommiades. Il avait été secrétaire d'Othman, et la principale cause de sa perte, selon le récit de tous les historiens arabes. Voyez ci-dev. p. 371, not. 3, liv. LX, § 19. — S.-M.

<sup>5</sup> Il vainquit à la bataille de Mardj-Raheth auprès de Damas, les partisans de Zobair en Syrie. Leur chef Dahak fils de Kaïs fut tué dans la bataille. — S.-M.

<sup>6</sup> Théophane, p. 300, ne lui donne qu'un règne de neuf mois, ἐμπερὺς μῆνας ἑννέα. Il mourut selon Elmacin, *hist. Sarac.* p. 58, le mardi 9 mai 685, le 3 de ramadan de l'an 65 de l'hégire, selon Abou'lféda, *ann. musul.* I, 409. — S.-M.

<sup>7</sup> Les écrivains grecs lui donnent le nom d'Abimédech, Ἀβιμηδεχ.

fois en leur vie. Il résolut de les attirer à Damas, et il offrit aux Chrétiens une somme très-considérable pour les engager à lui céder une grande église, dont il prétendait faire la mosquée des pèlerins. Mais les Chrétiens n'y voulurent jamais consentir; ils s'en défendirent par la capitulation qu'ils avaient obtenue de Khaled, et le khalife respecta la foi des traités. A leur refus, il choisit pour son dessein la mosquée de Jérusalem, dont il augmenta l'édifice. Dans la suite, ayant repris la Mecque, il lui rendit l'honneur du pèlerinage. Abd-allah disputa la souveraineté durant neuf ans<sup>1</sup>, et fut puissamment secouru par Mokhtar, qui s'était emparé de la Perse<sup>2</sup>.

Les deux dernières années du règne de Constantin fournissent peu d'événements, et dans le gouvernement des empires, comme dans la vie des particuliers, c'est assez ordinairement la marque d'un état heureux, parce qu'il est tranquille. Les Sarrasins lui payaient tribut: il le payait lui-même aux Bulgares. Les Avars et les Lombards restaient en paix depuis plusieurs années. L'empereur, pour donner à l'Eglise romaine une nouvelle preuve de sa parfaite réconciliation, envoya au pape. Benoît II, qui venait de succéder à Léon II, quelques boucles de cheveux de ses deux fils, Justinien et Héraclius. C'était, selon l'usage de ces temps-là, inviter le pape à les adopter pour ses enfants, et le

An 684.

xxxii.  
Le pape Benoît II, adopte les fils de Constantin.

Anast. in Benedicto II.  
Ducange, fam. Byz. p. 121.

Pagi ad Bar. Murat. ann. Ital. t. 4, p. 168.

Theoph. p. 300. — S.-M.

<sup>1</sup> Son règne selon Elmacin, *hist. Sarac.* p. 61, fut de neuf ans et vingt-deux jours. Il fut tué le mardi, 18 de djoumadi I<sup>er</sup>, 73 de l'hégire, 8 octobre 693 de J.-C. — S.-M.

<sup>2</sup> Mokhtar fut d'abord partisan

d'Abd-allah, avec lequel il se brouilla ensuite. Abd-allah envoya alors pour le soumettre son frère Moussaab, Μούσαβον τὸν ἰδίου ἀδελφόν, Theoph. p. 304, qui le vainquit et le fit périr en l'an 67 de l'hégire, 687 de J.-C. — S.-M.

reconnaître pour leur père spirituel. C'est ainsi que quelques années après on vit les rois des Bulgares, pour témoigner leur attachement au Saint-Siège, se couper les cheveux, et les mettre entre les mains des légats du pape, se déclarant à l'avenir serfs de saint Pierre et de ses successeurs.

An 685.

xxxiii.  
Mort de  
Constantin  
Pogonat.

Niceph. p. 24.  
Theoph. p.

301.

Cedr. t. i, p.

440.

Hist. Misc.

l. 19, ap. Mu-  
rat. t. i, part.

1, p. 138.

Paul. (Diac.

l. 6, c. 11.

Glyc. p. 278.

Ducange,

fam. Byz. p.

120.

Après dix-sept ans et deux mois de règne, Constantin mourut d'une dysenterie dans le mois de septembre 685. Il fut enterré dans l'église des Saints-Apôtres. Deux grands événements rendent mémorable le règne de ce prince, les Sarrasins vaincus et la paix rendue à l'Eglise. On peut dire qu'il retint l'empire sur le penchant de sa ruine; et, s'il ne le releva pas, on n'en doit accuser que les conjonctures et la brièveté de son règne. C'est une perte pour la postérité, qu'il n'ait point eu d'historien qui nous ait transmis le détail de ses actions. Placé par la Providence entre deux mauvais princes, Constant son père lui laissa l'empire ébranlé dans toutes ses parties; Justinien, son fils, ruina les appuis qu'il avait préparés pour le soutenir.

xxxiv.

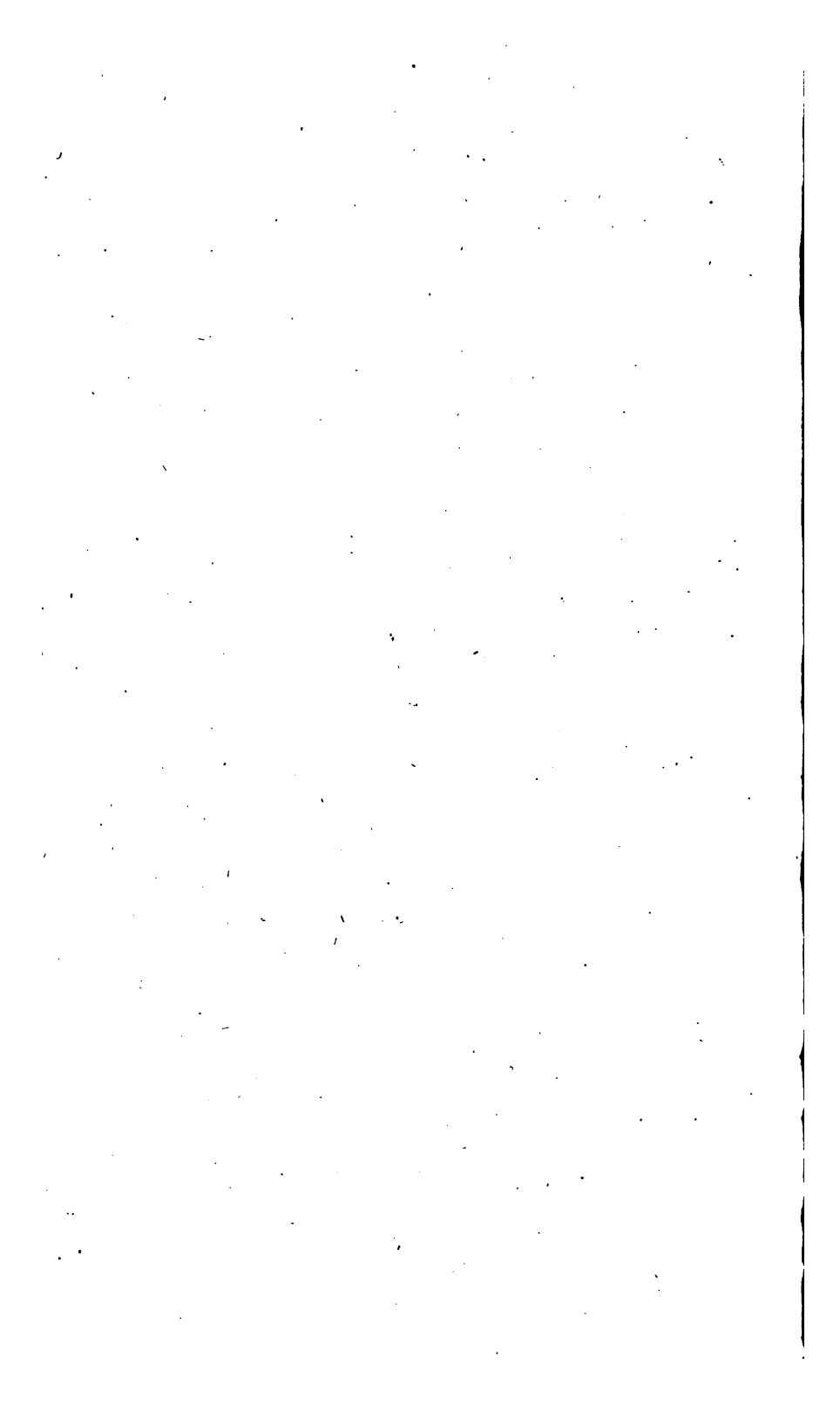
Nouvelle  
division de  
l'empire.

Const. Porp.  
de Themat.  
initio.

Ducange,  
Gloss. Græc.

Jusqu'aux incursions des Sarrasins, l'empire romain avait été divisé en grands gouvernements, dont un seul contenait plusieurs provinces. On voit encore du temps de Justinien toute l'Asie-Mineure gouvernée par un seul proconsul. Un seul préfet commandait les troupes dans cette vaste étendue; Bélisaire avait sous ses ordres toutes celles de l'Orient. Mais, lorsque les Sarrasins eurent entamé les frontières, et que se répandant de toutes parts ils tenaient en échec toutes les provinces, les empereurs jugèrent à propos de couper en moindres parties les grands départements, et de loger dans chacune de ces parties un corps de troupes toujours prêt

à courir à la première allarme : institution utile, si ces troupes eussent été plus aguerries et mieux commandées, et si les empereurs eussent quitté plus souvent l'ombre de leurs palais pour se montrer aux soldats. Ces divisions nouvelles se nommèrent *thèmes*, mot qui signifie *position* dans la langue grecque : c'était le nom que, dès le temps de Maurice, on donnait aux troupes cantonnées dans une province. On le donna dans la suite aux cantons mêmes ; et l'empire romain fut divisé en vingt-neuf thèmes, dont dix-sept étaient contenus dans la partie orientale depuis les côtes de l'Archipel jusqu'à l'Euphrate ; et douze dans la partie occidentale depuis Cherson dans le Bosphore Cimmérien jusqu'en Sicile. L'époque précise de ce changement n'est pas bien connue : il se fit dans l'intervalle qui s'écoula depuis les dernières années d'Héraclius jusqu'à la fin du règne de Constantin Pogonat.



---

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME ONZIÈME

DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

---

## LIVRE CINQUANTE-SIXIÈME.

i. Mauvais état de l'empire en Orient.  
ii. État de l'Occident. iii. Naissance d'Épiphanie. iv. Naissance du jeune Héraclius et mort d'Éudocie. v. Juste punition de Vitulinus. vi. Conspiration des Juifs à Tyr. vii. Les Romains dépourvus d'une partie de ce qu'ils possédaient encore en Espagne. viii. Second mariage d'Héraclius. ix. Les Perses prennent Jérusalem. x. Charité de saint Jean l'Aumônier. xi. Ravage de l'Égypte. xii. Ambassade d'Héraclius à Chosroès. xiii. Troubles en Italie. xiv. Distributions de pain abolies à Constantinople. xv. L'empereur veut se retirer en Afrique. xvi. Conversion d'un prince de la nation des Huns. xvii. Perfidie des Avars. xviii. Paix avec les Avars. xix. Établissement des Croates. xx. et des Serviens. xxi. Embarras d'Héraclius. xxii. Héraclius

se prépare à marcher contre les Perses. xxiii. Commencement de l'histoire des Musulmans. xxiv. Origine de Mahomet. xxv. État de la Mecque, lorsque Mahomet s'érigea en prophète. xxvi. Religion de la Mecque. xxvii. Jeunesse de Mahomet. xxviii. Double projet de Mahomet. xxix. Il prépare les esprits. xxx. Il prêche sa religion. xxxi. L'Alcoran. xxxii. Sur les miracles de Mahomet. xxxiii. Hégire. xxxiv. Succès de Mahomet. xxxv. Conquête de l'Arabie. xxxvi. Mahomet rebuté par Chosroès. xxxvii. Il traite avec Héraclius. xxxviii. Première guerre des Musulmans contre l'empire. xxxix. Récit différent des auteurs grecs. xl. Désertion d'un grand nombre d'Arabes qui se joignent à Mahomet. xli. Autre expédition de Mahomet. xlii. Progrès du mahométisme. Page i

## LIVRE CINQUANTE-SEPTIÈME.

i. Disgrace de Crispus. ii. Départ d'Héraclius. iii. Il exerce ses

troupes. iv. Première campagne d'Héraclius. v. Défaite des Perses.



vi. Seconde campagne d'Héraclius.  
 vii. Prise de Tauris nommée alors Ganzac. viii. Fin de la seconde campagne. ix. Les Romains chassés entièrement de l'Espagne. x. Troisième campagne d'Héraclius. xi. Seconde et troisième bataille. xii. Nouvelle défaite des Perses. xiii. Quatrième campagne d'Héraclius. xiv. Combat du Sarus. xv. Émeute à Constantinople. xvi. Cinquième campagne d'Héraclius. xvii. Origine des Khazars. xviii. Alliance d'Héraclius avec les Khazars. xix. Les Perses et les Avars viennent assiéger Constantinople. xx. Députation inutile. xxi. Attaque de la ville. xxii. Propositions du khakan rejetées. xxiii. Tentative inutile des Avars pour se joindre aux Perses. xxiv. Les Avars repoussés par mer et par terre. xxv. Retraite des Avars. xxvi. Les Khazars abandonnent Héraclius. xxvii. Sixième campagne d'Héraclius. xxviii. Bataille du Zab. xxix. Suites de la

bataille. xxx. Marche d'Héraclius. xxxi. Pillage du palais de Dastagerd. xxxii. Fuite de Chosroès. xxxiii. Révolte de Schaharbarz. xxxiv. Mouvements d'Héraclius. xxxv. Révolte de Siroès contre son père Chosroès. xxxvi. Mort de Chosroès. — [xxxvii. Marche d'Héraclius à travers les montagnes de la Médie.] — xxxviii. Paix de Siroès avec Héraclius. xxxix. Retour d'Héraclius. — [xl. Héraclius s'occupe des affaires d'Arménie. xli. Le prince de Daron continue la guerre contre les Perses.] — xlii. Mort de Siroès. xliii. Entrée d'Héraclius à Constantinople. xlii. Héraclius reporte la croix à Jérusalem. xlv. Ambassade de Dagobert à Héraclius. xlv. Naissance de Constant. xlvii. Héraclius retombe dans l'inaction. xlviii. Naissance de l'hérésie des Monothélites. xlix. Le pape Honorius trompé par Sergius. l. Ecthèse d'Héraclius.

Page 85

## LIVRE CINQUANTE-HUITIÈME.

i. Adaloald roi des Lombards. ii. Héraclius évite la guerre avec les Lombards. iii. Massacre de Tason due de Frioul. iv. Rotaris roi des Lombards. v. L'Exarque pille le palais de Latran. vi. Punition de Maurice. vii. Mort de Mahomet. viii. Pouvoir des successeurs de Maurice. ix. Abou-bekr lui succède. x. Les Musulmans attaquent l'Irac Arabique. xi. Iezdédjerd III, dernier roi de Perse. xii. Conquête de l'Irac. xiii. Abou-bekr entreprend la conquête de la Syrie. xiv. Premier avantage des Musul-

mans. xv. Amrou et Khaled envoyés en Syrie. xvi. Les Sarrasins devant Bostra. xvii. Prise de Bostra. xviii. Prise de Gaza. xix. Les Sarrasins vont assiéger Damas. xx. Théodore, frère de l'empereur, battu par les Sarrasins. xxi. Marche de Théodore et de Vahan. xxii. Khaled marche aux Romains. xxiii. Bataille d'Adjnadin. xxiv. Bataille d'Émèse. xxv. Prise de Damas. xxvi. Aventure d'un habitant de Damas. xxvii. Massacre des fugitifs. xxviii. Mort d'Abou-bekr. xxix. Omar khalife.

xxx. Héraclius reporte la sainte croix à Constantinople. xxxi. Alliance des Bulgares. xxxii. Massacre du monastère d'Abilkodos. xxxiii. Sévérité d'Omar. xxxiv. Mouvements des Sarrasins en Syrie. xxxv. Prise de Kinesrin. xxxvi. Prise de Baalbec. xxxvii. Prise d'Arrestan, de Hama et de Solhizar. xxxviii. Prise d'Émèse. xxxix. Approche de l'armée romaine. xl. Omar envoie du secours aux Sarrasins. xli. Conférence de Khaled et de Vahan. xlii. Bataille d'Yarmouc. xliii. Seconde journée. xliv. Défaite des Romains. xlv. Prise de Jérusalem. xlv. Arrivée d'Omar. xlvii. Capitulation de Jérusalem. xlviii. Omar entre dans Jérusalem. xlix. Prise d'Halep. l. Prise du château

d'Azaz. li. Perfidie d'Youninna. lii. Constantin veut faire assassiner Omar. liii. Prise d'Antioche. liv. Expédition dans les montagnes de Syrie. lv. Amrou marche à Césarée. lvi. Entrevue de Constantin et d'Amrou. lvii. Bataille de Césarée. lviii. Prise de Tripoli, de Tyr et de Césarée. lix. Réduction entière de la Syrie. lx. Peste en Syrie. lxi. Conquête de la Mésopotamie. lxii. Fondation de Koufah. lxiii. Intrigues de Cyrus avec les Musulmans. lxiv. Amrou entre en Égypte. lxv. Projet absurde de Cyrus. lxvi. Siège de Misr. lxvii. Prise de cette ville. lxviii. Amrou assiège Alexandrie. lxix. Députation inutile de Cyrus aux Sarrasins. lxx. Mort d'Héraclius. Page 176

## LIVRE CINQUANTE-NEUVIÈME.

i. Martine veut régner et est rejetée par le peuple. ii. Conduite de Constantin. iii. Sa mort. iv. Règne d'Héracléonas. v. Révolte de Valentin. vi. Constant couronné. vii. Fuite de Pyrrhus. viii. Valentin César. ix. Punition de Martine et d'Héracléonas. x. Prise d'Alexandrie. xi. Ordre établi en Égypte. xii. Incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. xiii. État de l'Église d'Alexandrie sous les Sarrasins. xiv. Nouvelle ville et nouveau canal en Égypte. xv. Constant implore l'assistance du sénat. xvi. Affaires d'Italie. xvii. Institution du Code Lombard. xviii. Constant envoie des présents à l'empereur de la Chine. xix. Révolte apaisée. xx. Othman succède à Omar. xxi.

Conquête de la Perse par les Musulmans. xxii. Prise de Madain. xxiii. Bataille de Djaloula. xxiv. Progrès des Sarrasins en Perse. xxv. Mort d'Iezdédjerd III. xxvi. La Perse soumise aux Sarrasins. xxvii. Alexandrie reprise par les Romains, et ensuite par les Musulmans. xxviii. Entreprise des Musulmans sur l'Afrique. xxix. Première entrée des Sarrasins en Afrique. xxx. Bataille d'Yacoubé. xxxi. Autres combats. xxxii. Défaite des Africains. xxxiii. Progrès des Sarrasins. xxxiv. Ils se retirent. — [xxxv. Invasion des Arabes en Arménie.] — xxxvi. Les Sarrasins entrent dans l'île de Cypré. xxxvii. Destruction d'Arade. Page 285

## LIVRE SOIXANTIÈME.

i. Constant favorise les Monothélites. ii. Inconstance de Pyrrhus. iii. Type de Constant. iv. Le pape condamne le Type. v. Entreprise de Constant contre le pape. vi. Les Sarrasins en Nubie, en Sicile, en Arménie et à Rhodes. vii. Attentat contre le pape. viii. Enlèvement du pape. ix. Voyage de Martin. x. Martin à Constantinople. xi. Horribles traitements faits à Martin. xii. Pyrrhus remonte sur le siège de Constantinople. xiii. Exil et mort du pape. xiv. Eugène pape. xv. Persécution de S. Maxime. xvi. Il est condamné. xvii. Mort de S. Maxime. xviii. Bataille navale où Constant est vaincu par les Sarrasins. xix. Mort d'Othman. xx. Ali et Moawiah se disputent la dignité du khalife. xxi. Moawiah

khalife. xxii. Vitalien pape. xxiii. Expédition contre les Esclavons. xxiv. Paix avec Moawiah. xxv. Constant fait tuer son frère. xxvi. Grimoald usurpe la couronne de Lombardie. xxvii. Aventures de Pertharit. xxviii. Générosité de Grimoald. xxix. Victoire de Grimoald sur les Français. xxx. Constant passe en Italie. xxxi. Il attaque Bénévent. xxxii. Il lève le siège. xxxiii. Son voyage à Rome. xxxiv. Progrès des Lombards. xxxv. Suite du règne de Grimoald. xxxvi. Conquêtes des Sarrasins. xxxvii. Seconde expédition des Sarrasins en Afrique. xxxviii. Affaire de l'Église. xxxix. Révolte de Sapor. xl. Les Sarrasins prennent et perdent Amorium. xli. Mort de Constant. Page 342

## LIVRE SOIXANTE-UNIÈME.

i. Constantin venge la mort de son père. ii. Descente des Sarrasins en Sicile. iii. Sédition punie. iv. Troisième expédition des Sarrasins en Afrique. v. Fondation de Kairouan. vi. Conquêtes d'Okbah. vii. Les Sarrasins perdent leurs nouvelles conquêtes. viii. Pertharit roi des Lombards. ix. L'empereur apaise les différends entre le pape et les archevêques de Ravenne. x. Flotte des Sarrasins. xi. Invention du feu grégeois. xii. Commencement du siège de Constantinople. xiii. Divers événements de cinq années. xiv. Défaite

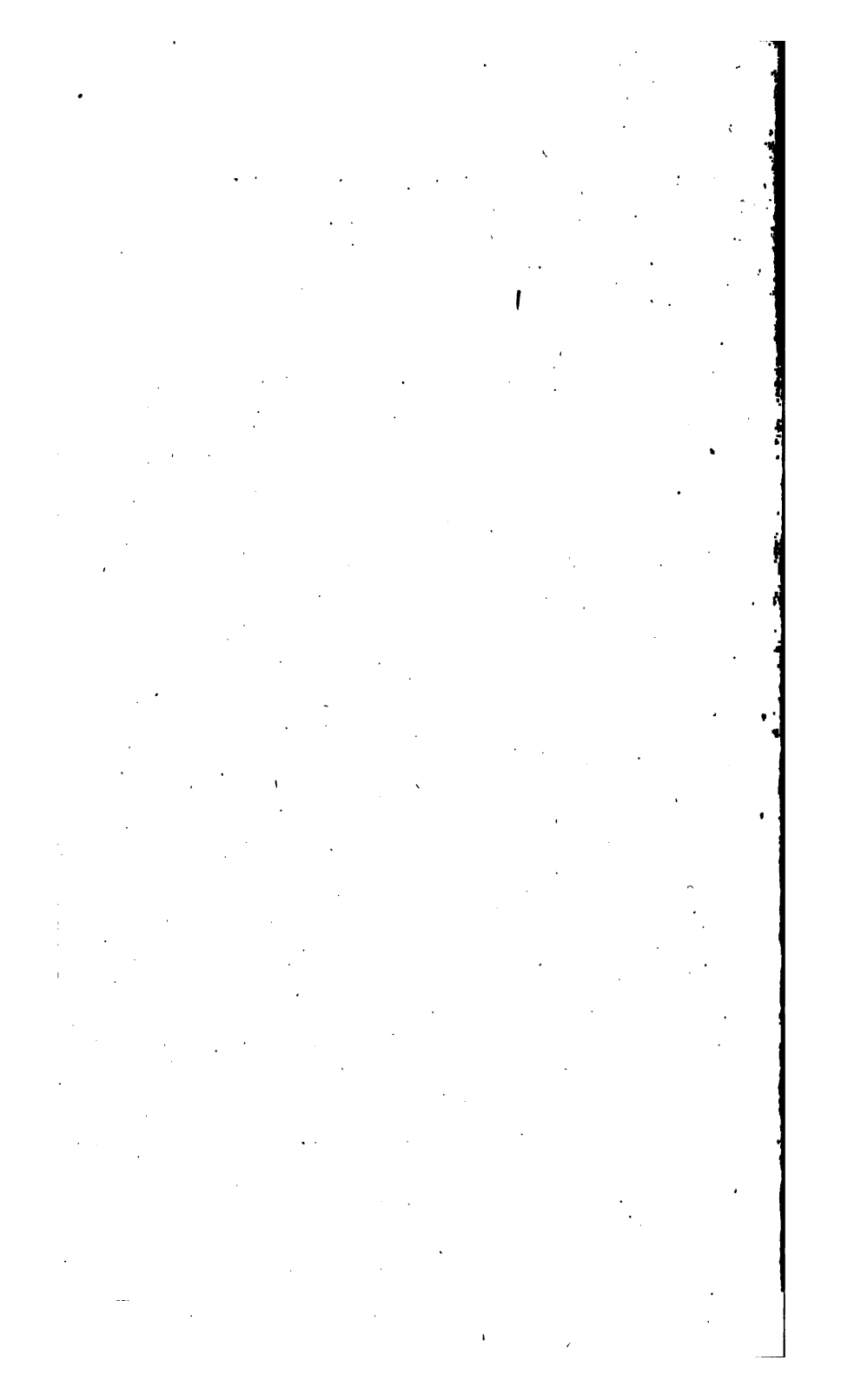
des Sarrasins. xv. Paix avec Moawiah. xvi. Nouveaux princes de Byblos. xvii. Origine des Maronites. xviii. Jean Maron, patriarche des Maronites. xix. Progrès des Maronites. xx. Origine du nom de Mardaites. xxi. Suite de l'histoire des Maronites. xxii. Nouvelles victoires des Maronites sur les Sarrasins. xxiii. Histoire des Bulgares. xxiv. Bulgares établis au bord du Danube. xxv. Mauvais succès de la guerre contre les Bulgares. xxvi. Constantin assemble un concile. xxvii. Sixième concile général. xxviii. Fin du concile.

xxxix. Yézid succède à Moawiah.  
 xxx. Constantin ôte à ses deux  
 frères le titre d'Auguste. xxxi.  
 Troubles chez les Sarrasins. xxxii.  
 Le pape Benoît II adopte les fils

de Constantin. xxxiii. Mort de  
 Constantin Pogonat. xxxiv. Nou-  
 velle division de l'empire.

Page 405

FIN DE LA TABLE DU TOME ONZIÈME.



# HISTOIRE DU BAS-EMPIRE,

PAR LEBEAU.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ENTIÈREMENT, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE D'APRÈS  
LES HISTORIENS ORIENTAUX,

PAR M. DE SAINT-MARTIN,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES);

CONTINUÉE

PAR M. BROSSET JEUNE,

MEMBRE DU CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.



PARIS,

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

•••••  
M DCCC XXXVI.

Vous me montrez une Amélie,  
J'aime assurément bien ce nom !  
Votre jeune enfant est jolie,  
Son cœur , je crois , est pur et bon ;  
Elle a de longs cheveux d'ébène ,  
Une voix dont l'accent entraîne :  
Si c'était la mienne..... mais, non !  
Non, ce n'est pas mon Amélie,

Sur ce rivage hospitalier,  
Malgré ma cruelle souffrance,  
Malgré la lointaine distance,  
Ma mère, puis-je t'oublier ?

Oh ! non, non, jamais, mon amie,  
Ma bienfaitrice, mon seul bien,  
Près de Dieu, mon ange gardien,  
Non, ne crains pas que je t'oublie !



THESAURUS  
GRÆCÆ LINGUÆ

AB

HENRICO STEPHANO

CONSTRUCTUS

Post editionem anglicam, novis additamentis auctum, ordineque  
alphabetico digestum tertio ediderunt

CAROLUS BENEDICTUS HASE,

Instituti regii Franciæ socius, in regia schola speciali linguarum  
orientalium professor, in Bibliothecæ regiæ parte codd. mss.  
græcos et latinos complectente custos, etc., etc.,

GUILIELMUS ET LUDOVICUS DINDORF,

Secundum conspectum Academiæ regiæ inscriptionum et huma-  
norum litterarum die 29 maii 1829 approbatum.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

L'ouvrage entier, imprimé sur papier vélin collé, formera de 32  
à 36 livraisons, petit in-folio à deux colonnes, même format que  
les éditions de Henri Estienne et de Londres.

Les quatre premières livraisons du premier volume, qui con-  
tiendra la lettre A, sont en vente. La cinquième est sous presse.

Le second volume, dont la rédaction est confiée à MM. Guil-  
laume et Louis Dindorf, célèbres professeurs de philologie grecque  
à Leipsick, s'imprime simultanément. Les trois premières livraisons  
de ce second volume, contenant les lettres B, Γ, Δ, sont en vente;  
la suite sera publiée à des époques très-rapprochées, le travail de  
la rédaction des lettres Δ, et E étant achevé.

Prix de chaque liv., composée au moins de 160 pag. à 2 col. 12 fr.

Et grand papier vél., tirée à un petit nombre d'exemplaires.. 24 fr.